This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

6.

~~BB~~ 119 (Finch)

V8. D6. CHA (1)

13561

l'abbé L. M. Chauveau

DICTIONNAIRE

ANTI-PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE

ANTI-PHILOSOPHIQUE,

Pour ſervir de Commentaire & de Correctif au *Dictionnaire Philoſophique*, & aux autres Livres, qui ont paru de nos jours contre le Chriſtianiſme:

OUVRAGE

Dans lequel on donne en abrégé les preuves de la Religion, & la Réponſe aux objections de ſes Adverſaires;

AVEC

La notice des principaux Auteurs qui l'ont attaquée, & l'apologie des Grands Hommes qui l'ont défendue.

Debemus amando corripere, non nocendi aviditate, ſed ſtudio corrigendi. (S. Aug. Serm. XVI. De Verbo Domini.)

A AVIGNON,

Chez La Veuve GIRARD & FRANÇOIS SEGUIN, Imprimeurs - Libraires, à la Place Saint Didier.

M. DCC. LXVII.

Avec Permiſſion des Supérieurs.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 JUN 1950
OF OXFORD

PRÉFACE.

ON a mis l'erreur en Dictionnaire, il eſt néceſſaire d'y mettre la vérité. Les Apôtres de l'impiété prennent toutes ſortes de formes pour répandre leur poiſon ; les Défenſeurs de la Religion ne chercheront-ils pas auſſi les moyens de faire goûter leurs remedes ? L'ordre alphabétique eſt le goût du jour, & il faut bien s'y plier ſi l'on veut avoir des Lecteurs.

De tous les Ouvrages que la fureur de l'Irréligion a lancé dans le monde, il n'y en a peut-être aucun qui ſoit marqué à des traits plus noirs que le *Dictionnaire Philoſophique*. Toutes les Puiſſances ſe ſont armées contre cette déteſtable production, & pouvoient-elles reſter tranquilles ſans prévariquer !

Ce Dictionnaire n'eſt point une de ces futilités littéraires, qui de la toilette d'un petit Maître paſſent dans la boutique d'un Epicier. Tout le monde le lit ; tout le monde le cite ; Militaires, Magiſtrats, Femmes, Abbés, c'eſt une coupe, dans laquelle tous les états & tous les âges s'abreuvent du poiſon de l'impiété. Il y en a déja ſix éditions, & nos Imprimeurs ſont aujourd'hui ſi ſages & ſi déſintéreſſés, qu'elles ſeront, ſans doute, ſuivies de pluſieurs autres.

Par quel preſtige un Ouvrage ſi dangereux a-t-il pu ſe répandre ſi loin & ſi rapidement ? Il n'eſt que trop facile de le ſentir. Ce Livre briſe tous les liens qui attachent les hommes à la vertu. A peine reconnoit-il l'exiſtence de l'Etre

Suprême, & cette exiſtence, de la façon qu'il l'admet, n'intéreſſe en aucune façon les hommes. Dieu n'a pas beſoin de nos hommages ; nous n'avons rien à attendre de ſa miſéricorde, rien à redouter de ſa juſtice, comment nous récompenſeroit-il, comment nous puniroit-il ? L'ame périt avec le corps ; l'homme penſe par les mêmes organes que les bêtes, vit & meurt comme elles, &c. &c.

De tels principes révolteroient ſans doute, s'ils étoient préſentés de front ; mais l'Auteur les fait entrer dans l'eſprit avec l'art le plus inſidieux. C'eſt un parfum empeſté, qui s'inſinue inſenſiblement dans toute la maſſe du ſang. Saillies ingénieuſes, plaiſanteries légeres, bons mots piquans, antitheſes brillantes, contraſtes frappans, peintures riantes, réflexions hardies, expreſſions énergiques ; toutes les graces du ſtyle, tous les agrémens du bel eſprit y ſont prodigués.

C'eſt aſſez dire qui en eſt l'Auteur. Un pareil Ouvrage ne peut ſortir, que de cette plume téméraire & féconde, que le Démon de l'eſprit & de l'irréligion a préparée lui-même dans les gouffres de l'Enfer. Le pere de la *Pucelle d'Orléans* a beau déſavouer le *Dictionnaire Philoſophique* ; on y reconnoit à chaque trait les marques de ſon origine. C'eſt un enfant de ténebres dont tout le monde a déſigné le Pere, dès qu'il a paru au grand jour.

On ſait que M. de V. parvenu à un âge, où toutes les paſſions ſe taiſent, n'eſt plus dévoré que par la fureur du Proſélytiſme ; mais que cette fureur eſt abſurde ! Qu'elle eſt horrible ! Qu'elle eſt indigne d'un Philoſophe, qui ſe dit le bienfaiteur du Genre-Humain ! Il n'y a qu'un petit eſprit, qu'un étourdi qui ne puiſſe ſacrifier ſes idées au repos des hommes & à leur bonheur. Je ne dirai point à M. de V. croyez, parce qu'on

le lui a toujours dit en vain ; mais qu'il garde au moins ſon ſecret. Ne ſent-il pas qu'en le confiant même à un homme ſage & prudent, même à un ami, il ſappe les fondemens de leur union ; & donne atteinte aux nœuds qui les attachent l'un à l'autre.

Un homme avoit de la Religion & croyoit que vous en aviez ; vous êtiez liés par le cœur & par l'eſprit. Après lui avoir confié le ſecret de votre incrédulité, vous avez tâché de lui en communiquer le venin, & vous n'avez malheureuſement que trop réuſſi. Ne comptez plus ſur lui, comme il ne compte plus ſur vous. Vous vous regardez mutuellement comme deux furieux auxquels on a ôté leurs menottes. Plus de confiance, & dès-lors plus d'amitié ; la crainte en a pris la place, & c'eſt à votre impiété ſotte & imprudente que vous devez ce beau ſervice.

Un Incrédule peut ſe croire aſſez sûr de lui-même pour penſer qu'au milieu de la ſéduction du monde, du beſoin, de l'intérêt, il ne fera jamais rien contre la probité ; mais peut-il exiger que les autres le croient ? Non ſans doute. Ceux qui rient le plus inſolemment de ce qu'ils appellent la *ſimplicité des Peuples aveuglés* ; ceux qui calomnient le plus la Religion ſont ceux qui penſent le plus fermement, qu'on ne peut être vertueux ſans Religion. Qu'un Philoſophe ait beſoin d'un domeſtique ; il s'en préſente deux. Il demande à l'un : *De quelle Religion êtes-vous ? Moi, Monſieur, je ne ſuis d'aucune ; j'ai été pendant quelque temps le portier de M. de V. ; il nous catéchiſoit tous les jours, il nous prouvoit qu'il n'y avoit point de Religion, & qu'il n'y avoit des coquins que dans le Chriſtianiſme ; je l'ai cru, & Dieu merci je ne tiens à rien.* Notre Philoſophe fait une grimace & queſtionne l'autre. Il voit par toutes ſes réponſes que

c'eſt un bon Chrétien, craignant Dieu, fréquentant les Sacremens, & il ſe décide pour celui-ci.

Les Philoſophes irréligieux ſeroient bien fâchés, de n'être ſervis que par leurs proſélytes. Ils ſavent que l'Irréligion eſt l'écueil de la vertu, & s'ils ne le diſent pas, ils agiſſent bien en conſéquence. Quels reproches n'ont donc point à ſe faire les Apôtres de l'Irréligion, s'ils la croient dangereuſe à la Société; & s'ils ne le croient pas quel eſt leur aveuglement? Mais non, ils le croient & je n'ai jamais trouvé d'Incrédule, dit un des Auteurs du *Journal Chrétien*, (*a*) qui n'en ſoit convenu avec moi. Pourquoi donc parlent-ils? Pourquoi donc écrivent-ils en impies? Par foibleſſe, par vanité. Nouveaux *Eroſtrates*, ils veulent faire parler d'eux. Hélas! Ils n'y réuſſiſſent que trop pour leur honneur & leur repos. On ne les traite pas ſeulement d'impies, ils ne feroient qu'en rire. On les regarde comme des malhonnêtes gens, comme des mauvais Citoyens, & on s'éloigne d'eux comme de la caverne d'un ſerpent, dont la morſure empoiſonne les ſources de la vie & du bonheur.

Malheur aux maiſons & aux familles, (dit M. *Maſſillon*, Paraphraſe du Pſeaume XIII.) qui donnent accès chez elles aux eſprits forts. Les troubles, les calamités, les diſſentions domeſtiques y entrent bientôt: elles deviennent bientôt des Ecoles où les maximes du libertinage ſont enſeignées. L'Epouſe fidelle regarde bientôt la fidélité d'un lien ſacré comme un vain ſcrupule, que la tyrannie des hommes ſur ſon ſexe a établi ſur la terre. Il n'y a plus dans ces maiſons infortunées, ni ordre, ni ſubordination, ni confiance. L'enfant ſe croit autoriſé à ſecouer l'autorité paternelle: le Pere

(*a*) Le fonds des Réflexions précédentes eſt du même; c'eſt M. *Trublet*.

croit que laiſſer agir le penchant de la nature, c'eſt toute l'éducation qu'il doit donner à ſes enfans ; l'Epouſe ſe perſuade, que ſon goût doit décider de ſon devoir. Quelle paix & quelle union peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage ſeul & le mépris de tout joug lie ceux qui l'habitent ? Quel cahos ! Quel théatre d'horreur & de confuſion deviendroit la ſociété générale des hommes, ſi les maximes du libertinage prévaloient parmi eux & étoient érigées en Loix Publiques ? Quelle affreuſe République, s'il pouvoit jamais s'en former une dans l'Univers toute compoſée d'impies, & où les hommes ne puſſent mériter que par l'impiété, le titre de Citoyen ?

Les impies publient que les gens de bien n'ont par-deſſus eux, que plus d'adreſſe & de ménagement pour dérober leurs déſordres ſecrets aux yeux du Public. Il faut bien pour ſe calmer ſur l'infâmie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de ſe perſuader, que tous les hommes, & ceux qui paroiſſent les plus ſaints, leur reſſemblent. Quelle idée faut-il qu'ils ſe faſſent du Genre-Humain, pour n'être pas effrayés de ce qu'ils ſont eux-mêmes ?

Toute la vertu des impies ſe borne à ſe livrer ſans réſerve à tout ce que la profonde corruption de leur cœur demande d'eux, de peur de contredire ou de contraindre la nature, en ne s'y livrant pas. Ils affectent quelquefois les dehors de la ſageſſe & de la régularité ; c'eſt pour s'accommoder aux préjugés communs ; mais ils ſe mocquent en ſecret de l'eſtime, que la prévention des hommes attachent au dehors même de l'innocence & de la vertu. On nous vante ſouvent leur probité, & les maximes ſéveres dont ils ſe piquent ; mais quelles vertus, même humaines, peuvent reſter dans des hommes qui ſe croient

permis tout ce qu'ils desirent ; qui regardent les crimes les plus honteux, comme des penchans innocens ; qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes ; qui sont persuadés que Dieu regarde d'un œil égal les vices & les vertus ; & qui ne connoissent point d'autres regles de leurs mœurs que les passions mêmes qui en font tout le déréglement & tout le désordre ? Plus ils sentent que leur vie les rendroit l'opprobre des autres, si elle étoit connue, plus ils affectent au dehors de modération & de Philosophie. Ils se piquent des vertus extérieures qui honorent la Société ; ils veulent passer pour amis fidéles, rigides observateurs de leurs promesses ; ils ont une vaine ostentation de droiture & de sincérité ; mais il n'en est pas un seul qui ne soit en secret devoué à tous les vices. Ils le sentent bien eux-mêmes, & s'ils sont abominables aux yeux des gens de bien, ils le sont presque autant à leurs propres yeux.

Il est ridicule de penser que la satyre, la licence & l'impiété n'inspirent aucuns remords à celui qui croupit toute sa vie dans ce bourbier. On peut être plus tranquille en santé, mais de quels troubles ne se sent-on pas agité à l'approche de la plus petite maladie? M. de V. a souvent éprouvé ces salutaires retours, & fasse le Ciel qu'il les éprouve encore ! Le bras de Dieu n'est pas raccourci, & la grace ne lui refusera pas ses célestes rayons, du moins dans ces momens où toutes les les illusions se dissipent. Transportons-nous à l'instant de la dissolution de son être ; voyons-le sur un lit de douleur, la mort sur les levres, le désespoir dans le cœur. Quelles sont ses pensées, quels sont ses sentimens dans ce moment terrible ? Voici, sans doute, ce qu'il se dira à lui-même.

« Tu as adoré l'or & l'argent ; ton coffre-fort » étoit ton Dieu, & tu as méconnu ton Créateur,

» ton Rédempteur, le ſeul Dieu véritable. Que ce
» démon des richeſſes & de l'impiété, devant le-
» quel tu t'es proſterné, te délivre aujourd'hui ;
» implore ſon ſecours, adreſſe lui ta voix mou-
» rante ; il eſt ſourd, il eſt muet, & loin de cal-
» mer ton cœur, il ne s'éveille que pour le ron-
» ger. A qui t'adreſſeras-tu dans ta détreſſe ? A ce
» Dieu même que tu as ſi ſouvent blaſphêmé, à
» ce Dieu que tu n'as pas voulu connoître, ou
» que tu n'as connu, que pour l'outrager. Tu as
» renverſé ſes Autels, & il t'offre une place à côté
» de lui dans ſon Royaume ; tu as décrié ſon culte,
» & il veut que tu ſois ſon éternel adorateur ; tu
» as rougi d'être ſon enfant, & il ne ſe laſſe point
» d'être ton Pere. Il t'ouvre ſes bras, il t'ouvre
» ſon ſein, ce ſein que tu as déchiré ; il t'ouvre
» ſes playes ſacrées, & c'eſt là ton unique aſyle.»

Animé de ces ſentimens de componction & de confiance, l'Impie converti dit du plus profond de ſon cœur : « Recevez-moi, Seigneur, dans ce bain
» ſacré ; lavez-moi de toutes mes ſouillures. Votre
» miſéricorde eſt plus grande que mes crimes. Ecar-
» tez votre foudre, ſur quel endroit pourroit-elle
» tomber *qui ne ſoit tout couvert du ſang de* JESUS-
» CHRIST. » Nous aimons à penſer que ce ſeront les derniers ſentimens de M. de V. Puiſſe ce Dieu qu'il a ſi ſouvent offenſé, lui faire ſentir, non le poids de ſa juſtice, mais toute l'étendue de ſa clémence !

Le *Dictionnaire Philoſophique* ne donne guere lieu d'attendre un ſi prompt changement ; mais la grace s'eſt ſignalée par des prodiges encore plus merveilleux. En attendant que l'Auteur ouvre les yeux à la lumiere, mettons ſon Ouvrage dans le creuſet de la Religion & de la Raiſon. La matiere eſt importante ; mais le ſtyle, cette partie principale d'une production littéraire, ne peut avoir ces charmes, qui rendent le *Dictionnaire* ſi agréable &

ſi dangereux. Nous ne pouvons nous permettre aucune plaiſanterie ; nous nous bornons à raiſonner ; & le raiſonnement eſt toujours froid pour les eſprits frivoles & même pour les eſprits ſérieux. Ce n'eſt donc point l'amuſement qu'il faut chercher dans ce Livre, c'eſt l'inſtruction. Nous l'avons puiſée dans les Auteurs qui ont le mieux écrit ſur les matieres que nous traitons. Les nommer, c'eſt prévenir favorablement le Public.

MM. *Bertier*, *Joannet*, *Gauchat*, *le François*, *Trublet*, nous ont fourni pluſieurs Articles, & nous les avons donné tels qu'ils ſe trouvent dans les Journaux & dans leurs Livres, ſans y faire preſque aucun changement. Nous avons ſur-tout profité du *Traité abrégé de la Religion*, qu'on trouve diſperſé dans différens volumes du *Journal Chrétien*. Ce Traité, compoſé par un ſavant Curé de Brie, étoit, pour ainſi dire, perdu dans cet Ouvrage Périodique, ainſi que pluſieurs autres morceaux excellens. Ils recevront une nouvelle vie dans cet Ouvrage, & les perſonnes qui n'ont pas ce Journal, ou qui ne veulent pas ſe donner la peine de raſſembler des articles ſéparés, nous ſauront gré de les avoir déterrés.

Nous avons traité briévement les Articles *Geneſe*, *Confeſſion*, & quelques autres qui demanderoient des diſcuſſions profondes & un grand étalage d'érudition. Il auroit fallu charger cet Ouvrage d'Hébreu, de Grec & de Latin, & notre deſſein étant de ne travailler que pour le commun des Lecteurs qui demandent un préſervatif prompt contre la contagion de l'impiété, nous aurions manqué notre but, en nous jettant du côté des recherches épineuſes. D'ailleurs un Savant auſſi diſtingué dans la République des Lettres que dans l'Egliſe, prépare une réfutation complette des morceaux que nous n'avons pas approfondi ;

ce que nous en diſons ſuffira à tout Lecteur judicieux pour lui faire connoître la fauſſeté de ce que raconte M. de V. ſous les mêmes articles dans ſon *Dictionnaire Philoſophique.*

On nous reprochera peut-être la liberté que nous avons priſe de nommer les Auteurs ; mais nous répondrons. 1°. Qu'en nommant les Ecrivains impies nous ne nous ſommes pas permis les emportemens auxquels ils ſe livrent contre les Apologiſtes du Chriſtianiſme. 2°. Il faut démaſquer un Auteur qui ne garde aucun ménagement, afin que le voile, ſous lequel il s'eſt couvert, ne ſerve point à cacher de nouveaux attentats. Ainſi nous avons mis le *Dictionnaire Philoſophique* ſur le compte de M. de V., parce que les déſaveux qu'il a donnés de cet Ouvrage ſont inſuffiſans,& que cette vieille ruſe de déſavouer au Public ce dont on ſe glorifie en ſecret, ne trompe plus perſonne. » Le même homme » dit, le célebre *Jean-Jacques Rouſſeau*, ſera l'Au» teur ou ne le ſera pas devant le même homme, » ſelon qu'ils ſeront à l'Audience ou dans un ſou» per. C'eſt alternativement oui & non, ſans diffi» culté, ſans ſcrupule. De cette façon la ſûreté ne » coute rien à la vanité. » Ainſi M. de V. voulant avoir l'honneur de ſes Livres, ſans rien riſquer pour ſa perſonne, déſavouoit le *Dictionnaire Philoſophique* dans tous les Journaux, tandis qu'il préparoit la nouvelle Edition qui vient de paroître en deux volumes *in*-12.

En faiſant ces triſtes obſervations, nous ſommes bien éloignés de vouloir faire de la peine à M. de V. Qu'il jouiſſe de la ſanté, de la paix, des richeſſes, du repos & de la gloire ! Nous ne demandons que ſa converſion, & nous la demandons non-ſeulement pour aſſurer ſon bonheur éternel, mais encore ſa félicité temporelle. La véritable paix n'eſt qu'avec la vertu.

Ce que nous disons de M. de V. nous le dirons aussi des autres Incrédules, dont il est question dans cet Ouvrage. La plupart sont hommes, ils méritent par conséquent de la charité; & quelques-uns d'entr'eux sont des grands hommes; on leur doit des ménagemens & de la modération. Loin de nous tout esprit de violence, de hauteur & de mépris, loin de nous ce zele amer qui ne parle que de feu & de gibet. Périssent à jamais tous mes Ecrits, plutôt que d'inspirer la moindre pensée de fureur & de vengeance. L'Ecriture & la Raison (*a*) doivent être le seul glaive d'un défenseur du Christianisme.

(*a*) Nous ne prétendons point par-là blâmer les Magistrats qui répriment l'impiété; puisque nous avons prouvé qu'ils en ont le droit dans l'Article *Persécution*, nous ne parlons que des Particuliers qui se croiroient permis de venger la Divinité. Nous ne voulons fournir des armes ni au Fanatisme, ni au ressentiment.

ARREST DU PARLEMENT,

Qui condamne le Dictionnaire Philoſophique portatif ; *& les* Lettres écrites de la Montagne, *par* Jean-Jacques Rouſſeau, premiere & ſeconde partie, *à être lacérés & brûlés par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice.*

CE jour, toutes les Chambres aſſemblées, les Gens du Roi ſont entrés, & Me. Omer Joly de Fleury, Avocat dudit Seigneur Roi, portant la parole, ont dit :

MESSIEURS,

Si la fauſſe Philoſophie, qui jette tant de dépravation ſur les mœurs n'eſt pas aſſez éclairée, ou n'a pas aſſez de bonne-foi pour abjurer ſes erreurs, au moins devroit-elle ſe repaître en ſilence de ſes chimeres & de ſes abſurdités. Pour pouvoir inſenſiblement ſe produire & faire des Proſélytes, elle avoit marché d'abord par des voies obſcures, & employé des moyens qui n'étoient pas à la portée de tout le monde ; vous l'avez cependant arrêtée dans ſa route, & ſes eſſais capable de tromper votre vigilance, n'ont pas échappé à votre pénétration ; il eſt étrange aujourd'hui, que ſecouant ſans pudeur le voile ſous lequel elle avoit juſqu'ici déguiſé ſa marche, elle leve le front pour paroître ce qu'elle eſt ; qu'elle profére hautement l'iniquité, ouvre la bouche contre le Ciel, & veuille répandre avec plus de facilité par toute la terre le poiſon de l'incrédulité de ſon eſprit & du libertinage de ſon cœur. C'eſt le ſeul but que l'on ait pu ſe promettre du *Dictionnaire Philoſophique portatif* que l'on oſe faire paroître, & on ſe porte à cet excès ſous le régne

d'un Prince qui, par la maniere dont il gouverne ſes Peuples, ne cherche qu'à affermir dans leur cœur la vérité du dogme & la pureté de la morale.

Si l'Auteur étoit connu, il ne vous paroîtroit pas moins digne que ſon Ouvrage des peines les plus rigoureuſes. Quelle frénéſie poſſede donc certains eſprits de nos jours? Quel fruit penſent-ils retirer de leur doctrine impie, cruelle même pour l'humanité? Que préſente-t-on dans ce *Dictionnaire*? Les dogmes de la Religion préſentés comme des nouveautés introduites par la ſucceſſion des temps; dériſion de la diſcipline & des uſages de l'Egliſe; anéantiſſement des ſaintes Ecritures & de toute Révélation: on eſſaye de ſapper les fondemens de la Religion Catholique: on nie la Divinité de JESUS-CHRIST: on ne craint pas, on ne rougit pas de traiter de fable ce que les Evangéliſtes en rapportent, & de donner pour inſtitution humaine la foi & la diſcipline de l'Egliſe; les Sacremens, le culte des Saints pour ſuperſtition. On rapporte des allégories, des figures qui ſe trouvent dans les Ecrivains Sacrés, mais on ſouſtrait aux Lecteurs l'objet des allégories, les vérités & les faits annoncés par les figures, & qui en rendent le rapport & la juſteſſe ſenſibles.

On expoſe des contradictions entre les Auteurs divins, & on tait avec ſoin les explications qui concilient de la maniere la plus ſatisfaiſante ces contrariétés apparentes. On ſe permet de falſifier les Textes de l'Ecriture, & on en donne des traductions infidéles; on y ajoute même quelquefois pour tromper le Lecteur peu attentif; on ne reſpecte pas plus les Textes des Peres, & on porte la témérité juſqu'à vouloir jetter un vernis d'ignorance ou d'idiotiſme ſur les plus fameux génies, tels que les *Auguſtin* & les *Chryſoſtome*, &c.

Point de miracles; c'eſt, ſelon l'Auteur, inſulter Dieu que d'en ſuppoſer. Point de péché ori-

ginel dans l'homme ; point de liberté dans ſa volonté ; point de Providence générale ni particuliere : la matiere eſt éternelle ſelon lui : il n'y a de certitude que la Phyſique & la Mathématique : illuſion que l'eſpérance d'une vie future, l'homme périt tout entier ; invectives contre les actes conſacrés par la Religion : Loix divines & humaines également mépriſées ; on préſente les Religions comme faites pour les climats. Toutes les Loix qui concernent la Phyſique ſont calculées pour le méridien qu'on habite, & les Rites de la Religion ſont de même nature. On paroît admettre une Religion naturelle dans laquelle on reconnoîtroit un Dieu quelconque ; mais quelle ſeroit cette Religion, & quel Dieu y reconnoîtroit-on, puiſque, ſelon l'Auteur, on n'a aucune idée de Dieu, qu'on ne peut le connoître, & qu'on ne lui rendroit aucun culte, ſous prétexte qu'il n'a pas beſoin de nous ?

Myſteres, Dogmes, Morale, Diſcipline, Culte, Vérité de la Religion, Autorité divine & humaine, tout eſt donc en butte à la plume ſacrilége de cet Auteur qui ſe fait gloire de ſe ranger dans la claſſe des bêtes en mettant l'homme à leur niveau, puiſqu'il n'admet de bonheur que celui des ſens, & qu'il conſent à périr entiérement comme elles.

Et quels moyens emploie-t-on pour inviter à adopter ces erreurs ? Le ridicule, la plaiſanterie, les doutes, les ſophiſmes, les objections, les difficultés, les blaſphêmes même mille fois répétés par les impies depuis dix-huit ſiecles, & mille fois réfutés, réſolus avec la force & l'évidence qui fait le caractere de la vérité, & qui ne peuvent en impoſer qu'à ceux qui négligent de s'inſtruire, & à ceux qui ont quelqu'intérêt à ſe laiſſer ſéduire & à ſe faire illuſion.

Tel eſt l'Ouvrage que la République de Geneve a déja condamné aux flammes, & que tout

Etat policé, n'eût-il pas l'avantage que nous avons d'être dans le ſein de l'Egliſe Catholique, ne peut s'empêcher de proſcrire, parce qu'il n'eſt pas de Société aux intérêts de laquelle ne ſoient contraires la licence, l'indépendance & l'irréligion. Doit-on s'étonner que les Loix qui gouvernent les différens Etats, ne ſoient pas plus reſpectées par cet Auteur, & que celle en particulier, qui aſſure depuis tant de ſiecles le Sceptre & la Couronne aux Princes aînés mâles de nos Rois, ſoit auſſi l'objet de ſes railleries.

A ce premier Ouvrage nous en joindrons un autre intitulé : *Lettres écrites de la Montagne*, &c. en deux Parties. L'Auteur dans la premiere s'occupe à défendre ſes précédens Ouvrages, & en particulier ſon *Emile*, contre la proſcription prononcée par le Conſeil de la République de Geneve : malheureuſement opiniâtre dans le ſyſtême qu'il a adopté, loin de profiter des cenſures qui en ont été faites, d'avouer avec candeur les erreurs dont on l'a convaincu, & de les déteſter ; il renouvelle tous ſes principes impies & déteſtables contre la Religion Catholique & contre JESUS-CHRIST même qui l'a fondée, contre la Révélation & les Livres Saints, contre les Miracles, toutes les autres erreurs, enfin dont le détail a révolté ſi juſtement tous les eſprits à la lecture d'*Emile*. A ces impiétés il ajoute de nouveaux blaſphêmes que nous n'oſons répéter, & qui annoncent un de ces Philoſophes orgueilleux qui réſiſtent à la vérité en lui oppoſant leurs illuſions, *hommes corrompus dans l'eſprit & pervertis dans la Foi, mais le progrès qu'ils feront aura des bornes, car leur folie ſera connue de tout le monde.*

Quel abus plus énorme & plus déshonorant de l'eſprit & des talens ! La Religion aura toujours des *Celſe*, des *Julien*, des *Socin*, des *Bayle*, des inſenſés, en un mot, qui blaſphêmeront contr'elle & contre ſon divin Auteur : mais malheur à ces

hommes qui, flattés d'ériger une école d'erreur & d'iniquités, & d'y perpétuer la race des impies, ſe chargent de l'horreur & de l'exécration des hommes ſages & vertueux de tous les ſiecles & de tous les Pays.

[De tels Philoſophes, dit un des plus grands Orateurs de la Hollande, ſont ceux qui ſe piquent le plus *de bon air* & *de belles manieres*, ce n'eſt même ſouvent que les fauſſes idées qu'ils s'en ſont formées qui les déterminent au ſyſtême de l'incrédulité ; ils trouvent, dit-il, que la raiſon ſent trop l'Ecole, & que la foi eſt pédanteſque : ils croient que pour ſe diſtinguer dans le monde, il faut affecter de ne point croire & de ne point raiſonner. Qu'ils apprennent de cet homme célebre, qu'on les regarde dans le monde comme des inſenſés : ils vivent avec des perſonnes qui croient un Dieu & une Religion, avec des perſonnes qui ont été élevées dans ces principes, qui veulent mourir dans ces principes : bien plus encore, ils vivent dans une Société dont les fondemens vont crouler avec ceux de la Religion ; enſorte que, s'ils parviennent à ſapper ces derniers, ils vont par cela même ſapper les autres : tous les Membres ſont intéreſſés au maintien de cet édifice qu'ils veulent détruire.... L'Univers entier les conjure de ne point établir des ſyſtêmes dont la connoiſſance va lui être funeſte : malgré tant de voix, malgré tant de prieres, malgré tant d'inſtances, & parmi tant de gens intéreſſés à l'établiſſement de la Religion, ſoutenir que la Religion eſt une chimere, s'acharner à la combattre, mettre toute ſon application & toute ſa gloire à la détruire, n'eſt-ce pas le comble de la brutalité & de la fureur?]

Nous remettons à la Cour ces Imprimés, avec les concluſions par écrit que nous avons priſes à ce ſujet. Et ſe ſont leſdits Gens du Roi retirés : Eux retirés.

Vû les deux Imprimés *in*-8°. le premier portant pour titre : *Dictionnaire Philoſophique portatif. Londres*, 1764. commençant par l'article *Abraham*, & finiſſant par l'article *Vertu*, contenant 344 pages d'impreſſion, ſans nom d'Auteur ni d'Imprimeur. Le ſecond, intitulé : *Lettres écrites de la Montagne, par* Jean-Jacques Rouſſeau, *premiere & ſeconde Parties, à Amſterdam, chez Marc-Michel Rey*, 1764, contenant la premiere Partie 334 pages, & la ſeconde 226 pages d'impreſſion. Concluſions du Procureur-Général du Roi : Oui le rapport de M^e. Joſeph-Marie Terray, Conſeiller. La matiere miſe en délibération.

LA COUR ordonne que leſdits deux imprimés ſeront lacérés & brûlés au pied du grand eſcalier du Palais par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice. Enjoint à tous ceux qui en ont des Exemplaires de les rapporter au Greffe de la Cour, pour y être ſupprimés ; fait défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, Colporteurs & autres, de les imprimer, vendre, débiter, ou autrement diſtribuer, ſous telles peines qu'il appartiendra. Ordonne qu'à la Requête du Procureur-Général du Roi, & par-devant le Conſeiller-Rapporteur que la Cour commet, il ſera informé contre ceux qui auroient compoſé, imprimé, vendu, ou autrement diſtribué leſdits deux Imprimés, pour ladite information faite, & communiquée au Procureur-Général du Roi, être par lui requis ce que de raiſon, & par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra. Ordonne en outre que le préſent Arrêt ſera imprimé, publié & affiché par-tout où beſoin ſera. FAIT en Parlement, toutes les Chambres aſſemblées, le dix-neuf Mars mil ſept cens ſoixante-cinq.

Signé, DUFRANC.

DICTIONNAIRE

DICTIONNAIRE

ANTI-PHILOSOPHIQUE.

ABBADIE ET HOUTEVILLE.

Apologie de ces Écrivains.

JUSQU'OÙ va la haine pour la Religion ! on ne ſe contente pas de l'attaquer, on déchire impitoyablement la mémoire de ceux qui l'ont défendue. C'eſt le ſort qu'a éprouvé *Abbadie*. Voici comme M. de V. en parle dans ſon *Apologie de Milord Bollingbroke*, écrit téméraire qu'on trouve dans le tome 50e de la *Bibliothéque raiſonnée*. « On affecte de le plaindre de n'avoir » point lu *Abbadie*. A qui fait-on ce reproche ? à un » homme qui avoit preſque tout lu, à un homme qui le » cite. Il mépriſoit beaucoup *Abbadie* j'en conviens, & » j'avouerai qu'*Abbadie* n'étoit pas un homme à mettre » en parallele avec le Vicomte de *Bollingbroke*. Il défend » quelquefois la vérité avec les armes du menſonge : il » a eu des ſentimens que nous avons jugés erronés ſur » la Trinité, & enfin il eſt mort en démence à Du» blin. »

On voit dans ce petit morceau tout ce que la frénéſie peut inſpirer contre un Auteur eſtimable. *Milord mépriſoit beaucoup Abbadie*. Qu'eſt-ce que cela prouve ? que *Milord* étoit un homme injuſte ; ſon jugement l'emportera-t-il ſur celui d'une foule de Savans qui l'ont mis à la

première place des défenſeurs de la Religion. L'on pourroit rapporter une infinité de témoignages ; mais l'accueil favorable que le Public fit à ſon Ouvrage, les éloges preſque ſans exemple qu'on lui donna, le ſuccès univerſel dont il jouit encore, diſpenſent de les citer.

Ce qui a le plus irrité les Incrédules contre *Abbadie*, c'eſt que ſon excellent Traité réunit toutes nos controverſes avec eux ; les Athées y ſont terraſſés dans la premiere partie, les Déiſtes dans la ſeconde & les Sociniens dans la troiſieme. Philoſophe & Théologien tout enſemble, il combat avec les armes de la Religion & de la raiſon.

Abbadie, ajoute M. de V., *n'étoit pas un génie à mettre en parallele avec le Vicomte de Bollingbroke* ; d'accord, mais la ſupériorité, ſi on les comparoit, ne reſteroit pas au Vicomte. Si ces deux Écrivains différoient dans la maniere de penſer, ils différoient encore davantage dans la maniere de raiſonner. L'un voltige de branche en branche, décide en deſpote ſans rien prouver ; l'autre poſe des principes, les ſuit avec exactitude, en tire des conſéquences juſtes, & n'avance rien qu'il n'établiſſe par des preuves ſolides.

Abbadie défend la vérité avec les armes du menſonge. Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? eſt-ce qu'*Abbadie* emploieroit de mauvaiſes plaiſanteries, des injures atroces, des calomnies révoltantes. M. de V. ſait à qui ce privilége appartient. *Abbadie* n'en a certainement pas uſé ; mais il paroit que ſon adverſaire en abuſe, lorſqu'il aſſure qu'*Abbadie* avoit ſur la Trinité des ſentimens qu'on a jugé erronés. C'eſt un fait évidemment faux, & il n'a pas plus de réalité que la démence que M. de V. attribue à *Abbadie*. Il n'eſt point vrai d'ailleurs qu'il finit ſes jours à Dublin. *Abbadie* mourut à Sainte Mary-Bone près de Londres. (Voyez les Mémoires de *Niceron*.)

M. de V. a un peu plus ménagé *Abbadie* dans ſon *Siècle de Louis XIV* ; mais il ne lui a pas rendu entierement juſtice. Il dit qu'il eſt célebre par ſon Traité de la Religion Chrétienne ; mais qu'*il fit tort enſuite à cet Ouvrage par celui de l'ouverture des ſept Sceaux*. Ce dernier Livre ne fit point tort à l'autre. Une mauvaiſe production peut diminuer la gloire d'un Auteur ; mais elle n'affoiblit point le mérite de ſes autres Ouvrages. L'Hiſtoire du Czar Pierre n'a fait aucun tort à celle de

Charles XII. Que diroit M. de V. ſi on jugeoit des meilleurs fruits de ſa plume, par les dernieres Brochures qu'il a publiées.

M. l'Abbé *Houteville* vient après *Abbadie*, & eſt traité encore plus cruellement. « On reproche au Lord *Bolingbroke* de n'avoir point lu le Livre de l'Abbé *Houteville*, intitulé : *la Religion Chrétienne prouvée par les faits*. Nous avons connu l'Abbé *Houteville*; il vécut long-tems chez un Fermier Général qui avoit un fort joli ſerrail; il fut enſuite Secretaire de ce fameux Cardinal *Dubois*, qui ne voulut jamais recevoir les Sacremens à la mort, & dont la vie a été publique. Il dédia ſon Livre au Cardinal d'*Auvergne*, Abbé de Cluni *propter Cl.....* On rit beaucoup à Paris, où j'étois alors, & du Livre & de la dédicace; & on ſait que les objections, qui ſont dans ce Livre contre la Religion Chrétienne étant malheureuſement beaucoup plus fortes que les réponſes, ont fait une impreſſion funeſte, dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur. » (Voyez auſſi le *Dict. Phil.* article *Secte*.)

Nous avons connu l'Abbé Houteville. Dites mieux, M. de V. « L'Abbé *Houteville* nous avoit connu; il ne faiſoit aucun cas de notre façon de raiſonner; il nous regardoit comme un Joueur de gobelets, fort adroit tant qu'il ſe renferme dans ſon métier; mais très-ridicule, lorſqu'il veut faire celui des autres. »

L'Abbé *Houteville vécut long-tems chez un Fermier Général qui avoit un fort joli ſerrail.* Qu'en voulez-vous conclure? Combien d'Eccléſiaſtiques pieux ont demeuré dans des maiſons où régnoient les plaiſirs du grand monde? ils n'y prenoient aucune part à la vérité, & l'Abbé *Houteville* pouvoit bien être de ce nombre; mais quand même il auroit participé à tous les plaiſirs de la maiſon de volupté où vous le placez, qu'eſt-ce que cela prouveroit contre ſon Traité de la Religion Chrétienne? C'eſt l'Ouvrage qu'il faut juger & non la perſonne. Vous établiſſez vous-même ce principe; que ne le mettez-vous en pratique?

Nous dirons après vous, que ce ne ſera jamais par des invectives, par des manieres de parler mépriſantes, par des impoſtures jointes à de mauvaiſes raiſons, qu'on ramenera l'eſprit de ceux qui ne penſent pas comme nous. *Les injures revoltent tout le monde & ne perſuadent perſonne.* Pourquoi reprochez-vous donc à un homme,

qui ne vous a rien fait, les prétendus déſordres de ſa vie ! Les mœurs d'un Prédicateur démentent quelquefois la morale qu'il enſeigne ; mais elles ne portent aucun préjudice aux dogmes qu'il établit. Ils ne dépendent que de ſes raiſonnemens, & non pas de ſes actions. Que l'Abbé *Houteville* ait été attaché à un Cardinal irréligieux, qu'il ait dédié ſon Livre à un autre Cardinal que vous deshonorez bien gratuitement, tout cela ne prouve point que ſes raiſons ſoient mauvaiſes. Mais vous ne vous bornez pas à décrier ſes mœurs ; vous dites, que les objections qui ſont dans ſon Livre, étant malheureuſement plus fortes que les réponſes, ont fait une impreſſion funeſte. Ce n'eſt pas ainſi qu'en juge un homme qui avoit beaucoup vécu avec l'Abbé *Houteville*, & qui eſt plus capable que vous d'analiſer ſon Ouvrage.

» Quoique la ſeconde édition de ſon Livre de la *Religion prouvée par les faits* ſoit de 1740, & que depuis il ait paru beaucoup d'Ouvrages contre la Religion, je crois qu'il ſeroit difficile de trouver dans ceux-ci quelque objection importante à laquelle il n'ait pas répondu dans le ſien. Il connoiſſoit les livres & les hommes. Il avoit approfondi la matiere avec les plus fameux Incrédules de ſon tems, en avoit ramené pluſieurs, & ébranlé quelques autres. L'excellent Écrit de feu M. de la *Motte*, intitulé : *Plan des preuves de la Religion*, eſt le fruit des fréquens entretiens qu'ils avoient enſemble. Delà, dans le Livre de M. l'Abbé *Houteville*, tant d'objections fortes & fortement expoſées, mais toujours ſuivies de réponſes plus fortes encore, quoi qu'en diſent les Incrédules & même quelques perſonnes plus pieuſes & plus ſoumiſes qu'éclairées & courageuſes, & d'autant plus portées à s'allarmer pour la bonne cauſe, qu'elles y ſont plus ſincérement attachées. » (M. l'Abbé *Trublet*, *Journal chrétien*, Janvier 1758.)

On ne peut ſe refuſer de citer encore un beau morceau de la réponſe de M. l'Abbé *Mongin*, depuis Evêque de Bazas, au diſcours de M. l'Abbé *Houteville*, lorſqu'il fut reçu à l'Académie en 1723. (Harangues de cette Académie, *Tom.* 4. *pag.* 272 *& ſuiv.*)

» Le Public qui vous eſt redevable de l'Ouvrage le plus intéreſſant, qui puiſſe occuper la raiſon, n'aura pas été ſans doute ſurpris de notre choix. Il l'auroit

» été de notre oubli, ou de notre lenteur. Votre jeuneſſe » ne pouvoit autoriſer notre retardement. Nous peſons le » mérite, & nous n'attendons pas les années. Nous trou- » vions en vous le Savant, l'Orateur & un Défenſeur » de la foi ; falloit-il que tous ces titres devinſſent ſu- » rannés pour honorer nos ſuffrages ?

» Nous les devions à ces vives lumieres, qui ont porté » l'évidence juſques dans les profondeurs de la vérité & » des divines Écritures. Les Peres de l'Egliſe, dont vous » nous avez retracé les vivantes images ; les ſaints Pro- » phétes que vous nous avez ſi clairement expoſés, comme » les premiers témoins du Meſſie & les premiers confi- » dens du Créateur, nous avoient tous parlé pour vous. » Et c'eſt la Religion elle-même conduite par l'éloquence, » qui vous a, pour ainſi dire, ouvert nos portes.

» Juſques ici les Savans de l'antiquité, nos véritables » modéles, nous avoient recommandé leurs Diſciples. Mais » ces grands Hommes n'ont été que vos premiers Maîtres. » Formé dans leur école, vous avez cherché dans des » ſources plus pures, un objet digne de vos talens. Éleve » de *Démoſthene*, vous n'avez appris à manier ſes fou- » dres que pour faire tomber ſes Idoles ; & plein du » feu qui l'animoit pour la défenſe de la liberté, vous » ne lui avez enlevé les traits dont il perçoit le Tyran » de ſa patrie, que pour en abattre les ennemis de la » Religion.

» Les Philoſophes n'avoient éclairé que la raiſon & » l'avoient ſouvent ſéduite. En admirant *Platon*, je m'éga- » re. D'un autre côté je vois les plus ſublimes Théolo- » giens raiſonner de nos Myſtéres, ſans les éclaircir. » Mais dans le ſavant Traité, que vous nous avez donné » de la Religion Chrétienne, vous fixez la raiſon & vous » affermiſſez la foi. La foi par elle-même eſt obſcure ; » c'eſt une nuit qu'il faut éclaircir ; & tant qu'on ne » traite que du dogme, on ne ſort point de cette nuit » profonde. Mais quand on me dévoile tous les ſiécles, » quand d'âge en âge on me préſente des faits devenus » inconteſtables par leur enchaînement, & que je vois » que celui qui précéde, déja annoncé lui-même, an- » nonce encore celui qui doit ſuivre, je vois alors un » flambeau qui m'éclaire & de près & de loin ; je vois » une trace & comme une chaîne de lumieres, qui me » conduit depuis l'origine du monde juſqu'à nos jours.

» A l'éclat de cette lumiere immenſe, mes doutes & » mes incertitudes ſe diſſipent ; avec ce fil ſacré, fil éter- » nel que je vois dans la main de Dieu même, & qui » tient depuis le commencement juſqu'à la conſommation » des ſiécles, je ſors d'un labyrinthe d'erreurs ; je mar- » che ſans crainte de m'égarer, & j'évite ces précipi- » ces & ces abîmes affreux où je vois s'enfoncer les » Impies & les Incrédules.

» Pour mieux les convaincre & les réduire enfin à un » éternel ſilence, vous leur avez laiſſé la liberté de » tout dire. Sûr de votre cauſe & des forces qu'elle vous » donne, vous ne craignez point que les coups qu'on » peut vous porter, puiſſent jamais vous affoiblir. Vous » voulez une victoire fiérement diſputée, & qui vous » laiſſe tout l'honneur d'une longue réſiſtance. Les foi- » bles dans la foi auront peut-être tremblé, en vous voyant » ſi long-tems aux priſes avec l'ennemi ; mais à un hom- » me ſage & qui veut terminer les diſputes, il y a de la » patience à écouter l'Incrédule, & de la prudence à » lui laiſſer épuiſer ſes forces. Ce n'eſt pas aſſez de le » vaincre, il faut le faire expirer dans le combat, & » tirer de ſes veines tout ce ſang malheureux, qui ne » ſerviroit dans la ſuite qu'à renouveller le ſcandale, & » à donner de nouveaux défis à la Religion.

» Non-ſeulement vos preuves ſont victorieuſes par leur » force, vous les avez encore rendues brillantes par le » nouvel éclat que vous leur avez donné. Si elles n'avoient » été qu'invincibles, & que vous les euſſiez expoſées ſans » ornemens, la pareſſe ou l'indolence les auroit négligées, » comme ces armes antiques, que leur peſanteur a fait » abandonner, & dont on ne peut plus ſe ſervir ſans » en ôter la rouille, & ſans les rendre plus légères & » plus tranchantes, &c. &c.

ABBÉ. Voyez *Miniſtres*, *Moines*, *Religieux*.

ABRAHAM.

Examen de l'article Abraham.

Ce Pere de la nation Juive naquit à Ur en Chaldée, l'an du monde 2008. *Tharé* ſon pere l'engendra à l'âge de 130 ans. La tradition, qui le fait fils d'un *pauvre Potier qui gagnoit ſa vie a faire de petites idoles de terre*, n'eſt pas fondée ſur des monumens autentiques ;

mais M. de V. la rapporte pour rendre plus ridicule ce Patriarche d'une grande nation. Il ſeroit ſuperflu & peut-être dangereux de relever toutes les indécences de ſon article *Abraham*. Nous nous contenterons de raconter ſimplement les faits ; leur expoſition ſuffira pour détruire ſes aſſertions téméraires.

La voix du Seigneur ſe fit entendre à *Abraham* ; il eut ordre de quitter la Chaldée avec ſon pere *Tharé*, ſa femme *Sara* & *Loth* ſon neveu. Il vint s'établir à Haran ville de Méſopotamie, où ſon pere mourut âgé de 205, ou de 145, ſuivant le code Samaritain.

Le Seigneur lui parla de nouveau & lui ordonna de ſortir de ce pays, pour aller dans la Contrée qu'il lui montreroit. *Abraham* docile à cet ordre, quitta Haran à l'âge de 75 ans, emmena *Loth* avec lui, traverſa le pays de Chanaan, s'arrêta dans un lieu nommé Sichem & étendit ſes tentes juſqu'à la vallée illuſtre.

M. de V. demande fiérement les motifs de ce voyage, *Pourquoi le fit-il* ? parce que Dieu le vouloit. *Pourquoi quitta-t-il les bords de l'Euphrate pour une contrée auſſi éloignée, auſſi ſterile & pierreuſe que celle de Sichem* ? mais qui a dit à M. de V. que le pays de Sichem étoit auſſi ſtérile qu'il l'eſt aujourd'hui. Il eſt très-probable que cette contrée étoit alors très-fertile & que ſa ſtérilité actuelle ne vient que de ſa fécondité paſſée. Cette partie du monde ayant été la premiere habitée, le ſuc végétal a dû s'épuiſer plutôt. Ecoutons le célébre Auteur de l'Hiſtoire naturelle, M. de *Buffon*. « La couche de terre végétale d'un pays habité doit toujours diminuer & devenir enfin comme le terrein de l'Arabie Pétrée, & comme celui de tant d'autres Provinces de l'Orient, qui eſt en effet le climât le plus anciennement habité, où l'on ne trouve que du ſel & des ſables : car le ſel fixe des plantes & des animaux reſte, tandis que toutes les autres parties ſe volatiliſent. »

Sichem, dit M. de V., eſt éloigné de la Chaldée de plus de 100 lieues ; il faut paſſer des déſerts pour y arriver. Accordons lui cela, mais qu'il nous accorde auſſi qu'un homme qui menoit la vie paſtorale comme *Abraham*, & qui repoſoit ſes tentes où il vouloit, pouvoit faire ce voyage ſans ſe fatiguer beaucoup.

Suivons l'Hiſtoire d'*Abraham*. Il paſſa de Sichem à l'orient de Bethel & s'avança enſuite encore plus loin vers

le midi pour y demeurer. Si M. de V. avoit fait attention à ces circonſtances, il n'auroit pas dit : *à peine Abraham eſt arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait ſortir. Il va en Egypte avec ſa femme chercher de quoi vivre. Il y a 200 lieues de Sichem à Memphis* ; mais nous avons vu qu'*Abraham* n'étoit point à Sichem, lorſqu'il partit pour l'Egypte. Quand on a défiguré ainſi les faits, peut-on compter ſur les raiſonnemens & ſur les concluſions qu'un Auteur en tire ? M. de V. ne falſifie pas avec moins de malice la petite ruſe, dont *Abraham* ſe ſervit, pour que les Egyptiens ne lui otaſſent la vie dans l'eſpérance de poſſéder ſa femme. Voici le fait tel que l'Ecriture l'expoſe : *Abraham* obligé de paſſer en Egypte, & craignant que la beauté de *Sara* ne lui fut funeſte, lui conſeilla de dire qu'elle étoit ſa ſœur. Elle pouvoit le faire ſans menſonge, puiſqu'elle étoit fille de ſon pere ſuivant l'Ecriture. C'étoit d'ailleurs l'uſage dans ces tems réculés de donner le nom de frere & de ſœur aux proches parens ; ainſi *Abraham* ne faiſoit que ſuprimer une vérité dans des circonſtances où cette vérité auroit pu lui procurer la mort.

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* eſt encore revenu à Abraham dans ſa *Philoſophie de l'Hiſtoire* & on y voit toujours le même eſprit. Il veut révoquer en doute la victoire qu'*Abraham* remporta ſur quatre Rois ligués contre les Rois de Sodome & de Gomorre. *Il n'eſt pas aiſé de comprendre, dit-il, comment cinq grands Rois ſi puiſſans ſe liguerent pour venir ainſi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre ſi ſauvage.* Eſt-ce bien M. de V. qui parle ? lui qui a ſi ſouvent repeté que les Princes dans le tems de leur digeſtion déclaroient la guerre à leurs voiſins, pour un mauvais village ou pour quelques arpents de neige. L'ambition a été la même chez tous les hommes ; & dans tous les tems on s'eſt diſputé les contrées les plus agreſtes, ainſi que les mieux cultivées. Il n'eſt pas certain d'ailleurs que les environs de Sodome fuſſent auſſi mépriſables que M. de V. veut le faire croire. *Strabon* dit formellement le contraire ; mais quand on écrit auſſi rapidement que l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* peut-on comparer les témoignages des Anciens & des Modernes.

Ce ſage Ecrivain ne comprend pas comment *Abraham défit de ſi puiſſans Monarques avec trois cents valets de*

campagne ; mais Dieu lui prêtoit la force de ſon bras ; *ni comment il les pourſuivit juſques par delà Damas* qui eſt à plus de 300 *milles* de là. Mais dans le texte ſacré il y a *Dan* & non pas *Damas*. M. de V. le ſait bien ; mais il ſe tire de la difficulté, en diſant que Dan n'exiſtoit pas du tems d'*Abraham*. Quand cela ſeroit, les Livres ſaints pouvoient bien dire qu'il avoit été juſqu'à Dan, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'endroit où Dan étoit bâti, lorſque le Pentateuque fut écrit.

Avant que de finir cet article *Abraham*, nous parlerons du reproche que lui ont fait quelques impies, d'avoir épouſé pluſieurs femmes. Il ſeroit en effet condamnable, s'il n'avoit montré dans ces occaſions une pureté de vues & une innocence qui le rendoit plus chaſte, ſuivant un Pere de l'Egliſe, avec pluſieurs épouſes que d'autres ne le ſont avec une ſeule. Ce ne fut qu'à la priere de *Sara*, inſpirée de Dieu, qu'*Abraham* prit une ſeconde épouſe, par qui put s'accomplir la promeſſe divine d'une nombreuſe poſtérité. Rapportons à ce ſujet un beau paſſage de St. *Auguſtin* (*Lib.* 22. *Contra Fauſtum*, c. 47.) *Alia ſunt peccata contra naturam, alia contra mores, alia contra præcepta ; quæ cùm ita ſint quid tandem criminis eſt, quod de pluribus ſimul habitis uxoribus objicitur ſancto viro ? Si naturam conſulas, non laſciviendi, ſed gignendi cauſâ, illis mulieribus utebatur : ſi morem, illo tempore atque in illis terris hoc factitabatur : ſi præceptum, nullâ lege prohibebatur. Nunc verò cur crimen eſt, ſi quis hoc faciat, niſi quia & moribus, & legibus hoc non licet ?*

AGGÉE.

Sa prophétie ſur le Meſſie.

On rélevoit le deuxieme Temple de Jéruſalem ; mais les Vieillards qui avoient vu la magnificence du premier, pleuroient de ce que ce ſecond lui reſſembloit ſi peu. *Aggée* qui voit plus loin, les conſole. Il publie la gloire de ce Temple ; il le préfére au premier ; en ces termes. » Reſte-t-il quelqu'un parmi vous, qui ait vu le premier » Temple dans ſa ſplendeur ? & comment regardez-vous » celui-ci ! Il n'eſt rien, dites-vous, en comparaiſon de » l'autre. Cependant prenez courage, ne craignez rien ; » car voici ce que dit le Dieu des Armées. Encore une

» fois, & en peu de tems j'ébranlerai le Ciel, la Terre » & la Mer ; j'agiterai toutes les Nations, & le Désiré » des Nations viendra. Je remplirai de gloire ce deuxie- » me Temple, dit le Seigneur ; tout l'argent & tout l'or » sont à moi. La gloire de ce dernier Temple surpassera » celle du premier, & ce sera dans ce lieu même que » je donnerai la paix, dit le Dieu des Armées. »

Ici la promesse est faite & attachée au deuxieme Temple. Il ne pouvoit être plus glorieux que le premier ni par sa structure, ni par ses richesses, mais par l'entrée qu'y feroit le Messie, & la paix qu'il y donneroit. Il n'y a que lui, qui soit le Désiré & le Pacificateur des Hommes avec Dieu. Or ce deuxieme Temple n'est plus depuis *Tite* ; donc le Messie est venu. Mais J. C. y est entré ; il étoit l'objet des vœux de la Terre ; il a appellé les Nations, pour participer à cette alliance de paix. Il est donc le Messie !

AME.

Examen de l'article Ame.

Il faudroit un volume pour relever tous les mauvais raisonnements que M. de V. a fait sur son ame. Plusieurs Ecrivains lui ont montré ses égaremens & nous renvoyons à leurs Ouvrages ; mais dans le dessein où nous sommes de fournir des préservatifs contre l'erreur, nous croyons devoir placer ici quelques preuves de la spiritualité & de l'immortalité de l'Ame, tirées d'un livre qui n'est pas & qui ne doit pas être dans les mains de tout le monde.

Je n'ai besoin, quoi qu'en dise *Locke*, de connoître la matiere que comme étendue & divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser ; & quand un Philosophe viendra me dire que les arbres sentent & que les rochers pensent, il aura beau m'embarrasser dans ses argumens subtils ; je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à cordes, dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché : le sourd voit frémir la corde ; je lui dis, c'est le son qui fait cela. Point du tout, répond-il ; la cause du frémissement de la corde est en elle-même ;

c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi : montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps; ou du moins ſa cauſe dans cette corde ! Je ne puis, réplique le ſourd : mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos ſons, dont je n'ai pas la moindre idée ! C'eſt expliquer un fait obſcur par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas.

Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des Matérialiſtes reſſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : *Une machine ne penſe point ; il n'y a ni mouvement ni figure qui produiſe la réflexion. Quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment : l'eſpace n'eſt pas la meſure ; l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi ; tes ſentimens, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.*

Si l'ame eſt immatérielle, elle peut ſurvivre au corps; & ſi elle lui ſurvit, la providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppreſſion du juſte en ce monde, cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Une ſi choquante diſſonance dans l'harmonie univerſelle me feroit chercher à la réſoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout entre dans l'ordre à la mort. J'aurois à la vérité l'embarras de me demander, où eſt l'homme, quand tout ce qu'il avoit de ſenſible eſt détruit. Cette queſtion n'eſt plus une difficulté pour moi, ſi-tôt que j'ai reconnu deux ſubſtances. Il eſt très-ſimple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes ſens, ce qui ne leur eſt point ſoumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame eſt rompue, je conçois que l'un peut ſe diſſoudre & l'autre ſe conſerver. Pourquoi la deſtruction de l'un entraîneroit-elle la deſtruction de l'autre ? Au contraire, étant de natures ſi différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent ; & quand cette union ceſſe, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La ſubſtance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la ſubſtance paſſive & morte. Hélas ! je le ſens trop par mes vices; l'homme ne

vit qu'à moitié durant ſa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps. (*Emile.* T. III.)

Quant à la façon de penſer des Juifs ſur l'ame, cette Nation ſavoit qu'en créant l'ame, Dieu l'avoit faite à ſon image & l'avoit animée de ſon ſouffle. Preuve qu'elle étoit d'un ordre ſupérieur à la matiere & qu'elle repréſentoit (au moins dans certaines bornes) la ſpiritualité & l'éternelle durée de ſon principe. Les Juifs nignoroient pas qu'il y avoit pour les juſtes d'autres récompenſes & une partie meilleure que celle du ſiécle préſent; mais ce Peuple étant inappliqué, diſtrait & groſſier, *Moïſe* ne leur parloit preſque jamais que des menaces temporelles; de façon que la Philoſophie ſi noble qui roule ſur l'ame, étoit peu approfondie par le vulgaire; mais les Prêtres, les Principaux de la Nation & même ceux du Peuple, qui pouvoient élever tant ſoit peu leurs idées, méditoient ce Dogme important.

JESUS-CHRIST nous apprend que ſi Dieu prenoit pour ſon titre dans les Livres Saints, le nom de *Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob*, c'eſt à cauſe que ces ſaints hommes ſont toujours *vivans* devant lui, & que Dieu n'eſt pas le *Dieu des morts*. *Salomon* avoit écrit, avant que notre Sauveur eut parlé, *que comme le corps retourne à la terre dont il eſt né, l'eſprit retourne à Dieu qui l'a fait.* *Daniel* avoit parlé d'un tems, *où ceux qui dorment dans la pouſſiere* des tombeaux *ſe réveilleront, les uns pour la vie éternelle, & les autres pour une éternelle confuſion, afin de voir toujours.* (Voyez l'Eccléſiaſte cap. XII. v. 7. & *Daniel* chap. XII. v. 2. & 3.)

Ces paſſages prouvent, que le Dogme de l'immortalité de l'ame eſt antérieur chez les Juifs à la fondation d'Alexandrie; & puiſque *Salomon* & *Daniel* en parloient, il falloit que ce fut un point capital de la Doctrine des Juifs. Les diſputes ſur un Dogme ne ſont pas une preuve, que ce Dogme n'ait toujours été en vigueur dans une Nation; comme les Sophiſmes de *Spinoſa* & des *Spinoſiſtes* n'empêchent pas, que les Hollandois n'aient toujours cru l'exiſtence de Dieu.

AMITIÉ.

Portraits de cette vertu.

L'ingénieux Auteur de la *Gazette* Littéraire a donné de

juſtes éloges au morceau plein de chaleur & de vie, qui eſt à la tête de l'article AMITIÉ ; mais il n'eſt pas neuf, & on le trouve en partie dans l'éloge de M. d'*Agueſſeau* par M. *Thomas*. Rapportons les deux paſſages.

» L'amitié, dit M. de V., eſt un contract tacite entre » deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles ;* » car un Moine, un Solitaire peut n'être point méchant & » vivre ſans connoître l'amitié. Je dis *vertueuſes* ; car les » méchans n'ont que des complices ; les voluptueux ont » des compagnons de débauches, les intéreſſés ont des » aſſociés, les politiques aſſemblent des factieux, le com- » mun des hommes oiſifs a des liaiſons, les princes ont » des courtiſans, les hommes vertueux ont ſeuls des amis. »

» L'amitié, dit M. *Thomas*, eſt faite pour le ſage ; les » cœurs vils & corrompus n'y ont aucun droit. L'Homme » puiſſant a des eſclaves, l'homme riche a des flâteurs, » l'homme de génie a des admirateurs, le ſage ſeul a » des amis.

Ces deux morceaux prouvent que les Modernes ne ſont pas auſſi ſecs ſur l'amitié que le prétend M. de V. Eſt-il poſſible qu'il n'ait pas lu le chapitre des eſſais de *Montaigne* où il peint dans ſon vieux & énergique langage les ſentimens vifs & tendres, dont il fut animé juſqu'à la mort pour M. de la *Boetie*, cette moitié de lui-même, qui lui fit couler des jours ſi heureux ? Si je compare le reſte de ma vie, dit-il, aux quatre années que j'ai joui de ſa douce ſociété, ce n'eſt que fumée ; ce n'eſt qu'une nuit obſcure & ennuyeuſe. Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que trainer & languir. Les plaiſirs même qui s'offrent à moi, au lieu de me conſoler, redoublent le regret de ſa perte. Nous étions de moitié de tout, & il me ſemble que je ne ſuis plus qu'à demi.

Les amitiés communes, on peut les partager. On peut aimer dans l'un la beauté de la figure, dans l'autre la facilité des mœurs, dans celui-ci la généroſité, dans celui-là les liens du ſang ; mais cette amitié qui poſſede l'ame & qui la commande en ſouveraine, il eſt impoſſible qu'elle ſoit double.

Comparer à l'amitié l'affection envers les femmes, c'eſt la confondre & la mal définir. Son feu, je l'avoue, eſt plus actif, plus ardent, mais c'eſt un feu téméraire & volage, feu de fiévre ſujet à ſes accès & à ſes rélaches & qui ne tient qu'à une partie. Dans l'amitié, c'eſt une chaleur gé-

nérale & universelle, tempérée pourtant & égale; une chaleur constante & raffisse; toute douce, toute polie, qui n'a rien d'apre & de piquant.

C'est ainsi que *Montaigne* sentoit l'amitié; c'est ainsi qu'il la peignoit & je l'ai affoibli, en voulant reduire son stile énergique, mais surané, à la diction correcte, mais foible de nos jours. Nos Poëtes nous fourniroient des traits aussi frappans sur l'amitié. Ouvrons la *Fontaine*, le Poëte des graces & quelquefois celui du cœur, & nous y trouverons à la fin de la *Fable des deux amis*:

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même;
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Nous trouverons encore dans la *Henriade* une peinture très-forte de l'amitié, telle que *Henri* IV la sentoit.

Il aimoit non en Roi, non en maître sévere,
Qui permet qu'on aspire à l'honneur de lui plaire;
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil;
Henri, de l'amitié sentit les nobles flammes;
Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes ames;
Amitié que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas!

Voici un autre morceau sur l'amitié non moins admirable:

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite,
O divine amitié! felicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le Ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures,
Sans toi tout homme est seul; il peut par ton apui
Multiplier son être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préside à mes vers comme il regne en mon cœur;
Tu m'appris à connoître, à chanter le bonheur.

Il eſt bien ſurprenant que le Poëte qui a enfanté de ſi beaux vers ſur l'amitié, ſe plaigne que nous ne parlons qu'avec ſechereſſe de cette vertu des grandes ames, de cette conſolation de notre vallée de larmes. S'il étoit permis de citer les Auteurs ſacrés, après des Ecrivains profanes, nous dirions que l'Eccléſiaſtique (C. VI. ℣. 16.) appelle l'amitié *un remede de vie & d'immortalité*, & ce trait ſublime la peint parfaitement. L'amitié opére en effet dans la vie civile, ce que l'arbre de vie du Paradis terreſtre promettoit pour la vie naturelle; elle répand ſes douceurs ſur le peu d'inſtans malheureux, que nous paſſons dans ce monde; elle nous donne l'immortalité après la mort, en nous gravant dans le ſouvenir des amis que nous laiſſons ſur la terre.

Il y a un emblême ſur l'amitié, qui la repréſente d'une maniere très-heureuſe. C'eſt une jeune femme ſimplement & noblement vêtue d'une robe blanche. Son côté gauche eſt découvert, & elle montre de la main droite ſon cœur avec ces mots en lettres d'or: *de loin & de près*. Sa tête nue eſt entourée d'une couronne de fleurs de grenade, d'où l'on voit ſortir quatre de ſes fruits avec ces paroles: *Hiver & Eté*. Le bas de ſa robe eſt entourée de ces deux mots: *la vie & la mort*. La déeſſe embraſſe de la main gauche un ormeau ſec entouré d'un ſep de vigne.

Cet emblême, fruit du cœur autant que de l'imagination, trace tous les devoirs de l'amitié. C'eſt une jeune femme, pour montrer qu'elle ne doit jamais vieillir, la ſimplicité & la blancheur de ſa robe expriment cette franchiſe ingénieuſe & ſincere qui doit l'accompagner. Son côté gauche découvert indique le ſiége du cœur toujours ouvert aux amis; elle le montre de la main droite pour inviter à y entrer. La premiere deviſe, *de loin & de près*, n'a pas beſoin d'explication. Sa tête nue apprend aux amis, qu'ils ne doivent avoir rien de caché l'un pour l'autre. La couronne de fleurs de grenade a toujours été le ſimbole de la parfaite amitié. Sa couleur qui ne change point peint l'ardeur & l'immortalité d'une tendreſſe légitime. Les quatre fruits de grenade repréſentent les quatre ſources de l'amitié, qui naît de la force de l'inclination, des devoirs du ſang, des intérêts de la même profeſſion & de l'union pour les biens céleſtes. Il n'eſt pas beſoin d'avertir que les deux mots *Hiver & Eté* marquent ſa conſtance dans l'adverſité & la proſpérité, repréſentées

par ces deux faiſons. Enfin la déviſe gravée au bas de la robe, cet ormeau qui ſert de ſoutien à la vigne, lors même qu'il eſt ſec, diſent d'une maniere énergique que l'amitié eſt la même après la mort que durant la vie.

Qu'on nous pardonne cette longue digreſſion ſur l'amitié; elle part d'un cœur ſenſible, qui voudroit voir cette vertu plus commune.

AMOUR.

Cette paſſion eſt-elle bornée au phyſique?

M. de V. bien déterminé à avilir l'homme & à l'égaler à la bête, veut que l'amour ne ſoit que phyſique. Ce n'eſt pas ainſi que penſoit le Marquis de *Vauvenargue*; voici comme il s'exprime ſur cette paſſion ſi commune & ſi dangereuſe. « Il entre ordinairement beaucoup de ſympathie dans l'amour, c'eſt-à-dire, une inclination, dont les ſens forment le nœud; mais quoiqu'ils en forment le nœud, ils n'en ſont pas toujours l'intérêt principal; il n'eſt pas impoſſible qu'il y ait un amour exempt de groſſiéreté. » (*Connoiſſance de l'Eſprit humain*, pag. 75.)

Les mêmes paſſions ſont bien différentes dans les hommes. Le même objet peut leur plaire par des endroits oppoſés; je ſuppoſe que pluſieurs hommes s'attachent à la même femme; les uns l'aiment pour ſon eſprit, les autres pour ſa vertu, les autres pour ſes défauts, &c. Il ſe peut donc que l'on cherche dans l'amour quelque choſe de plus pur que l'intérêt de nos ſens. Voici ce qui me le fait croire. Je vois tous les jours dans le monde, qu'un homme environné de femmes, auxquelles il n'a jamais parlé, ne ſe décide pas toujours pour celle qui eſt la plus jolie, & qui même lui paroît telle. Quelle eſt la raiſon de cela? c'eſt que chaque beauté exprime un caractére tout particulier, & celui qui entre le plus dans le nôtre, nous le préférons. C'eſt donc le caractére qui nous détermine; c'eſt donc l'ame que nous cherchons; on ne peut me nier cela. Donc tout ce qui s'offre à nos ſens ne nous plaît, que comme une image de ce qui ſe cache à leur vûe: donc nous aimons les qualités ſenſibles avec ſubordination aux qualités inſenſibles, dont elles ſont l'expreſſion; donc il eſt au moins vrai que l'ame eſt ce qui nous touche le plus. Or ce n'eſt pas aux

ſens

ſens que l'ame eſt agréable, mais à l'eſprit : ainſi l'intérêt de l'eſprit devient l'intérêt principal, & ſi celui des ſens lui étoit oppoſé, nous le lui ſacrifierions. On n'a donc qu'à nous perſuader qu'il lui eſt vraiment oppoſé, qu'il eſt une tache pour l'ame ; voilà l'amour pur.

Mais cet amour pur peut être encore fort dangereux, & on doit toujours lui préférer l'amitié, s'il eſt poſſible qu'elle ne dégénere pas en amour dans les perſonnes de différent ſexe. Nous ne ſommes entrés dans ces détails délicats, que pour rélever l'homme que M. de V. cherche à rabaiſſer. Veut-il donner une idée de l'amour ? il la prend chez les bêtes, & c'eſt préciſément cet amour voluptueux que les hommes ſages, même chez les Païens, s'abſtenoient de peindre. Les Anciens ont connu deux ſortes d'amour, le premier fils de *Vénus Uranie*, c'eſt-à-dire, céleſte ; le ſecond engendré par *Vénus terreſtre* ou marine. Le premier amour eſt, ſuivant *Platon*, un Dieu puiſſant, qui porte au bien, qui inſpire la vertu, met la paix parmi les hommes, change la ruſticité en politeſſe, appaiſe les diſcordes, unit les cœurs, adoucit la cruauté, conſole les affligés, redonne la force aux ames qui l'ont perdue & repand ſur tout le cours de la vie le coloris du bonheur. L'autre amour eſt le tyran de l'ame, le pere de la douleur, des diſſentions, la ſource de tous les deſordres, des ténébres & de l'erreur. Ce n'eſt pas une ſimple maladie ; c'eſt le compoſé de tous les maux ; il corrompt, il ruine la ſociété ; il fait mepriſer la vertu & tend des piéges à la ſageſſe. Fils de l'indigence, de l'indiſcretion & de l'enthouſiaſme, on le peint aveugle & armé d'un flambeau, dont il a pluſieurs fois embraſé le monde. Telles ſont les couleurs, ſous leſquelles les Païens nous ont repréſenté l'amour, & c'eſt cette paſſion funeſte que quelques Auteurs chrétiens s'efforcent d'inſpirer.

ANGES.

Détails ſur les Anges.

Nous ne diſcuterons point le chapitre de M. de V. ſur les Anges ; nous nous contenterons de tracer en peu de mots ce que les Savans nous ont appris ſur cette matiere. Il eſt très-vrai que les Philoſophes Païens, & ſur-tout les Platoniciens, ont enſeigné qu'il y avoit des êtres ſpirituels au-deſſous du Souverain Etre, qui avoient part au

gouvernement du monde. Ils ont admis de bons & de mauvais génies ; c'eſt ce que nous appellons *Anges* & *Demons* & ce que les Juifs avoient reconnu avant nous. Ce peuple n'emprunta cette idée de perſonne. Il l'avoit, avant que d'avoir eu communication avec aucune autre Nation, & il n'y a aucune preuve qu'ils ayent pris des Chaldéens les noms de ces eſprits céleſtes. Il eſt fait mention des Anges dans la Généſe & on y voit des apparitions & des miſſions de ces meſſagers de la Divinité.

JESUS-CHRIST & les Apôtres ont rendu témoignage à l'exiſtence des Anges & des Demons, ainſi que toute l'antiquité chrétienne. Quelques Peres ont ſuppoſé qu'ils avoient des corps quoique ſubtils ; mais ils ne ſont pas le plus grand nombre.

Les Mahometans ont auſſi admis des Anges & des Demons ; & il eſt très-probable qu'ils tiennent cette idée des Juifs ou des Chrétiens.

L'Auteur des livres de la *hiérarchie céleſte* qui floriſſoit au Ve. ſiécle, eſt le premier qui ait diſtingué les Anges en trois hiérarchies & chaque hiérarchie en trois ordres. La premiere eſt des Seraphins, des Cherubins & des Trônes ; la ſeconde des Dominations, des Vertus & des Puiſſances ; la troiſieme des Principautés, des Archanges & des Anges. Ainſi les Anges qui donnent leur nom à tous les eſprits céleſtes, ſont du dernier ordre de la derniere hiérarchie. On les diſtingue des Archanges, en ce que ceux-ci ſont envoyés pour des choſes importantes, & ceux-là pour des choſes ordinaires.

Les Juifs diſtinguent auſſi différens ordres d'Anges & mettent à leur tête *Metatron* ; c'eſt le St. *Michel* des Chrétiens. Les Nations & même les Aſtres ont, ſelon eux, des Anges tutelaires. Ils ont honoré les Anges & ils les honorent encore ; quelques-uns même ont pouſſé ce culte trop loin. Ils ont dreſſé des prieres pour eux, mais quelques Rabbins les ont retranchées ; il en reſte pourtant des veſtiges.

I. Les premiers Anges (les *Seraphins*) brulent d'un amour plus ardent que les autres. II. Les *Cherubins* ſont plus éclairés. III. Les *Trônes* ſervent comme de ſiége à la Majeſté Divine. IV. Les *Vertus* opérent les ſignes miraculeux. V. Les *Puiſſances* répriment le pouvoir des Demons. VI. Les *Dominations* exercent leur empire ſur les hommes & les *Principautés* ſur les Etats. VII. Les *Anges* & les

Archanges ſont les miniſtres & les meſſagers de la Divinité, & nous avons marqué la différence qui eſt entr'eux. Voilà l'explication que nous fourniſſent les Théologiens ſur les différens chœurs des Anges.

Michel, *Raphaël* & *Gabriel* ſont honorés d'un culte plus particulier dans l'Egliſe, parce que ce ſont les ſeuls, dont l'Écriture nous fourniſſe le nom. Si quelques Théologiens ont agité des queſtions vaines & ridicules ſur le nombre, l'ordre, la nature & les facultés des Anges, au lieu de s'en tenir aux Livres ſaints & à la tradition, les incrédules ne doivent pas en prendre occaſion d'inſulter à la Religion qui eſt toujours vraie, quoique quelques particuliers qui l'enſeignent puiſſent avoir des idées fauſſes. Ils feroient mieux de ſe borner à croire ce que nous tenons de l'Egliſe : que non-ſeulement les Royaumes & les Provinces, mais même tous les Chrétiens en particulier, ont des Anges gardiens. Il paroît que l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* n'étoit pas guidé par ſon bon Ange, lorſqu'il prit la plume pour écrire ce livre déteſtable.

ANTROPOPHAGES.

Quels Peuples étoient coupables de cette horreur ?

Les Peuples qui vivent de chair humaine, ont été plus communs qu'on ne penſe. Il y en a eu autrefois dans la Scythie ; il y en a encore à préſent vers le Breſil ; mais jamais perſonne ne s'étoit aviſé de dire, que les Juifs étoient coupables de cette horreur. Il n'y a point eu de loi dans le monde, qui condamna plus ſévérement l'homicide que celle de *Moïſe* & qui par conſéquent éloigna plus de l'infamie que M. de V. leur reproche. Il veut qu'ils ayent ſacrifié des hommes à la Divinité ; mais il prouve mal ce qu'il avance. Un Légiſlateur, un Prophète annonce au peuple de Dieu qu'il tombera dans tous les crimes imaginables, s'il tranſgreſſe ſa Loi ; donc ce peuple y eſt tombé. Une partie de Lisbonne fut engloutie par un tremblement de terre en 1755 ; nos Prédicateurs nous prédiſoient le même ſort, ſi nous ne changions de vie. M. de V. conclura-t-il que la France a eſſuyé autant de ſecouſſes que le Portugal ? Les menaces des miniſtres de la parole de Dieu ne ſe prennent pas toujours à la lettre ; & ils annoncent quelquefois des maux extraordinaires pour nous garantir de nos vices les plus ordinaires. Ils ne ſont pas pour cela faux Prophètes.

Nous ſentons bien que la comparaiſon de ce qu'avoit prédit Moyſe, avec ce que nos Prédicateurs nous font préſager, n'eſt pas exactement juſte. Le Légiſlateur des Iſraëlites étoit inſpiré ; nos Orateurs chrétiens ne le ſont pas ; mais cette comparaiſon qui ne vaudroit rien vis-à-vis d'un Théologien eſt très-bonne vis-à-vis de M. de V. qui n'admet pas l'inſpiration des Livres ſaints. C'eſt un raiſonnement humain employé contre un homme qui ne raiſonne qu'humainement, & c'eſt dans ce ſens que le Lecteur intelligent doit le prendre.

Nous ſommes ſouvent punis, & le doigt de Dieu ſe montre dans le cours de notre vie d'une maniere ou d'autre. Si les Juifs, tranſgreſſeurs de la loi, ne mangerent pas des hommes, ils éprouverent d'autres châtimens qui les firent rentrer pluſieurs fois en eux-mêmes.

On prétend que la terre de Chanaan avoit été habitée autrefois par des hommes d'une taille giganteſque, qui ſe répaiſſoient de la chair humaine ; mais c'eſt une opinion qui eſt très peu fondée ; & quand elle le ſeroit, elle ne prouveroit point que les Juifs, exterminateurs de ce Peuple farouche, euſſent hérité de cette barbarie. Quelques Auteurs font remonter l'origine des Antropophages juſqu'au déluge, & attribuent aux Géans le premier exemple de cette coutume atroce ; mais quelles preuves en ont-ils ? aucune, & nous le redirons encore : ſuppoſé qu'ils en euſſent, elles ne prouveroient rien contre les Juifs.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût juſtifier de même les autres Peuples ; mais cela ſeroit aſſez difficile. Preſque tous les Hiſtoriens parlent des Scythes & des Sauromates comme ſe nourriſſant de cadavres. *Juvenal* fait mention de certains Peuples d'Égypte qui, à la maniere des tigres, déchiroient entre leurs dents des corps d'hommes nouvellement morts. Mais il ne faut pas faire retomber cette abomination d'un petit Peuple ſur la Nation entiere, ainſi que le fait M. de V. On peut adorer des crocodiles & d'oignons, & épargner les hommes & s'abſtenir de leur viande. Je croirai difficilement *Tite Live* lorſqu'il rapporte qu'*Annibal* faiſoit manger de la chair humaine à ſes ſoldats, pour les rendre plus féroces. Un Hiſtorien Romain n'eſt gueres croyable ſur les Carthaginois, que quand il les loue.

L'Antropophagie paroît en général plus commune chez les Peuples qu'on a découvert, il y a environ trois ſiécles. *Veſpuce* rapporte, qu'il a vu des hommes nuds, ainſi que

des femmes, manger ſans horreur & ſans aucune répugnance de la chair humaine. Le fils mangeoit avidement le corps de ſon pere, & chacun tiroit gloire d'avoir dévoré un plus grand nombre d'hommes. Les Caraïbes & les Canibales de l'Amérique ont encore ſurpaſſé les autres Peuples de cette partie du monde en férocité, & on en a vu qui arrachoient de jeunes enfans du ſein de leur mere, parce qu'ils trouvoient plus de goût dans cette chair tendre & délicate.

Les Indes orientales offrirent à nos premiers Voyageurs le ſpectacle horrible de l'Antropophagie. Quand les Européens y parurent, tous ceux d'entr'eux que les habitans des Iſles pouvoient attraper, étoient mangés vifs. Les Javans ſe nourriſſoient de chair humaine avant qu'ils embraſſaſſent le Mahométiſme. Les Peguans avoient la même coutume, & on vendoit cette chair publiquement. La plupart des Cafres ſont auſſi Antropophages, & particulierement les Zinvas. On raconte d'eux qu'en 1589, ils firent une courſe dans l'intérieur de l'Afrique, au nombre de 80 mille, mangeant tous les hommes. Ils ruinerent ainſi un pays de plus de trois cens lieues. *Barthema* dit que les habitans de la grande Java vendoient leurs parens à des hommes qui les achetoient pour les manger. Telle eſt la nature humaine, lorſqu'elle eſt livrée à elle-même, ſans le ſecours des lumieres de la Religion & des ſentimens qu'elle inſpire.

Les détails dans leſquels nous venons d'entrer, prouvent combien il eſt faux que nous ayons *beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons ſacrifiés, que de filles & de garçons mangés.* Les ſacrifices de ſang humain n'ont été que dans de grandes calamités. Tous les Hiſtoriens en parlent comme d'un événement extraordinaire, au lieu que la chair humaine a été la nourriture ordinaire de quelques Peuples.

Je ne ſais pourquoi M. de V. compare l'Antropophagie aux énormités qui ſe commettent dans les batailles : énormités ſouvent exagerées & qui ne peuvent pas être traitées d'*aſſaſſinats* lorſqu'on combat pour ſon Prince. Mais ſuppoſons que ce ſoient des meurtres ; ces meurtres ſont à la vérité plus horribles dans les principes ; mais la barbarie de ſe nourrir de la chair des hommes eſt mille fois plus dangereuſe dans les conſéquences. Si j'ai pris du goût à une entrée faite avec la viande de mon ennemi, ce goût ſe reveillera chaque jour avec mon appetit, & après avoir

mangé mon adverſaire à déjeuné, je mangerai peut-être mon ami à dîner & mon pere à ſouper.

APIS.

La Superſtition vaut-elle moins que l'Irréligion ?

Cambyſe fit-il bien quand il eût conquis l'Égypte de tuer le bœuf Apis de ſa main ? pourquoi non. Il faiſoit voir aux imbeciles qu'on pouvoit mettre leurs Dieux à la broche, ſans que la nature s'armât pour venger ce ſacrilége. Voilà ce que dit M. de V., & ce que tout bon politique ne penſera jamais. Il juſtifie la leçon que *Cambyſe* donne aux Égyptiens, ſans ſe rappeller qu'il a montré lui-même l'avantage de la ſuperſtition ſur l'irréligion. « Telle eſt, dit-il, la foibleſſe » du genre-humain & telle ſa perverſité, qu'il vaut mieux » ſans doute pour lui d'être ſubjugué par toutes les ſu- » perſtitions poſſibles, que de vivre ſans religion. L'homme » a toujours eu beſoin d'un frein ; & quoiqu'il fût ridicule » de ſacrifier aux Faunes, aux Silvains & aux Nayades, il » étoit bien plus raiſonnable & plus utile d'adorer ces ima- » ges fantaſtiques de la Divinité, que de ſe livrer à l'Athéiſ- » me. Un Athée qui ſeroit raiſonneur, violent & puiſſant, » ſeroit un fléau auſſi funeſte qu'un Superſtitieux ſangui- » naire. Quand les hommes n'ont pas des notions ſaines » de la Divinité, des idées fauſſes y ſuppléent, comme » dans les tems malheureux on trafique avec de la mau- » vaiſe monnoie, quand on n'en a pas de bonne. Le Païen » craignoit de commettre un crime, de peur d'être puni » par ſes faux Dieux ; le Malabare craint d'être puni par ſa » Pagode. Par-tout où il y a une ſociété établie, une religion » eſt néceſſaire ; les loix veillent ſur les crimes publics & » la religion ſur les crimes ſecrets. » (*Traité de la Tole- rance*, chapitre 20.) Voyez FANATISME.

APOCALIPSE.

Apologie de ce ſaint Livre.

Ce Livre renferme les révélations, dont Dieu honora l'Apôtre ſaint *Jean* dans l'Iſle de Pathmos. Quelques Anciens ont douté qu'elle fût de cet Évangéliſte. Les Égliſes Grecques ne la recevoient pas comme un Livre canonique, ſi l'on en croit ſaint Jérome ; mais l'Égliſe Latine l'a toujours miſe dans ſon Canon ſous le nom de ſaint *Jean*. Il

y eſt déſigné d'une maniere ſpéciale dans ces mots qui ne peuvent convenir qu'à ce ſaint Apôtre : *à Jean qui a publié la parole de Dieu, & qui rend témoignage de tout ce qu'il a vu de* JESUS-CHRIST. Ce Livre eſt adreſſé d'ailleurs aux ſept Égliſes d'Aſie, dont il avoit le gouvernement, & il eſt écrit de l'Iſle de Pathmos, où tous les Anciens conviennent que l'Illuſtre Évangéliſte avoit été rélégué.

On ne peut pas aſſurer que ſaint *Juſtin* ſoit le premier qui ait parlé de ce ſublime ouvrage, comme le dit M. de V. 1. Parce que pluſieurs Écrits, où il pouvoit en être queſtion, ont été perdus. 2. Parce qu'il n'a pas lu tous les ouvrages, que le tems nous a conſervé. Pour infirmer le témoignage de ſaint *Juſtin*, M. de V. dit que ce Pere de l'Égliſe, ce ſavant apologiſte de la Religion Chrétienne, devoit être renfermé dans de petites maiſons ; mais les gens ſenſés ne ſe payent point de ces injures ſcandaleuſes.

Nous n'ignorons point que quelques Anciens ont prétendu que l'Apocalipſe avoit été compoſée par *Cerinthe* ; mais celle qu'on attribuoit à cet Hérétique n'étoit pas vraiſemblablement celle de ſaint *Jean*, ou elle étoit falſifiée. Il y avoit une Apocalipſe de ſaint *Pierre*, une autre de ſaint *Paul* & une autre d'*Abraham* ; on avoit bien pu faire auſſi celle de S. *Jean*, avant que ce ſaint Apôtre écrivît la ſienne.

M. de V. a beau mépriſer ce ſaint Livre, les plus illuſtres Peres de l'Égliſe, nos Savans les plus diſtingués en ont fait un cas infini. C'eſt comme la concluſion des Saintes Écritures. Tout y eſt propoſé en viſion & d'une maniere très-élevée ſelon le ſtyle des anciennes prophéties, avec leſquelles cette révélation a beaucoup de rapport. Mais autant la nouvelle alliance eſt au-deſſus de l'ancienne, autant S. *Jean* paroît ſupérieur aux autres Prophétes. C'eſt cette ſupériorité qui rend cette divine prophétie plus difficile à expliquer. S'il eſt important d'apporter une grande pénétration d'eſprit & une humilité de ſentimens à la lecture des Livres ſacrés, elle eſt ſur-tout néceſſaire pour celui-ci, dont chaque mot eſt un myſtére.

Pluſieurs eſprits trop curieux s'étant imaginés, qu'ils avoient entierement compris les ſecrets de ce chef-d'œuvre de profondeur, ſont tombés dans des rêveries ridicules. Ils n'ont pas ſenti que Dieu s'eſt réſervé la connoiſſance de ſes ſecrets, & qu'il nous en dévoile de tems en tems, autant qu'il lui plaît, pour ſa gloire & pour notre ſalut. C'eſt ce défaut d'humilité qui a produit ce grand nombre

de Commentaires ſur l'Apocalypſe, dont le ſeul catalogue formeroit un gros volume. Parmi ceux qui ſe ſont exercés dans le ſiécle dernier il faut diſtinguer M. *Boſſuet*; mais il ne faut pas exclure les autres Interprétes qui ſe ſont bornés à la lettre. Il dit lui-même qu'une « interprétation même littérale de l'Apocalypſe ou des autres » Prophétes, peut très-bien compatir avec les autres. Qui » ne ſait, ajoute M. de Meaux, que la fécondité infinie » de l'Écriture, n'eſt pas toujours épuiſée par un ſeul » ſens ? Qui ne voit donc qu'il eſt très-poſſible de trouver un ſens très-ſuivi & très-littéral de l'Apocalypſe, » parfaitement accompli dans le ſac de Rome ſous Alaric, » ſans préjudice de tout autre ſens qu'on trouvera devoir » s'accomplir dans la ſuite des ſiécles ? »

On voit que ce ſavant Prélat penſoit d'une maniere judicieuſe, même en rappellant le ſouvenir des fauſſes idées de quelques autres Commentateurs. On comprend très-bien pourquoi M. de V. mépriſe ſon ouvrage; mais heureuſement le nom d'un Théologien tel que *Boſſuet* n'a pas beſoin du ſuffrage d'un Poëte tel que V... Je penſe qu'on feroit beaucoup mieux de ſe renfermer dans ſa ſphére & de n'outrager ni les vivans ni les morts, ni les ſaints ni les profanes, que d'attaquer indifféremment tout ce qui a rapport au Trône & à l'Autel.

APOLLONE DE TYANE.

§. I.

SA VIE.

M. de V. en parlant des miracles, cite ceux d'*Apollone* de Tyane. Avant que de diſcuter ces miracles, faiſons connoître celui à qui on les attribue. Cet homme, que les Païens ont oppoſé à JESUS-CHRIST même dans leurs Écrits, avoit toutes les qualités humaines capables d'attirer la multitude, qui ne juge des choſes que par l'impreſſion qu'elles font ſur les ſens. Il étoit né à Tyane en Cappadoce, d'une famille ancienne & noble, & de parens riches; il avoit de l'eſprit, une excellente mémoire, parloit très-bien grec, étoit parfaitement bien fait, & d'une phyſionomie qui charmoit tout le monde. Il avoit fort cultivé les ſciences, ne ſe nourriſſoit que de légumes, & s'abſtenoit du vin, comme capable de troubler la ſérénité

de l'ame. Il vivoit dans un Temple, après avoir diſtribué ſon bien à ceux qui en avoient beſoin. Il renonça au mariage, & garda le ſilence pendant pluſieurs années. Il fit enſuite pluſieurs voyages, appaiſant des ſéditions, & inſtruiſant les hommes avec une ſorte d'autorité, n'employant qu'un diſcours ſimple, des ſentences courtes & ſolides, des expreſſions propres & énergiques. *Je ne cherche pas comme les autres Philoſophes*, diſoit il; *le Sage doit parler comme un Légiſlateur, qui ordonne aux autres ce dont il eſt perſuadé lui-même.*

En pluſieurs villes tout le monde le ſuivoit; les artiſans même quittoient leurs métiers. Les Oracles les plus célébres chantoient ſes louanges. Les Villes lui envoyoient des députations, pour lui demander conſeil ſur la régle de leur vie. Il exhortoit les hommes à quitter tout, pour s'appliquer à la Philoſophie & à une vie ſérieuſe. Il ſe mêla de faire quelques prophéties, & affectoit de chaſſer les démons, qui entroient volontiers & ſortoient, à la parole d'un homme dont ils dirigeoient toutes les démarches, eſpérant par-là obſcurcir les miracles des Chrétiens qui les chaſſoient tous les jours. *Apollone* s'élevoit fortement contre les déſordres du Paganiſme, & vouloit qu'on menât une vie conforme aux régles de la morale la plus épurée. Le démon voyoit quelle impreſſion faiſoit ſur les hommes la vie des Chrétiens, & combien les excès des Païens étoient capables de décrier l'idolâtrie, & d'en découvrir l'abſurdité. Il n'eſt donc pas étonnant de voir cet eſprit ſéducteur dreſſer de nouvelles batteries, & travailler à former des Philoſophes dont la conduite extérieure fût irréprochable.

Apollone fit un grand voyage pour converſer avec les Brachmanes des Indes, & voir en paſſant les Mages des Perſes. A Ninive un nommé *Damis* s'attacha à lui & le ſuivit par-tout écrivant toutes ſes paroles & les moindres particularités de ſes actions. Mais il ne nous reſte de ces rélations que ce qu'en a recueilli le ſophiſte *Philoſtrate* qui vivoit deux cens ans après; & il ſuffit de lire cette hiſtoire, pour voir combien elle eſt fabuleuſe. Il fit quelques prétendus prodiges à Epheſe, & entreprit de délivrer cette ville de la peſte. Il s'élevoit en même temps avec force contre les déſordres qui y régnoient. Car Ephéſe étoit plongée dans les délices; elle retentiſſoit du bruit des flutes & des tambours. Le luxe & l'oiſiveté y produiſoient toute ſorte de débauches. A Smyrne, trouvant les citoyens curieux des

belles connoiſſances, il les y encouragea, & les exhorta à s'eſtimer plus eux-mêmes que leur ville dont ils étoient preſque idolâtres. Elle paſſoit pour la plus agréable & la plus magnifique qui fut dans le monde, tant par ſa ſituation ſur le bord de la mer, que par la beauté de ſes bâtimens, les galeries, les peintures & l'or dont elle étoit ornée. *Alexandre*-le-Grand l'avoit bâtie telle qu'elle étoit alors. Etant à Athénes, il parla fortement contre les bacchanales, & ſe plaignit de ce qu'au lieu des ſpectacles réglés, ce n'étoit par toute la ville que danſes, les uns étant habillés en nymphes, les autres en bacchantes, en repréſentant les poëſies d'Orphée.

Il les rappelloit au courage & à la vertu de leurs ancêtres. Il condamna auſſi les ſpectacles des gladiateurs qui ſe donnoient à Athénes. Il viſita tous les Temples de la Gréce, qui étoient fameux par des oracles, & tous les lieux où ſe faiſoient les combats conſacrés aux Dieux. Etant à l'Iſthme de Corinthe, il dit : *cette langue de terre ſera coupée, ou plutôt ne le ſera pas.* Ce qui fut pris pour une prédiction de l'entrepriſe de *Néron*, qui commença à la faire couper, & n'acheva point. Mais il étoit difficile qu'une telle prophétie ne s'accomplit. Enfin *Apollone* vint à Rome, après avoir parcouru toute la Gréce.

Il y travailla à inſpirer du zéle pour le culte des Dieux. Il parla en même-temps avec beaucoup de liberté contre les horribles abus des bains. Il y eut une éclipſe de ſoleil, & il tonna en même-temps. *Apollone* dit en regardant le ciel : *Quelque choſe de grand arrivera & n'arrivera pas.* Car c'eſt ainſi qu'il prophétiſoit pour le plus ſûr. Le troiſieme jour après, comme *Néron* mangeoit, la foudre tomba ſur la table, & fit tomber la coupe qu'il tenoit déja près de ſa bouche. On crut qu'*Apollone* avoit voulu dire, qu'il s'en faudroit peu que l'Empereur ne fut frappé. Il étoit connu de l'Empereur *Veſpaſien* qui l'honoroit comme un homme divin, & lui demandoit des conſeils. Mais dans la ſuite la liberté avec laquelle il parla contre la tyrannie de *Domitien*, lui attira une perſécution, qu'il affecta de ſoutenir avec beaucoup de conſtance & de courage. Il mourut l'an 97 de JESUS-CHRIST. Les Auteurs ne conviennent ni de ſon âge, ni de la maniere dont il mourut. On lui dreſſa des ſtatues & on lui rendit des honneurs divins ; mais on ne voyoit nulle part ſon tombeau. Après le grand bruit qu'il avoit fait pendant ſa vie, il ne laiſſa ni diſciples, ni ſectateurs après ſa mort ; & cette réputation ſi éclatante qu'il

eût parmi les peuples, n'eût aucun effet ſolide : ſa mémoire fut honorée pendant quelque temps ; mais elle s'évanouit bientôt avec les ténébres de l'Idolâtrie.

§. II.

Fauſſeté des prodiges qu'on lui attribue.

C'eſt *Philoſtrate* Auteur romaneſque, qui a raconté les prétendus prodiges d'*Apollone*, & c'eſt d'après lui que les Impies les répetent.

On avance qu'*Apollone* a fait autant de prodiges que JESUS-CHRIST ; & pour commencer par ſa naiſſance, on dit que ſa mere enceinte apprit de *Protée* ſous la figure d'un Dieu marin, que lui-même alloit naître d'elle : qu'au même tems elle vit des cygnes, dont les chants agitoient l'air, & ſembloient préſager la gloire de l'heureux enfant qu'elle alloit mettre au jour.

Mais ſans compter que ce récit paroît viſiblement ce qu'il eſt, je veux dire, une fable de la nature de celles des Fées, je voudrois qu'au moins *Philoſtrate* nous eût précautionnés contre le doute, par d'inconteſtables témoignages. Plus le fait qu'il raconte excite la ſurpriſe, plus il étoit important de le ſoutenir par des preuves authentiques. Choſe étrange cependant ! on nous dit ce qui eſt contre toute raiſon de croire & l'on ne tente pas même de le rendre croyable. Le fait eſt, parce que la mere d'*Apollone* l'aſſure. Vous vous défendrez donc d'aller au delà. Sa parole eſt un oracle infaillible & vous lui donnerez une créance aveugle. A-t-on mis jamais la foi des hommes à de pareilles épreuves ? & que ne diroit-on pas contre la nôtre, ſi elle n'avoit que ces appuis fragiles & trompeurs ?

Quand nous diſons de JESUS-CHRIST que les eſprits céleſtes annoncérent aux hommes le prodige de ſa naiſſance, nous rapportons un fait public, un fait dépoſé par tous les paſteurs qui le virent. Le témoignage, ſi je le puis dire ainſi, marche toujours à côté du miracle, & nos Hiſtoriens ne ceſſent de prouver ce qu'ils diſent. Mais ici vous ne voyez rien de pareil. *Philoſtrate* n'a pas un Auteur, pas un témoin à citer pour lui. Tout lui manque juſqu'à *Damis*, qui jamais n'a dit un mot de cette naiſſance prodigieuſe. Qu'elle eſt donc cette hardieſſe téméraire qui vient ici comparer *Apollone* avec le Dieu des Chrétiens ? Peut-on être équitable & produire de ſemblables rapports ?

Qu'on diſe tant que l'on voudra ſur la dépoſition de *Philoſtrate*, qu'*Apollone* revenu des Indes, ne trouve point de maux dans la Gréce invincibles à ſon pouvoir. Ma réponſe revient toujours contre ces vagues aſſertions & je ne ceſſe de dire : où *Philoſtrate* a-t-il pris ce qu'il avance ? Qu'allégue-t-il pour m'en convaincre ? Si ces guériſons innombrables avoient eu tant de témoins, pourquoi ſe trouve-t-il le ſeul qui nous en inſtruiſe ? L'univers entier devoit-il être muet durant un ſiécle ? Cent & cent bouches ne devoient-elles pas ſe faire entendre de toutes les parties du monde, & préparer un ſi grand ſujet d'admiration aux races à venir ? Rien moins cependant. Un ſilence univerſel & profond laiſſe ignorer tous ces prodiges. Ce n'eſt qu'à la fin du ſecond, ou même au troiſieme ſiécle de l'Égliſe, que ces faits commencent à ſe répandre. Qui croira donc qu'ils ſont ſincéres & vrais ? Au contraire, qui eſt-ce qui ne dira pas ? c'eſt le goût de la fable qui les enfantoit : peut-être même une jalouſie envieuſe contre le Chriſtianiſme, & le déſir d'en ſuſpendre les progrès, ou d'en préparer la ruine.

Mais quand même ces guériſons ſeroient auſſi conſtantes qu'elles ſont fauſſes, de quel droit les honore-t-on du titre de prodiges ? N'y a-t-il pas une expérience de remedes, un art humain, une ſcience naturelle, qui rendent la ſanté perdue ? *Apollone* dans ſes courſes immenſes ne pouvoit-il pas avoir appris quelques-uns de ces ſecrets utiles & curieux, que la nature diſpenſe aux différens climats ? Sa longue retraite dans le Temple d'*Eſculape* à Eges, ne pût-elle pas l'inſtruire des artifices dont uſoient les Prêtres de l'Idole, avec cette foule d'infirmes que la ſuperſtition y amenoit ? Ce qu'il faudroit nous dire & le démontrer, c'eſt que les maux guéris par lui, étoient incurables, & qu'à la ſeule autorité de ſa parole ils s'enfuyoient loin des hommes infirmes. Ainſi l'a fait JESUS-CHRIST ; ainſi l'ont fait ſes Diſciples, & les Juifs comme les Païens l'ont avoué. Que l'on ſe donne la peine de relire le chapitre onzieme du premier Livre *de la Religion prouvée par les faits*, on verra les preuves que M. *Houteville* en donne ; & ſi elles ne ſont pas déciſives, je conſens à toute l'indécence du paralléle.

Hâtons-nous de deſcendre à ce qui ſemble nous être oppoſé de plus fort. Il y a ſans doute plus de caractére de divinité, plus de réalité de pouvoir, plus de prodigieux à

redonner la vie aux morts, que la ſanté aux malades. Or *Apollone* de Tyane a reſſuſcité des morts. Le fait ne peut être mis en queſtion : il fut public, & Rome entiere le vit de ſes yeux. Du moins dans ce trait eſſentiel la comparaiſon eſt exacte.

Non elle ne l'eſt pas, & l'on va voir ſi ce déni formel eſt mal fondé. Rétabliſſons le fait de la maniere qu'il eſt rapporté par *Philoſtrate* lui-même. Je ne veux que lui pour juge. Il eſt dit qu'à Rome *Apollone* rendit le jour à une jeune fille de maiſon conſulaire. Mais obſervez par le détail qu'il fait des circonſtances du prodige, comme il ſe tourne pour nous & contre lui, quoique dans la ſuite on l'ait répandu comme certain. D'abord il éleve juſqu'aux nues le miracle qu'il rapporte, & le compare au prodige d'*Hercule* rappellant *Alceſte* à la vie ; puis tout d'un coup il s'embarraſſe, il héſite, il flotte & ſe dément. Ce n'eſt plus une reſurrection dans la rigueur du terme, c'eſt une eſpèce de reſurrection ; la fille Romaine n'étoit point morte, ſeulement elle paroiſſoit l'être, *obiiſſe videbatur ;* la vie ne l'avoit point quittée, ſeulement une foibleſſe en avoit ſuſpendu les opérations & les ſignes ſenſibles. *Apollone* n'eût donc que l'avantage fortuit d'une circonſtance favorable ; & c'eſt évidemment ce qu'inſinuent ces termes choiſis avec art : *Puellam excitavit ex hoc morte quam videbatur oppetiiſſe.*

Entendez les paroles qui ſuivent : « Étoit-ce, dit-on, qu'il » reſtoit dans cette maſſe froide & léthargique quelque » étincelle, quelque reſte de ſentiment engourdi ? Étoit-ce » qu'*Apollone* ranima des eſprits entierement glacés ? Étoit-» ce que la circonſtance heureuſe d'une pluie douce les » réchauffa ? Je ne ſais & je le comprends auſſi peu que » ceux qui en furent les témoins ? »

Ici ce n'eſt pas moi qui veux prononcer ; je ſupplie le Lecteur de le faire lui-même. Peut-on penſer, en effet, que *Philoſtrate* ait cru une réſurrection ſi viſiblement imaginaire & contrefaite ? Voyez ſon air incertain & ſes expreſſions timides. D'abord il ſuppoſe morte cette vierge Romaine, & il le falloit bien ainſi pour la gloire de ſon Héros ; mais cela même qu'il voudroit ſi bien faire croire, il n'oſe le dire d'une voix ferme. Un fond naturel de pudeur contraint ſes déſirs, & il modifie ſes paroles pour appaiſer la vérité qui l'eût démenti. Le voilà chancelant ſur l'explication de ſon vain prodige, & il ne voit pas qu'en l'expliquant il ſe détruit. A la faveur de cette étincelle de vie

qu'il eſt forcé de reconnoître à travers ce reſte de chaleur imperceptible aux Maîtres de l'art, & de cette roſée bienfaiſante ſurvenue ſi à propos, quel œil n'apperçoit pas ce qu'on s'efforce de lui cacher ? Si cette étincelle ne ſubſiſtoit pas, d'où vient que vous la laiſſez entrevoir ? Si cette étincelle marquoit encore un feu ſecret ; ſi la roſée produiſit un effet naturel, d'où vient que vous nous vantez le prodige, dont vos paroles trahiſſent l'impoſture ou l'incertitude ?

Quelle différence de cette réſurrection feinte à celles dont l'Hiſtoire évangélique conſerve la mémoire ? Déja la pompe funébre pour la fille de *Jaïre* étoit préparée ; déja le fils de la veuve de *Naïm* étoit porté au tombeau de ſes peres ; nulle étincelle de vie ne reſtoit en eux. JESUS-CHRIST les rend néanmoins à la lumiere du jour. Il prend la main de l'une, il parle à l'autre ; & tout-à-coup dans ces cadavres immobiles rentre le mouvement qui reproduit le jeu, le concert & le méchaniſme naturel des reſſorts. *Lazare* eſt depuis quatre jours dans les entrailles de la terre, ſans doute il n'y conſerve ni étincelle de vie, ni reſte de chaleur. Cependant JESUS-CHRIST l'appelle : *Lazare* obéit, & ſe montre aux yeux étonnés de le revoir. Tout un grand Peuple eſt témoin de ce prodige, & nous en avons l'aveu de ceux-mêmes que l'intérêt de parti engageoit à nous le conteſter : ſeconde différence dont il ne ſera pas inutile de faire la remarque.

Car enfin, ſelon celle d'*Euſebe*, ſi ce miracle d'*Apollone* eût été véritable & fait dans la premiere ville du monde, l'Empereur l'auroit-il ignoré ? Les Grands de ſa cour, les Philoſophes, le Peuple même ſi diſpoſé aux acclamations dans les ſpectacles uniques ou rares, euſſent-ils de concert gardé le ſilence ? Les amis d'*Apollone*, cette troupe toujours prête à lui applaudir, n'auroit-elle pas porté juſqu'aux oreilles les plus diſtraites la nouvelle d'un miracle ſi ſingulier ? Enfin *Euphrate*, ce Philoſophe ſi célebré par *Pline* le Jeune, tant d'autres occupés à décrier *Apollone* comme un Magicien infame, auroient-ils négligé ce trait contre lui ? Je veux bien permettre qu'on le croie, s'il eſt vrai que les hommes ne fuſſent pas alors tout ce qu'ils ſont aujourd'hui, je veux dire curieux, exagérateurs & cenſeurs. Voyez l'article MIRACLES.

ATHÉES.

Réflexions sur l'existence de Dieu & sur ceux qui la nient.

Ceux qui nient l'existence d'un Dieu, & par conséquent toute Religion, ont été moins communs que ceux qui, admettant cette vérité, la détruisent par des conséquences tirées de leurs principes. Nous n'entrerons pas dans de long détails sur ces deux espèces différentes d'Athées, nous nous bornerons à quelques réflexions sur l'existence de Dieu rélatives à l'Athéisme.

I.

De cette propofition, *il y a un Dieu*, il est aisé de defcendre à cette autre ; *la Religion Chrétienne eſt véritable*. De même de cette propoſition, *il y a aujourd'hui des Chrétiens dans le monde*, il eſt aiſé de remonter à celle-ci ; *il y a un Dieu*.

II.

On ne voit point Dieu, on ne le touche pas, il eſt inacceſſible à tous les ſens, & dès-lors à l'imagination ; de-là les objections des ſens & de l'imagination contre ſon exiſtence. On ne le comprend point ; de-là les objections de l'eſprit. S'il eſt, il défend & punira l'injuſtice & le vice ; de-là les objections des paſſions & du cœur.

Les ſens ont *corporaliſé* la Divinité, l'imagination l'a *pluraliſée*, le cœur l'a *paſſionnée* & viciée.

En combien de manieres quelques Chrétiens même, ſoit ignorans ſoit corrompus, ne défigurent-ils pas encore l'idée de Dieu ? Dieu a fait l'homme à ſon image, diſoit quelquefois M. de *Fontenelle* ; mais l'homme le lui a bien rendu.

III.

J'ai oui dire qu'il y avoit plus de Déiſtes, de Sociniens, d'Ariens, &c, en Angleterre, & plus d'Athées en France. En effet, la plûpart des livres Anglois ſur la vérité de la Religion, ſont contre les Déiſtes, plus que contre les Athées. Si la choſe eſt vraie, j'en donnerai pour raiſon le différent caractere des deux Nations, leur différent tour d'eſprit, & les différentes ſources de leur incrédulité. L'incrédulité de l'Anglois eſt plus raiſonnée ; elle ne vient pas

abſolument des difficultés qu'il trouve dans la Religion ; & quand une vérité lui paroît une fois bien prouvée, il a la force de la croire, malgré les plus fortes objections. Au contraire un François eſt quelquefois arrêté par les difficultés les plus foibles. Il eſt volontiers Pyrrhonien, faute d'aſſez de lumiere pour ſe décider. Il l'eſt même quelquefois aſſez tranquillement, non par fermeté, mais par une ſorte d'indifférence qui vient de ſa frivolité. Cet état ſeroit inſoutenable pour un Anglois ; il veut ſavoir à quoi s'en tenir.

D'ailleurs un François, étant plutôt incrédule par le cœur & par les paſſions que par l'eſprit & le raiſonnement, il eſt naturel, s'il prend un parti, qu'il aille juſqu'à l'Athéiſme, ou, ce qui revient au même, juſqu'au Matérialiſme de l'ame, parce que juſques-là le cœur vicieux n'a pas ſon compte ; au lieu que celui qui n'auroit rejetté la Religion que par raiſonnement, ſeroit retenu par ce même raiſonnement dans le Théiſme, & n'iroit jamais juſqu'à l'Athéiſme.

IV.

Tout dans la nature annonce un Créateur intelligent, parce que tout y annonce un deſſein, & un choix de moyens qui ſe rapportent à ce deſſein.

Pour que l'Univers ait été formé, & qu'il ſubſiſte tel qu'il eſt, il n'a fallu, diſoit *Spinoſa* après *Deſcartes*, que de la matiere & du mouvement. Soit, pourvu que, comme *Deſcartes*, on ajoute : *du mouvement à tel degré & avec telles & telles déterminations combinées.* Par conſéquent il a fallu une intelligence, ſinon créatrice de la matiere & du mouvement, du moins directrice de ce mouvement, & par conſéquent encore quand même on accorderoit à *Spinoſa*, que la matiere eſt éternelle & que le mouvement lui eſt eſſentiel, comme il n'en fait qu'une puiſſance aveugle, la preuve qu'on tire de l'ordre de l'Univers en faveur de l'exiſtence d'une puiſſance intelligente, reſteroit toujours dans toute ſa force.

On n'a pas plus beſoin de réfléchir, de méditer, & de raiſonner pour trouver Dieu à la vue de l'Univers, que pour ſuppoſer un horloger à la vue d'un horloge, ou un architecte à la vue d'un Palais.

V.

Trois choſes impoſſibles à expliquer ſans un Dieu ; l'ordre,

dre, l'organiſation, la penſée. 1°. L'ordre & le cours régulier des aſtres, le ſyſtême céleſte, &c; ordre de ſituation & de mouvement. 2°. L'organiſation viſible de certains corps, & ce qu'il leur arrive en conſéquence de cette organiſation, comme de croître, de ſe multiplier, &c; c'eſt le cas des plantes, des vegetaux. Mais 3°. parmi ces corps organiſés, & au-deſſus des vegetaux, il y a les corps organiſés, ſentans & penſans; les animaux. Ainſi, quand, ſans un Dieu ordonnateur, j'aurois compris l'ordre, les corps arrangés entr'eux & ſe mouvant avec régularité, je n'aurois pas expliqué les corps organiſés; & quand j'aurois expliqué les plantes, je n'aurois pas expliqué les animaux. En un mot, avec de la matiere & du mouvement, je n'aurois pas expliqué le ſentiment & la penſée.

VI.

Dans le Théiſme on n'a que des difficultés à ſurmonter. Dans l'Athéiſme on a des abſurdités à dévorer.

» La Philoſophie, dit M. de V., nous montre bien qu'il y » a un Dieu; mais elle eſt impuiſſante à nous apprendre ce » qu'il eſt, ce qu'il fait, comment & pourquoi il le » fait.... Il faudroit être lui-même pour le ſçavoir. »

VII.

J'ai vu quelques incrédules ſe prévaloir beaucoup du prétendu Athéiſme des lettrés de la Chine. Voici ce qu'écrivoit là deſſus M. de *Mairan*, de l'Académie Françoiſe & de celle des Sciences, au feu Pere *Pareſmin*, Jéſuite, & un des Miſſionnaires qui a demeuré le plus long-tems à Pekin.

» Je ne ſuis pas diſpoſé à croire les Chinois Athées, à » la maniere dont on nous le raconte de la plupart de leurs » lettrés & de leurs mandarins. N'y auroit-il point là du mal-» entendu? pour moi, je ne vois rien de plus oppoſé au » caractére dominant de la Nation; & bien que l'Athéiſme » ſoit le renverſement de toute bonne Philoſophie, il eſt » certain que pour en venir à un tel égarement d'eſprit d'une » façon bien décidée, & avec autant de rafinement que » quelques Auteurs en attribuent aux Chinois, il y faut » une ſorte de Métaphyſique qui ne me paroît point du » tout être celle de leurs Docteurs. »

VIII.

On a mis en queſtion s'il pouvoit y avoir de véritables

Athées ; & la plupart des Théologiens & même des Philoſophes ont été pour la négative. Cette incrédulité ſur l'exiſtence de l'Athéiſme eſt un argument bien fort pour l'exiſtence de Dieu.

IX.

Voici un des plus beaux traits du Chancelier *Bacon*. Ce grand homme, d'un eſprit ſi philoſophe, dit : *Leves guſtus in Philoſophiâ movere fortaſſe ad Atheiſmum, ſed pleniores hauſtus ad Religionem reducere.*

L'auteur de l'*analyſe de Bacon* qui a paru en 1755, a paraphraſé ce Texte de la maniere ſuivante. » Le premier » pas de la philoſophie peut mener à l'Athéiſme, parce » qu'on paſſe aiſément de l'extrême imbecillité qui croit » tout, à l'extrême audace qui ne croit rien, ou que le » déſordre apparent des cauſes ſecondes fait oublier la cauſe » premiere ; mais la véritable Philoſophie qui embraſſe » l'enchaînement des parties & leur dépendance d'un ſou» verain moteur, conduit néceſſairement à la Religion. » Cette maxime, que ce qu'une demi-Philoſophie nous avoit fait rejetter, une Philoſophie plus profonde & plus éclairée nous le fait enſuite recevoir ; cette maxime, dis-je, ne ſe borne pas à la Religion, & peut être appliquée à beaucoup d'autres vérités de différens ordres.

X.

L'étude de la Phyſique eſt très-propre à guérir des deux extrêmes, l'Athéiſme & la ſuperſtition, ſur-tout à les prévenir. Elle prouve qu'il y a une premiere cauſe intelligente, & elle fait connoître les cauſes méchaniques particulieres de tels & tels effets. La Phyſique augmente l'admiration & diminue l'étonnement, & elle fait l'un & l'autre en faiſant connoître plus d'effets, & en faiſant connoître les cauſes de quelques-uns de ces effets. Enfin, à l'égard des cauſes même qu'on ne connoit pas encore, on ſçait du moins par celles qu'on connoit déja, que les autres ſont du même genre, & une ſuite des loix générales établies par l'Auteur de la nature.

De tous les Livres ſur l'exiſtence de Dieu, celui qui peut être lû le plus utilement par le commun des Lecteurs, c'eſt la *Démonſtration de l'exiſtence de Dieu, tirée de la connoiſſance de la Nature, &c. Par M. de Fénélon.* La premiere Partie parut dès ſon vivant en 1713, & c'eſt celle

dont nous conſeillons la lecture. La ſeconde, où l'illuſtre Auteur traite des attributs de Dieu & de l'infini, eſt toute métaphyſique, & par conſéquent trop abſtraite pour le grand nombre; quoique M. de *Fénélon* y ait répandu toute la clarté dont la matiere étoit ſuſceptible, le célébre Pere *Tournemine*, Jéſuite, y a joint de bonnes réflexions ſur l'Athéiſme.

Si un Archevêque & un Jéſuite étoient ſuſpects à ceux qui auroient le malheur de douter de l'exiſtence de Dieu, qu'ils ſachent (nous le répétons) que les Philoſophes les moins crédules, les plus grands Géométres & les plus habiles Phyſiciens, ont été perſuadés de cette exiſtence & perſuadés principalement ſur les preuves que fournit la connoiſſance de la Nature.

» De tout tems, dit M. de *Maupertuis*, ceux qui ſe ſont » appliqués à la contemplation de l'Univers y ont trouvé des » marques de la ſageſſe & de la puiſſance de celui qui le » gouverne. Plus l'étude de la Phyſique a fait des progrès, » plus ſes preuves ſe ſont multipliées. On peut voir celles » que *Ciceron* rapporte & celles qu'il cite d'après *Ariſtote*. » Je m'attache à un Philoſophe qui, par ſes grandes découvertes, étoit bien plus qu'eux à portée de juger de ces merveilles, & dont les raiſonnemens ſont bien plus précis » que tous les leurs. *Newton* paroît avoir été plus touché » des preuves qu'on trouve dans la contemplation de l'Univers, que de toutes les autres qu'il auroit pu tirer de la » profondeur de ſon eſprit. (*Tom. I. p. 5.*).

M. de V. a fait la même remarque ſur M. *Newton*, dans celui de ſes Ouvrages que nous avons déja cité, & dans le même Chapitre.

» Je ne ſçais, dit-il, s'il y a une preuve métaphyſique » plus frappante, & qui parle plus fortement à l'homme, que » cet ordre admirable qui regne dans le monde; & ſi » jamais il y a eu un plus bel argument que ce verſet: *Cœli » enarrant gloriam Dei*. Auſſi *Newton* n'en apporte point » d'autre à la fin de ſon Optique & de ſes principes. Il ne » trouvoit point de raiſonnement plus convainquant ni plus » beau en faveur de la Divinité que celui de *Platon*, qui » fait dire à un de ſes Interlocuteurs: *Vous jugez que j'ai » une ame intelligente, parce que vous appercevez de l'ordre » dans mes paroles & dans mes actions; jugez donc, en voyant » l'ordre de ce monde, qu'il y a une ame ſouverainement intelligente.* »

Cependant l'inſenſé a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu. *Dixit inſipiens in corde ſuo, non eſt Deus.* Dans ſon cœur, c'eſt-à-dire intérieurement; il a peut-être oſé le penſer, mais il n'a pas oſé le dire; il eut fait horreur, il eut fait peur. Il eſt aujourd'hui des Athées plus audacieux, plus inſenſés. Ils ne penſent pas ſeulement qu'il n'y a pas de Dieu, ils ne le diſent pas ſeulement à l'oreille, ils le publient ſur les toits, ils l'impriment. Qu'en arrive-t-il? je le repete, ils font horreur, ils font peur, & à ceux même qui penſent comme eux. Le Livre de l'*Eſprit* en eſt la preuve. On a cru y voir ſinon l'Athéiſme proprement dit l'Athéiſme formel, du moins le Matérialiſme, le Fataliſme; & c'eſt la même choſe quant aux conſéquences morales. Auſſi le ſoulevement a-t-il été univerſel, il n'y a eu qu'un cri contre l'Ouvrage, & un cri d'autant plus fort que ce Livre paroiſſant après quelques autres dont il a raſſemblé, développé & mis comme en ſyſtême les principes, on l'a regardé comme le grand coup d'une conjuration formée depuis pluſieurs années contre la Religion. L'arche a paru prête à tomber, & les Profanes y ont porté la main; ils ont ſenti qu'il étoit de leur intérêt qu'elle ne fut pas briſée.

Cet article eſt en partie de M. l'Abbé *Trublet*, & on a cru qu'il étoit d'autant mieux placé ici que l'eſpèce d'Athéiſme, qui ſe montre dans le Livre de l'*Eſprit*, triomphe dans le *Dictionnaire Philoſophique*.

BAPTÊME.

Examen de cet Article.

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* raiſonne plaiſamment. Les Egyptiens, les Indiens & les Hébreux ſe lavoient; donc ces Peuples connoiſſoient le Sacrement que nous appellons Baptême, parce que dans ce Sacrement on ſe ſert de l'eau & qu'on s'en ſervoit auſſi dans les différentes ablutions pratiquées dans les divers pays d'Orient; voilà où mene la fureur de vouloir tout détruire.

S'il nous étoit permis ici d'emprunter ſon ſtyle, nous lui dirions: que prétends-tu, Ecrivain téméraire, en voulant prouver que pluſieurs des Cérémonies auguſtes de l'Egliſe Romaine ont été pratiquées par les Payens? *Jurieu* que tu mépriſes comme le plus infâme des barbouilleurs, & quelques autres Proteſtans dont tu ne fais pas plus de cas,

s'étoient exercés avant toi sur cet objet ; mais quelle conclusion en tireras-tu ? que l'Eglise a sanctifié les pratiques communes à beaucoup de Religions, & que J. C. a pu faire la même chose. Tout signe, comme tu le dis, est indifférent par lui-même ; c'est l'objet ou le motif qui le rendent saint ou impie ; & dès que Dieu a attaché sa grace à un signe, il est alors une source de salut. On se prosterne dans tous les temples du monde, il ne s'agit que de sçavoir devant quel Etre on doit se prosterner. On se lavoit chez les Juifs, on purifioit tantôt le corps, tantôt les habits ; mais le Sacrement de régénération qui fait de l'homme impur un homme nouveau, n'étoit certainement pas connu chez eux. Lorsque St. *Jean* prêcha la pénitence il institua une sorte de Baptême, beaucoup moins parfait que celui de J. C. La cérémonie de *Jean* promettoit ce que le Sacrement de J. C. exécutoit. Tu peux en voir l'institution dans St. *Mathieu*, Chap. 28. ℣. 19. *Allez*, dit J. C., *enseignez toutes les Nations & baptisez-les au nom du Pere, du Fils & du St. Esprit.* Tu peux dire après un passage aussi formel, que J. C. ne baptisa jamais personne, mais tu ne diras pas au moins qu'il n'a pas institué le Baptême ; & s'il l'a institué, comment peux-tu dire qu'il n'est pas sûr que les quinze premiers Evêques de Jerusalem fussent baptisés ?

Notre Auteur prétend qu'on abusa du Sacrement de Baptême dans les premiers siécles de l'Eglise ; certainement il n'entra jamais dans la tête d'aucun Chrétien digne de ce nom, de dire : *Je peux tuer ma femme, mon fils & tous mes parens, après quoi je me ferai baptiser* ; & s'il avoit fait ce détestable raisonnement il auroit été indigne d'entrer dans le bain sacré. C'est ainsi cependant qu'il fait raisonner *Constantin*, & nous renvoyons le Lecteur à son article.

BAUMELLE. (LA)

Caractère des Ouvrages de cet Auteur.

Cet Auteur est Calviniste, mais on peut être Protestant sans être impie. Mrs. *Boullier*, *Vernet*, *Turretin*, *Formey*, *&c.* en sont la preuve. M. de la *Baumelle*, quoiqu'élevé à Généve & destiné au Ministère, n'a pas marché sur les traces de ces sçavans hommes. Rempli de bonne heure des principes de l'*Esprit des Loix*, il les déposa dans son

Qu'en dira-t-on, ou *mes Penſées* : Livre très-digne de cenſure par la hardieſſe des idées. M. de la *Baumelle* vouloit en faire le Breviaire des Politiques, & c'eſt ſouvent celui des Incrédules. Il s'abandonne au feu de ſon imagination & aux écarts de ſon eſprit. Sans décence dans le ſtyle, ſans reſpect pour les puiſſances, il affiche une indépendance téméraire, capable de tout bouleverſer. Le fiel & l'amertume découlent de ſa plume, & les éloges ne ſe trouvent dans ſon Livre qu'autant qu'ils accompagnent un nom célébre par l'irréligion.

Il ſemble que l'Auteur craignoit que ſon petit Livre des *Penſées* ne répandît pas aſſez ſes principes ; il les a diſperſés dans ſes *Mémoires de Madame de Maintenon* ; ouvrage qui auroit pu être ſi intéreſſant pour la vertu, & qui dans l'état où il eſt, ne peut être qu'une école de vice. Ce Livre étoit deſtiné à paſſer ſous les yeux de tous les Citoyens, de ceux même qui exigent le reſpect à cauſe de leur âge & de leur ſimplicité. Il falloit donc écarter ou voiler une multitude de faits qui répandent plus de taches que d'éclat ſur ces Mémoires. Il falloit ſe reſſouvenir qu'on reproche à *Suétone* d'enſeigner les plus grands crimes en les rapportant. L'Auteur pouvoit-il ſe flatter que ſon Livre fut un Ouvrage d'inſtructions pour les Demoiſelles de St. *Cyr* à qui une hiſtoire de Madame de *Maintenon* devroit naturellement être ſi chere ?

Mais la Religion avoit ſur-tout de grands droits ſur une production de cette nature, & il eſt aiſé de reconnoître à la lecture de celle-ci qu'on s'eſt donné de très-grandes libertés en ce genre. On ſe permet très-ſouvent des ſaillies qui ſont, ou des doutes ſur les myſtères ou des maximes très-ſuſpectes en matière de piété, ou des façons de parler très-imparfaites ſur les controverſes dogmatiques. Madame de *Maintenon* ſi religieuſe, ſi pleine de vertu & de piété, ſe ſeroit-elle jamais imaginé que le récit de ſa vie deviendroit un ſujet de ſcandale pour les ſimples & affoibliroit ou ébranleroit leur foi ? On trouve, il eſt vrai, dans pluſieurs endroits de ces Mémoires l'hommage dû aux vérités & aux pratiques de la Religion ; mais ce langage étranger à l'Auteur, fait un contraſte bien ſingulier avec une foule de traits licentieux & obſcenes.

Nous pourrions obſerver encore que dans la multitude d'Anecdotes qui ornent ou plutôt qui défigurent ces Mémoires romaneſques, il y en a un très-grand nombre de

fauſſes. On en trouve pluſieurs autres qui perdent les attraits de la vérité par le coloris que l'Auteur jette ſur elles. Croira-t-on, par exemple, ce que l'Auteur dit ſur le prétendu mariage de M. *Boſſuet*, qu'il traite ſi mal dans pluſieurs endroits de ſes Mémoires? Il entreprend de faire paſſer ce grand Prélat pour un mal-honnête homme & un fripon; c'eſt le ſens que renferme cette réflexion: *ceux qui défendent le mieux nos myſteres, ne ſont pas ceux qui s'en jouent le moins.* Que veut-il dire? que *Boſſuet* a travaillé toute ſa vie pour une Religion qu'il ne croyoit point; mais une accuſation de cette nature ne peut être excuſable que quand on a les preuves en main, & il faut que ces preuves ſoient plus claires que le jour.

Au reſte M. de la *Baumelle* eſt un des plus grands adverſaires de M. de *V*.*, non pas du *V*.* impie, mais du *V*.* bel eſprit. Il n'y a pas de comparaiſon à faire entre ces deux Auteurs à ce dernier égard; mais tous les deux étant également coupables du côté de la Religion, ils devoient au moins garder le ſilence l'un ſur l'autre. On a entendu dire à M. de la *Baumelle*: *perſonne n'écrit mieux que M. de V*. D'où vient donc*, lui dit quelqu'un, *que vous le déchirez? c'eſt*, répondit-il, *que mes Ouvrages s'en vendent mieux & qu'il ne m'épargne dans aucun des ſiens.* Cette réponſe mérite d'être conſignée ici, parce qu'elle dévoile les deux grands mobiles de toutes les démarches des Incrédules, l'intérêt & l'orgueil.

BAYLE.

Sa vie & ſon caractère.

Ce Philoſophe tant vanté par M. de *V*.*, doit être en exécration à tous ceux qui ont, je ne dis pas, de la Religion, mais des mœurs. Traçons ici en peu de mots ſon hiſtoire, & nous viendrons enſuite au caractère de ſes Ouvrages.

Il naquit en 1647 au Carlat, petite ville du Comté de Foix. Il s'appliqua long-tems aux Belles-Lettres, & il avoit vingt & un ans achevés quand il commença la Logique. Il étoit né dans la Religion prétendue Réformée; mais à l'âge de vingt-deux ans il fut converti par les entretiens qu'il eut avec le Curé de Puylaurent, ſiége de l'Académie où il étudioit pour lors. Il ne demeura pas long-tems Catholique, & retourna dix-ſept mois après à la com-

munion proteſtante. L'Edit du Roi contre les Relaps, du 29 Mai 1674, ne lui permettant pas de demeurer en France, il ſe retira à Genève. Il fut quelque tems à Copet, ville près de Genève, dans la maiſon du Comte de *Dona*, & prit ſoin des études des enfans de ce Comte. Mais comme cette occupation lui emportoit trop de tems, il prit la réſolution de revenir en France. Après avoir demeuré quelque tems en Normandie, il vint à Paris en 1675, où il fréquenta les gens de Lettres. Cinq mois après, la Chaire de Philoſophie de Sedan étant venue à vaquer, il alla la diſputer, & l'emporta. Le 14 Juillet 1681, il fut dépouillé de ſon emploi, en vertu d'un Arrêt du Conſeil d'Etat du Roi, qui caſſoit & ſupprimoit l'Académie de Sedan. Obligé de ſe réfugier en Hollande, il y fut élu Profeſſeur en Philoſophie & en Hiſtoire à Roterdam. Au mois de Mars 1684, il commença les Nouvelles de la République des Lettres qui le firent beaucoup connoître. *Il faut le moins que l'on peut*, diſoit M. *Nicole*, écrivant à M. *Arnauld*, *ſe commettre avec ce Nouvelliſte, qui a dans le fond l'eſprit aſſez faux, nulle équité, qui ſe divertit d'une maniere indigne des choſes les plus laſcives, mais qui eſt en poſſeſſion de plaire & de donner un air ridicule à ceux qu'il lui plaît. C'eſt une choſe pernicieuſe que ces petits Cenſeurs, qui s'érigent un Tribunal & qui diſpoſent de toutes les têtes mal faites qui ſont toujours en plus grand nombre.* Bayle continua ſes Nouvelles juſqu'au mois de Mars 1687, où une maladie dont il fut attaqué l'obligea de les interrompre. Il recouvra quelque tems après la ſanté, mais il n'en jouit pas tranquillement, car ſes ennemis lui ayant attribué l'*Avis aux Réfugiés*, Livre qui ſouleva tous les Proteſtans, il ſe forma une Cabale contre lui, qui lui fit perdre ſa Chaire. Il mourut en 1706, à 59 ans. Son *Dictionnaire critique* en 4 vol. *in-fol.* eſt le plus pernicieux Livre qui ait jamais paru. On eſt dans l'étonnement, quand on lit dans le Dictionnaire de *Moreri* le jugement qui y eſt porté ſur *Bayle*. » C'étoit un bon » Philoſophe, qui excelloit ſur-tout dans la Métaphyſique. » Il avoit des mœurs très-réglées, une converſation agréa» ble, une mémoire & une érudition prodigieuſe. Il avoit » l'eſprit naturellement doux, étoit beaucoup plus modéré » que la plupart de ſes Confreres. On l'a accuſé d'avoir été » un peu trop libre dans ſes Ecrits, & d'avoir donné quel» quefois dans le Pyrrhoniſme. Mais quoiqu'on n'approuve » pas ſes ſentimens ſur la Religion, on ne peut que l'on

» n'avoue que la République des Lettres lui eſt bien rédé-
» vable. » Etoit-ce donc là l'idée qu'on devoit donner du plus dangereux ennemi de la Religion ; d'un homme qui, dans le deſſein de l'attaquer avec plus d'avantage, a pris le parti d'attaquer en même-tems la certitude de toutes les vérités ? Il n'en eſt aucune, ſoit hiſtorique, ſoit dogmatique, qu'il ne veuille rendre douteuſe, ou par des objections particulieres, ou par des principes généraux répandus dans tous ſes Ouvrages. Il n'y a point d'Ouvrages où le poiſon ſoit plus habilement préparé. Cet amas d'une vaine érudition qui y eſt étalé, eſt l'appas qui attire & ſéduit tant de perſonnes. D'ailleurs il faut avouer que *Bayle* eſt très-ſavant dans l'art de former des objections, & qu'il a dans le plus haut degré le funeſte talent de répandre des nuages ſur les vérités les plus claires, & d'inſinuer des doutes ſur les choſes les plus certaines & les plus évidentes.

» Eſprit ſubtil, adroit, ſouple & ſuſceptible de toutes les
» formes. Il n'y avoit point de matiere, dit l'Abbé *Houte-*
» *ville*, ſi abſtraite qu'elle fut, où il ne pénétrât. La nature
» l'avoit fait Métaphyſicien ; il avoit joint à ce talent, qui
» n'en ſouffre gueres d'autre, un ſçavoir étendu, curieux
» & choiſi. Cependant ces grandes qualités avoient un
» défaut. M. *Bayle* cherchoit plutôt à multiplier qu'à lever
» nos doutes. Il ne vouloit que renverſer & jamais établir ;
» ſemblable en quelque ſorte à ces conquérans, qui ne
» laiſſent après eux que des ruines. Je n'ignore pas qu'on
» iroit à rien de ſolide, s'il étoit interdit de propoſer libre-
» ment les objections ſpécieuſes & éblouiſſantes qu'on peut
» oppoſer à la vérité. Elles ſont au contraire très-utiles ;
» elles ſervent à confirmer ce que l'on ſçait & à l'éclaircir ;
» elles fourniſſent des occaſions de nouvelles ouvertures,
» ou des moyens d'ajouter aux anciennes. Mais on diroit
» que M. *Bayle* avoit un autre deſſein ; qu'il vouloit nous
» faire entrer en défiance de toutes nos lumieres, nous
» rendre même la raiſon ſuſpecte ; & à force de nous pro-
» mener dans les eſpaces du pour & du contre, nous faire
» un Problême de l'un & de l'autre. Les Sophiſmes d'un
» Philoſophe d'éclat ſont des démonſtrations pour certains
» eſprits, & il eſt à propos qu'un autre Philoſophe leur
» découvre l'erreur. » C'eſt ce que firent pluſieurs Ecrivains Catholiques & même proteſtans ; car l'impiété de M. *Bayle* étoit auſſi odieuſe aux uns qu'aux autres.

On connoit le portrait qu'en a tracé M. *Saurin* dans le troiſieme Vol. de ſes Sermons, mais celui qu'en a fait M. le *Clerc* dans ſa *Bibliothéque ancienne & moderne*, tom. 8, eſt moins connu & ne lui eſt pas plus favorable. Voici comme il s'exprime ſur ſon ſçavoir & ſur ſes connoiſſances. Nous rapportons ce paſſage avec d'autant plus de plaiſir, qu'il eſt d'un homme qui avoit beaucoup vécu avec *Bayle*, & qu'on ne ſoupçonnera pas d'avoir écrit par fanatiſme. » M. *Bayle* ne ſçavoit qu'un peu de Cartéſianiſme & point » du tout de Géométrie, puiſqu'il avouoit n'avoir jamais » pu comprendre la démonſtration du premier Problême » d'*Euclide*, & qu'il a même voulu ergoter ſur ſes vieux » jours contre l'évidence des démonſtrations mathémati- » ques. En fait de raiſonnement, il ne ſuivoit que la pro- » babilité, & raiſonnoit à tout moment *ad hominem*, ſans » aucun autre principe, & ſans d'autre deſſein que d'em- » barraſſer les Lecteurs peu éclairés. Il y a infiniment » plus de verbiage en ſon fait que de raiſonnement ſolide. » Il n'avoit lu aucun livre de Philoſophie expérimentale des » Anglois, dont pluſieurs avoient paru long-tems avant ſa » mort, ni aucun des Livres de raiſonnement de la même » Nation, excepté quelques-uns de ceux qui avoient été » traduits. Il ne ſçavoit pas plus de Théologie que ce qu'il » pouvoit en avoir appris dans ſon catéchiſme & dans les » prédications ou dans quelque livre des François. Il n'avoit » jamais étudié l'antiquité Eccléſiaſtique, & très-médiocre- » ment la Grecque & la Romaine. Le Droit & la Médecine » étoient des lettres cloſes pour lui. Il avoit quelque con- » noiſſance de l'Hiſtoire des derniers ſiécles, ſur-tout par » rapport à la France & à la vie de quelques gens de » Lettres, ſouvent aſſez obſcurs. Il avoit pris beaucoup de » peine à rechercher mille vetilles littéraires & mille cir- » conſtances de néant. Il faut avouer qu'il écrivoit avec » beaucoup d'agrément, mais c'étoit ſeulement quand il » n'étoit pas en colere. »

Qu'on examine ces différens portraits, & qu'on voye ſi M. de *Voltaire* a eu raiſon d'appeller *Bayle l'éternel honneur de la raiſon humaine*. Il eſt bien étrange que les Proteſtans ayant déſavoué *Bayle* & l'ayant même condamné, un homme qui ſe dit Catholique tâche non-ſeulement de le juſtifier, mais qu'il lui prodigue encore à tout propos les éloges les plus outrés. M. de *Voltaire* eſt fort en colere contre le Conſiſtoire qui condamna le Dictionnaire de

Bayle (Voyez ſon article PHILOSOPHE) ; mais ſçait-il toutes les raiſons qui le porterent à faire cette démarche. On peut les voir dans les Mémoires fournis par cette Compagnie. 1. Les principales étoient les obſcénités qui ſont répandues à pleines mains dans ce Dictionnaire. 2. La ſatire injuſte qu'il fait de toutes les actions du Roi *David*. 3. Les raiſons qu'il fournit au *Manichéiſme* & au *Pyrrhoniſme*, deux héréſies monſtrueuſes dont l'une eſt la deſtruction de la Providence, & l'autre l'extinction de toute Religion. 4. Les louanges outrées qu'il donne aux Athées & aux Epicuriens, affoibliſſant par-tout la néceſſité de croire un Dieu, une Providence, & même une vie à venir, par rapport à l'avantage de la ſociété civile & à la réformation des mœurs. 5. Les alluſions indignes qu'il fait à pluſieurs expreſſions de l'Ecriture Sainte, en parlant de choſes obſcénes. 6. L'affectation marquée de donner un air de ſupériorité à toutes les objections des Impies & des Hérétiques ſur les raiſons de ceux qui les ont réfutés.

Voila les motifs qui firent anathématiſer *Bayle*. Quel homme oſeroit les condamner ? Il ſe peut que quelques Miniſtres agirent contre lui par animoſité, mais dans ce cas-là la vengeance produiſit une très-bonne choſe, & fit les fonctions de la Juſtice.

BÊTES.

Danger de la Doctrine qui égale l'Homme à la Bête.

Le Démon dit à nos premiers Peres par l'organe du ſerpent : *vous ſerez comme des Dieux*. Il a dit depuis à leurs enfans par l'organe des impies : *vous ſerez comme des bêtes*, & c'eſt ce que fait l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique. Il égale les bêtes à l'homme, pour que l'homme puiſſe vivre comme elles, puiſqu'il meurt, ſelon lui, de la même maniere. Si un tel ſyſtême ne flatte pas l'amour propre ; il eſt du moins très-favorable à la ſenſualité. Promettre aux hommes la mort des bêtes, c'eſt leur en permettre la vie. Plus l'incrédule aura d'eſprit, plus il ſentira que cette conſéquence eſt juſte & ſolide & s'il ne l'avoue pas, c'eſt qu'elle marqueroit une ame groſſiere & brutale.

La maxime qu'il faut vivre comme les bêtes eſt, dans le ſyſtême des Athées, une de ces vérités qui n'ont que le premier aſpect de révoltant. Si la Philoſophie orgueilleuſe les rejette ; la Philoſophie voluptueuſe y ramene.

Le Philoſophe aura beau dire, qu'il préfére les plaiſirs de l'eſprit à ceux des ſens ; on n'en croira rien ; il ſe peut faire qu'il veuille unir ces deux plaiſirs, mais extrême en tout, il s'uſera & s'épuiſera par cette union. Les Epicuriens modérés & délicats ſont très-rares, même parmi les Philoſophes.

Le ſyſtême, que l'homme n'a rien au-deſſus de la bête, engage non-ſeulement dans le vice ; il peut encore entraîner au crime. La penſée du néant effraye très-peu les ſcélérats. Il eſt donc très-important pour la ſociété, que les méchans ne regardent pas leur ame comme celle des animaux, & la mort comme un anéantiſſement. Il faut qu'ils joignent la crainte d'une autre vie aux craintes temporelles, qui les agitent & ſouvent les retiennent. Affoiblir cette crainte, c'eſt détruire les fortifications d'une place qu'on habite ; c'eſt appeller par cette deſtruction les brigands qui voudront s'en emparer.

Que pourroit répondre un Matérialiſte millionaire à un homme qui le rencontreroit dans un bois & qui lui demanderoit la bourſe, ſi cet homme lui diſoit : *Monſieur, je n'ai rien à attendre dans l'autre monde & je ſuis aſſez miſérable dans celui-ci, tandis que vous regorgez de bien : il faut de l'égalité parmi les hommes, puiſque vous l'avez prêché ſi ſouvent ; elle ne ſera point dans l'autre vie, à laquelle vous me dites de ne pas croire ; qu'elle ſoit donc dans celle-ci entre vous & moi. Promettez-moi la moitié de votre coffre-fort, ou je vous coupe la gorge.* Apparemment que l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* n'a pas été dans le cas ; mais s'il y eſt jamais, nous penſons qu'il aime aſſez ſes intérêts pour changer de Logique.

Ce dogme du Matérialiſme eſt en effet le plus pernicieux & le plus inconſéquent, quand on aime ſa tranquillité & ſa ſûreté. On ne peut regarder les Matérialiſtes, que comme des aveugles qui méconnoiſſent leur propre intérêt, ou comme des furieux, qui ſe laiſſent emporter par leur haine contre la Religion.

TOUT EST BIEN.

Réfutation de ce Syſtême.

M. de V. a réfuté le ſyſtême de *Pope*, par des raiſons philoſophiques ; mais il a mêlé à ſon ordinaire à quelques bonnes réflexions, des impiétés révoltantes, au ſujet de l'ori-

gine du mal. Nous n'examinerons point ces difficultés mille fois répétées & dont on trouve les réponſes les plus ſatiſfaiſantes dans l'article *Manichéiſme* du *Dictionnaire des Héréſies*. Nous renvoyons le Lecteur à cet Ouvrage, contens de diſcuter ici en peu de mots les erreurs de *Pope*.

Ce Poëte prétend que Dieu dans la création a choiſi le plan le plus parfait. Il ſuivroit de-là que Dieu ne pourroit rien créer ; parce qu'il n'eſt aucun plan poſſible qui n'en ſuppoſe de plus parfaits encore. Dieu agit toujours d'une maniere infiniment parfaite ; ſon motif eſt digne de ſa ſageſſe ſuprême ; mais ſes œuvres extérieures pourroient acquérir de nouveaux degrés de perfection. *Pope* le nie ; le monde, l'homme, tout eſt parfait.

Ne ſoutenez donc plus que l'homme eſt imparfait ;
Le Ciel l'a formé tel qu'il doit être en effet :
Tout annonce en lui la ſageſſe profonde,
Du Dieu qui l'a créé pour habiter ce monde.
Un état plus parfait ne lui conviendroit point . . .
Tout déſordre apparent eſt un ordre réel ;
Tout mal particulier, un bien univerſel.
Et bravant de tes ſens l'orgueilleuſe impoſture,
Conclus que tout eſt bien dans toute la nature.
Que ſi vous condamnez dans vos injuſtes vœux,
L'arrangement du monde, où le crime eſt heureux,
Suivons pour un moment votre aveugle manie . . . .
Des Juſtes ſeulement compoſons un Empire . . . .

Pope y trouve encore plus d'inconvénient & il conclut, *tout eſt bien comme il eſt*. Il traite de téméraires ceux qui oſent deſirer plus d'ordre & de vertu. Examinons ce reſpect ſingulier pour les ouvrages du Seigneur.

Oui, tout eſt bien dans le genre phyſique, du côté de Dieu. Chaque Être corporel a ſon caractere d'utilité & de beauté. Une harmonie intime les unit ; depuis les aſtres juſques à l'inſecte, regne un rapport admirable. Quand même nous ne le connoîtrions pas clairement, nous devons le croire, l'adorer. Ce rapport entre eſſentiellement dans le plan d'un Dieu juſte. Ce qui dans la nature paroît fléau, déſordre, eſt un ordre réel. Le Créateur eſt auſſi admirable dans les tempêtes, que dans le calme : dans les ouragans qui ravagent nos campagnes, que dans les roſées qui les abreuvent : dans les bêtes nuiſibles ou féroces, dans les plantes vénimeuſes, que dans les animaux domeſtiques,

ou les fruits délicieux ; dans les rochers & les ſables arides ; que dans les contrées fertiles. L'harmonie eſt différente ; mais toujours parfaite.

Tout eſt bien dans l'ordre moral, du côté de Dieu. L'homme ſortant de ſes mains n'avoit que des traits d'innocence. Les a-t-il perdus ? Il lui a donné tous les ſecours pour les rétablir ; lumieres pures & vives, attraits pour le bien, promeſſes, menaces, ſecours, tout ce qui peut le détourner du mal, le porter à la vertu. Si malgré ces moyens l'homme s'égare ; toujours également ſaint & heureux, Dieu ſait tirer de ſes paſſions même ſa propre gloire ; il y manifeſte ſa ſageſſe, ſa bonté, ſa juſtice. Ainſi Dieu eſt auſſi ſaint dans le monde le plus déréglé, que dans le Ciel.

Changeons d'objet. Tout n'eſt pas bien dans l'ordre phyſique, du côté de l'homme. Le Roi de l'Univers n'étoit pas deſtiné à tant de miſeres. La terre ingrate, pleine de ronces, accorde à peine à ſes ſueurs & à ſes larmes un pain inſipide. Le ſoleil le brûle, le froid le dévore, les animaux l'inſultent & le déchirent ; la grêle enleve ſon travail ; l'orage renverſe ſes maiſons, ravage ſes campagnes ; la mer l'engloutit, le tonnerre l'écraſe, la terre tremble & l'enſévelit ; tout eſt réuni contre lui. Son propre corps en proie à mille infirmités, le conduit au tombeau par des jours rapides & douloureux. Cette combinaiſon n'eſt pas douce. L'homme animé de ce deſir ardent de félicité, ne peut trouver ſon bonheur dans un monde ſemé d'épines, & arroſé de larmes.

Tout n'eſt pas bien dans l'ordre moral, du côté de l'homme. Fait pour la vérité & la vertu, ſon eſprit eſt plongé dans d'épaiſſes ténebres. Il méconnoît ſon Dieu, ſa Religion & ſa Loi : il ſe rend le jouet de ſes préjugés & de ſes erreurs ; ſon cœur eſt le théatre humiliant des plus vives paſſions. Enflé par l'orgueil, animé par la haine & la vengeance, rongé par l'envie, dévoré par la cupidité, énervé par la molleſſe, ſouillé par la volupté, agité par ſes deſirs, dégradé par l'intempérance ; tout l'arme contre l'ordre & la vertu. Pour la pratiquer, il faut qu'il étouffe avec courage & violence les plus vifs ſentimens d'une nature toujours chere malgré ſon déréglement. Il eſt évident qu'un ouvrage ſi informe ne vient pas de Dieu. Sous ces traits hideux, on méconnoît ce principe adorable d'équité & de ſageſſe.

L'homme, malgré *Pope*, eſt donc en droit de gémir ſur ſon ſort phyſique & moral. Ses gémiſſemens ſont tranquilles, ſes plaintes reſpectueuſes; il n'impute ſon malheur qu'à ſon crime. L'arrangement de l'Univers, fût-il plus rigoureux encore, il ſent qu'il le mérite. Sous ſes revers & ſes larmes, il adore & la juſtice du Dieu qui le frappe, & ſa bonté; puiſque lui ayant d'abord deſtiné un état heureux, il lui rend encore ſes punitions ſalutaires. Il éprouve la force de ſes paſſions: mais il y reconnoît ſon propre ouvrage. Loin d'en accuſer un Dieu ſaint, il comprend qu'il ne ſeroit ni porté au mal, ni éloigné du bien, s'il n'étoit coupable. Cette idée l'arme contre lui-même. Aidé du ſecours de ſon Auteur, il s'éleve au-deſſus de ſes penchans; il tâche de rétablir autant qu'il eſt en lui, la pureté primitive de ſon cœur.

Tel eſt l'eſprit & le plan de la Religion Chrétienne. Eſt-ce accuſer les œuvres du Seigneur? Non, c'eſt les adorer, c'eſt s'y ſoumettre, c'eſt n'attribuer qu'à nos miſeres tous les déſordres qui nous affligent. Au contraire le reſpect prétendu de *Pope* eſt une témérité & une erreur. Il eſt faux que tout ſoit bien dans l'homme; il ſeroit mieux, s'il étoit ſans miſeres & ſans paſſions. Un Être heureux & innocent eſt préférable à l'homme malheureux & coupable. Il eſt faux qu'un monde tout compoſé de Juſtes ne fut pas plus conforme à la ſainteté du Créateur, plus agréable à ſes yeux. C'eſt nier ſa ſageſſe & ſa puiſſance, que de croire qu'il n'ait pas dans ſes tréſors d'autres mondes poſſibles, plus ſaints que celui-ci. Concluons: du côté de Dieu, tout eſt bien dans la nature; & tout y eſt mal du côté de l'homme.

BOSSUET.

Apologie des Mœurs, de la Doctrine & des Ouvrages de ce grand Homme.

Sur quoi M. de *V**. peut-il fonder le Roman abſurde du mariage de *Boſſuet* avec Mlle. *Deſvieux*? Il eſt vrai que ce Prélat eut beaucoup d'amitié & d'eſtime pour cette fille reſpectable. Mais y a-t-il là de quoi appuyer une imputation ſi étrange & ſi injurieuſe à la mémoire d'un Evêque zélé défenſeur de la diſcipline Eccléſiaſtique, qui a paſſé ſa vie ſur un théâtre éclatant, & dont la vie a toujours été ſans reproche? On a oſé dire que M. de St.

Hyacinthe étoit ſon fils : & il eſt conſtant par les Regiſtres de l'Egliſe de St. *Victor* d'Orléans que *St. Hyacinthe* nâquit à Orléans le 27 Septembre 1684, en légitime mariage d'*Hyacinthe Cordonnier*, Sieur de St. *Gelais* & d'*Anne Mathé*, qui avoit toujours vécu dans la plus grande piété, ſans avoir aucune liaiſon avec M. *Boſſuet*, alors Evêque de Meaux & avancé en âge.

M. de *V**. eſt-il mieux fondé, lorſqu'il oſe dire que *Boſſuet avoit des ſentimens Philoſophiques différens de ſa Théologie, à peu près comme un ſçavant Magiſtrat, qui jugeant ſelon la lettre de la Loi, s'éléveroit quelquefois en ſecret au-deſſus d'elle par la force de ſon génie.*

C'eſt dire aſſez intelligiblement que M. *Boſſuet* n'a été qu'un fourbe & un hypocrite. M. de *V**. qui ſçait mieux que perſonne, que les hommes du premier mérite ſont ceux que la calomnie perſécute avec le plus de fureur, & qui ſe plaint d'en avoir éprouvé lui-même cent fois les traits empoiſonnés ; peut-il ajouter foi à une imputation auſſi odieuſe que légérement avancée ! Il eſt conſtant que tous ceux qui ont vécu dans l'union la plus intime avec M. l'Evêque de Meaux, ont tous déclaré que perſonne n'étoit plus ſincérement attaché aux dogmes, dont l'Egliſe Catholique exige la créance, que ce grand Prélat.

Sa vie entiere, la réputation dont il a joui conſtamment dans toute l'Europe, ſuffiſent ſans doute pour ſon Apologie. Il étoit regardé à la Cour, où il dût être connu & où ſûrement on ne lui auroit pas fait grace, comme un Prélat très-vertueux ; & le Roi avoit pour ſes mœurs & pour ſa Doctrine la plus grande conſidération. Pluſieurs faits atteſtés par des Auteurs graves donnent une haute idée de la piété & de la fermeté de M. de *Meaux*. Les faits prouvent combien il étoit éloigné du caractère de la plupart des Courtiſans, qui n'approchent des Princes que pour les flatter & mériter des graces par leurs baſſeſſes. Que ceux qui s'obſtinent encore à décrier la conduite & les intentions de *Boſſuet*, apprennent qu'on ſe déshonore ſoi-même lorſqu'on manque au reſpect que l'on doit aux grands hommes.

M. de *V**. a manqué à ce reſpect lorſqu'il a traité ce ſçavant Evêque de *Déclamateur*, & ſon *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle d'éloquente déclamation.* Il peut, dit-il dans ſon Traité de la *Tolérance*, éblouir un jeune Prince ; mais il contente bien peu les Sçavans. M. de *V**. ne penſoit

penſoit point ainſi lorſqu'il diſoit dans ſon *ſiécle de Louis* XIV. (Ce diſcours n'a eu ni modéle ni imitateurs. Son ſtyle n'a trouvé que des admirateurs. On fut étonné de cette force majeſtueuſe dont il décrit les mœurs, le Gouvernement, l'accroiſſement & la chûte des grands Empires, & de ſes traits rapides d'une vérité énergique, dont il peint & dont il juge les Nations. Ce ſont, ajoute-t-il, ces oraiſons funébres & ſon diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle qui l'ont conduit à l'immortalité.) Voilà M. de *V.* oppoſé à M. de *V.* & qu'en faut-il conclure, ſinon que *Boſſuet* étoit un grand homme, & que ſon détracteur eſt un homme capricieux.

Au reſte M. de *V*.* ne mépriſe ce diſcours ſur l'*Hiſtoire univerſelle* & les Oraiſons funébres de *Boſſuet*, que parce que les unes & les autres tiennent du genre des Sermons que l'Auteur dédaigne beaucoup, & en particulier dans ſon article *Guerre*. Ce dédain eſt bien peu Philoſophique. (Si la prédication, dit l'Abbé de St. *Pierre*, n'étoit pas établie parmi nous, il ſeroit de la bonne politique & du bon gouvernement de l'établir.) Ecoutons le *Journal Encyclopédique* du 15 Octobre 1761. (Indépendamment du prix que la Religion donne aux ſermons, l'antiquité ne nous offre rien de ſemblable en ce genre. C'eſt une belle inſtitution que celle de raſſembler les Citoyens, dans un tems & dans un lieu marqués, pour leur expoſer d'une maniere claire, ſolide & touchante les regles de conduite les plus propres à procurer le bonheur de la ſociété & celui de chacun de ſes membres. C'eſt, pour ainſi dire, ſemer la vertu. Il y a eu des abus dans ce genre comme dans tout ce qui paſſe dans les mains des hommes; mais l'éloquence de la Chaire a fait depuis un ſiécle des progrès qui les ont fait diſparoître.)

Cette apologie ingénieuſe de la Chaire eſt une excellente réponſe à laquelle nous n'ajouterons rien. Nous dirons ſeulement avec le P. *Ceruti* Jéſuite, que (l'éloquence ſacrée a de grands avantages ſur l'éloquence profane. Elle trouve plus aiſément l'art d'intéreſſer le ſentiment, l'art d'étonner l'imagination; elle préſente de plus grands moyens à celui qui parle; elle étale de plus grands objets à ceux qui écoutent. Le rôle le plus impoſant que puiſſe jouer un Orateur profane, c'eſt d'être l'interprête de ſon Roi ou l'organe de la Patrie; le théâtre le plus brillant

qu'il puiſſe s'ouvrir, c'eſt un Sénat, une Cour, une Place publique; les Sujets les plus frappans qu'il puiſſe traiter ſont l'homme & ſes beſoins, le tems & ſes viciſſitudes. L'Orateur ſacré joue un plus grand rôle, celui d'être l'interprête de ſon Dieu & l'organe de la Religion; il s'ouvre un plus grand théâtre; il parle dans le ſanctuaire des Temples & à la face des Autels; il traite un plus grand ſujet, JESUS-CHRIST & ſes Loix, l'Eternité & ſes ſuites.)

Après avoir fait l'Apologie du genre ſublime auquel M. *Boſſuet* ſe conſacra, expoſons aux critiques de M. de *Vol.* * les éloges que lui ont donné les perſonnes les plus illuſtres. (Quel homme, dit M. l'Abbé de *Polignac*, dans ſon diſcours de réception à l'Académie, quel homme fut plus célébre que M. l'Evêque de *Méaux*? vous l'appellâtes dans un tems où ſa réputation voloit de toutes parts; jugé digne d'élever un Prince, l'eſpérance de l'Etat & le principal objet des attentions du Roi; il fut jugé digne de vous. Il apporta dans cette Compagnie tout le mérite qu'on vient y acquérir, une politeſſe parfaite, une éloquence vive, une vaſte érudition; vous fûtes moins touchés de la beauté de ſes talens, que de l'uſage qu'il en avoit ſçu faire. Il avoit paru dans la Chaire de l'Evangile comme un *Chryſoſtome*; déja la vérité l'avoit choiſi pour ſon défenſeur comme un *Athanaſe*; on ne parloit que du ſuccès prodigieux de ſes conférences & de ſes diſputes; rien ne réſiſtoit à la force de ſes raiſonnemens, & l'héréſie n'avoit point de préſage plus certain de ſa prochaine ruine en France, que les victoires qu'il remportoit tous les jours ſur les ennemis de la foi.

Il perſévéra juſqu'à la mort dans ce docte & ſaint exercice, toujours animé du même zéle, toujours faiſant ſervir les lettres à la Religion. Delà ſont ſortis ces diſcours vehements qui ſaiſiſſoient tous ſes auditeurs, ces oraiſons fameuſes qui nous apprennent comment on peut inſtruire les vivans par l'exemple des morts; delà ces merveilleux Ouvrages auſquels ſemble attachée la grace des converſions qui portent le flambeau de la vérité juſques dans les plus épaiſſes ténébres du menſonge, qui la peignent à nos yeux, & qui l'impriment dans l'eſprit avec des traits ſi nobles & ſi forts, qu'elle n'a plus beſoin que de la bonne foi pour achever de le ſoumettre. Mais ce qu'on eſtima le plus en lui, c'eſt qu'il ſe regarda toujours

comme un enfant de l'Egliſe pendant qu'il en étoit le Docteur, & qu'il borna toute l'étendue de ſes ſentimens à ſçavoir ſimplement, & à nous enſeigner ce qu'il falloit croire avec le commun des fideles.)

(M. *Boſſuet*, dit encore l'Abbé de *Choiſy*, réuniſſoit tous les différens caractères de l'éloquence, toutes les qualités du parfait Orateur. Son action dans la Chaire de vérité étoit ſi naturelle, ſes tons ſi perçans, & en même-tems ſi juſtes, ſes peintures ſi vives. Tantôt majeſtueux & tranquille comme un grand fleuve, il conduiſoit d'une maniere douce & preſqu'inſenſible à la connoiſſance de la vérité; & tantôt rapide, impétueux comme un torrent, il forçoit les eſprits, entraînoit les cœurs & ne permettoit que l'admiration & le ſilence.) *Eloge de M.* Boſſuet *par M.* l'Abbé de Choiſy, *prononcé dans l'Académie Françoiſe à la réception de M.* l'Abbé de Polignac.

CANTIQUE DES CANTIQUES.

Ce Livre eſt de Salomon.

On ne peut pas douter que cet Ouvrage ne ſoit de *Salomon*. Il porte le nom de ce Prince dans le titre du Texte hébreu & dans celui de l'ancienne Verſion grecque. C'eſt un Epithalame en forme de Bucolique. On y fait parler un époux & une épouſe; les amis de l'un & les compagnes de l'autre. Rien n'eſt plus élégant ni plus noble que cette Idylle. On y voit un feu, un eſprit, une délicateſſe, une variété, une nobleſſe inimitables. C'eſt ainſi qu'en ont jugé nos plus grands Ecrivains. L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* eſt bien le maître de recueillir quelques endroits, qu'il défigure pour les rendre plus étranges. Ne ſçait-il pas que la façon de s'exprimer eſt différente ſuivant les différens pays, & que telle penſée qui paroîtra ſublime en Europe ſera puérile en Aſie?

L'Imagination qui préſide à la poéſie étant ſujette à varier, les ouvrages qu'elle produit ſont expoſés aux mêmes viciſſitudes. La poéſie & la muſique des Chinois différent autant de la nôtre que leur langage. Il n'y a qu'un ignorant qui puiſſe donner les ouvrages de ſon pays pour modéle des productions des autres climats. Avant que de critiquer le ſtyle des Livres ſaints, il faudroit ſçavoir que le Génie ouvre aux Orientaux un champ beau-

coup plus vaſte qu'aux Peuples Occidentaux ; & que telle métaphore qui paroît giganteſque à Genève, étoit très-naturelle à Jéruſalem.

C'eſt ainſi que je pourrois laver le Cantique des Cantiques du ridicule que l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* tâche de jetter ſur lui. Un écrivain qui ſe moque de tout, ne peut pas voir dans ce ſublime Ouvrage ce que les Juifs & les Chrétiens y voyoient. C'étoit, ſuivant les premiers, un tableau de l'amour ſpirituel de Dieu pour la ſynagogue ; & c'eſt, ſuivant les ſeconds, une image de l'alliance ſpirituelle de J. C. avec l'Egliſe. Voyez M. *Boſſuet* ſur le Cantique des Cantiques.

On ne connoît parmi les anciens que *Théodore* de Mopſueſte, qui ait rejetté le Cantique des Cantiques. M. *Wiſthon*, célébre impie anglois, a tâché de montrer que ce n'étoit point un Livre ſacré de l'Ancien Teſtament, & qu'il n'avoit jamais paſſé pour tel, ni dans l'ancienne Egliſe Judaïque, ni dans l'ancienne Egliſe Chrétienne. Mais cette aſſertion eſt démontrée fauſſe. On peut voir à ce ſujet la Préface de Dom *Calmet* ſur le Cantique des Cantiques, & le premier vol. de l'*Hiſtoire des Auteurs Sacrés & Eccléſiaſtiques*, par Dom *Ceillier*. Il paroît que le Compilateur du *Dictionnaire Philoſophique* n'a pas médité ces Ouvrages.

CÉLIBAT.

Sainteté de cette Loi ; elle n'eſt pas nuiſible à la Société.

Rien n'eſt plus décent, plus convenable que cette Loi. Dieu lui-même avoit ordonné la continence aux Prêtres hébreux, pendant tout le tems qu'ils rempliſſoient leurs fonctions. C'eſt une preuve de la pureté & de l'innocence qu'on doit porter à ſes Autels. La Loi eſt honorable à l'homme. Etre chargé de préſenter au Seigneur, comme député public, les vœux du Peuple & les ſiens, eſt-il rien de ſi grand ? Il falloit une pureté ſans tache pour ſoutenir cette grandeur & élever en quelque ſorte le Miniſtre au-deſſus de ſa nature. La Loi eſt ſainte ; en le détachant de ſes paſſions, en ſupprimant les ſentimens terreſtres, elle éleve l'eſprit, elle épure le cœur ; elle le rend plus capable de méditer la vérité, de pratiquer la

vertu. La Loi eſt ſalutaire : on ne peut nier qu'un Miniſtre dégagé des liens du mariage, des intérêts, des obſtacles qui nuiroient à ſon devoir, ne ſoit en état de le remplir avec plus de détachement & de zéle. Ce ſont là les avantages réels du Célibat que la critique même ne peut lui ôter ; mais ces avantages ſont anéantis par d'autres raiſons plus fortes encore : examinons-le.

La Loi, dit-on, *eſt impoſſible : c'eſt exiger des hommes ce qui eſt au deſſus de leurs forces.* Parle-t-on ſérieuſement ? Sans nier la pente rapide de l'homme au bien ſenſuel, prétendre qu'il ne peut la combattre, c'eſt l'avilir & l'outrager ; c'eſt lui prêter une ame de boue, incapable de nobleſſe & d'élévation ; c'eſt dire que la réflexion, la lumiere, la vérité, la vertu, l'eſpérance du bonheur, & tout ce qui caractériſe une ame immortelle, ne peuvent l'élever au-deſſus de la félicité des bêtes ; c'eſt accuſer de déréglement tous ceux qui ſont dans le Célibat ; car enfin ce qui s'appelle impoſſibilité eſt général. Ce ſyſtême s'accorde bien peu avec l'idée faſtueuſe que les Philoſophes nous donnent de nos forces. Ils diſent qu'il eſt ridicule de ſe mortifier pour pratiquer la vertu, & qu'elle a aſſez d'attraits pour intéreſſer par elle-même.

On ſent le motif de leur mépriſe. Les Philoſophes ne jugent du cœur & de la vertu que ſur les forces de la nature ; ils ſéparent de la Loi les graces & les ſecours. Dès-lors, avouons-le, le Célibat devient réellement impoſſible : il n'eſt plus ſurprenant qu'on ſe livre à ſes deſirs comme à des penchans néceſſaires. Mais ce n'eſt là qu'une impoſſibilité volontaire & conſéquente à notre liberté.

En effet une loi eſt poſſible, lorſque le Légiſlateur en l'impoſant y joint des ſecours ſuffiſants & même abondants. Si l'homme ou aveugle, ou téméraire, ou indolent, les refuſe, alors il renonce librement à la vertu. Très ſûrement le Négociant ne peut aller au Japon, ſi obſtinément il ne veut pas ſe confier à un Vaiſſeau ; mais le Vaiſſeau lui étant offert, il ſeroit abſurde de ſe plaindre de cette impoſſibilité conditionnelle. Appliquons ce parallele à la Loi, il eſt exact. La vigilance ſage & prudente, la fuite de ce qui peut ſéduire, la force pour s'arracher à des penchans injuſtes, la priere, le culte, ce ſont-là des moyens auxquels Dieu attache la grace & la vertu. L'homme lâche & ſenſuel ne veut ni veiller, ni prier, ni combattre. Dès-lors lui-même ſe rend la vertu en quelque ma-

niere impoſſible. S'en plaindre, ce ſeroit une aveugle injuſtice. C'eſt imputer à la vertu & à Dieu même, ce qui ne vient que de ſon iniquité & de ſon choix.

Mais ſi cette loi n'eſt pas impoſſible, elle eſt injuſte; c'eſt priver les hommes d'un droit qui leur eſt acquis; c'eſt violer ce précepte; CROISSEZ ET MULTIPLIEZ *ſur la Terre.* Un joug entierement libre ne peut jamais être injuſte, puiſqu'il ſuppoſe notre volonté. Si l'Egliſe impoſoit la continence dans le baptême, il y auroit une ſorte d'injuſtice d'aſtreindre à une pratique pénible, ſans conſulter ceux à qui on l'impoſeroit; elle ne la propoſe qu'à ceux qui veulent l'embraſſer. Elle développe la ſainteté & le lien immuable des vœux, & défend même de les faire ſans une liberté entiere. Cette méthode n'eſt-elle pas conforme à la plus rigoureuſe équité? A l'égard du texte de la Genèſe, c'eſt une promeſſe de fécondité & non un ordre. Suppoſé même que Dieu l'eût impoſé à *Adam*, par qui il vouloit perpétuer le genre humain; en faire un principe général pour tous ſes enfans, c'eſt un paradoxe qui n'eſt pas ſoutenable. Or dès que le mariage eſt libre, on peut donc ſans injuſtice établir une régle qui l'interdiſe à ceux qui embraſſent un certain état.

Mais cette Loi nuit à la Société. Oui, la Société a ſes droits dans l'intention du Créateur; nous devons en rempiir les devoirs & en procurer les avantages. Mais l'homme n'eſt-il abſolument que pour la Société préſente? Vouloir en faire un citoyen terreſtre; ne le conduire que pendant l'intervalle de quelques jours rapides; fixer & les Loix & leur eſprit uniquement ſur le progrès temporel de l'eſpece humaine, & non ſur la Religion; c'eſt un projet digne d'une République payenne, & non d'une nation chrétienne, ni même d'une nation éclairée par une ſainte raiſon? Nous nous devons à la Société; d'accord, mais il eſt une Société de la grace & de la gloire, qui nous offre des liens auſſi réels & plus reſpectables. Que Dieu en deſtine pour perpétuer le monde, il peut en deſtiner à d'autres états. Si pour exercer ſon culte, pour former à la vertu & aux loix les autres hommes, il en choiſit un certain nombre, cela donne-t-il atteinte au plan de la durée du genre humain?

Mais puiſque ſans ceſſe on oppoſe à la Religion cette Loi comme nuiſible à la Patrie, pourquoi n'accuſe-t-on pas tant d'autres Etats où le Célibat eſt preſque auſſi nom-

breux ? Pourquoi ne fait-on pas comme à Rome, une loi du mariage, pour punir & humilier une multitude immense de gens qui par mode, par liberté, ou plutôt par déréglement, vivent dans un prétendu Célibat. Celui qui naît des passions, deviendra-t-il honorable, & ne flétrira-t-on que celui qui est prescrit par la Religion ?

CERTITUDE.

Certaines propositions de fait sont aussi évidentes que les propositions spéculatives.

Qu'est-ce que l'évidence ? C'est la perception sur la connoissance claire & distincte qu'une chose est : & qu'on ne peut se tromper en la croyant de telle ou de telle sorte. Il m'est évident que le tout est plus grand que sa partie ; que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits ; que dans un cercle parfait toutes les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales, parce que je ne puis m'empêcher de reconnoître clairement la vérité de ces propositions, sitôt que je comprends la valeur des termes qui les énoncent. Tout de même, il m'est évident que *César* a conquis les Gaules ; que *Louis* XIV. a fait de justes Ordonnances contre les duels & que j'existois il y a vingt ans ; parce que j'ai de tous ces faits une conviction si forte, si lumineuse, si distincte, que je ne pourrois parvenir à en douter, quand même je réunirois ce que je puis faire d'efforts pour me soustraire à leur évidence.

On m'opposera cependant qu'il y a, même dans les choses les plus certaines, divers degrés de certitude & de vérité. Par exemple, on n'est pas aussi certain qu'il y a eu un *César*, que l'on est assuré que le tout est plus grand que sa partie. A parler philosophiquement, il auroit pu se faire qu'il n'y eût jamais eu de *César*, & il est absolument impossible que la partie soit égale au tout. Cette différence est donc la preuve que ces deux vérités sont d'une évidence inégale.

Quiconque fait ce raisonnement confond les idées & tire des exemples qu'il allégue, une conséquence qui n'en sort point. Il est hors de doute que *César* auroit pû n'exister pas, & il est impossible, en quelque supposition que ce soit, que le tout ne soit pas plus grand qu'une de ses parties. Mais il ne s'ensuit pas delà que la proposition de fait soit moins évidente que la proposition spéculative. Il s'ensuit seu-

lement, que la derniere contient une vérité néceſſaire, & que l'autre n'exprime qu'une vérité contingente : différence qui ne donne à l'un aucun degré de clarté ſur l'autre, ni même de certitude.

Quoi, me direz-vous, eſt-ce qu'il n'y a pas plus d'évidence en ce qui a pour ſoi des preuves diverſes, que dans ce qui n'eſt appuyé que d'une ſeule démonſtration ? Eſt-ce qu'une vérité apperçue de quelque part qu'on ſe tourne, ne doit pas avoir ſur notre eſprit un empire plus ſouverain que la vérité ſoutenue d'un ſeul raiſonnement, quelque ſolide qu'il puiſſe être ? D'où vient donc que ceux qui aſpirent à l'honneur de convaincre, recueillent tant de raiſons, & & les fortifient l'une par l'autre ? Vous-même pourquoi en raſſemblez-vous de ſi nombreuſes, pour nous obliger à convenir de la certitude des faits de l'Evangile ? N'eſt-ce pas que vous avez ſenti que l'évidence a des degrés, & qu'une preuve nouvelle pourroit conduire l'eſprit, juſqu'où la premiere n'avoit pas eu la force de le porter.

Non, le nombre des preuves n'ajoute rien à l'évidence d'un article. Sitôt que le raiſonnement qui en aſſure la vérité, eſt une exacte démonſtration ; dans la rigueur de ce terme, l'article en queſtion eſt élevé au plus haut point de clarté où il puiſſe arriver jamais. Les preuves ſurnuméraires peuvent chacune briller d'une vive lumiere ; mais cette lumiere, je la voyois déjà dans la premiere démonſtration. Ces preuves ſont des reproductions de la même lumiere, ſi je puis ainſi parler ; ce ne ſont pas des accroiſſemens de lumiere. Diverſes routes me menent à un but ; cette diverſité ne me rend pas moins préſent au terme, quoique je n'y ſois venu que par un chemin unique. Je ſuis étonné que des perſonnes d'ailleurs très-pénétrantes, faſſent des diſtinctions où il eſt ſi clair qu'il n'y en a point à faire.

Voyez ceci plus développé dans la *Religion prouvée par les faits* L. I. c. 2. & L. III. T. IV. p. 256. & ſuivantes. L'Abbé *Houteville*, qui nous a fourni cet article, entre dans les détails les plus ſatisfaiſans. Nous y renvoyons le Lecteur.

CHINE.

Examen de l'antiquité de ce Peuple.

L'Auteur *du Dictionnaire Philoſophique* veut prouver, que la nation Chinoiſe eſt d'une prodigieuſe antiquité ; & il

n'insiste sur cette antiquité que pour insinuer, que le monde n'est pas aussi nouveau que le fait *Moïse*. Mais, dit un des Auteurs du *Journal des Sçavans*, (Mars 1758.) ceux qui s'appuyent sur la Chronologie Chinoise ne la connoissent point encore, & ils ne peuvent juger de l'autenticité des anciens monumens sur lesquels elle est fondée. Ces monumens dont nous pouvons parler avec certitude; puisque nous les avons examinés, ne nous présentent qu'une chronologie remplie de contradictions. Les observations astronomiques dont elle est accompagnée, paroissent être empruntées des Grecs. Il est singulier que ce peuple si attentif à les communiquer, les ait omises, ou au moins ne parle que d'un très-petit nombre depuis l'établissement de la Nation jusques vers l'an 700. & que tout-à-coup après l'époque de *Nabonassar*, il en cite une foule. On est porté à croire qu'il y a ici un plagiat, comme on en apperçoit dans quelques autres circonstances.

« D'ailleurs quel fonds peut-on faire sur la certitude de » la chronologie Chinoise pour les premiers temps; lorf- » qu'on voit ces peuples avouer unanimement, qu'un de » leurs plus Grands Monarques, ennemi par intérêt des » traditions anciennes & de ceux qui pouvoient les sçavoir, » fit brûler tous les Livres, qui ne traitoient ni d'agriculture, » ni de médecine, ni de divination; anéantit tous les » monumens, & s'attacha pendant plusieurs années à dé- » truire tout ce qui pouvoit rappeller la connoissance des » temps antérieurs à son régne. Quarante ans environ après » sa mort, on voulut rétablir les monumens historiques. » Pour cet effet on recueillit, dit-on, les oui-dire des » vieillards; on déterra, ajoute-t-on, quelque fragmens de » livres échappés à l'incendie générale. On rejoignit comme » l'on put ces différens lambeaux & du tout on tâcha d'en » composer une histoire suivie. Ce ne fut néanmoins que » plus de 500 ans après la destruction des monumens, c'est- » à-dire l'an 37 avant J. C. qu'on vit paroître un corps » complet de l'ancienne histoire. L'Auteur même *Tsé Mat-* » *sienne* qui la composa, eut la bonne foi d'avouer qu'il » ne lui avoit pas été possible de remonter avec certitude » 800 ans au delà du temps auquel il écrivoit.

» Tel est l'aveu unanime que font les Chinois : je laisse » à juger après un pareil fait de la certitude de leur an- » cienne histoire. Aussi éprouve-t-on, lorsqu'on veut la » traiter, des difficultés & des contradictions insurmontables.

» Les différences qu'on remarque dans les époques principales, prouvent que l'hiſtoire des Chinois n'a aucune ſupériorité, ni aucun avantage ſur les autres hiſtoires profanes. Il y régne une incertitude ſemblable à celle que les Chronologiſtes éprouvent dans leurs recherches, ſur l'hiſtoire des Babyloniens, des Egyptiens, & ſur celle des premiers Rois de la Grece. D'ailleurs elle eſt également dénuée de faits, de circonſtances & de détails.

» A l'égard des obſervations aſtronomiques, dont on a cherché à étayer les prétendues antiquités Chinoiſes, il y a long-temps que le célébre *Caſſini* & pluſieurs autres Écrivains de mérite, en ont aſſez dit, pour décréditer tout cet appareil viſiblement inféré après coup. La ſuppoſition même eſt ſi ſenſible, qu'elle a été apperçue par quelques lettrés, malgré le peu d'idée qu'en général les Chinois ont de la critique. On peut aſſurer hardiment que juſqu'à l'an 206. avant J. C. leur hiſtoire ne mérite aucune croyance; c'eſt un tiſſu perpétuel de fables & de contradictions; c'eſt un cahos monſtrueux dont on ne ſçauroit rien extraire de ſuivi & de raiſonnable. » (*Origine des Loix*, par M. *Goguet*, Tom. III. 3°. diſſertation.)

On peut appliquer aux antiquités Chinoiſes les réflexions que les meilleurs Hiſtoriens ont faites ſur les antiquités des Egyptiens. Selon les idées populaires des Chinois, l'origine de cette Nation remonteroit à des milliers de ſiecles. Je dis ſelon les idées populaires, car les Sçavans de la Chine ſont les premiers à ſe moquer de cette antiquité fabuleuſe & à l'abandonner. Cette prétention même n'eſt pas fort ancienne à la Chine; elle eſt née dans des temps aſſez modernes: autre conformité avec les antiquités Egyptiennes.

CHRISTIANISME.

Examen de cet Article.

Cet article du *Dictionnaire Philoſophique* eſt un des plus révoltans de cet Ouvrage, par le ton d'impiété & de mauvaiſe foi qui y régne. Tout le monde connoît le paſſage dans lequel *Joſephe* parle de J. C. Rien de plus clair & de plus formel que cet endroit de l'hiſtorien Juif. M. de V*. en conteſte l'authenticité & nous la lui démontrerons dans l'article de *Joſephe*; mais accordons-lui que l'hiſtorien Juif a gardé le ſilence ſur l'homme-Dieu, ce ſilence

même nous fournira une preuve invincible de la réalité des prodiges de J. C.

Joſephe parle de tous les impoſteurs, de tous les Chefs de parti, qui s'éleverent dans la Judée depuis *Auguſte* juſqu'à *Veſpaſien*. *Judas* Gaulanite, *Theudas*, *Eléazar* ont une place dans ſon hiſtoire ; il fait même mention de la prédication de St. *Jean-Baptiſte*, de la ſainteté de ſa vie & du concours du Peuple qui le ſuivoit. Pourquoi auroit-il gardé un ſilence profond ſur J. C. & ſur la Religion qu'il prêchoit ? Certainement le parti dont le Sauveur fut le Chef, étoit bien plus conſidérable que tous ceux dont parle *Joſephe* : partis diſſipés dès leur naiſſance & qui ne s'étendirent pas hors de la Judée. Quelle pourroit être la cauſe de ſon ſilence, ſuppoſé qu'il l'ait gardé ? Conſultons M. *Bullet*, Auteur de l'excellente *Hiſtoire de l'établiſſement du Chriſtianiſme*. Voici ce que nous trouvons à la pag. 21.

» Ou *Joſephe*, dit ce ſçavant, a cru que tout ce que les » Diſciples de JESUS diſoient de leur maître étoit faux, » ou il a cru qu'il étoit vrai. Dans le premier cas, il ne » ſe ſeroit pas tû ; tout le portoit à parler en cette occaſion ; » l'intérêt de la vérité, le zéle pour ſa Religion, dont les » Chrétiens par leurs impoſtures ſappoient les fonde- » mens ; l'amour de ſa nation que les Diſciples de JESUS » accuſoient d'avoir fait mourir par une maligne & cruelle » jalouſie le Meſſie, le fils de Dieu. En dévoilant les im- » poſtures des Apôtres ; *Joſephe* couvroit de confuſion les » ennemis de ſon Peuple, il ſe rendoit agréable à ſa nation, » il ſe concilioit la faveur des Empereurs qui perſécutoient » le Chriſtianiſme naiſſant, il s'attiroit l'applaudiſſement » de tous les hommes qui avoient cette Religion en hor- » reur ; il détrompoit les Chrétiens mêmes que les Diſci- » ples de JESUS avoient ſéduits. Croira-t-on jamais qu'un » homme inſtruit d'une fourberie qu'il eſt ſi intéreſſé de » faire connoître, garde ſur cela le plus profond ſilence, » ſur-tout lorſque l'occaſion ſe préſente ſi naturellement » d'en parler ? Si l'on répandoit parmi le Peuple de faux » miracles qui tendiſſent à ébranler ſa foi, avec quel zéle » nos Écrivains ne découvriroient-ils pas l'impoſture pour » prévenir la ſéduction ? Ne regarderoient-ils pas, & avec » raiſon, le ſilence en cette occaſion comme une prévarica- » tion criminelle ? Il paroit donc évident que ſi *Joſephe* avoit » cru que ce que les Apôtres diſoient de leur maître étoit » faux, il auroit eu ſoin de le faire connoître : s'il ne l'a

» pas cru faux, il l'a cru vrai; & la ſeule crainte de dé-» plaire à ſa nation, aux Romains, aux Empereurs, lui a » fermé la bouche; auquel cas ſon ſilence vaut ſon témoi-» gnage & ſert également pour autoriſer la vérité des faits ſur » leſquels le Chriſtianiſme eſt établi. »

Mais il y a toute apparence que *Joſephe* a parlé de JESUS-CHRIST, & nous renvoyons à l'article où nous prouvons que le paſſage de cet Hiſtorien qu'on conteſte, n'a pas été ajouté au texte de ſon Ouvrage.

Les prodiges dont l'Evangile eſt rempli ne revoltent pas moins l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique*, que le témoignage rendu à JESUS-CHRIST par *Joſephe*. Il prétend qu'aucun Hiſtorien Romain n'a parlé de ſes miracles; mais ignore-t-il que *Chalcidius*, dans ſon commentaire ſur le *Timée* de *Platon*, rapporte tout au long le Phénomène qui apparut aux Mages d'Orient? Sçait-il que *Phlégon*, affranchi d'*Adrien* & Auteur d'une hiſtoire célèbre, raconte comme un prodige l'Eclipſe du Soleil arrivée à la mort de JESUS-CHRIST, de laquelle parlent les Evangéliſtes? Ce ſçavant Hiſtorien place ces ténèbres miraculeuſes dans la quatrieme année de la 202e. Olimpiade, c'eſt-à-dire la 19e. année de *Tibere*, en laquelle JESUS-CHRIST fut mis à mort. Sçait-il que *Tertullien* & le martyr *Lucien*, en parlant de ce prodige, renvoyent le Sénat & tout l'Empire à leurs Archives?

Ce n'eſt pas aſſez; nous citerons d'autres autorités. *Macrobe*, dans ſes *Saturnales*, atteſte la vérité du meurtre des enfans innocens immolés par *Hérode*. Il dit expreſſément qu'*Auguſte*, ayant appris que le barbare Roi des Juifs n'avoit pas épargné ſon propre ſang, dit qu'il valoit mieux être le cochon d'Hérode que ſon fils. S'il nous eſt permis de citer encore *Phlégon*, nous dirons qu'il reconnoit JESUS-CHRIST pour un grand Prophête. *Porphyre*, le plus grand adverſaire du Chriſtianiſme, convient cependant que JESUS-CHRIST avoit chaſſé les Demons, aboli leur empire & rendu vaine par la vertu de ſon nom la puiſſance des Dieux. Quand on lit de tels témoignages, n'eſt-on pas indigné contre un Auteur, qui ſe dit ſçavant & & qui demande qu'on lui fourniſſe des preuves? Dieu n'a pas voulu, dit-il, que ces choſes divines ayent été écrites par des mains profanes. Quelle pitoyable dériſion! elle marque autant de malignité que d'ignorance.

Nous ne ſuivrons pas l'Auteur dans tous ſes écarts. Il

tâche de faire élever quelques nuages sur les deux généalogies de JESUS-CHRIST, sur ses miracles, sur sa divinité. Les Lecteurs trouveront tous ces points éclaircis dans cet Ouvrage, aux articles JESUS-CHRIST, MIRACLES, & dans les commentaires de nos Sçavans sur les Evangélistes. Il prétend que la Religion Chrétienne ne fut séparée de la Juive que vers l'an 60 : c'est ce qu'il seroit difficile de prouver. Une foule de Payens, qui avoient les Juifs en horreur, embrassèrent le Christianisme. L'auroient-ils fait si les deux Religions avoient été les mêmes ? Les persécutions que les Disciples du CHRIST essuyerent à Jérusalem dès le commencement de leur apostolat, ne prouvent-elles pas que dès-lors ils étoient séparés de la communion Juive ? Les Apôtres, il est vrai, conserverent encore quelques pratiques indifférentes de la Religion ancienne ; mais le fond de cette Religion n'existoit plus pour eux.

Une des plus singulieres contradictions de M. de *V**. est de supposer que les Chrétiens étoient mêlés avec les Juifs & que les Romains ne les distinguoient pas les uns des autres, & de prétendre en même tems que les Juifs étoient les accusateurs des Chrétiens auprès des Romains. Il n'est pas possible qu'on accuse publiquement un ennemi & qu'on ne fasse pas connoitre ce qu'il est. M. de *V**. en confondant les deux Religions veut avilir l'une par l'autre. On sçait comme il a peint les plus sages Princes & les plus grands Héros de la nation Juive. A l'entendre, les premiers Apôtres du Christianisme furent des Idiots de la plus vile populace, qui ne firent fortune que parmi la canaille. Il fait entendre dans ses Contes de *Guillaume Vadé* qu'ils ne réussirent qu'en criant contre les receveurs des impôts. *La Populace couroit après des gens qui prêchoient l'égalité & qui damnoient Mrs. des Fermes. Criez au nom de Dieu contre les Puissances & contre les impôts, vous aurez infailliblement la canaille pour vous si on vous laisse faire.* Il n'y eut jamais certainement d'imputation plus odieuse. La façon de penser de JESUS-CHRIST & de ses Apôtres étoit totalement différente de celle que le calomniateur leur prête. *Rendez à César, dit le Sauveur, ce qui est à César, & à Dieu ce qui est à Dieu. Celui qui résiste aux Puissances*, dit St. *Paul*, *résiste à l'ordre de Dieu même.* Trouvera-t-on dans les écrits de ces premiers Fondateurs du Christianisme ce qu'on rencontre à chaque page dans les écrits des mécréans qui voudroient les détruire ? *Que les Souverains sont incapa-*

bles d'aimer, de connoître le mérite, la vertu, & de les recompenſer ; que leur ſcience eſt d'être injuſtes à la faveur des Loix ; que leur art conſiſte à opprimer la Terre ; que ce ſont des barbares ſédentaires ; des animaux pour leſquels ceux qui défendent la Patrie ont la folie de ſe faire égorger ; que c'eſt eux qu'il faut punir perſonnellement & non pas les troupes qui dévaſtent les campagnes ; enfin, que tel homme qu'il plaira au Peuple de mettre ſur le Trône, en jouira à plus juſte titre que celui qui l'occupoit par le droit de ſa naiſſance. Telles ſont les gentilleſſes que M. de *V.** débite ſur les Souverains dans tous ſes Ouvrages, & on n'a pas rapporté les endroits les plus audacieux.

Ce n'étoit point ainſi que penſoient les premiers Chrétiens ; ils reſpectoient les Princes comme les images de la Divinité, les Dépoſitaires des Loix & les Paſteurs des Peuples. Tandis que l'Empire étoit livré à la diſcorde, & que l'audace des ambitieux faiſoit & défaiſoit les Empereurs, le Chrétien, le ſeul Chrétien reconnoiſſoit ſes maîtres dans ſes tyrans, & aimoit mieux être perſécuté que rebelle. *Non-ſeulement*, dit *Tertullien* dans ſon Apologétique, *il ne s'eſt pas trouvé parmi nous de* Niger, *ni d'*Albin, *ni de* Caſſius, *il ne s'y eſt pas même vu de* Nigriens, *ni de* Caſſiens, *ni d'*Albiniens..... *Nous ne ceſſons de prier pour les Empereurs ; nous demandons que leurs jours ſoient prolongés, que leur regne ſoit heureux & tranquille ; qu'ils n'éprouvent qu'union & douceur dans l'enceinte domeſtique ; que leurs armées ſoient braves & victorieuſes ; que le Sénat conſpire à leurs deſſeins ; que leurs Sujets ſoient vertueux & ſoumis... Nos vœux pour lui ſont ceux qu'il feroit lui-même.* Nos Philoſophes tiennent-ils un tel langage ? Qu'on liſe leurs écrits & qu'on juge entr'eux & les premiers Chrétiens.

La multitude prodigieuſe des Martyrs qui ont ſcellé de leur ſang la vérité du Chriſtianiſme, a toujours inquiété M. de V*. Pour parvenir à ſon but ; il a d'abord repréſenté les Martyrs comme des rébelles aux Loix de l'État, en qui on puniſſoit la perſonne & non la doctrine. Il ne s'eſt pas borné à cette objection & ne pouvant prouver le crime prétendu des Martyrs, il s'eſt jetté ſur leur petit nombre. Il a fait ſonner bien haut les noms des *Tite*, des *Trajan*, des *Marc-Aurele*. Après un brillant étalage des vertus de ces Princes, que l'on n'a jamais niées, il a demandé s'il étoit bien probable que ſous des Empereurs auſſi bons, auſſi dignes de l'amour de leurs Sujets, une multitude ſi con-

sidérable eût péri sous le fer des bourreaux. Il s'est appuyé sur l'autorité d'un Savant Irlandois, *Henri Dodwel*, lequel a soutenu qu'il n'y avoit eu qu'un petit nombre de Martyrs. Il a embrassé fortement son opinion sans avoir ses lumieres, & il n'a pas même jetté les yeux sur l'ouvrage solide de Dom *Ruinart* : (*Acta sincera Martyrum*, page 25 & suivantes,) qui est une réfutation victorieuse du paradoxe de *Dodwel*. (Voyez un extrait du Livre du Bénédictin à l'Article *Martyrs*.)

Nous croyons devoir renvoyer le Lecteur à cet Ouvrage. Il n'y a point de question ni de fait plus solidement établi que la multitude des Martyrs. Il suffit, pour s'en convaincre, de jetter les yeux sur ce nombre d'Actes, que nous ont laissé les Auteurs Payens, dont l'on ne peut suspecter la bonne foi. Il suffit de lire les Ecrits même des Payens, forcés de le reconnoître. Ouvrez les réflexions de *Marc-Aurele*, vous y verrez que les Chrétiens alloient à la mort, à la maniere de la troupe armée à la légere, c'est-à-dire, en la bravant, en l'affrontant, en y courant. Consultez le Philosophe *Cæcilius* dans *Tertullien*, répondant aux adversaires du Christianisme, vous y verrez que ceux-ci se plaignent amérement de la multitude des Chrétiens, qu'ils s'élevent avec force contre leur propagation. Enfin, dit-il, les Disciples de Jesus étoient exposés aux supplices, aux croix, aux feux, ils méprisoient la mort : *Spernunt tormenta præsentia . . . . Mori non timent*, disoit *Cæcilius*. Concluez enfuite, s'il est équitable, s'il n'est pas absurde de venir dire au bout de seize siecles, qu'il y eût un très-petit nombre de Martyrs. Les *Marc-Aurele*, les *Tite*, les *Trajan*, furent des Princes bons & vertueux : qui le nie ! Mais en est-il moins vrai qu'ils ont sévi contre les Chrétiens, qu'ils les ont fait mettre à mort ? Leurs Edits ne subsistent-ils pas ? leurs Ecrits ne prouvent-ils pas un fait aussi constant ? Osez donc dire que ces Ecrits, ces Edits sont supposés, & en ce cas, brûlez tous les Livres historiques ; ou croyez à la vérité d'un fait aussi solidement appuyé, que ceux auxquels vous ajoutez le plus de foi.

M. de V*. ne voyant que le doigt de l'homme dans l'établissement du Christianisme, veut non-seulement qu'il ait eu la liberté de se répandre, mais trouve les raisons de sa propagation dans des moyens humains. Tantôt ils se répandirent en se confondant avec les Juifs ; tantôt en s'alliant avec les Platoniciens ; ici en supposant des oracles,

là en criant contre les Puiſſances. Pour détruire toutes ces imputations il n'y a qu'à expoſer ſuccintement d'après MM. *Boſſuet*, *Fleury*, *Tillemont* & *Racine*, les moyens dont Dieu ſe ſervit pour gagner les ames à notre ſainte Religion.

L'excellence de la vertu des Fidéles, qui ſurpaſſoit infiniment tout ce que les Philoſophes avoient pu s'imaginer de plus parfait, fut le principal reſſort qui produiſit dans le monde un changement ſi merveilleux. L'on étoit ſur-tout touché de la conſtance invincible & de la patience extraordinaire avec laquelle ils enduroient les plus cruels tourmens. On vouloit ſavoir d'où venoit une ſi grande généroſité; en s'en informant on apprenoit ce que c'étoit que le Chriſtianiſme; en l'apprenant, on l'admiroit, on l'aimoit, on l'embraſſoit. Ceux qui ſe ſentoient coupables de grands crimes, étoient attirés par l'eſpérance d'en obtenir le pardon, & de voir en eux le même changement que tant d'autres avoient éprouvés. Ceux qui menoient une vie réglée & qui pratiquoient des œuvres bonnes en elles-mêmes, mais défectueuſes dans le principe & dans la fin, ſe réjouiſſoient de voir que le bien qu'ils feroient déſormais ne ſeroit pas ſans récompenſe, & qu'ils ſentiroient en eux-mêmes ce que goûtoient les Chrétiens au milieu même de leurs ſouffrances, un ſaint plaiſir, une conſolation intime, une paix qui ſurpaſſoit tout ſentiment, un avant-goût des biens ineffables qu'ils poſſédoient déja par l'eſpérance. *Origene* aſſûre qu'il s'en convertiſſoit plus de ces derniers que des autres.

On ne peut douter auſſi que pluſieurs ne fuſſent touchés par les miracles que faiſoient les Chrétiens. Car ils guériſſoient les malades & délivroient de la poſſeſſion des démons un grand nombre de Payens, & même des perſonnes de qualité, & cela ſans intérêt & ſans vouloir recevoir aucun argent.

Les tourmens que ſouffroient les poſſédés ſervoient auſſi à la converſion de beaucoup de perſonnes, ſoit de ceux qui les voyoient, ſoit de ceux qui éprouvoient ſur eux-mêmes ces effets terribles de la juſtice divine. Il y en a pluſieurs, dit *Origene*, qui rejettent la parole de la vérité, & qui ſe moquent de ce qu'on leur dit pour les inſtruire. Le démon ſe jette ſur eux & les fait ſouffrir. Alors ils ont recours au Seigneur, ils embraſſent la foi, & deviennent des hommes tout nouveaux. La grace du Seigneur, continue le même Pere qui étoit témoin de ces merveilles, chaſſe

chaſſe le démon : l'Eſprit Saint vient en ſa place. Il remplit cette même ame qui avoit été la retraite de l'eſprit impur. La puiſſance de Dieu y paroît avec beaucoup plus d'efficace que la puiſſance du démon n'y avoit agi auparavant, & la grace s'y répand avec plus d'abondance, qu'il y avoit eu une plus grande abondance de péché. L'Egliſe, ajoute *Origene*, voit ces miracles de converſion, & elle s'en réjouit dans le Seigneur.

Ce qui convertiſſoit encore beaucoup de payens, c'eſt que les démons mêmes, quand ils étoient interrogés par les Fideles, étoient contraints de confeſſer en préſence des Idolâtres toutes les vérités de la Religion Chrétienne : Que le véritable & unique Dieu étoit celui des Chrétiens, que JESUS-CHRIST étoit Fils de Dieu, qu'il étoit dans le Ciel, & qu'il en deſcendroit un jour pour juger les hommes : Ainſi les plus grands ennemis de ce divin Sauveur devenoient ſes témoins & ſes prédicateurs. La toute-puiſſance de la grace pouvoit-elle paroître avec plus d'éclat : il falloit que ces déclarations des démons fuſſent bien communes, puiſque, ſelon *Tertullien* qui ne craignoit pas d'être démenti, il n'y avoit point de Chrétien qui ne tirât ces déclarations de la bouche des poſſédés, en employant le nom ſacré de JESUS-CHRIST, & les menaces des ſupplices auſquels ſa puiſſance a condamné les démons. Il offroit même d'en faire l'expérience devant les Tribunaux des Juges, & il prioit les Magiſtrats de ſouffrir qu'on interrogeât ceux qu'ils prétendoient être inſpirés par leurs Dieux, ou leurs Dieux eux-mêmes.

Enfin un grand nombre de Payens venoient à la connoiſſance de Dieu par des viſions & des ſonges dans leſquels il les appelloit à lui. Nous avons vû que le ſoldat *Baſilide* fut converti par une apparition de ſainte *Potamiéne*. La même choſe arriva à beaucoup d'autres. Je ne doute pas, dit *Origene*, que *Celſe* ne ſe moque de moi, mais ſes railleries ne m'empêcheront pas de dire que beaucoup de perſonnes ont embraſſé le Chriſtianiſme comme malgré eux, leur cœur ayant été tellement changé par quelque eſprit qui leur apparoiſſoit, tantôt pendant le jour, tantôt pendant la nuit, qu'au lieu de l'averſion qu'ils avoient pour notre doctrine, ils l'ont aimée juſqu'à mourir pour elle. Nous avons une connoiſſance certaine d'un grand nombre de ces ſortes de changemens, puiſque nous en avons nous-mêmes été témoins. Il ſeroit inutile de les rapporter en par-

ticulier ; car nous ne ferions qu'exciter les railleries des Infideles, qui voudroient faire paſſer ces faits conſtans pour des fables & des imaginations ; mais, ajoute *Origene*, je prends Dieu à témoin de la vérité de ce que je dis ; il ſait que je ne veux pas rendre recommandable la doctrine toute céleſte de JESUS-CHRIST par des hiſtoires fabuleuſes, mais ſeulement par la vérité de faits inconteſtables.

Par ces divers moyens, ſans que les Fideles allaſſent de maiſon en maiſon pour ſolliciter les hommes à ſe convertir, Dieu même par une puiſſance ſecrete mais très-efficace, les faiſoit courir de leurs maiſons à l'Égliſe, pour demander à être inſtruits. Le Pere Tout-Puiſſant, leur dit *Origene*, vous a ſoumis à lui par une vertu inviſible, & a répandu dans vos cœurs une ſainte ardeur qui vous fait venir à la foi, comme par force & malgré vous, ſur-tout dans ces commencemens où nous vous voyons pénétrés de crainte & de tremblement en recevant la doctrine du ſalut.

Voilà un tableau fidéle des moyens, qui ſervirent au progrès du Chriſtianiſme. Si M. de V*. s'étoit piqué dans ſon article de cette bonne foi, de cette ſimplicité, de cette candeur, qui eſt le caractere des belles ames, il auroit adoré la Providence & auroit reconnu ſes voies, au lieu de chercher à détruire ſon ouvrage. Voyez pour les autres objets qu'on peut traiter dans l'article Chriſtianiſme les autres articles qui y ont rapport, tels que JESUS-CHRIST, &c.

§. II.

Objections des Incrédules.

I. OBJECTION.

» L'établiſſement du Chriſtianiſme n'eſt pas plus ſurprenant que celui du Mahométiſme, qui répandu partout, y ſubſiſte depuis ſi long-temps. »

REPONSE. Nous verrons ailleurs, que la multiplication & la domination violente des enfans de la Servante *Agar* étoit prédite, & le Mahométiſme étoit une preuve teſtimoniale du Chriſtianiſme. Mais le Mahométiſme peut-il faire impreſſion ? Qu'eſt-ce que Mahomet ? de qui a-t-il reçu ſa miſſion ? quelles prophéties l'ont déſigné ? quels miracles a-t-il opéré ? quel bien a-t-il fait à la terre ? quels furent ſes premiers diſciples ? & quelle eſt la cauſe de ſes progrès ? Il ſe dit envoyé & inſtruit par l'Ange *Gabriel*,

comme l'ami de Dieu. Point d'autre preuve que ſa victoire à Beder, le partage de la Lune en deux qu'il a vu, ſes conférences avec un Chameau, & ſon voyage au Ciel monté ſur ſon Alborac; pour la morale, n'attendez aucune lumiere. Tout l'Alcoran conſiſte à prier le viſage tourné du côté de la Mecque; à ſacrifier la femelle d'un Chameau ſur ſes pieds; à tuer les Infidéles; à avoir autant de femmes qu'on peut en nourrir; à ſe laver ſouvent; à s'abſtenir de quelques animaux; à croire *Mahomet* le grand Prophete.

L'Alcoran eſt plein de fables puériles, d'ignorance & de contradictions. Il y confond la Sainte Vierge avec *Marie* ſœur d'*Aaron*. Il dit que JESUS eſt mort, & qu'un autre fut crucifié pour lui. Il rend témoignage à *Moïſe*, à JESUS-CHRIST, à la bienheureuſe Vierge; cependant il condamne à l'enfer tous ceux qui ne le ſuivent pas. Mais ſi l'Evangile eſt vrai, *Mahomet* eſt un impie par l'Évangile même. Si l'Evangile eſt faux, pourquoi dit-il qu'il faut y croire & qu'il n'eſt venu que pour le confirmer? *Mahomet* n'eſt qu'un fou intéreſſé, qui contrefait l'inſpiré. On ſait ſes débauches. Il arme les Arabes, il attroupe des voleurs & des dupes; il fabrique une Religion aiſée & ſenſuelle qui n'aboutit qu'aux plaiſirs juſque dans la béatitude. Ce maître ambitieux & diſſolu, eſt ſecondé par les Sarraſins gens ſans foi, ſans mœurs, ſans humanité, & établiſſant dans le lieu de leurs conquêtes, cette Religion qui ne gêne perſonne. Cet Empereur n'eſt pas plus divin que celui des Romains, dévoué au culte de Jupiter. Enfin *Mahomet* fut empoiſonné par une femme qu'il avoit abuſée, & qui vouloit voir par-là s'il étoit un impoſteur ou un Prophete.

Ainſi *Mahomet* ne peut entrer en comparaiſon avec notre divin Fondateur. Quoique JESUS-CHRIST ſoit la vérité même, il ne veut point être cru ſur ſa parole: il fournit à notre raiſon toutes les preuves poſſibles. En nous diſant qu'il eſt le Meſſie annoncé, il fait des miracles, des prophéties & des promeſſes divines qui ont leur effet, & qui démontrent ſa miſſion & ſa divinité. Voyez cette réponſe plus développée à l'article MAHOMET.

II. OBJECTION.

« La foi commune à toutes les Religions, eſt un principe d'erreur. »

REPONSE. Cela prouve que la foi eſt auſſi néceſſaire à l'homme que la Religion. Si la foi humaine eſt néceſſaire

pour la ſociété, & même pour les ſecrets de la nature, pourquoi l'exclure de la Religion? il n'y a que l'abus de la foi, qui eſt coupable. C'eſt à la raiſon à en péſer les motifs & la crédibilité : ſi toute la Religion étoit évidente dans ſes objets, où en ſeroit le mérite ? Il faut des preuves pour croire, la raiſon les examine. Cela fait, elle n'exige point de pénétrer dans les vérités révélées : ce privilége ſera une récompenſe de la vie future. Notre foi eſt donc raiſonnable, mais non lumineuſe ; les raiſons de croire ſont certaines & évidemment croyables : il n'en eſt point de plus fortes, ni de plus à la portée de l'homme, moins ſujettes à l'illuſion, ni de plus dignes de Dieu : tels ſont les miracles & les prophéties.

III. Objection.

« Dans tous les ſiécles on a vu des fanatiques ſe faire » écouter & ſe faire ſuivre : ce ſont les Apôtres qui en ont » donné le premier exemple. »

Reponse. Quel ſiecle a vu des fanatiques dont les écrits, les diſcours, la vie ne reſpirent que zèle, lumieres, candeur, déſintéreſſement & charité ; qui publient une infinité de prodiges avec toutes leurs circonſtances, qui en ſont eux-mêmes, qui en communiquent le pouvoir ? Prodiges ſi publics, ſi avérés, qu'aucun adverſaire ne les a contredits ni accuſé de faux ; qui ſans aucun autre moyen que les miracles & la prédication, ont fait un million de Diſciples, & ont gagné tout l'Univers malgré tous les obſtacles : qui ont établi une Religion ſi incompréhenſible dans ſes dogmes, ſi pure, ſi ſévere dans ſa morale, ſi terrible dans ſes menaces : une Religion qui anéantit toutes les autres, & qui n'a été plantée que dans des torrens de ſang. Si les Apôtres n'ont point fait de miracles, c'eſt, dit ſaint *Auguſtin*, le plus grand de tous les miracles, que tout l'Univers ſe ſoit ſoumis de lui-même à la folie de la Croix. Des fanatiques ſe dévoilent toujours par quelque endroit : on n'eſt pas long-tems dupe de leurs fourberies : l'illuſion ſe diſſipe & le fanatiſme avec elle.

IV. Objection.

« La Religion Chrétienne a pris naiſſance au milieu » des diviſions des Juifs, des Samaritains, des Phariſiens, » des Saducéens, des Eſſéniens, des Thérapeutes. »

Reponse. Cette objection eſt de M. de V*. & n'en vaut

pas mieux. Loin que les diviſions des Juifs ſerviſſent au progrès de la Religion Chrétienne, elles n'auroient fait que les retarder, ſi Dieu n'avoit ſoutenu ſon ouvrage. Il ſuffit pour le prouver, de détailler les rêveries qui cauſoient ces diviſions. Dieu dans ſa colere avoit livré les Juifs à l'eſprit d'erreur; comme il paroît par l'horrible corruption, où étoit leur doctrine; & par les différentes ſectes qui les partageoient.

Les *Eſſéniens* expliquant mal l'Écriture, ſubſtituoient un ſens myſtique, au ſens hiſtorique & littéral; d'ailleurs ils ne vouloient point ſacrifier dans le temple.

Les *Hémérobaptiſtes*, qui ſe baptiſoient tous les jours, ne faiſoient pas le plus petit nombre.

Les *Hérodiens*, c'eſt-à-dire, les Courtiſans d'*Hérode*, qui vouloient faire paſſer ce Roi pour le Meſſie, étoient un parti fort accrédité. Une dévotion née à la Cour, & qui eſt toute du goût du Prince, ne manque point de Partiſans; elle en trouve même parmi ceux, qui ne connoiſſent point d'autre Dieu que l'idole de leur fortune.

Les *Saducéens*, après leur maître *Tzaddok* ou *Sadoc*, nioient la Réſurrection des morts, la Providence; & ne croyoient ni Anges ni Eſprits.

Les *Phariſiens*, & les *Scribes*, formés par les Docteurs *Sammaï*, & *Hillel*, étoient une ſecte formidable parmi les Juifs. Les *Scribes* expliquoient la loi de *Moïſe* par leurs traditions; & leur morale étoit très-corrompue. Les *Phariſiens* attribuoient tout ce que nous faiſons au deſtin, & à la néceſſité. Ils damnoient éternellement les méchans; mais pour l'ame des bons, ils la faiſoient paſſer par une métempſicoſe perpétuelle, d'un corps dans un autre.

Les *Sabbéens* croyoient que le monde étoit éternel; qu'*Adam* avoit été engendré comme le reſte des hommes, que *Jambuſchar*, *Zaarit* & *Roane* étoient avant lui, & que ce *Jambuſchar* avoit été le Précepteur d'Adam.

Parmi une ſi grande confuſion d'opinions toutes extravagantes, la doctrine de l'Evangile qui les condamnoit toutes, devoit trouver les plus grands obſtacles à ſurmonter. L'Egliſe naiſſante avoit pour ennemis non-ſeulement les Juifs en général, mais encore toutes les ſectes particulieres, à la vérité diviſées entre elles, mais qui ſe réuniſſoient toutes contre l'ennemi commun. Les premieres perſécutions, qu'eſſuyerent les Apôtres, vinrent des Juifs. (Comme on peut le voir dans les Actes des Apôtres.)

Comment auroit-il donc pu ſe faire que ceux, qui dénonçoient les Prédicateurs du Chriſtianiſme, qui les faiſoient mourir, euſſent ſervi à la propagation de cette Religion.

Si les Juifs contribuerent aux progrès de la foi, ce ne fut pas parce que les premiers Chrétiens s'enterent ſur leur ſecte; ce fut par une permiſſion de la providence qui tire le bien du mal, & qui permit que les Juifs reſtaſſent dans leur obſtination, pour confirmer les divins oracles. Au lieu que s'ils avoient embraſſé la foi, ils auroient pu être ſuſpects aux Payens, auxquels ils devoient apprendre la vérité des prophéties contenues dans les Livres de l'Ancien Teſtament.

V. OBJECTION.

» La multitude des variantes qu'on remarque dans les » Ecritures qui ſont le fondement du Chriſtianiſme détruiſent la vérité de leur inſpiration, & par conſéquent la » preuve qu'on prétend en tirer.

RÉPONSE. Nous dirons 1°. qu'il n'eſt pas étonnant qu'un livre auſſi ſouvent tranſcrit & cité que la Bible ait été expoſé à beaucoup de variété, de copie & de leçon; mais il n'y a aucune raiſon d'admettre que la Providence ait été obligée de veiller ſpécialement ſur tous les points & les virgules de ce ſaint dépôt. Il ſuffit que toutes ces variantes n'altérent point eſſentiellement nos livres ſaints, & celles qu'on nous reproche ſont de ce genre. 2°. Que malgré ces variantes, on ne s'en inſtruit pas moins, & de ce qui concerne les dogmes & de ce qui intéreſſe le fond de l'hiſtoire. 3°. Qu'il ne paroît tant de variantes dans la Bible, que parce qu'on a pris un ſoin ſcrupuleux de raſſembler juſqu'aux diverſités les plus petites. 4°. Que ſi l'on faiſoit la même choſe des Auteurs profanes, on y trouveroit des altérations beaucoup plus conſidérables. 5°. Que comme on ne s'aviſe pas d'attaquer l'exiſtence & la légitimité des ouvrages d'*Homere*, de *Ciceron*, de *Virgile*, de *Tite Live*, &c. à cauſe des variantes qu'on trouve dans les *Manuſcrits* & dans les Imprimés de ces Auteurs, à plus forte raiſon doit-on ſe raſſurer ſur la vérité & l'autenticité de nos ſaintes Ecritures, malgré les diverſes leçons qu'on en a recueillies.

CIEL.

On ne nie l'exiſtence du Ciel, que parce qu'on craint l'Enfer.

M. de V *. nie qu'il y ait un Paradis parce qu'il n'en connoit pas la place ; & de ce que les anciens ont eu des idées fauſſes ſur le Ciel, il conclud qu'il n'y a point de lieu où l'Etre ſuprême ait établi ſon ſéjour & où il récompenſe ſes Serviteurs. Le grand Dogme de la Religion Chrétienne & même de toute Religion, mais auſſi le Dogme incommode, génant, éffrayant, c'eſt une autre vie, des peines futures ; & c'eſt pour cela ſur-tout, qu'on le rejette, qu'on en doute, qu'on veut en douter. Mais qu'on y prenne garde ; il y a une autre vie s'il y a un Dieu, & il n'y a point de Dieu s'il n'y a point une autre vie. Ces deux Dogmes ſont néceſſairement liés ; & qui reconnoit ou rejette l'un, doit reconnoitre ou rejetter l'autre. Cependant veut-on rejetter l'exiſtence de Dieu ? veut-on être Athée ? Non ſans doute. Qu'on ne ſoit donc pas matérialiſte ; qu'on ne nie pas l'immatérialité & l'immortalité de l'ame, ſi on ne veut tomber dans l'Athéiſme.

Je vois tous les jours des incrédules peu inſtruits, nier une autre vie, avouer même qu'ils ſont matérialiſtes, & s'offenſer ſi on leur dit qu'ils ſont donc Athées. Ils le ſont pourtant ſans le ſçavoir & ſans le vouloir ; mais s'ils ont de l'eſprit & de la droiture, on peut ſe ſervir de leur horreur pour l'Athéiſme pour les détromper du matérialiſme, leur faire reconnoitre une autre vie, & les amener enſuite aux autres articles de la foi Chrétienne.

Pour voir toutes les conſéquences philoſophiques de l'opinion de la matérialité de l'ame, il faut de la Philoſophie ; mais pour en ſentir les conſéquences morales, le ſimple bon ſens ſuffit.

Tout le pernicieux de l'Athéiſme eſt dans l'opinion de la mortalité de l'ame, & dès-lors tout l'odieux.

On a dit dans quelques livres, qu'à ne conſulter que la raiſon, la queſtion de la ſpiritualité de l'ame étoit problématique ; mais on n'a oſé le dire de la queſtion de l'exiſtence de Dieu. Par exemple, il faut convenir que dans ſes Ouvrages M. de V *. parle ſouvent & très-bien de l'exiſtence de Dieu ; mais en même tems, que d'inſinuations,

pour ne rien dire de plus, contre la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame ! Or, je le répéte, à quoi ſerviroit la croyance d'un Dieu, auteur du monde, ſans celle d'un Dieu rémunérateur de la vertu & vengeur du crime ? Elle n'auroit aucune influence ſur les mœurs ; elle ne ſeroit ni un aiguillon ni un frein.

Si la plupart des incrédules ne croyent pas, c'eſt qu'ils ne veulent pas croire ; & ils ne le veulent pas, afin de vivre mal, ſans remords. Ceux d'entr'eux qui ont de l'eſprit & de la bonne foi en conviennent, non, à la vérité, pour eux-mêmes, mais pour le plus grand nombre des autres incrédules. Or, en l'avouant pour les autres, ils l'avouent pour eux-mêmes ; & dans le fond ils croyent & ont même toujours cru comme la plûpart de ceux qui ſe convertiſſent en conviennent.

Ils font des efforts pour croire, diſent quelquefois les incrédules des Chrétiens qui paroiſſent les plus perſuadés ; & moi je dis du plus grand nombre de ces incrédules : *Ils font des efforts pour ne pas croire.*

Ceux qui croyent à la mort, croyent déja en ſanté. Voici ſur cela un morceau admirable de M. *Maſſillon*.

» Repondez à toutes les difficultés de quelqu'un qui ſe » vante d'être incrédule ; réduiſez-le à n'avoir plus rien à » vous repliquer ; il ne ſe rend pas encore, & pour cela » vous ne l'avez pas encore gagné. Il ſe renferme en lui-» même comme s'il avoit encore des raiſons plus acca-» blantes qu'il ne daigne pas dire. Il tient bon & oppoſe » un air myſtérieux & décidé à toutes les preuves qu'il ne » peut renverſer. Alors vous avez pitié de ſa fureur & de » ſon entêtement. Vous vous trompez ; ne ſoyez touché » que de ſa mauvaiſe foi ; car qu'une maladie mortelle le » frappe au ſortir de là ; courez à ſon lit, vous trouverez » ce prétendu incrédule convaincu ; il n'eſt plus queſtion » de doutes. Les jugemens de Dieu qu'il faiſoit ſemblant » de ne pas croire, le pénétrent de la plus vive frayeur. » Le Miniſtre de JESUS-CHRIST appellé, n'a pas beſoin » d'entrer en conteſtation pour le détromper de ſon im-» piété. L'incrédule mourant prévient là-deſſus ſon mi-» niſtere ; l'incrédule mourant avoue le faux & la mau-» vaiſe foi de ſes blaſphêmes paſſés & en fait une répara-» tion publique. Il ne demande que des conſolations. Cette » crainte qui le pénétre, ne vient que de la foi qu'il avoit » déja. La maladie ne lui a pas donné de nouvelles lumieres.

» mais elle a touché ſon cœur. ». (*Sermon des doutes ſur la Religion*, *Tom.* 3. *p.* 357.)

Ecoutons à preſent *Bayle*, dans ſon article *Bion*, Remarque E. Voici comme il s'explique ſur les incrédules. » Preſque tous ceux qui vivent dans l'irréligion ne ſont » que douter, ils ne parviennent pas à la certitude ; ſe » voyant donc dans le lit d'infirmité où l'irréligion ne leur » eſt plus d'aucun uſage, ils prennent le parti le plus ſûr, » celui qui promet une félicité éternelle en cas qu'il ſoit » vrai, & qui ne fait courir alors aucun riſque en cas qu'il » ſoit faux. »

C'eſt par vanité qu'on fait l'eſprit fort, & c'eſt par vanité qu'il faudroit ne le point faire, dans la crainte de ſe démentir un jour & de faire l'eſprit foible. Plus d'un incrédule s'eſt démenti plus d'une fois en ſa vie ; M. de V*., par exemple, & ceux qui le connoiſſent bien, croyent qu'il ſe démentira encore, malgré le courage qu'il affecte dans ſes nouvelles Brochures. Ils le lui ont prédit. On ſçait l'Epigramme d'un de ſes admirateurs, très-connu lui-même par ſon incrédulité. Elle finit par ces deux vers :

Et je vois mon devot V*.
Naziller chez les Capucins.

Se faire Capucin, ſeroit bien plus fort que de mourir, comme feu M. de *Maupertuis*, dans les bras de deux Capucins. Cependant M. de V*. en a fort plaiſanté. Tant mieux, c'eſt la preuve qu'il a cru la converſion ſincere. Il a dit que M. de *Maupertuis étoit mort comme un ſot* ; il auroit bien mieux aimé dire qu'il étoit mort comme un fourbe. Mais il eſt tems qu'il penſe à ſa fin au lieu de plaiſanter ſur la mort des autres ; au lieu de dire qu'il n'y a point de Ciel. Comment peut-il le ſçavoir ? Quoi, parce que chaque planète eſt entourée de ſon atmoſphère, il ne peut pas y avoir un eſpace ſupérieur à toutes les planetes où l'Etre des Etres reçoit les hommages des Juſtes, dont il récompenſe la vertu. Un tel blaſphême eſt revoltant ; & on ne détruiroit pas le Ciel, ſi notre conſcience ne nous diſoit que nous avons mérité l'Enfer.

CIRCONCISION.

Les Juifs tenoient-ils cette Cérémonie des Egyptiens?

M. de V *. fidele copiſte des Anglois, a ſuivi l'opinion du Chevalier *Marshan*, au ſujet de la Circonciſion. Cet Ecrivain prétend après *Hérodote* que cette cérémonie avoit été premierement établie chez les Egyptiens, & que les Iſraélites la tenoient d'eux; mais comme l'hiſtoire de *Moyſe* doit être préférée à celle des hiſtoriens profanes; il eſt indubitable que c'eſt Dieu qui a établi la Circonciſion, *Abraham* eſt le premier qui la pratiqua après l'ordre exprès qu'il en avoit reçu de Dieu. (Voyez le chap. 17 de la *Géneſe*.) Lorſque *Moyſe* reçut la Loi ſur la montagne de Sinaï, il eut ordre d'y inſérer ce Commandement: *L'Enfant mâle ſera circoncis huit jours après ſa naiſſance.* (*Levitique*, chap. 12. ℣. 3.) C'étoit une marque qui diſtinguoit les enfans d'*Abraham* des autres Peuples qu'ils appelloient *incirconcis* par mépris, & qui n'avoient point part à l'alliance que Dieu fit avec ce Patriarche & ſa poſtérité.

Il eſt faux d'ailleurs que l'obligation de circoncire fut une Loi chez les Egyptiens; il n'y avoit qu'un certain nombre de leurs Prêtres & de gens de lettres qui ſe ſoumiſſent à cette pratique. St. *Clement* d'Alexandrie raconte à la vérité que *Pithagore* étant venu en Egypte fut obligé de ſe faire circoncire pour avoir commerce avec les Prêtres de ce pays-là, & pour entrer dans la connoiſſance de leurs myſtères; mais ce fait paroit fort incertain. *Abraham* qui avoit voyagé & fait quelque ſéjour en Egypte en étoit ſorti ſans être circoncis; il ne tira donc point cette pratique des Egyptiens. Il eſt beaucoup plus vraiſemblable que les Egyptiens ont reçu la circonciſion des enfans de *Jacob* & de leurs deſcendans qui demeurerent long-tems en Egypte. *Artapane* cité par *Euſebe*, aſſure que ce fut *Moyſe* qui la communiqua aux Prêtres d'Egypte & aux Ethiopiens; mais il y a bien de l'apparence que quelques Egyptiens avoient imité en cela les Iſraélites avant *Moyſe*.

Les Juifs étant ſortis de l'Egypte ne firent point circoncire leurs enfans pendant tout le tems qu'ils furent dans le déſert, parce qu'ils étoient alors ſeparés des autres peuples & qu'ils n'avoient pas beſoin de la circonciſion pour être diſtingués. Mais dès qu'ils furent entrés dans la

terre de Chanaan, Dieu ordonna qu'on circoncît tous ceux qui étoient nés dans le déſert; & après que cet ordre eut été exécuté, Dieu dit à Joſué : *Hodiè abſtuli opprobrium Egypti à vobis.* (J'ai ôté aujourd'hui du milieu de vous l'opprobre d'Egypte.) Voilà encore un paſſage que M. de V*. a défiguré en le tournant à ſa maniere; mais en voici le ſens naturel: *Vous étiez ſemblables aux Egyptiens, c'étoit un opprobre dont vous êtes à préſent délivrés.* Du tems des Prophêtes *Ézechiel* & *Jérémie*, les Egyptiens étoient mis au rang des incirconcis avec les Babyloniens & les Syriens. C'eſt une nouvelle preuve que la circonciſion n'étoit pas un précepte en Egypte comme dans la Paleſtine, & que l'incirconciſion n'étoit pas une honte. D'ailleurs St. *Ambroiſe* prétend que les Egyptiens faiſoient circoncire leurs femmes; cérémonie que les Juifs auroient imité s'ils avoient pris d'eux la circonciſion des hommes.

La circonciſion étoit une loi rigoureuſement obſervée chez les Juifs. Les Eſclaves & les Serviteurs qui étoient parmi eux devoient auſſi être circoncis. Tous ceux qui n'étoient point circoncis n'étoient point du peuple de Dieu; les étrangers qui vouloient en être étoient obligés de ſe faire circoncire.

Mais, dit M. de V*. *les Juifs furent eſclaves des Egyptiens. Eſt-il probable qu'un maître adopte les uſages de ſon eſclave?* On peut répondre, 1°., que l'eſclavage des Iſraëlites ne fut que dans les dernieres années de leur ſéjour en Egypte. Appellés dans ce pays, par *Joſeph* le bienfaiteur de la Nation, ils furent traités d'abord avec une conſidération diſtinguée, & ce fut vraiſemblablement dans le tems qu'ils jouiſſoient de l'eſtime & de la reconnoiſſance du Public, qu'on s'empreſſa de ſe conformer à leurs uſages.

2°. N'a-t-on pas mille preuves que les petits Peuples ont communiqué leurs coutumes à de grandes Nations? L'ignorance quelque orgueilleuſe qu'elle ſoit ſe ſoumet preſque toujours aux lumieres de ceux qui ſçavent l'éclairer. Si quelques Catholiques Ecoſſois, chaſſés de leur patrie pour la Religion, venoient à bout de répandre en France la méthode de l'inoculation; un Hiſtorien qui raiſonneroit dans le goût de M. de V*., pourroit prouver dans la ſuite que l'Ecoſſe, loin d'avoir introduit cette pratique en France, l'a reçue elle-même des François. *Eſt-il probable* (diroit-il en imitant le ſtyle du Dictionnaire Philo-

ſophique) *qu'un maître qui donne un aſile à des fanatiques fugitifs reçoive les uſages de ces fanatiques* ?

Cette preuve paroit très-concluante à quelques eſprits frivoles, & il ne ſeroit pas moins vrai que les faits la détruiſent.

Au reſte quelques Théologiens ont conſidéré la circonciſion des Juifs, comme un ſacrement de l'ancienne Loi, & pluſieurs ont prétendu qu'elle remettoit le péché originel. St. *Auguſtin* enſeigne ce ſentiment en termes exprès. Cependant on ne voit pas que ce ſoit la raiſon de ſon inſtitution, ni pourquoi les Juifs, s'ils l'euſſent cru néceſſaire pour le ſalut des enfans, l'euſſent interrompue pendant tout le tems qu'ils furent dans le déſert. Les filles naiſſant comme les mâles dans le péché, il eut fallu les circoncire comme eux, en ſuppoſant que cette cérémonie étoit établie pour l'effacer. Enfin, il n'eut pas été défendu de circoncire les enfans avant le huitieme jour, puiſqu'ils pouvoient mourir avant ce tems-là.

CLARKE.

Cet Auteur eſt-il mort dans l'Arianiſme ?

M. *Clarke* eſt encore un des Docteurs que M. de V*. donne au Déiſme. Nous convenons que cet Ecrivain a été long-tems dans le parti des Ariens, lors même qu'il étoit déja Curé de la Paroiſſe Royale de St. Jacques de Londres. A ce titre il étoit odieux aux vrais proteſtans, & par la même raiſon, grand ami de la Reine *Caroline*, femme qui jouoit l'eſprit fort pour faire croire qu'elle avoit beaucoup d'eſprit. Une des Dames d'honneur, fatiguée par les inſtances de la Reine, qui la preſſoit de renoncer au Catholiciſme, promit d'embraſſer ſa Doctrine ſi on lui prouvoit que le Verbe n'eſt pas Dieu. Elle pria M. *Hooke* de lui procurer une converſation entre M. *Clarke* & un Théologien Catholique, où l'on diſcuteroit la matiere. M. *Hooke* lui amena le Docteur *Hawarden* de la Faculté de Douai, qui commença la conférence par demander à M. *Clarke* s'il croyoit que le Verbe de Dieu pût être anéanti ? S'il le peut, ajouta-t-il, il eſt au rang des ſimples créatures ; s'il ne le peut pas, il eſt donc Dieu conſubſtantiel à ſon Pere. M. *Clarke* fut tellement embarraſſé & interdit par la queſtion qui alloit droit au fait, qu'il ne pût pas

répondre une ſeule parole. M. *Gibron* Evêque de Londres préſent à la conférence, éclata tellement de rire en voyant le grand Docteur des Ariens, réduit au ſilence dès le premier mot, qu'il ſe retira pour ne point augmenter ſa honte, & alla publier l'aventure par toute la ville. Il y eut d'autres conférences, qui ne firent pas moins de tort à la réputation du Curé de St. *Jacques*. M. *Hawarden* les a fait imprimer en Anglois.

M. *Clarke* étoit de bonne foi dans l'Arianiſme, parce qu'il croyoit y voir la vérité. Mais dès qu'il en eut reconnu l'erreur par ſa propre défaite, il l'abjura. Il eut même la droiture de chanter publiquement la Palinodie dans les Sermons ou Lectures qu'il fit en chaire, pour concourir aux prix des 50 livres ſterling, ou environ 50 louis, fondé par M. *Boyle*, en faveur de ceux qui prouveroient le mieux la vérité de la Religion Chrétienne, contre les Athées, les Déiſtes, les Payens, les Juifs, les Mahométans & autres incrédules. Digne fondation d'un homme tel que M. *Boyle*, qui produit tous les ans d'excellens ouvrages en Angleterre, & qui mériteroit bien d'avoir des imitateurs en France, pour y animer les Apologiſtes de la Religion.

M. *Clarke* prêcha donc dans l'Égliſe de St. *Jacques* ſes fameux ſermons de controverſe, où il ſuivit, dit ſon Éditeur, tout le plan d'*Abbadie*, & qui ont été réduits en ſon traité ſur la vérité de la Religion Chrétienne. Liſez le chapitre XVIIe. ſur la Trinité, & vous verrez comment il y parle de la divinité du Verbe qui s'eſt incarné. (Le ſecond article de notre foi, dit-il, porte que cet Etre exiſtant par lui-même, la cauſe ſuprême & le Pere de toutes choſes, a engendré une perſonne divine, qui eſt émanée de lui avant tous les ſiecles, & cela d'une maniere incompréhenſible; que cette perſonne eſt appellée *Logos*, ſa parole, la ſageſſe, ou le Fils de Dieu; qu'elle eſt Dieu de Dieu, & qu'en elle habite toute la plénitude de la divinité, c'eſt-à-dire qu'elle poſſede tous les attributs dans toute leur perfection: qu'elle eſt l'image du Dieu inviſible, la ſplendeur de la gloire du Pere, & l'empreinte de ſa perſonne; que cette perſonne étoit au commencement avec Dieu; qu'elle jouiſſoit avec Dieu de ſa gloire avant que le monde fut fait; qu'elle ſoutient toutes choſes par ſa parole puiſſante: qu'elle eſt enfin, pour tout dire, Dieu ſur toutes choſes, béni éternellement par communication de la gloire

du Pere. J'avoue, continue M. *Clarke*, que la raiſon toute ſeule n'eſt pas capable de nous donner la connoiſſance de ce dogme. Mais elle acquieſce à la découverte qui en eſt faite par la révélation, & elle n'y trouve rien qui ſoit abſurde ou contradictoire. On ne ſçauroit aſſez s'étonner de la hardieſſe de certains Partiſans prétendus de la raiſon qui ſe récrient étrangement contre ce dogme & qui s'efforcent &c.)

Après une profeſſion de foi auſſi ample & auſſi préciſe, je ſoutiens que M. *Clarke* n'a été dans l'Arianiſme ou le Déiſme que pendant un temps; & que mieux inſtruit, il abandonna l'erreur en conſéquence de ſes Conférences avec M. *Hawerden*, témoignage autentique, qui prouve la force victorieuſe de nos raiſons, ſous leſquelles le plus ſçavant des Ariens d'Angleterre ſuccomba. Eh pourquoi ceux de France ne veulent-ils pas les diſcuter d'auſſi bonne foi que lui!

CONFESSION.

Examen de cet Article.

C'eſt encore un problême, ſi la Confeſſion, dit M. de V*. *à ne la conſidérer qu'en politique, a fait plus de bien que de mal.*

Ce problême n'eſt pas difficile à réſoudre; & nous n'aurons à citer pour cela que M. de V*. lui-même.

« S'il y a quelque choſe qui conſole les hommes ſur la » terre, c'eſt de pouvoir être réconcilié avec le Ciel & » avec ſoi-même » *Remarque ſur* Olimpie. *Acte II. Scene II.*

Voici ce qu'il dit encore en parlant des expiations dans les Remarques ſur la Scene I. de l'Acte I. de la même Tragédie.

« Il n'y a peut-être point d'établiſſement plus ſage; » la plupart des hommes, quand ils ſont tombés dans de » grands crimes, en ont naturellement des remords. Les » Légiſlateurs qui établirent les myſteres & les expia- » tions, voulurent également empêcher les coupables re- » pentans de ſe livrer au déſeſpoir & de retomber dans » leurs crimes. »

« La Confeſſion eſt une choſe excellente, un frein aux » crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée; on ſe » confeſſoit dans la célébration de tous les anciens myſ- » teres: nous avons imité & ſanctifié cette ſage pratique;

» elle eſt très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de » haine à pardonner, & pour faire rendre par les petits vo- » leurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle » a quelques inconvéniens &c. &c. » *Dict. Phil.* T. I. *Catéchiſme du Curé.*

« On peut regarder la Confeſſion comme le plus grand » frein des crimes ſecrets. Les ſages de l'antiquité avoient » embraſſé l'ombre de cette pratique ſalutaire. On s'étoit » confeſſé dans les expiations chez les Egyptiens & chez » les Grecs & dans preſque toutes les célébrations de » leurs myſteres. *Marc-Aurele* en s'aſſociant aux myſ- » teres de *Cerés Eleuſine* ſe confeſſa à l'Hiérophante. »

« Cet uſage ſi ſaintement établi chez les Chrétiens, » fut malheureuſement depuis l'occaſion de quelques fu- » neſtes abus..... Telle eſt la déplorable condition des » hommes, que les remedes les plus divins ont été tour- » nés en poiſon : *Hiſtoire générale*, Tome I^e. page 103. & 104. Edition de 1757.

Les maux qu'a pu produire le zèle indiſcret de quelques Confeſſeurs ont été rares & paſſagers ; & les biens que la confeſſion produit ſont conſtants & journaliers. Il y a certainement beaucoup plus de petits voleurs & de jeunes débauchés, que des aſſaſſins & des factieux au nom de la Religion. Si ces meurtriers & ces rébelles ont cru pouvoir aſſaſſiner & cabaler en conſcience, la Religion réprouve cet abus ; & l'uſage de la Confeſſion pour ceux qui font l'aveu de leurs fautes de bonne foi, n'en eſt ni moins ſalutaire ni moins utile. M. de V*. voudroit-il qu'on ſe privât de manger & de boire, parce que quelques gourmands ſont morts de leurs excès ?

Concluons donc, que ſi la Confeſſion n'étoit pas établie, il faudroit l'établir ; & que ſi on doit la reſpecter en politique, on doit s'y ſoumettte en Chrétien.

C'eſt une étrange témérité de dire, comme l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique*, que la *Confeſſion ne fut admiſe dans notre Occident que dans le ſeptieme ſiecle.* S'il eut été auſſi habile Canoniſte & auſſi habile Théologien qu'il eſt grand Ecrivain & grand Poëte ; (dit l'Auteur des *Erreurs de V*.*) il eut trouvé des preuves démonſtratives de la Confeſſion dans les Conciles tenus dans le quatrieme ſiecle.

Le ſecond Canon du Concile de Laodicée tenu en 372. porte, *qu'il faut impoſer une pénitence proportionnée à la*

qualité du péché, à ceux qui prient, ſe confeſſent, & donnent des preuves d'un véritable amendement.

Pour impoſer des pénitences, il falloit connoître les péchés, mais on ne pouvoit les connoître que par la déclaration qu'on en faiſoit. Cette déclaration eſt auſſi ancienne que la Religion. St. *Jacques* interprête des volontés de JESUS-CHRIST, ayant dit dans ſon Épitre : *Confeſſez, avouez vos fautes les uns aux autres ;* les premiers Chrétiens ſe ſoumirent à cette pratique qui eſt la gardienne des mœurs.

Il y eut à la vérité des confeſſions publiques qui ſe faiſoient devant les Fidéles comme ſur un théatre ; mais il y avoit en même temps la Confeſſion ſecrete ou auriculaire, qui ſe faiſoit ſeul à ſeul à l'Évêque ou à un Prêtre délégué par l'Évêque. M. de V*. veut que la Confeſſion ait commencé par les Monaſteres. Mais cette pratique étoit auſſi commune pour les Laïques que pour les Moines, puiſque le Concile de Paris de l'an 829. défend dans le Canon 46. d'*aller ſe confeſſer dans les Monaſteres ; les Prêtres, Moines, ne pouvant recevoir les confeſſions que des Moines de leur Communauté.*

1°. La Confeſſion ſe trouve néceſſairement établie par le pouvoir que donna JESUS-CHRIST à ſes Apôtres de lier & de délier, de remettre & de retenir les péchés. (Saint *Matthieu*, chap. 16. verſet 19. St *Jean*, chap. 20. v. 23.) Les Miniſtres ne peuvent exercer ce double pouvoir que d'après l'aveu des coupables ; & l'uſage conſtant de l'Egliſe depuis les premiers ſiecles, vaut bien les paradoxes de M. de V*. . . Nous prions ce ſavant Auteur en finiſſant cet article de nous montrer la *Bulle du Pape Grégoire XV. émanée de ſa Sainteté le 30 Août 1622, par laquelle il ordonne de révéler les confeſſions en certains cas.* Je ſuis perſuadé qu'il ſera fort embarraſſé ; & il ne le ſeroit pas moins ſi on lui demandoit de citer d'une maniere nette, & préciſe les autorités qu'il allegue vaguement & d'après des Écrivains ſans aveu.

CONSTANTIN.

Portrait fidele de ce Prince.

M. de V*. l'apologiſte de *Néron*, devoit être naturellement le détracteur de *Conſtantin*. Il le peint comme un monſtre : nous nous garderons bien de le juſtifier en tout ; mais

mais nous bornant à rapporter les faits d'après M. le *Beau*, Auteur de l'excellente *hiſtoire du bas Empire*, nous tiendrons en garde nos Lecteurs contre l'eſprit de ſatyre & d'irréligion.

Zoſime, ennemi mortel du Chriſtianiſme & par cette raiſon de *Conſtantin* même, a voulu jetter du ridicule ſur la converſion de ce Prince. Il raconte que l'Empereur ayant fait cruellement mourir ſa femme *Fauſta* & *Criſpe* ſon fils, tourmenté par ſes remords, s'adreſſa d'abord aux Prêtres de ſes Dieux, pour obtenir d'eux l'expiation de ſes crimes; que ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'en connoiſſoient point pour des forfaits ſi atroces, on lui préſenta un Egyptien venu d'Eſpagne, qui ſe trouva pour lors à Rome, & qui s'étoit inſinué auprès des femmes de la Cour; que cet impoſteur lui aſſura que la Religion des Chrétiens avoit des ſecrets pour laver tous les crimes, quels qu'ils fuſſent, que le plus grand ſcélérat, dès qu'il en faiſoit profeſſion, étoit auſſi-tôt purifié: que l'Empereur ſaiſit avidement cette doctrine, & qu'ayant renoncé aux Dieux de ſes Peres, il devint la dupe du charlatan Egyptien. *Sozomene*, plus ſenſé que *Zoſime*, dont il étoit preſque contemporain, réfute ſolidement cette fable & quelques-autres menſonges, que les Payens débitoient par un aveugle déſeſpoir. *Fauſta* & *Criſpe* ne moururent que la vingtieme année du régne de *Conſtantin*; & d'ailleurs les Prêtres Payens ſe ſeroient bien gardés d'avouer que leur Religion ne leur fourniſſoit aucun moyen d'expier les crimes, eux qui enſeignoient que pluſieurs de leurs anciens héros, après les plus horribles meurtres, avoient été purifiés par de prétendues expiations.

Quant au meurtre de *Criſpe* & de *Fauſta*, *Conſtantin* fut malheureuſement la dupe des préventions qu'on lui inſpira. *Criſpe* accuſé par ſa belle-mere *Fauſta* d'une paſſion inceſtueuſe, qu'il avoit oſé lui déclarer, fut condamné par ſon Pere à avoir la tête tranchée dans les premiers mouvemens de la colere & de la jalouſie; mais ſa mort fut bientôt vengée. Le Pere infortuné commença par ſe punir lui-même. Accablé des reproches de ſa mere *Hélene* & plus encore de ceux de ſa conſcience, qui l'accuſoit ſans-ceſſe d'une injuſte précipitation, il ſe livra à une eſpece de déſeſpoir. Toutes les vertus de *Criſpe* irritoient ſes remords: il ſembloit avoir renoncé à la vie. Il paſſa quarante jours entiers dans les larmes, ſans faire uſage du

bain, ſans prendre de repos. Il ne trouva d'autre conſolation que de ſignaler ſon repentir par une ſtatue d'argent qu'il fit dreſſer à ſon fils ; la tête étoit d'or ; ſur le front étoient gravés ces mots : *Fils injuſtement condamné.* Cette ſtatue fut dans la ſuite tranſportée à Conſtantinople où elle ſe voyoit dans le lieu appellé *Smyrnium.*

La mort de *Criſpe* chéri de tout l'Empire attira ſur *Fauſta* l'indignation publique. On oſa bientôt avertir *Conſtantin* des déſordres de ſa perfide Epouſe : elle fut accuſée d'un commerce infâme, qu'il avoit peut-être ſeul ignoré juſques alors. Ce nouveau crime devint une preuve de la calomnie : auſſi malheureux Mari que malheureux Pere, également aveugle dans ſa colere contre ſa femme & contre ſon fils, il ne ſe donna pas non plus, cette fois, le temps d'avérer l'accuſation, & il courut encore le riſque de l'injuſtice & des remords. Il fit étouffer *Fauſta* dans une étuve. On voit par ce récit qui eſt des plus fideles, que *Conſtantin* ne ſacrifia point ſon fils & ſa femme à ſa cruauté ; mais qu'ils furent la victime d'une crédulité, dont il ſe repentit amérement.

Puiſque M. de V. a tant appuyé ſur les défauts de ce grand Prince, il auroit bien pu en faire remarquer les vertus.

Quand il ſe vit maître des pays qui avoient appartenu à ſon pere, c'eſt-à-dire, des Gaules, de l'Eſpagne & de l'Angleterre, il ne ſongea qu'à gouverner ſes Sujets avec une extrême douceur, & à vaincre les Barbares qui remuoient ſur les bords du Rhin & de l'Océan. *Maximien-Hercule* ayant donné ſa fille *Fauſta* en mariage *à Conſtantin*, lui accorda en même temps le titre d'Auguſte. *Conſtantin* eût pour *Maximien* toutes ſortes d'attentions & de bontés, & lui pardonna généreuſement une offenſe qu'il pouvoit punir. Sa libéralité n'eſt pas moins eſtimable : dans tous ſes voyages il s'informoit des miſeres, afin de procurer du ſoulagement à tous ceux qui ſouffroient. Ayant été témoin d'une calamité qui affligeoit pluſieurs Provinces des Gaules, il ne ſe contenta pas de les ſécourir, il ne put même s'empêcher de mêler ſes larmes à celles des miſérables.

Après les grandes victoires qu'il remporta ſur *Maxence* & ſur *Licinius*, il montra une douceur & une modération qui lui gagnerent le cœur de ceux même qui avoient été ſes ennemis. Il donna une loi en faveur de tous ceux qui

avoient été faits eſclaves par la tyrannie de *Maxence*, & leur rendit la liberté. Il en fit une autre, par laquelle il s'engageoit à nourrir les enfans des pauvres, défendant de les vendre, comme il n'étoit que trop ordinaire. Il en fit pluſieurs autres, qui prouvent qu'il ſe regardoit comme le pere de tous ſes ſujets & ſur-tout des plus foibles. Il travailla de tout ſon pouvoir à réformer les déréglemens de l'Empire & à y établir les bonnes mœurs, l'humanité, la paix & l'union.

Il ſe diſtingua ſur-tout par ſon zèle pour le Chriſtianiſme. Il avoit plus de joie d'apprendre la converſion d'un homme que la conquête d'une Province. Il ne recommandoit rien tant à ſes enfans que de ſervir Dieu, d'aimer l'Egliſe, & de préférer la piété à la Couronne. Il ne mettoit auprès d'eux que des perſonnes capables de les porter à la vertu par leurs diſcours & par leurs exemples. Loin de rougir d'aucun exercice de la Religion, il ſe faiſoit une gloire de pratiquer publiquement les plus humilians. Il avoit la patience d'écouter debout les plus longs & les plus ennuyeux diſcours, qu'il plaiſoit à *Euſebe* de lui faire, tant il avoit de reſpect pour la parole de Dieu, & pour tout ce qui regardoit la Religion.

Des Diacres & des Miniſtres inférieurs d'une piété connue, étoit chargés de faire garder l'ordre & la diſcipline dans le Palais. *Conſtantin* interdit non-ſeulement l'exercice de l'idolâtrie, mais même les ſpectacles & tout ce qui pouvoit déplaire à Dieu & corrompre les mœurs. Il fut chaſte, pieux, laborieux & infatigable, grand Capitaine, heureux dans la guerre, & méritant ces ſuccès par une valeur brillante & par les lumieres de ſon génie; protégeant les Arts & les encourageant par ſes bienfaits. Si on le compare avec *Auguſte*, on trouvera qu'il ruina l'idolâtrie avec les mêmes précautions & la même adreſſe, que l'autre employa à détruire la liberté.

Les Auteurs Payens lui ont voulu trop de mal pour en dire du bien, & nos Philoſophes haïſſent trop notre Religion, pour rendre juſtice au premier Prince qui la fit triompher. *Victor* prétend que dans les dix premieres années ce fut un héros; dans les douze ſuivantes un raviſſeur; & un diſſipateur dans les dix dernieres. Il eſt aiſé de ſentir que dans ces deux reproches de *Victor*, l'un porte ſur les richeſſes que *Conſtantin* enleva à l'idolâtrie, & l'autre ſur celles dont il combla l'Égliſe. C'eſt ainſi qu'on pourroit détruire le

plupart des reproches qu'on lui a faits, ſi d'autres Ecrivains, plus éloquens que nous, ne s'étoient déja chargés de ce travail.

Avant que de finir cet article, nous dirons un mot ſur l'origine d'*Hélene*, mere de *Conſtantin*. M. de V.* prétend, qu'elle n'étoit que *concubine*, & qu'il *n'y eut jamais de Mariage avéré entr'elle & Conſtance Chlore*. Il eſt vrai que quelques Auteurs anciens l'ont dit avant lui; mais des Ecrivains encore plus ſûrs en matiere d'hiſtoire, lui donnent le titre de femme légitime & leur témoignage eſt confirmé par pluſieurs raiſons. Les Panégyriſtes de ce temps-là, malgré le caractere de flatterie, attaché dans tous les ſiecles aux Orateurs de ce genre, auroient-ils oſé louer en face *Conſtantin* d'avoir imité la chaſteté de ſon Pere, en s'éloignant dès ſa premiere jeuneſſe des amuſemens de l'amour, pour contracter un engagement ſérieux & légitime; ſi la naiſſance même du Prince, devant qui ils parloient, eut démenti cet éloge! Une contre-vérité ſi groſſiere n'eut-elle pas eu toute l'apparence d'une ſatyre? *Dioclétien* auroit-il traité *Conſtantin*, comme le ſujet le plus diſtingué de ſa Cour? Seroit-ce le premier, qu'il auroit propoſé, quand il fut queſtion de nommer des *Céſars*? Et *Galere* qui cherchoit à écarter ce jeune Prince, auroit-il alors manqué de faire valoir le défaut de ſa naiſſance? Ce qu'il ne fit pourtant pas, comme nous le voyons par le récit de *Lactance*. De plus, tous les Auteurs qui parlent de la ſéparation de *Conſtance* & d'*Hélene*, quand il fut obligé d'épouſer *Théodore*, diſent qu'il la répudia: elle étoit donc ſon Epouſe. Telles ſont les réflexions de M. le *Beau* auxquelles le Lecteur ſenſé ſouſcrira avec plaiſir. Voyez l'article CROIX.

CORPS.

Il n'eſt point le principe de nos penſées.

Si l'organiſation de nos Corps étoit le principe de nos penſées, dès que les organes ſeroient détruits, l'ame périroit. Ainſi les plantes diviſées, brulées, n'ont plus d'ame végétative; ainſi les hommes réduits en pouſſiere ne penſeroient plus. Mais ſi les penſées ont un principe indépendant du corps, il ſuit que la diviſion, le changement du corps n'altére pas l'exiſtence de ce principe; & qu'à la reſerve des opérations dont l'union de ces deux

êtres eſt l'occaſion, rien ne périt. Or les idées du corps & de l'ame, non-ſeulement ſont diſtinctes, mais elles s'excluent mutuellement. Le corps eſt étendu, il a une ſurface, une profondeur; l'ame n'a point de parties, elle eſt une. Penſer, réfléchir, aimer, affirmer, nier, ce ſont des opérations qui participent à la ſimplicité de Dieu même. Réuniſſez des corps, vous en faites un tout plus grand. Réuniſſez des millions de penſées, tout y eſt ſimple. Le Corps eſt borné, il n'exiſte, il n'agit que là où il eſt; il ne parcourt les eſpaces que ſucceſſivement. L'ame a une ſorte d'immenſité; dans l'inſtant elle vole au-delà des ſiécles & du firmament; elle perce dans le ſein de Dieu même. Quoique étroitement unie à une portion de matiere, rien ne borne ſon opération; elle embraſſe tout à la fois une multitude d'objets.

Le Corps ne peut avoir aucune des propriétés de l'ame. Penſer, réfléchir, juger, aimer, haïr; ce ſont-là des ſentimens dont la matiere n'eſt point ſuſceptible. L'ame ne peut avoir aucune des propriétés du Corps. Un déſir, un acte d'amour ou de haine eſt-il étendu, diviſible, figuré ou coloré? Donc le principe de cet acte ne l'eſt pas; donc les natures de ces deux êtres ſont eſſentiellement différentes.

Le corps eſt diviſible; partagez-le en cent parties, il forme cent corps qui ſubſiſtent ſeuls, ſans rapport avec le tout dont ils ont été ſéparés. Si l'ame étoit corporelle, en ſéparant les parties penſantes, chaque partie ſeroit une ame. Mais elle eſt indiviſible; ſource intariſſable de penſées & de déſirs, qu'elle forme à l'infini, le principe eſt toujours unique; on ne peut pas plus la diviſer, que Dieu même, la ſource de toute intelligence.

Le Corps eſt pénétrable; chaque partie n'occupe qu'une place & ne peut ni la quitter ſans mouvement, ni la céder ſans en occuper une autre. L'étendue, la nature de ſon exiſtence, tout eſt fixé. L'ame ſe replie & ſur elle-même & ſur d'autres objets; en exiſtant, elle connoit ſa propre exiſtence; elle forme ſes penſées, les examine, les juge. Elle n'eſt pas moins féconde, moins active ſur les êtres étrangers; elle les pénétre; ils ne compoſent point ſon être, & cependant ils ſervent à l'exercice de ſes facultés.

Le Corps n'a du rapport qu'avec les corps; la moindre particule d'air ou d'eau, entre dans l'harmonie de l'Univers

extérieur ; mais tous les aſtres enſemble n'ont rien de commun avec la plus ſimple des vérités ; c'eſt un monde à part. L'ame n'a aucun rapport direct avec l'Univers ſenſible : elle y tient par les organes du corps ; mais les ſenſations mêmes, dont ils ſont l'occaſion dans elle, ſont ſpirituelles. Elles n'entrent dans le plan du monde viſible que pour le connoître, l'admirer & en jouir : rapport infiniment plus noble que celui des Corps. Par ſa nature elle n'eſt liée qu'au monde intellectuel, c'eſt-à-dire, aux ſciences & aux vérités. La différence infinie de ces deſtinations annoncent la différence des natures.

Le corps eſt ſuſceptible de changement, d'altération. Eſt-il uni ou décompoſé, aride ou végétatif ? Autres propriétés, autre figure. L'ame en changeant elle-même avec liberté ſes opérations, eſt en quelque maniere immuable comme la vérité qu'elle a pour objet : elle doit être de même nature. En effet, ſi elle étoit matiere, en changeant les combinaiſons matérielles, on pourroit changer les vérités géométriques. Le même atome, autrement configuré ſeroit tout à la fois jugement affirmatif & négatif : il n'y auroit plus de vérité éternelle & indépendante. Allons plus loin ; Dieu lui-même pourroit être matiere. Qu'une penſée ſoit matérielle, & que la ſource des penſées ſoit matérielle, c'eſt tout un. Ainſi donc l'immutabilité des vérités prouve la ſpiritualité des êtres qui ont la vérité pour principe & pour objet de leurs opérations.

CROIX.

Apparition de la Croix à Conſtantin.

Ceux qui combattent ce miracle avec M. de V. * s'appuyent ſur l'incertitude du lieu où il s'eſt paſſé ; ce qui leur ſemble affoiblir l'autenticité du fait en lui-même, ſur la narration de *Lactance* & de *Sozomene*, qui ne parlent de cette apparition de la Croix que comme d'un ſonge de *Conſtantin*, ſur le ſilence des Panégyriſtes de *Porphyrius Optatianus*, poëte contemporain de *Conſtantin*, d'*Euſebe* même qui n'en dit rien dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, & de St. *Grégoire de Naziance*, qui racontant un miracle pareil arrivé du tems de *Julien*, ne dit pas un mot de celui-ci, qu'il auroit dû naturellement citer, s'il y eut donné quelque croyance. Le ſerment même que fit *Conſtantin* à *Euſebe* pour conſtater ce fait leur rend la

choſe plus ſuſpecte. Qu'étoit-il beſoin de jurer pour prouver un fait dont il devoit y avoir tant de témoins ?

Les bons critiques répondent qu'il y a dans l'hiſtoire une infinité de faits dont la vérité n'eſt pas moins conſtatée, quoiqu'on ne ſache ni le lieu ni quelquefois le tems même où ils ſont arrivés ; que *Lactance* n'écrivant pas une hiſtoire, ne détruit rien par ſon ſilence, & qu'il ne parle que de l'ordre que *Conſtantin* reçut en ſonge la veille du combat contre *Maxence*, de faire graver ſur les boucliers de ſon armée le monogramme de *Chriſt*, parce qu'ayant pour objet la mort des perſécuteurs, il omet tout ce qui étoit arrivé depuis le commencement de la guerre juſqu'à la mort du tyran ; que le récit de *Sozomene* qui vivoit au cinquieme ſiécle & qui a été copié par beaucoup d'autres, prouve ſeulement que ce miracle étoit contredit dès-lors, & que ſon témoignage ne doit être compté pour rien, puiſqu'après avoir raconté la choſe comme un ſonge, il rapporte enſuite le récit d'*Euſebe* avec ſa preuve, c'eſt-à-dire avec le ſerment de *Conſtantin*, ſans donner aucune marque de défiance ; que les Panégyriſtes étant idolâtres n'avoient garde de relever cette apparition de la Croix, qui faiſoit horreur aux Payens comme le ſigne le plus malheureux ; qu'on trouve cependant dans leurs diſcours même de quoi appuyer la vérité de ce fait ; que c'eſt-là ſans doute ce mauvais préſage dont ils parlent qui effraya les Aruſpices & les Soldats ; que c'eſt ce même phénomene qui, déguiſé ſous des idées plus favorables & plus aſſorties à la ſuperſtition payenne, donna, comme ils le diſent, occaſion au bruit qui courut par toute la Gaule, qu'on avoit vu en l'air des armées éclatantes de lumiere, & qu'on avoit entendu ces mots : *Nous allons au ſecours de Conſtantin.* Quant au ſilence d'*Optatianus*, d'*Euſebe* dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, & de St. *Grégoire* ; le premier étoit payen ſelon toute apparence, & d'ailleurs ſes accroſtiches bizarres ne méritent aucune conſidération ; *Euſebe* dans ſon hiſtoire, n'a fait que parcourir ſuccintement toute cette guerre ; il en a reſervé le détail pour la vie de *Conſtantin* ; St. *Grégoire*, dans l'endroit dont il s'agit, ne parlant que des prodiges qui empêcherent les Juifs de rebâtir le Temple de Jéruſalem, n'avoit pas beſoin de s'écarter de ſon ſujet pour citer des exemples ſemblables ; & jamais a-t-on douté d'un fait hiſtorique, parce qu'il n'eſt pas rappellé par les

Auteurs, toutes les fois qu'ils racontent d'autres faits qui y ſont conformes? Pour ce qui eſt du ſerment de *Conſtantin*, il eſt étrange, diſent-ils, que ce qu'on regarde comme une preuve de vérité dans la bouche du commun des hommes, ſoit converti en preuve de menſonge dans celle d'un ſi grand Prince. Eſt-il donc étonnant que l'Empereur s'entretenant en particulier avec *Euſebe* d'un fait auſſi extraordinaire, que celui-ci n'avoit pas vû, quoique tant d'autres en euſſent été témoins, il ait voulu déterminer ſa croyance par un ſerment? Après tout, ou les adverſaires accuſent *Conſtantin* d'un parjure; ce qui eſt un attentat à la mémoire d'un ſi grand Prince; ou ils imputent à *Euſebe* d'avoir outragé la Majeſté Impériale par une impoſture criminelle, qui démentie par les ſeuls témoins oculaires, lui auroit attiré l'indignation de tout l'Empire & la juſte colere des fils de *Conſtantin*, ſous les yeux deſquels il écrivoit. Sur ces raiſons & d'autres ſemblables, ceux qui défendent la réalité de ce miracle, s'en tiennent à l'autorité d'*Euſebe*, dont la fidélité dans le récit des faits, du moins de ceux qui n'intéreſſent point l'Arianiſme, n'a jamais été conteſtée.

DANIEL.

Sa Prophétie ſur le Meſſie.

Ce Prophete ſi revéré des Rois de Babylone, vit à diverſes fois, & ſous des figures différentes, quatre Monarchies ſous leſquelles devoient vivre les Juifs. Occupé de la ſervitude de ſon Peuple à Babylone, & des 70 ans qu'elle devoit durer, ſuivant la Prophétie de *Jérémie*, au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ſes freres, il voit un autre nombre d'années & une autre délivrance bien plus importante.

» Lorſque j'étois en priere, dit-il, l'Ange *Gabriel* me » parla ainſi: *Daniel*, je ſuis venu pour vous inſtruire; » ſoyez attentif à ce que je vais vous découvrir. Le temps » des 70 ſemaines eſt fixé par rapport à votre Peuple & à » votre Ville ſainte, afin qu'alors la prévarication ceſſe & que » le péché prenne fin, que l'iniquité ſoit expiée & que la » juſtice éternelle lui ſuccéde, que la révélation & la » Prophétie ſoient accomplies & que le Saint des Saints » ſoit oint. Sachez donc & comprenez-le bien, que » depuis l'ordre qui ſera donné de rébâtir Jéruſalem juſ-

» qu'au tems où paroîtra le Roi ou le Chriſt, Chef, il y » aura ſept ſemaines & ſoixante-deux ſemaines.

» Les Places & les Murs de Jéruſalem ſeront donc » rebâtis, quoique dans des tems difficiles; & après » ſoixante-deux ſemaines, le Chriſt ſera mis à mort, & » perſonne ne ſera pour lui; & le Peuple qui aura pour » Chef le Prince qui doit venir, détruira la Ville & le » Sanctuaire; la guerre ne finira que par une entiere dé- » ſolation. L'on verra dans le Temple & autour de la Ville » les abominations de la déſolation; & juſqu'à l'entiere » ruine qui a été reſolue, on ajoutera déſolation à déſo- » lation. » Voilà la Prophétie. (*Daniel*, c. 9.)

Or, il eſt évident, 1°. que *Daniel* parle ici du Meſſie; qu'il le déſigne par ſon nom & par ſes titres perſonnels. Lui ſeul eſt le Roi, le Chriſt, le Saint des Saints, la juſtice éternelle, la fin des Prophéties; lui ſeul peut mettre fin à l'iniquité, expier le péché, abolir les ſacrifices pour être l'auteur d'une nouvelle alliance; lui ſeul peut être mis à mort pour le ſalut des hommes. Voilà les traits caractériſtiques du Meſſie; 2°. Il eſt auſſi évident que les ſemaines dont il s'agit ici ſont des ſemaines d'années qui font 490 ans; car des ſemaines de jours ou de mois, ne ſuffiſent pas pour l'accompliſſement des événemens prédits. Ainſi ſans s'arrêter aux difficultés des Chronologies il eſt certain que le Meſſie doit venir au bout de 490 ans, dont le commencement eſt attaché à un Edit qui ordonnera de rebâtir la Ville de Jéruſalem, avant la ruine de cette Ville, avant l'abolition des ſacrifices, avant l'entiere déſolation de ce Peuple. Or, il y a 17 ſiécles que les 490 années ſont écoulées, que Jéruſalem & le Temple ont été renverſés par *Tite*, que les Sacrifices ont ceſſé, & que les Juifs ſont dans une entiere déſolation. Il y a donc plus de 1700 ans que le Meſſie eſt venu. Mais ſi tous les traits du portrait qu'en fait *Daniel* conviennent à JESUS-CHRIST, & à lui ſeul, comme on n'en peut pas douter; s'il a paru dans le tems marqué; ſi depuis ſa venue les Juifs reſtent diſperſés ſans Autels, ſans Villes, &c. n'eſt-il pas certain que JESUS-CHRIST eſt le Meſſie?

DES-BARREAUX. (a)

Aveu remarquable de Bayle au ſujet des Eſprits forts.

Ce fameux incrédule ſe convertit ſur la fin de ſes jours, & nous citerons à cette occaſion un paſſage de *Bayle*, dans lequel on trouvera un aveu remarquable ſur les eſprits forts.

[Il me paroît aſſez poſſible, dit-il à l'article *Des-Barreaux*, (Remarque F.) que ceux qui n'ont rien déterminé poſitivement, ni ſur l'exiſtence, ni ſur la non exiſtence de Dieu, lui faſſent des vœux & des prieres à la vue d'un grand péril. Or c'eſt l'état de preſque tous les incrédules. Ils doutent s'il y a un Dieu; ils ne connoiſſent pas clairement qu'il n'exiſte point. M. l'Évêque de Tournai commence par cette penſée ſes *Réflexions ſur la Religion.* Il eſt naturel que de telles gens aux approches de la mort prennent le parti le plus ſûr, & que *ad majorem cautelam*, ils ſe recommandent à la grace & à la miſéricorde divine. Ils eſperent quelque choſe de leurs prieres, en cas qu'il y ait un Être qui les entende, & qui les puiſſe exaucer, & ils n'ont rien à craindre en cas qu'il n'y aît pas un tel Être. Mais ſi quelqu'un étoit parvenu à un tel degré de mécréance, qu'il ſe fut fermement perſuadé le pur Athéiſme, & qu'il demeurât dans cette perſuaſion pendant qu'il ſeroit malade dangereuſement, je ne conçois pas qu'il ſoit poſſible qu'il invoquât Dieu au fond de ſon cœur. N'allons donc pas nous imaginer que *Des-Barreaux* tombât dans l'extravagance qu'on lui a imputée, d'invoquer Dieu, ſans croire qu'il y eut un Dieu. Diſons plutôt, que ſa coutume de l'invoquer dans ſes maladies, eſt une marque, ou qu'au temps de ſa ſanté il ne doutoit point de l'exiſtence de Dieu; (c'eſt ce qu'on aſſure dans le Mémoire qui m'a été communiqué,) ou que tout au plus il mettoit cela en problême, mais en problême dont il embraſſoit l'affirmative, quand il craignoit de mourir. L'inclination à la volupté lui faiſoit reprendre ſon premier train, ſon premier langage, lorſque ſa ſanté étoit revenue. Cela ne prouve point qu'en effet il fut athée: cela prouve ſeulement, ou qu'il rejettoit preſque tous les dogmes particuliers des

(a) Il étoit Conſeiller au Parlement de Paris, & mourut chrétiennement en 1674. On connoît ſon admirable Sonnet: *Grand Dieu, tes jugemens*, &c.

Religions positives, ou que par un principe d'orgueil, il craignoit qu'on ne le raillât d'être déchu de la qualité d'esprit fort, s'il ne continuoit pas à parler en libertin. Il est assez apparent que ceux qui affectent dans les Compagnies, de combattre les vérités les plus communes de la Religion, en disent plus qu'ils n'en pensent: la vanité a plus de part à leurs disputes que la conscience. Ils s'imaginent que la singularité & la hardiesse des sentimens qu'ils soutiendront, leur procurera la réputation de grands esprits. Les voilà tentés d'étaler contre leur propre persuasion les difficultés à quoi sont sujettes les doctrines de la Providence, & celles de l'Évangile. Ils se font donc peu à peu une habitude de tenir des discours impies, & si la vie voluptueuse se joint à leur vanité, ils marchent encore plus vite dans ce chemin. Cette mauvaise habitude contractée, d'un côté sous les auspices de l'orgueil, & de l'autre sous les auspices de la sensualité, émousse la pointe des impressions de l'éducation; je veux dire qu'elle assoupit le sentiment des vérités qu'ils ont apprises dans leur enfance touchant la Divinité, le Paradis, & l'Enfer; mais ce n'est pas une foi éteinte, ce n'est qu'un feu caché sous la cendre. Ils en ressentent l'activité, dès qu'ils se consultent & principalement à la vue de quelque péril. On les voit alors plus tremblans que les autres hommes. Le souvenir d'avoir témoigné plus de mepris qu'ils n'en sentoient pour les choses Saintes, & d'avoir tâché de se soustraire intérieurement à ce joug, redouble leur inquiétude. On n'a presque jamais vu qu'un homme grave, éloigné des voluptés & des vanités de la terre, se soit amusé à dogmatiser pour l'impiété dans les Compagnies, encore qu'une longue suite de méditations profondes, mais mal conduites, l'eût précipité dans la réjection intérieure de la Religion. Bien loin qu'un tel homme voulut ôter de l'esprit des jeunes gens les doctrines qui peuvent les préserver de la débauche, bien loin qu'il voulut inspirer ses opinions à ceux qui en pourroient abuser, ou à qui elles feroient perdre les consolations que l'espérance d'une éternité heureuse leur fait sentir dans leurs miseres, il les fortifieroit là-dessus par un principe de charité & de générosité.... Voilà ce que sont les incrédules de système; ceux que la débauche ni la vanité n'ont point gatés..... Cela porte à croire que les libertins semblables à *Des-Barreaux*, ne sont guere persuadés de ce qu'ils disent. Ils

n'ont guere examiné, ils ont appris quelques objections, ils en étourdiſſent le monde, ils parlent par un principe de fanfaronnerie, & ils ſe démentent dans le péril.]

DESCARTES.

Il eſt le Fondateur de la bonne Métaphyſique.

M. de V*. a beaucoup déprimé *Deſcartes*; en ſavez-vous la raiſon? C'eſt qu'il a porté la lumiere dans les ténebres de la Métaphyſique, & que M. de V*. ſait que cette ſcience eſt auſſi favorable à la Religion, que ſes écrits lui ſont contraires. Nous ne refuterons ici les injures qu'il lui dit, qu'en citant les témoignages de quelques Ecrivains, dont le ſuffrage vaut bien celui d'un homme qui dépriſe tout ce qui n'eſt pas ſorti de ſa plume.

« On avoit philoſophé trois mille ans, dit M. *Nicole*, » ſur divers principes; & il s'éleve dans un coin de la terre, un » homme qui change toute la face de la Philoſophie, & qui » prétend faire voir que tous ceux qui ſont venus avant » lui, n'ont rien entendu dans les principes de la nature. » Et ce ne ſont pas ſeulement de vaines promeſſes; car » il faut avouer que ce nouveau venu donne plus de lu» mieres ſur la connoiſſance des choſes naturelles, que » tous les autres enſemble n'en avoient donné. » *Deſcartes* étoit un de ces génies, dit l'Auteur de *l'Apologie de la Métaphyſique*, qui ſupérieur à ſon ſiecle, étoit né pour éclairer les ſiecles futurs. Il a éclairci la Métaphyſique, l'a approfondie, l'a rendue plus acceſſible à des eſprits ordinaires. Par elle il a jetté les fondemens de la bonne Phyſique & de la ſaine Morale. Par elle il a ſolidement prouvé l'exiſtence d'un Dieu, la diſtinction du corps & de l'ame, l'immatérialité des eſprits, l'inefficace de la matiere, eſſentiellement dépendante dans toutes ſes modifications, de l'impreſſion du premier moteur; & par ce moyen il a facilité l'accord de la raiſon avec la foi. A l'aide de cette ſcience, il a parfaitement ſenti l'uſage de la Géométrie dans l'étude de la nature, & s'eſt ouvert cette vaſte carriere de la Phyſique expérimentale, où d'autres venus enſuite, ont fait de ſi étonnans progrès. Qui pourroit ſe vanter dans l'ordre de l'eſprit & dans un ordre purement humain, d'avoir fait d'auſſi grandes choſes? Il eſt remarquable que deux Philoſophes auſſi ſublimes que M. *Deſcartes* & M. *Paſcal*, ont été en même

temps infiniment éloignés de l'eſprit libertin qui a depuis animé tant de prétendus Philoſophes. *Deſcartes* a toujours été très-ſoumis aux lumieres de la révélation : pour M. *Paſcal* ſa piété fut encore plus ſublime que ſon génie. (Voyez ſon article.)

Quelques incrédules ont voulu compter *Deſcartes* pour un de leurs Chefs. Ils ont cru qu'il avoit étendu le doute philoſophique, dont il recommandoit tant la pratique, juſqu'aux vérités révélées; mais c'eſt une calomnie. On ſait qu'il les reſpecta toute ſa vie, comme il le devoit; il les regardoit comme d'un ordre trop ſupérieur à la raiſon, pour vouloir les y aſſujettir. On voit par-tout dans ſes ouvrages & dans ſes lettres, qu'il diſtinguoit le Philoſophe du Chrétien; & que s'il parloit avec hardieſſe ſur tous les objets de la raiſon, il ne parloit qu'avec ſoumiſſion ſur tous les objets de la foi.

On eſt obligé de détruire une autre impoſture que *Deſcartes* ſe vit lui-même forcé de réfuter. Il n'avoit point parlé dans ſes *Méditations Métaphyſiques* de l'immortalité de l'ame; on l'accuſa de n'y pas croire; mais il répondit, ſuivant M. *Thomas*, dont nous emprunterons les paroles, qu'ayant établi clairement dans cet Ouvrage la diſtinction de l'ame & de la matiere, il ſuivoit néceſſairement de cette diſtinction, que l'ame par ſa nature ne pouvoit périr avec le corps. « Ce n'étoit donc pas ſeulement comme Chré-» tien, mais même comme Philoſophe, qu'il croyoit que » l'ame eſt immortelle. Eh comment ſe refuſer à un dogme » ſi conſolant & ſi doux! Peut-on croire à un premier » Être juſte & bienfaiſant, ſans croire qu'il récompenſera » l'homme vertueux qui tâche de lui reſſembler? Cette » eſpérance n'eſt-elle pas le ſoutien de l'homme dans » le malheur, ſon appui dans ſa foibleſſe, ſon en-» couragement dans ſes vertus? Ah! ſans doute il » faut qu'il y ait un monde tout différent, où les iné-» galités cruelles de celui-ci ſoient réparées, où l'homme » juſte ſoit remis à ſa place, où les oppreſſions ceſſent, » où les perſécuteurs n'aient plus de pouvoir, où l'homme » ſoit enfin l'égal de l'homme, ſans ne pouvoir plus être » ni tourmenté ni avili. Il faut que celui qui a ſouffert, » ou qui eſt mort pour la vertu puiſſe dire à Dieu: *Etre* » *juſte & bon, je ne me répens pas d'avoir été vertueux.* » Comment donc peut-il y avoir des hommes, qui re-» noncent volontairement à une ſi douce eſpérance? Pour » moi ſi j'avois le malheur de douter de ce dogme, je cher-

» cherois bien plutôt à me faire illuſion. Je me garderois » bien d'ôter cette conſolation aux foibles, ce frein aux » hommes puiſſants, cette reſſource d'un avenir à tous les » malheureux. Je me garderois bien de m'avilir à mes » propres yeux : car plus l'homme aura une grande idée » de ſon Être, plus il ſera diſpoſé à ne rien faire d'indigne » de lui-même. *Eloge de* Deſcartes, *note* 21. »

DID. * * *

Caractere de cet Auteur & de ſes Ouvrages.

On a comparé cet Auteur, déchirant les Livres Saints, à *Charles* XII, qui veut couper le feuillet où *Boileau* blâme les Conquérans. Il y a du vrai dans cette comparaiſon, & M. *Did.* *** eſt auſſi fanatique contre la Religion, que le Monarque Suédois l'étoit pour la gloire. Ce cruel ennemi de la Religion préluda dans de petites brochures & dans des Romans obſcenes ; car c'eſt dans ces Livres, que les Philoſophes modernes apprennent & débitent leur Caté-chiſme ; mais il porta les grands coups dans ſes *Penſées Philoſophiques* qui le firent enfermer. Un Journaliſte célébre a mis cet ouvrage en parallele avec les *Lettres Philoſophiques* ; en effet, ſi ces deux livres différent peu par le titre, ils différent encore moins par le but de leurs Auteurs.

Il y a dans les *Penſées* bien plus de feu & d'énergie que dans les *Lettres* ; celles-ci, toutes fondues enſemble, feroient à peine quelques lignes des autres. De part & d'autre, ce ſont cependant les mêmes traits ; mais dans les *Penſées*, ils reçoivent une meilleure trempe, ils ſont décochés avec bien plus de vigueur que dans les *Lettres* : le ſtyle des *Lettres* éblouit par ſes agrémens ingénieux ; celui des *Penſées* étonne par ſes tours ſinguliers : là c'eſt un critique amuſant, qui égaie ſa bile par des obſervations ſacriléges ; ici, c'eſt un enthouſiaſte éloquent qui exhale en blaſphêmes raiſonnés une colere réfléchie : l'un développe & étend ſes idées avec complaiſance, l'autre ſerre ſes penſées & les lance avec violence pour les graver plus profondément, mais le poiſon de l'un & de l'autre s'écoule à la vue de la Religion.

Les principales erreurs de l'Auteur des *Penſées* ſont 1°. Que les paſſions ſont bonnes, & que la raiſon qui en eſt la regle, & la Religion qui en eſt le frein, n'inſpirent qu'une baſſeſſe honteuſe & une ſtérile indolence. 2°. Que le Dieu des Superſtitieux, c'eſt-à-dire, des Chrétiens, ne

décernant que des récompenſes & des peines éternelles, révolte l'Athée, qui ſeul peut être ramené par le Déiſte Anti-Chrétien. *Son Dieu n'eſt ni trop bon ni trop méchant*; ainſi ſuivant ce judicieux Moraliſte, il fait un ſort égal à l'Innocent & au Coupable. 3°. Ce n'eſt que depuis les nouveaux Philoſophes, qu'on a trouvé des preuves ſatisfaiſantes d'un Être intelligent. Graces aux travaux de ces grands hommes & de M. *Did.**** ſur-tout, le monde n'eſt plus un Dieu : c'eſt une machine qui a ſes poulies, ſes reſſorts & ſes poids. Les *Auguſtin*, les *Chryſoſtôme*, les *Baſile* ne l'ayant pas connu, n'ont pas connu la Divinité. 4°. Le Scépticiſme eſt le premier pas vers la vérité : il doit être général, car il en eſt la pierre de touche... Il ſeroit à ſouhaiter qu'un Scépticiſme univerſel ſe répandît ſur la ſurface de la terre; ... Un demi-Scépticiſme eſt la marque d'un eſprit foible. 5°. Le Chriſtianiſme n'eſt point démontré à quiconque n'a eu aucun commerce avec la Divinité, & n'a jamais été témoin d'aucun miracle. Pourquoi donc exiger qu'on croie le myſtere de la Trinité auſſi fermement qu'on croit une vérité de Géométrie ? L'Auteur ſuppoſe ici que le Chriſtianiſme ne peut être mis en évidence, que par des prodiges : mais ſi cette Religion ſainte peut être démontrée auſſi par des raiſons invincibles, les miracles ne ſont qu'un ſupplément à ces raiſons, à l'appui deſquelles on les fait venir.

Ce n'eſt là que le précis des faux principes de l'Auteur des *Penſées*, mais il les a développées dans ſes différens ouvrages, & ſur-tout dans ſes *Lettres ſur les ſourds & ſur les muets*, par un homme qui ne voit ni n'entend, du moins en matiere de Religion. *L'ENCYCLOPEDIE* a été encore le champ de bataille de M. *Did.****, un des chefs de cette dangereuſe entrepriſe : on lui attribue auſſi une partie de la Theſe de l'Abbé de Prades & de la défenſe de cette Theſe. Ces différens attentats contre la Religion prouvent dans l'Auteur un acharnement bien horrible; & que veut-on ſubſtituer à cet édifice divin ? la chimere monſtrueuſe du Matérialiſme, chimere qui ouvre la porte à tous les vices & à tous les crimes. Dans quel abyme ne tombe-t-on pas lorſqu'on s'écarte de la route de la Religion ? Prions le Pere des lumieres d'y ramener M. *Did.****

Nous avons dit que cet Auteur ne voyoit ni n'entendoit en matiere de Religion; Il ſera facile de le prouver, en citant le jugement qu'un Critique a porté de ſa *Lettre* ſur

les Aveugles. On y érige, dit-il, les brutes en créatures raiſonnables, & on les met à notre niveau. On entreprend d'anéantir la raiſon même, en inſinuant que ſes principes varient autant que nos organes. On porte la licence juſqu'à y avancer que l'impudence cynique, ſi déteſtée des prétendus petits eſprits, eſt l'effort généreux d'une ſublime philoſophie, qui débarraſſe les hommes de préjugés très-incommodes. On y raye du catalogue des vertus, l'humanité, la compaſſion : on nous dit que nos vertus ſe réduiſent à des ſentimens aveugles, à des diſpoſitions machinales qui doivent par conſéquent varier ſelon la différence des organes & les ſenſations qu'on éprouve. Les fauſſes idées, les Paralogiſmes, les Paradoxes inſenſés, les vaines ſubtilités, tout eſt employé avec art pour ſoutenir ces abominables principes. On s'y propoſe de regarder les aveugles en Philoſophe, pour tirer des ſingularités qui leur ſont propres, une théorie à l'uſage de ceux qui ont des yeux ; mais quand on eſt ſoi-même aveugle ſur les principes de la Religion & de la Morale, on ne peut, en traitant un tel ſujet, que donner dans les égaremens les plus affreux ; & c'eſt ce qui eſt arrivé à M. *Did.* ***

DOGMES.

Ils ſont obſcurs & non pas abſurdes.

Les Déiſtes prétendent que les dogmes du Chriſtianiſme ſont abſurdes. Nos myſtéres ſont obſcurs, il eſt vrai ; nous les donnons auſſi comme impénétrables à l'eſprit humain, & nous lui enſeignons qu'il ne les comprendra qu'au tems où celui qui les propoſe maintenant à ſa foi, les lui dévoilera lui-même. Toutefois de ce qu'ils ſont obſcurs, il ne s'enſuit pas qu'ils ſoient abſurdes. Nulle Dialectique n'autoriſe de pareilles conſéquences ; & l'on ne dira jamais, parlant ſenſément, que ce qui eſt au-deſſus de la raiſon, ſoit par cela ſeul contraire à la raiſon. Il eſt certain qu'on ne peut aſſurer d'une propoſition qu'elle eſt abſurde, à moins qu'on n'ait préalablement une connoiſſance parfaite des idées qu'elle renferme. Pour ſavoir ſi ces idées ſe contrediſent, ſi elles s'excluent formellement, & ſi elles ſe combattent, il en faut connoître les propriétés, & ſe tenir bien ſûr qu'on les connoît toutes, autrement on s'expoſe au péril manifeſte de ſe tromper. On prendra pour abſurde ce qui ſemblera ſe contredire par les côtés apperçus,

ſus, & l'on ne verra pas dans ceux qui ſe dérobent, le nœud ſecret qui accorde les diſcordances apparentes. Quiconque juge d'un objet ſans l'avoir comme épuiſé, juge donc en téméraire ; & s'il rencontre le vrai, c'eſt un préſent du hazard, une découverte ſans mérite.

Concluons de là que pour décider des myſteres qu'ils ſont abſurdes, l'incrédule doit ſe vanter d'en connoître tous les rapports, & d'en avoir meſuré toute la profondeur, c'eſt-à-dire, que l'incrédule doit ſoutenir que l'Etre parfait n'a point de ſecrets dont l'homme ne ſoit inſtruit ; que nos foibles lumieres atteignent d'un bout à l'autre à tout ce que Dieu veut & peut ; qu'il eſt inſenſé que la ſageſſe éternelle connoiſſe des vérités inacceſſibles à la raiſon humaine, même ſujette à l'empire des ſens ; qu'il eſt faux que celui qui eſt ſans bornes ait des vues ſupérieures à celui qui a des bornes ; qu'enfin l'incompréhenſible & l'abſurde n'expriment que la même choſe ; & qu'ainſi avouer de l'un qu'il eſt inſéparable des myſtéres, c'eſt ſe ravir toute reſſource pour en écarter l'autre. Encore une fois, voilà ce qu'il faut oſer dire avant que d'avilir nos dogmes ; juſqu'à leur imputer le contradictoire. Il faut ſoi-même porter le Paralogiſme juſqu'à l'excès imprudent de ſuppoſer contraire à la raiſon tout ce qui eſt manifeſtement au-deſſus d'elle. C'eſt donc à ceux qui nous combattent, à ſe demander ſi rien ne les bleſſe dans cette orgueilleuſe doctrine. S'ils en ſont effrayés, pourquoi poſent-ils un principe qui les y mene ; & s'ils l'adoptent, qui pourra ſe ranger de leur parti, ſans démentir ce que ſa conſcience lui fait connoître de ſa foibleſſe ?

Examinons ce qui rend une choſe abſurde ou impoſſible ? C'eſt l'union des propriétés incompatibles, dans le même ſujet, ou le retranchement de quelques-unes des propriétés qui lui ſont eſſentielles, car rien de ce qui eſt, & de ce qui peut être, ne ſauroit combattre ſes propres principes. Il faut que chaque objet renferme ce que ſa nature comporte de néceſſaire. Or dites-moi quelle eſt l'eſſentielle propriété des myſteres ? n'eſt-ce pas de conſterner l'eſprit humain, & de lui paroître abſurdes ? Dieu qui nous demande pour eux le ſacrifice de nos lumieres, répand exprès ſur nos dogmes cette

apparence de contradiction qui nous étonne. S'ils étoient évidemment vrais, comme le ſont les premiers principes, l'économie de la Religion ſeroit renverſée, nous ne ſerions plus conduits par le chemin de l'obſcure foi, & le Chriſtianiſme ceſſeroit d'être ce qu'il eſt, ce que Dieu veut qu'il ſoit. Donc pour juger de nos myſtéres, s'ils ſont abſurdes ou non, il n'eſt beſoin que de ſavoir s'ils confondent nos raiſonnemens, & s'ils paroiſſent ſoulever les idées naturelles; car telle eſt la propriété de tout myſtere, & elle en eſt inſéparable. Or, nos dogmes produiſent ce double effet : l'incrédulité même ne prend que trop le ſoin de nous le reprocher. D'où vient donc qu'elle dit de ces mêmes dogmes qu'ils ſont abſurdes ? Peuvent-ils l'être dès qu'ils ont ce qui convient, & qu'ils n'ont que ce qui convient à leur eſſence ? N'eſt-ce pas au contraire le comble de l'abſurdité, d'employer pour détruire une choſe, ce qui conſtitue le fond de ſa nature, de dire d'elle, qu'elle ſe contredit réellement, lorſqu'il eſt de ſon eſſence de ſembler ſe contredire; & de tourner en preuve contre la vérité, le voile dont on l'a couverte exprès pour la cacher.

ECCLÉSIASTE

ET ECCLESIASTIQUE.

Les SS. PP. attribuent ce Livre à *Salomon*, fondés ſur le titre de l'Ouvrage, où il eſt dit que ſon Auteur étoit fils de *David* & Roi de Jéruſalem. On y trouve d'ailleurs certains endroits qui ne ſemblent convenir qu'à ce Prince. Le nom de l'Auteur de cet Ouvrage n'eſt pas un article de foi; mais il eſt de foi qu'il eſt Canonique, & on ne peut le rejetter ſans crime.

L'Auteur a ramaſſé le ſentiment de pluſieurs Sages, & il ſe propoſe quelquefois des objections. Tel eſt l'endroit, où il dit que, *les hommes n'ont rien de plus que les bêtes; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exiſter*, &c. Mais il répond tout de ſuite à ce diſcours qu'il met dans la bouche d'un impie, comme l'a prouvé M. de *Pompignan* dans ſon Inſtruction Paſtorale ſur la Philoſophie moderne. Nous renvoyons à cet excellent Ouvrage, dans lequel les paſſages ſont comparés : mais on

n'a pas beſoin de citer les paſſages, pour prouver que l'Auteur de l'Eccléſiaſte ne vouloit pas fournir des argumens aux libertins. Seroit-il poſſible que montrant, dans tout le cours de ſon Livre, la vanité de la grandeur, des richeſſes, des plaiſirs & de la ſcience, il finit par dire qu'il n'y a rien de bon que de s'ennivrer des fauſſes délices de la volupté ?

Il eſt certain que l'*Eccléſiaſtique* n'eſt point de *Salomon*; mais il eſt faux que du tems que ce Livre fut écrit, on n'eut point encore le *Pentateuque*. Cet Ouvrage fut compoſé dans le temps du Pontificat d'*Onias* III. ſous le régne de *Ptolomée Epiphanés*, temps auquel l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* avouera que le *Pentateuque* étoit connu. Ainſi les inductions, qu'il tire de quelques paſſages, ne prouvent rien du tout.

Il eſt viſible que l'Auteur de l'*Eccléſiaſtique* a voulu imiter *Salomon*; il copie pluſieurs de ſes penſées & écrit en ſentences détachées comme dans les *Proverbes*; mais ſes expreſſions n'ont ni la même force ni la même vivacité. On ne peut pas douter de la canonicité de ce Livre, elle a été déclarée dans pluſieurs Conciles, entr'autres dans celui de Trente.

EGALITÉ.

La Religion ſeule nous éclaire ſur l'inégalité des conditions.

Dieu eſt-il injuſte dans le partage inégal de ſes dons ? Non, il eſt rempli d'équité, & la raiſon ſeule ſemble nous éclaircir ce Myſtere. Nous ayant deſtinés à la Béatitude, il doit, par le plan de ſa ſageſſe, nous donner tout ce qui eſt néceſſaire pour l'obtenir. Sans pouvoir fixer, ni même connoître préciſément cette meſure de graces, nous en ſommes auſſi aſſurés que de l'équité de Dieu même, parce qu'elle en naît néceſſairement : dès-lors plus de nuages & de doutes ſur cet objet. Eh, faut-il pour s'en convaincre, parcourir les Nations & les ſiecles, entrer dans l'abyſme des cœurs ? Cette voie eſt obſcure, téméraire, impoſſible. Mais tout eſt certain, tout eſt lumineux, lorſqu'au lieu

de conſidérer l'écorce & l'apparence des moyens extérieurs, on ne les enviſage, que dans la ſageſſe infinie de Dieu ; fut elle cachée, elle eſt juſte, elle eſt adorable.

Ce principe évident ſuppoſé, il en eſt un autre auſſi certain, qui très-conforme à cette juſtice, préſente la miſéricorde ſous un nouveau jour. Outre les dons généraux qui forment l'appanage de chaque créature ; Dieu, ſource infinie de biens, peut en répandre de nouveaux ſur celles qu'il honore de ſes regards. Quel eſt l'objet de cette préférence ? Myſtere impénétrable. Mais enfin c'eſt un trait de bonté ſur les uns, qui n'altere en rien les regles de l'équité, toujours inviolables ſur les autres. En donnant ce qu'il doit, (ſuppoſons, ſi on veut toute l'étendue de ce terme,) il peut encore donner ce qu'il ne doit pas. La critique la plus audacieuſe ne peut appeller injuſtice cette nouvelle libéralité : tant il eſt vrai, que ſi les hauteurs de la Religion ſont inacceſſibles, rien n'y eſt contraire à la raiſon. C'eſt bien injuſtement que les Philoſophes prétendent ſans ceſſe la lui oppoſer.

Loin de prouver cette oppoſition, ils tombent en contradiction avec eux-mêmes ; & la choſe eſt inévitable quand on agit ſans principes. En effet, d'un côté ils établiſſent les droits du Seigneur avec une rigueur qui tient du deſtin ; de l'autre, ils attribuent à la créature des priviléges contraires à ſa dépendance. Suppoſons l'égalité parfaite des dons du Seigneur ; delà il réſulte que l'homme forme ſeul ſa vertu & ſon ſort. C'eſt l'erreur, non pas ſeulement des Pélagiens, mais de ces Stoïciens ſuperbes, qui demandoient à *Jupiter* les biens, la ſanté, & non pas la vertu ; parce qu'ils la trouvoient dans leur propre cœur. Dès que dans le genre des bienfaits & des ſecours, Dieu ne peut rien donner aux uns, par préférence aux autres ; il eſt évident que la différence des vertus, & même du ſort éternel, ne vient que de notre choix. Le vertueux & l'élu ne doivent rien à Dieu de plus que le pécheur & le réprouvé ; puiſque, n'ayant reçu comme eux, que les graces attachées en quelque ſorte à leur exiſtence, la fidélité & le ſuccès ſont l'ouvrage de leur induſtrie ſeule, & naiſſent de leur fond. Quoi de plus téméraire & de

plus ſuperbe qu'une telle doctrine ? Elle nait de l'égalité prétendue des hommes.

La Religion ſeule nous offre un plan de ſageſſe, qui allie d'une maniere admirable le domaine du Créateur & les priviléges de l'homme. Elle nous dit que nous avons tous les ſecours conſéquents à notre fin : voilà l'équité : elle nous montre ſur des êtres chéris une nouvelle meſure de bienfaits ; voilà l'amour : elle fixe notre ſort ſur nos œuvres ; voilà la liberté, la coopération. Elle nous offre enfin ſes œuvres mêmes, comme les fruits du ſecours divin, plus encore que de notre cœur, voilà ce qui ſans déroger au mérite de la créature, ſeche la racine même de l'orgueil, & rapporte à ſon auteur le ſuccès de ſa deſtinée éternelle. Malgré ces lumieres, il eſt encore des myſteres, & nous devons les adorer ; mais ce ſont des myſteres de hauteur & de ſageſſe, inſéparablement attachés aux œuvres du Seigneur, & non pas des myſteres d'iniquité & d'inconſéquence, tels que ceux d'une Philoſophie inquiete.

ENCYCLOPÉDIE.

Hiſtoire & jugement de cet Ouvrage.

On ſait que cet Ouvrage a été entrepris par deux Auteurs célebres, dont l'un, M. *Did.* ***, étoit juſtement ſuſpect par ſes *Penſées Philoſophiques*. L'impreſſion du ſecond volume fut achevée en 1751. Le Journaliſte de Trévoux ne vit dans ce magaſin des ſciences, que larcins, que plagiats, que maximes hardies, contraires à la Religion & à l'État. Ces accuſations allarmerent le Gouvernement ; les travaux des Éditeurs furent ſuſpendus, & l'Ouvrage ſupprimé par un arrêt du Conſeil du 7 Février 1752. Cependant le temps, les amis, les protecteurs, diſſiperent cet orage ; & l'ouvrage continua de s'exécuter en 1754, comme il avoit été commencé.

Le Miniſtere public s'étoit flatté en vain, que la Religion ſeroit reſpectée par les Editeurs. Leur Dictionnaire parut bien moins aux gens de bien la compilation de tous les élémens des Sciences & des Arts,

que l'arſenal de l'incrédulité. On auroit pu y trouver au beſoin les armes rouillées d'*Epicure*, de *Pyrrhon*, de *Celſe*, de *Spinoſa*, d'*Hobés*, &c, ſinon aiguiſées, du moins réparées & reblanchies. Les Critiques judicieux ſéconderent le Journaliſte de Trévoux & il n'y eut guere d'année qu'il ne parut des Ouvrages ſolides contre l'*Encyclopédie*. M. *Abraham Chaumeix* l'attaqua dans un grand nombre de volumes. Le Parlement joignit ſes Arrêts aux écrits des *Anti-Encyclopédiſtes*, en 1759. & un Arrêt du Conſeil révoqua le privilége & porta le dernier coup à l'*Encyclopédie*. M. *Joly de Fleury*, premier Avocat Général, dans le beau Requiſitoire par lequel il demanda la condamnation de ce Livre, fait paroître la Société, l'État & la Religion qui ſe préſentent au tribunal de la Juſtice, pour y porter leurs plaintes. Leurs droits violés, leurs Loix méconnues, l'impiété qui marche le front levé, & qui paroît, en les offenſant, ſe promettre l'impunité, ſont les puiſſans motifs qui les y conduiſent pour implorer les ſecours de l'autorité. Il peint l'humanité frémiſſante, les Citoyens allarmés, les Miniſtres gémiſſans à la vue de ces ouvrages ſcandaleux, qui inondent le Public. « Qu'il eſt triſte pour nous, s'écrie-t-il, de » penſer au jugement que la poſtérité portera de notre » ſiecle, en parlant des ouvrages qu'il produit ! Qu'il » eſt ſenſible à la Religion, de voir ſortir de ſon ſein, » une ſecte de prétendus Philoſophes, qui, par l'abus » de l'eſprit le plus capable de dégrader l'humanité, » ont imaginé le projet inſenſé de réformer, diſons » mieux, de détruire les premieres vérités gravées dans » nos cœurs par la main du Créateur, d'abolir ſon » culte & ſes Miniſtres, & d'établir enfin le Déiſme » & le Matérialiſme. »

Selon M. *Joly* de *Fleury*, la Philoſophie des faux Sçavans du ſiecle eſt celle même, contre laquelle l'Apôtre nous avertit de nous précautionner. Il demande enſuite, s'ils connoiſſent la véritable définition de l'*Eſprit fort* ? « Qui établit en effet la véritable force de l'Eſprit ? » Ne ſont-ce pas les principes, les témoignages, les » autorités ſur leſquelles il ſe fonde, les vertus que » lui mérite le bon uſage qu'il fait des lumieres que

» lui accorde le Dieu qui eſt le Seigneur de toutes les » ſciences ! Un eſprit véritablement fort eſt un eſprit » éclairé par la lumiere ſupérieure, & qui connoit la » vérité par des principes certains, ſoutenu au dehors » par les témoignages qu'on ne peut recuſer. Jamais » le déréglement des paſſions ne l'affecte ni n'influe ſur » ſes connoiſſances ni ſur ſes jugemens. Le Fidele ſeul » poſſede cette force d'eſprit : l'erreur & l'aveuglement » ſont le partage de l'incrédule, guidé par ſon ſens » particulier & par ſa foible raiſon. »

L'illuſtre Magiſtrat venant enſuite à l'*Encyclopédie*, examine les renvois, la clef du ſyſtême *Encyclopédique*, le ſecret d'une myſtérieuſe Philoſophie, & cite ce morceau remarquable d'un des Critiques de ce Dictionnaire. « Les renvois des choſes attaqueront, ébranleront, » renverſeront ſecrétement, quelques opinions qu'on » n'oſeroit inſulter ouvertement .... Il y auroit un » grand art dans ces renvois ; l'ouvrage entier en rece- » vroit une force interne & une utilité ſecrete, dont » les effets ſourds ſeroient néceſſairement ſenſibles avec » le temps. Toutes les fois, par exemple, qu'un pré- » jugé national mériteroit du reſpect, il faudroit, à » ſon article particulier, l'expoſer reſpectueuſement avec » tout ſon cortége de vraiſemblance & de ſéduction ; » mais, renverſer l'édifice de fange, diſſiper un vain » amas de pouſſiere, en renvoyant aux articles, où » des préjugés ſolides ſervent de baſe aux vérités op- » poſées : cette maniere de détromper les hommes opere » très-promptement ſur les bons eſprits ; & elle opere » infailliblement & ſans aucune fâcheuſe conſéquence, » ſecrétement & ſans éclats ſur tous les eſprits. »

Les articles *Adorer*, *Dimanche*, *Chriſtianiſme*, *Conſcience*, *Athées*, *Autorité*, *Démonſtration*, *Cerf*, *Corruption*, *Ethiopien*, ſont le principal objet du zele du Magiſtrat. Il dit de « ces prétendus Philoſophes qui » oſent ſe donner aujourd'hui pour des génies du pre- » mier ordre, pour la gloire de la Nation, pour les » Reſtaurateurs de la vraie ſcience, & les Bienfaiteurs » de l'humanité, ayant le courage d'aimer les hommes » & la prudence de les fuir, que n'ont-ils eu plutôt » le courage & la prudence de ne pas écrire. » Il rappelle la fin malheureuſe de *Morin* & de *Bertelot*.

Nos Prédéceſſeurs ont condamné, dit-il, au ſupplice le plus affreux, comme criminels de Lèze-Majeſté, des Auteurs qui avoient compoſé des Vers contre l'honneur de Dieu, ſon Egliſe & l'honnêteté Publique.

M. *Joly de Fleury* donne le dernier coup de pinceau à l'*Encyclopédie*. » Cet Ouvrage trop fameux, dit-il, » qui dans ſon véritable objet devoit être le Livre de » toutes les connoiſſances, eſt devenu celui de toutes » les erreurs. On ne ceſſoit de nous le vanter comme » le monument le plus propre à faire honneur à la » Nation, & il en fait aujourd'hui l'opprobre. »

La concluſion de ce Réquiſitoire eſt digne de la plus grande attention, & c'eſt par ce morceau que nous finirons cet article. » Il étoit réſervé à ces prétendus Philoſophes, dit l'éloquent Magiſtrat, de nous » délivrer du joug de toute autorité, de nous diſpenſer » de tout culte, de bannir toutes les vertus, de nous » ôter juſqu'à la liberté ..... d'établir le régne des » paſſions, de rompre les liens qui nous uniſſent les uns » aux autres. Voilà la doctrine de ces oracles de l'impiété. Livrés à leur imagination, ils ont éteint en » eux la lumiere naturelle; ils induiſent en erreur leurs » Concitoyens & pervertiſſent le monde. Enfans ingrats & rébelles, ils méconnoiſſent l'Auteur de tous » dons; & ſemblables à ces inſenſés dont parle un » Ecrivain Sacré, (*Job.* 21.) Retirez-vous de nous, » lui dirent-ils, nous n'avons pas beſoin de vos lumieres, nous ne connoiſſons ni vos promeſſes, ni vos » miracles. Dans cette folle préſomption ils ſont dans » une ſorte de délire & marchent en plein jour » comme des aveugles au milieu des ténébres. »

Depuis que cet article eſt compoſé, les derniers volumes de cet immenſe Magaſin de connoiſſances & d'erreurs a paru. Le Gouvernement les a traités comme les premiers; ils ont été ſupprimés & les Libraires enfermés à la Baſtille. Il eſt à ſouhaiter que l'attention paternelle du Roi, & les conſeils des bons Citoyens faſſent rentrer en eux-même les Compilateurs de ce Dictionnaire, & que capables de nous donner de l'excellent dans pluſieurs genres, ils ne touchent plus aux objets qui ſont au-deſſus de leur portée & qui méritent le ſilence du Philoſophe qui veut être tranquille & le

profond reſpect du Chrétien éclairé, qui aime ſa Religion.

ENFER.

§. I.

Néceſſité de croire à l'Enfer.

Pourquoi ôter aux méchans la crainte des maux, qui les attendent dans une autre vie : c'eſt leur nuire, c'eſt nuire à la Société ; c'eſt ſe nuire à ſoi-même. Que penſer donc d'un Livre, tel par exemple, que celui de M. de V., où il ſemble qu'on s'eſt plu à peindre les hommes plus méchans qu'ils ne ſont encore, & où l'on briſe en même temps le frein le plus propre à les retenir, le frein de la crainte des peines éternelles.

Mais, diſent quelques incrédules, ce frein eſt bien foible : & du moins celui des Loix humaines eſt beaucoup plus fort.

Je le veux ; mais 1°. ces deux freins réunis ſeront plus forts qu'un ſeul ; & le premier fortifiera encore le ſecond. 2°. Les Loix humaines ne puniſſent pas tous les méchans, ni toutes les méchancetés. 3°. La force de ces Loix eſt relative à la différence des caracteres ; & ſi tel méchant craint plus la potence que l'enfer, tel autre craint plus l'Enfer que la potence, & même braveroit une mort après laquelle il n'auroit plus rien à craindre. De pareils caracteres ſont moins rares qu'on ne penſe ; & le Suicide, ſi fréquent depuis quelques années, en eſt la preuve : c'eſt un des effets les plus frappans des progrès de l'incrédulité. Ne pas convenir qu'il eſt des hommes que la mort paſſagere n'arrêteroit pas, ſans la mort éternelle qui peut la ſuivre, ce ſeroit mal connoître l'homme ; & je vois en effet que quelques Écrivains incrédules le connoiſſent mal. Delà en grande partie, le faux de leurs ſyſtêmes de morale. Ils n'ont étudié l'homme que dans leur cabinet, ils parlent d'expérience, de morale expérimentale, & ne connoiſſent pas le monde.

Le frein de la crainte de l'Enfer n'eſt pas auſſi fort ni auſſi général qu'il devroit l'être ; mais il l'eſt encore

assez, pour mériter d'être précieusement conservé, même à ne considérer la chose qu'humainement, politiquement, & par rapport à la Société civile. La Religion n'arrête pas tous les hommes, mais elle en arrête un très-grand nombre. Elle n'arrête pas les mêmes hommes en toutes occasions contre toutes sortes de crimes, & malgré tout degré de passion; mais elle les arrête en d'autres circonstances, &c. & c'est toujours beaucoup. En un mot, sans empêcher tout le mal qui naît à la Société, ce que ne font pas non plus les loix humaines, elle en empêche une grande partie, & l'expérience le prouve encore; mais cette preuve n'existe pas pour la plûpart des Incrédules: ils ne vivent pas avec ceux qui la leur fourniroient, avec les Ministres de la Religion, & en particulier du Sacrement de pénitence. Beaucoup de prétendus Philosophes, ou pour mieux dire, de beaux esprits, ne connoissent pas plus les effets de la Religion, que la Religion même. Les Confesseurs, témoins journaliers de ces effets, pourroient les leur apprendre. Tel homme qui n'en saura jamais rien, doit son honneur, ses biens, sa vie même à un bon Prêtre, à un bon Religieux, à qui un scélérat quelquefois, un complice mécontent, s'est adressé par un reste de Religion, & sûr du secret, lui a confié ses détestables projets. Sans cette confidence, ils alloient être exécutés. Le scélérat se perdoit sans doute, mais il n'eût pas péri seul. Ce que je viens de dire n'est point aussi rare qu'on pourroit le croire, lorsqu'on n'a pas la sorte d'expérience qui en instruit.

L'auteur de *l'ami des hommes* avoit dans l'esprit cette pensée, ou quelqu'autre équivalente, lorsque, (Tome premier, pag. 62 de l'Edit. in-12.) il parle de » certains misérables Libelles, gauchement plâtrés d'un » vernis de dissertation sur le droit public, & cependant bien accueillis depuis quelques années chez » nous, où l'on ose avancer que les Ministres de la » Religion ne sont d'aucune utilité dans l'État. »

Mais indépendamment de l'expérience qu'ont les Confesseurs, qui ne connoît pas des hommes nés très-méchans, & que la Religion seule empêche de l'être, du moins autant qu'ils le seroient sans elle? Des hommes pleins de passions vaincues, & vaincues par la Religion;

des ſcélérats convertis, &c. Qui ne connoît pas au contraire d'honnêtes gens devenus des fripons en devenant incrédules? Tel domeſtique juſqu'alors fidele, a volé ſon maître, pour lui avoir entendu dire ou à d'autres, en le ſervant à table, que l'Enfer n'épouvantoit que les ſots.

» Nous diſſertons ſur la Religion devant nos gens, » ſinon d'une façon très-impie, du moins ſouvent fort » légere, ſur les ſuperſtitions populaires. Tout cela porte » coup ſur les mœurs. « (*L'ami des hommes, tom. II*, page 167.)

Plus haut l'Auteur parlant de nos anciens militaires avoit dit :

» Dans les Garniſons, les Officiers plus portés ce- » pendant aux débauches d'éclat qu'ils ne le ſont au- » jourd'hui, alloient à la Meſſe au ſortir de chez leur » Commandant. Ces hommes inconſéquens & quelque- » fois brutaux, ne ſouffroient pas qu'on dît un mot » équivoque ſur la Religion devant eux, & diſoient » hautement qu'un homme ſans Religion ne pouvoit » être qu'un coquin. »

Conſervons-la donc précieuſement dans nous-mêmes & dans les autres, cette Religion ſi utile à la Société; conſervons-la parmi les honnêtes gens. Je prends ce mot dans les deux ſens que l'uſage lui donne, pour la mieux conſerver parmi les mal-honnêtes gens & parmi le peuple; & payons le tribut d'une juſte reconnoiſſance à ceux, qui comme l'Auteur de *l'ami des hommes*, écrivent de maniere à la conſerver parmi les hommes. C'eſt bien un ſervice d'ami.

§. II.

Objections des Incrédules contre l'Enfer.

» Quel Dieu, quelle Religion, qui damne le plus » grand nombre! Dieu ne pouvoit-il pas ne pas créer » tant de coupables, ou prévenir leur infortune? Etant » bon, comment ne l'a-t-il pas fait? ainſi il ſeroit plus à » ſouhaiter qu'il n'y eût point de Dieu, que d'en admettre » un qui paroît cruel: l'Athée eſt moins déraiſonnable » que le Chrétien. »

REPONSE. 1°. Cette objection eſt commune à tous ceux des Déiſtes, qui admettent un Dieu rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime. 2°. La difficulté ſeroit la même dans le cas où il n'y auroit qu'un ſeul homme criminel & reprouvé. 3°. Quelle idée a-t-on de la bonté de Dieu? exclut-elle ſa ſageſſe & ſa juſtice? Si elle n'eſt pas incompatible avec la punition de quelques coupables, pourquoi le ſeroit-elle avec le châtiment de pluſieurs, & même du grand nombre, s'il mérite punition? Si cette bonté punit pluſieurs d'un ſupplice éternel, il eſt également mérité. Ainſi la difficulté ne tire point ſa force ni du petit ni du grand nombre des coupables, ni de la durée des ſupplices préparés, mais du péché, de ſes malheurs, & d'une bonté en Dieu mal entendue, qui ne pourroit faire que du bien, même aux plus indignes; comme ſi Dieu fût obligé d'empêcher l'homme d'abuſer de ſa liberté, en s'écartant de l'ordre: mais cherchons la ſource du péché & de la damnation de l'homme, pour faire évanouir tant de blaſphêmes.

Premier principe: l'homme eſt libre; il peut choiſir le bien ou le mal; le ſentiment de la liberté eſt joint à celui de l'exiſtence; les loix, les menaces, les promeſſes, les châtimens, les récompenſes divines & humaines ſuppoſent la liberté dans les hommes: liberté active & dépendante, qui eſt toujours aidée & fortifiée par l'action ou le ſecours de Dieu, qui au lieu de nuire à cette liberté lui laiſſe tous ſes droits.

Deuxieme Principe. L'homme ſeul eſt l'auteur du mal moral, qu'il choiſit par préférence: lui ſeul s'écarte de la regle preſcrite. Dieu ne peut empêcher ſon choix, qu'en lui ôtant la liberté. Or il ne le veut pas dans l'ordre qu'il a établi: le Créateur n'eſt obligé à rien. Le devoir de la créature libre & ſecourue, eſt de ſe conformer aux volontés connues de ſon Dieu. S'il y réſiſte, l'homme ſeul eſt reſponſable de cet abus. Dieu le permet; mais il ne le fait pas. Tout ce que Dieu fait eſt réel; l'injuſtice & la malice ne ſont qu'un défaut, dont le cœur humain ſeul eſt la ſource. Je ſais que Dieu par un miracle de ſa puiſſance pourroit empêcher le crime; mais eſt-il obligé de faire tout ce qu'il peut? Que l'homme ne ſe plaigne que de lui-même, s'il abuſe de ſa liberté, s'il ferme les yeux à la lumiere, s'il

s'étourdit contre les cris de ſa conſcience, s'il s'abandonne à ſes paſſions, Dieu en permettant ce déſordre, ſait en tirer le bien & ſa gloire, mais il le défend & il l'empêche autant qu'il doit.

SECONDE OBJECTION. » Un pere qui pourroit prévenir le mauvais uſage qu'il voit que ſes enfans font de ſes biens, ſeroit-il bon s'il ne l'empêchoit pas. «

REPONSE. Non: mais il y a bien de la différence. La bonté finie & créée eſt néceſſairement dépendante; elle doit toujours ſe conformer à la volonté & à la gloire de Dieu. Un pere doit empêcher tout ce qui eſt contraire à cette fin. D'ailleurs un pere eſt obligé d'aimer ſes enfans comme lui-même: il ne doit pas ſouffrir en eux ce qu'il ne peut faire lui-même. Il eſt reſponſable à Dieu de lui & des ſiens, mais la bonté de Dieu eſt indépendante; elle ne ſe communique au dehors, qu'autant qu'elle veut & comme elle veut. La cenſurer, parce qu'elle ſe répand avec meſure, ce ſeroit auſſi attaquer ſa puiſſance, parce qu'elle produit des ouvrages finis & limités.

TROISIEME OBJECTION. » Un Dieu juſte peut-il ſe meſurer avec ſa créature, en l'accablant de toutes ſes vengeances pendant toute ſon éternité pour une faute d'un inſtant?

RÉPONSE. Ici rien n'eſt contraire à ſa juſtice, & tout la juſtifie. Qui ne veut pas aimer Dieu, mérite d'être exclu de ſa poſſeſſion, tandis qu'il ne l'aimera pas: or, le pécheur mort ne l'aimera jamais. Il aura mépriſé l'ordre, en ſe livrant aux créatures; il ſera donc laiſſé à ſon déſordre. Ses plaiſirs ſeront changés en douleurs, & ſa conſcience en bourreau. Plus l'homme eſt petit, plus ſa rébellion eſt énorme. Il eſt foible, mais il étoit libre & ſecouru. Dieu eſt bon, mais il doit venger ſa bonté outragée juſqu'à la fin. Il eſt juſte, il récompenſe en Dieu éternel, pourquoi ne puniroit-il pas de même? Une ame immortelle doit toujours être ce qu'elle a choiſi d'être en ſortant du tems; & qui pourroit la changer? Les Elus ne ſe pervertiront pas au Ciel; les Damnés ſe convertiront-ils aux Enfers? Un Dieu éternel & immuable, ne changera ni leur ſort ni ſes décrets.

ESPRITS FORTS.

La vanité eſt la ſource de leurs Ecrits.

Les eſprits forts, dit M. le Chevalier d'Arc, *ſont comme les gens yvres, qui veulent toujours faire boire ceux qui ſont de ſens froid.*

Tel eſt en effet le fanatiſme des eſprits forts, non des ſimples incrédules, mais de ceux qui ſe font gloire de leur incrédulité ; car c'eſt cette vanité audacieuſement impie, qui leur a fait donner par ironie, comme le remarque la *Bruyere*, le nom *d'Eſprits forts.* Ils cherchent à inſpirer leur prétendue force aux eſprits foibles. On a dit que c'étoit en grande partie pour ſe fortifier eux-mêmes, en les acquérant. Quoiqu'il en ſoit de leur motif, cette acquiſition peu honorable eſt de plus dangéreuſe. Ces eſprits foibles ſont aſſez ſouvent de mauvais cœurs, & ils avoient beſoin du frein qu'on leur ôte.

Ils n'auroient jamais eu l'eſprit de deviner certains principes ; ils ont celui de tirer certaines conſéquences, & quelquefois contre ceux mêmes qui leur ont fourni ces principes.

Depuis quelques années, il a paru un homme d'un eſprit original, & d'une conduite, d'une maniere de vivre plus originale encore & plus ſinguliere. En lui l'homme eſt encore plus différent des autres hommes, que l'écrivain ne l'eſt des autres écrivains. On a ſoupçonné un caractere ſi extraordinaire d'être non pas faux, mais factice, & en effet, ce ſont deux choſes très-différentes. M. R. de G. a donc réellement ce caractere, avec lequel il ſe montre ; mais il l'a plutôt parce qu'il ſe l'eſt fait, que parce que la nature le lui a donné ; elle lui en a ſans doute donné le germe ; & peut-être a-t-il travaillé d'abord à le corriger, à le dompter frappé de l'impreſſion qu'une pareille ſingularité feroit dans le monde. Mais à la fin, laſſé de combattre, il ſe ſera pleinement livré à ſon naturel, & y aura même ajoûté. Se trouvant bien tel qu'il eſt, & d'autres le trouvant bien auſſi, il aura voulu l'être encore plus ; & comme on dit, il ſe ſera un peu aidé lui-même.

Celui dont nous venons d'ébaucher le portrait, & dans lequel nous eſtimons bien ſincérement à pluſieurs égards, & l'homme & l'Auteur, *a ſoutenu, comme tout le monde ſait, quelques paradoxes qui ont paru dangereux.* Il eſt vraiſemblable qu'il raiſonna ainſi en commençant d'écrire : *ſur cent perſonnes qui liront mon ouvrage, quelques unes l'applaudiront, & quelques autres le refuteront, au lieu qu'en me taiſant, je reſterois ignoré de toutes.*

La plûpart des eſprits forts n'ont travaillé que pour acquérir de la gloire, & quelques autres ſeulement pour faire du bruit. Le bruit joint, tantôt à la gloire, tantôt à la honte, hâte, étend & augmente toujours l'une & l'autre. De là il eſt arrivé que pluſieurs de ceux mêmes qui ont écrit pour acquérir de la gloire, ont voulu encore faire du bruit. Dans cette vue à d'excellentes choſes, ils en ont mêlé d'autres mauvaiſes, mais très-ſingulieres, & quelquefois ſingulieres juſqu'au ridicule ; mais qui par cela même n'en étoient que plus propres à inſpirer de la curioſité & de l'empreſſement pour leurs ouvrages. La vanité eſt plaiſante dans ces tours & détours ; & ſon petit manege, dût-il être apperçu, elle l'emploieroit encore, pourvû qu'il la menât à ſon but. Le vain dit quelquefois comme l'avare : *Populus me ſibilat, at mihi plaudo, dum* &c. Il n'y a de vrai & de ſimple que l'humilité chrétienne.

ETATS.

Quel eſt le meilleur Gouvernement ?

Une forme de Gouvernement parfaite eſt un Etre de raiſon, parce qu'un bonheur complet à tous égards n'eſt pas fait pour être le partage des hommes. La ſageſſe humaine avec ſes plus grands efforts, ne peut ſe promettre que de diminuer la meſure du mal ſur la terre. Qu'on faſſe tant qu'on voudra des plans pour trouver une conſtitution d'Etat, qui n'ait aucun défaut, qu'on invente au gré de l'imagination une forme de Gouvernement plus parfaite que la République de *Platon*, que l'*Atlantis* de *Bacon*, que l'*Utopie* de *Morus*, que la cité du ſoleil de *Campanella*, & s'il eſt poſſible que

le Roman de *Fénélon* ; on pourra bien trouver l'idée d'un Gouvernement parfait, mais il en faudra toujours demeurer à la ſpéculation. Cette idée, dès qu'on voudra la réduire en pratique, paroîtra ce qu'elle eſt, une vraie chimere. C'eſt ainſi que toutes les ſciences ont la leur.

La politique ne doit pas ſuppoſer dans les hommes une perfection, que l'humanité ne comporte pas. Elle doit proportionner ſa conduite, non à une eſpece d'Etres ſupérieurs à l'homme, mais à notre nature corrompue ; elle doit ſavoir que les hommes ſont toujours prêts à abuſer des loix, & elle n'eſt ſage que quand elle ſait intéreſſer les paſſions au maintien du bon ordre, & par une combinaiſon adroite & ſçavante, les en rendre les garantes.

Les Légiſlateurs ſont hommes & ſujets à toutes les illuſions des autres hommes. Mais quand même les Loix ne ſe ſentiroient pas des foibleſſes de ceux qui les ont faites ; & quand les conjonctures où elles ont été publiées, ſeroient immuables, il ne ſauroit y avoir de Gouvernement parfait, parce que ce ſont des hommes qui gouvernent : ajoutons, parce que ce ſont des hommes qui ſont gouvernés. Des Loix bonnes pour fonder l'Etat, ceſſent de l'être pour maintenir l'Etat fondé. Les liens qui forment les Sociétés Civiles, s'affoibliſſent par la ſucceſſion des tems, par la variété des eſprits, par le mêlange des nations conquérantes & conquiſes. L'ambition, la haine, l'antipathie réciproque des peuples, la domination tyrannique, l'amour d'une fauſſe liberté, mille autres principes de déſunion, altérent les Etats les plus floriſſans. Les Royaumes & les Républiques naiſſent, fleuriſſent & vieilliſſent comme nous.

Les Philoſophes voudroient de la liberté, mais c'eſt ſe tromper que de croire qu'on n'en jouit pas ſous un Gouvernement où il y a de la raiſon & de l'ordre. Qui pourroit être appellé libre, ſi l'on ceſſoit de l'être pour être ſoumis à l'ordre ? Les Rois eux-mêmes ne le ſeroient point. Les bons Rois ne reconnoiſſent-ils pas l'autorité des Loix ? Les Rois politiques ne ſont-ils pas aſſujettis à l'intérêt de leurs Etats ? Les Rois les plus abſolus ne ſont-ils pas aſſujettis à l'ordre du Gouvernement ? Tous les Princes ne doivent-ils pas être ſou-

mis

mis à la Juſtice, & ne ſont-ils pas dans la dépendance des engagemens qu'ils prennent & par leurs Loix, & avec leurs alliés ? Quel eſt le lieu ſur la terre pour le dire, en un mot, où les hommes ne tiennent pas à certains liens, & où il n'y ait pas une ſubordination qui eſt tout à la fois & néceſſaire & utile, & qui les met indiſpenſablement dans la dépendance les uns des autres ? On prouve enſuite contre le préjugé vulgaire, qu'on n'eſt pas moins libre dans une Monarchie que dans une République, & que la tyrannie eſt auſſi à craindre dans les Républiques que dans les Monarchies.

Ainſi le Gouvernement Monarchique, à ne parler qu'en général, paroît préférable aux autres formes de Gouvernement. Il eſt le plus naturel & le plus ancien. Il eſt par conſéquent le plus durable, & dès là le plus fort & le plus oppoſé à la diviſion, qui eſt le plus grand fléau des Sociétes Civiles. Ces grandes & anciennes Monarchies, qui pour parler le langage de l'Écriture, animées par un ſeul eſprit, marchent ſous les ordres de leurs Rois, comme un ſeul homme, ont des reſſources qui manquent aux autres formes de Gouvernement. On n'eſt jamais plus uni & plus fort que ſous un ſeul chef, parce que tout concourt par la volonté d'un ſeul homme au but du Gouvernement. La Monarchie peut s'aider de la pluralité des bons conſeils autant que les autres formes de Gouvernement, mais s'il faut pluſieurs têtes pour délibérer, il eſt bon qu'il n'y en ait qu'une pour réſoudre & pour préſider à l'execution. Le Monarque a l'avantage de pouvoir prévenir toujours, & de n'être jamais prévenu. Une République qui attend tout du tems, le laiſſe perdre ; pendant qu'elle délibere, le Monarque attaque & exécute.

Le Gouvernement Monarchique eſt encore préférable à tous les autres, parce que ſes avantages contrebalancent les déſavantages. Si l'on excepte la minorité des Rois, les autres inconvéniens des Monarchies ſont plutôt des défauts particuliers du Prince, que des défauts de la conſtitution de l'Etat ; mais les Ariſtocraties & les Démocraties ſont aſſujetties aux défauts du Gouvernement comme aux défauts des perſonnes qui gouvernent. Ajoutons que les États qu'on appelle libres,

durent moins que les autres, parce que les succès & les malheurs contribuent également à leur ravir la liberté, au lieu que les succès & les malheurs d'un État Monarchique confirment également la sujettion du peuple.

L'inconvénient des minorités eſt conſidérable ſans doute, mais il s'enſuit de cet inconvénient que le plus grand défaut de la Monarchie conſiſte à ne pouvoir être tellement continuelle, que les inconvéniens qui ſont attachés au Gouvernement Républicain ou Ariſtocratique, ne viennent quelquefois affoiblir le Gouvernement Monarchique. Nouvelle preuve eſt du moins très-plauſible de la ſupériorité de la Monarchie. Enfin, en conſidérant les hommes ſéparément, les uns ſont bons & les autres mauvais; & par conſéquent, un État conduit par un ſeul homme, ſera tantôt bien & tantôt mal gouverné. Mais les hommes conſidérés dans cette totalité qui s'appelle peuple, n'ont été, ne ſont & ne ſeront jamais qu'une multitude d'eſprits bornés, prévenus, foibles, paſſionnés, craignant & ſe raſſurant ſans ſujet, dépourvus d'expérience & de prévoyance, & pouſſés par inſtinct vers le ſeul bien être actuel, & par conſéquent un État conduit par la multitude, ſera mal & toujours mal gouverné.

Le raiſonnement tire un grand poids du ſuffrage des nations, puiſque tout le monde a commencé par la Monarchie, & que preſque tout le monde s'y eſt conſervé comme dans l'État le plus naturel. Mais il faut avouer en même tems, que ce Gouvernement, préférable à tous les autres, toutes choſes d'ailleurs égales, devient le plus pernicieux de tous, lorſqu'il dégénere, & que des circonſtances particulieres, le caractere des peuples, leur petit nombre, la ſituation du pays peuvent demander une autre forme de Gouvernement. L'Anglois ſoupçonneux ne confie le Gouvernement qu'à la nation aſſemblée. Le François naturellement impétueux, veut être conduit par l'autorité d'un ſeul; ainſi chaque peuple doit croire qu'il a la portion de bonheur que ſa nature comporte, & dès lors il ſera heureux.

EVANGILE.

Examen de l'Hiſtoire du Nouveau Teſtament.

1°. L'aveu unanime des Chrétiens, des Payens & des Hérétiques, attribue les livres du nouveau Teſtament aux Auteurs dont ils portent le nom. Ces livres furent traduits en diverſes langues, & reçus de pluſieurs peuples ; ni *Cebre*, ni *Julien l'Apoſtat*, ni aucun autre, ne s'eſt jamais inſcrit en faux contre les Auteurs de ces Livres, ni contre les faits qui y ſont énoncés. Perſonne dans tous les ſiécles poſtérieurs, n'a douté que ces Livres ne vinſſent des Diſciples de JESUS-CHRIST : en effet, ces Auteurs, témoins occulaires ne diſent rien qui ne ſoit entierement conforme aux tems, aux lieux, aux uſages, aux perſonnes, au Gouvernement Civil & Eccléſiaſtique & aux affaires publiques dont ils parlent. Tout démontre qu'ils ont vécu avant la ruine de Jéruſalem. Ils vont dans cette Ville, ils prient dans le Temple, ils y enſeignent, ils ſont cités devant le Conſeil de la Nation. Saint *Pierre* eſt empriſonné par *Hérode*, Saint *Paul* eſt arrêté dans le Temple : les Juifs ſont chaſſés de Rome par l'Empereur *Claude*, Saint *Paul* ſe joint à un de ces Exilés. Ces Apôtres vivoient donc avec l'Auteur des Actes, avant *Tite*, deſtructeur du Temple & de la Nation. Enfin les Epitres de Saint *Paul*, par exemple, ſont ſi originales & ſi rélatives aux mouvemens de ce tems ; elles ſont d'un caractere ſi uniforme & ſi marqué, qu'on ne peut les imputer à un autre. Qui n'eût pas converti les Galates, ne leur auroit pas parlé ſi durement. Qu'auroient dit les Corinthiens à celui qui les traitoit avec tant d'autorité, s'il n'eût pas été reconnu comme leur premier Apôtre ? S'il n'y avoit eu à Rome aucune diſpute entre les Gentils & les Juifs Chrétiens, un Fourbe les eût-il attaqués, auroit-il décidé avec tant de force, auroit-il détaillé tant de circonſtances & de raiſons, à propos de rien & ſans ſe trahir. Ces Livres ſont donc de leurs Auteurs.

2°. Ces Livres n'ont pu être ſuppoſés. Car en quel

tems ? *Ignace*, *Clément*, *Policarpe*, Contemporains des Apôtres, *Juſtin*, *Irenée*, Diſciples de ceux-là, citent & reſpectent ces Livres comme venus des Apôtres ? Ils en racontent en expliquent les faits, & ils meurent en atteſtant ces vérités. Il ne peut y avoir aucune ſuppoſition, ni devant ni après la ruine de Jéruſalem. Les Lettres des Apôtres contiennent la plupart des faits Évangéliques. Le moindre changement durant la vie des Diſciples eut excité leurs plaintes ; les Egliſes entieres inſtruites & accoûtumées au ſtyle des Apôtres auroient apperçu la nouveauté à la premiere confrontation : un ſeul particulier ſuffiſoit pour la découvrir. Après la mort des Apôtres, qui auroit pu perſuader aux Egliſes de Rome, d'Epheſe, de Corinthe, qu'elles avoient reçu des Lettres de Paul, ſi elles ne l'avoient pas connues ? Auroient-elles connivé à la fourberie ? Se ſeroient-elles expoſées à tous les riſques pour une fauſſeté évidente ? Perſonne de tant de millions d'hommes n'auroit-il oſé révéler l'impoſture ?

3°. Ces Livres ont encore moins pu être altérés. On ſait avec quel reſpect les premiers Fidéles les gardoient. Il auroit donc fallu changer tous les originaux, les copies & les verſions ; la nouveauté eût été ſenſible, en conſultant les anciens exemplaires communs aux Egliſes pour les comparer aux copies infideles. On a toujours crié contre les fabrications des Hérétiques, & les Hérétiques à leur tour auroient récriminé contre les Egliſes. D'ailleurs, qu'altérer dans ces Livres, les miracles, les dogmes, les faits ? Mais tout eſt néceſſairement lié enſemble : les miracles ſont la baſe de la doctrine, & elle eſt prêchée avec les miracles : les faits en ſont le lien ; il falloit donc tout changer ou tout anéantir.

Enfin, quand ce ſeroit faite l'altération ? Les Apôtres ne l'euſſent pas ſouffertes de leurs tems : après eux les Fidéles euſſent crié à l'attentat, comme ils ont fait contre les innovations & les fauſſes explications des Hérétiques. Seroit-il aiſé aujourd'hui de changer les écritures, pourroit-on ſupprimer les anciens exemplaires & retoucher toutes les copies qui en exiſtent ? Il étoit plus difficile encore dans les premiers ſiécles où chacun, pour ainſi dire, avoit ſon nouveau Teſtament.

& mouroit pour en conserver l'intégrité. Je sais qu'on n'a plus guere d'originaux, & que les versions sont un peu différentes. Mais cette différence ne vient que de la variété des Langues ; elle ne tombe que sur les expressions : le fonds en est toujours le même : même substance, mêmes miracles, mêmes dogmes ; partout, en un mot, ces Livres sont tels qu'ils sont sortis des mains de leurs Auteurs ; mais il y a encore une difficulté à éclaircir ; savoir, si ces Ecrivains sacrés n'ont point été trompés ou trompeurs eux-mêmes.

Les Apôtres n'ont pus été trompés : car que racontent-ils à l'Univers ? L'Histoire entiere d'un personnage qu'ils ont vu & fréquenté pendant trois ans ; une doctrine qu'ils ont entendue, des miracles qui se sont partout opérés devant eux. Voilà des faits publics où l'illusion ne peut entrer ; il n'est besoin que d'yeux & d'oreilles pour s'en assurer. Ce qui confirme leur évidence, c'est qu'eux-mêmes ils ont renouvellé les mêmes prodiges, en prêchant les mêmes vérités, & qu'ils ont communiqué le pouvoir d'en faire autant à tous ceux qu'ils ont converti ; c'est qu'ils ont fait eux-mêmes des Prophéties & des promesses qui ont toutes été consommées à la lettre & au su de tout le monde : ils n'ont donc pu être trompés. Ce n'est pas tout.

1°. Les Apôtres n'ont pas voulu tromper. Plusieurs séducteurs ligués ensemble pour tromper l'Univers, forment un complot : ils disent les mêmes choses dans le même tems & de la même maniere. Les Apôtres ont fait le contraire. 2°. Des Imposteurs travaillent ou à leur intérêt ou pour leur vanité. Ils se montrent par quelque endroit ; les Apôtres ne font que raconter simplement ; ils publient toutes leurs foiblesses, & ils n'ont rien à gagner ici bas. 3°. Dans le héros qu'ils divinisent, ils ne cachent point ses infirmités humaines, sans y ajouter le moindre éclaircissement ; la vérité seule les guide, jusques dans le récit de ses plus grandes actions ; nulle marque d'étonnement, nul trait de passion contre les ennemis du Sauveur ; on diroit qu'ils écrivent une histoire qui leur est indifférente. Ce n'est pas là le caractere du mensonge. 4°. Après une vie de peines, de travaux & de tortures, ils scellent de leur sang les vérités qu'ils ont prêchées, témoignage de sincérité, sans réplique.

Dira-t-on qu'ils étoient des ſcélérats ſans crainte ni eſpérance ? Mais des impies par état inſpirent-ils l'amour de Dieu & la crainte des maux éternels ? Font-ils par tout des cœurs patiens, zélés & charitables ? Qu'importe à des fourbes haïs & déteſtés, que les autres hommes ſe ſauvent ou périſſent. Vit-on des Athées former & exécuter au prix de tout, le projet de ſanctifier le genre humain ? Non, on n'a jamais péri dans les ſupplices pour atteſter une opinion qu'on a cru fauſſe. Nul n'a jamais été aſſez ſtupide ou aſſez déſeſpéré pour perdre toute eſpérance ſur la terre, & ſe dévouer à toutes les vengeances du Ciel. L'ambition de s'immortaliſer, qu'on ſuppoſeroit dans les Apôtres, ſeroit une phréneſie qui ne tomberoit point ſous le bon ſens dans un ſeul homme ; elle eſt abſurde dans pluſieurs, qui au lieu de s'illuſtrer, ne feroient qu'éterniſer leur effronterie & leur ſcélérateſſe.

FANATISME.

Il produit plus de vertus que l'irréligion.

Les Philoſophes modernes s'élevent beaucoup contre le fanatiſme & ils ont raiſon ; mais ce qu'ils n'ont garde de dire, (& ce qui n'eſt pas moins vrai dit M. *Rouſſeau*, c'eſt que le fanatiſme) quoique ſanguinaire & cruel, eſt pourtant une paſſion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriſer la mort, qui lui donne un reſſort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus ſublimes vertus ; au lieu que l'irréligion, & en général l'eſprit raiſonneur & philoſophique attache à la vie, efféminé, avilit les ames, concentre toutes les paſſions dans la baſſeſſe de l'intérêt particulier, dans l'abjection du moi humain, & ſappe ainſi à petit bruit les vrais fondemens de toute ſociété ; car ce que les intérêts particuliers ont de commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé. Si l'Athéiſme ne fait pas verſer le ſang des hommes, c'eſt moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien : comme que tout aille, peu importe au prétendu ſage,

pourvu qu'il reſte en repos dans ſon cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes ; mais ils les empêchent de naître, en détruiſant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur eſpece, en réduiſant toutes leurs affections à un ſecret égoïſme, auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. L'indifférence philoſophique reſſemble à la tranquillité de l'État ſous le deſpotiſme ; c'eſt la tranquillité de la mort ; elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

FOI.

§. I.

Quoique la foi ſoit un don de Dieu, les Incrédules ne ſont pas moins blamables de ne pas croire.

1°. Il eſt certain que Dieu n'a pas donné à l'homme la raiſon, pour lui rendre un ſi grand préſent, non-ſeulement vain, mais encore nuiſible, en ne lui propoſant que des objets de foi, contre leſquels ſa raiſon fut dans une révolte continuelle. Mais il a lié les vérités inconcevables aux hommes, à d'autres vérités qu'ils connoiſſent, dont ils peuvent s'inſtruire par les voies les plus connues ? Ces vérités ſont aiſées à connoître par des faits, ſur leſquelles il n'y a pas à diſputer. Or la Religion Chrétienne eſt attachée à des faits, dont la vérité ne peut être conteſtée de bonne foi.

2° Les miracles de *Moïſe*, de JESUS-CHRIST, des *Apôtres*, des *Martyrs*, & de toute l'*Egliſe*, durant pluſieurs ſiecles, ſont clairs, convainquans, indubitables. Il faut vouloir combattre le ſens commun pour y réſiſter : c'eſt ce qui a porté les Payens, pendant trois cens ans, à les attribuer à la magie, ne pouvant en nier l'évidence ; mais lorſque ces miracles ſont autoriſés par des Prophéties très-certaines & très-clairement vérifiées, il faut que l'opiniâtreté la plus inſenſée demeure muette.

JESUS-CHRIST a demandé la foi aux hommes, dit

St. *Auguſtin*, mais avant que de la demander, il la méritée. Car ayant fait tant de miracles & des miracles tels, comme il dit lui-même, que jamais homme n'en avoit fait de ſemblables; il faudroit être prévenu d'une opiniâtreté inexcuſable pour ne le pas croire. *Chriſtus miraculis conciliavit autoritatem, autoritate imperavit fidem.* Il a ſi exactement rempli toutes les merveilles que les Prophetes ont prédites du Meſſie, qu'on ne ſauroit dire lequel des deux eſt le plus extravagant, ou de douter que le Meſſie ait été promis, ſelon l'opinion des Athées, ou de croire qu'il ſoit encore à venir, ſelon l'opinion des Juifs.

3°. Rien n'eſt plus contraire à la raiſon que de prétendre détruire une autorité divine établie ſur des preuves ſi convainquantes, en ne lui oppoſant que de vaines conjectures de l'eſprit humain. Les hommes même du monde ne raiſonnent pas de cette ſorte, & ils croient que dans les choſes de fait, ce ſeroit être déraiſonnable que de ne ſe rendre pas à l'autorité, quand elle eſt bien établie. Il y a, par exemple, des diſtinctions très-conſidérables entre les familles; il y en a de grandes & d'illuſtres, dont l'antiquité eſt prouvée par des titres non ſuſpects & par le témoignage des hiſtoires que l'on croit fort aſſurées. Que l'on diſe à un *Montmorenci* que l'on ne croit pas que ſa maiſon ſoit plus illuſtre que celle d'un Financier, & qu'il ne ſauroit produire aucune preuve qui convainque ceux qui en voudroient douter. Il s'offenſera avec raiſon de ces objections frivoles, on n'oppoſe point dira-t-il, des raiſonnemens en l'air à l'autorité des faits, à des titres & des hiſtoires dont l'autorité n'eſt point combattue. Ce raiſonnement eſt ſi certain, que ſi un homme vouloit s'oppoſer opiniatrement à ce qui eſt ainſi établi par une autorité indubitable, il s'enſuivroit la choſe du monde la plus abſurde. On pourroit dire avec raiſon dans deux cens ans, que tous ceux qui vivent aujourd'hui ne vivent point, que tous ceux qui écrivent n'écrivent point, & que tout ce qui ſe paſſe aujourd'hui de plus grand & de plus remarquable dans le monde, n'eſt qu'une fable, puiſque dans deux cens ans on ne ſaura rien de ce qui ſe fait aujourd'hui, que ce qui ſe pourra lire dans les hiſtoires.

Les Incrédules eux-mêmes ou prétendus eſprits forts, mépriſeroient les premiers un homme qui débiteroit de ſang froid qu'il n'y a jamais eu de *Céſar* ou d'*Alexandre*, d'*Homere* ou de *Virgile* & qui rejetteroit tout ce que l'hiſtoire nous apprend des premiers, de même que tous les Ecrits qu'on attribue aux derniers. Cependant ils ſe croient des hommes judicieux, en traitant des fables, ou du moins en regardent comme fort incertains, les faits qui concernent *Moïſe* & JESUS-CHRIST. Mais on défie ces eſprits préſomptueux, qui croient avoir plus de lumiere que le reſte des hommes, de nous faire voir dans l'antiquité quelques faits mieux prouvés que ceux de *Moïſe* & de JESUS-CHRIT. Ainſi puiſqu'il n'y en a point de mieux prouvés, on a droit de leur demander pourquoi ils croient les uns & qu'ils ne croient pas les autres. La choſe n'eſt pas de peu d'importance, & l'alternative eſt ici terrible, ou de croire les faits de l'hiſtoire profane, ou de rejetter ceux qui ſervent de fondement à la Religion véritable. Il n'importe nullement à qui que ce ſoit de ſavoir s'il y a eu un homme appellé *Céſar* & un autre appellé *Alexandre*, & s'ils ont fait telles ou telles actions; mais notre bonheur ou notre malheur étant attachés à la connoiſſance des vérités connues dans les ſaintes Ecritures, rien n'eſt plus important que de ſavoir ſi on y doit ajouter foi; parce qu'enfin ſi l'Évangile eſt véritable, il s'enſuit que JESUS-CHRIST eſt venu au monde, qu'il a fait des miracles, qu'il eſt reſſuſcité, qu'il eſt par conſéquent Dieu & que ce qu'il a dit eſt certain & doit être regardé comme la parole de Dieu même. Ainſi ſi les Incrédules n'ont pas la foi, ils doivent examiner ſérieuſement les faits ſur leſquels elle eſt établie, & s'ils font cet examen avec ſincérité, ils croiront bientôt.

FOI.

S. II.

Sûreté qu'on trouve dans la croyance de la Religion opposée au dangers inséparables de l'incrédulité.

Il est plus avantageux de croire que ne pas croire ce qu'enseigne la Religion; c'est ce que M. *Pascal* a admirablement prouvé dans le chap. 7. de ses *Pensées*. Cet argument, tel qu'il la développé est très-fort, & par conséquent très-inquiétant & très-incommode pour les Incrédules. Il a en effet troublé un très-grand nombre; il en a même converti plusieurs. Cependant, dit-on, il ne prouve rien; je réponds qu'il fait mieux que prouver. Il leve les principaux obstacles, qui s'opposent à la foi dans la plupart des mécréans. Il leur fait dire; *mais si pourtant il y avoit une autre vie! s'il y avoit un Enfer.* Ils ont des doutes; il les fortifie, & par là réveille la crainte, qu'ils cherchent à étouffer. Or cette crainte est bien propre à les mener du doute à la foi; & voilà pourquoi beaucoup de gens, qui ne croyoient point en santé, croient dès qu'ils sont dangéreusement malades, ou en quelque autre péril de mort; c'est qu'alors ils craignent beaucoup.

L'argument de M. *Pascal* est confirmé par l'expérience & par une utilité journaliere. Il prouve dans celui qui l'a fait, une grande connoissance de l'homme; puisque son effet est de frapper vivement les esprits de la crainte, du risque qu'on court à ne pas croire; de rappeller les raisons de croire, & d'y faire faire une attention proportionnée à l'importance infinie de l'objet.

La crainte suppose un commencement de foi, & l'augmente ensuite; elle est tour-à-tour effet & cause.

Si la crainte d'un mal se mesure; 1°. sur la grandeur de ce mal; 2°. sur le dégré de probabilité, que ce mal arrivera; le doute le plus foible, s'il y a un Enfer, doit produire la crainte la plus forte.

On croit toujours assez pour craindre, si l'on pensoit à ce que l'on croit.

On objecte à M. *Paſcal* qu'à la vérité ceux qui eſpérent leur ſalut, ſont heureux en cela ; mais qu'ils ont pour contre-poids la crainte de l'Enfer.

Il répond. « Mais qui a plus ſujet de craindre l'Enfer ou celui qui eſt dans le doute s'il y a un Enfer, & » dans la certitude de damnation, s'il y en a ; ou celui » qui eſt dans une perſuaſion certaine qu'il y a un » Enfer, & dans l'eſpérance d'être ſauvé, s'il y en a un. »

Une foi ferme & tranquille, juſqu'à être exempte de tous les doutes les plus légers eſt aſſurément très-rare ; mais une pareille incrédulité l'eſt encore plus.

Il y a bien des ſources de doutes contre la foi ; & la raiſon, nous n'en diſconvenons pas, eſt une de ces ſources. Mais ſi l'on rejette le Chriſtianiſme, quel ſyſtême mettra-t-on à ſa plàce, contre lequel la raiſon ne fourniſſe pas des doutes, & bien plus que des doutes ?

L'incrédulité eſt néceſſairement chancelante & c'eſt par ſes troubles qu'il faut la prendre.

Dans tout ce qui intéreſſe le cœur, vous avez beau avoir prouvé, vous n'avez encore rien fait ; c'eſt le cœur qu'il s'agit de toucher, ſoit par l'amour, ſoit par la crainte ; c'eſt le cœur qu'il faut gagner ou effrayer.

D'ailleurs à qui prouve-t-on quelque choſe d'un peu compliqué ? Où ſont les eſprits capables, de ſuivre les raiſonnemens & même de bien ſentir la force d'un ſeul raiſonnement ?

Paſcal, je le répete, connoiſſoit bien l'homme & en particulier la plupart des Incrédules. Ne fut-ce que qu'en conſéquence de leur éducation, &, comme ils diſent des préjugés de la naiſſance, ils n'en ſont encore qu'à douter, & même, quoiqu'ils en diſent, ils doutent moins par défaut de preuves en faveur de la Religion, & par la prétendue force des objections qu'on peut faire contre elle, que parce qu'ils voudroient bien qu'elle fut fauſſe. Or, quoi de plus capable de les ébranler, que de leur dire, « prenez garde au riſque » terrible que vous courez. Il y va de tout pour vous, » ſi vous êtes dans l'erreur. Vous dites que vous avez » bien examiné, & que vous ſavez à quoi vous en te- » nir. De grace, examinez encore, & examinez de » bonne foi. Avez-vous évidence que la Religion ſoit » fauſſe ; qu'il n'y a point d'autre vie ? &c. »

Je leur dirai encore : « bien loin d'avoir examiné avec » toute la bonne foi que demande tout examen & » avec l'application qu'exige l'importance de la matiere, » ſi la Religion eſt vraie ou fauſſe, vous n'avez pas » même examiné s'il eſt bien vrai que vous la croyez » fauſſe. Bien loin d'avoir examiné la Religion vous » n'avez pas examiné vos diſpoſitions à ſon égard, tant » celle de votre eſprit que celle de votre cœur. Mais » que dis-je ? Bien loin d'avoir interrogé votre conſ- » cience, le ſentiment intérieur, vous ne l'avez pas » même écoutée, quand d'elle-même elle vous a parlé. » L'argument de *Paſcal* ne prouve donc pas directement la vérité de la Religion ; mais il prouve qu'il faut en étudier les preuves avec la plus ſérieuſe atténtion ; & il met dans la diſpoſition la plus propre à faire trouver ces preuves bonnes. Il oppoſe le véritable intérêt de croire aux faux intérêt de ne croire pas. Il ſeroit ſans force contre des hommes abſolument convaincus & abſolument ſûrs qu'il n'y a point d'autre vie, contre des Athées & des Matérialiſtes bien décidés ; mais en eſt-il ? On avouera du moins qu'il en eſt fort peu.

GENESE.

Réflexions ſur cet Article.

Comment M. de V., qui ne ſait pas un mot d'Hébreu, qui connoit à peine les caractéres de cette langue, s'eſt-il aviſé de faire un long commentataire ſur la Geneſe ? Comment a-t-il pu chercher dans la différence de quelques petits mots dont il ignore la ſignification des objections contre les merveilles de la création ? C'eſt ce que me demandoit l'autre jour un homme qui n'eſt pas paſſionné pour le Chriſtianiſme, mais qui eſt fort ardent contre les Inconſéquens & contre l'inconſéquence. Je lui répondis : « vous vous étonnez mal-à-propos ; » M. de V. eſt l'homme univerſel, & ſi univerſel qu'il » a expliqué Newton ſans l'entendre, & qu'il diſpute » tous les jours avec les Paſteurs de Geneve ſur la pau- » vreté de la Langue Hébraïque ſans la ſavoir. Quel- » ques-uns de ces MM. tiennent un peu au Socianiſ-

» me ; ils ſont des petits ſoupers de M. de V., & ils » lui fourniſſent quelques argumens au deſſert qu'il va » écrire tout de ſuite pour en faire des chapitres de » ſon Dictionnaire Philoſophique. Comme il travaille » dans le tems de la digeſtion, & que ſa digeſtion eſt » laborieuſe, il n'eſt pas étonnant que vous trouviez » beaucoup de bile dans tout ce qu'il produit. »

L'article *Geneſe* a été enfanté dans un de ces heureux momens, & voilà pourquoi M. de V. y déraiſonne d'une maniere ſi admirable. Il ſoutient d'abord que les Phéniciens ou Philiſtins, ennemis implacables de la Nation Judaïque, furent les précepteurs de cette nation ; c'eſt comme ſi l'on prétendoit que M. de V. a pris des leçons de l'Abbé des *Fontaines* ou de St. *Hyacinthe*. Eſt-il apparent que deux peuples animés l'un contre l'autre par la haine la plus invétérée, cherchent des inſtructions les uns chez les autres. M. de V. peut trouver cela très-probable, mais qu'il nous ſoit permis de rejetter ſa façon de juger.

Nous n'examinerons point tous les paſſages que M. de V. cite pour trouver des contradictions dans la Geneſe. On n'a qu'à ouvrir les Commentateurs les plus communs, & on y verra les explications qui concilient ces contrariétés apparentes. L'Auteur repete ici ce qu'il a dit dans ſon article *Ciel*, ſur l'ignorance des Juifs. Mais cette ignorance eſt-elle toujours bien réelle ? N'abuſe-t-on pas de quelques mots, pour ſe forger des chimeres. M. de V. dit ſur ce paſſage : *Dieu fit deux grands luminaires, l'un pour préſider au jour, l'autre à la nuit* ; » les Juifs ne ſavoient pas que la lune n'éclaire que par » une lumiere réfléchie. » Mais qui lui a dit qu'ils ne le ſavoient pas ? & d'ailleurs qu'elle emprunte ſa lumiere d'un corps étranger, ou qu'elle la tire d'elle-même ; l'Auteur ſacré n'a-t-il pas pu dire qu'elle préſide à la nuit ?

Dieu fit auſſi les étoiles, dit la *Geneſe* ; & le judicieux M. de V. ajoute : « l'Auteur parle ici des étoiles comme » d'une bagatelle, quoi qu'elles ſoient comme autant » de ſoleils. » Mais je demande à tout Lecteur non prévenu, ſi des mots du Texte ſacré, ont pu inférer que l'Auteur parle des étoiles comme d'une bagatelle. Le divin Hiſtorien raconte les choſes les plus étonnantes,

avec la plus grande ſimplicité ; & cette ſimplicité eſt ſublime, quoiqu'en diſe M. de V. On peut conſulter les réflexions de *Boileau* ſur *Longin*, à l'occaſion de ce paſſage ; *que la lumiere ſoit, & la lumiere fut.* Nous ne reviendrons point à cette ancienne diſpute que nous croyons terminée par tous les gens de goût ; mais nous redirons, que l'Auteur ſacré racontant ſimplement les merveilles de la création, n'avoit pas beſoin d'avertir que les étoiles étoient autant de ſoleils. Il vouloit faire une Hiſtoire, & non un Commentataire de Phyſique. Pourquoi ſe ſeroit-il plutôt arrêté aux étoiles qu'aux autres objets de l'Univers ? Tout eſt merveilleux dans la création, comme le dit M. de V., & celle de la lumiere ne l'eſt pas plus que celle de l'herbe des champs.

Qu'il nous ſoit permis encore de renvoyer pour ce qui regarde le Paradis Terreſtre, aux ſavantes diſſertations de M. *Huet* & de Dom. *Calmet*. On ne peut pas traiter ſolidement dans des petits livres, ce qui a produit des in-folio. M. de V. répand plus de doutes dans une brochure comme un almanach, que nos Commentateurs n'en ont éclaircis dans des volumes immenſes.

Il eſt vrai qu'il ne s'amuſe pas comme eux, à prouver ce qu'il avance par de bonnes citations. Il affirme, il décide & il faut croire l'oracle. « Les Hébreux, » peuple très-récent, ont toujours employé pour eux » les anciennes traditions des grandes nations, au mi» lieu deſquelles ils étoient enclavés. » Ce ſeroit trop gêner M. de V. que de lui demander les preuves de ce fait, qui paroîtra certainement bien étrange à tout homme inſtruit.

Il en eſt de même de la plupart de ſes autres aſſertions : elles ne peuvent ſéduire que les ignorans ou ceux qui ont quelque intérêt à ſe laiſſer tromper ; mais pour les ames vraies, pour les eſprits droits qui cherchent à s'inſtruire, elles paroîtront ce qu'elles ſont réellement, un tas d'objections ſans force, de difficultés puériles, de nuages légers qui ſe diſſiperont à la lueur de la raiſon & de la vérité. Il eſt donc de notre devoir d'inviter de nouveau nos lecteurs à lire le ſavant Commentataire de Dom *Calmet*, & même celui de M. *Chais*, ſavant Miniſtre Proteſtant, qui a publié le ſien il y a quelques années, en quatre vol. in-4°.

GRACE.

Réflexions ſur les diſputes touchant la Grace.

On ne peut porter plus loin l'inſulte & la dériſion, que le fait M. de V. dans cet article. Que gagnerions-nous à répondre à des turlupinades ? rien : auſſi nous nous bornerons à quelques réflexions ſur les matieres de la grace. Elles pourront être utiles aux Théologiens, qui au lieu de la demander, diſputent ſur elle avec acharnement.

On trouve dans tous les ſyſtêmes imaginés par les Scolaſtiques, de très-grandes difficultés. Il reſte dans tous de l'incompréhenſible, & *le Pélagien même, pour peu qu'il ſoit preſſé, doit s'écrier avec St. Paul*, ô altitudo ! *auſſi bien que le Catholique.* La ſeule permiſſion de pécher, ſera toujours une difficulté inſoluble, parce que Dieu ayant pu empêcher le péché ſans détruire la liberté, il paroît en être l'Auteur ; mais le mot de St. *Paul* ſuffit à la foi, & dès-lors doit ſuffire à la raiſon, qui preſcrit elle-même la ſoumiſſion à la foi. Cette ſoumiſſion comprend deux choſes : la premiere, croire les vérités révélées, quoiqu'on en ignore le *pourquoi* & le *comment*, ce qui ne doit pas être difficile. La ſeconde, réprimer la curioſité de ſavoir ce *pourquoi* & ce *comment*, ce qui peut coûter davantage. Cependant, combien de vérités naturelles, ſur leſquelles cette curioſité n'eſt pas plus ſatisfaite !

Ces conſeils n'ont preſque jamais été ſuivis ; & dans tous les partis, on s'eſt donné & on ſe donne encore les qualifications les plus odieuſes. Les Pélagiens traitoient les Catholiques de Manichéens ſur pluſieurs points, & en particulier ſur la liberté. *Julien*, un des chefs de cette ſecte, inſiſte beaucoup ſur cette accuſation ; & St. *Auguſtin la réfute avec force, tant par des raiſonnemens & des explications, que par le déſaveu net & précis d'une conſéquence, qui*, aux yeux des eſprits prévenus, *pourroit paroître* s'enſuivre de la Doctrine Catholique ; conſéquence, ſi elle étoit juſte, & à plus forte raiſon, ſi elle étoit avouée, infiniment plus dangereuſe que le Pélagianiſme même.

*

Nier la grace, ce ſeroit être Hérétique. Nier la liberté, ce ſeroit être de plus un pernicieux citoyen.

Au reſte, les deux héréſies ſur la grace conſiſtent dans les fauſſes conſéquences, qu'on tire ou d'une vérité que la nature dicte, la liberté; ou d'une vérité que la Religion enſeigne, la néceſſité & le pouvoir de la grace. Le principe du Pélagien eſt que l'homme eſt libre; celui du Calviniſte eſt, *que l'homme ne peut rien ſans la grace.* Le Pélagien n'eſt que Philoſophe. Le Calviniſte abuſe de la Théologie.

Mais ſon héréſie ſi déraiſonnable, eſt de plus, je le répete, infiniment dangereuſe. Elle peut mener (on l'a remarqué avant moi) à une ſorte de tranquillité après le péché, & d'inaction dans l'état du péché. Elle peut être un obſtacle à la converſion, en empêchant d'abord la contrition & enſuite le bon propos. La contrition n'eſt pas un ſimple regret; c'eſt un repentir. Or, ſi la doctrine du Calviniſte laiſſe ſubſiſter les motifs du premier, elle anéantit ceux du ſecond. De même le bon propos n'eſt pas un ſimple déſir de ne plus pécher; c'eſt une ferme réſolution de faire les efforts néceſſaires pour ne plus pécher. Or, ſi cette doctrine laiſſe déſirer, elle peut empêcher d'agir, en faiſant regarder l'action comme inutile, & même comme impoſſible. En un mot, elle peut faire dire dans le cœur: *La grace m'a manqué, & je l'attends.*

Mais il y a plus encore. En préſentant, comme dogme de foi, un ſyſtême qui révolte également l'eſprit & le cœur, on augmente la difficulté de croire la Religion. Diſons-le nettement. Le Calviniſte rigide conduit au Déiſme, à l'Athéiſme même. Les ſyſtêmes durs ſont dans la Religion, ce que le Deſpotiſme eſt dans la politique. La plupart des Proteſtans l'ont bien ſenti; ils ont abandonné les opinions de *Calvin* ſur la prédeſtination, la réprobation & la grace, quoique ſi ſolemnellement renouvellées & confirmées par le fameux Synode de Dordrecht; & aujourd'hui on trouveroit plutôt parmi eux des Arminiens, que des Gomariſtes. Les Luthériens ont encore plus généralement abandonné *Luther* ſur les mêmes matieres.

Il y a des Théologiens dans l'Egliſe, qu'on ſoupçonne d'avoir conſervé quelques idées des Calviniſtes ſur

ſur la grace. Mais ſi de quelques-uns de leurs principes, il paroît que l'homme n'eſt pas libre, & que la cupidité & la grace l'entraînent néceſſairement tour-à-tour, ils rejettent ſincérement cette conſéquence. Nous prendrons cette occaſion pour renouveller aux Théologiens des différentes écoles l'exhortation qui leur a été faite ſi ſouvent, de ne point donner pour la doctrine de leurs adverſaires, des conſéquences qu'ils déſavouent. C'eſt une loi que dicte l'équité, & ils ont tous intérêts qu'elle ſoit obſervée. En effet, quel eſt le ſyſtême, dont on ne puiſſe tirer des conſéquences odieuſes? Je dirois preſque, qu'elle eſt la vérité, dont on ne puiſſe conclure quelque erreur avec une ſorte de vraiſemblance.

Que les Théologiens Catholiques ceſſent enfin de ſe traiter réciproquement de Calviniſtes & de Pélagiens, & de fournir par là des armes aux Hérétiques & aux Incrédules.

Il n'y a point eu de diſpute plus célebre que celle de M. *Arnaud* & du pere *Malebranche*. Quels hommes! *A peine*, dit M. de *Fontenelle*, *l'Europe eut-elle fourni encore deux pareils Athletes*. Mais avec tant de lumieres manquoient-ils de bonne foi? Non, ſans doute. Cependant ils s'imputoient l'un à l'autre des erreurs très-graves, & ce ne pouvoit être ſans quelque fondement. Mais, pour n'être pas abſolument injuſtes, ces imputations n'en étoient pas moins fauſſes. C'eſt ce qui fit dire au Pere *Malebranche*, qu'il *étoit bien las de donner au monde un ſpectacle auſſi dangéreux que ceux contre leſquels on déclame le plus*. Puiſſent donc, je le répete, puiſſent les Théologiens ne le plus donner!

Ne croyons pas au reſte que les vérités de la grace ne ſont que des vérités de ſpéculation, & qu'il n'y a point de conſéquence à en tirer pour la pratique? Sans doute il y en a & voici les deux principales: demander la grace, & n'y point réſiſter.

Mais hélas! au lieu de la demander, la grace eſt devenue elle-même un ſujet de diviſion. On ne parle que de la grace; mais eſt-ce toujours elle qui en fait parler? Et tandis que l'eſprit s'en occupe le plus, le cœur eſt-il également rempli de cette charité pour Dieu & pour le prochain, qui eſt le principal don de la grace? Puiſſe du moins cette divine charité unir tous

les cœurs ſur la terre, en attendant que la vérité parfaitement connue dans le Ciel, réuniſſe tous les eſprits ?

GUERRE.

Les Orateurs Chrétiens ſe ſont-ils élevés contre ce fléau.

Dans le commencement de cet article du *Dictionnaire Philoſophique*, la providence eſt inſultée à l'occaſion des maladies auxquelles elle a ſoumis l'homme. Nous répondrons ailleurs aux plaintes injuſtes des Incrédules. Bornons-nous à réfuter une invective de l'Auteur auſſi indécente que calomnieuſe. Après avoir beaucoup décrié les ſermons, il ajoute : « de cinq ou ſix mille » déclamations de cette eſpece, il y en a trois ou » quatre tout au plus, compoſées par un Gaulois nommé » *Maſſillon*, qu'un honnête homme peut lire ſans dé» goût ; mais dans tous ſes diſcours, il n'y en a pas » un ſeul où l'Orateur oſe s'élever contre ce fléau & » ce crime de guerre, qui contient tous les fléaux & » tous les crimes. Les malheureux Harangueurs parlent » ſans ceſſe contre l'amour qui eſt la ſeule conſolation » du genre humain, & la ſeule maniere de le réparer ; » ils ne diſent rien des efforts abominables que nous » faiſons pour le détruire. »

Pour démontrer la fauſſeté de cette aſſertion, il n'y a qu'à ouvrir *Maſſillon* : voici ce que nous liſons dans le ſermon du premier Dimanche du *petit Carême*.

[Si l'ambition gagne & infecte le cœur des Rois, ſi le Souverain, oubliant qu'il eſt le Protecteur de la tranquillité publique, préfere ſa propre gloire à l'amour & à la tranquillité de ſes peuples ; s'il aime mieux conquérir des Provinces que de regner ſur les cœurs ; s'il lui paroît plus glorieux d'être deſtructeur de ſes voiſins que le pere de ſon Peuple ; ſi le deuil & la déſolation de ſes ſujets eſt le ſeul champ de gloire qui accompagne ſes victoires ; s'il fait ſervir à lui ſeul une puiſſance, qui ne lui eſt donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot, s'il n'eſt Roi que pour le malheur des hommes, & qu'il n'éleve l'Idole

de ſa grandeur que ſur les larmes & les débris des Peuples & des Nations, quel fléau pour la terre ! Sa gloire ſera toujours ſouillée de ſang. Quelque Inſenſé chantera peut-être ſes victoires ; mais les Provinces, les Villes, les Campagnes en pleureront. On dreſſera des monumens ſuperbes pour immortaliſer ſes conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de Villes autrefois floriſſantes ; mais la déſolation des campagnes dépouillées de leur ancienne beauté ; mais les ruines de tant de murs, ſous leſquels des Citoyens paiſibles ont été enſevelis ; mais tant de calamités qui ſubſiſteront après lui, ſeront des monuments lugubres qui immortaliſeront ſa vanité & ſa folie. Il aura paſſé comme un torrent pour ravager la terre, & non comme un fleuve majeſtueux pour y porter la joie & l'abondance. Son nom ſera écrit dans les annales de la poſtérité parmi les Conquérans ; mais l'on ne rappellera l'hiſtoire de ſon regne, que pour ſe ſouvenir des maux qu'il a fait aux hommes. Ainſi ſon orgueil ſera monté juſqu'au Ciel ; ſa tête aura touchée dans les nuées ; ſes ſuccès auront égalé ſes déſirs, & tout cet amas de gloire ne ſera qu'un monceau de boue, qui ne laiſſera après elle que l'infection & l'opprobre. *]

Voici un autre morceau pris dans ſon *Avent* au Sermon du jour de Noël. « La guerre & la fureur ſemblent avoir établi parmi les hommes une demeure » éternelle. Les Rois s'élevent contre les Rois, les » peuples contre les peuples ; les mers qui les ſéparent, » les rejoignent pour s'entredétruire. Un vil monceau de » pierre arme leur fureur & leur vengeance ; & des » nations entieres vont périr & s'enſevelir ſous ſes murs, » pour diſputer à qui demeureront les ruines. La terre » n'eſt pas aſſez vaſte pour les contenir & les fixer chacun dans les bornes, que la nature elle-même ſemble avoir miſes aux Etats & aux Empires. Chacun » veut uſurper ſur ſon voiſin ; & un miſérable champ » de bataille, qui ſuffit à peine pour la ſépulture de » ceux qui l'ont diſputé, devient le prix des ruiſſeaux » de ſang, dont il demeure à jamais ſouillé.

* *NB.* Voyez l'éloge des Sermons & l'Apologie de la Prédication dans l'article *Boſſuet*.

HELVÉT. **

Caractere du Livre de L'ESPRIT.

Cet Auteur eſt aſſez connu par le livre *de l'Eſprit*. C'eſt un recueil de ſyſtêmes auſſi anciens que l'impiété, de faux principes mille fois détruits, de paradoxes & d'inepties puérilement hazardés, de faits démentis, de citations altérées, d'anecdotes ſcandaleuſes. L'approbation & le privilege qu'on avoit ſurpris au Cenſeur & au Miniſtre furent révoqués par un Arrêt du Conſeil. Divers Auteurs de feuilles périodiques, M. l'Abbé *Gauchat*, M. *Chaumeix*, s'éleverent ſucceſſivement contre le livre de l'Eſprit. M. l'Archevêque de Paris le proſcrivit par un Mandement du 22 Novembre; le Parlement le flétrit par un Arrêt du 23 Janvier 1759; Sa Sainteté l'anathématiſa par des Lettres Apoſtoliques du 31 Janvier de la même année. Enfin la Sorbonne publia ſa cenſure, qui fut applaudie par tous les bons eſprits.

M. *Helvet.* **, inſtruit que le Parlement procédoit à la condamnation de ſon livre, crut devoir préſenter une Requête qui fut dépoſée au Greffe de la Cour. Il y diſoit « que plus il réfléchit ſur le malheur qu'il a eu » de compoſer ſon livre intitulé *de l'Eſprit*, plus il » craindra toujours de ne s'être pas ſuffiſamment ex- » pliqué par ſes précédentes rétractations & déclarations; » qu'en conſéquence il ſe croit obligé de chercher à » diſſiper, autant qu'il eſt en lui, juſqu'à l'apparence » de doute ſur la ſincérité de ſa douleur & de ſon » répentir. Qu'il requiert qu'il plaiſe à la Cour lui don- » ner acte de ce qu'il déſavoue, déteſte & rétracte » formellement & préciſément toutes les erreurs dont » ſon livre eſt rempli; lui donner pareillement acte de » ce qu'il fait & fera toujours profeſſion des vérités con- » traires auxdites erreurs, ſe ſoumettant en tout au » jugement qui ſera prononcé par la Cour, la ſuppliant » très-humblement de vouloir bien conſidérer, que ſa » faute a eu pour principe l'égarement de ſon eſprit, » plutôt que celui de ſon cœur. »

M. *Tercier* qui avoit été le Cenſeur du livre, préſenta

en même tems ſa Requête, où il s'exprimoit en ces termes : « ayant appris que le ſieur *Helvet.* ** avoit préſenté une Requête à la Cour, au ſujet de ſon livre » intitulé *de l'Eſprit*, & ayant eu le malheur de le » laiſſer paſſer, & de l'approuver par une inadvertance » que je ne me pardonnerai jamais : je me crois également obligé d'expoſer à la Cour mes véritables ſentimens, ma douleur & mon répentir. Je requiers » qu'il plaiſe à la Cour me donner acte de ce que » je déſavoue & déteſte toutes les erreurs, dont ce livre » eſt rempli & rétracte formellement l'approbation, » que j'ai mis au bas du livre, déclarant que je ferai » toute ma vie profeſſion des vérités oppoſées auxdites » erreurs, que c'eſt par inadvertance que j'ai approuvé » ledit livre, & ai été l'occaſion de ſon impreſſion. Je » ſupplie très-humblement la Cour d'uſer d'indulgence » à mon égard ; je déclare en outre que je ſuis ſi répentant de ma faute, que déſormais je n'entends plus » me charger d'examiner ni d'approuver aucun livre. »

Le Parlement voulut bien *avoir égard aux deux précédentes Requêtes, uſer d'indulgence à leur égard, & leur donner acte de leur rétractation & de leur déſaveu.*

L'indulgence de ce corps illuſtre pour M. *Helvet.*** , parut d'autant mieux placée, que cet Auteur étoit connu par des vertus & des actes de généroſité, autant que par la douceur & la facilité de ſon caractere. On l'avoit ſéduit & on l'avoit inſpiré ; & naturellement droit & confiant, il avoit travaillé pendant dix ans à détruire les loix de la morale & les dogmes du Chriſtianiſme, ſans s'imaginer qu'il leur donnoit atteinte.

HOUTTEVILLE, voyez *ABADIE.*

HUET.

Ce Prélat étoit-il Incrédule ?

M. de V. cherche à rendre ſuſpecte la Religion de pluſieurs ſavans, même de ceux qui ont le mieux écrit ſur les vérités du Chriſtianiſme, & entr'autres du célebre M. *Huet*, Evêque d'Avranches. Je conviens que dans *le Traité de la foibleſſe de l'Eſprit humain*, publié depuis

ſa mort, le Scépticiſme dans les ſciences purement humaines, eſt porté au-delà de ſes juſtes bornes. Mais l'autorité de M. *Huet* n'en eſt que plus grande en matiere de Religion, s'il la croyoit bien ſincérement. Or, voici ce qu'on trouve dans ſon portrait fait par une Dame de ſes amies, & adreſſé à lui-même. « Vous » êtes, lui dit cette Dame, très-ferme en la foi, & » vous avez ſi bien ſu vous ſervir de la ſcience qui gâte » les autres, & qui les fait douter de tout, à vous » affermir dans la Religion, que j'eſtime qu'on ne peut » croire ce qu'elle nous propoſe, plus fermement que » vous faites. Cela m'a paru en tous vos entretiens, » & il y a autant à profiter avec vous de ce côté là, » que ſur toutes les autres choſes. »

Ce portrait imprimé pour la premiere fois en 1663, a été réimprimé depuis avec pluſieurs autres, à la ſuite des Mémoires de Mademoiſelle de *Montpenſier*.

On peut voir encore l'éloge de M. *Huet*, par M. l'Abbé *d'Olivet*. L'Auteur la placé à la tête du *Hueziana*, & à la fin de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe par M. *Peliſſon*. C'eſt ſur-tout cette ſeconde édition de l'éloge, que nous invitons à lire. L'on y trouvera une addition très-curieuſe ſur le Traité de la foibleſſe de l'Eſprit humain. Voyez encore la diſſertation du pere *Baltus*, Jéſuite, ſur cet ouvrage. On la trouve dans le tom. 2. des *Mémoires de Littérature & d'Hiſtoire*, recueillis par le Pere *Deſmolets*, de l'Oratoire.

Le ſavant Jéſuite y déclare n'avoir rien trouvé dans le livre de M. *Huet*, que ce qu'enſeignent communément les Peres & les Docteurs de l'Égliſe.

JACOB.

Prophétie de ce Patriarche ſur la venue du Meſſie.

Jacob mourant, appelle ſes enfans autour de ſon lit, & il prédit à chacun d'eux la deſtinée de leur Tribu. Conduit par l'eſprit de Dieu, il trace leur hiſtoire; mais parlant à Juda, il dit: « vos freres vous loueront, » votre main s'appeſantira ſur vos ennemis, les enfans

» de votre pere ſe proſterneront devant vous. Le ſceptre » ne ſortira point de Juda, & il y aura toujours des » conducteurs du peuple, nés de ſa race, juſqu'à ce » que vienne l'Envoyé promis, qui eſt l'objet de l'at- » tente des nations. *Geneſe* C. XLIX. V. 10. » Le mot de ſceptre dans l'uſage de l'Ecriture, ſignifie l'autorité, la puiſſance, la magiſtrature. Ainſi le privilege qu'a Juda ſur ſes freres conſiſte en ce qu'elle aura la prééminence & l'autorité ſur les autres Tribus, & qu'elle formera un état de République juſqu'à la venue du Meſſie. Cet Envoyé, ce déſiré des Nations, ne peut être que le Meſſie. Tous les Juifs en convenoient, & ces paroles ne ſont propres qu'au Meſſie. Voyons donc ſi la Tribu de Juda a eu cette autorité ſur les Tribus, & quand cette prééminence a été entierement éteinte. Il n'y a qu'à ouvrir l'hiſtoire des Juifs.

I. Depuis la bénédiction de *Jacob*, la Tribu de *Juda* eſt la premiere en marche & en honneur; elle campe & décampe la premiere. Elle a la premiere portion de la terre de Canaan: l'autorité royale eſt fixée dans cette Tribu en la perſonne de *David* & de ſes deſcendans. Dieu appelle *Juda* ſon Roi: (Pſeaume 59.) Preuve que la ſupériorité de *Juda* étoit antérieure à lui, & qu'elle continueroit, lorſque ſa famille ne ſeroit plus ſur le Trône. Dix Tribus ſe ſéparerent de celle de Juda; elles ſont enſuite enlevées & diſperſées dans l'Aſſirie.

Elles ne forment plus un corps de Nation; mais la Tribu de *Juda* ſe maintient, même en captivité. Elle a ſes Chefs, ſes Loix, ſes Prophetes, ſes Juges. Sous *Zorobabel*, elle revient encore dans ſon ancien héritage. Elle ſert de baſe à la République qui s'y forme; elle fournit les Machabées & les Sénateurs: elle paroît ſi dominante, qu'elle donne le nom de Juifs à tout ce qui reſte, & cela juſqu'à *Tite*. Donc le ſceptre & l'autorité a toujours été dans la Tribu de Juda juſqu'à la deſtruction du Temple & de la Nation.

II. Depuis *Tite* il n'y a plus de Ville, plus d'Autels, plus de Magiſtrats, plus de Régiſtres, plus d'autorité viſible, plus d'ombre de République: tel eſt l'état des Juifs depuis dix-ſept ſiecles. Le Meſſie eſt donc venu: car juſqu'à ſon arrivée, le ſceptre doit reſter dans la Tribu de Juda. Depuis ce tems elle en eſt totalement

dépouillée ; mais avant la destruction de la Judée, J. C. a paru. Lui seul s'est dit l'Envoyé & le Désiré des Nations, par tous les biens qu'il leur a fait. Donc lui seul est le Messie prédit par *Jacob*.

JAMBLIQUE.

Absurdité de son parallele de Pythagore *& de* Plotin *avec* JESUS-CHRIST.

Porphyre & *Jamblique* ont été deux Précurseurs de nos impies modernes. Le premier fut le maître du second ; il inventa des fables aussi impies que celles de son maître, mais plus déguisées & revêtues exprès de tours obscurs & de termes emphatiques, destinés à surprendre les respects de l'ignorance. Son livre des *Mysteres* n'est qu'une contemplation fanatique, & une folie mysticité qui dégénere en abomination. C'est là qu'on trouve le détail des effets miraculeux de la Théurgie ; c'est là qu'on entend dire, qu'elle est la purification entiere de l'ame, sa parfaite délivrance, le principe de sa transformation, qu'elle l'unit à toutes les Puissances Divines, qu'elle est le germe de la Béatitude Céleste, elle-même, qu'elle rend la premiere intégrité, & qu'enfin elle place dans le sein du Souverain Maître de l'Univers. Quelles rêveries ! quel délire !

De la même main sortit le livre *de la vie de ce Pythagore* ; ouvrage qui n'est point une histoire, mais une suite de fables si ridicules, si grossieres, qu'à moins d'être au comble de l'impudence, on ne pouvoit sans honte les donner à titre de faits. *Pythagore* y est mis en parallele avec J. C., & ce Philosophe y est nommé Dieu, & fils de Dieu, descendu sous une forme humaine, pour tempérer par ce voile l'éclat de Sa Majesté, que notre foiblesse n'eût pu soutenir sans ce moyen. Afin que rien ne manque à la hardiesse de la comparaison, on produit les preuves de cette Divinité prétendue, les miracles qu'elle fit ; & encore quels miracles ? *Pythagore* se levant dans les jeux olympiques, fit voir à cette nombreuse assemblée la cuisse d'or qu'il portoit ; seul entre tous les hommes, il entendoit la

délicieuſe harmonie que faiſoient les ſpheres céleſtes, en ſe mouvant l'une ſur l'autre ; il avoit une réminiſcence parfaite des corps divers que ſon ame avoit animés ; il ſe ſouvenoit, par exemple, d'avoir été tantôt arbre, tantôt fille, tantôt poiſſon, & ſingulierement d'avoir été le magnanime *Eupherbe*, vainqueur de *Patrocle*, le tendre ami *d'Achille* ; il s'étoit fait ſaluer & nommer par les fleuves ; il avoit fait entendre ſes diſcours aux animaux, & ſans doute il avoit ouï leurs réponſes ; il avoit deviné le nombre des poiſſons que les Pêcheurs tireroient dans leurs filets ; il avoit prédit la mort d'un Ours, ce qui étoit de plus grande importance, vû ſa doctrine ; il défendit à un Bœuf de manger des feves, & le Bœuf obéit à la défenſe. Je n'ai pas le tems de raconter les autres prodiges du Philoſophe Dieu, auſſi bien étoient-ils innombrables ſelon *Porphyre* lui-même, trop fin cependant pour y croire. Mais tout étoit bon, pourvu qu'il impoſât, & on n'avoit point d'autre but. C'étoit le peuple qu'il falloit tromper, & ſa pente à l'idolâtrie ne favoriſoit que trop la ſéduction.

Après *Pythagore*, on fit une Divinité de *Plotin*. Ce Sophiſte étoit, comme l'on ſait, un des plus grands défenſeurs de la magie Platonicienne ; il avoit lui-même évoqué ſon propre Démon, & il ſe trouva que ce génie étoit un des dieux du premier ordre. Tout auſſi-tôt ſon orgueil s'éleve d'un privilege ſi glorieux, il ne ſe croit plus un homme, il eſt un Dieu, mais un Dieu qui tient beaucoup au-deſſous de lui les Dieux inférieurs. Il ne daigne pas en effet aſſiſter à un ſacrifice Théurgique, où l'invite ſon Diſciple *Amélius*. Ce n'eſt point à moi, lui dit-il, à faire aux Dieux les premieres avances, c'eſt à eux à me prévenir. Le moyen de ſoupçonner que celui qui refuſoit ainſi de traiter d'égal à égal avec les Dieux, ne fut pas un Dieu lui-même ? Il l'étoit ſi conſtamment, qu'après ſa mort (car ce Dieu mourut.) Apollon ſe chargea de ſon éloge funebre, mit *Plotin* dans l'aſſemblée des immortels, & tout auprès de *Minos* ; de *Rhadamante*, d'*Œaque*, de *Platon* & de *Pythagore*.

Voilà les impoſteurs qu'on oſe mettre en parallele avec le fils de Dieu ; qu'on examine & qu'on décide.

IDOLATRIE.

Définition de ce mot; il y a eu beaucoup d'Idolâtres.

Il n'étoit pas beſoin certainement de faire un grand étalage d'érudition Grecque, pour prouver qu'*idolâtrie* ſignifie adorateur des Idoles. C'eſt là le ſens propre de ce mot; mais il ſe dit auſſi de tous ceux qui rendent un culte divin à des créatures. *Les Perſes qui adoroient le feu, les Egyptiens qui adoroient les Crocodilles étoient Idolâtres.* C'eſt ce que dit le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe, édition de 1762, au mot Idolâtre. Ainſi on peut donner ce nom à pluſieurs peuples auquel M. de V. veut le refuſer. Toutes ces brillantes diſſertations là-deſſus ne ſont que des erreurs de termes; & s'il avoit voulu nous entendre, il ſe ſeroit épargné de longues diſcuſſions qui ne menent à rien.

Nous convenons que dans le commencement de l'idolâtrie, lorſque les hommes n'adoroient que les aſtres & les élémens, ils n'avoient point d'idoles ni d'images pour les repréſenter, parce que ces objets leur étoient préſens. Ils n'avoient pas même de Temples; mais dès que les hommes eurent commencé à adorer des Héros qui étoient morts, ils voulurent les rendre préſens par des repréſentations & des ſimulacres. C'eſt de là que ſont venues les Idoles poſées dans des Temples où les hommes s'aſſembloient & ſe proſternoient devant elles. Les uns rapportoient ce culte aux objets que les Idoles repréſentoient; mais quelques-uns adorent l'Idole même; d'autres enfin la regardoient ſeulement comme un mémorial, que quelques-uns prétendoient ſervir à attirer l'ame ou la vertu des Dieux.

Ceux qui reconnoiſſoient la vanité des Idoles ne laiſſoient pas d'être idolâtres, puiſque nous entendons par idolâtrie, le culte des faux Dieux. *Pythagore* étoit Payen, les anciens Romains étoient Payens, cependant *Pythagore* par un effort de la raiſon naturelle, ſoutenoit que la Divinité ne pouvoit tomber ſous les ſens corporels, mais qu'elle étoit ſeulement intelligible, & ſur ce principe, il défendoit de faire aucune figure pour repré-

ſenter les Dieux. *Numa* ſuivit cette doctrine dans la Religion qu'il établit à Rome ; & les premiers Romains ont été l'eſpace de cent ſoixante-dix ans avec des Temples bâtis en l'honneur de leurs Dieux, ſans ſtatue, figure, ou image d'aucun de ces Dieux, ni peinte, ni taillée, ni jettée au moule. Leur idolâtrie conſiſtoit alors au culte de pluſieurs faux Dieux, qu'ils adoroient. Dans la ſuite du tems, les peuples adorerent même les Idoles, & reſpecterent comme des Dvinités les ſtatues qu'ils avoient eux-mêmes fabriquées. Comment M. de V. peut-il en douter, lui qui dit, qu'il y a eu de tout tems une *foule de ſuperſtitieux & un petit nombre de ſages*, lui qui prétend que *le gros du genre humain a été très long-tems inſenſé & imbécille ; & que peut-être les plus inſenſés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver de la raiſon dans la folie.*

Quoi ! pourrions-nous lui dire, vous êtes porté à croire tout ce qu'on vous *rapportera de plus bizarre, de plus infâme, de plus ſuperſtitieux, de plus abominable, de la nature humaine* ; & vous ne voulez pas qu'une partie de cette eſpece humaine ait pu ſe proſterner devant des Idoles. Il eſt conſtant, dites-vous, que plus de *trois quarts des habitans de la terre ont vécu très-long tems comme des bêtes féroces ; ils ſont nés tels. Ce ſont des Singes que l'éducation fait danſer, & des Ours qu'elle enchaîne.* Pourquoi n'avouerez-vous donc pas que ces Singes & ces Ours ont dû avoir la croyance la plus ridicule, avant que la lumiere du chriſtianiſme eût éclairé leurs ténébres ?

Nous convenons avec vous, que la vanité des Idoles n'a pas été inconnue à quelques-uns des Gentils, comme à *Maxime* de Tyr, au Philoſophe *Saluſte* & à *Celſe* ; à l'Empereur *Julien* ; à ceux dont St. Ambroiſe dit, *qu'ils ne rendent leur culte au bois que comme à l'image de* Dieu ; mais convenez avec nous, que le commun des Payens a cru que la Divinité habitoit véritablement dans ces ſtatues d'or, d'argent, de pierre ou de bois.

Vous êtes *ſurpris du nombre prodigieux de déclamation débitées contre l'idolâtrie des Romains & des Grecs* ; mais ces reproches mêmes prouvent que ces peuples étoient réellement idolâtres. Car par qui ces reproches leur étoient-ils faits ? Par des Philoſophes contempo-

rains ; qui connoiſſoient le peuple, avec lequel ils vivoient auſſi bien que vous pouvez connoître celui de nos jours ; par des Payens convertis au Chriſtianiſme, qui avouoient eux-mêmes avoir adoré les Idoles ; par des Peres de l'Egliſe, entre les mains de qui les Idolâtres avoient dépoſé leurs erreurs.

Ignorez-vous que *Socrate* fût en partie la victime de ſon zele contre les Idoles. Une des principales accuſations intentées contre lui fut, qu'il ne croyoit point que *Minerve* fût préſente réellement dans ſa ſtatue. Il y a cent exemples & cent autorités qu'on pourroit vous citer ; mais vous les connoiſſez mieux que nous ; & ſi vous feignez de les ignorer, c'eſt que vous voulez abſoudre les ſiecles paſſés & les pays lointains ; pour accuſer vos Contemporains & vos Compatriotes.

JEPHTÉ.

Ou des Sacrifices du ſang humain.

« Il eſt évident, dit M. de V., par le texte du Livre » des Juges, que *Jephté* promit de ſacrifier la pre- » miere perſonne qui ſortiroit de ſa maiſon pour venir » le féliciter de ſa victoire contre les Ammonites. »

M. de V. nous cite le Texte ſacré ; & c'eſt auſſi par ce Texte que nous prouverons, qu'il eſt faux que *Jephté* ait égorgé ſa fille. La conſécration qu'il en fit, n'étoit pas pour la mort ; mais pour l'état de virginité, ce qui étoit un grand ſacrifice dans une nation où l'attente du Meſſie rendoit la ſtérilité un opprobre. L'Écriture le marque bien clairement. *Pendant deux mois elle pleura ſa virginité avec ſes Compagnes. Après ces deux mois elle retourna dans la maiſon de ſon Pere, qui fit la conſécration qu'il avoit promiſe par ſon vœu, & ſa fille reſta dans l'état de virginité.* (Livre des *Juges*, chapitre XI.)

Le motif de la condamnation d'*Agag* que M. de V. cite encore, fut ſa barbare cruauté. *Comme tu as fait couler les larmes de tant de meres, en maſſacrant leurs enfans*, lui dit le Prophete *Samuel*, *ainſi fera-t-on couler les larmes de celles qui t'a donné le jour.* (Liv. I. des *Rois*, chap. 15.)

Les *Amalécites* du temps de *Saül* étoient coupables des mêmes injuſtices, que leurs Peres avoient exercées quatre cens ans avant eux. Qu'on ſuive ce Peuple à la trace : on le verra depuis *Moïſe* juſques à *Saül*, acharné contre les *Iſraëlites*. Qu'on ſe rappelle toutes les expéditions qui donnerent occaſion aux exploits de *Gédéon*; à ceux de *Jephté*, & à ceux même de *Saül*; on reconnoîtra ſans peine, que les *Amalécites* renouvelloient, pour ainſi dire, dans chaque moment de leur exiſtence l'indigne traitement, que leurs Peres avoient fait aux *Iſraëlites* ſortans d'Égypte. Dieu n'avoit différé de les punir, que par un effet de ſa miſéricorde; mais cette indulgence même, loin de devoir déſormais adoucir leur ſentence, ne ſervoit, par l'abus qu'ils en avoient fait, qu'à la rendre plus rigoureuſe, & qu'à en preſſer l'exécution.

Agag, Roi de ces Infidéles étoit un tyran ſanguinaire & cruel, qui ne fut pas puni purement à cauſe des péchés de ſes ancêtres, commis quatre cens ans auparavant, mais à cauſe de ſa propre cruauté. Adorons le jugement de Dieu dans la punition de ce monſtre; & ne nous aviſons pas d'appeller un ſacrifice de ſang humain un châtiment, dont il y a des exemples dans d'autres hiſtoires.

Saül, dit M. de V., page 67. Tom. II, fut *réprouvé pour avoir obſervé le droit des gens avec ce Roi.* C'eſt une étrange fauſſeté; *Saül* ne fut réprouvé que pour avoir épargné *Agag* contre l'ordre exprès de *Samuel*, & non point pour avoir obſervé le droit des gens avec ce Roi. Il étoit défendu à *Saül* de faire aucun pacte avec *Agag*; il en fit : il fut coupable; Dieu le rejetta.

Dieu étoit le maître d'ordonner à *Saül* & ce Prince ne devoit qu'obéir. « Ce ne ſont pas les victimes (ré-» pond *Samuel* dans l'hiſtorien *Joſephe*) qui ſont agréables » à Dieu; mais les hommes juſtes qui obéiſſent à » ſes volontés, & qui ne croient rien de bien fait que » ce qu'il ordonne. Car on peut ſans le mépriſer, ne » lui point offrir des ſacrifices; mais on ne ſauroit lui » déſobéir ſans le mépriſer; & ceux qui lui déſobéiſſent » ne ſauroient lui offrir de véritables ſacrifices, & qui » lui ſoient agréables. Quelque graſſes que ſoient les

» victimes qu'ils lui préſentent, & quelques pures que » ſoient leurs offrandes en elles-mêmes, il les rejette » & en a de l'averſion, parce que ce ſont plutôt des » effets de leur hypocriſie, que des marques de leur » piété. Mais au contraire il regarde d'un œil favo- » rable ceux qui n'ont d'autres deſirs que de lui plaire, & » qui aimeroient mieux mourir, que de manquer au » moindre de ſes commandemens. » (*Joſephe. Antiquités Judaïques*, Livre VII. ch. 8. Traduction d'*Andilli*.)

JESUS-CHRIST.

§. I.

En quel temps y eut-il au monde un JESUS-CHRIST *& des Chrétiens.*

I. Il eſt certain que du temps de l'Empereur *Auguſte*, l'idolâtrie étoit univerſelle dans le monde. L'Univers étoit un temple d'Idoles; tout étoit adoré, excepté le Dieu Créateur qui n'avoit point de temple, ni de culte qu'à Jéruſalem; & à Jéruſalem même, ſon culte avoit été obſcurci par l'ignorance & l'orgueil de diverſes ſectes qui partageoient les Juifs. Au milieu de ces déſordres, dans le déclin de la Religion Judaïque, à la fin du regne d'*Hérodes*, ſous l'Empire d'*Auguſte*, vers l'an 4000 du monde, JESUS-CHRIST parut ſur la terre en Judée. Le fait eſt inconteſtable. *Celſe*, *Porphire*, *Julien* l'Apoſtat, tous ennemis déclarés du Chriſtianiſme, les Juifs même en conviennent.

II. Il eſt également certain que ſous les Empereurs *Claude* & *Néron*, Succeſſeurs d'*Auguſte*, il y avoit à Rome des Chrétiens. *Suétone*, Auteur Payen, raconte dans la vie de l'Empereur *Claude* (& cela eſt marqué au Chapitre 18. des Actes des *Apôtres*,) que cet *Empereur chaſſa de Rome les Juifs, accuſés d'exciter des troubles, à l'occaſion de* CHRIST. Il ajoute dans la vie de *Néron* : *que les Chrétiens furent punis de divers ſupplices; à cauſe de leur ſuperſtition nouvelle. Tacite* dit : que *Néron* pour ſe diſculper de l'affreux incendie arrivé à Rome, l'imputa aux Chrétiens, *qu'il fit*

tourmenter par d'horribles ſupplices. Il ajoute : qu'ils tirent leur nom d'un CHRIST, que *Ponce Pilate*, Lieutenant de Judée fit mourir ; que malgré cela cette ſecte pulluloit de nouveau, non-ſeulement en Judée, lieu de ſa naiſſance, mais dans tout l'Empire, & à Rome même. *Pline* le jeune, Payen & Gouverneur en Bythinie & dans le Pont ſous l'Empereur *Trajan*, l'an de JESUS-CHRIST 103. ſe plaignant des traitemens injuſtes qu'on faiſoit aux Chrétiens, déclare à l'Empereur : *Qu'un grand nombre de perſonnes de tout âge, de tout état, de tout ſexe, & dans les Villes & dans les Campagnes, étoient Chrétiens, & qu'on ne pouvoit les convaincre d'aucun crime.*

Ces témoignages prouvent donc 1°. La pureté des mœurs des Chrétiens. 2°. Leur croyance générale de la divinité de JESUS-CHRIST. 3°. Les perſécutions qu'ils eſſuyerent. 4°. Leur multiplication étonnante. *Pline* ſe plaint que les temples des faux Dieux étoient déſerts, & les ſacrifices abandonnés. Voilà donc les Chrétiens répandus par-tout, exiſtans pour lors depuis 60 ans.

Voyez auſſi le témoignage de *Joſephe* à l'article de cet Hiſtorien ; & de ce témoignage inconteſtable vous conclurez, qu'il y a eu des Chrétiens avant *Veſpaſien*. L'époque de JESUS-CHRIST & des Chrétiens eſt donc indubitable ?

Il eſt encore certain que Jéruſalem fut priſe & ruinée par *Tite*. Le même *Joſephe* en a fait l'hiſtoire, & elle eſt dans les mains de tout le monde.

Voilà donc deux faits éclatans dont l'Univers eſt le témoin : la diſperſion du Peuple Juif, & la converſion des Gentils, arrivées au temps de JESUS-CHRIST, qui a paru cependant avant ces deux événemens. Ainſi les Diſciples du CHRIST, n'ont pu rien publier de ſa vie à Jéruſalem, qui ne fut de notoriété publique ; & les Gentils ont été en état de vérifier, ſur les lieux, tout ce qu'on leur diſoit. D'où il ſuit encore, que les prophéties, ſur le temps de l'avénement du Meſſie, & ſur les effets de ſon avénement ſont faites pour l'époque du temps de JESUS-CHRIST. Ainſi il ne s'agit plus que de nous aſſurer, ſi les Diſciples de JESUS, ont répandu ſur la terre la connoiſſance de Dieu, & ſi la vie de JESUS-CHRIST eſt reſſemblante à l'image que les Prophetes ont tracée du Meſſie.

Sur ces deux points, je m'adreſſe aux Gentils convertis, comme à des guides infaillibles. Car qui les a converti ? Comment & pourquoi ont-ils embraſſé le Chriſtianiſme ? Mais pour ſuppléer à ce témoignage ; je trouve une hiſtoire détaillée, écrite par des Auteurs contemporains de la vie de JESUS-CHRIST & de ſes premiers Diſciples, de leurs travaux, & de la formation de la Société Chrétienne. C'eſt cette Société qui me préſente ſes traditions & ſon hiſtoire, compoſées par huit Auteurs contemporains, & preſque tous témoins oculaires. Cette Société regarde ces mémoires ſacrés, comme ſa loi primitive, & ſon titre fondamental. Voyez-en l'examen dans l'article *EVANGILE*.

§. II.

Preuves que J. C. eſt le Meſſie, par la réunion des prophéties de tous les ſiecles.

L'œuvre Evangélique n'eſt point ſuſceptible d'impoſture ni de fineſſe humaine, car elle eſt compoſée, 1°. de la Miſſion des Patriarches recevant des promeſſes, & des Prophetes qui ont fait des annonces, qu'il faut néceſſairement accomplir. 2°. De la miſſion de *Jean-Baptiſte*, qui avertit la Nation Juive de ſe tenir prête à recevoir le vrai Meſſie. 3°. De la miſſion de JESUS-CHRIST, qui s'eſt dit la fin de la Loi & des Prophetes, & le Sauveur des Nations. 4°. De la miſſion des Apôtres, qui doivent remplir ſes vues & de leurs Succeſſeurs, qu'il aſſure devoir durer juſqu'à la fin des ſiecles.

Si l'entrepriſe eſt de l'homme & non de Dieu, l'entrepreneur a contre lui le paſſé, le préſent & l'avenir. Mais ſi le tout s'accorde avec ſes paroles & ſes actions, il ne peut être que l'envoyé de Dieu.

Un homme peut ſe dire être ce qu'il voudra, mais il ne peut rapporter à lui tout ce qui s'eſt dit, ou fait depuis quatre mille ans. Long-temps avant la naiſſance de JESUS-CHRIST, toutes les qualités du Meſſie étoient reglées, connues & tracées ſur les Livres traduits d'Hébreu en Grec, répandus par-tout & gardés dans les regiſtres ſacrés. JESUS-CHRIST avant

que

que de naître ne pouvoit s'approprier la Nation, la famille, la branche même ou le Messie viendroit. Les circonstances ont été le trouver; il falloit que *Marie* seule & orpheline, fut donnée selon l'usage à *Joseph* son proche parent, afin d'être l'héritier de deux Maisons qui étoient de la même tige. C'est pourquoi la généalogie de JESUS-CHRIST se présente de deux façons, sans précaution, sans éclaircissement. *Joseph* entre dans les droits de sa femme. L'une de ces généalogies est la sienne, & l'autre est du pere de *Marie*; par l'homme & par la femme: usage commun alors.

Voici une notice succinte des Prophetes qui ont précédé JESUS-CHRIST; *Abraham* sera le Pere d'une multitude de Peuples & de Rois; sa postérité conservera la marque de l'alliance que Dieu a fait avec lui. Mais sa vraie postérité, sainte & bénie viendra non du fils d'*Agar*, sa servante, mais du fils *de Sara* son épouse. Les conquêtes seront le partage du fils de l'étrangere; banni de la maison & de l'héritage paternel, *Ismaël* levera la main contre tous, & s'agrandira malgré tous. La postérité d'*Isaac* apportera la bénédiction & le salut aux Nations égarées; la ligne bénite sera connue, comme le pays dont elle sera mise en possession. Celui qui bénira les Nations descendra d'*Isaac* par *Israël*, par *Juda*, par *David*. Il naîtra à Bethléem, où est le patrimoine de *David*. Il illustrera par sa présence non le premier temple ruiné par *Nabuchodonosor*, mais le deuxieme qui a été renversé par *Titus*. La seule Tribu de *Juda* exercera son autorité, & conservera son bâton de Commandement, jusqu'à l'arrivée du desiré des Nations, & quand il sera venu & présent, cette Tribu de *Juda* aura encore son pays, ses généalogies en bonne forme, son sacerdoce, son culte, son temple; que le Messie honorera de ses visites. Mais lorsque le Messie aura été révélé aux Nations, il n'y aura plus en *Juda* de corps reglé, ni sacerdoce, ni temple; & ce sera une marque que le temps du Messie sera passé. Le Messie passera sa vie à Nazareth; pauvre & obscur, il prêchera la *Bonne nouvelle*, le salut & la délivrance. Après ses souffrances & une mort ignominieuse, il sera élevé en gloire, sera adoré des Nations; ils deviendront son héritage & seront substitués aux Juifs incrédules. Ils

ſera un Prêtre éternel, un Médiateur, par un ſacrifice perpétuel & univerſel. Ce nouveau Prêtre introduira la vraie juſtice ſur la terre, au temps du plus grand des Empires, ſur la Monarchie qui doit ſuccéder à la troiſieme, à celle de Nabuchodonoſor. On les connoît toutes, celle de Nabuchodonoſor a été renverſée par les Perſes; celle des Perſes par les Grecs; celle des Grecs par les Romains.

Voici en abrégé les caracteres du Meſſie que J. C. a réunis: il doit ſortir de Geſſé comme d'un trone coupé. L'*Emmanuel* doit naître d'une Vierge à Bethléem, s'appeller JESUS, le Sauveur, le Prince de la paix, le juſte, être pauvre, & précédé de ſon envoyé. L'eſprit de Dieu doit repoſer en lui: il répandra ſes bienfaits, il ſera Prophête; Légiſlateur comme *Moïſe*; il fera ſon entrée à Jéruſalem ſur une ânesſe; il viendra établir une nouvelle alliance par ſon ſang, & il ſera éternel. Il ſera trahi, vendu, abandonné, accuſé, mépriſé & crucifié. Enfin ce Meſſie, mort en croix, reſſuſcitera, il montera au Ciel, il convertira les Nations, il abandonera, il punira les Juifs déicides toujours endurcis.

Que de traits relatifs à JESUS-CHRIST dans la durée de près de deux mille ans, traits précis, reconnoiſſables & tous réunis en lui! Il falloit par une généalogie exacte remonter par *David* juſqu'à *Abraham*, & ſans qu'il s'en ſoit mêlé. Elle ſe trouve dans les Regiſtres des Juifs & des Romains. Il falloit qu'il prît naiſſance en tel temps, en tel lieu & d'une telle Vierge. Ces avant-coureurs l'ont prévenu, avant qu'il pût les connoître. S'il n'étoit qu'un homme, l'impoſſibilité de cadrer à tout le paſſé étoit abſolue. Mais il y a plus: il prédit que le Sacerdoce judaïque alloit tomber avec ſon temple, & de même que les événemens s'étoient ajuſtés à ſes vues avant ſa naiſſance; ſes prédictions ſe vérifient après ſa mort. Enfin tout arrive fidélement pour lui; il meurt préciſément au temps marqué par *Daniel*, & ſelon toutes les circonſtances prédites, dont il n'étoit pas le maître; & la ruine de ſa Nation eſt la ſuite de ſa mort. S'il y avoit ici de l'impoſture, elle retomberoit ſur Dieu-même, qui a tout ménagé & tout exécuté en faveur du CHRIST.

Objections des Incrédules.

Ire. Objection.

« Le Fils de *Marie* trouvant ces étonnantes Pro-
» phéties acumulées ſur lui par hazard, ſçut les mettre
» à profit & ſe faire donner la mort pour faire du
» bruit dans le monde, & ſe rendre fameux, lorſqu'il
» n'y ſeroit plus. »

Reponse. Un des deſcendans de *David* qui auroit voulu ſe faire chef de Parti, n'auroit ſongé qu'à relever ſon Peuple, & ſa famille; leurs intérêts étoient communs. Il devoit donc tourner ſa haine contre les Romains, pour ſecouer leur joug. Jesus fait tout le contraire. Il ménage *Céſar*; il lui obéit; il ne déclame que contre ſa Nation. Il refuſe la Royauté, & il ne prétend à rien ſur la terre. Roi dans le ſpirituel, il ne veut établir que la vertu dans les cœurs, il ne promet que des biens futurs. Où voit-on en lui de la rébellion, de l'ambition ou de l'intérêt? Qu'attend-il en courant à la mort? Pour qui aura-t-il travaillé? Suppoſons-le avec les impies un impoſteur ruſé: périr pour périr, il valoit mieux ſoulager ſa Nation, périr avec elle, ou lui procurer une honnête liberté. S'il n'eſt point le Meſſie promis, ſa prédication & ſa conduite ſont contre le bon ſens.

II. Objection.

« C'eſt dans l'abaiſſement où vivoit ſa famille, qu'il
» renonça à toute eſpérance temporelle; il ſe borna à
» la gloire de ruiner l'idolâtrie, en ramenant tout à
» la belle morale de l'amour de Dieu & du Pro-
» chain. Il s'appliqua quelques Prophéties heureuſes, &
» expoſa ſa vie en Héros. En un mot, Jesus comme
» *Pythagore*, a uſé d'induſtrie pour inſinuer une ſainte
» doctrine & ſe rendre fameux à la poſtérité. »

Reponse. 1°. *Pithagore* ne diſoit que ce qu'il vouloit, au lieu que le fils de l'*Homme* n'exécute que ce qui a été prédit de lui dans les Écritures. S'il n'étoit qu'un Prophete ingénieux, il ſe ſeroit fait regarder comme

un imbécile, & il auroit détruit ſon œuvre. Il étoit écrit que le Meſſie éclaireroit & convertiroit les Nations au vrai Dieu. Cependant, pendant ſa vie, il laiſſe les Gentils, il ne s'attache qu'à ſon Peuple. Il défend même à ſes Diſciples d'aller vers Samarie, & vers les Idolâtres. Si ſa miſſion étoit d'inſtruire les Gentils comme *Jonas*, doit-il les fuir, & s'obſtiner à parler à des gens qui ne l'écoutent pas? Que ne va-t-il à Tyr, à Sydon, à Antioche & à Rome; tout l'y porte? La nouveauté, la beauté de ſa morale, la curioſité de ces Peuples, leur Philoſophie, tout cela lui devenoit favorable. Mais au lieu de profiter de ces circonſtances, il traite les Gentils d'étrangers & de profanes, & par un autre travers dans le ſiecle le plus éclairé, il ne leur envoie après ſa mort que des Prédicateurs ſans éducation, ſans lettres, ſans protection pour leur annoncer & leur faire goûter la folie de la Croix. Quant à lui, il arme contre ſa perſonne la haine de ſa Nation, & il ſe met en tête que les autres Peuples écouteront les Diſciples d'un homme ſupplicié. Oui, l'Évangile eſt l'œuvre de Dieu, ou une folie réelle.

2°. JESUS-CHRIST n'a pas ſeulement rempli une Prophétie; il ſe les eſt toutes appliquées, & il en a fait lui-même pour les confirmer. Il aſſure que l'opprobre de la Croix ſera reçu par-tout, qu'il ne fera qu'un troupeau de tous les Peuples, & que ſon œuvre ſubſiſtera juſqu'à la fin des ſiecles. Il s'étoit appliqué tout le paſſé, & il annonce que tout l'avenir lui obéira. Un diſcoureur parle, mais fait-il tout ce qu'il veut?

3°. La miſſion de *Jean-Baptiſte*, ſa pénitence, ſa prédication, l'annonce du Meſſie, la double Prophétie qu'il prononce (voilà le Meſſie, il eſt venu, il eſt au milieu de nous, & il eſt *l'Agneau*, ou la ſeule victime que Dieu accepte, celle qui *efface les péchés du monde*, d'où il ſuit que JESUS ſera mis à mort, & que tous les autres ſacrifices ſeront abolis:) dépendoient-ils d'un homme commun? Cependant tout eſt arrivé. Le ſang de JESUS a coulé, les ſacrifices de *Juda* tomberent avec le Temple, enſuite tous ceux du Paganiſme: par-tout on annonça la mort du CHRIST & la rémiſſion des péchés par ſon ſang. Ainſi la miſſion de *Jean-Baptiſte* a été tout enſemble l'annonce & la

preuve de l'*Evangile*. Il en a montré l'Auteur, & depuis *Titus*, les Juifs n'ont pas égorgé une ſeule victime: & malgré tous les efforts de *Symmaque*, de *Porphyre* & de *Julien*, les ſacrifices des faux Dieux n'ont pu ſe relever, on ne ſert plus qu'un Dieu, & on ne lui offre plus qu'une victime. La Loi & les Prophetes durent juſqu'à *Jean* : depuis lui le Royaume de Dieu eſt ouvert, & on y entre.

IIIe. OBJECTION.

« Le rapport de *Jean* à JESUS, n'eſt qu'un artifice » concerté entre les deux. Le CHRIST vouloit an» néantir l'abſurdité de l'Idolâtrie, & ſimplifier la » loi de *Moïſe*. Il commence ſon œuvre par ſa Nation, & » il laiſſe le reſte à faire à ſes envoyés. Il ſe dit le Meſſie, » & pour ſe donner un air d'autorité, le Philoſophe » s'entend avec un Sage, afin de prévenir le Peuple » en ſa faveur, & de donner du relief à l'Auteur princi» pal. Ils voient bien tous deux, qu'en ſupprimant toute » autre Religion, il leur en coûtera la vie ; mais ils con» ſentent à ſe dévouer pour la gloire de Dieu & l'utilité » des hommes. Ils mettent à profit l'idée & l'attente où » étoient les Juifs d'un Libérateur, ſous l'oppreſſion » actuelle des Romains, il calculent les ſemaines de » *Daniel*, ils s'en rapportent le terme ; il eſt queſtion » de mourir dans l'eſpace de la derniere ſemaine, tout » s'y prépare & tout arrive.

» *Jean* retiré de bonne heure dans le déſert, s'y » ménage par ſon auſtérité & la ſingularité de ſes ha» bits, une réputation pour donner du poids à ce qu'il » dira. Il paroit, il annonce le Sauveur. JESUS de ſon » côté plein de ce zele bienfaiſant, médite à loiſir » ſon projet. Son ſyſtême eſt ſimple, il eſt beau. Dès » que *Jean* a parlé de lui, il prêche, & il fait tant » de bruit, que tous les deux ſont immolés. Le plan » eſt ſage, déſintéreſſé ; *Socrate* & *Platon* en auroient » pu faire autant. »

REPONSE, 1°. Des projets ſi ſérieux ont-ils pu ſe faire par des enfans, car tous deux furent ſéparés dès l'enfance ? Un Solitaire, & un fils d'Artiſan, en

ſont-ils venus d'eux-mêmes à des ſupputations Chronologiques ſi heureuſes ? Des Philoſophes ſi ſages, comme ont dit, ont-ils pu prendre publiquement les caracteres de menteurs & de fourbes ? Car *Jean* crie que JESUS vient du Ciel, qu'il eſt le Fils du Pere, que l'Eſprit de Dieu réſide en lui. JESUS de ſon côté en dit encore davantage de lui-même. Si tout cela n'eſt pas vrai, voilà deux fourbes & deux impies qui vont introduire les maux les plus funeſtes, qui falſifient les Ecritures, & qui renouvellent l'idolâtrie. JESUS au lieu de miracles va accumuler fourberies ſur fourberies, pour livrer tous ſes ſectateurs aux perſécutions les plus affreuſes, il n'annonce que des croix en ce monde, & mortel impuiſſant, il n'a rien à leur donner après leur mort. Il va révolter la moitié des hommes, & l'autre moitié ſera malheureuſe ſans reſſource. Quels Philoſophes! & peut on naturaliſer l'entrepriſe Evangélique, en la tirant des mains de Dieu, ſans y voir deux hommes extravagants ?

2°. Il y a de l'impoſſibilité dans leur projet : car n'étant que des enthouſiaſtes, comment ont-ils trouvé tant de juſteſſe dans leurs réponſes, dans leurs prophéties, & tant de patience dans leur conduite ? On trouve raſſemblé en JESUS tout le paſſé ; par lui on prédit tout l'avenir & tout arrive de point en point ; effuſion du ſang du CHRIST, ſubſtitution de ſon ſacrifice à ceux des Juifs & des Gentils, ruine du temple, déſolation, aſſerviſſement, diſperſion & conſervation des Juifs au milieu de leurs ennemis dans toute la ſuite des âges, juſqu'à leur retour ; foibles commencement de l'Évangile, longues perſécutions, chûte des Idoles ; Jéruſalem foulée aux pieds des Gentils, qui ſe la diſputeront toujours tour-à-tour, & toujours donnée en ſpectacle à l'Univers ; accroiſſement du Chriſtianiſme, entrée ſucceſſive des Nations dans l'Égliſe, propagation de l'Évangile juſqu'aux extrêmités de la terre. Tant de traits avérés ont-ils pû être controuvés & exécutés à la lettre en faveur de deux fourbes ?

Car tout cela eſt arrivé dans l'eſpace de 40 ans. La foi fut annoncée chez toutes les Nations connues : des guerres univerſelles s'allumerent dans l'Empire Romain & dans la Judée ; des famines, des peſtes, des tremblemens de terre, des ſignes au Ciel, mille faux Pro-

phetes, & tout cela depuis *Néron* juſqu'à *Veſpaſien*. Jéruſalem fut renverſée, & le Peuple exterminé par l'acharnement des Juifs, par la famine du ſiege & par les épées Romaines, qu'on tira par-tout contre eux. La diſperſion & la conſervation ſenſible des miſérables, reſtes de Juda encore, & pour toujours témoins des faits de l'Ancien Teſtament & du Nouveau, eſt un miracle évident & perpétuel, vis-à-vis tant de Nations qui ont péri, & dont il ne reſte aucune trace. Tout cela ſans la Divinité, dépendoit-il de deux hommes ? Ce n'eſt pas tout.

3°. Les Apôtres ont dû entrer dans le complot. Qu'on les ait trompés & ſéduits juſqu'à devenir les deſtructeurs de leur Religion, juſqu'à s'attacher ſans profit à l'Auteur de cette entrepriſe, je le veux; mais ils ont dû au moins ſe charger d'enlever le corps mort de leur Maître, de le dire reſſuſcité, & ſe préparer à être traités comme lui. Mais *Judas Iſcariote* n'auroit-il pas déclaré l'impoſture, pour juſtifier ſa trahiſon ? Car en ce cas JESUS étoit l'ennemi de la Religion & de l'État. Au contraire, il ne peut tenir contre le reproche d'avoir livré le ſang du Juſte; l'argent rejetté, ſa mort affreuſe & le champ du *Potier*, rendent témoignage à l'innocence de JESUS. De plus, douze hommes ont-ils pû affronter une Sentinelle en regle, ſans avoir été recherchés & punis ; s'ils avoient fait ce complot d'enlevement pour publier qu'il étoit reſſuſcité, ils ſeroient donc auſſi tous des idolâtres & des meurtriers ? Car ils vont faire adorer un ſéducteur, & mettre le feu au quatre coins de l'Univers, & cela ſans intérêt, en montrant néanmoins par-tout tant de zele & de charité. Enfin, il faut que *Paul*, *Etienne*, *Barnabé* & tous les autres Prédicateurs qui atteſtent le menſonge en mourant, ſoient auſſi des impies & des cruels. Que d'impoſſibilités ! Et où en vient-on, en attaquant l'œuvre Evangélique? Tout eſt donc conſommé en JESUS-CHRIST. « Mais, dit le Juif, ſi JESUS étoit le Meſſie, auroit-il » aboli une Loi que Dieu donna à ſon Peuple ? »

JESUS-CHRIT n'a fait qu'étendre & perfectionner la Loi dans ſon dogme & ſa morale. Il n'en a aboli que la police & les cérémonies extérieures. Ces ombres ne devoient durer que juſqu'à lui. Il a ſubſtitué la Cir-

conciſion du cœur à celle de la chair, la victime pure aux animaux, & ſon Autel univerſel au temple unique de Jéruſalem.

JESUS, Fils de *PANDERA*.

Particularités curieuſes.

C'eſt ſous ce nom que les Juifs tâchent de défigurer l'hiſtoire de JESUS-CHRIST. M. de V. a répété leurs calomnies dans ſon article Meſſie, mais pour donner du poids à cette hiſtoire ſcandaleuſe, conſignée dans un miſérable livre intitulé: *Todelot Jeſu*; il n'a rapporté préciſément que ce qui peut s'accorder avec les faits dont l'Evangile fait mention. S'il l'eût détaillé telle que les Juifs la comptent, il n'auroit pas fallu davantage pour la détruire entierement; c'eſt ce que nous allons faire ici. On n'y verra qu'un tiſſu de fauſſetés forgées par l'impoſture la plus imbécille.

Après avoir fait des contes impies ſur la naiſſance de Jeſus, l'impoſteur dit qu'il ſe rendit à Jéruſalem, & réſolut d'enlever le nom de Dieu. Afin d'empêcher ce larcin, on avoit formé par art magique, deux lions qu'on avoit placés, l'un à la droite, l'autre à la gauche du lieu très-ſaint. Ces deux lions rugiſſoient toutes les fois qu'on ſortoit, & leur rugiſſement étoit ſi terrible, qu'il épouvantoit & faiſoit perdre la mémoire à ceux qui l'entendoient. *Jeſus*, fils de *Pandéra*, évita le piege en coupant ſa peau, & gliſſant deſſous le nom de *Jéhouah* qu'il avoit dérobé.

Les Sacrificateurs aſſemblés préſenterent Requête à *Helene* ou *Oleina* qui régnoit alors avec ſon fils *Mombas* ou *Hircan*, & lui demanderent la punition de *Jeſus*. Il parut devant elle & la mit dans ſes intérêts par des miracles. Les Sacrificateurs étonnés entrerent en délibération contre lui; & l'un d'eux nommé *Juda*, s'étant offert d'apprendre le nom de *Jéovah*, pourvû qu'on ſe chargeât du péché qu'il commettroit, alla faire aſſaut de miracles avec *Jeſus*. L'un & l'autre s'éleverent en l'air en prononçant ce nom; *Juda* voulut inutilement faire tomber ſon ennemi, juſqu'à ce qu'il eût fait de l'eau ſur lui; car alors la vertu du nom s'éva-

nouit, & ils tomberent l'un & l'autre à terre, parce qu'ils étoient ſquillés. *Jeſus* ſe lava promptement dans le Jourdain, & refit de nouveaux miracles. *Juda* qui ne vouloit point en avoir le démenti, ſe mit au rang de ſes Diſciples, apprit toutes ſes démarches, les révéla aux ſages; & comme il devoit venir dans le Temple, on l'arrêta avec pluſieurs de ſes Diſciples pendant que les autres fuyoient ſur les montagnes. Le Sanhedrin l'ayant condamné à la mort, il fut lapidé; on voulut enſuite le pendre au bois, mais le bois ſe rompit, parce que *Jeſus* prévoyant le genre de ſa mort, l'avoit enchanté par le nom de *Jeovah*.

Juda rendit cette précaution inutile, en tirant de ſon jardin un grand chou auquel on l'attacha. Craignant que ſes Diſciples ne publiaſſent qu'il étoit reſſuſcité, il enleva ſon cadavre du tombeau, & l'enſevelit dans le canal d'un ruiſſeau, dont il avoit détourné l'eau, juſqu'à ce que la foſſe fût faite & couverte. On ne manqua pas de dire qu'il étoit reſſuſcité, parce qu'on ne trouvoit pas ſon corps.

La Reine *Helene* le crut & déclara qu'il étoit fils de Dieu; mais *Juda* découvrit l'impoſture en produiſant le corps mort. On l'attacha à la queue d'un cheval, & on le tira juſques devant le Palais de la Reine, qui ne fut que répondre. Ses cheveux furent arrachés; c'eſt pour cette raiſon que les Moines ſe raſent. Les Nazaréens furent ſi irrités de cette ignominie, qu'ils firent un ſchiſme avec les Juifs. Cependant leur Religion s'étendit en tous lieux, par le miniſtere de douze perſonnes, qui couroient les Royaumes. Les ſages affligés de ces progrès, députerent un nommé *Simon Képha* pour y remédier.

Cet homme prit le nom de *Jeovah*, & ſe tranſporta dans la Métropole des Nazaréens, où après les avoir prêchés, il s'enferma dans une tour qu'on voit encore à Rome. *Elie* vint enſuite dans cette Ville, & déclara que *Simon* les avoit trompés; que c'étoit lui que *Jeſus* avoit chargé de ſes ordres. Il voulut faire divers changemens, mais dans le moment qu'il prêchoit, une pierre tomba ſur ſa tête & l'écraſa.

Voilà l'extrait du livre fameux que M. de V. oſe citer & que *Baſnage* réfute invinciblement dans ſon tome troi-

ſieme de *l'hiſtoire des Juifs*. Y a-t-il jamais eu un conte rabinique plus abſurde ? Le bon ſens a-t-il été jamais choqué avec plus d'inſolence & d'ineptie ? Ne faut-il pas avoir ſecoué toute honte, que d'oſer produire contre une Religion Divine, des pauvretés ſi déteſtables ?

IMMATÉRIALITÉ
DE L'AME.

Les anciens Philoſophes la croyoient-ils.

M. de V. a aſſuré pluſieurs fois que non-ſeulement la plupart des Philoſophes anciens ne croyoient point l'immatérialité de l'ame, mais encore qu'ils n'attachoient pas à ce terme l'idée que nous y attachons aujourd'hui. Enſorte que par une ſubſtance immatérielle, ils n'entendoient qu'une ſorte de matiere très-fine, très-ſubtile, mais toujours matiere. Rien n'eſt moins prouvé ; ou plutôt on prouve évidemment le contraire par *Lucrece* même. Il eſt évident que la ſorte de ſpiritualité combattue par ce Poëte, eſt une véritable, une pure ſpiritualité, ſans quoi il n'auroit combattu que ce qu'il admettoit lui-même. D'ailleurs, qu'on faſſe attention aux argumens par leſquels il la combat. Un des principaux eſt que l'ame & le corps agiſſent réciproquement l'un ſur l'autre, mais que la matiere ne ſauroit agir ſur l'eſprit, ni l'eſprit ſur la matiere. Or, *Lucrece* ſavoit, comme tout le monde, qu'une matiere groſſiere & une matiere ſubtile, peuvent agir effectivement l'une ſur l'autre ; le feu ſur le bois, l'eau ſur le feu, &c. On feroit donc raiſonner ridiculement *Lucrece* & tous les autres Sectateurs d'*Epicure*, ſi on les faiſoit raiſonner contre tout autre opinion que celle de la pure ſpiritualité de l'ame. Or, s'ils raiſonnent contre, on la connoiſſoit donc de leurs tems.

Mais voici un paſſage déciſif de *Ciceron* dans la premiere des Tuſculanes. « Il n'y a rien dans les ames, » dit-il, qui paroiſſe venir de la terre, de l'eau, de l'air ou » du feu... Et par conſéquent l'ame eſt d'une nature ſin» guliere, qui n'a rien de commun avec les élémens que » nous connoiſſons. »

Quand ce paſſage ne prouveroit pas l'opinion particuliere de *Ciceron* ſur la ſpiritualité proprement dite de l'ame, il prouveroit toujours que cette opinion étoit bien connue des anciens, mais il prouve celle de *Ciceron* même. 1°. C'eſt lui qui parle dans cet endroit des *Tuſculanes*; on ſait que ce ſont des dialogues. 2°. Ce paſſage, (& *Ciceron* en avertit) eſt tiré d'un ouvrage qu'il appelle *ſa conſolation*, parce qu'il l'avoit compoſé pour ſe conſoler lui-même de la mort de ſa fille. Or, cet ouvrage eſt antérieur aux *Tuſculanes*. Mais nous ne l'avons plus, & il n'en reſte que quelques fragmens.

Au commencement de la premiere *Tuſculane*, *Ciceron* dit qu'il s'eſt déterminé d'autant plus volontiers à écrire ſur la Philoſophie, & en particulier ſur l'immortalité de l'ame, que « certains Philoſophes de ſa nation: (c'étoit des Épicuriens,) dont, ajoute-t-il, je veux croire » les intentions bonnes, mais dont le ſavoir ne va pas » loin, avoit témérairement répandu pluſieurs ouvrages » de leur façon. »

M. l'Abbé d'*Olivet*, dont nous avons emprunté la traduction, fait ſur cela une remarque importante, & nous croyons qu'on ſera bien aiſe de la trouver ici.

« *Ciceron*, dit-il, ne fait mention du Poëme de *Lucrece* dans aucun de ſes livres Philoſophiques; & s'il » en parle dans une de ſes Epitres, ce n'eſt qu'en » deux mots, & comme par apoſtille. On le voit cependant par-tout attentif à rehauſſer le mérite de ſa » Nation. Ce que j'en crois, c'eſt que ſon ſilence affecté ſur *Lucrece* vient, de ce qu'il ſe faiſoit une » peine, & avec raiſon, de rien dire qui pût tourner » à la gloire d'une ſecte, qu'on ne pouvoit trop décrier, parce que les principes d'*Epicure*, pris littéralement, tiroient à des conſéquences infinies pour » les mœurs. »

L'Empereur *Julien* en penſoit de même. Il remercie ſes Dieux, dit M. l'Abbé de la *Bletterie*, d'avoir tellement anéanti les Pyrrhoniens & les Epicuriens, que la plupart de leurs livres ne ſe trouvent plus.

IMMORTALITÉ DE L'AME.

Preuves morales de cette vérité.

I.

Le bien & le mal ſont diſtribués ſans diſtinction dans cette vie. Pluſieurs bons ſont malheureux & pluſieurs méchans ſont heureux. Donc, où il n'y a point de Dieu, & aucun Etre juſte ne gouverne cet Univers, ou il y a une autre vie; donc il faut être Athée, ou croire cette autre vie. Mais qui peut être Athée?

S'il y a un Dieu, mais point d'avenir, Dieu n'a point eu d'autres vues, en formant l'homme, qu'en formant la bête.

II.

Que l'homme rentre en lui-même, dans ſon eſprit, dans ſon cœur. Qu'il conſidere ces grandes idées, ces projets immortels, cette ſoif d'exiſter, que des millions de ſiécles ne ſauroient éteindre, & qu'il reconnoiſſe, à ces traits, la voix de ſon Créateur qui lui promet l'immortalité.

III.

L'idée & le déſir de ſe faire une grande réputation qui nous ſurvive, & de laiſſer après ſoi des monumens de ſa gloire, la crainte d'une grande honte après la mort, &c., voilà des ſentimens qui ſont dans tous les hommes, & à proportion qu'ils ont plus d'eſprit. Cependant ces ſentimens ſont déraiſonnables, ridicules même, s'il n'y a point d'autre vie.

Ceci eſt bien ſingulier, bien digne d'être obſervé. S'il n'y a point d'autre vie, les hommes qui ont le plus d'élévation de cœur & d'eſprit, ſont les plus ſots. En vérité, cela n'eſt pas vraiſemblable.

On dit quelquefois: que m'importe ce qu'on penſera de moi après ma mort? On peut le dire, mais on ne ſauroit le penſer; & qui croit le penſer, ne connoit point ſon cœur, n'a point réfléchi, ou n'a point d'eſprit. Auſſi ne l'ai-je jamais entendu dire qu'à des ſots,

IV.

Si tout meurt avec le corps, d'où a pu venir au genre humain l'idée de l'immortalité de l'ame. Comment a-t-elle pu prévaloir ſur la terre? Cette idée eſt oppoſée aux ſens, & la plupart des hommes ne jugent que par les ſens. A s'en tenir à leur rapport, l'homme n'eſt que corps, & le corps mourant, l'homme meurt tout entier.

Cependant cette idée extraordinaire, Métaphyſique; cette idée de deux ſubſtances, dont l'une ne tombe point ſous les ſens; cette doctrine ſubtile, cette idée qui pouvoit paroître chimérique, eſt devenue celle de tous les hommes. On l'a trouvée parmi les Sauvages de l'Amérique, ils ont même porté ſi loin cette vérité, qu'ils en ont fait une erreur, & une erreur ridicule. Après s'être crû une ame qui ſurvivoit à leur corps, ils ont donné des ames à tous les corps; des ames qui accompagneroient la leur dans une autre vie, pour ſes beſoins dans cet autre vie.

La croyance d'un ſeul Dieu, ſi naturelle néanmoins, s'étoit abolie preſque par-tout; elle a été long-tems renfermée dans un ſeul peuple. Mais ces barbares qui n'ont aucun culte, aucune Religion; ces peuples Athées, ſi l'on veut, attendent tous un avenir. Ils ſe figurent tous une région, que nos ames habiteront après la mort. Ils ont oublié Dieu, & n'ont pu oublier leur ame. Ils croyent aux Eſprits, & ils les réverent; aux *Revenans*, pour nous ſervir de l'expreſſion vulgaire, & ils les craignent.

Les Chinois rendent une ſorte de culte à leurs Ancêtres. Que ce culte ſoit Réligieux ou purement civil, n'importe: la preuve qui en réſulte, en faveur de l'immortalité de l'ame, eſt toujours la même. On n'invoque peut-être pas les morts à la Chine, mais on les reſpecte, & l'on croit que ce reſpect extérieur & public leur eſt auſſi agréable, qu'il eſt utile aux vivans.

Les Dieux des Payens avoient été des hommes: on pouvoit dire ils ſont morts; donc ils n'exiſtent plus. On ne le diſoit pourtant pas; & leur mort ne faiſoit pas une objection contre leur exiſtence actuelle. On diſoit ſeulement; ils étoient des hommes; donc ils ne

peuvent être devenus des Dieux, avoir changé de nature, &c. C'étoit là l'objection, & on la ſoutenoit par pluſieurs railleries. Mais on n'a jamais plaiſanté ſur le fonds de la doctrine de l'exiſtence des ames après la mort. On a plutôt cru leur *préexiſtence*, que nié leur *poſt-exiſtence*.

Le culte des hommes morts faiſoit preſque tout le fonds de l'ancienne idolâtrie. On ſacrifioit aux Manes, c'eſt-à-dire aux ames des morts, on tuoit leurs eſclaves & leurs femmes pour les aller ſervir dans un autre monde.

Ainſi les fables & les coutumes, tant anciennes que modernes, les opinions & les uſages les plus ridicules & les plus abſurdes, portent ſur le dogme de l'immortalité de l'ame.

Pour expliquer ce dogme, des Philoſophes firent des ſyſtêmes, par exemple, celui de la Métempſicoſe, mais ils n'avoient pas inventé le dogme même; ils l'avoient trouvé généralement établi. Ce n'eſt point une opinion philoſophique, dont on connoiſſe l'inventeur, comme de toutes les autres, c'eſt une opinion humaine, populaire, &c.

Mais en même tems, que de nobleſſe & d'élévation dans cette opinion populaire! pour le faire mieux ſentir, un homme de génie a cru pouvoir s'exprimer de la maniere ſuivante; le tour eſt hardi, & n'en eſt que plus énergique & plus touchant.

» Bénis ſoient à jamais les Poëtes, les Prêtres & » les Politiques, s'ils ſont les inventeurs d'une auſſi ſu- » blime & auſſi charmante illuſion que celle d'une ame » immortelle, deſtinée à un bonheur éternel. C'eſt l'oc- » caſion de dire, que le beſoin eſt le pere de l'in- » vention; car nous avions en effet grand beſoin de » l'eſpérance d'une autre vie pour nous conſoler de » celle-ci. »

V.

Si tout meurt avec le corps, il n'eſt pas vrai qu'il n'y ait aucun cas où l'on puiſſe manquer à la probité, il l'eſt ſeulement qu'on a beſoin de la plus grande prudence pour diſcerner les cas, dans leſquels on peut y manquer impunément. Si tout meurt avec le corps, il

n'y a point de malhonnêtes gens, mais ſeulement des gens mal habiles. Il faudra être mal-honnête homme par raiſon & par réflexion, ſi on ne l'eſt pas par inclination & par tempéramment. Il faudra, que comme le méchant habile réprime ſouvent les mauvais penchans par la crainte du riſque qu'il courroit à s'y laiſſer aller, le bon habile réſiſte auſſi à ſes bons penchans, dans la vue du mal qu'il ſe feroit, ou du bien qu'il manqueroit de ſe faire, en les ſuivant. Il faudra que dans l'un & dans l'autre, dans le bon & dans le méchant, l'eſprit corrige le cœur, trop mauvais dans l'un, trop bon dans l'autre, pour l'intérêt de cette vie. Dans le ſyſtême de la mortalité de l'ame, l'homme du caractere & du tempéramment les plus heureux ſera celui qui, également indifférent au crime & à la vertu, eſt également prêt à faire, ſans répugnance, ce qui conviendra le mieux à ſon intérêt temporel bien entendu.

En un mot, s'il n'y a point d'autre vie, donc il n'y a point d'autres intérêts que ceux de la vie préſente. Donc, &c. Donc, &c. Mais il vaut mieux laiſſer pourſuivre nos Lecteurs. Ils ſeront plus frappés de ces conſéquences, s'ils les tirent eux-mêmes, & elles ne ſont que trop faciles à tirer.

VI.

Je veux bien accorder, ſans en convenir néanmoins, que s'il n'y a point d'incrédule parfaitement convaincu, entierement perſuadé, abſolument ferme, il n'y a point non plus de fidele, en qui par intervalles, il ne s'éleve encore quelques doutes; mais l'effet de ces doutes eſt bien différent ſur l'un & ſur l'autre; ils peuvent affliger le fidele, mais ils doivent terriblement inquieter l'incrédule, & ils l'inquiétent.

On a dit que la Philoſophie dépendoit beaucoup de la ſanté, cela eſt vrai, ſur-tout la Philoſophie de l'incrédule.

Rouſſeau a dit des Héros : *au moindre revers, le maſque tombe, l'homme reſte & le Héros s'évanouit.* Je l'applique à l'incrédule & je dis : *Au moindre péril de la mort, le maſque tombe, le chrétien reſte, & l'incrédule s'évanouit.*

« La crainte qui pénetre l'incrédule mourant, dit » le P. *Maſſillon*, dont nous avons déjà emprunté quel- » ques penſées, ne vient que de la foi qu'il avoit » déjà. La maladie ne lui a pas donné de nouvelles » lumieres; mais elle a touché ſon cœur. »

Ce n'eſt pas la crainte qui fait la foi; c'eſt la foi qui fait la crainte.

» Voyons, dit un autre célebre Prédicateur, (le » pere de la *Rue*,) voyons l'état de la foi dans l'ame » du Pécheur mourant. Elle y eſt, car où n'eſt-elle » pas? Et ſi quelqu'un me diſoit maintenant: c'eſt en » moi qu'elle n'eſt pas, je lui dirois vous vous trom- » pez: elle y eſt, mais enveloppée de mille erreurs; » obſcurcie de mille doutes, cachée ſous le maſque de » l'impiété... En cet état, tantôt fuyant la foi, & » tantôt la combattant, on y devient inſenſible. » (Ser- mon ſur l'état du Pécheur mourant, *tom.* 3.

La honte de ſe dédire eſt ſi puiſſante ſur la plupart des hommes, qu'il eſt très-poſſible qu'elle empêche un incrédule de ſe dédire à la mort. Il ne faut donc pas croire que tous ceux qui paroiſſent mourir dans leur incrédulité, y meurent en effet. Ainſi, d'une part, très-peu paroiſſent y mourir; & de l'autre, tous ceux qui paroiſſent y mourir, n'y meurent pas.

Souvent ceux qui pendant la vie avoient paru les plus fermes, ſont les plus foibles à la mort. 1°. Parce que le caractere qui rend capable de mauvaiſe foi, eſt par lui-même un caractere foible, lâche, petit, bas; &c. 2°. Parce que cette mauvaiſe foi étant la plus criminelle de toutes les diſpoſitions, laiſſe plus à craindre de Dieu à ces faux Incrédules.

VII.

On eſt bien perſuadé, dit-on, de la fauſſeté du Chriſ- tianiſme; on eſt bien ferme, & de nouvelles lectures n'affermiroient pas davantage. Cependant, s'il paroît une petite brochure, impie, plate, mal-écrite, &c., dans quinze jours elle eſt enlevée, quoiqu'on la vende très-cher. Mais qui ſont les Acheteurs? Ces mêmes per- ſonnes ſi perſuadées, diſent-elles, de la fauſſeté de la Religion.

Tandis

Tandis que je verrai beaucoup d'empreſſement pour les livres impies, je dirai qu'il y a encore beaucoup de foi ſur la terre ; tandis que les livres contre la Religion, ſeront courus, tout n'eſt pas déſeſpéré.

INCRÉDULES.

§. I.

De quelle façon il faut les réfuter.

Quelques Ecrivains, plus pieux qu'éclairés, ont trop groſſi la liſte des Incrédules, & ils ont fait trois maux à la fois par ce zele mal-entendu. 1°. Ils ont fait injuſtice à des hommes religieux. 2°. Ils ont fourni aux impies le ſujet d'un vain triomphe. 3°. Ils ont ſouvent donné aux foibles une occaſion de ſcandale & de chûte.

Les incrédules ne cherchent qu'à groſſir leur liſte des noms les plus illuſtres. M. de V. qui crie tant contre les accuſations de Déiſme, ne manque pas, lorſqu'il peut en tirer avantage, d'exagérer le nombre des Déiſtes répandus dans l'Europe. Selon lui le monde en eſt rempli ; *ils ſont dans la Magiſtrature, dans l'Egliſe, auprès du Trône, & ſur le Trône même. La littérature en eſt ſur-tout inondée ; les Accadémies en ſont pleines.* On ſentira aiſément quel eſt ici ſon but ; il ſait que le moyen le plus ſûr d'étendre l'incrédulité, c'eſt de faire accroire qu'elle eſt étendue par-tout & adoptée par les hommes les plus célebres de l'Europe. Les noms ont infiniment plus de poids ſur le commun des hommes que les raiſons, & il ſe ſert de ces noms.

A Dieu ne plaiſe que nous le ſecondions dans ce projet ; il faut effacer du catalogue des Incrédules tous ceux qu'on peut abſolument en retrancher, & n'être jamais le premier à y placer un nom célebre, avec quelque juſtice qu'on pût l'inſcrire. Laiſſez prendre aux impies ceux qui ſont en effet à eux, mais ne les leur donnez pas, & cédez-le tout au plus, quand ils les auront pris. Vous unirez ainſi la vérité & la prudence.

Nous dirons plus : il faut défendre la Religion,

puiſqu'on ne ceſſe de l'attaquer, & que l'irréligion fait chaque jour de nouveaux progrès ; car ſans la néceſſité indiſpenſable de cette défenſe, les meilleurs ouvrages contre les Ecrivains impies, ſeroient inutiles, & peut-être dangereux. Un Auteur en qui le zele égale la lumiere, a bien expoſé ce principe. « Il eſt inutile, dit-il, » ſouvent même dangereux, de faire trop clairement » connoître à un Peuple ſoumis, qu'il y a des rébelles, » & de lui expoſer les motifs dont ils ſe ſervent pour » juſtifier leur révolte. Le nombre des eſprits faux, » des cœurs méchans & pervers, eſt ſi grand dans » tous les Pays du monde, que le meilleur moyen de » contenir les hommes dans le devoir, c'eſt de leur » laiſſer ignorer la poſſibilité de s'y ſouſtraire. »

Il s'enſuit de ce qu'on vient de lire, que les Ouvrages faits pour la défenſe de la Religion contre ceux qui l'attaquent, ne ſauroient être écrits avec trop de circonſpection & de ſageſſe.

Je ne prétends pas pourtant qu'il ne faille réfuter l'impiété avec force ; mais la force & la douceur ne ſont point incompatibles ; ou plutôt rien n'eſt plus fort que la douceur, parce que rien n'eſt plus propre à faire aimer la vérité. Or, elle ſeroit bientôt crue, ſi elle étoit aimée. Ses grands obſtacles ſont dans le cœur. On l'a dit avant moi ; la force doit être dans les raiſons, & la douceur dans la maniere de les expoſer. Tâchons donc en éclairant l'eſprit, par l'évidence des preuves, de gagner le cœur par la modération du ſtyle. Voilà le double devoir des Défenſeurs d'une Religion, dont la charité eſt l'ame & la premiere loi. Ce ſera déja un préjugé bien fort en ſa faveur, auprès de ceux qui ont le malheur d'en douter, s'ils ne trouvent de fiel & d'amertume que dans les écrits de ſes ennemis. Au reſte, ces Adverſaires de la Religion, traitent ſouvent d'injurieuſes & d'outrées, les expreſſions les plus modérées & les plus exactes, par leſquelles on les caractériſe eux & leurs écrits, & ſe répandent en invectives groſſieres.

Je ſouhaiterois encore qu'en réfutant, l'impiété on ne confondît point les diverſes claſſes d'Incrédules ; car il y a entr'elles d'extrêmes différences. Cette diverſité de ſyſtêmes tous faux, mais inégalement faux, eſt une

ſuite néceſſaire de la liberté de penſer, lorſquelle ne ſe renferme pas dans les bornes que la foi & la raiſon même lui preſcrivent. Mais enfin tous les Incrédules ne ſont pas Athées ou Matérialiſtes. Pluſieurs reconnoiſſent un Dieu, une Providence, une autre vie, & n'ont pas moins de zele pour ces vérités fondamentales du Chriſtianiſme, que les Chrétiens les plus zélés. J'en ai connu quelques-uns, & j'en connois encore; je les plains, je les condamne même, d'en être reſtés au fondement, & de n'avoir pas achevé l'édifice, ou plutôt de l'avoir détruit, après l'avoir élevé par la grace du Baptême, ſecondée par une éducation chrétienne. Mais quel que ſoit leur malheur & leur faute, je ſuis bien éloigné de penſer d'eux comme des Matérialiſtes & des Athées. Quant à ceux-ci, j'avoue que je les ſouffre avec peine; ne fut-ce que comme Citoyen, ſur-tout s'ils dogmatiſent, ſoit de vive voix, ſoit par écrit; & il eſt difficile, en les réfutant, de les traiter autrement que les Scélérats condamnés par la Juſtice.

S'il eſt très-important, en matiere de Religion, d'établir la vérité ſur des fondemens inébranlables, & de le faire avec prudence, il n'y a point de Livres qui duſſent être plus forts, plus exacts, mieux raiſonnés, en un mot plus à l'abri de toute juſte critique, que ceux qui ſont faits pour prouver la Religion. Ces Livres ne devroient être compoſés que par de très-habiles gens, & de plus bons Écrivains. Tout homme n'eſt pas ſoldat dans cette eſpece de guerre. Toute main n'eſt pas digne d'écrire pour la Religion, & elle court plus de riſque à être mal défendue, qu'à être bien attaquée. Un Livre foible affoiblit la foi dans un Lecteur d'une foi chancelante, & affermit un Incrédule dans ſon incrédulité.

Un homme très-médiocre ayant préſenté un jour à M. *Boyer*, Evêque de Mirepoix, un Livre contre l'incrédulité, il lui dit vivement: *Ah, Monſieur, que m'apportez-vous là, & de quoi vous êtes-vous aviſé? Savez-vous bien qu'il faut être un* Boſſuet *ou un* Paſcal, *pour attaquer les Incrédules, ſur-tout aujourdhui, & qu'il ne ſuffit pas d'être un Saint.*

Nous avons puiſé ces Réflexions dans différens extraits dont M. l'Abbé *Trublet* a enrichi le *Journal Chré-*

tien. Comme nos Lecteurs ne manqueront pas de les goûter, nous croyons devoir ajouter un autre paragraphe, dont nous ſommes redevables au même Auteur.

S. II.

Réflexions ſur la même matiere.

Les Auteurs qui ont réfuté M. de V., ont ramaſſé avec la plus grande exactitude, tous les traits que cet Ecrivain célebre a lancés contre la Religion dans ſes différentes productions, tant en proſe qu'en vers. Aucun de ces traits ne leur échappe, & l'impiété eſt découverte aux yeux les moins pénétrans, dans les endroits mêmes où elle étoit le plus finement enveloppée. Mais un ſi grand détail étoit-il néceſſaire, & ne peut-il pas être dangéreux? Il eſt inutile, ou pour mieux dire, ſuperflu, ſi par là on a voulu apprendre que M. de V. a ſouvent attaqué la Religion dans ſes Ecrits: rien n'eſt plus connu; & il peut être dangéreux, parce que tous ces traits malins, peuvent faire impreſſion ſur quelques Lecteurs, malgré toute la force & toute l'habileté avec laquelle les critiques les repouſſent.

Ne faut-il donc point défendre la Religion attaquée? Nous n'avons garde de le prétendre. Voici notre penſée. La Religion peut être attaquée ou par des railleries, des plaiſanteries, des bons mots, &c., ou par des raiſonnemens ſérieux, des objections, &c. M. de V. l'a fait de ces deux manieres, mais le plus ſouvent de la premiere. Celle-ci eſt plus dans ſon talent, & d'ailleurs va mieux au double but de l'Écrivain, avoir des Lecteurs, & faire des Incrédules. *Bayle* lui-même, ce grand raiſonneur, & plus Philoſophe que bel eſprit, raille & plaiſante preſque auſſi ſouvent qu'il raiſonne. M. de V. plus bel eſprit que Philoſophe, doit donc railler & plaiſanter plus que raiſonner.

Mais dans *Bayle*, V. & autres Écrivains irréligieux, le badinage eſt tantôt ingénieux & fin, tantôt fade & plat, & cela eſt inévitable à ceux mêmes qui ont le plus d'eſprit, lorſqu'ils veulent trop badiner. De

même leur Philoſophie, quoique toujours fauſſe dans les principes ou dans les conſéquences, comme Métaphyſique ou comme Logique, dès qu'elle eſt contraire à la Religion, a quelquefois un air de vérité & de juſteſſe, & quelquefois auſſi ne préſente qu'un faux évident & groſſier.

A l'égard du badinage ingénieux & fin, je conſeille à la plupart des Réfutateurs de le paſſer ſous ſilence, & de n'y rien oppoſer, ſur-tout s'ils ont affaire à M. de V.

Quant à celui qui eſt fade & plat, il eſt fort bon à citer, ne fut-ce que pour humilier un peu le bel eſprit, naturellement préſomptueux & vain; & peut être auſſi quelques Lecteurs qui peu délicats par impiété, auroient trouvé ce badinage fort bon, dans l'Ouvrage même.

La fauſſe Philoſophie, de quelque façon qu'elle le ſoit, avec art ou ſans art, doit être habilement démaſquée dans le premier cas; ſimplement & briévement expoſée dans le ſecond. Alors expoſer, c'eſt réfuter. Ordinairement les réflexions ſeroient ſuperflues, & même affoibliroient l'indignation & le mépris, que des ſophiſmes groſſiers ont excités dans un Lecteur religieux & ſenſé. Il faut ſur-tout éviter ce qui ſentiroit la déclamation, ce qui auroit l'air de triomphe & d'inſulte, & à plus forte raiſon les injures. C'eſt la charité ſeule qui doit faire écrire pour la Religion. Mais la charité, qui peut quelquefois être véhémente, encore, ne doit elle l'être qu'avec meſure & ne peut jamais être injurieuſe. Elle ne ſeroit plus charité; & au lieu de ſervir la Religion, elle lui nuiroit, en la deshonnorant.

Je dirois volontiers aux Philoſophes: *Défiez vous de vos lumieres*: & aux Théologiens: *défiez vous de votre zele.*

Hazardons encore une obſervation. Peut-être vaudroit-il mieux que les Ouvrages en faveur de la foi Chrétienne, & contre l'incrédulité, ne fuſſent point Polémiques. Ce genre d'écrire, qui en toute matiere a beaucoup d'inconvéniens, en a ſur-tout en matiere de Religion, vu le caractere des ennemis qu'on a à combattre. *Bayle* qui travailloit aux *Nouvelles de la Ré-*

publique des Lettres, dans le temps de la diſpute entre le P. *Malebranche* & M. *Arnauld*, y prit beaucoup de part à ſa maniere, & attaqua tour-à-tour les deux illuſtres adverſaires. Le Pere *Malebranche* le laiſſa dire : M. *Arnauld* fut tenté de lui répondre : M. *Nicole* d'un caractere plus froid, & par-là plus prudent, lui conſeilla de ne ſe point *commettre avec le Nouvelliſte ;* ce fut ſon expreſſion. (Voyez l'article de *Bayle.*)

J'aimerois donc mieux, que ſans attaquer perſonnellement les Incrédules, on traitât la matiere en général & ſans rapport à aucun Auteur particulier, réfutant ceux qu'on trouveroit en ſon chemin, & répondant à leurs objections à meſure que l'occaſion s'en préſenteroit dans le cours de l'Ouvrage, mais ſans nommer perſonne. C'eſt la méthode de M. l'Abbé *Houtteville.*

Nous croyons cependant que les défenſeurs de la Religion, à l'exemple de cet habile Écrivain, ne doivent ni diſſimuler les objections des Incrédules célebres, ni les affoiblir en les rapportant. La raiſon en eſt, que lorſque l'incrédulité ou le doute ne viennent que de l'eſprit, & que le cœur n'y a point de part, (ce qui arrive quelquefois, quoique rarement à la vérité,) l'une & l'autre ſont moins cauſées par la foibleſſe des preuves que par la force, du moins apparente des objections. Ces preuves paroiſſent démonſtratives, & l'on n'y voit point de replique. Cependant la foi eſt ébranlée par certaines difficultés ſpécieuſes ; & elle reſtera foible, chancelante, du moins inquiete & troublée juſqu'à une ſolution ſatisfaiſante. Il faut donc la donner, & l'on doit ce ſecours aux cœurs droits. Entre les différentes tentations qui empêchent la vertu d'être auſſi heureuſe dès ici-bas, qu'elle pourroit & même mériteroit de l'être, il faut compter ſur-tout les tentations contre la foi. Il y a des ames pures & même preſqu'exemptes de toute paſſion vicieuſe, ſur leſquelles le démon n'auroit aucune priſe, s'il ne les attaquoit pas du côté de la foi.

Ces tentations ſont quelquefois occaſionnées, comme nous l'avons déjà fait ſentir, par le zele mal-entendu de quelques défenſeurs de la Religion. Bleſſés avec raiſon de pluſieurs erreurs importantes, où ſont tom-

bés quelques Philoſophes modernes, ils les mettent trop aiſément au nombre des Incrédules. Par-là, ils ſcandaliſent les foibles, au lieu que de ces erreurs même, ils auroient pû tirer des raiſons de les fortifier dans la foi. Car, plus ces erreurs paroiſſent incompatibles avec la Religion, plus il lui eſt en quelque ſorte honorable, que ceux qui les ont ſoutenues, lui ſoient pourtant reſtés fideles. Car il s'enſuit delà, qu'ils la croyoient bien prouvée; & ces gens-là étoient difficiles en preuves, du moins ſur ce qu'ils n'avoient pas imaginé eux-mêmes.

INCRÉDULITÉ.

Quels ſont les principes qui la produiſent.

Ces principes ſont, 1°. un amour propre déſordonné. La plupart en effet ne nient les plus eſſentiels attributs de Dieu, que parce que ces attributs gêneroient leurs deſirs. Ils feroient autant d'efforts pour démontrer la vérité de ces attributs, & la divinité des Ecritures, ſi leurs paſſions y trouvoient leur compte, qu'ils en font vainement pour ôter à Dieu ces attributs, & aux Livres Saints, leur divinité. On pourroit détromper cette eſpece d'impies, & on en a détrompé pluſieurs en les fixant à conſidérer la fragilité & l'inſuffiſance des paſſions ſatisfaites, pour le vrai & ſolide bonheur; & les riſques qu'ils courent en ſuivant cette inſpiration de l'amour déſordonné d'eux-mêmes, ſi leur ſyſtême ſe trouve faux.

Le ſecond principe qui n'eſt qu'une branche du premier, c'eſt l'ambition de ſe diſtinguer, & l'opinion d'une conſidération fondée ſur l'incrédulité. Ce principe d'obſtination eſt bien difficile à ébranler, parce qu'il eſt preſque toujours joint à l'ignorance, à l'inattention & à la petiteſſe d'un eſprit plus frappé de ce qu'on penſeroit de ſon changement, que des grands motifs de ce changement. Et cela ne ſe trouve que trop vrai, quoiqu'il y ait quelques exemples du contraire. Car on a vu un des hommes les plus célebres de l'Europe, Matérialiſte, Déiſte, Epicurien, Cynique,

abjurer & reprendre tous ſes ſyſtêmes, en paſſant de la ſanté à la maladie, & de la maladie à la ſanté. Mais ces exemples ſont rares encore une fois ; & ils doivent l'être. Comment des hommes, qui à force de le dire, ſont peut-être venus à bout de ſe perſuader que les Incrédules ne quittent leurs erreurs que lorſque leur eſprit baiſſe, comment ces hommes pourroient-ils ſe réſoudre à donner une preuve ſi authentique, que chez eux le principe de raiſon commence à s'éteindre ? Il faut ſoutenir juſqu'au bout ſa ſupériorité ſur le crédule vulgaire ; & cette ſupériorité flatte l'amour propre.

Le troiſieme principe qui ſe trouve lié au précédent, eſt l'ignorance. Et comment détromper ces ſortes d'Incrédules ſur de grandes vérités, qui tiennent à une foule de connoiſſances, qui demandent ou ſuppoſent des méditations réfléchies ? Nous penſons que la choſe n'eſt point aiſée. Un ignorant, ou ne vous comprend pas, ou ne vous entend qu'à moitié. Peu accoutumé à combiner des idées, à ſuivre le fil des raiſonnemens, vous croyez le tenir après un ſuite d'épreuves & de conſéquences, tandis qu'il n'eſt pas encore au fait de la queſtion : c'eſt un aveugle qui ne voit pas la route qui conduit à un terme. Comment pourroit il s'appercevoir que vous y êtes parvenu ? Il ne faut employer contre cette ſorte d'impies, que des argumens proportionnés à leur foibleſſe, c'eſt-à-dire, fondés uniquement ſur les expériences ordinaires, de ce que chacun voit devant ſes yeux.

Le quatrieme principe qui produit la plus pernicieuſe eſpece d'Athées ou de Matérialiſtes, ajoutons & d'incrédules en général, conſiſte dans une trop bonne opinion d'eux-mêmes. Cette bonne opinion leur fait prendre aveuglément pour des vérités, les raiſonnnemens que leur entendement ou leur imagination leur ſuggere, juſqu'à vouloir les faire ſervir en toute choſe de regle infaillible, de poſſibilité & d'impoſſibilité, de vérité & de fauſſeté, de bien & de mal. Voilà en effet le principe le plus funeſte de l'impiété, parce qu'il eſt le plus difficile à déraciner. Comment enlever à un impie, ſur le retour de l'âge, dans le temps où les aveux humilians ſont d'autant plus durs que les erreurs ont été plus longues, comment lui enlever

cette préſomption de ſuffiſance univerſelle ? Préſomption que quelque eſpece de mérite a dû préſenter à l'amour propre comme très-légitime ; qu'une vanité immodérée a entretenue par des retours ſur ſes ſuccès ; que les fumées d'un encens prodigué par l'adulation, l'ignorance ou le libertinage, ont enveloppée de ſi épaiſſes vapeurs, qu'il n'a plus été poſſible au flambeau de la raiſon d'en éclairer les difformités ridicules. Comment renverſer ſoi-même, ou ſouffrir qu'on briſe cette idole chérie, élevée par ſoixante années de travaux, & conſacrée par un demi-ſiecle d'hommages ?

On pourra ramener ces préſomptueux, qui ne veulent croire que ce qu'ils comprennent, & qui regardent comme des préjugés miſérables, tout ce qu'ils n'adoptent pas, en leur offrant le *Spectacle de la Nature*. Forcés d'y reconnoître un grand nombre de Myſteres qui échappent à leur intelligence, ils ne pourront s'empêcher d'avouer que leur préſomption même eſt la preuve la plus déciſive de la ſphere étroite de leurs lumieres. On a reconnu dans pluſieurs occaſions l'utilité de cette méthode, ſur laquelle il a plû à Dieu de répandre ſa bénédiction plus que ſur tout autre ; mais on eſt bien éloigné de la donner comme infaillible. Des expériences trop multipliées nous démentiroient. L'orgueilleuſe préſomption n'aime pas à ſe fixer ſur les objets qui l'humilient ; ſon plus grand ſoin eſt d'éviter tous les retours qui pourroient faire évanouir les douceurs de ſes illuſions. N'a-t-on pas vu de nos jours de ces Incrédules convaincus, ſi ce n'eſt à leur Tribunal, du moins à celui du bon ſens, que leurs raiſonnemens contraires à la Religion, n'étoient que des Paralogiſmes ; les contradictions qu'ils lui reprochent de faux ſuppoſés ; les objections, dont ils attaquent ſes dogmes ; des écarts hors de la queſtion ; leurs argumens prétendus victorieux, de miſérables Sophiſmes réfutés mille fois, même dans les premiers temps du Chriſtianiſme, (parce qu'ils ont été puiſés dans les plus vieilles ſources de l'erreur ou du menſonge :) ne les a-t-on pas convaincus de bévues dans leurs méditations Philoſophiques, d'ignorance ou d'infidélité dans leur maniere de traiter l'hiſtoire, d'inconſéquences dans leurs maximes de morales, de mauvaiſe foi,

ou de partialité dans leurs jugemens, de baſſe jalouſie dans leurs critiques, d'amour propre effréné dans leurs prétentions, quelquefois même d'erreurs de théorie & de pratique, dans leurs principes & dans leurs ouvrages de goût ? Que n'a-t-on pas prouvé, & qu'en a-t-il réſulté ? Un déchaînement plus violent contre la Religion, une conſpiration plus déclarée contre tous ceux qui oſent parler en ſa faveur, des railleries plus ameres, des injures plus atroces, des fictions plus indécentes, contre toute autorité qui s'oppoſe à leur audace, contre tout Littérateur qui ne fléchit pas le genou devant l'Idole. Leur préſomption s'eſt accrue par leurs défaites, leur orgueil s'eſt nourri de leurs humiliations ; ils ont cru que la jalouſie & l'envie pouvoient ſeules les attaquer, parce que la vérité les avoit choiſis pour être ſes organes infaillibles.

JOSEPHE.

Authenticité du paſſage de cet Hiſtorien, touchant JESUS-CHRIST.

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* prétend qu'on ne trouve dans cet Hiſtorien *aucune trace de J. C., car tout le monde convient aujourd'hui*, ajoute-t-il, *que le petit paſſage où il en eſt queſtion dans ſon hiſtoire, eſt interpolé.* Avant que de prouver contre M. de V. l'authenticité de ce paſſage, rapportons le paſſage même. « En ce tems là, dit *Joſephe*, (liv. 18, chap. 4. de » ſon Hiſtoire,) parut JESUS, homme ſage, ſi néanmoins » il faut l'appeller un homme, car il étoit puiſſant en » merveilles, & le maître de ceux qui aimoient la vertu. » Il attacha pluſieurs d'entre les Juifs à ſa doctrine, & » beaucoup de Gentils. Il étoit le CHRIST. Malgré le » ſupplice de la Croix, auquel *Pilate* le condamna ſur » les pourſuites des chefs de la Nation, ſes premiers » Diſciples ne ceſſerent de lui demeurer unis. Il leur » apparut vivant, trois jours après ſa mort, ſelon que » l'avoient prédit les Prophetes avec les autres prodi- » ges de ſa vie ; & juſqu'à ce jour, ſes Sectateurs ont » continué de ſubſiſter ſous le nom de chrétiens qu'ils » empruntent de lui. »

Ce témoignage rendu à l'homme Dieu par un homme de cette Nation qui l'avoit mis en Croix, étoit trop beau, pour que les Incrédules ne cherchaſſent pas à l'anéantir, mais leurs raiſons ſont bien foibles.

I. Ce paſſage a été cité par *Euſebe* qui vivoit à la fin du troiſieme ſiecle, & *Joſephe* étoit mort dans le ſecond. On le trouve dans St. *Jérôme*, dans *Sophrone*, dans *Ruffin*, dans *Iſidore de Damiette*, dans *Sozomene*, dans *Cedrene*, dans *Nicephore Calliſte*, dans *Suidas*, qui tous le rapportent comme authentique. Tous ces Auteurs avoient des copies particulieres de *Joſephe*, puiſqu'ils écrivoient en des ſiecles & en des lieux différens; les uns dans la Grece, l'autre dans la Paleſtine, & celui-là dans l'Egypte. Leurs exemplaires étoient cependant uniformes, ainſi que tous ceux qui nous reſtent. Que répondront les Incrédules à un accord ſi général? Ils diront qu'*Euſebe*, le premier qui la cité, le fabriqua par un zele mal-entendu: mais voici ma réponſe.

II. Si *Euſebe* a inventé ce paſſage, c'étoit le fauſſaire le plus mal-à-droit & le fourbe le plus inſenſé. Il donnoit pour authentique un texte ſuppoſé; mais à qui l'attribuoit-il, à un homme inconnu, à un Écrivain obſcur? Non, c'étoit à l'Hiſtorien le plus répandu, à un Écrivain dont les écrits avoient été dépoſés dans la bibliotheque impériale. Il ne ſe contente pas de le citer une fois, il le rapporte dans ſa *Préparation Évangélique* & dans ſon *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, ſans crainte d'être confondu par les Juifs & par les Grecs, qui avoient ſans ceſſe l'hiſtoire de *Joſephe* entre les mains.

III. Mais, diſent nos Adverſaires, ce texte n'eſt cité ni dans *Tertulien*, ni dans St. *Juſtin*, ni par St. *Cyprien*; mais ces grands hommes n'ont combattu le Judaïſme, qu'avec les ſeules armes que leur fourniſſoient les écritures, & non par l'autorité de *Joſephe*, Auteur moderne, regardé comme un faux frere dans la Synagogue, livré à la faveur des Princes, & ſacrifiant tout à ſes intérêts. Quiconque eſt un peu verſé dans la lecture des ouvrages de ces premiers défenſeurs du Chriſtianiſme, ſait qu'ils ne ſont qu'une ſuite de textes des livres ſaints. On penſoit alors que leur évidence n'avoit point beſoin d'appui étranger; & ſi elle en avoit eu beſoin, ils n'auroient pas cité un Hiſtorien qui paſſoit pour le corrupteur des Écritures.

IV. On insiste & on dit : est-il vraisemblable qu'un Juif de race Sacerdotale, un Juif Pharisien, ait pû dire que JESUS étoit le CHRIST ; mais nos Adversaires ne voyent pas que *Josephe*, en se servant de ces expressions, vouloit dire seulement que JESUS avoit la réputation d'être le CHRIST, & qu'on le connoissoit ordinairement sous ce nom. Ouvrez *Suetone*, *Tacite*, *Pline* le jeune, *Celse*, *Lampride*, *Porphyre*, *Julien*, ils donnent tous à JESUS le nom de CHRIST. Pensoient-ils qu'il le fût en effet ? Non assurement pour leur malheur. Mais ils se servoient du terme le plus connu : terme devenu commun à la fin du siecle où florissoit *Josephe*.

V. M. le *Fevre* attaque ce passage d'un autre maniere. Il n'est pas permis, dit-il, selon *Josephe*, de dire que JESUS-CHRIST n'étoit qu'un homme ; donc il étoit Dieu, suivant cet Historien. Cependant les Juifs n'ont jamais pensé que le Messie dût être plus qu'un homme ; donc ce texte ne peut être de *Josephe*. Cette objection seroit très-forte, si les Juifs pensoient réellement sur le Messie comme les fait penser M. le *Fevre* ; mais il est faux que les anciens Juifs, (car nous ne parlons pas des modernes,) n'attribuassent point à leur Rédempteur les caracteres de la Divinité. Il y a une foule de passages de *David*, d'*Isaïe*, de *Jérémie*, de *Baruch*, de *Malachie*, qui démontrent le contraire. Les premiers Rabbins ont écrit & pensé que le Messie devoit être Dieu & homme tout ensemble. On peut s'en assurer dans la paraphrase Chaldaïque, dans *Philon* & dans la multitude des passages originaux, cités par *Galatin*. Mais quand même les Hébreux ne se seroient pas représentés leur Libérateur sous les notions d'un Dieu, *Josephe* auroit pu dire de JESUS-CHRIST, *c'étoit un homme sage, si pourtant on peut l'appeller un homme*. Qui ne sent que l'Historien, en employant ce tour familier à l'éloquence, vouloit seulement faire entendre ce que JESUS-CHRIST avoit fait de merveilleux ?

VI. On fait une difficulté qui paroîtra plus spécieuse que la précédente. Le passage de *Josephe*, dit-on, coupe brusquement le fil de la narration & forme un récit sans liaison & sans rapport avec ce qui le précede & ce qui le suit, & c'est ce que nous allons examiner. Nous dirons premierement que le témoignage rendu à

JESUS-CHRIST eſt dans l'ordre chronologique, & que *Joſephe* le ſuivant exactement, ne pouvoit guere le mettre ailleurs. En ſecond lieu, le dérangement qu'on lui reproche eſt imaginaire, puiſque le Chapitre où l'Hiſtorien parle du Meſſie, commence par le récit d'une entrepriſe de *Pilate*, concernant les enſeignes Romaines, où étoit peinte l'image de l'Empereur qu'il fit arborer à Jéruſalem. Cet événement doit être placé ſuivant *Scaliger*, l'an 27 ou 28 de JESUS CHRIST. Il y eut une ſeconde entrepriſe que *Joſephe* rapporte tout de ſuite, & que le même Chronologiſte place l'an 31 de JESUS-CHRIST. Or, ce fut préciſement alors que le Sauveur parut dans toute ſa gloire, & c'eſt dans ce tems-là qu'on trouve placé le témoignage que *Joſephe* rend à JESUS-CHRIST. En troiſieme lieu, ſi pour récuſer un texte, il ſuffiſoit d'aſſurer qu'il n'eſt pas dans l'ordre qu'on voudroit lui preſcrire, on ne recevroit preſque jamais le témoignage d'aucun Hiſtorien.

VII. Mais ſuppoſons que le paſſage eſt interpolé. Je dis que les Incrédules n'auroient rien à conclure du ſilence de *Joſephe*. Cet Hiſtorien étoit un Politique, un Courtiſan qui ſe plioit au langage du tems, & qui ſe tournoit toujours du côté le plus fort. Il ſeroit donc naturel qu'il eût paſſé ſous ſilence les miracles que JESUS-CHRIST opéra, & s'il ne l'a pas fait, malgré ſa politique & ſa duplicité, le témoignage qu'il rend à l'homme Dieu n'en eſt que plus fort, & ne doit que mieux produire ſon effet ſur l'eſprit des Incrédules. Voyez l'article *Chriſtianiſme*.

JULIEN.

Caractere de ce Prince.

Suppoſons un moment que *Julien* eût quitté l'idolâtrie pour la Religion Chrétienne, & voyons quelle idée M. de V., ennemi de tous les Empereurs convertis, auroit donné de ce Prince. Voici ce me ſemble de quelle façon il l'auroit peint.

Quelques Hiſtoriens imbécilles ont triomphé du changement de *Julien*, comme ſi la converſion d'un fou &

d'un ſuperſtitieux pouvoit être un argument en faveur de la Religion. Tout le monde ſait que ce *Julien* étoit le Singe de *Marc-Aurelle*, & qu'il vouloit l'imiter juſques dans ſes défauts, ſur-tout dans la profuſion des victimes qu'il immoloit aux Dieux.

« Ce Prince étoit, (dit l'illuſtre *Bayle*, l'éternel » honneur de l'eſprit humain) ſi infatué des ſuperſti- » tions du Paganiſme, qu'un Hiſtorien de ſa Religion » (*Amien Marcellin*) n'a pu s'empêcher d'en faire une » eſpece de raillerie, en diſant, que s'il fût retourné » de ſon expédition contre les Perſes, il eût dépeu- » plé la terre de bœufs à force de ſacrifices. » (Voyez *Bayle*, penſées diverſes, article 121.

Il ordonna par un Edit général d'ouvrir les Temples, & leur aſſigna des revenus auſſi bien qu'aux Pontifes & aux Prêtres. On vit auſſi-tôt couler de toutes parts le ſang des victimes : ſon Palais devint comme un vaſte Temple, auſſi bien que ſes jardins. Tous les Dieux y avoient leurs ſtatues. On trouvoit un autel dans chaque boſquet. Julien exerçoit en perſonne les fonctions du ſacerdoce payen. On le voyoit ſe proſterner devant les Idôles, fendre le bois, attiſer le feu, le ſouffler avec la bouche juſqu'à perdre haleine, égorger les victimes. Les Payens ſenſés avoient peine à tenir leur ſérieux. Mais le peuple étoit charmé de trouver dans le Prince ſon propre goût pour la ſuperſtition.

Il s'en faut bien que *Julien* eût la gravité, la ſageſſe, la retenue & les autres vertus ſolides de *Marc-Aurelle*; & il ne faut que la lecture de leurs ouvrages pour juger du caractere d'eſprit aſſez différent de ces deux Empereurs. On apperçoit le déréglement de ſon eſprit dans ſa phyſionomie & dans ſon maintien. La figure de *Julien* & tout ſon extérieur n'étoient pas moins ſinguliers que ſon caractere. Il avoit une taille médiocre, la démarche peu aſſurée, des épaules larges qui ſe hauſſoient & ſe baiſſoient tour-à-tour, le cou fort gros & penché, la tête toujours en mouvement, le regard d'un feu ſurprenant, mais on y liſoit de l'inquiétude & de la légéreté; l'air railleur, une barbe hériſſée qui finiſſoit en pointe : il parloit & rioit avec excès. La vivacité lui faiſoit ſouvent faire des queſtions & des réponſes hors de propos, ou qui manquoient de juſteſſe.

On a d'autres reproches plus graves à lui faire ; il ſe revolta contre l'Empereur *Conſtance*, ſon bienfaiteur, & on a fait de vains efforts pour pallier ſa rébellion & ſon ingratitude. *Amien-Marcellin* dit que *Julien* ſavoit que l'Empereur *Conſtance* devoit mourir vers le mois de Novembre. Il pouvoit bien le ſavoir ſuivant St. *Grégoire de Nazianze*, puiſqu'il en étoit l'Auteur, car il avoit gagné une perſonne de la Cour pour l'empoiſonner. Tel eſt l'homme, auroit dit M. de V., dont le Chriſtianiſme ſe glorifie. Quelle conquête. Mais nous voulons être plus juſtes qu'il ne l'auroit été.

Julien a eu ſans doute de grandes qualités, mais il eut auſſi de grands défauts : enſorte qu'après avoir diſtingué avec préciſion l'Apoſtat, du Philoſophe & de l'Empereur, on trouve qu'il ne fut point un grand homme, mais un homme ſingulier. Une paſſion déréglée pour la gloire le porta avec une eſpece de fanatiſme, à tout ce qui lui parut eſtimable ; & par un goût faux, il eſtima tout ce qui pouvoit le ſingulariſer. Exempt des vices groſſiers qui humilient l'orgueil, il eut des défauts qui le flattent. Tandis qu'il fut dans l'obſcurité de la vie privée, ou qu'il n'occupa que le ſecond rang, la crainte de l'Empereur *Conſtance* régla en lui les bonnes qualités & réprima les mauvaiſes ; mais l'indépendance & le pouvoir ſouverain le développerent tout entier.

Dans toutes les occaſions, *Julien* témoignoit un ſouverain mépris pour les Chrétiens. Cependant il ſentoit l'avantage que leur donnoit la pureté de leurs mœurs, & l'éclat de leurs vertus. Il voulut donc les imiter, & profiter de leur exemple pour réformer le paganiſme, qui faiſoit peu de progrès. Il exhorta les Sacrificateurs & tous ceux qui paroiſſoient zélés pour l'idolâtrie à réformer leurs mœurs, à porter à la vertu les enfans & tous ceux ſur qui ils avoient de l'autorité, à établir des Hôpitaux, à avoir ſoin des pauvres : il leur conſeilloit de fuir les théatres, les lieux de débauches, de ne jamais lire les poëſies capables de porter à l'impureté, de prier ſouvent les Dieux, même pendant la nuit, de méditer les regles de la ſageſſe, & de purifier ſans ceſſe leurs penſées. Pour pouſſer encore plus loin l'imitation du Chriſtianiſme, il vouloit bâtir des

lieux de retraite, de méditation & de ſanctification pour les hommes & pour les vierges.

Quoique *Julien* affectât une grande douceur, & qu'il voulût priver les Chrétiens de la gloire du martyre, il en vint cependant à les perſécuter ouvertement, quand il vit que tous les autres moyens étoient inutiles. Il donnoit les charges publiques à leurs plus cruels ennemis, qui leur faiſoient tous les maux poſſibles. Les ordres que l'Empereur avoit donnés de rétablir l'idolâtrie, & de rebâtir ou réparer les Temples, étoient une occaſion pour les Payens de remplir toutes les villes de troubles & de ſéditions. Il y eut des Martyrs dans la plupart des Provinces.

Il employa ſa puiſſance impériale pour rebâtir le Temple de Jéruſalem ruiné par *Tite*, plus de trois cens ans auparavant. Son deſſein étoit de convaincre de faux la prédiction de Notre-Seigneur, & de détruire le témoignage ſubſiſtant que l'état des Juifs rendoit à la Religion chrétienne. Le Temple ſorti de ſes ruines contre le plan des Ecritures, eût été le monument éternel d'une victoire remportée par l'idolâtrie ſur les deux Religions qui faiſoient profeſſion de la combattre : c'étoit le deſſein que *Julien* ſe propoſoit. Mais il ne ſervit qu'à vérifier plus parfaitement la prédiction de JESUS-CHRIST. Les Juifs que *Julien* fit venir de tous côtés à Jéruſalem pour rebâtir le Temple, travaillerent avec zele à arracher les anciens fondemens, dans l'eſpérance d'en creuſer de nouveaux ; mais quand ils eurent ôté juſqu'à la derniere pierre, & qu'ils eurent ainſi exécuté la Prophétie du Sauveur, il ſortit de l'endroit même d'effroyables tourbillons de flammes, dont les élancemens redoutables conſumerent les ouvriers. La même choſe arriva à diverſes repriſes ; & l'opiniâtreté du feu rendant la place inacceſſible, obligea d'abandonner pour toujours l'ouvrage. Il n'y a point dans l'antiquité de fait qui ſoit plus certain.

Bayle, qui doit être une autorité pour les Incrédules, rapporte le paſſage d'*Amien-Marcellin* qui l'atteſte à la pag. 236 de ſon Dictionnaire, (premier volume) auquel nous renvoyons. On peut conſulter auſſi le chapitre VII. du premier volume des *Erreurs de V. à Avignon* 1762.

M.

M. de V. a fait un crime à St. *Cyrile*, d'avoir parlé de *Julien* avec trop de vivacité ; mais il faut attribuer cette chaleur au zele de ce pere pour la défenſe de la Religion, contre laquelle *Julien* écrivoit des livres pleins d'injures & d'atrocités. Quoi ! il ſera permis aux ennemis du Chriſtianiſme, de blaſphémer contre ſon divin Auteur, & il ne le ſera pas au défenſeur de cette ſainte Religion, de dévoiler les motifs qui font parler & écrire leurs Adverſaires.

LIBERTÉ.

Tous les Hommes ſont intéreſſés à la reconnoître.

Il n'y a plus guere que des Philoſophes qui nient la liberté, & la plupart des Théologiens Proteſtans, ont abandonné ces ſyſtêmes durs qui la détruiſoient, ou qui paroiſſoient du moins ſi difficiles à concilier avec elle. N'eſt-il pas un peu honteux pour quelques prétendus Philoſophes, que ces Théologiens qu'ils affectent tant de mépriſer, dont ils font tant de railleries, qu'ils ſe plaiſent à peindre comme des hommes qui ne reviennent jamais des préjugés de leur école, & qui nient ce qu'ils voient & ce qu'ils ſentent ; parce qu'on leur a fait une article de foi du contraire ? N'eſt-il pas, dis-je, honteux pour ces Philoſophes, que des Théologiens ſoient pourtant revenus, plutôt qu'eux à ſe croire libres, parce qu'ils ſe ſentent invinciblement tels, quoique *Luther* & *Calvin*, leurs maîtres, leur euſſent enſeigné qu'ils ne l'étoient pas. Un de ces Philoſophes me diſoit l'autre jour, & croyoit me dire une choſe également ingénieuſe & profonde : *je me crois libre, je ſais pourtant bien que je ne le ſuis pas.* Auſſi le nouveau traducteur de la diſſertation de *Collin* contre la liberté, n'a-t-il donné ſa traduction que ſous le titre de *Paradoxes Métaphyſiques.*

Au reſte, il étoit naturel que des Théologiens revinſſent plutôt ſur la liberté, que des Philoſophes. S'il n'y a point de liberté, il n'y a point de Religion : conſéquence terrible pour un Théologien, indifférente, tout au moins pour certains Philoſophes. Diſons tout ;

la conſéquence a bien contribué à faire adopter le principe. Cela eſt affreux & n'eſt pourtant que trop vrai. Je prie ceux qui nient ſi hautement la liberté de ſonder de bonne foi leur cœur ; ils ſeront peut-être effrayés eux-mêmes de ce qu'ils y trouveront.

Je dis ceux qui nient la liberté & non pas ceux qui en doutent. Car malgré les objections ſubtiles de quelques Philoſophes contre la liberté, le ſentiment en eſt ſi vif dans tous les hommes, que je ne puis croire qu'aucun de ces Philoſophes ait véritablement douté s'il étoit libre, ou s'il ne l'étoit pas. On pourroit donc dire des *Fataliſtes*, comme on l'a dit des *Pyrrhoniens*, que c'eſt une ſecte de menteurs.

Les diſcuſſions métaphyſiques ſur la liberté ſont à la portée de peu de lecteurs. Ceux qui en ſeroient curieux & capables, peuvent conſulter l'Ouvrage intitulé : *Examen du Fataliſme*, &c. par M. l'Abbé *Pluquet*, Ouvrage excellent, & où la matiere de la liberté eſt traitée avec autant de netteté que de profondeur. Il eſt en trois volumes in-12. à Paris 1757.

LIBERTÉ DE PENSER.

Quelles bornes doit-on lui donner.

La liberté de penſer eſt un privilege de l'homme. Ses opinions dépendent de ſon eſprit ; perſonne n'a droit de les gêner. Mais les Philoſophes de ce ſiecle donnent un ſens bien plus étendu à ce privilege. Par-là ils entendent la liberté de produire au grand jour leurs ſentimens les plus hardis, ſans qu'aucune autorité humaine puiſſe les réprimer. Principe auſſi faux, qu'il eſt pernicieux.

Quoique l'homme ſoit maître des opérations de ſon eſprit & des mouvemens de ſon cœur, il a des regles immuables, auxquelles il doit ſe conformer. La vérité eſt la regle de ſon eſprit, & la Loi de Dieu eſt la regle de ſon cœur. S'il s'en écarte volontairement, il eſt coupable. En ne conſidérant ces écarts que dans lui-même, il n'en eſt comptable qu'à Dieu. Les hommes ne peuvent ni juger, ni réformer ce qui eſt purement

intérieur. Mais ſi non content de mal penſer, un génie hardi veut inſinuer ſes erreurs aux autres, l'autorité légitime a droit de le punir. Oſeroit-on donner aux Sçavans le privilege d'attaquer impunément la vérité & la vertu, de débiter des leçons du crime & de l'erreur ? Funeſte liberté ! On ne peut faire des Loix trop ſéveres pour la réprimer.

Il eſt vrai que ſi tous les Auteurs étoient guidés par la raiſon, ils pourroient développer toute l'étendue de leur génie ; mais la plupart, ſuivant plutôt leurs préjugés que la raiſon, on eſt forcé de les retenir par un frein ſalutaire. Il eſt donc faux, que pour former un Philoſophe, il faille laiſſer aux hommes la liberté de penſer. Ce principe qui d'abord paroît ſpécieux, ouvriroit la porte à une infinité d'abus. L'Impie s'en ſerviroit pour ſemer ſes noires leçons d'Athéiſme, dans un *Dictionnaire Philoſophique ;* le Débauché, pour répandre l'infâmie de ſon cœur, dans une *Pucelle* ; le Rébelle, pour ſouffler le feu de la ſédition dans tous ſes écrits ; le Cauſtique, pour déchirer cruellement les objets de ſa haine, dans ſes *Faceties Pariſiennes* ; en un mot, il n'eſt aucun écart qu'on ne puiſſe appuyer ſur cette maxime. Mais, dira-t-on, il faut l'adopter, & en écarter les abus ? Et ſur quelles regles en diſcernera-t-on les abus ? Tous les eſprits qui ſe verront gênés, crieront toujours à l'injuſtice. Les Auteurs les plus déteſtables voudroient perſuader qu'ils diſent la vérité, & qu'il ne faut pas les contraindre à la cacher. Leur prétention ſeroit juſte, ſi on admettoit ſans reſtriction la liberté de penſer. Il faut donc néceſſairement reſtreindre ce principe ſi goûté dans ce ſiecle d'indépendance, & réprimer les plumes téméraires qui en abuſent.

M. de V. nous cite ſans ceſſe l'exemple des Anglois ; qui, libres dans leurs productions, ſe ſont mis au-deſſus de tous les autres Peuples ; mais je lui demande en quoi conſiſte cette ſupériorité du génie des Anglois ? Eſt-ce ſur la Religion ? Il ſeroit aiſé de prouver que leur liberté n'a abouti qu'à établir la tolérance, qu'à fournir des armes aux Incrédules & aux Athées ; qu'à énerver la pureté de la Morale. Eſt-ce ſur les ſciences naturelles ? En rendant juſtice à leurs recherches & à leurs découvertes, l'on ne peut nier que les François

n'aient beaucoup contribué au progrès des ſciences. Cette queſtion littéraire n'eſt point de mon goût ; je dois ſeulement montrer que la liberté des Anglois, & la contrainte prétendue des François, n'ont aucun rapport avec ces progrès. Cette contrainte n'a lieu que dans les points, qui étant fixés par la révélation, ne peuvent plus être l'objet de nos conjectures. Il ſeroit téméraire & même abſurde, de prétendre examiner philoſophiquement la vérité des oracles qu'on reconnoît émanés de la bouche de Dieu même. C'eſt le ſeul frein que la Foi & la Religion oppoſent à la raiſon ; & quoi de plus équitable ? A l'égard des ſciences naturelles, la Religion ne reſtraint en rien leurs reſſorts ; les Sçavans peuvent librement les approfondir & les perfectionner. Plus leurs travaux ſeront pénibles ou leurs ſuccès brillans & utiles, plus ils mériteront d'éloges. *Newton* auroit pu enfanter ſes ſublimes ſyſtêmes à Paris comme à Londres.

On ne veut donc pas gêner les ſciences, mais on veut que la Religion ſoit reſpectée. L'abandonnera-t-on à la langue des impies ? La liberté de penſer, ira-t-elle juſqu'à autoriſer l'Athéiſme & le libertinage ? Les Philoſophes les plus modérés ne pourront nier, que ſi un Sçavant faiſoit un uſage auſſi déteſtable de ſes talens, il faudroit réprimer ſon audace, & lui arracher la plume, comme on arrache l'épée de la main d'un furieux. Si M. de V. penſe autrement, c'eſt qu'apparemment il a ſes raiſons.

Mais, dit-il, vous êtes ſûrs que votre Religion eſt divine & vous n'avez rien à craindre pour elle. Nous l'avouons ; mais c'eſt préciſément parce que cette Religion eſt véritable, que la raiſon exige qu'on la ſoutienne. Les écrits qui la combattent ſéduiſent facilement les ſimples mal affermis ; & s'ils ne peuvent rien contre la Religion, ils peuvent influer ſur la façon de penſer de ceux qui la profeſſent. Il eſt de la prudence du Gouvernement de prévenir cet écueil.

M. de V. inſiſte, & dit, que la Religion Chrétienne ne s'étant formée que par la liberté de penſer, il eſt injuſte & contradictoire de vouloir anéantir cette liberté, ſur laquelle ſeule elle eſt bâtie. Mais ce raiſonnement eſt fondé ſur une fauſſe ſuppoſition. La liberté de

penſer, qu'il donne aux premiers Chrétiens, eſt une chimere, que nous avons détruite dans les Articles *Chriſtianiſme & Martyrs.* (Voyez auſſi les articles *Perſécution* & *Tolérance.*)

LICENCE DU STYLE.

Combien elle eſt oppoſée à la vraie Philoſophie.

La licence du ſtyle eſt une ſuite de la liberté de penſer. M. de V. après avoir parlé très-bien contre cette licence dans ſa jeuneſſe, a voulu le canoniſer, (ce qui eſt bien étrange) dans ſes vieux jours. Il s'éleve avec juſte raiſon dans ſon Épitre dédicatoire de *Zaïre*, contre l'indécence du Théatre Anglois. Il dit que ſi c'eſt *là la pure nature, c'eſt préciſément cette nature qu'il faut voiler avec ſoin, & que ce n'eſt pas connoître le cœur humain de penſer qu'on doive plaire davantage, en préſentant des images licencieuſes.* Mais comme il aime à ſoutenir les contraires, il a voulu prouver qu'il falloit découvrir ce qu'on voile ordinairement. Il falloit en effet débiter une pareille morale après avoir produit la *Pucelle* & le *Cantique des Cantiques.* Montrons en peu de mots le peu de juſteſſe de ce Paradoxe.

Employer un ſtyle libre & indécent, c'eſt manquer de reſpect au public. On ne doit rien lui préſenter, qui ne ſoit châtié; le Théatre même n'oſe s'écarter de cette regle. S'il eſt des bienſéances dans les converſations, ne ſont-elles pas beaucoup plus régides dans les écrits? Ce n'eſt plus un ſon, une image rapide, c'eſt une peinture licencieuſe & durable. La préſenter à ſes Lecteurs, c'eſt les ſuppoſer ſans pudeur & ſans retenue. Je ſais que ce ſtyle plaît à certains eſprits; mais ces hommes qui n'ont ni mœurs, ni décence, ſont-ils le vrai Public? Faut-il, en faveur d'une claſſe ſi vile, ſcandaliſer, outrager tout ce qu'il y a de ſage & de judicieux?

Ce caractere de licence eſt déplacé, même dans les Romans. Eſt-il ſupportable dans un Ouvrage de Philoſophie deſtiné à former les mœurs? Quoi! les anciens Philoſophes auroient cru dégrader leurs leçons, s'ils

les avoient revêtues d'images voluptueuſes, leur nom même indiquoit les préceptes & l'amour de la ſageſſe; & dans un ſiecle de vertu & de lumiere, en prétendant inſtruire, on ne gardera aucune réſerve ? Les paſſions ont d'autres maîtres, d'autres écoles : tout ce qui préſente la morale, doit porter le caractere de la gravité & de la décence.

La liberté du ſtyle eſt un préjugé violent contre un Auteur : il ſe peint dans ſon Ouvrage. On peut écrire modeſtement, & penſer mal. Mais, comment ſous des Ouvrages déreglés, annoncer ſa vertu ? Une production ténébreuſe eſt un jugement ſecret, un monument d'opprobre, où ſont imprimés les ſentimens d'une ame terreſtre.

Delà, naît une conſéquence ſimple & déciſive. Ces Philoſophes malgré la licence de leurs écrits, prétendent tracer des maximes de ſageſſe; ils oſent critiquer la morale & le culte de la Religion. Eſt-il à préſumer qu'un Dieu pureté par eſſence, communique ſes lumieres de prédilection à un cœur qui n'eſt que boue ? Dans tous les temps les ténebres ont été le châtiment de la volupté. Ce voile ſombre & contagieux cache l'éclat de la vérité. On ne voit que par les ſens; on ne juge, on n'aime que par les ſens : faut-il s'étonner, ſi on n'avance que des erreurs ? L'indécence dans un Ouvrage eſt une preuve du menſonge qui y regne.

D'ailleurs, quel écueil pour la jeuneſſe ! ennemie du ſérieux, avide d'amuſemens & de plaiſirs, elle dévore ces malheureuſes brochures qui portent dans ſon ame le feu des paſſions. Elle y cherche, non pas les traits de littérature & d'hiſtoire, les regles d'équité, mais les images licencieuſes. Oui, je le ſuppoſe : les Auteurs au-deſſus des foibles humains, affermis dans la gravité & la vertu, traitent ces matieres avec détachement & réſerve; ils ne veulent que détourner du vice, en le dépeignant au naturel. Ces motifs prétendus ne les juſtifient point; comptables à Dieu ſeul de leurs cœurs, ils ſont comptables à l'Univers entier de leurs écrits. En ſéduiſant la jeuneſſe, ils ravagent non-ſeulement la Religion, mais encore la Société.

LOI NATURELLE.

Dieu l'a gravée dans tous les cœurs.

Il n'y a point d'autre Dieu, dit *Spinoſa*, que la ſubſtance univerſelle & aveugle; & par conſéquent, point d'autre regle des mœurs que les forces & les deſirs de chaque individu. Il n'y a rien de commandé ni de prohibé. Tout eſt bon, dès qu'on le peut impunément. Tout eſt une ſuite inévitable d'un deſtin néceſſaire & de la mécanique de la nature. Cela eſt clair. Ses diſciples de mauvaiſe foi tiennent le même principe; mais ils cachent & entortillent les conſéquences. Cependant ſi tout eſt éternel, naturel & inévitable, à quoi bon les loix, les remords, les craintes? Il n'y a point de liberté, ni vice, ni vertu, tout eſt égal.

Ce ſyſtême affreux a tellement révolté les Incrédules mêmes, que M. de V. la réfuté dans ſon Poëme de la *Loi Naturelle*. Il prétend avec raiſon, que les remords nous ſont auſſi naturels que les autres affections de notre ame, ſi la fougue d'une paſſion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même ſent cette faute. La Fille ſauvage trouvée près de Châlons, avoua que dans la colere elle avoit donné à ſa compagne un coup, dont cet infortunée mourut entre ſes bras. Dès qu'elle vit ſon ſang couler elle ſe répentit, elle pleura, elle étancha ſon ſang, elle mit des herbes ſur la bleſſure. Ceux qui diſent que ce retour d'humanité n'eſt qu'une branche de notre amour propre, font bien de l'honneur à l'amour propre. Qu'on appelle la raiſon & les remords comme on voudra, ils exiſtent, & ils ſont les fondemens de la *Loi Naturelle*.

Il y a mille autres preuves que la vertu & le vice ne ſont pas de vains noms. S'il exiſte un Dieu ſouverainement bon, juſte, éternel, ſage, il y a un ordre immuable qui regle les devoirs de l'homme. Donc il y a une diſtinction néceſſaire entre le bien & le mal moral. S'il n'exiſtoit pas des devoirs pour les hommes, il n'y auroit pas de différence entre les plus noirs Scélérats & les plus gands Saints. Il faudroit mettre dans le même

rang *Cartouche* & St. *Auguſtin*. Les adulteres, les ſacrileges, les parricides & les blaſphêmes, ne ſeroient rien, ou plutôt ſeroient un bien.

Quelle affreuſe doctrine! Non, il y a un ordre entre le Créateur & la Créature. Il y en a un pour les Créatures entr'elles. Cet ordre dit évidemment, que Dieu eſt préférable aux Créatures, l'eſprit aux corps, l'homme à la bête, d'où il réſulte qu'on doit plus à Dieu qu'à ſes ouvrages, plus à l'homme qu'à la bête. Peut-on s'écarter de ce plan ſans violer la raiſon? Voilà donc une loi éternelle qui oblige de rendre à chacun ce qui lui eſt dû; donc Dieu approuve celui qui la ſuit, comme il improuve celui qui la viole.

Or, l'idée de ces devoirs, de bien & de mal, ne vient point des préjugés; elle eſt dans tout homme raiſonnable; elle eſt une ſuite de ſa nature; la raiſon l'inſpire, & elle fait le fondement de la Société. On fait donc bien de s'y conformer, & on peche en s'en éloignant.

Les Philoſophes modernes ont beaucoup fait valoir avec raiſon cette loi naturelle, mais ils l'obſervent preſque auſſi peu que la loi révélée. Que preſcrit cette loi naturelle? juſtice & bienfaiſance. Mais eſt-il beaucoup de Juſtes bienfaiſans parmi les Philoſophes? Font-ils le plus grand nombre dans le monde, où plutôt n'y ſont-ils pas très-rares & plus rares de jour en jour? Les hommes ont fait de grands progrès dans les Arts & dans les Sciences, même dans celle de la Morale. La vertu eſt bien connue. Eſt-elle pratiquée? Je dis la vertu purement humaine: la vertu de *Trajan*, de *Socrate*, *ce culte éternel dont la nature eſt l'Apôtre*, ſuivant l'expreſſion de M. de V. Non certes; ainſi ce Poëte en n'ouvrant le Ciel qu'aux obſervateurs de la loi naturelle, le ferme preſque entiérement au monde.

Cette loi ſouveraine, à la Chine, au Japon,
Inſpira Zoraſtre, *illumina* Solon;
D'un bout du monde à l'autre, elle parle, elle crie,
ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE, ET CHERIS TA PATRIE.

Mais elle crie en vain d'un bout du monde à l'autre, on adore pluſieurs Dieux; on eſt injuſte & fort indiffé-

rent pour ſa Patrie, ou Patriote juſqu'à n'être plus homme.

La loi révélée ſuppoſe la loi naturelle, & y ajoute. Mais ce qu'elle y ajoute, n'eſt ſi difficile à pratiquer, que parce que ce qu'elle ſuppoſe, l'eſt déja beaucoup.

On appelle donc loi naturelle, cette lumiere qui nous dicte nos premiers devoirs. Tels ſont les hommages dûs à l'Être ſuprême, l'obligation de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous fût fait. De ces deux principes généraux coulent toutes les conſéquences particulieres.

Mais le plus eſſentiel devoir de l'homme, c'eſt la Religion, ou ſon aſſujettiſſement à l'Auteur de ſon Etre. Dieu s'aimant néceſſairement, n'a pu rapporter ſes ouvrages qu'à lui-même. Il eſt donc lui ſeul notre fin. Nous devons donc l'honnorer & l'aimer. Cette Religion à laquelle conduit la loi naturelle, a pour fondement la connoiſſance de Dieu. L'amour en eſt la perfection, & la conſcience le prédicateur. C'eſt cette Religion naturelle qui dit à tous les hommes que l'injuſtice, la perfidie, l'aſſaſſinat, les blaſphêmes, &c. ſont des crimes que Dieu haït, & que ſa juſtice punira. Il n'y a que les enfans & les fous, qui ferment les yeux à ſa lumiere.

LUXE.

Danger du Luxe.

M. de V. prétend que le luxe eſt avantageux aux Etats; mais quand on ſuppoſeroit ſon utilité temporelle, il peut n'être pas toujours légitime. Ce qui eſt permis dans un état dont on doit ſoutenir le rang & la ſplendeur, ne l'eſt pas dans un autre où la modeſtie & l'obſcurité ſont un devoir. Il y a plus: dans les rangs même élevés, où l'on a l'opulence en partage, ſi l'uſage pompeux des richeſſes eſt un droit; cet uſage même, légitime dans ſon principe, devient très-ſouvent un abus. L'homme s'attache ſi aiſément aux biens créés; il oublie ſi prodigieuſement la ſource & le diſtributeur de ces biens, que preſque toujours l'abondance & les plaiſirs le rendent ingrat, & irritent

ſes paſſions. Voilà pourquoi l'Évangile s'éleve contre le luxe & la mondanité. M. de V., en faiſant l'apologie du luxe, veut prouver qu'il eſt permis, par conſéquent accuſer la Religion d'une morale trop ſévere ? Qu'elle eſt ſa preuve unique ? C'eſt que le luxe procure le bonheur d'un État. Le raiſonnement eſt ſingulier ; pour en ſentir la force, il faut ajouter les uſurpations ; les conquêtes injuſtes forment la ſpendeur & les richeſſes d'un Etat ; donc elles ſont légitimes. Voilà cependant la Logique de nos Philoſophes. La Religion dit que le luxe, ou plutôt l'abus du luxe eſt contraire à la loi de Dieu, & irrite les paſſions. Non, répondent-ils, car c'eſt le luxe qui enrichit les Etats.

Il y a plus encore ; à n'enviſager le luxe, que rélativement à la Société temporelle, ſa défenſe eſt tout au moins équivoque. On le fait : il anime le commerce à un certain point ; il eſt un rapport entre les dépenſes des riches, fuſſent-elles même fauſſes & ſuperflues, & les travaux des pauvres, ou le gain des Négocians. Mais cela ſuffit-il pour établir que le luxe eſt abſolument & à tous égards avantageux à un Etat ? Il faudroit pour cela calculer exactement le pour & le contre, & voir, s'il n'y a pas plus d'inconvéniens encore que d'avantages. Et en effet, ſi le luxe n'enrichit une famille qu'après en avoir ruiné deux ; s'il ne répand les biens dans des canaux, très-ſouvent inutiles, qu'après en avoir ſéché d'eſſentiels ; s'il donne à la ſplendeur & à la moleſſe l'éducation des Enfans & le pain des Créanciers ; s'il n'anime des talens curieux & ſtériles, que pour en étouffer de ſolides ; s'il ne montre un éclat apparent, que pour cacher une miſere réelle ; s'il fixe les dépenſes ſur les prodigalités & les caprices de certains Riches parvenus, tandis que pour les imiter, les Nobles dérangent & ruinent leurs maiſons ; ſi pour arriver à la fortune, il multiplie les malverſations & les crimes, (ce détail ſeroit immenſe :) qu'on regarde encore le luxe comme le nerf & la ſplendeur d'un Etat, parce qu'il fait circuler les eſpeces ; d'autres jugeront différemment, & ils auront pour eux, outre les regles d'une ſaine morale, l'expérience de tous les temps.

Remontons à la naiſſance & à la décadence, des Empires : pas un ſeul, qui n'ait commencé par la

frugalité, & fini par le luxe. C'eſt un *Sardanapale* & un *Balthazar*, qui ont enſeveli les Empires d'Aſſyrie. Les Perſes ſous le pere de *Cyrus*, & ſous *Cyrus* lui-même, vivoient avec une frugalité preſque auſtere; le luxe renverſa au bout de deux ſiecles cet Empire formidable. Une poignée de Grecs, endurcis au travail & à la fatigue, ſubjuguerent ces Provinces immenſes. Bientôt la moleſſe & les délices renverſerent les branches diviſées de ce nouvel Empire. Les Romains nous offrent le même exemple; leur frugalité les rendit maîtres de l'Univers; leur luxe énorme déchira l'intérieur de la République par les guerres civiles, & fit périr par la main des barbares ſeptentrionaux, un Empire qui ſembloit devoir être éternel. Chaque Monarchie nous préſente cette ſorte de révolution. Jamais un état n'eſt plus foible, que quand il paroît trop brillant. Cet éclat n'eſt ſouvent qu'une enflure, & non une force & une richeſſe véritable. Il n'eſt donc pas certain que le luxe ſoit avantageux à un Etat; & quand il le ſeroit, cet avantage ne le rend pas toujours légitime.

MAHOMET.

Fauſſeté & impiété du parallele de JESUS-CHRIST *& de Mahomet.*

Quelques impies ont pouſſé la témérité juſqu'à comparer JESUS-CHRIT à *Mahomet*, & la Religion de l'homme-Dieu avec la ſecte de cet Impoſteur; mais il eſt facile de faire ſentir la fauſſeté de ce parallele.

1°. La Religion de *Mahomet* n'eſt pas appuyée ſur des ſignes éclatans & divins, comme on a fait voir que l'étoit celle de JESUS-CHRIST. Il eſt vrai, que comme *Mahomet* vouloit être l'inventeur d'une Religion nouvelle, il voulut contrefaire le Prophete, & comme il tomboit ſouvent du haut-mal, il perſuada premiérement à ſa femme, & par elle à beaucoup d'autres, que ces accès d'Épilepſie, étoient des extaſes qui lui ſurvenoient des communications extraordinaires qu'il avoit avec l'Ange Gabriel. (*Patav. Rat. Temp. Part.* 1. L. 7.)

2°. Aucune Prophétie n'a annoncé le Deſtructeur du Chriſtianiſme, dont au contraire le Fondateur & le Chef a été clairement prédit.

3°. *Mahomet* s'eſt fait craindre par la terreur des armes; JESUS-CHRIST s'eſt fait ſuivre par la pureté de ſa morale; il n'a fondé ſa Religion que ſur l'humilité & la ſouffrance.

4°. Les Soldats de *Mahomet* ont été ſes Apôtres, & les Apôtres de JESUS-CHRIST ont été des Martyrs.

5°. Un Empire temporel, un joug tirannique, un pouvoir deſpotique & cruel, ſont les fruits de la doctrine du faux Prophete; les Diſciples du Sauveur n'ont prêché que le mépris du monde, la fuite de ſes grandeurs, l'amour des abaiſſemens, la charité, la paix, la ſoumiſſion aux Puiſſances légitimes.

6°. Il n'y a rien de plus important dans une Religion, que la fin & la récompenſe à laquelle doivent tendre ceux qui la ſuivent. Or, on peut dire que la béatitude que *Mahomet* a promiſe à ſes Sectateurs, eſt une béatitude infame, dont la ſeule penſée bleſſe l'imagination de toutes les perſonnes chaſtes, & qu'elle n'eſt propre qu'à gagner des hommes brutaux. En un mot, la nature corrompue a tout fait dans le ſuccès de l'*Alcoran*; tout y eſt flatteur, tout y eſt humain; l'Évangile au contraire, combat les préjugés de la chair & du ſang; il nous arrache à nous-même; c'eſt en attaquant l'homme dans ce qu'il a de plus cher qu'il l'attire à lui. Le regne du Chrétien, comme celui de JESUS-CHRIST, n'eſt point de ce monde, ce n'eſt point ici-bas qu'il couronne ſes Défenſeurs; il ne leur promet en cette vie que des croix & des tribulations; ſa morale eſt auſtere & d'une obſervation difficile, & néanmoins on l'embraſſe.

7°. Une ignorance groſſiere, un ſilence politique, preſcrit par le Légiſlateur même, enſeveliſſent dans des ténebres épaiſſes l'abſurdité des dogmes de *Mahomet*, & plongent dans une nuit obſcure ſes diſciples aveugles; ſa doctrine inſenſée n'a que des Sectateurs, qui, de peur de voir la vérité, ne veulent rien voir & ne rien entendre. JESUS-CHRIST au contraire, expoſe ſa miſſion, ſes dogmes, ſa morale, à l'examen de toute la terre, & toute la terre a confeſſé qu'il étoit l'En-

voyé du Très-Haut, & que ſa Religion étoit la ſeule véritable.

8°. L'établiſſement prompt & rapide des Muſulmans dans leur Religion, nous montre avec éclat le triomphe de la cupidité, de la violence, de la politique, du déguiſement, de l'ignorance, & de tous les vices. Faut-il s'étonner que le cœur humain lui ait été favorable, & que la nature corrompue n'ait fait aucun effort pour lui réſiſter? Mais le Chriſtianiſme ne doit ſa naiſſance qu'à la vertu, à la droiture, à la ſimplicité, à l'humilité, à la patience, au déſintéreſſement, au courage, à la charité. Quelle différence de ces deux Religions? Les ſuccès de *Mahomet* peuvent-ils infirmer la preuve tirée des ſuccès de JESUS-CHRIST? Que ce parallele, au contraire, eſt glorieux pour lui!

Enfin, pour raſſembler en peu de mots les caracteres de celui qui eſt le Prophete envoyé de Dieu, & ceux d'un Prophete viſiblement impoſteur, c'eſt que JESUS-CHRIST a établi ſa miſſion par une infinité de miracles ſi certains, que ſes ennemis mêmes en ſont demeurés d'accord. *Mahomet*, au contraire, n'a fait aucuns miracles, & ſes diſciples n'ont oſé lui en attribuer aucun. (du moins fondé en preuves.)

JESUS-CHRIST eſt mort, & il eſt reſſuſcité; & ſa réſurrection a été atteſtée par des témoins irréprochables, qui ont ſigné leur témoignage de leur ſang. *Mahomet* eſt mort ſans reſſuſciter, & l'on n'a pas eu même la hardieſſe d'inventer qu'il ſoit reſſuſcité.

JESUS-CHRIST a annoncé aux hommes de grandes merveilles, mais il les a prouvées par ſes miracles, par ſes Prophéties, & par ſa réſurrection. *Mahomet* a conté des fables impertinentes, & il ne les a établies ni ſur des prophéties, ni ſur des miracles, ni ſur ſa réſurrection. Il n'y a point d'Impoſteur habile qui ne puiſſe faire ce qu'a fait *Mahomet*; mais il n'y a aucun homme, ni aucune intelligence créé, qui puiſſe faire ce que JESUS-CHRIST a fait. D'où il faut conclure, qu'il n'y a rien de ſi raiſonnable que de croire que JESUS-CHRIST eſt le Prophete envoyé du Ciel, & que ſa Religion eſt la ſeule véritable; & qu'au contraire il n'y a rien de plus déraiſonnable, que de ſuppoſer un ſeul moment, que *Mahomet* ſoit le vrai Prophete, & que ſa Religion puiſſe être la véritable Religion.

MALACHIE.

Sa Prophétie ſur la venue du Meſſie.

Il eſt dit : « voici que j'envoie mon Ange, il pré-» parera la voie devant moi, & auſſi-tôt le Seigneur » que vous cherchez viendra dans ſon Temple, & » l'Ange de l'Alliance que vous deſirez ; le voilà qui » vient, dit le Seigneur des Armées. » Le Seigneur & l'Ange que les Juifs attendoient, & qui devoit faire l'Alliance nouvelle, eſt le Meſſie, ſelon le Prophete. Il doit venir bientôt, & il ſera annoncé par un Précurſeur ; peu après il viendra lui-même ; on le verra dans le Temple, dans ſon Temple de Jéruſalem. Or, depuis *Tite*, le Temple n'eſt plus, donc avant ce Temple détruit, le Meſſie y a paru : mais JESUS-CHRIST a été annoncé par *Jean Baptiſte*, il eſt venu dans ſon Temple ; il eſt donc l'Ange & le Seigneur promis. Le Meſſie eſt donc venu.

MARTYRS.

L'opinion du petit nombre des Martyrs n'eſt pas fondée.

Quoique nous ayons traité en paſſant dans l'article Chriſtianiſme, la queſtion du nombre des Martyrs, nous croyons devoir la remanier, parce que M. de V. eſt venu pluſieurs fois à la charge. Il n'eſt que l'écho de *Dodwel* ; ainſi nous croyons avant que de répondre à l'un & à l'autre, devoir détailler les raiſons que cet Anglois a fait valoir.

Dodwel expoſe d'abord des raiſons générales ; les voici. « Plus les Martyrologes ſont anciens ; moins ils » ſont conſidérables par le nombre des Martyrs, quoique » l'Égliſe ait eu de tout temps une extrême avidité » pour leurs Actes, & une grande facilité pour les » recueillir. Auſſi *Origene*, dit-il expreſſément, qu'il » n'y a eu qu'un petit nombre de Martyrs : & *Lac-*

» *tance* ne met pas au nombre des perſécuteurs, plu-
» ſieurs Empereurs, regardés aujourd'hui comme les plus
» grands ennemis du Chriſtianiſme. Quelques-uns des
» Empereurs furent même ſes Défenſeurs. D'autres
» en plus grand nombre, furent d'une clémence à
» épargner le ſang Chrétien, auſſi bien que celui de
» leurs autres Sujets. »

Ces raiſons particulieres ſont tirées du détail des dix premieres perſécutions, où *Dodwel* prétend que tout eſt plein d'exagération.

Pour répondre en premier lieu aux raiſons générales de *Dodwel*, on convient de l'empreſſement qu'eurent de tout temps les Fideles, pour recueillir les Actes édifians des Martyrs. Mais qu'il ait été facile d'en ſavoir le nombre, quand on a fait les Martyrologes, c'eſt ce qui ne paroîtra nullement vraiſemblable à tout homme inſtruit & non prévenu.

Il eſt certain que la plupart des anciens monumens Religieux de cette eſpece, ont péri par le ravage des perſécutions, par les inondations des Barbares, par l'injure des temps, & même par la témérité de quelques Auteurs, qui en voulant les embellir, les ont rendus méconnoiſſables.

D'ailleurs, les compilateurs des Martyrologes que nous avons, ſont du huitieme ou du neuvieme ſiecle, bien éloignés par conſéquent du temps des perſécutions. De deux Ouvrages qu'*Euſebe* de Céſarée avoit compoſés ſur les Martyrs, nous n'avons plus que celui des Martyrs de la Paleſtine. L'autre Ouvrage d'*Euſebe* devoit être bien plus conſidérable. Mais qui aſſurera qu'il fût complet, c'eſt-à-dire, qu'il contint un Catalogue exact des Martyrs de toutes les Egliſes? Il eut fallu parcourir le monde entier, ou établir par-tout des correſpondances. Ce deſſein étoit trop vaſte pour un ſimple particulier, ſur-tout dans un temps où l'Imprimerie n'étoit pas inventée, & où on n'avoit pas les mêmes facilités qu'aujourd'hui, pour ſavoir ce qui ſe paſſe dans les pays lointains.

Pour diminuer la multitude des Martyrs, M. de V. nous oppoſe après *Dodwel*, un paſſage d'*Origene*, dans ſon troiſieme Livre contre *Celſe*. « Dieu a permis, dit
» ce Pere, que de temps-en-temps, quelques Chré-

» tiens en petit nombre, ſoient morts pour la profeſ-
» ſion du Chriſtianiſme, afin que la vue de leur foi
» & de leur conſtance, affermît les autres dans la
» piété & dans le mépris de la mort. Mais il n'a ja-
» mais ſouffert que toute leur Société fût détruite. »

Nous avons cité ce paſſage, tel qu'il eſt dans *Origene*. M. de V. le défigure étrangement dans ſon *Dictionnaire Philoſophique*, & voici comme il le cite. *On peut compter facilement les Chrétiens qui ſont morts pour leur Religion, parce qu'il en eſt mort peu, & ſeulement de temps-en-temps, & par intervalle.*

A préſent, voyons qu'elle eſt le véritable ſens d'*Origene* dans le paſſage cité. Il vouloit faire ſentir qu'une protection viſible avoit conſervé les Chrétiens, & parloit en faveur de leur innocence. Il a permis à la vérité, dit-il équivalemment, que quelques-uns aient été martyriſés; mais ce nombre eſt peu de choſe en comparaiſon de ceux qui ont échappé aux perſécutions par leſquelles ils devoient être anéantis. Il faut remarquer encore, qu'*Origene* parloit avant l'affreuſe perſécution de *Dece* & de quelques autres monſtres, qui inonderent l'Empire de ſang.

Si la nature de cet ouvrage nous permettoit d'entrer dans le détail de chaque perſécution en particulier, on verroit combien *Dodwel* s'eſt trompé, en diminuant le nombre des Martyrs.

Dodwel veut que *Néron* n'ait perſécuté les Chrétiens qu'à Rome, & que ſous le prétexte de l'embraſement de la Ville, dont il ſe déchargeoit ſur eux. Quand cela ſeroit, le nombre de ces premiers Martyrs ne laiſſeroit pas d'être très-conſidérable. *Tacite* dit expreſſément, qu'il y en a eu une grande multitude; & il nous a conſervé le détail des cruautés inouies, que ce Tyran fit exercer contre eux. Il en fit revêtir de peaux de bêtes, ſelon cet Hiſtorien, pour les faire dévorer par les chiens. Il en fit attacher d'autres en croix. Il en fit mourir d'autres par les flammes, après les avoir fait enduire de cire & d'autres matieres combuſtibles, il les faiſoit ſervir de flambeau pour éclairer pendant la nuit.

Mais c'eſt gratuitement que *Dodwel* avance que le ſeul prétexte de l'incendie de Rome, fit perſécuter les Chrétiens par *Néron*. Le Diſſertateur Anglois le veut ainſi;

ainſi ; mais il n'en allegue aucune raiſon. Il eſt au moins conſtant, que dès lors on entreprit de faire paſſer les Chrétiens pour les plus odieux des hommes. Dès-lors commencerent les plus énormes calomnies qu'on vomit contre eux, & qui donnerent lieu à pluſieurs autres perſécutions, après celle de *Néron*. Et pour celle-ci, *Tacite* fait entendre, que les Chrétiens paſſoient pour des gens exécrables, en diſant qu'on étoit perſuadé qu'ils méritoient toute l'horreur des ſupplices, qu'il vient de décrire. *Suétone* ajoute que les Chrétiens condamnés par *Néron*, étoient une ſecte d'une ſuperſtition nouvelle ou malfaiſante : ce qui ſignifie ſans doute les pratiques de magie, dont la calomnie les accuſa tant d'autres fois.

De plus, on publia des Édits qui défendoient d'embraſſer la foi chrétienne ; & ces Édits n'étoient pas pour la ſeule ville de Rome, mais pour toutes les Provinces de l'Empire. *Sulpice Sévere* dit formellement, qu'on fit des loix pour défendre la Religion, & que par des Edits ſolemnellement promulgués, il n'étoit pas permis d'être Chrétien. *Aroſe* dit de même, que *Néron* perſécuta les Chrétiens dans toutes les Provinces, & qu'il s'efforca d'anéantir juſqu'à leur nom ; ce qui ne ſe peut faire que par des loix. Nous ne finirions point ſi nous voulions rapporter les témoignages de tous les Auteurs qui diſent, ou qui du moins inſinuent la même choſe de la maniere la plus claire.

Dodwel voudroit faire croire que dans la perſécution de *Domitien* ; l'on ne condamnoit les Chrétiens qu'à l'exil ; mais ſans entaſſer bien des exemples particuliers qui démentent cette opinion, *Dion*, ou ſon abréviateur *Xiphilin*, aſſure que *Domitien* condamna à la mort pluſieurs perſonnes, pour avoir embraſſé les mœurs des Juifs ; ce qui ne ſe peut entendre que des Chrétiens, ſelon *Dodwel lui-même*.

Les bonnes qualités de pluſieurs Empereurs, tels que *Trajan*, *Adrien*, *Marc-Aurele*, *Sévere*, forment un préjugé pour leur douceur à l'égard des Chrétiens, comme à l'égard de leurs autres Sujets. Mais ces conjectures vagues & générales qui font la plus grande raiſon de l'opinion de *Dodwel*, & de M. de V., ſont détruites par mille faits précis.

Nous convenons que ces Empereurs étoient Philoſophes, pieux, vertueux ; mais c'étoit leurs liaiſons avec les Philoſophes, nos plus grands ennemis, qui les tournoient contre nous. Leur piété ou leur ſuperſtition les perſuadoit qu'ils ſoutenoient la cauſe des Dieux de l'Empire & de la Religion, en s'oppoſant au culte des Chrétiens, qui n'en ſouffroit aucun autre. Leurs vertus les irritoient contre des hommes chargés de calomnies les plus attroces par la voix publique, & qu'on accuſoit d'être la cauſe de toutes les calamités de l'Empire. Souvent ils avoient la foibleſſe de céder aux cris du Peuple ou du Soldat, ou bien leur autorité ne ſuffiſoit pas à empêcher les émeutes dans les Provinces, où les manœuvres indignes des Proconſuls, dont une infinité de Chrétiens furent ſouvent les victimes.

Pour quelques perſécutions, comme celle de *Déce*, de *Gallus*, de *Valerien*, *Dodwel* veut les reſtraindre, ou à un certain ordre de perſonnes, ou à certaines Provinces particulieres ; mais ſans aucun fondement. On a prouvé de la maniere la plus convaincante, que le diſſertateur Anglois, tout ſavant qu'il eſt, eſt encore plus fécond en conjectures qu'en citations.

Dodwel ne nie pas que la perſécution de *Dioclétien* n'ait été très-violente ; mais il prétend encore, qu'on a exagéré. Il n'avoit pas ſans doute *Euſebe* ſous les yeux, lorſqu'il avançoit cette propoſition.

Au reſte, quoique *Dodwel* ait ſoutenu l'opinion du petit nombre des Martyrs, il ne le faiſoit pas par les mêmes motifs que M. de V. Celui-ci veut anéantir une des preuves de la Religion, au lieu que l'autre cherchoit ſeulement à prouver qu'il y avoit eu moins de Martyrs que l'Égliſe Romaine n'en reconnoît ; mais la prévention ſe montre dans tous les deux. Dans l'Écrivain François, c'eſt celle d'un Déiſte acharné ; dans l'Auteur Anglois, c'eſt celle d'un Théologien Anglican.

MATÉRIALISME.

Auteurs qui le réfutent.

Cette doctrine abominable reparoît ſous pluſieurs faces différentes dans les Articles *Ame*, *Bêtes*, *Matiere*, *Senſation*, *Sens commun*, *Songes*, du *Dictionnaire Philoſophique*. Nous aurions réfuté ces différens Articles, ſi ce ſujet n'avoit été traité ſi ſouvent, & par tant d'habiles Ecrivains. Contentons-nous de renvoyer à un Ouvrage qui eſt entre les mains de tout le monde, au *Dictionnaire des Héréſies*. On y trouvera une réfutation auſſi forte que profonde des principes dangereux, répandus dans les différens écrits de M. V.

L'Auteur prouve; 1°. que le Matérialiſme n'eſt pas un ſentiment probable. 2°. Qu'on ne trouve rien dans la nature & dans l'eſſence de la matiere, qui autoriſe à juger qu'elle peut penſer. 3°. Que nulle expérience ne nous autoriſe à croire que la matiere puiſſe penſer. 4°. Que le ſentiment des Philoſophes qui ont cru l'ame corporelle, ne forme pas une probabilité en faveur du Matérialiſme. 5°. Que les Peres ont combattu le Matérialiſme. 6°. Que Saint *Irénée* n'eſt point favorable au ſentiment, qui ſuppoſe que la matiere peut penſer. 7°. Qu'*Origene* n'a point douté de l'immatérialité de l'ame. 8°. Que *Tertullien* n'eſt point favorable au Matérialiſme. 9°. Que Saint *Hilaire* croyoit l'immatérialité de l'ame. 10°. Que Saint *Ambroiſe* croyoit l'ame immatérielle, & que l'on ne trouve dans ce Pere rien qui favoriſe le Matérialiſme. 11°. Que l'immatérialité de l'ame eſt une vérité démontrée. Voyez auſſi dans notre Ouvrage les Articles, *Ame*, *Corps*, *Bêtes*, *Immatérialité*, &c.

MECHANT.

L'homme eſt-il méchant ?

Il eſt de foi, que l'homme créé bon, eſt devenu méchant. Il naît dans le péché & avec la pente au péché ; l'expérience ne confirme que trop la foi ſur ce point. L'homme eſt malheureux, parce qu'il a péché, & ſouvent il ne peche que parce qu'il eſt malheureux, qu'il voudroit ne le point être, coupable qu'il eſt, & même être de plus en plus heureux par la poſſeſſion des biens auxquels il attache ſon bonheur ; ſur-tout par les richeſſes, les honneurs, les plaiſirs. La paſſion pour ces biens eſt la ſource de tout le mal, qui ſe fait dans tout le monde. Or elle eſt preſque générale. Donc la plupart des hommes ſont plus ou moins de mal pour la ſatisfaire ; & par conſéquent ils ſont méchans, d'une méchanceté que j'appelle de paſſion. Mais cette paſſion eſt balancée dans preſque tous par quelque amour de la juſtice, reſte précieux de notre premiere nature ; & il arrête un grand nombre d'hommes ſur les grandes injuſtices, indépendamment du frein des Loix & de la Religion, indépendamment même du ſecours de la grace.

Il y a de plus dans le commun des hommes un fonds de compaſſion pour leurs ſemblables, qui non-ſeulement empêche beaucoup de crimes, mais encore produit beaucoup de bonnes actions. Pluſieurs hommes ne voudroient pas du plus grand bonheur, acheté par un grand malheur d'autrui, ſur-tout s'ils étoient les témoins de ce malheur ; c'en ſeroit un pour eux. Il faut avouer en même temps que dans quelques autres hommes il y a une méchanceté, que j'appelle de malice, qui leur fait prendre plaiſir au mal d'autrui. Cependant cette malice vient encore de quelque paſſion, par exemple de jalouſie, d'envie, &c. Toute paſſion nous porte à haïr ceux qui poſſedent un prétendu bien que nous deſirons, & dès-lors non-ſeulement à leur enlever ce bien, s'il nous eſt poſſible, mais encore à ſouhaiter qu'ils le perdent, duſſions-nous n'en

pas profiter, & en général à leur ſouhaiter quelque mal. En un mot, le plus grand nombre des hommes eſt miſérable, & dit : *ne ſoyons pas ſeuls miſérables.* Cette diſpoſition diabolique n'eſt que trop humaine.

Le comble du malheur des hommes eſt, qu'en naiſſant au milieu de tout ce qu'ils appellent bien ; ou en les acquérant, ils n'en ſont pas ordinairement moins malheureux. Le bonheur, ſi je puis m'exprimer ainſi, n'eſt pas une affaire de ſituation, mais de caractere ; & il eſt auſſi grand qu'il peut l'être ſur la terre, quand la grace ſe joignant à un caractere doux, modéré, gai & raiſonnable, elle fait pratiquer la vertu avec une forte confiance d'une récompenſe éternelle. Voilà les heureux, & il y en a plus qu'on ne croit ; mais le monde ne les connoît guere ; il s'en trouve bien peu au milieu de lui.

MER ROUGE.

Réponſes au difficultés des Incrédules, ſur le paſſage de la Mer rouge par les Iſraëlites.

Quelques critiques téméraires ont prétendu, que *Moïſe* au lieu de faire paſſer les Iſraélites d'un bord à l'autre, s'étoit contenté de leur faire côtoyer la mer comme en demi-cercle, pour les ramener à peu près à l'endroit d'où ils étoient venus, à la faveur du flux & reflux de cette mer. Ils s'appuyent entr'autres, 1°. ſur ce que le Golphe que la mer rouge forme en cet endroit, a douze ou quinze milles d'Allemagne de largeur. 2°. Sur ce qu'il eſt dit que *Moïſe* les ramena à Etham, c'eſt-à-dire, préciſément à l'endroit où ils étoient le jour avant qu'ils paſſaſſent la mer. 3°. Sur ce qu'il eſt dit que les Iſraélites étant ſortis de la mer, virent ſur le bord les corps des Egyptiens, que les flots y avoient rejettés, d'où il réſulte qu'ils étoient ſur les bords qui regardent l'Egypte, parce que la mer rejette naturellement les corps au plus prochain rivage.

On répondra, 1°. que l'Écriture emploie le terme d'*Abar*, qui ſignifie traverſer. 2°. Que ſi les Iſraélites n'avoient pas pris cette route, ils n'auroient évité ni

les Egyptiens, ni les Philiſtins, & qu'ils n'auroient pas tourné leur marche du côté de Sinaï. 3°. Des voyageurs ont remarqué que la mer rouge, pendant ſon flux & reflux, laiſſoit à ſec une eſpace d'environ trois cens pas, pendant une demi-heure; ce qui ne pouvoit ſuffire pour une ſi grande multitude. 4°. Que les Egyptiens qui devoient en être inſtruits, ne s'y ſeroient point engagés. 5°. Que les voyageurs ne connoiſſoient point encore la largeur de ce Golphe. 6°. Que ſi ce paſſage s'étoit fait naturellement, la bonne foi & la ſincérité de *Moïſe*, prouvées en mille endroits, deviendroient ſuſpectes. 7°. Enfin, que la tradition de cet événement ſingulier s'eſt même conſervée chez les Payens. Les Prêtres d'Héliopolis le racontoient; & *Diodore* de Sicile, en parlant des Jétyophages, dit que ces Peuples qui demeuroient aux environs de la mer rouge, rapportoient que la mer ſe retira un jour ſi loin, qu'elle laiſſa à ſec toute cette partie de ſon fond, & que revenant tout-à-coup, elle ſe remit dans ſon lit.

Le témoignage de *Diodore* eſt une nouvelle preuve contre l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique*. Il veut que nul Auteur n'ait parlé de prodiges opérés en Egypte. Voilà pourtant un hiſtorien Grec, très-accrédité & très-véridique, qui conſtate nos traditions ſacrées. D'ailleurs, quand l'ancienne hiſtoire des Nations n'auroit pas parlé de *Moïſe* & de ſes miracles, il ne faudroit rien en conclure contre ſon récit, ce Légiſlateur vivoit dans un temps reculé où les peuples anciens n'écrivoient pas encore leurs annales. Il ſuffit pour nous qu'à travers les ténebres des ſiecles il ſe ſoit échappé quelque lueur, qui répande aux yeux des Incrédules un nouveau jour ſur les mémoires de notre Religion.

MESSIE.

§. I.

Réflexions générales sur les Prophéties qui regardent le Messie.

Le Messie est le centre de la révélation, le grand objet des œuvres de Dieu. Le Peuple dépositaire de la promesse est formé, conduit & conservé dans la terre promise, pour l'y montrer en spectacle à tout l'Univers. C'est par une suite de prodiges connus qu'il a passé le Jourdain, que Jéricho a été renversé, que le Soleil s'est arrêté, que ses ennemis ont été vaincus. Bientôt le Seigneur fixe la famille d'où le Messie naîtra; il la choisit dans la Tribu de *Juda*, dans la maison de *David*, Roi & Prophete, mais il n'est pas le seul Prophete occupé du Libérateur. Tous les autres de siecle en siecle, l'annoncent, & en renouvellent les promesses, faites dès l'origine du monde, par *Adam*, *Noé*, *Abraham* & *Moïse*.

La premiere Prophétie qui annonce un Libérateur fut faite à *Adam*. Le fils de la femme écrasera la tête de celui qui a été la cause de la séduction & de la mort. Mais de quelle Nation sortira-t-il ? Une deuxieme Prophétie fixe ce fils de la femme, dans la postérité d'*Abraham*. En lui toutes les Nations seront bénies. Mais ce fils descendra-t-il d'*Agar* ou de *Céthura* ? Non, une troisieme Prophétie nous dit qu'il sortira de *Sara*. *In Isaac vocabitur tibi semen*. Mais *Isaac* a deux fils. Une quatrieme nous avertit de l'attendre de *Jacob*. Une cinquieme va plus loin. Elle écarte toutes les autres Tribus pour placer nos espérances dans la Tribu de *Juda*. Suivons les autres prédictions qui nous fixent, le fils de bénédiction à la branche sortie de *David*. Suivez les siecles & les oracles successifs. *Canaan* est le lieu choisi d'où on doit montrer le Messie. C'est pour lui que l'héritage est promis, accordé & conservé jusqu'à ce qu'il vienne. Et afin qu'on ne puisse s'y méprendre, long-temps avant on désigne son nom,

& la fin de ſa venue, le lieu où il naîtra, le temps précis où il viendra, la ville où il demeurera, tous les caracteres qu'il portera; ſa vie, ſa mort, ſa réſurrection, ſa gloire & les effets qui en réſulteront, y ſont marqués d'une façon ſi claire, qu'on diroit que tous ces Ecrivains n'ont pas quitté un moment JESUS-CHRIST, tandis qu'il a été ſur la terre. On les prendroit autant pour des Hiſtoriens, que pour des Prophetes.

Voyez le développement des différentes Prophéties, concernant la venu du Meſſie, aux articles JACOB, DANIEL, AGGÉE & MALACHIE.

§. II.

Prophéties concernant les circonſtances de la vie & de la mort du Meſſie.

I. SA NAISSANCE. *Michée*, c. 5. déſigne Bethléem pour le lieu où il naîtra. *Et vous, Bethléem Ephrata, vous êtes petite entre les villes de Juda; c'eſt de vous que ſortira celui qui doit régner en Iſraël. Sa naiſſance eſt dès les jours de l'éternité. C'eſt lui qui ſera la paix.* Il n'y a qu'un Meſſie-Dieu, qui puiſſe avoir une autre naiſſance éternelle, & être la paix du monde. Or, JESUS-CHRIST eſt né à Bethléem, & il a reconcilié les hommes avec Dieu.

II. SES ANCETRES. *Iſaïe*, c. 11. & *Jérémie*, font deſcendre le Meſſie de *Jeſſé* & de *David*. *Il ſortira un rejetton du tronc coupé de Jeſſé; & une fleur naîtra de ſa racine.* Or, JESUS-CHRIST eſt ſorti de *Jeſſé*, lorſque le ſceptre fut hors de cette famille, & qu'elle fut tombée dans l'obſcurité. Mais les paroles ſuivantes dépeignent le ſeul Meſſie. *Sur ce rejetton ſe repoſera l'Eſprit du Seigneur, afin qu'il inſpire la crainte de Dieu; il jugera les pauvres dans ſa juſtice; il ſe déclarera le juſte vengeur des humbles de la terre. Il tuera l'Impie par le ſouffle de ſes Livres; la juſtice ſera ſa ceinture, & la fidélité ſon bouclier.* Jérémie, c. 22. *Le temps vient*, dit le Seigneur, *& je ſuſciterai à David une race juſte, un Roi régnera avec équité, il rendra la juſtice ſur la terre: voici le nom qu'on lui donnera:*

le Seigneur eſt notre Juſtice. Or y a-t-il quelqu'un, depuis la captivité, à qui on ait pu attribuer ces paroles, qu'à JESUS-CHRIST? Certes, nul autre n'a été le Seigneur & notre Juſtice.

III. SA MERE. *Iſaïe* donne au Meſſie une Vierge pour Mere. C'eſt le grand miracle qu'il promet à *Achas*, en preuve de la délivrance prochaine qu'il n'oſoit eſpérer. *Voici qu'une Vierge concevra & enfantera un fils, qui ſera appellé Emmanuel, Dieu avec nous;* ce qui ne peut être dit d'un pur homme. *Il ajoute, il mangera le beurre & le miel, juſqu'à ce qu'il ſache rejetter le mal & choiſir le bien.* C'eſt-à-dire, qu'il ſera élevé & nourri comme les autres enfans, ſans encore donner aucune marque ſenſible qui le diſtingue, juſqu'au temps où il ſera paroître ſa ſageſſe & ſon diſcernement. Et afin qu'*Achas* ſoit aſſuré de ce grand prodige futur, il lui prédit que les deux Royaumes de ces Princes qui l'aſſiegent, ſeront déſolés dans trois ans. Or, JESUS-CHRIST eſt né d'une Vierge, & il a été nommé *Emmanuel*; il eſt donc le Meſſie.

IV. SES NOMS ET SA PAUVRETÉ. *Zacharie*, c. 9. nomme le Meſſie Sauveur: *Filles de Sion, voici votre Roi, le Juſte & le Sauveur, il annoncera la paix aux Nations, & ſa puiſſance s'étendra depuis une mer juſqu'à l'autre.* Il répete encore: *voici votre Roi, le Juſte, le Sauveur, & il eſt pauvre.* Iſaïe, chap. 55. le dépeint ainſi. *Il s'élevera devant le Seigneur comme un rejetton qui ſort d'une terre ſeche; il eſt ſans beauté & ſans éclat:* voilà le portrait de JESUS-CHRIST même.

V. SON PRÉCURSEUR. *Malachie*, c. 3. *J'envoie mon Ange, il préparera la voie devant moi.* Iſaïe, c. 40. *On entend la voie qui crie dans le déſert; préparez les voies du Seigneur, rendez droits les chemins du Seigneur: toute vallée & tout chemin raboteux ſeront applanis & la gloire du Seigneur ſe manifeſtera, & toute chair verra que c'eſt le Seigneur qui a parlé.* JESUS-CHRIST s'eſt appliqué tous ces traits.

VI. SON MINISTERE. *Iſaïe*, c. 61. fait ainſi parler le Meſſie: *l'Eſprit du Seigneur s'eſt repoſé ſur moi & m'a rempli de ſon onction, pour annoncer l'heureuſe nouvelle aux pauvres & aux humbles. Il m'a envoyé pour bander les plaies de ceux qui ſont briſés, pour prêcher*

la liberté aux Captifs & la délivrance aux Prisonniers, pour publier l'année de la miséricorde du Seigneur, & le jour de la vengeance de notre Dieu, pour consoler ceux qui pleurent. Tel fut à la lettre le ministere de JESUS-CHRIST. *Moïse* annonce le Messie semblable à lui, c'est-à-dire, Législateur & puissant en œuvres. *Isaïe*, c. 35. *Dieu viendra lui-même & il vous sauvera. Alors les yeux des Aveugles, & les oreilles des Sourds s'ouvriront, le Boiteux bondira, comme le Cerf, & la langue du Muet, éclatera en cantiques de louanges.* Zacharie dit: *voici votre Roi, le Sauveur; il vient à vous; il est pauvre & plein de douceur; il est monté sur une ânesse.* Telle fut l'entrée triomphante de JESUS-CHRIST dans Jérusalem. Jérémie, c. 31. *Le Messie établira une alliance nouvelle avec Israël & Juda, elle ne sera point semblable à celle que je fis avec leurs Peres, lorsque je les tirai de l'Égypte. Ils y furent infideles, & moi je les ai traités en maître sévere! Mais voici l'alliance que je ferai après certain jours: je mettrai ma loi dans leur intérieur; je l'écrirai dans leurs cœurs, je serai leur Dieu, & ils seront mon Peuple: tous me connoîtront, parce que je leur pardonnerai leur iniquité, & que je ne me souviendrai plus de leurs péchés.* C'est évidemment ce que JESUS-CHRIST a fait.

VI. SON SACRIFICE. *Malachie*, c. 1. Dieu reprochant aux Prêtres Juifs leur négligence & leur avarice, promet le Messie, comme l'instituteur d'un Sacrifice pur & universel. *Vous ne me plaisez point, dit le Dieu des armées, & je ne veux plus recevoir de vos mains aucune oblation: car depuis le lever du Soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les Nations, & dans tout lieu on m'offre une oblation pure, parce que je suis le grand Roi, & que mon nom est craint par tous les Peuples.* Ce Sacrifice opposé aux anciens, doit être non-seulement intérieur, mais encore visible, perpétuel, unique & universel; c'est à cette marque qu'on adorera, qu'on craindra par-tout le monde le Seigneur. Cette oblation sera pure, indépendamment des offrans. Elle ne sera donc pas bornée à des louanges & à des vœux; elle sera pure par la victime, offerte au Dieu saint & terrible, c'est le Messie qui la fournira aux Nations, qui sera lui-même cette victime.

Ce Meſſie ſera Prêtre. Pſ. 109. *Le Seigneur l'a juré . . . Vous êtes le Prêtre éternel ſelon l'ordre de Melchiſédech.* Mais après avoir converti les Nations, (*Iſaïe*, c. 66.) Il choiſira parmi elles des Prêtres & des Lévites, pour continuer le Sacrifice nouveau. Or, je trouve tout cela en JESUS-CHRIST. Il a porté le nom de Sauveur, il a été pauvre, il a eu un Précurſeur, il a prêché l'Évangile, la bonne nouvelle, il eſt entré à Jéruſalem ſur une ânesſe, il a établi l'Alliance & le Sacrifice pur. Il eſt donc le Meſſie.

VII. SA MORT. Les Prophetes tous remplis de ce grand objet, en tracent d'avance toutes les circonſtances. Pſ. 40. Ils le voient trahi par un ami. *Zacharie*, c. 11. Vendu pour trente pieces d'argent. Pſ. 40. Abandonné de ſes Diſciples, accuſé par de faux témoins. Tout le Pſ. 31. regarde le Meſſie; il convertira toutes les Nations au vrai Dieu, il formera un Peuple nouveau; & lui-même ſe plaint d'avoir été livré à ſes ennemis, d'avoir été attaché à une croix, d'avoir expiré dans les ſupplices; on a déchiré ſes habits, à l'exception de ſa robe qu'on a jettée au ſort ſous ſes yeux; on l'a cloué à une croix, on l'a mis au tombeau, & il reſſuſcite plein de vie & de gloire.

Iſaïe, c. 53. dit: *Cet Agneau s'eſt laiſſé conduire à la mort ſans réſiſtance & ſans plainte; il a été offert parce qu'il l'a bien voulu; il a été notre caution; il a livré ſon ame; il a été mis au nombre des Scélérats; il a porté les péchés de pluſieurs*; il a prié pour ſes Bourreaux, *ils ont*, dit-il, *percé mes pieds & mes mains; on pourroit compter tous mes os découverts par mes bleſſures; ils ont partagé mes vêtemens; ils ont jetté ma robe au ſort. Tous ceux qui me voyoient en cet état, ſe mocquoient de moi, & me mépriſoient en branlant la tête, & en diſant: il a mis ſa confiance dans le Seigneur; qu'il le délivre, qu'il le ſauve donc.* Il ajoute: *je mettrai ſon ſépulchre avec les Impies, & ſon tombeau avec un homme riche.* Voilà l'hiſtoire de la mort de JESUS-CHRIST même.

VIII. SUITES DE SA MORT. 1°. Il doit deſcendre aux Enfers pour en tirer les anciens juſtes. *Zacharie*, c. 9. *Pour vous, ô Sion! J'ai fait ſortir vos Captifs du profond abîme, en conſidération du ſang qui a ſcellé votre*

alliance. 2°. Il doit reſſuſciter. Pſ. 53. *S'il livre ſon ame en hoſtie pour le péché, il verra une longue poſtérité, ce ſera le fruit de ce que ſon ame aura ſouffert ; je lui donnerai en partage une multitude de Peuple ; il diſtribuera les dépouilles des forts, parce qu'il a livré ſon ame à la mort.* Pſ. 15. Le Meſſie dit : *vous ne laiſſerez point mon ame dans l'Enfer, & vous ne permettrez point que votre Saint éprouve la corruption.* Pſ. 21. *Après ma mort j'annoncerai votre nom à mes Freres, & je vous louerai au milieu d'une grande aſſemblée.* 3°. Il doit monter au Ciel. Pſ. 67. *Vous êtes monté en haut, vous avez mené en triomphe ceux qui étoient captifs, & vous avez fait des dons aux hommes.* Pſ. 109. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, aſſeyez-vous à ma droite, juſqu'à ce que je réduiſe vos ennemis à vous ſervir de marchepied.* Or, tout cela s'eſt vérifié en JESUS-CHRIST : il eſt donc le Meſſie.

IX. EFFETS DE L'AVÉNEMENT DU MESSIE. 1°. Il convertira les Gentils par ſes Diſciples. Car le Meſſie doit bénir toutes les Nations, il en eſt l'attente & le deſiré. Il leur annoncera la paix, & ſa puiſſance s'étendra juſqu'aux extrêmités de la terre. Voilà le langage des Prophetes. *Iſaïe*, c. 62. *Les Gentils, ô Sion ! verront votre juſtice, & tous les Rois connoîtront votre gloire*, c. 42. *Voici mon ſerviteur que j'ai choiſi, en qui j'ai mis mes complaiſances. Je le remplis de mon eſprit ; il apprendra la juſtice aux Gentils. Je vous ai établi pour être le médiateur de l'alliance du Peuple, & pour être la lumiere des Nations. C'eſt par vous que je ſauverai tous les Peuples d'un bout du monde à l'autre*, c. 21. *Tous les Peuples de la terre ſe reſſouviendront du vrai Dieu, & ſe convertiront à lui. Toutes les Nations ſe proſterneront devant lui pour l'adorer.*

Mais c'eſt par ſes Diſciples qu'il convertira les Gentils. Pſ. 21. *Des hommes viendront, qui annonceront la juſtice au Peuple qui naîtra, & qui ſera l'ouvrage du Seigneur.* Iſaïe, c. 66. *Le temps viendra, dit le Seigneur, que j'aſſemblerai tous les Peuples de la terre, & de toutes les langues. Ils viendront & ils verront ma gloire. Je choiſirai parmi ceux qui ſeront échappés de l'incrédulité générale, des hommes que je marquerai d'un ſigne particulier. Je les enverrai aux Nations, en Affrique, en*

Lydie, en Italie, en Grece, aux Iſles les plus reculées, qui n'ont point entendu parler de moi, & qui n'ont point vu ma gloire, mes Envoyés la feront connoître aux Nations; ils tireront du milieu d'elles tous ceux qui deviendront vos freres; je prendrai même parmi eux, des Prêtres & des Lévites, dit le Seigneur.

2°. Les Juifs dans leur aveuglement rejetteront le Meſſie. Ainſi les Gentils appellés & les Juifs réprouvés ſont deux événemens liés & prédits. *Moïſe* (*Deut.* c. 32.) annonce cette ſubſtitution des Gentils aux Juifs. *Ils m'ont piqué de jalouſie*, dit le Seigneur, *& moi je les piquerai auſſi de jalouſie, par un Peuple qui n'eſt point mon Peuple, & j'exciterai leur indignation par une Nation inſenſée.* En effet, ce ne fut que par punition que la Jéruſalem aveugle & meurtriere fut détruite. *Iſaïe*, c. 53. *Nous l'avons vû, mais ſans le diſcerner, & nous l'avons méconnu*, c. 65. *Ceux qui ne s'informoient point de moi, ſont venus vers moi; ceux qui ne me cherchoient point m'ont trouvé, j'ai dit à une Nation qui n'invoquoit point mon nom, me voici. Au contraire, j'ai étendu mes bras pendant tout le jour vers un peuple incrédule, qui marche dans de mauvaiſes voies, & qui ne ſuit que ſes penſées.* Iſaïe, ch. 8. en parlant de l'*Emmanuel*, dit: *Il ſera une pierre d'achoppement & de ſcandale pour les deux maiſons d'Iſraël; il ſera un piege & un filet aux habitans de Jéruſalem; ils tomberont & ils ſe briſeront, en ſe heurtant à cette pierre; ils s'engageront dans le filet & ils y ſeront pris.* Montrons maintenant que toutes ces prophéties ont été littéralement conſommées en JESUS-CHRIST notre Meſſie.

S. III.

JESUS-CHRIST *a porté le caractere du Meſſie, il a conſommé la révélation & l'alliance nouvelle.*

1°. Quand même un ſeul homme auroit publié toutes les Prophéties que nous venons de voir, dès que JESUS-CHRIST les auroit toutes accomplies, pourroit-on y méconnoître le caractere de l'inſpiration, & attribuer à des conjectures humaines la prédiction de tant d'événemens ſi éloignés, ſi variés & ſi peu vraiſemblables ! Mais il y a plus. C'eſt une ſuite d'hommes durant quatre mille ans, qui conſtamment viennent l'un après l'autre, prédire le Meſſie. C'eſt un Peuple qui l'annonce, & qui ſubſiſte près de deux mille ans, pour rendre en corps témoignage des aſſurances qu'il en a.

2°. Peut-on ſoupçonner ces Prophéties d'impoſture, ou d'avoir été faites après coup ? Car, quel ſeroit l'Impoſteur ! Le Gentil ! Mais le Juif en eſt le porteur, il en tire toute ſa gloire, il en conſerve la teneur avec un zele ſingulier. Auroit-il reçu d'une main qu'il déteſte des titres contre lui-même ! Le Juif à ſon tour ſeroit-il l'Impoſteur ! Mais auroit-il prophétiſé contre lui-même, en faveur du Gentil, à qui il cede ſes privileges ! Se ſeroit-il rendu l'opprobre du genre humain.

3°. Quelle inſtruction de providence pour nous que l'aveuglement & la conſervation des Juifs. Rien de plus grand, de plus néceſſaire qu'un Libérateur; pour être attendu, il devoit être annoncé. Ne pouvant vivre dans tous les temps, c'eſt à nous de profiter des lumieres répandues ſur tous les ſiecles. Il ne faut qu'être certain que les Prophéties ont été conſervées avec une exactitude incorruptible. Or dans l'aveuglement des Juifs qui rejetterent le Meſſie, nous trouverons ce fait porté juſqu'à la derniere certitude. Que le Meſſie vienne pluſieurs ſiecles avant nous, un Peuple entier, fait exprès pour nous ſervir de témoin, s'offre à nous. Il eſt plein de zele pour la Loi & les Prophetes, il les conſerve religieuſement. Nous le recevons de ſa main,

nous les comparons avec l'événement. S'il y a une entiere conformité entre ces Prophéties & notre Meſſie, nous plaindrons ce Peuple, de porter avec tant de fidélité ſa condamnation, & d'en être lui-même la preuve complette. Si le Peuple Juif, en rejettant le Meſſie, étoit totalement exterminé, nous n'aurions point de témoins; s'il recevoit le Meſſie, ces témoins ſeroient ſuſpects.

4°. Si les Prophéties ſont vraies, la converſion des Gentils par le Meſſie & ſes Diſciples, & la réprobation des Juifs, ſeront des témoignages authentiques de leur vérité. Et tandis que ces deux effets ſubſiſteront, cette preuve vivante ne fera qu'acquérir de nouveaux degrés de force & d'évidence dans la ſuite des ſiecles. Enſorte qu'un homme attentif qui vivra deux mille ans après le Meſſie, trouvera dans la foi des Gentils, & dans l'incrédulité des Juifs, un argument auſſi évident de la vérité des Prophéties, que s'il avoit été témoin oculaire de ces événemens dans leur origine. La raiſon en eſt claire. Plus l'effet d'une Prophétie a de durée & d'éclat, plus elle eſt vraie & notoire. C'eſt un miracle ſubſiſtant; & voilà notre ſituation.

5°. Car le Peuple Juif ſubſiſte, & ſubſiſte miſérable. Ces Juifs ſont déſunis, ſéparés en une infinité de familles particulieres, exilés dans des pays de langues & de mœurs différentes, ſans avoir une ſeule Ville pour y vivre ſelon leurs loix, ſans chefs, ſans ſacrifices, ſans Ephod, ſelon la prédiction d'*Oſée*, c. 3. haïs, mépriſés, errans fugitifs & tremblans. Ils ſubſiſtent néanmoins depuis dix-ſept ſiecles. Ils ſe multiplient étant viſiblement ſéparés de tous les autres Peuples, malgré la puiſſance & la haine de toutes les Nations qui les ont en leur pouvoir. Ainſi malgré tous les obſtacles humains, ils ſont conſervés. Tout l'Orient & l'Occident ont changé de face, tous les Peuples ſe ſont confondus; mais les Juifs ſurvivent à tous, & remontent juſqu'à la tige d'*Abraham*. Je reçois de leurs mains *Moïſe* & les Prophetes. Leur état me prouve qu'ils ſont les meurtriers du Meſſie, depuis plus de ſeize cens ans, que chaſſés de Jéruſalem où ils ne ſeroient pas reçus, même comme étrangers, ils ſont répandus par-tout comme une poudre agitée par le vent.

6°. Les Nations au contraire qui étoient les plus attachées à l'idolâtrie, n'adorent que le ſeul Dieu véritable. Il n'y a plus d'Idoles. Cette converſion générale étoit promiſe au Meſſie; elle lui étoit réſervée; elle devoit ſervir de preuve à ſa venue. Ce changement ſi extraordinaire ſubſiſte depuis dix-ſept ſiecles. Il y a donc, des deux côtés dix-ſept ſiecles que le Meſſie eſt venu, & c'eſt JESUS-CHRIST. Car conformement aux Prophéties, il eſt né en ce temps, dans la Judée, où il a ſignalé ſa puiſſance & ſa bonté. C'eſt là que ſa Nation l'a rejetté & mis à mort : c'eſt delà que les Gentils ont été convertis par ſes Diſciples, qui leur ont annoncé & perſuadé les merveilles de ſa vie. Donc ces Gentils ont pû & ont dû vérifier l'hiſtoire, ſur le rapport même des Juifs incrédules.

MÉTEMPSYCOSE.

Examen de ce ſyſtême.

Ce ſyſtême extravagant, mort depuis tant de ſiecles, vient de renaître dans le nôtre. Fait pour réunir toutes les contradictions & tous les délires, il ne falloit pas oublier celui-ci.

On ſait que *Pythagore* fut l'auteur ou le reſtaurateur de la Métempſycoſe. Ce Philoſophe floriſſoit cinquante-quatre ans avant JESUS-CHRIST. Ce fut lui qui changea le titre préſomptueux de ſage en celui de Philoſophe, c'eſt-à-dire, amateur de la ſageſſe. Il ſe retira dans la grande Grece, où il fit triompher la vertu & l'erreur.

Sa doctrine de la Métempſycoſe n'étoit point nouvelle; ſuivant quelques-uns, il l'avoit puiſée en Egypte. Il diſoit pour l'accréditer, qu'il avoit d'abord été *Céthalide*, fils putatif de *Mercure*, puis *Euphorbe* qui fut bleſſé par *Ménélas* au ſiege de Troye, enſuite *Hermotime*, puis un pécheur de Délos, nommé *Pyrrhus*, & enfin *Pithagore*. Il ſe ſouvenoit de toutes ces tranſmigrations & de ce qu'il avoit ſouffert, ou vû ſouffrir dans les Enfers. On rapporte ſa mort de tant de manieres, qu'on ne peut rien aſſurer de certain ſur ce fait. (Voyez l'article *JAMBLIQUE*.)

Parmi

Parmi les défenſes qu'il fit à ſes Diſciples, une des plus ſingulieres eſt celle de l'uſage de la feve. Il croyoit que ce légume avoit été produit en même temps que l'homme, & formé de la même corruption. Comme il trouvoit dans la feve je ne ſais quelle reſſemblance avec les corps animés, il ne doutoit pas, qu'elle n'eût auſſi une ame ſujette comme les autres, aux viciſſitudes de la tranſmigration; & par conſéquent que quelques-uns de ſes parens ne fuſſent devenus feves; delà le reſpect qu'il avoit pour ce légume, & l'interdiction de ſon uſage à tous ſes diſciples.

La principale erreur de *Pythagore*, outre l'idolâtrie, a été d'enſeigner que l'ame n'étoit immortelle, que par ſa tranſmigration d'un corps dans un autre, & ſouvent du corps de l'homme dans celui d'une bête, & du corps de la bête dans celui de l'homme. C'eſt par une ſuite de ce ſyſtême que beaucoup de Pythagoriciens s'exemptoient de manger de la chair des animaux, de crainte de manger une partie de la chair que l'ame de leurs parens avoient animée.

Ces extravagances eurent beaucoup de cours; quelques-uns de ſes diſciples les outrerent, & d'autres les modérerent. Il y eut des Pythagoriciens qui diſoient que Dieu, ſelon le bien ou le mal, que les hommes avoient fait pendant leur vie, plaçoit leur ame dans différens corps; que celle du juſte étoit tranſmiſe dans le corps d'un homme de haute ou de médiocre condition, ſelon le dégré de vertu où il étoit parvenu. Ainſi l'ame d'un homme qui avoit été parfaitement ſage, entroit dans le corps de celui qui devoit être Roi. Au contraire, l'ame d'un impie alloit dans le corps d'un animal, plus ou moins vil, ſelon la grieveté de ſes crimes.

On ne ſauroit donner un ſens plus forcé à l'Ecriture, que celui que les défenſeurs de la Métempſycoſe lui donnent. Il ſuffit de lire tout le premier chapitre de l'Eccléſiaſtique; on y voit que ſon Auteur n'a d'autre deſſein que de montrer la grandeur de Dieu dans tous ſes Ouvrages; que les hommes ſont bornés dans leurs idées; qu'ils ſe trompent, lorſqu'ils croient imaginer ce qui n'a jamais été, parce que leurs deſſeins ne ſont qu'une viciſſitude de ſentimens qui ſe ſuccedent les uns

aux autres. C'eſt dans cette vue que le même Auteur compare l'eſprit en général au Soleil qui tourne de toutes parts & revient à ſon centre. Ainſi l'homme, après avoir eu beaucoup d'imaginations différentes, revient à lui-même, c'eſt-à-dire, à ce qui lui eſt naturel & commun avec les autres hommes. Saint *Athanaſe*, dans ſon ſeptieme Livre de la *Béatitude du Fils de Dieu*, a combattu le ſyſtême de la Métempſycoſe. Il eſt en effet oppoſé à ce que la foi enſeigne ſur le jugement, & à ce que dit Saint *Paul* dans ſa Lettre aux Hébreux, chap. IX. *Tout homme eſt condamné à une ſeule mort, & cette mort ſera d'abord ſuivie d'un jugement.* Il eſt condamné par le quatrieme & cinquieme Concile de Latran.

LA METTRIE.

Idée de ſon caractere & de ſon eſprit.

§. I.

Julien Offray La Mettrie, étoit d'un caractere auſſi bouillant que ſingulier. La fureur d'écrire ſelon la Philoſophie du temps, l'obligea de quitter la place de Médecin du Régiment des Gardes Françoiſes, que M. le Duc de *Grammont* lui avoit obtenu. Ce malheureux n'eſt que trop connu par ſon *Homme machine*, par ſon *Homme plante*, par ſon *Hiſtoire de l'Ame*, par ſon *Diſcours ſur la vie heureuſe*, par ſon *Art de jouir*. « Notre ame (ſelon lui) eſt de la même pâte que celle » des animaux. Ce qui flatte le corps eſt le ſeul pi» lote qui conduit à la félicité. La vertu & la vérité » ſont des êtres, qui ne valent qu'autant qu'ils ſervent » à celui qui les poſſede. Il n'y a en ſoi ni vertu, ni » vice, ni bien, ni mal moral, ni juſte, ni injuſte: » tout eſt arbitraire & fait de main d'homme. Les » animaux formés d'un germe éternel, quel qu'il ait » été, à force de ſe mêler entr'eux; ont produit ce » beau monſtre qu'on appelle homme.

» Par rapport à la félicité, le bien & le mal ſont » bien indifférens; & celui qui aura une plus grande

» ſatisfaction à faire le mal, ſera plus heureux, que » quiconque en aura moins à faire le bien. Pour être » heureux, il faut étouffer les remords; inutiles avant » le crime, ils ne ſervent pas plus après, que quand » on le commet. La bonne Philoſophie ſe deshono- » reroit, en s'occupant de ces fâcheuſes réminiſcences. »

Il poſe pour baſe du bonheur, qu'il faut étouffer les remords, & ſe livrer à tous ſes penchans. Il conſeille au Brigand de voler; au Tyran, de ſe baigner dans le ſang de ſes Sujets; au Débauché, de ſe vautrer pour être heureux, à la maniere des animaux les plus immondes. Telle eſt la morale de ce Matérialiſte & de ſes diſciples. Les Philoſophes du jour n'ont pas voulu l'inſcrire ſur leur liſte, & effectivement ſon nom ne pourroit guere leur faire honneur.

La Mettrie étoit un fou à la lettre; il paroît tel dans toutes ſes actions. Il ſe laiſſoit aller à toutes les extravagances qui ſe préſentoient à ſon eſprit. Se figurant un jour qu'un des plus ſavans hommes & des plus vertueux de l'Allemagne étoit un Athée; auſſi-tôt il imagine une hiſtoire. Il raconte qu'il a vu ce Savant à Gottingue dans un mauvais lieu, & qu'il lui a entendu combattre l'exiſtence de Dieu. L'horreur que tous les gens de lettre conçurent pour cette infamie, vengea bien mieux M. *Haller* que tout ce qu'il auroit pu répondre.

Le mépris de la *Mettrie* pour ce que nous avons de plus ſacré, doit être attribué à la même folie, jointe à l'ignorance. Cet homme n'avoit aucune lecture; il écrivoit comme un Énergumene. Il ſavoit à peine aſſez de latin pour entendre les Livres de médecine; il ignoroit toutes les autres langues. Sa mort fut la ſuite d'un trait de cette folie, qui paroiſſoit dans toute ſa conduite. Il avoit une fievre d'indigeſtion; un Chirurgien lui conſeilla l'émétique; non, dit-il, *je veux accoutumer l'indigeſtion à la ſaignée, & démentir tous les raiſonnemens des Médecins Allemands*. Il ſe fit ſaigner huit fois, & mourut à Berlin en 1751, âgé de quarante-trois ans. Il fut plaint des perſonnes qui l'avoit connu plutôt que regretté. Il étoit amuſant lorſque ſa gaieté n'alloit pas juſqu'à l'extravagance, qui revenoit trop ſouvent. On le voyoit tout-à-coup jetter ſa per-

ruque par terre, ſe déshabiller & ſe mettre preſque tout nud au milieu d'une grande compagnie, qui rioit de lui comme d'un inſenſé renfermé aux petites maiſons.

La *Mettrie* étoit encore un de ces Philoſophes qui ont répandu dans leurs Livres les germes de la ſédition. Après avoir conſeillé aux Princes cruels de s'abandonner à toute leur férocité, il conſeille à leurs ſujets de ſe défaire de ces Princes. *Je te plains, mais qui ne plaindroit encore plus un état, où il ne ſe trouveroit pas un homme aſſez vertueux pour le délivrer d'un monſtre tel que toi.* Que ce langage eſt différent de celui de tous les vrais Philoſophes Chrétiens !

§. II.

Témoignages des Philoſophes contre cet Auteur.

Nous trouvons dans le *Journal Chrétien* du mois de Juin 1758, un bon morceau ſur la *Mettrie*, par un de ſes compatriotes, M. l'Abbé *Trublet*. Nous croyons que le Public nous ſaura gré de lui en faire part, quoique nous en ayons déja aſſez dit pour le commun des Lecteurs.

Peu d'Écrivains impies ont été auſſi loin que celui-ci ; mais outre que cet excès même le rend moins dangereux, il ne l'eſt nullement par ſa maniere de raiſonner & d'écrire. Nous l'avons connu perſonnellement ; la même Ville, (Saint Malo) nous avoit vû naître, & ſa mort nous permet d'en parler librement. Avec quelque apparence d'eſprit, il en avoit très-peu en effet. Auſſi cette apparence n'étoit-elle que dans ſa converſation. Dès qu'il écrivit, il perdit tout auprès de ceux qui avoit conçu pour lui quelque eſtime ; où s'il ſe releva un peu dans la ſuite, ce fut par la ſatyre, l'impiété & l'obſcénité. Ces trois genres là, ſur-tout réunis, ne demandent guere d'eſprit ; ils plaiſent par eux-mêmes.

Au reſte le P. *Hayer* * a ſçu, & nous avons ſçu comme lui que M. de la *Mettrie*, s'étoit repenti à la

* Ce morceau ſe trouve dans l'extrait du Livre P. *Hayer*, ſur l'immortalité de l'Ame.

mort de ſes égaremens ; nous le lui avions ſouvent prédit, & nous fûmes conſolés de l'apprendre. Quelques Impies au contraire en furent bien fâchés, en furent honteux ; & l'un d'eux ne peut s'empêcher de dire que la *Mettrie les avoit deshonorés pendant ſa vie, & ſur-tout à ſa mort.* Pendant ſa vie, il avoit imprudemment avoué toutes les conſéquences de ſes principes ; à ſa mort, il avoit lâchement abandonné les principes mêmes.

Un des Livres de M. de la *Mettrie* a pour titre l'*Homme machine* ; & il a oſé entreprendre d'y expliquer comment la penſée & le ſentiment pouvoient naître du ſeul méchaniſme. C'eſt n'être gueres Philoſophes ; les Matérialiſtes un peu éclairés, conviennent qu'ils n'expliquent rien. Le P. *Hayer* a pourtant la complaiſance de ſuivre M. de la *Mettrie* dans ſes prétendues explications ; & il lui eſt aiſé d'en faire voir l'abſurdité, & même le ridicule. M. de la *Mettrie* n'étoit pas un adverſaire digne de lui, & nous croyons que ſans manquer à ſa cauſe, il pouvoit être beaucoup plus court ſur un pareil Écrivain.

On peut voir dans le troiſieme volume des *Œuvres de Maupertuis*, édition de Lyon 1756, ſa réponſe à une Lettre de M. le Baron de *Haller* ; ſi célebre par ſes ſavans Ouvrages de Médecine & de Phyſique, & par ſes belles Poëſies.

M. de la *Mettrie* avoit dédié ſon *Homme machine* à M. de *Haller*, qu'il n'avoit jamais vu ni connu, & dont il ſe dit néanmoins, dans l'Épitre dédicatoire, le *Diſciple & l'Ami*. M. de *Haller* plein de Religion comme ſes Ouvrages le prouvent, fut infiniment bleſſé d'une pareille dédicace, & s'en plaignit dans une lettre qu'il fit inſérer dans pluſieurs Journaux, & entr'autres dans le *Journal des Savans*. M. de la *Mettrie* ſe vengea des plaintes de M. de *Haller* par une Satyre ; & comme ils étoient l'un & l'autre de l'Académie de Berlin, M. de *Haller écrivit* à M. de *Maupertuis*, Préſident de cette Académie, & Compatriote de l'Auteur, pour lui en demander réparation. M. de la *Mettrie* étoit mort le 11 Novembre 1751, lorſque M. de *Maupertuis* reçut la Lettre de M. de *Haller*. Il y répondit le 25 du même mois. Il n'y avoit qu'un moyen d'excuſer M. de la *Mettrie*, & de conſoler M. de *Haller* ; c'étoit

de dire que le premier étoit un fou. M. de *Maupertuis* le dit & le prouve ; mais M. de la *Mettrie* n'étoit-il que fou ? Voilà la queſtion. M. de *Haller* de l'aveu de M. de *Maupertuis*, ne parut pas ſatisfait de ſa réponſe, & il nous ſemble qu'il ne devoit pas l'être. Quoiqu'il en ſoit, voici quelques traits de la Lettre de M. de *Maupertuis*, par leſquels on jugera du caractere & de la ſorte d'eſprit de M. de la *Mettrie*.

« Il m'a juré cent fois, (dit M. de *Maupertuis*,) » qu'il n'écriroit jamais rien de contraire à la Religion ni » aux Mœurs ; & bientôt après reparoiſſoit quelque Ou» vrage de la nature de ceux dont nous nous plaignons...

» Peu de temps après, c'eſt-à-dire, aprés l'arrivée de » la *Mettrie* à Berlin, j'eus le chagrin de voir la licence » de ſa plume augmenter de jour en jour. Je me re» proche toujours cet écrit qu'il a mis au devant de » ſon *Séneque*. Je connoiſſois ſa fureur d'écrire, & » en redoutois les ſuites ; je l'avois engagé à ſe borner » à des traductions, l'en croyant plus capable que » d'autres Ouvrages, & penſant brider par-là ſa dan» gereuſe imagination. Le hazard qui lui fit trouver » *Séneque* ouvert ſur ma table, lui fit choiſir le cha» pitre de la vie heureuſe. Je partois pour la France. » A mon retour, je trouvai ſa traduction imprimée, » & précédée d'un Ouvrage auſſi déteſtable, que le » Livre qu'il avoit traduit eſt excellent. Je lui en fis » les reproches les plus forts : il fut touché, promit » tout ce que je voulus & recommença.

» Il faiſoit ſes Livres ſans deſſein, ſans s'embarraſſer » de leur ſort, & quelquefois ſans ſavoir ce qu'ils con» tenoient. Il en avoit fait ſur les matieres les plus » difficiles, ſans avoir ni réfléchi, ni raiſonné. Il a écrit » contre tout le monde..... Il a excuſé les mœurs » les plus effrénées.....

M. de *Maupertuis* revient à la Satyre de la *Mettrie*, contre M. de *Haller*, & lui dit. « Ses plaiſanteries ne » pouvoient pas plus vous faire de tort, qu'elles n'en » ont fait aux vérités qu'il a attaquées. Ceci n'eſt donc » que pour rejetter ſes fautes ſur ſon jugement..... » Tout le monde ſait, qu'il ne vous a jamais vu, ni » connu : il me l'a dit cent fois. Il ne vous avoit mis » dans ſes Ouvrages, que parce que vous étiez célebre,

» ou que les eſprits qui couloient au hazard dans ſon » cerveau avoient rencontrés les ſyllabes de votre » nom. »

MINISTRES DE L'ÉGLISE,

Leur Apologie.

Le reſpect pour les Miniſtres de l'Égliſe, date de la naiſſance du Chriſtianiſme. Du temps de Saint *Paul* ils accommodoient les différens, pour maintenir l'union & la charité parmi les Fideles. Cette autorité n'étoit point fondée ſur les Loix, puiſque les Princes étoient Payens; elle ſuppoſoit ſeulement le reſpect & la docilité des Peuples pour les Paſteurs. Les Empereurs protégerent enſuite ces arbitrages ſi utiles & ſi édifians.

Honorius étant à Milan en 398. déclara que ceux qui conſentiroient de plaider devant l'Évêque, n'en ſeroient point empêchés; mais qu'il les jugeroit comme arbitre volontaire, en matiere civile ſeulement.

Les autres Empereurs leur accorderent des privileges & des honneurs; ſi les Peuples Payens nous montrent le même uſage, c'eſt qu'ils l'ont puiſé dans la même idée, quoique dégradée & obſcurcie parmi eux. La Religion & la raiſon nous crient, qu'en adorant un Etre ſuprême, nous devons honorer ſon Culte & ſes Miniſtres. La charité immenſe des Paſteurs de l'Égliſe naiſſante, leur zele, leurs travaux, leurs vertus, la ſoumiſſion & la candeur des Peuples, tout concourut à augmenter ce reſpect: voilà où il falloit en chercher le principe, & non dans l'Anarchie du Gouvernement féodal.

On ne nie pas que les fiefs donnés aux Evêques, ne leur aient acquis le rang & le crédit des Seigneurs dans les Aſſemblées de la Nation. S'ils influerent davantage dans les réſolutions de nos Rois, la raiſon en eſt bien ſimple. Les Seigneurs francs ſe picquoient de bravoure; c'étoit comme l'appanage de la Nobleſſe; mais ils négligeoient, ou même ils mépriſoient les ſciences; la plupart ne ſavoient pas lire; eſt-il ſurprenant que les Rois cherchaſſent parmi les Prélats inſtruits & lettrés,

des lumieres & des ſecours pour le Gouvernement ? Dans ces temps de confuſion & de troubles qui ſuivirent la chûte de l'Empire Romain, les Evêques ne pouvoient ſervir plus utilement, & la Religion & l'État qu'en aidant les Princes de leurs conſeils.

Il ſeroit d'ailleurs très-injuſte de chercher dans l'ambition des Miniſtres, ou dans la foibleſſe & la crédulité des Princes, l'origine de l'élévation temporelle des Prélats ; elle nait viſiblement de la nouvelle conſtitution des Etats formés des débris de l'Empire. Les Rois vainqueurs, maîtres des Provinces immenſes, donnoient des terres & des fiefs à certaines conditions. Les Prélats en obtinrent, & par ces conceſſions ſe virent inſenſiblement au rang des Seigneurs Laïes. Ce fut là l'effet d'un nouveau gouvernement ; & s'il changea le rang temporel du Clergé, il ne changea pas moins celui des Seigneurs. Il ne faut pour s'en convaincre que comparer le temps des fiefs aux ſiecles de l'Empire Romain ; on n'y voit rien de ſemblable ; & les Prélats, en acquérant de l'autorité ne firent que ſuivre, ainſi que les autres Seigneurs, le cours & les principes du Gouvernement : ce changement n'eut aucun rapport avec la Religion.

MIRACLES.

§. I.

Notions préliminaires. Examen des Miracles de Moïſe.

I. Nier la poſſibilité des miracles, ce ſeroit nier l'exiſtence d'un Dieu. S'il en eſt un, c'eſt lui qui a établi & fixé les loix de la nature ; il peut donc auſſi les arrêter & les changer à ſa volonté. Celui qui remue la planette qu'il a formée, peut en ſuſpendre le mouvement ; celui qui a créé l'homme vivant, le peut reſſuſciter mort. Dieu n'a pu ſe dépouiller de ſon empire ſur ſes Créatures, & les miracles ne lui coutent pas plus que les effets naturels.

II. On entend par miracle, tout effet ſupérieur

aux loix de la nature & au pouvoir de la créature. Par exemple, que le ſoleil ou la terre s'arrêtent à la voix d'un homme; qu'un mort reſſuſcite; qu'un bras deſſéché reprenne à l'inſtant ſa vigueur; qu'un homme parle diverſes langues qu'il n'a point appriſes &c. &c. La raiſon, l'évidence, l'aveu des humains; tout ſe réunit à dire, que ces effets ne ſont point dans le cours ordinaire; & viennent d'un Agent ſupérieur.

Qui ſait, dit l'Incrédule, *juſqu'ou vont les forces de l'art de la nature? Ainſi qui peut juger qu'un tel effet eſt ſurnaturel & miraculeux?*

Reponse. Quoiqu'on ne connoiſſe pas préciſément le dernier degré des forces de la nature & de l'art, cependant on les connoît aſſez, pour décider que l'effet ne peut être attribué qu'au Créateur. Il y a des marques diſtinctives entre les miracles de Dieu & les preſtiges des Agens créés.

Ainſi la premiere regle eſt; que le miracle ſurpaſſe les forces connues de la nature, & s'il y a quelque difficulté ſur ce point, la ſeconde regle éclaircit tous les doutes; c'eſt que ce miracle ſoit opéré au nom de Dieu, Créateur du Ciel & de la terre. Car Dieu étant la vérité même, ne peut jamais permettre qu'une fourberie ſoit autoriſée par le concours de l'opération divine. Si le cas arrivoit, ſa ſageſſe ſe prêteroit à la ſéduction. On eſt donc aſſuré qu'un miracle fait au nom de Dieu Créateur, eſt une preuve évidente de la vérité. Dieu ne peut agir contre lui-même, ni nous forcer à croire un Impoſteur, ou à renoncer à notre raiſon. Sur ces deux principes, jugeons des miracles de *Moïſe*. A-t-il opéré des prodiges ſupérieurs à la nature? Les a-t-il fait au nom du Créateur? Or, l'un & l'autre eſt évident & toujours lié enſemble.

J'ouvre l'Exode, une voix ſort d'un buiſſon qui brûle ſans ſe conſumer. Cette voix appelle *Moïſe*, & l'envoie délivrer les Hébreux des fers de l'Égypte. Il demande qui eſt celui qui l'envoie. On répond: « c'eſt » le Dieu de vos Peres; c'eſt l'Etre Souverain; celui » qui eſt. » Mais *Moïſe* demande un miracle, pour être aſſuré de ſa miſſion. « Jettez votre verge, » lui dit le Seigneur. Il la jette à terre, & c'eſt un ſerpent; il en prend la queue, & il revoit ſon bâton. Il met

la main dans ſon ſein, la voilà couverte de lepre ; il la remet, & elle reſſort ſaine. Voilà donc la miſſion de *Moïſe* aſſurée pour lui par deux miracles.

Réuni à ſon frere *Aaron*, il va trouver les anciens de ſon Peuple, & annoncer à *Pharaon*, que Dieu lui ordonne de laiſſer ſortir les Hébreux. En preuve de ſa miſſion & des ordres du Seigneur, *Aaron* jette ſa verge devant le Roi & toute ſa Cour ; la verge eſt changée en ſerpent. A la priere de *Moïſe*, il en frappe l'eau ; l'eau devient du ſang ; il l'étend ſur l'Égypte, la voilà couverte de grenoüilles, de moucherons, de ſauterelles, de ténebres, d'ulceres, & enfin de morts.

Tous ces fléaux ſont annoncés avant qu'ils arrivent ; ils ſont arrêtés, ou ils diſparoiſſent à la voix de l'Envoyé de Dieu. Ils ſont réitérés pendant pluſieurs jours ; & les Hébreux ſeuls ſont préſervés de leurs funeſtes effets. *Pharaon* eſt forcé de ſe rendre ; les Hébreux partent ; la colonne de feu paroît, les guide & les protege ; la mer ſe diviſe & leur laiſſe un paſſage libre, où les Égyptiens n'entrent que pour y reſter ſous les flots ; le Peuple a faim, la manne tombe régulierement & les nourrit pendant quarante ans ; l'eau ſort d'un rocher aride ; la montagne eſt en feu ; la terre entr'ouverte engloutit les murmurateurs ; le feu conſume les ſacrileges, &c.

Voilà des prodiges. Sont-ils des effets de la nature ? Y a-t-il quelque liaiſon entre la cauſe & les événemens ? Ils ſont opérés à la face du ciel & de la terre : ils ſont ſuivis & multipliés. Les Egyptiens, ſi éclairés & ſi opiniâtres, ne peuvent tenir contre ces merveilles. Les Hébreux en furent tous convaincus. Nier ces miracles, c'eſt vouloir ne croire à rien. Les admettre, & chercher une autre cauſe que Dieu, c'eſt renoncer à la raiſon. *Moïſe* n'a pu les prédire ſans une révélation ſurnaturelle ; il n'a pu les exécuter, que par une puiſſance divine. C'eſt au nom de Dieu & par ſon ordre qu'il les fait ; il n'a que ces mots à la bouche, *Dieu m'envoie*, *Dieu vous ordonne*. *Voici ce que dit le Seigneur*, *le Créateur*, *le Dieu d'Abraham*. Donc ſa miſſion & ſes livres prouvent une révélation. Ecoutons les chicanes des Incrédules.

I. *Les Magiciens de Pharaon firent auſſi des prodiges, qui ne prouvent rien.*

REPONSE. Ils firent des preſtiges, & non des miracles; la puiſſance, leurs Agens étoient bornée. Ils firent changer leur bâton en ſerpent; celui de *Moïſe* les dévora. Ils firent paroître des grenouilles; mais ils ne purent, comme *Moïſe*, les détruire. Auſſi avouerent-ils leur impuiſſance: *Digitus Dei hic eſt.*

II. *Le flux & le reflux de la mer rouge rend le paſſage des Hébreux très-naturel.*

REPONSE. Ce reflux eſt chimérique. Les Égyptiens ne l'auroient pas ignoré: ils n'auroient pas laiſſé les Hébreux tranquilles juſqu'au lendemain; ils ne ſe ſeroient pas expoſés à être noyés; on n'auroit pas cité ce paſſage comme miraculeux; les Nations voiſines n'en auroient été ni étonnées ni effrayées. Les Hébreux même en auroient vu tous les jours la répétition. De plus, où eſt le reflux qui ſe faſſe en un inſtant, & à la voix d'un homme? Qui retire tout-à-fait ſes eaux pour laiſſer un long trajet à ſec? Les bords diminuent, il eſt vrai; mais le baſſin reſte toujours mer. Suppoſons même ce reflux entier, donnoit-il naturellement aſſez de loiſir au paſſage de plus d'un million d'hommes & d'enfans, de beſtiaux ſans nombre, & d'un bagage proportionné? Enfin, *Moïſe* ne dit pas que les eaux ſe retirerent, mais qu'elles ſe fendirent & demeurerent ſuſpendues. On ne peut douter du fait, ni l'expliquer naturellement.

III. *Il y eut des machines ſecrètes, cachées dans la montagne, avec leſquelles Moïſe ſçut intimider le Peuple, pour accréditer ſa loi.*

REPONSE. Quelle machine, quelle poudre myſtérieuſe auroit produit ſi long-temps le ſon des trompettes, des tonnerres, les éclairs & les feux? Où *Moïſe* avoit-il ramaſſé, préparé & ajuſté ces machines? Faiſoit-il jouer ces reſſorts tout ſeul? Que d'yeux ouverts ſur lui, ſans pouvoir découvrir l'artifice?

IV. *Eſt-il probable que Dieu ait fait tant de merveilles pour une poignée de monde ſi mépriſable?*

REPONSE. Eſt-ce là une raiſon contre des faits publics & avérés? Ce Peuple étoit l'Enfant de la Providence, le dépoſitaire de la vraie Religion. Sa deſtination intéreſſoit tout le genre humain. Il falloit le montrer d'une maniere frappante, & le conſerver de même juſqu'à l'accompliſſement total des promeſſes.

§. II.

Examen des miracles de JESUS-CHRIST.

L'hiſtoire de JESUS-CHRIST offre une foule de faits déciſifs. Si les miracles ſont vrais, tout eſt vrai. Or il y en a de toute eſpece, & en grand nombre. Voyons ſi ceux que nous choiſirons étoient d'une notoriété ſi publique dans le temps qu'on les publia, qu'il eût été entiérement inutile de tromper ſur ces faits, quand même on auroit voulu tromper.

I. *Guériſons de malades de toute eſpece.* Tous les Évangéliſtes aſſurent que JESUS en paſſant par les Villes & les Bourgades, guériſſoit tous les malades qu'il rencontroit, ou qu'on lui amenoit; & qu'il délivroit ceux qui étoient tourmentés du malin Eſprit. Or, ſans nous arrêter à aucun de ces faits en particulier, faiſons ſimplement les réflexions ſuivantes. 1°. Quelle effronterie de multiplier, d'entaſſer ces guériſons les unes ſur les autres, d'en nommer les perſonnes, d'en déſigner les lieux, les témoins, d'en tracer toutes les circonſtances, ſi tout cela n'eſt qu'un ſonge & que fauſſeté! Que de Villes & d'Hommes ſe ſeroient recriés contre ces faits, s'ils euſſent été ſuppoſés!

2°. Ces guériſons ſont miraculeuſes; elles ſont faites à l'inſtant, à la parole de JESUS, ſur toutes ſortes de ſujets, ſans le concours d'aucun remede naturel. Elles ſont auſſi réelles, auſſi conſtantes, auſſi publiques que l'étoient les maux des malades. Elles ſont ſi avérées, que tous ſont ravis d'admiration, & publient la puiſſance du Sauveur, que la plupart des malades guéris ou délivrés, s'attachent à lui & veulent le ſuivre. Ici, je demande aux Incrédules où eſt, où peut être la fraude? Par exemple, dans la guériſon de l'Aveugle né, (*Joan.* c. 9.) Cet homme eſt connu de toute la ville; il voit & il déclare que c'eſt JESUS qui lui a rendu la vue. Ses parens dépoſent devant la Synagogue aſſemblée; il y paroît lui-même; on eſt convaincu du miracle; & on ne s'y rend pas.

Le Paralitique de trente-huit ans eſt guéri publique-

ment : il faute, il emporte ſon lit devant une foule de témoins, qui ſe plaignent ſeulement que ſa guériſon ait été opérée le jour du Sabbat. (*Joan.* c. 5.)

II. *Multiplication des pains dans le déſert.* Les quatre Evangéliſtes racontent ce miracle avec tous ſes détails & toutes ſes circonſtances ; preuve de la réalité, & excluſion de toute ſuperchérie. Car, 1°. les Diſciples ſont les premiers à avertir JESUS, qu'il eſt temps de renvoyer cette foule pour chercher de la nourriture. Il n'y avoit donc point de complot tramé entre le Sauveur & les Apôtres. 2°. Comment tromper & faire accroire à une multitude d'hommes qu'ils ont faim, qu'ils ont mangé, qu'ils ſe ſont raſſaſiés, qu'il y a douze corbeilles pleines de reſtes, s'ils n'ont rien vu, ni reçu en nourriture ? 3°. JESUS & ſes Diſciples étoient pauvres ; ils n'avoient aucune proviſion ; mais auroit-on pu cacher ces proviſions, ces amas ſuffiſans pour plus de dix mille perſonnes, ſans avoir été apperçus par tant de curieux, & paiſiblement aſſis par pelotons ? Tous furent ſi pleinement, ſi intimement convaincus du prodige qu'ils le reconnurent pour le grand Prophete, & qu'ils eſſuyerent en ſilence, le lendemain les reptoches de JESUS, qu'ils le ſuivoient plus pour la nourriture qu'il leur avoit donnée, que pour le ſalut de leurs ames. Enfin, ſi ce miracle eſt une fable, elle a contre elle dix mille témoins, & le Sauveur en renouvellant cette multiplication devant cinq mille perſonnes, dans une autre occaſion, n'a fait que multiplier les armes contre lui, ſi ces miracles ſont faux & illuſoires.

III. *Réſurrection de la fille de Jaïre*, (*Matth.* c. 5.) JESUS en marchant s'apperçoit qu'une femme qui l'a touché a été guérie d'un mal incurable, & cette femme avoue publiquement la réalité du miracle. Dans le même moment *Jaïre* vient lui demander tout haut, & devant la multitude du peuple qui le ſuit, qu'il veuille bien guérir ſa fille malade à l'extrêmité. Le Sauveur y va, mais bientôt on court avertir le pere, que ſa fille eſt morte, & qu'il eſt inutile que JESUS aille plus loin. *Jaïre* conſterné ne demande plus rien ; mais le Sauveur l'exhorte à eſpérer, & continue ſa route. La mort de la fille devient certaine & publique ; la maiſon eſt déja remplie de pleureuſes &

de tout l'attirail funebre ; ſi le Sauveur dit que ſa fille ne fait que dormir, on ſe mocque de lui. Il entre dans la chambre de la défunte, accompagné du pere & de la mere & de trois de ſes Diſciples ; il prend la morte par la main ; à ſa voix elle ſe leve, elle marche, elle eſt en pleine ſanté. Voilà le fait : Peut-il être faux ? Peut-on ſuppoſer un complot entre JESUS & un Militaire, Chef de la Synagogue, homme inſtruit & même prévenu ? *Jaïre* demandoit-il une réſurrection ? Dès que ſa fille eſt morte, il pleure & n'eſpere plus rien. Si le miracle avoit été concerté, il auroit fallu faire entrer dans le ſecret les domeſtiques, les témoins & tout le quartier ? En un mot, ſi la réſurrection eſt fauſſe, *Jaïre* & toute ſa maiſon démentiront publiquement l'Hiſtorien.

IV. *Réſurrection du fils de la veuve de Naïm.* (*Luc.* c. 7.) Un Impoſteur eût évité les détails, qui ſont ici. Ce fils eſt bien mort ; la mere en eſt déſolée, on le porte au tombeau. JESUS ému de pitié approche, il touche le cercueil, il commande ; le mort ſe leve, il parle, il marche, il eſt rendu à ſa mere ; les témoins étonnés glorifient Dieu & répandent par-tout ce prodige. Que dira ici l'Incrédule. Eſt-ce ici une léthargie ? Y a-t-il de la colluſion entre JESUS & le jeune homme ? Si ce n'eſt qu'un jeu il avoit beſoin de pluſieurs acteurs, qui devoient participer à la fraude, comme ceux qui avoient lavé & lié le corps, ceux qui le portoient, la mere même & tous les voiſins. Si ce n'eſt qu'une léthargie, qui l'a dit à JESUS, comment le ſait-il ? Comment ne parle-t-il qu'à l'inſtant où le mal ceſſe ? Car perſonne n'a ſenti dans la bierre aucun changement, & le mort tout lié ſe leve & agit. Si ce miracle eſt faux, la fauſſeté eſt notoire : tout Naïm dépoſera contre, au lieu d'admirer une réſurrection, qui ne fut jamais, & qui ne fut qu'une comédie.

V. *Réſurrection du Lazare.* (*Joan.* c. 11.) JESUS eſt loin de Béthanie & *Lazare* tombe malade ; ſes ſœurs l'avertiſſent de l'état de leur frere, il meurt. Sa mort eſt ſi publique, que les Juifs de Jéruſalem viennent à ſes funérailles ; ils y reſtent même pour conſoler ſes ſœurs. Il eſt mis dans le tombeau ; ils ſont témoins de tout. Ils accompagnent JESUS au ſépulchre, on ne peut ſoutenir la puanteur qu'exhale un cadavre de quatre jours.

Enfin, ils entendent les paroles de JESUS, & à l'inſtant ils voient *Lazare* ſe lever & ſortir, quoique les pieds & les mains liées de bandelettes, le viſage même enveloppé du ſuaire. On le délie; il va, il mange & il vit encore long-temps. Si *Lazare* n'étoit pas mort, quand on l'enterra, comment ne fut-il pas étouffé? S'il eſt mort, comment ſe leve-t-il malgré tant de liens? Le miracle eſt évident; toute une famille l'a vu, les principaux des Juifs qui y étoient préſens, vont le publier à Jéruſalem, les Princes des Prêtres envoient exprès examiner le fait; le rapport les confond & les embarraſſe; ne pouvant nier cette réſurrection, le réſultat du Conſeil eſt de faire périr en ſecret *Lazare* & JESUS, afin du moins d'arrêter les ſuites du prodige; il eſt ſi avéré & ſi éclatant que le peuple, dès qu'il voit le Sauveur, le conduit en triomphe avec mille acclamations de joie. Écoutons les Incrédules.

§. III.

Objections des Incrédules.

1°. « Les miracles ne ſont fondés que ſur les Evangiles. »

REPONSE. Ils ſont bien antérieurs. Avant les Evangiles, il y avoit des Chrétiens & des Egliſes, qui croyoient & qui mouroient pour atteſter ces prodiges récens & publics. Ce ſont les Egliſes convaincues des miracles, qui ont conſtaté les faits Évangéliques. Jamais perſonne n'a oſé s'inſcrire en faux. Ils ſont donc vrais.

II. « Saint *Jean* eſt le ſeul qui rapporte la plupart de ces miracles. Quelle foi mérite-t-il?

REPONSE. Chacun des Evangéliſtes ne pouvoit pas tout écrire, & ceux qu'ils nous ont raconté ſont auſſi merveilleux: la variété de leurs hiſtoires en aſſure la vérité. Saint *Matthieu* écrivoit pour les Juifs; il s'attache à citer les Prophéties, & à décrire l'origine de l'humanité du Sauveur; il montre par-tout l'accompliſſement des oracles & la concorde de l'ancien Teſtament avec le nouveau dans JESUS-CHRIST; Saint *Luc* com-

bat exprès les faux Evangéliſtes qui couroient. C'eſt pourquoi il fait l'hiſtoire du Sauveur dès ſes commencemens ; il entre dans des détails néceſſaires pour réfuter les faits contraires, ou trop peu fondés. Saint *Jean* écrivit à la ſollicitation des Evêques d'Aſie, pour ſoutenir la divinité de JESUS-CHRIST, déja attaquée par les nouveaux Hérétiques ; il fait le ſupplément des autres Evangiles. Il joint aux œuvres les diſcours ſublimes de l'Homme-Dieu à Nicodeme, à la Samaritaine, & à ſes Diſciples dans la Cene. Mais tous ces Ecrivains ne tendent qu'à l'unité & à la vérité de l'hiſtoire du CHRIST.

III. « Les Apôtres ont dit ce qu'ils vouloient. Perſonne n'a daigné examiner leurs contes ; le monde ne prenoit aucun intérêt aux fables de ces rêveurs. »

REPONSE. Tout l'Univers étoit intéreſſé à cette Religion nouvelle, qui décidoit du ſort de tous les hommes ; il falloit la recevoir ou la combattre & l'anéantir. Il étoit queſtion pour les Payens de quitter leur Religion ſenſuelle, commode aux paſſions, accréditée par-tout pour en embraſſer une qui paroiſſoit terrible aux ſens, qui eſt ſupérieure à la raiſon, qui eſt oppoſée à tous les préjugés & qui étoit en butte à toutes les perſécutions. Cette Religion appuyée ſur les Prophéties, ſur ſa morale, ſur la ſainteté des premiers Chrétiens, *l'eſt principalement ſur les miracles* ; s'ils ſont faux, elle tombe, & les Payens ſont des fous s'ils l'embraſſent, ſans être bien aſſurés de ſes miracles. Il s'agit pour les Juifs légitimement attachés à la Loi de *Moïſe*, d'en recevoir une autre, qui abroge la premiere. Il s'agit d'adorer celui qu'ils ont crucifié, de ſe regarder comme des Déicides, de changer toutes leurs idées & leurs pratiques ; il eſt donc eſſentiel qu'ils examinent auſſi ces miracles, qui ſont les fondemens du Chriſtianiſme.

Les uns & les autres cependant ſe ſont fait Chrétiens, malgré les railleries & les menaces, les oppoſitions & les dangers de toute eſpece ; & cela ſans repentir, ſans retour. Ils n'ont pu être ébranlés juſques dans les tourmens les plus cruels, ſans auparavant avoir été bien convaincus de la certitude des faits, qui les ont fait changer. Tous étoient donc intéreſſés à examiner ces miracles ; les Apôtres en les publiant, perdoient

doient toute la Synagogue, s'ils étoient vrais; ils se perdoient eux-mêmes, s'ils étoient faux.

S'ils sont faux, la Judée n'a qu'à protester contre, & en punir les Prédicateurs; leur Religion, leur sûreté les y engagent; cependant ils se sont tus, personne ne s'est inscrit en faux. Les miracles sont donc vrais?

S'ils sont faux, les Gentils doivent aussi confondre, & arrêter ces fourbes, qui viennent par leurs mensonges impies décréditer leurs Idoles, faire taire leurs oracles, & répandre mille nouveautés dangereuses. Il n'y a qu'à éclaircir les faits, envoyer à Jérusalem pour s'instruire sur les lieux, consulter les Juifs, témoins oculaires & non suspects. Rien de plus simple & de plus aisé. Ils l'ont fait, & il résulte de leur conversion que nul miracle n'a été trouvé faux, qu'aucun des témoins cités par les Apôtres n'a reclamé contre, qu'on ne leur a jamais donné le démenti sur la moindre circonstance des faits énoncés. Ces miracles étoient si certains, que tous les ennemis de la Religion ont été forcés d'imputer, les uns, comme les Juifs, à *Jéhova*, dont le Sauveur savoit le secret; & les autres comme les Payens, à la magie, dont JESUS, disoient-ils connoissoit les profondeurs. Mais comment douter des miracles de JESUS-CHRIST, tandis qu'ils les voyoient répétés, multipliés par les Apôtres, & par les nouveaux Fideles, en preuve de ce qu'ils disoient & de ce qu'ils croyoient?

IV. « Si ces prodiges étoient si évidens, comment tous les témoins ne se sont-ils pas convertis? »

REPONSE. La malice du cœur, les passions en furent les obstacles, comme ils le sont à l'égard des Incrédules, qui se roidissent contre toutes les preuves de la Religion.

V. « L'Empereur Romain, le Sénat, les Historiens » auroient dû du moins y faire attention, cependant » personne n'en fut instruit ni touché. »

REPONSE. Les Juifs & leur Religion étoient trop peu connus & trop mépriſés par ces Idolâtres orgueilleux. La morale de l'Évangile étoit trop opposée à leurs préjugés, à leurs passions, à leur entêtement. Cette Religion nouvelle étoit décriée & persécutée par-tout. Sans examiner les miracles attribués à la magie, on

traitoit les Chrétiens de fanatiques superstitieux. La Cour, le Sénat donnoient le ton aux Historiens du temps, comme à *Tacite*, & à *Suétone*. Enfin, quand les Juifs se seroient tous convertis, quand Rome même auroit autorisé l'Évangile, comme elle le fit après, les Incrédules les imiteroient-ils pour cela ! Ils ne veulent que nier & contredire.

VI. « Les Juifs même, *Josephe* & *Philon*, Auteurs » distingués & contemporains ne disent pas un mot » de JESUS-CHRIST & de ses miracles. »

REPONSE. Leur silence est une preuve pour nous, ils n'ont osé combattre des faits avérés, & ils n'ont pas voulu les accréditer. Tous les deux étoient Pharisiens. 2°. *Philon* avoit écrit avant JESUS-CHRIST, & *Josephe* qui l'a copié, a parlé de JESUS-CHRIST & de ses miracles ; il n'étoit pas loin de la vérité ; mais plus politique que religieux, il prétendit que le triomphateur *Vespasien*, étoit le Messie promis.

VII. « Le Paganisme vantoit aussi ses miracles, & » qu'en conclure ? »

1°. *Tite-Live*, *Quinte-Curce* les regardoient comme douteux & sans preuves. 2°. On cite quelques faits rares & opérés dans les ténebres, tous naturels ou artificieux. 3°. Au nom de qui, devant qui, & pour quelle fin étoient-ils opérés ! Au lieu que les miracles de JESUS-CHRIST & des Apôtres, étoient fréquens, publics, de toute espece, opérés pour la gloire de Dieu & le bien des hommes.

VIII. « Les Dieux *Esculape* & *Sérapis* opéroient des » guérisons publiquement. *Vespasien* rendit la vue à un » aveugle, & rétablit la main d'un estropié. *Appollo-* » *nius* de *Thiane* ressuscita une fille morte, & fit » plusieurs autres prodiges. »

REPONSE. 1°. Demandons aux Incrédules s'ils ajoutent foi à ces prodiges prétendus ? Les témoins qu'ils nous donnent de ces faits, sont-ils oculaires, désintéressés, sinceres ? Ont-ils examiné ces prodiges ? Ont-ils fait aussi des miracles en témoignage ? Sont-ils morts pour les certifier ? Les ont-ils persuadés à toute la terre, comme ont fait les Apôtres ? Ces prodiges ont-ils été salutaires aux hommes ? N'ont-ils point été contestés par des Auteurs très graves ? Car pour soutenir la

comparaiſon, tout doit être égal. 2°. Les guériſons attribuées à *Eſculape*, à *Sérapis*, ne ſont que des fables populaires, au jugement même des Payens. 3°. Ce que *Suétone* & *Tacite* appliquent à *Veſpaſien*, n'eſt que ſuperchérie. Cet Empereur ſe faiſoit dire deſcendu des Dieux, pour s'affermir ſur le trône. Pour lui attribuer donc un commerce divin, on contrefit des infirmes, afin qu'il parût les guérir, s'ils étoient malades, ou par des ſecrets naturels, ou par des remedes magiques. *Appollonius* faiſoit de même ; *Philoſtrate*, Auteur faux en tout, n'a écrit les merveilles de cet impoſteur que 100 ans après. Il a, dit-on, reſſuſcité un mort. Etoit-il mort comme *Lazare* ? C'eſt une jeune Romaine prête à ſe marier ; on la croit morte ; on la met ſur un lit ; *Appollonius* la touche, dit des paroles, la fille ſe leve, parle, & retourne chez ſon pere. Mais les témoins n'oſerent aſſurer qu'elle fut morte, puiſqu'il ſortoit encore de ſon viſage de la fumée & de la ſueur ; les admirateurs même du prodige le diſent. Tandis qu'on menoit cette fille vers les funérailles, une roſée qui tomboit alors la fit revenir de ſa ſyncope : voilà le miracle. Quant aux apparitions d'*Appollonius*, & aux révélations qu'il faiſoit de ce qui ſe paſſoit au loin, ce n'étoit que des illuſions ou des communications qu'il avoit avec le démon ; qui eſſayoient d'offuſquer les miracles des Apôtres par ces preſtiges.

Veſpaſien guérit un aveugle & une main malade. Mais étoit-ce un aveugle de naiſſance, ou une main deſſéchée par une paralyſie invétérée ? C'eſt un aveugle qu'on peut guérir, c'eſt une main qu'on peut redreſſer par des remedes. Tel fut le jugement des Médecins, que l'Empereur conſulta ſur ces guériſons.

Enfin, ces prodiges ſont vrais ou faux. S'ils ſont faux, pourquoi les objecter ? S'ils ſont vrais, peut-on les attribuer à la nature ? Doit-on les attribuer à Dieu ? Ils ne ſont faits ni en ſon nom, ni à ſa gloire. *Eſculape* eſt une Idole, *Appollonius* s'en dit le favori ; c'eſt dans le temple de *Sérapis* que les malades s'adreſſent à *Veſpaſien*. Donc s'il y a du réel (ce que nous ne croyons point) il vient de l'eſprit du menſonge, & Dieu le permet dans ſa colere. Ainſi la différence eſt trop grande, & dans la certitude & dans

l'eſpece, & dans le principe & dans la fin de ces prodiges. Voyez *APOLLONE*.

MOINES.

Leur Apologie.

Un des premiers préceptes de la Loi naturelle, dont M. de V. ſe dit l'Apôtre, eſt de nous mettre à la place des autres, & de mettre les autres à notre place. Suivons cette regle à l'égard des Moines. Suppoſons que M. de V. condamné par ſon pere à *s'embarquer pour les Iſles*, * *avec du pain & de l'eau*; après ſes étourderies de Hollande, eut eu l'option entre l'Amérique & le Cloître. Suppoſons qu'il ſe fût fait Carme, Cordélier, Capucin ou Picpus. Auroit-il été flaté de lire dans les écrits les plus répandus, que ces Moines ſont des *gredins*, *qui n'ont d'autre mérite que l'enthouſiaſme*, *l'ignorance & la craſſe*, inutiles pendant leur vie, & dignes d'un éternel oubli après leur mort, *qu'ils ſe font une gloire de l'oiſiveté & de la gueuſerie*, &c. &c. &c. Le Révérend Pere Arou * * auroit ſans doute déchiré l'écrit, où il auroit trouvé toutes ces politeſſes ingénieuſes.

Le bien public doit être préféré à toute ſociété particuliere, & l'État aux Moines; perſonne n'en doute; mais cette préférence ne doit pas aller juſqu'à inſulter divers membres de l'État, qu'on croit moins utiles que les autres. Le Gouvernement veut qu'on lui préſente des projets de réformation, & non pas des ſatyres atroces. M. de V. le plus grand défenſeur de l'humanité, oublie toujours que les Moines ſont une partie du genre humain. Il eſt vrai qu'il a dit dans un de ſes Ouvrages, que les *Religieux étoient hommes*, & qu'ils avoient même *produit de grands hommes*. Mais cet exorde ſi obligeant produit un très-mauvais ſermon, on voit qu'il n'eſt pas fait pour louer, encore moins pour louer long-temps. Il eſt rentré tout de ſuite dans

* Ces mots ſont tirés d'une Lettre de M. de V. à Mademoiſelle du *Noyer*.

ſon élément, dans la ſatyre. Il les traite comme des Galériens *garrotés de chaînes éternelles* ; comme des Eſclaves abrutis, *qui ont les yeux ſi faſcinés que la plupart ne voudroient pas de la liberté ſi on la leur rendoit. Ce ſont les compagnons d'*Uliſſe *qui refuſent de reprendre la forme humaine.*

Cette belle comparaiſon eſt-elle juſte ? Nous en appellons du V. Poëte au V. froid & tranquille. Pourquoi voudroit-il que les Moines repriſſent la forme humaine ? Pour être célibataires dans le monde ; mais inutile pour inutile, autant vaut-il l'être dans le Cloître. Il y a au moins quelques vertus & quelques lumieres, comme M. de V. eſt forcé d'en convenir ; mais que trouve-t-on dans ce monde, où il voudroit les faire rentrer ? des crimes & des vices. Il l'a peint lui-même comme un Enfer, où le foible eſt vendu au plus fort, où l'intérêt, ce Dieu de la terre, a établi ſon empire avec tous les forfaits qui en ſont la ſuite.

Mais les Moines, dit M. de V., nuiſent à la population, à l'Agriculture, aux Arts néceſſaires ; non, ce ne ſont point les Moines ; c'eſt cette foule de célibataires oiſifs, vermine qui ronge l'État, & qui ſans faire du bien, n'eſt occupée qu'à faire du mal ou à en dire. M. de V. ne pourroit-il pas s'élever contre ces gens-là avec encore plus de raiſon ? Oui, il le pourroit ſans doute ; mais il faut reſpecter la famille & la ſociété dont on eſt membre.

Les Moines ont été, dit-il, quelquefois dangereux. Quel Corps ne l'a pas été ! Ecoutons un homme qui n'étoit pas porté à flatter les Moines, & qui ne les a pas flatté non plus, (Le Préſident de *Monteſquieu.*) Nous appliquons aux Religieux ce qu'il a dit ſur la Religion. « C'eſt mal raiſonner contre la Religion, de » raſſembler dans un grand ouvrage une longue énu» mération des maux qu'elle a produit, ſi l'on ne fait » de même celle des biens qu'elle a faits. Si je vou» lois raconter tous les maux qu'on produits dans le » monde les Loix civiles, la Monarchie, le Gouverne» ment Républiquain, je dirois des choſes effroyables. » (Voyez l'*Eſprit des Loix*, Livre XXIV. chap. 2.)

Nous n'avons raiſonné qu'humainement dans tout le cours de cet article, pour montrer à M. de V. qu'il

eſt preſque auſſi coupable contre la politique que contre la Religion, en déclamant ſans ceſſe contre les Moines. Que n'aurions-nous pas dit, ſi nous avions raiſonné en Chrétien; mais cette matiere à été traitée tant de fois que nous n'avons pas voulu y revenir.

MONTESQUIEU.

Caractere de ſes Ouvrages.

Ce célebre Écrivain s'annonça en 1721, par ſes *Lettres Perſannes*. Ce Livre en faiſant honneur au génie, à l'eſprit & au ſtyle de *Monteſquieu*, fit naître des ſoupçons très-graves ſur ſa Religion. On reprocha à l'Auteur de faire le monde éternel; de nier la preſcience de Dieu, à l'égard des volontés libres; de mettre des impiétés ſur le compte des Livres Saints, & d'avancer pluſieurs blaſphêmes, qui pour être dans la bouche d'un Perſan, n'en devoient pas moins être attribués au François qui le faiſoit parler.

Les plaintes des gens de bien ſe firent encore plus entendre, lorſque l'*Eſprit de Loix* parut en 1748, en trois volumes *in*-12. On l'accuſa, 1°. d'avoir avancé ſyſtématiquement, qu'il s'en faut bien que le monde intelligent, ſoit auſſi bien gouverné que le monde Phyſique. 2°. Que dans les Monarchies la politique fait faire les grandes choſes avec le moins de vertu, qu'elle peut, qu'elles n'en ont aucun beſoin, &c. 3°. D'avoir mis ſur la même ligne les Moines les plus Saints de l'Égliſe Catholique, & les Pénitens idolâtres des Indes, & les Derviches de la loi Mahométane. 4°. D'avoir prétendu que lorſque l'Égliſe fit une loi du célibat pour le Clergé, il en fallut tous les jours de nouvelles, pour réduire les hommes à l'obſervation de celle-ci, que le Légiſlateur ſe fatigua, qu'il fatigua la Société, &c. 5°. Que la Religion Catholique convient mieux à une Monarchie, & la Proteſtante à une République; & quand *Montezuma* diſoit que la Religion des Eſpagnols étoit bonne pour leur pays, & celle du Mexique pour le ſien, il ne diſoit pas une abſurdité, &c. 6° Que les loix que Dieu a établies pour le Gouvernement du

monde, ſont auſſi inévitables que la fatalité des Athées. 7°. Que les hommes ont été créés avec l'ignorance & la concupiſcence, ſujets aux maladies & à la mort. 8°. Qu'il n'y a eu jamais de Religion plus digne de l'homme, & plus propre à former des gens de bien, que celle des Stoiciens, qu'elle ſeule ſavoit faire les Citoyens, les grands Hommes, les grands Empereurs, &c. &c.

Ce fut le *Nouvelliſte Eccléſiaſtique* qui conſigna toutes ces accuſations dans ſes feuilles. M. de *Monteſquieu* y fut très-ſenſible. Il crut ſe diſculper en publiant ſa *Défenſe de l'Eſprit des Loix*. Cette brochure ingénieuſe eſt un modele de bonne plaiſanterie, autant que de mauvaiſe foi. L'Auteur peu occupé du ſoin de ſe juſtifier, n'oſant même le faire ſur pluſieurs articles, n'y cherche qu'à décliner le combat, qu'à jetter du ridicule ſur ſon Adverſaire, en l'habillant à ſa maniere, & qu'à faire rire à ſes dépens; mais il n'eut pas long-temps les rieurs de ſon côté. Le Cenſeur oppoſa à cette réponſe une replique, dans les feuilles du 24 Avril & du 1er. Mai 1750. Il y dévoile pleinement les petites ruſes de l'Auteur de la *Défenſe*. Il démontre deux choſes, 1°. qu'à l'égard des reproches dont le Préſident s'efforçoit de ſe laver, il n'y réuſſiſſoit en aucune façon. 2°. Qu'il y en avoit un très-grand nombre, ſur leſquels il n'oſoit même entreprendre ſa juſtification.

La mort du Préſident de *Monteſquieu* fut digne d'un Chrétien, ſuivant les Miniſtres qui l'aſſiſterent à la mort. * Il laiſſa cependant des additions pour ſes *Lettres Perſanes*, & pour l'*Eſprit des Loix*, qu'il ne voulut pas remettre à ſon Confeſſeur. N'a-t-on pas lieu d'être ſurpris, dit un Ecrivain, qu'un homme auſſi éclairé, dans un moment où les nuages des paſſions n'offuſquent plus l'eſprit, n'ait pu prendre ſur lui de ſacrifier à la Religion allarmée, des additions à un Livre ſcandaleux, & ſe ſoit chargé devant Dieu des ſuites terribles, que pouvoit avoir la déciſion des amis, auxquels il les confioit?

* Voyez la Lettre du Pere *Routh*, à la fin de cet Ouvrage.

MOYSE.

§. I.

Examen de la premiere révélation faite à Moyſe.

I. Il y a eu un *Moyſe* Auteur du *Pentateuque* & Légiſlateur des Hébreux. La tradition des Payens & des Chrétiens l'atteſtent ſans variation. * Ce Livre ſeul m'inſtruit ſolidement ſur la nature de Dieu, ſur l'origine du monde, ſur l'état actuel de l'homme. Il éclaircit ces abymes impénétrables à tous les génies. Il remplit nos deſirs, nos beſoins : premiere indice de la révélation. Ce Livre eſt un monument des plus importans pour le Peuple qui l'a conſervé. Il contient tout ce que ce Peuple a de plus cher, ſon origine, ſa Religion, ſa police, ſes privileges, ſes droits & ſes eſpérances. Auſſi a-t-il été également connu & reſpecté de toute la Nation dans tous les temps.

II. Ce Livre n'a pu être fabriqué ni par les Chrétiens qui l'ont reçu des Juifs ; ni par les Juifs, qui dans tous les temps l'ont regardé comme l'ouvrage de *Moyſe*. Sept cens ans avant JESUS-CHRIST les Samaritains diviſés d'avec les Juifs, le conſervoient avec la vénération qu'ils avoient pour ſon Auteur. Ces deux Peuples toujours diſcords, ne s'accordent que ſur l'origine & l'ancienneté de ce Livre. Trois cens ans avant le Chriſtianiſme, *Ptolomée*, Roi d'Égypte, en fait faire à grand frais, une verſion de l'Hébreu en Grec ; verſion authentique, qui ſuppoſe non-ſeulement l'original préexiſtant, mais l'aveu de toute la Nation. L'hiſtoire de *Juda* & d'*Iſraël*, Schiſmatiques, atteſte qu'il n'a point été ſuppoſé dans les ſiecles ſuivans ; il eſt donc antérieur aux Rois, aux Juges ; il eſt donc de *Moyſe*.

III. Ce Livre n'a pu être falſifié ni altéré. Qui

* Voyez les Ouvrages de *Joſephe* ; M. de V. dit qu'il ne cite aucun Auteur qui parle de *Moyſe* ; qu'on l'ouvre & on verra le contraire.

l'auroit osé, après les menaces de l'Auteur ? Tout l'ouvrage est tellement lié, que l'altérer dans quelques points, c'eût été dénaturer le *Pentateuque*. Il annonce des faits à venir, & ces faits arrivés & inscrits dans des actes publics le confirment, & attestent également sa vérité & son antiquité. Tous les Livres suivans, qu'on peut regarder comme les archives de la Nation Juive, le citent & le célebrent. Le second temple ramene au premier, bâti par *Salomon*. La paix, les richesses dont jouit ce Prince, sont les fruits des conquêtes de ce Peuple, sous *David*, sous *Saül*, sous les *Juges*, jusqu'à *Josué*, jusqu'à la sortie d'Égypte. Il en sort & on se souvient comment il y est entré. Les douze Patriarches paroissent, & toutes ces branches vont aboutir à un tronc commun, à *Abraham*. Les Machabées, les Rois, les Prophetes, tous rappellent la loi & les récits de *Moyse*. Toute l'histoire des Juifs sert donc de certificat solemnel à l'intégrité du premier Historien du monde. Ecrits, chant sacrés, événemens, témoignages, tout la constate.

D'ailleurs que d'obstacles invincibles, à la falsification de ce Livre ! Une providence supérieure ménage jusqu'au Messie, une suite des faits qui en montre la pureté. Après *Josué*, l'état des Juifs n'est qu'un cercle de captivité & de liberté. On y voit l'exécution des menaces de *Moyse*. Au lieu de haïr & de supprimer cette histoire de leurs malheurs, elle est l'objet de leur confiance. Peu-à-peu les divisions éclattent ; *Israël* ou *Juda* auroit divulgué l'attentat ; cependant, ni les tribus séparées, ni les Rois ennemis, ni les Samaritains irréconciliables, n'y font jamais aucune altération. Tous gardent ce Livre & y vont puiser, comme dans un dépôt pur & sacré, les grands événemens qui les intéressoient si particulierement. La Manne, la Verge d'*Aaron*, les Tables de l'Alliance, l'Agneau Pascal, n'eussent-ils pas servi de témoignage contre quiconque eût osé, ou douter des faits, ou altérer le Livre, dans lequel ils étoient consignés.

Mais, dit l'Incrédule, *sous Josias*, *Ammon & Manasses*, *le Livre de* Moyse *avoit disparu. Le Prêtre* Helcias *en le ressuscitant*, *y mit ce qu'il voulut.*

Reponse. *Helcias* retrouva seulement l'ancien origi-

nal ſacré, mais les copies qui étoient entre les mains du Peuple euſſent mis au grand jour ſon infidélité, s'il eût été aſſez téméraire pour hazarder cet attentat; il n'eſt pas douteux que les Livres de *Moyſe* étoit communs, & répandus avant le régne de *Joſias*. Ils ſont cités dans le IVe. Livre des Rois, (chapitre 14.) à l'occaſion des meurtriers du pere d'*Amaſias*. Il eſt ſans ceſſe parlé dans *Salomon* & dans *David* de la loi du Seigneur; or cette loi n'étoit autre choſe que celle que les Juifs tenoient de *Moyſe*.

Les Impies ont beau dire que *Moyſe* ne pouvoit pas écrire dans un déſert. Comment prouvent-ils cette aſſertion? Connoiſſent-ils l'antiquité des Arts? Celui de l'Écriture eſt plus ancien qu'ils ne penſent. L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* ramaſſe en vain des contradictions apparentes, pour prouver que *Moyſe* n'eſt pas l'Auteur du *Pentateuque*. Les objections qu'il fait peuvent ſe réſoudre facilement, en avouant qu'il y a quelques endroits ajoutés ou changés dans le Texte, comme la mort & la ſépulture de *Moyſe* rapportées dans le dernier chapitre du *Deutéronome*, comme le nom & la poſition de quelques Villes, &c. &c.

« On veut trouver dans le *Pentateuque*, dit l'Auteur du *Journal de Trévoux*, (Journal de Janvier 1765, » page 215.) des anachroniſmes; mais on oublie que » *Moyſe* n'étoit pas moins le Prophete que le Légiſlateur de ſon Peuple. On critique l'anticipation des » noms, qui ne furent donnés aux Villes qu'après la » mort de *Moyſe*; mais outre qu'elles peuvent être » ainſi nommées par prédiction, comme *Cyrus* le fut » par ſon nom deux ſiecles environ avant ſa naiſſance, » ſeroit-il contre la pureté & l'intégrité du Texte, que » les reviſeurs & les copiſtes, pour le rendre plus intelligible, euſſent remplacé par des noms plus connus, » les noms donnés anciennement aux Villes dans le » *Pentateuque*? On voudroit qu'une Religion céleſte » dans ſon origine, ſon objet & ſa fin, ne fit point » venir à l'appui de ſes loix, des récompenſes & des » châtimens temporels; mais le génie du Peuple, la » nature du Gouvernement Théocratique, dont *Moyſe* » étoit le Miniſtre, n'exigeoit-il pas ces reſſorts, pour » contenir un Peuple dont les révoltes réitérées, nous

» prouvent assez la grossiereté & l'inconstance ? Ce que » nous lisons de la vie de ses Patriarches nous ap- » prend, que ce Peuple n'a pu ignorer les promesses » de sa Religion pour l'autre vie, consignées dans le » dépôt des Saintes Écritures ; & sa conduite nous dé- » montre, que cette croyance n'étoit pas un frein pour » la dureté de son caractere. » (Voyez la *Défense de Religion*, par M. *François*.)

Les Incrédules insistent & disent que si le Prêtre *Helcias* ne retrouva pas le *Pentateuque*, ce Livre périt ou fut oublié dans la captivité. *Esdras & Néhémie saisirent ce temps d'ignorance pour donner une fable à ce Peuple superstitieux.*

Reponse. Les Juifs même captifs savoient & gardoient scrupuleusement la Loi. Ils étoient instruits par *Ezéchiel*, *Jérémie*, *Daniel* & *Baruch*, qui citoient ce Livre sans cesse. Un faussaire auroit-il pu, en changeant le *Pentateuque*, changer tous les Livres où il étoit cité ; & y inférer les Prophéties accomplies depuis ? La rigueur & la sévérité d'*Esdras* n'eussent-elles pas porté quelques mécontens à lui reprocher son innovation ? Les Samaritains eussent-ils toujours gardé le silence ? *Esdras* eut-il osé, en vertu de la loi de *Moyse*, ôter les terres aux usurpateurs, & chasser les femmes étrangeres ? Enfin, qu'auroient dit les Prophetes *Aggée*, *Zacharie*, *Malachie*, à la vue de ces nouveautés ?

IV. *Moyse* a pu être instruit de tout ce qu'il raconte. Cet Historien a pu percer dans le cahos de 2433 ans, qui l'avoient précédé, & puiser dans des sources pures & lumineuses. La longue vie des hommes offroit un petit nombre de générations écoulées, & le rapprochoit du berceau du monde. *Amram* son pere avoit vécu avec *Lévi*, son ayeul ; *Lévi*, avec *Isaac* ; *Isaac*, avec *Sem*, fils de *Noé* ; *Noé*, avec *Mathusala*, durant six cens ans ; & celui-ci plus de deux cens ans avec *Adam*. Tout ne rouloit donc que sur six têtes, & paroissoit encore récent. Notre ignorance vient du peu de temps que nous vivons avec nos ayeux. Les petits enfans étoient instruits autrefois par les trisayeux. Il étoit encore plus aisé à *Moyse* de savoir ce qui étoit arrivé depuis le déluge. Les vieillards de son temps avoient conversé avec *Jacob*, & *Jacob* avec *Abraham*. La mémoire de *Joseph*

étoit fraîche en Egypte. Que de facilité pour recueillir les anciennes traditions du monde !

Une autre ſource de lumiere étoit les monumens, que les Patriarches avoient érigés des principaux événemens de leur vie. On montroit les lieux où ils avoient habité ; les puits qu'ils avoient creuſés ; les monts où ils avoient ſacrifié, où Dieu leur étoit apparu, & les tombeaux où repoſoient leurs cendres. Leur mémoire étoit célebre dans tout l'Orient. Sans écriture on ſavoit ce que vouloit dire un tas de pierre, une colonne, &c. Enfin, les noms ſignificatifs des Patriarches avoient rapport à quelque trait ſingulier, qu'on expliquoit aux enfans. On conſervoit dans la ligne des chefs de famille, des mémoires tracés, ou ſur des écorces d'arbre, ou dans des chants uſités dès les premiers temps.

Entrons maintenant dans le fond des inſtructions de *Moyſe*. Elles renferment des faits & une morale ; & l'un & l'autre pour annoncer la révélation, doivent être conformes à la raiſon, à l'expérience & à la Religion naturelle. Car le Dieu de la nature doit-être le même que celui de la révélation.

§. II.

Examen des faits que Moyſe *raconte. Ils ſont conformes à la raiſon & à la nature.*

I. Tout l'Univers, le cours des Aſtres, les changemens des Saiſons, les progrès de la Société, des Sciences & des Arts, prouvent la création du monde depuis un certain nombre de ſiecles.

II. L'œuvre des ſix jours terminée par un ſeptieme jour de repos, eſt atteſtée par les ſix jours de la ſemaine, en uſage chez les Nations les plus anciennes. La ſanctification du ſeptieme jour diſtinguoit le Peuple Juif : elle réfutoit l'éternité du monde, & le culte des ſept planetes ou de l'armée des cieux.

III. La diſtinction de la lumiere d'avec le ſoleil, confondoit les Idolâtres qui adoroient le ſoleil comme l'auteur de tout. L'expérience démontre cette diſtinction. La lumiere eſt indépendante du ſoleil ; elle ne

reçoit des aſtres que ſes déterminations diverſes. L'air ſubſiſte avant le ſon & la lumiere, avant l'impulſion du ſoleil.

IV. L'uſage des aſtres eſt de regler les fêtes, les travaux, & de fixer les jours, les mois & les ans. Tel fut le calendrier de tous les Peuples.

V. La multiplication des eſpeces par les germes contenus dans leur principe, même avant l'action du ſoleil ou l'induſtrie des hommes, eſt ſenſible. Tout fut fait; & rien, dans le monde matériel, n'eſt créé de nouveau; & ainſi Dieu n'accorde la fécondité qu'aux eſpeces, dont il a créé & béni, dès le commencement, les germes deſtinés à en produire d'autres.

VI. L'homme pour qui tout eſt fait, en eſt le ſouverain. En général, il eſt Géomettre, Mécanicien, Aſtronome, Navigateur, Architecte, Roi. Sa double compoſition, & ſon origine ont été connues dans tous les temps, & célébrées par les premiers Poëtes Payens; les hommages envers le premier Être, pratiqués par les vœux, l'abſtinence, les obligations, ou ſacrifices, ſe ſont trouvés chez toutes les Nations.

VII. La chûte de l'homme & ſon banniſſement du lieu de félicité, peuvent ſeul être le dénouement de ces myſteres, qui nous font voir alternativement, dans la nature humaine, des prodiges de grandeur & de miſere. L'homme étoit fait pour le bien & le vrai; il ſe dégrade: il en porte la peine. Mais après le péché les ſacrifices devinrent néceſſaires. Dieu voulut bien agréer le ſang des animaux à la place de celui du coupable: ce rachat ne fut, cependant reçu qu'en vue de la victime future, qui devoit ſatisfaire pour tous. Point de Peuple qui n'ait offert des ſacrifices. Témoignage éclatant & public de dépendance, de confiance envers la divinité. Delà encore, le reſpect pour les vieillards, pour les morts, les repas communs, les fêtes; autant de pratiques traditionnelles inſpirées aux premiers hommes avec la Religion naturelle & tranſmiſes à leurs deſcendans; autant de preuves d'une origine commune, d'une regle paſſée reçue. Il n'y a que l'Idolâtrie, qui ait corrompu cette ſource pure.

VIII. Après avoir tracé le tableau de la dépravation de l'homme, *Moyſe* raconte les progrès de la malice

de ſon cœur, dans *Caïn*, *Lamech*, *Nemrod*, enfin dans tous les hommes. Le déluge purge la terre & ſert de leçon terrible aux ſiecles futurs. L'antiquité payenne en a conſervé la mémoire, & les atteſtations en ſont publiques, comme la vie des hommes racourcie, la variété des ſaiſons & les météores dont *Moyſe* ne parle qu'après le déluge. Le *Deucalion* ſauvé du naufrage & repeuplant la terre ſignifie, en langue orientale, l'*affoibliſſement du ſoleil*; les corps marins, les coquillages trouvés juſques ſur les montagnes les plus éloignées des mers, prouvent & ce déluge, & le déplacement des eaux. Enfin, il falloit que *Moyſe* fut bien inſtruit des dimenſions de l'Arche ſi bien proportionnée à ce qu'elle devoit contenir, que tous les calculateurs y ont trouvé les meſures géométriques.

IX. *Moyſe* qui connoiſſoit ſi bien les titres Egyptiens, ne craint point de faire remonter l'origine du genre humain au ſeul *Adam*. Il en fixe le berceau, les âges & les générations. Tous partent de Babel huit cens ans avant lui. Il ne s'embaraſſe point comme ils ont paſſé les mers, pourquoi les uns ſont blancs, les autres noirs. Or, l'hiſtoire confirme ſon récit. La pleine de Sennaar, au confluent du Tigre avec l'Euphrate, la beauté, la fertilité de ce Pays plat, l'Alphate & le Bithume naturels au ſol, ſont atteſtés par *Amien Marcellin*, qui ſuivoit l'Empereur *Julien*, & par *Pline* & *Ptolomée*. La tour du ralliment, la confuſion, l'origine des Langues, la diſperſion des hommes, tout cela eſt connu & devance les hiſtoires. De la Chaldée, tous, ſelon les deſſeins de Dieu, vont peupler les climats éloignés. Chaque colonie unie par ſon langage, s'arrête & ſe fixe: ailleurs on ne les entendroit pas. Tout part de l'Orient, les hommes & les arts, & ſe répand au Midi, à l'Occident & au Nord. Les trois premieres colonies ſe multiplient en paix ſur les côtes de l'Aſie, en Egypte & à la Chine. Tous conſervent la premiere tradition, dont on reconnoît les traces dans les fables mêmes qui l'ont altérée. Les autres colonies diſperſées & ſéparées de toute ſociété avec les premieres, tomberent dans un abrutiſſement & une barbarie, dont elles ne ſont ſorties que par leur commerce ouvert avec l'Orient, qui fut toujours le ſiege des

ſciences & des arts, d'où ils ſe ſont toujours répandus dans le reſte du monde, comme l'hiſtoire l'atteſte. Tout concourt donc à certifier le récit de *Moyſe*. La Géographie même eſt pour lui. Tout y eſt placé dans ſes vraies poſition locales. *Moyſe* eſt bien plus exact qu'*Homere* & *Tite-Live*; & 1500 avant *Auguſte*, il oſe raconter l'enfance du monde, & partager la terre entre les fils & petits fils de *Noé*. *Japhet* va au Nord de l'Aſie, dans les Pays maritimes de l'Europe. *Cham* au midi & dans l'Afrique; c'eſt le *Hamon* des profanes. *Sem* reſte en Aſie, en deçà & au delà de l'Euphrate. Ce partage ſe trouve chez les Poëtes dans le fatras de leurs fables.

Moyſe place tous les autres dans leurs cantons, y aſſigne les peres des peuples divers, & les fondateurs des Nations connues. Lui ſeul a pu avoir ce détail précieux, ou par révélation, ou par une tradition fidelle. Il eſt donc le ſeul à conſulter, comme le flambeau de l'érudition hiſtorique. Les Auteurs profanes nous mettent ou nous laiſſent dans les ténebres. L'Écriture ſeule nous montre les lieux, les dates, les coutumes & les faits. Dans le récit de *Moyſe* tout eſt lié & ſuivi. Dès la naiſſance du monde *Adam* eſt créé pour Dieu. Il ſort de l'ordre: il eſt puni; mais il lui reſte un culte & une eſpérance. La terre eſt noyée par ſes crimes; mais elle eſt bientôt repeuplée. Les cœurs ſe dépravent encore; mais Dieu met à part un Peuple qui conſerve la pureté de ſon culte & de ſes oracles. Il lui donne une loi; il lui confie les promeſſes du ſalut. Mettez à côté de cette hiſtoire, les fables Payennes, les hiſtoires Egyptiennes, Chinoiſes, & celle même du Chevalier *Marsham*, copiſte de *Manethon*, le plus infidele des Auteurs, & jugez.

§. III.

Examen de la morale de Moyſe, elle eſt conforme à la Religion naturelle & prouve la révélation.

I. Quelle idée magnifique de Dieu ! il eſt, dit *Moyſe*, un Être infini, éternel, tout puiſſant ; tout eſt par lui, il conduit tout. On ſent qu'un Dieu doit être tel. Comparez ces notions pures aux rêveries des hommes ; il reſtera évident que *Moyſe* ſeul a connu le vrai Dieu. Quels devoirs preſcrit-il aux mortels ? Aimer le Seigneur de tout ſon cœur : par un ſeul mot, voilà toutes les Idoles renverſées. Le culte ſuprême eſt donc l'adoration, l'obéiſſance, la confiance..... Tout eſt renfermé dans l'amour : quoi de plus ſimple, de plus juſte, de plus naturel au cœur humain ! Nulle autre Religion n'a appris à aimer Dieu. Que les autres préceptes, qui en dérivent, ſont raiſonnables ! Tels que ceux-ci : *Ne point prendre en vain ſon ſaint Nom ; lui rendre en certains temps des hommages publics*, &c. Le reſte des loix qui concernent le prochain, n'eſt évidemment que le développement de la loi naturelle ; & une ſociété fidelle au Décalogue ſeroit parfaite.

II. Que nous apprend-il ſur l'origine des créatures ? Les Payens ne nous débitent que des chimeres : ici, tout part de la volonté puiſſante d'un Dieu qui fait tout à ſon gré. Il veut ; déja la terre & le ciel ſont, la lumiere eſt faite, le ſoleil brille, la mer ſéparée remplie de poiſſons, l'air eſt peuplé d'oiſeaux, les animaux couvrent la ſurface de la terre, la nature dans l'étonnement attend un maître. Le Créateur forme l'homme, à ſon image, tracée dans ſon ame qui n'eſt faite que pour Dieu. L'homme eſt heureux : il connoît ſon Dieu, il l'aime, & il aime en lui tous ſes ouvrages ; ſon corps eſt ſoumis à ſon eſprit, qui y excite des mouvemens ou les arrête à ſa volonté : maître des impreſſions extérieures, il les régit ſelon les regles de ſa raiſon & de ſa Religion ; il reçoit une compagne : ces deux chefs ſont heureux parce qu'ils ſont dans l'ordre.

Le

Le ſouverain Etre leur donne une loi ſainte & aiſée. *Adam* la viole, alors tout change en lui. Le châtiment ſuit la révolte ; il faut mourir, & déja il ſent le coup porté à l'innocence de ſon ame. Son malheur retombe ſur tous ſes deſcendans. Fils d'un pere coupable, ils partagent ſon ſort. Nous ſentons la punition & nous la portons. Sans cette dégradation de l'humanité, comment expliquer ſes contrariétés ? Les recherches des Philoſophes n'ont abouti qu'à des plaintes aveugles, ou à un déſeſpoir inſenſé. C'eſt qu'en connoiſſant nos maux, ils en ignorent les cauſes & les remedes. *Moyſe* éclaircit tout : la nature n'eſt plus maratre ; elle n'eſt que malheureuſe, parce qu'elle eſt criminelle ; Dieu n'eſt plus injuſte, mais miſéricordieux.

Mais, dit l'Incrédule, *peut-on être coupable avant l'uſage de ſa liberté* ?

Reponse. Oui, comme on ſeroit innocent, ſi *Adam* étoit demeuré fidele. Nous naiſſons pécheurs en *Adam* ; c'eſt une vérité dont le ſentiment intérieur eſt la preuve. Le *comment*, Dieu nous l'a caché. Quelle différence de nous, avec *Adam* ſortant des mains du Créateur ! D'où viendroient donc nos maux ? Du hazard ? Du caprice de la nature ? D'une métempſycoſe ? D'un double principe ? Pitoyable reſſource ! Reſte donc le ſeul dénouement qu'en donne *Moyſe*. *Adam* en recevant la défenſe, reçoit les menaces du châtiment qui ſuivroit ſa rébellion. En déſobéiſſant, il en ſent l'exécution. Son crime & ſa punition nous deviennent communs, par le pacte, ou le plan dont le Créateur lui fit part ; ſavoir, que ſa deſtinée ſeroit la nôtre, par une reſſemblance d'inclinations & d'état attachées à ſon ſang, par-tout où il couleroit. Tout eſt donc équitable ; & convenoit-il qu'*Adam* péchant, Dieu revoqua ou changea ſes décrets ?

Mais Dieu prévoyoit cette chûte ; il pouvoit l'empêcher ; étant ſi bon, comment n'a-t-il pas prévenu un mal qui entrainoit des ſuites ſi funeſtes ?

Reponse. Rien ne prouve que Dieu ait dû empêcher la chûte d'*Adam*. L'ayant créé libre & le maître du ſort de ſa poſtérité, c'étoit à ce chef ſi puiſſamment ſecouru & ſi foiblement tenté de diriger ſes voies pour le bonheur de tous. La raiſon ne peut attaquer

ce myſtere, ni l'expliquer autrement ; elle doit ſe contenter dans les reſſources, quelle trouve dans les miſéricordes du Seigneur.

III. Dieu ſeul a pu inſpirer à *Moyſe* une loi ſi parfaite. Devant elle, diſparoiſſent les *Solon*, les *Licurgue*... Le fondement de cette loi, c'eſt le culte de Dieu & l'amour du prochain ? La Religion eſt ſupérieure à l'État, elle en fait le ſoutien, en reglant les mœurs, en dirigeant la police ; en un mot, elle commande toutes les vertus & elle condamne tous les vices. Tant que la République Juive a ſubſiſté, il n'a été beſoin d'y rien ajouter, n'y d'en retrancher : tous les changemens ſurvenus au Gouvernement étoient prévus : caractere unique, témoignage de révélation, qu'on ne reconnoît pas dans les fables d'Athenes, de Lacédémone & de Rome.

A quoi bon cette diſtinction des viandes, ces purifications, ces ſacrifices ſi multipliés ?

Reponse. Le caractere des Hébreux, les coutumes des Peuples voiſins, les vues du Légiſlateur rendoient ces loix néceſſaires ; une ſageſſe ſupérieure mettoit cette barriere à l'Idolâtrie, conſervoit la pureté des mœurs de Juda ; elle offroit mille moyens de ſanctification.

Moyſe tenoit donc ces pratiques des Nations voiſines, & non d'aucune révélation ?

Reponse. Ce que ces pratiques avoient de commun avec celles des autres Nations, comme l'offrande des fruits, les ſacrifices, les libations, les lieux ſacrés, les fêtes, &c. leur avoit été enſeigné par la tradition. Cette tradition s'étoit perpétuée même chez les Idolâtres, où on conſervoit ſoigneuſement ces reſtes précieux de la Religion naturelle. Mais le détail des loix, de la morale, des cérémonies, du culte, étoit dirigé par une révélation, ou une inſpiration ſpéciale. Le tout tendoit à préſerver les Hébreux de l'Idolâtrie & à leur préſenter des ombres du Libérateur promis.

Quelle loi, qui n'offre que des promeſſes & des menaces temporelles ?

Reponse. Des hommes groſſiers doivent être frappés par les ſens, pour être retenus dans le devoir. L'exécution de ces promeſſes & de ces menaces atteſtent la fidélité, la volonté, la puiſſance de l'Être ſuprême. Cependant les Hébreux y découvrent auſſi les biens &

les maux invisibles : ils y voient l'annonce d'une vie future ; & l'attente du Messie disoit tout.

Pourquoi confiner la révélation dans un coin de la terre, & supposer tout l'Univers dans les ténebres ?

Reponse. Les autres Peuples avoient la Religion naturelle. En l'oubliant ou en la corrompant, ils se rendoient indignes des faveurs particulieres de la Providence. D'ailleurs la révélation faite aux Hébreux se manifestoit aux Nations, témoins des merveilles opérées en faveur du Peuple choisi. Il ne tenoit qu'à elles de participer aux bénédictions de la loi. La nation Juive étoit célebre ; elle habitoit le centre des trois continens ; lieu fréquenté de toutes parts. Ce Peuple reçoit les promesses ; Sédentaire, il les conserve ; dispersé, il en administre par-tout les preuves ; & en cessant de faire corps, il demeure pour témoin de l'accomplissement de tous les oracles de la divinité. (Voyez le §. 1. de l'article *Miracles*, & *Mer rouge*.

PASCAL.

Apologie de cet Auteur.

On sait avec quel acharnement M. de V. a attaqué ce génie éloquent ; mais si la colere sert un Poëte, elle nuit toujours à un Philosophe. M. de V. ne s'est pas contenté de rabaisser ses raisonnemens ; il a voulu affoiblir l'idée qu'on avoit de son esprit. *Bayle* dont M. de V. est l'écho en tant de choses, ne pensoit certainement pas comme lui. Il avouoit que cet *Ecrivain étoit un des plus grands Géometres, des plus subtils Métaphysiciens, & des Esprits les plus pénétrans qui aient jamais été au monde.*

Les Incrédules pourront dire, à la vérité de M. *Pascal*, qu'il avoit sur les yeux le bandeau de la foi ; mais il voyoit à travers son bandeau. Il voyoit les difficultés aussi bien que les preuves ; on le sent dans ses pensées. On y trouve, quand on sait bien lire, le germe de tout ce qui se peut dire pour ou contre la Religion, & ce petit recueil est un gros volume pour les Lecteurs intelligens. C'est le jugement qu'en porte

M. l'Abbé *Trublet*, & il eſt confirmé par les approbations dont pluſieurs Evêques & pluſieurs Savans honorerent ce Livre.

M. de *Choiſeul*, Evêque de Comminges, dit dans la ſienne, que *ces Penſées* de M. *Paſcal font voir la beauté de ſon génie, ſa ſolide piété & ſa profonde érudition.* « Je ſavois aſſez avec tous les honnêtes gens, » dit un autre Approbateur, ce que pouvoit ce rare eſprit » en tant d'autres matieres, & ſur-tout dans ſes Lettres, » qui ont ſurpris & étonné tout le monde; mais qu'il » dût nous laiſſer une méthode ſi naturelle pour mon» trer, défendre & appuyer l'excellence & la gran» deur de notre Religion, c'eſt ce que je n'euſſe pas » penſé; ſi je n'en euſſe vu les preuves très-évidentes » dans cet Ouvrage. » *Ce dernier écrit, dit M. de* Tillemont, *a ſurpaſſé ce que j'attendois d'un eſprit que je croyois le plus grand qui eût paru en notre ſiecle.... Je ne vois que ſaint* Auguſtin *qu'on puiſſe lui comparer.... On voit ici un homme qui embraſſant le ſujet le plus vaſte & le plus élevé qui ſoit au monde, paroît encore s'élever au deſſus de ſa matiere, & ſe jouer d'un fardeau qui étonneroit & accableroit tous les autres.* De tels ſuffrages doivent ſans doute contrebalancer les critiques de M. de V. Une des penſées de *Paſcal* qui lui a fait le plus de peine, eſt celle dans laquelle ce ſublime Auteur veut prouver qu'il eſt *plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enſeigne la Religion Chrétienne.* Il prétend que l'intérêt qu'on a de croire une choſe n'eſt pas une preuve de l'exiſtence de cette choſe, & que ce raiſonnement ne *ſerviroit qu'à faire des Athées, ſi la voix de toute la nature ne nous crioit, qu'il y un Dieu avec autant de force, que ſes ſubtilités ont de foibleſſe.* Mais comment feroit-on des Athées en prouvant qu'on court de grands riſques à l'être, & aucun à ne l'être pas. M. de V. ſait-il que M. *Locke* qu'il regarde comme le premier raiſonneur de l'Europe a adopté le raiſonnement de *Paſcal*?

« Quiconque voudra convenir, dit le Philoſophe An» glois dans ſon Traité de l'*Entendement humain*, qu'un » bonheur infini peut être une ſuite de la bonne vie » qu'on aura menée, ou qu'un état oppoſé peut être » le châtiment d'une conduite déreglée, doit néceſſaire-

» ment avouer qu'il juge très-mal, s'il ne conclut » pas delà qu'une bonne vie jointe à l'attente d'une » éternelle félicité qui peut arriver, eſt préférable à » une mauvaiſe vie, accompagnée de la crainte de cette » affreuſe miſere, dans laquelle il eſt fort poſſible, » que le méchant ſe trouve un jour enveloppé, ou pour » le moins de l'eſpérance incertaine d'être anéanti. » Voyez le développement de ce paſſage, dans le paragraphe du chapitre de l'*Entendement humain*, qui a pour titre : *Préférer le vice à la vertu, c'eſt viſiblement mal juger.*

Il n'eſt pas douteux que cet argument contribua beaucoup à ſoutenir M. *Paſcal* dans les ſaintes diſpoſitions qui l'animerent pendant les dernieres années de ſa vie. Cet admirable génie, éclairé des lumieres de la foi, diſoit ſouvent que Dieu « étoit bien plus recon- » noiſſable lorſqu'il étoit inviſible, que non pas lorſ- » qu'il s'eſt rendu viſible. Enfin lorſqu'il a voulu ac- » complir la promeſſe qu'il avoit faite à ſes Apôtres de » demeurer avec les hommes juſqu'à ſon dernier avéne- » ment, il a choiſi d'y demeurer dans le plus étrange » & le plus obſcur ſecret de tous, qui ſont les eſpeces de » l'Euchariſtie. . . . C'eſt-là le dernier ſecret où il peut » être . . . . Toutes choſes ſont de voiles qui couvrent » Dieu ; les Chrétiens doivent le reconnoître en tout. . . » Rendons-lui des graces infinies, de ce que » s'étant caché en toutes choſes pour les autres, il » s'eſt découvert en toutes choſes & en tant de ma- » nieres pour nous. »

A l'occaſion de l'état mourant où il étoit toujours, il diſoit que « la mort eſt horrible ſans JESUS-CHRIST, » mais qu'avec JESUS-CHRIST elle eſt aimable, ſainte, » & la joie du fidele ; qu'à la vérité ſi nous étions inno- » cens, l'horreur de la mort ſeroit raiſonnable ; mais » qu'il étoit juſte à préſent de l'aimer, parce qu'elle » ôte au pécheur ſa liberté malheureuſe de pécher, » & qu'en finiſſant en nous une vie de péchés & de » miſeres, elle nous met dans la liberté d'aller à JE- » SUS-CHRIST, de voir Dieu, de l'adorer, le bénir » & l'aimer éternellement. » On voit une expreſſion fidelle de ſes ſentimens dans la belle priere qu'il faiſoit à Dieu dans ſa maladie. Elle eſt imprimée avec

ſes *Penſées* En voici un fragment qui peut donner une idée de tout le reſte. « Faites-moi la grace, Seigneur, » de joindre vos conſolations à mes ſouffrances, afin » que je ſouffre en Chrétien. Je ne demande pas » d'être exempt des douleurs, car c'eſt la récompenſe » des Saints : mais je demande de n'être pas aban- » donné aux douleurs de la nature, ſans les conſola- » tions de votre Eſprit : car c'eſt la malédiction des » Juifs & des Payens. Je ne demande pas d'avoir une » plénitude de conſolation ſans aucune ſouffrance ; car » c'eſt la vie de la gloire. Je ne demande pas auſſi » d'être dans une plénitude de maux ſans conſola- » tion ; car c'eſt un état de Judaïſme. Mais je de- » mande, Seigneur, de reſſentir tout enſemble & les » douleurs de la nature pour mes péchés, & les con- » ſolations de votre Eſprit par votre grace ; car c'eſt » le véritable état du Chriſtianiſme. Que je ne ſente » pas des douleurs ſans conſolations ; mais que je ſente » des douleurs & de la conſolation tout enſemble, » pour arriver enfin à ne ſentir plus que vos conſo- » lations ſans aucune douleur. Car, Seigneur, vous » avez laiſſé languir le monde dans les ſouffrances natu- » relles ſans conſolation, avant la venue de votre » Fils unique : vous conſolez maintenant, & vous adou- » ciſſez les ſouffrances de vos fideles par la grace de » votre Fils unique ; vous comblez d'une béatitude toute » pure, vos Saints dans la gloire de votre Fils unique. » Ce ſont les admirables degrés par leſquels vous con- » duiſez vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier ; » faites-moi paſſer par le ſecond, pour arriver au » troiſieme. »

Voilà quels étoient les ſentimens de ce grand homme, quelque temps avant ſa mort. Ce ſont ſans doute ces ſentimens, qui ont fait dire à quelques Incrédules que *la mélancolie égara ſur la fin la raiſon de Paſcal*. Que la raiſon de ces impies s'égare de même & nous leur pardonnerons tout le mal qu'ils ont voulu nous faire !

PAUL.

Réponſe à quelques queſtions de M. de V.

Paul *étoit-il Citoyen Romain, comme il s'en vante ? Tarſis ſa Patrie, ne fut Colonie Romaine que cent ans après lui.*

En accordant ce point d'hiſtoire à M. de V., ne peut-on pas dire avec Dom *Calmet*, que le privilége de Citoyen Romain n'appartenoit pas à l'Apôtre ſaint *Paul*, ſimplement comme Bourgeois de *Tarſis*, mais par quelque droit particulier, que ſon pere ou ſes ayeux avoient acquis. Mais il y a grande apparence que *Tarſis* étoit Colonie Romaine avant le temps que dit M. de V. *Céſar* lui acorda le droit de Bourgeoiſie lorſqu'il eut remporté la victoire ſur ſes Compétiteurs, pour la récompenſer de ce qu'elle avoit ſuivi ſon parti. On ne remarque dans les médailles aucune trace de cette qualité de Colonie Romaine avant *Caracalla*; c'eſt ce que diſent nos Adverſaires : mais ont-ils toutes les médailles frappées avant ce temps-là ? Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que c'étoit une Ville libre du temps de ſaint *Paul*, & que par conſéquent elle avoit des priviléges particuliers.

Eſt-il vrai que Paul *n'entra dans la Société naiſſante des Chrétiens, que parce que* Gamaliel *dont il avoit été le Diſciple lui refuſa ſa fille en mariage ?*

Non ſans doute, puiſque cette accuſation ne ſe trouve que dans les Actes des Apôtres, forgés par les Ebionites. M. de V. voudroit-il être jugé d'après les anecdoctes rapportées dans la *Voltairomanie* ? Encore l'Auteur de ce Libelle étoit contemporain, homme d'eſprit & bien inſtruit; au lieu que les Ebionites étoient des fanatiques inſenſés, qui n'avoient pu voir ſaint *Paul*.

Eſt il vrai que ſainte Thecle *vint trouver ſaint* Paul *déguiſée en homme* ?

Ce conte eſt un menſonge abſurde qui n'eſt rapporté que dans un Livre apocriphe, intitulé : les *Actes de Paul & de Thecle*. Cet ouvrage fut fabriqué par un certain Prêtre d'Aſie qui crut devoir joindre aux Actes des Apôtres, écrits par ſaint *Luc*, les voyages de ſaint

Paul, de sainte *Thecle*, & l'histoire du prétendu baptême conféré à un Lion. *Tertullien* raconte que ce même Docteur convaincu par saint *Jean* l'Évangéliste, avoit altéré la vérité, s'en excusoit, en disant qu'il l'avoit fait par un motif d'amour pour saint *Paul*; mais cette excuse ne l'empêcha pas d'être dégradé.

Saint Paul avoit-il *le front large*, *la tête chauve*, *les sourcils joints*, *le nez aquilin*, *la taille courte & grosse*, *& les jambes torses* ?

Ce portrait est fait à plaisir. Il est vrai que les fideles avoit eu soin de faire peindre les Apôtres. On voyoit deux cens cinquante ans après de ces portraits de saint *Pierre*, & de saint *Paul*, & de JESUS-CHRIST même. Saint *Paul* avoit à la vérité la tête chauve, le nez aquilin & la taille petite; mais le reste du portrait est une satyre indigne, qui n'est fondée sur aucune tradition respectable. Quant à quelques autres traits de la vie du saint Apôtre, que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* défigure en altérant les passages des Livres Saints, nous renvoyons aux Actes & aux Epitres de saint *Paul*. Le Lecteur Chrétien ne pourra que gagner, en puisant les faits dans la source pure qui les contient. Nous finirons cet article par l'éloge qu'un Ecrivain célebre fait de saint *Paul*.

Cet Apôtre est le plus grand Apologiste de l'Évangile, & ses Lettres seront à jamais la consolation & la regle des Enfans de Dieu. Par-tout elles développent les principes intimes de la Religion; elles en éclaircissent les mysteres; elles en découvrent la divinité; elles en justifient la morale. C'est une Théologie complette, également propre à l'instruction des simples, & à la conviction des superbes.

A juger de lui par ses Ouvrages, c'étoit un génie supérieur, vif, solide, conséquent & lumineux. Prenant toujours le plus haut point de vue, il s'élevoit jusqu'aux premieres vérités. Delà toutes leurs suites, toutes leurs branches se montroient à lui; rangées comme par ordre, & personne aussi n'a jamais si bien fait voir les conclusions renfermées dans leurs principes. La sublimité de ceux-ci, leur universalité, pour ainsi dire, & leur fécondité se font admirer particuliérement dans son Epitre aux Romains; tréfor inés-

pulsable d'idées grandes, saintes, augustes, & le plus riche don que Dieu dans sa miséricorde pût faire à son Eglise par ses Ministres. Dans ce seul écrit, que de vérités, que de lumieres, que d'instructions! Surtout que les merveilleuses opérations de la grace y sont doctement exposées! Rien ne nè nous importoit plus que d'en connoître la nécessité, la gratuité, la force; & saint *Paul* est manifestement choisi pour être sur tous ces points l'interprête des mysteres d'en haut.

Avec lui tout homme apprend, qu'il ne peut rien de lui-même, & que sa corruption, sa foiblesse, ont besoin de remedes & de secours assidus; qu'il ne peut aller à Dieu, si Dieu ne le prévient, ne l'appelle & ne l'attire; qu'il n'y a qu'abyme de miséricorde & d'amour dans le choix des Elus, vases préparés pour la gloire: justice & profondeur de sagesse à l'égard des vases de colere, préparés pour la perdition. C'est encore cet Apôtre qui nous a fait connoître combien nous avons reçu du Pere dans la personne du Fils; qui nous a montré l'Évangile interprête des prédictions; qui nous a découvert dans les ombres de l'ancienne alliance, tous les traits commencés de la nouvelle; qui nous a fait sentir la dignité de notre Etre, par la dignité du prix dont il est racheté, le mérite de notre foi, par les entrées qu'elle nous ouvre à la grace sanctifiante, la grandeur de nos espérances, par l'exaltation du Chef qui n'est plus qu'un corps avec nous; l'efficacité de l'amour qui nous unit au Dieu Créateur & à son Verbe, par le souffle de l'Esprit, qui n'est lui-même que charité: notions majestueuses répandues par-tout dans nos Ecritures, mais j'ose le dire, nulle part si vivement exprimées que dans St. *Paul*.

Pour son cœur, c'étoit la vertu elle-même qui s'étoit plu à le former. Nul homme aussi n'a montré plus de constance, plus de vérité, plus de candeur, ni mieux allié le zele intrépide avec les tendresses de la charité. Ame grande & héroïque, ses intérêts propres ne lui sont rien; il n'est attentif, il n'est sensible qu'à celui de ses freres, & au progrès de la foi. L'amour jaloux qu'il a pour elle, est comme un feu dévorant qu'il ne sauroit contenir.

Ses prédications, ses écrits, ses voyages, ses souf-

frances, ſes longs travaux n'ont d'autres but que d'en établir le régne par-tout. Il porte tous les fideles, tous les hommes dans ſon cœur. Il eſt le Pere, le Tuteur, & le Nourricier de tous. Il ſe rend foible avec les foibles, pour gagner les foibles. Il vit avec les Juifs comme un d'entr'eux pour les gagner à JESUS-CHRIST; avec ceux qui étoient ſous la loi, comme s'il y avoit été ſujet lui-même; avec ceux qui n'avoient point de loi, comme s'il n'en avoit point eu. Il conſole, il corrige, il ſupporte les imparfaits encore tendre dans la piété. Il met ſon bonheur & ſa gloire dans l'avancement des forts. Pour tout dire, il s'écrie dans un pieux excès, qu'il voudroit être *Anathême pour le ſalut d'Iſraël*. Tant étoit pur le déſintéreſſement de ſon amour. Tant il méconnoiſſoit les timides bornes qui reſſerrent ſi ſouvent le nôtre!

Il faut avouer que ſon ſtyle eſt ſans élégance, au moins étudiée; qu'il eſt même ſouvent défectueux, quant à la pureté du langage, & aux regles de l'art. Lui-même il le reconnoît en quelques endroits avec une noble ingénuité. Parmi ces négligences éclattent cependant mille traits heureux, qui n'y ſeroient pas, ſi l'étude & l'effort avoient pris ſoin d'y ménager des embelliſſemens.

PAYENS.

Du ſalut des Payens.

M. de V. ouvre le Ciel à tous les hommes. Cette opinion n'eſt pas nouvelle, & il n'eſt ici comme dans bien d'autres choſes que l'écho des Impies ou des Hérétiques. *Zuingle* avoit dit avant lui dans un Epitre à François *Ler*, en parlant du Paradis. « Là vous verrez » *Heroule*, *Théſée*, *Socrate*, *Ariſtide*, *Antigonus*, *Numa*, » *Camille*, *les Catons*, *les Scipions*. Vous y verrez vos » prédéceſſeurs & tous vos Ancêtres, qui ſont ſortis » de ce monde dans la foi. Enfin, il n'y aura aucun » homme de bien, aucun eſprit ſaint, aucune ame » fidele, que vous ne voyiez là avec Dieu. Que peut-on » penſer de plus beau, de plus agréable, de plus glo- » rieux que ce ſpectacle! »

Une opinion ſi ſinguliere ne pouvoit manquer d'attirer des cenſures à *Zuingle* ; celle de M. *Boſſuet* eſt vive : « Qui jamais s'étoit aviſé, dit-il, de mettre ainſi » JESUS-CHRIST pêle mêle avec les Saints ; & à la » ſuite des Patriarches, des Prophetes, des Apôtres, » & du Sauveur même, juſqu'à *Numa*, le Pere de » l'Idolâtrie Romaine, juſqu'à *Caton* qui ſe tua lui- » même comme un furieux, & non-ſeulement tant » d'adorateurs des fauſſes Divinités, mais encore juſ- » qu'aux Dieux & juſqu'aux Héros, un *Hercule*, un » *Théſée* qu'ils ont adoré ? Je ne ſai pourquoi il n'y » a pas mis *Appollon* ou *Bacchus*, & *Jupiter* même ; » & s'il en a été détourné par les infamies que les » Poëtes leur attribuent, celles d'*Hercule* étoient-elles » moindres ? » (*Hiſtoire des variations*, tome I. livre ſecond.) Nous n'ajouterons rien à ces réflexions du grand *Boſſuet* ; elles diſent tout. Envain on voudroit accorder à la raiſon & à la Philoſophie les mêmes priviléges qu'à la foi. On ne conciliera jamais un pareil ſyſtême avec l'Évangile. Il y aura dans ce monde des honneurs & de la fumée pour les Philoſophes, comme il y en a eu pour les Payens qu'ils veulent ſauver ; mais la gloire éternelle n'eſt que pour les Diſciples de JESUS-CHRIST, & pour ceux qui ont porté la croix avec lui.

PENTATEUQUE.

Ce Livre eſt de Moyſe.

Il eſt démontré que le Pentateuque des Samaritains leur a été tranſmis par les dix Tribus d'Iſraël, après le tranſport de celles-ci dans le Royaume d'Aſſyrie. (Voyez ſur cela les *nouveaux éclairciſſemens ſur l'origine & le Pentateuque des Samaritains*, *par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur*, en un volume *in*-8°. à Paris chez *Nyon* 1760.) Or ſi le Pentateuque exiſtoit alors, que de concluſions avantageuſes les croyans n'en tireront-ils pas contre les Incrédules ! Que deviendra d'abord l'accuſation formée contre les Livres de *Moyſe* ? Comment les dira-t-on

encore ſuppoſés ? Sous quelle époque placera-t-on leurs fabricateurs ? Ces Livres étant antérieurs chez les Samaritains, au temps où les Juifs revinrent de la captivité de Babylone, ils n'ont pas *Eſdras* pour Auteur, ou pour Correcteur, comme M. de V. l'inſinue. Poſſédés & conſervés ſoigneuſement par les dix Tribus, leur origine doit remonter au-delà du ſchiſme qui ſépara les deux maiſons d'Iſraël. De la datte de cet événement, pour remonter juſqu'à *Moyſe*, il ne reſte qu'une eſpace de quatre cens ans. Seroit-ce donc dans l'eſpace de ces quatre ſiecles, qu'il faudroit chercher l'impoſteur, qu'on prétend avoir forgé le Pentateuque ſous le nom de Légiſlateur des Hébreux ? Cette prétention eſt ſi peu ſoutenable, qu'on ne ſache pas, qu'aucun Incrédule l'ait encore formée.

En effet, de deux choſes l'une : ou la fabrication du Pentateuque étoit ancienne, au temps du ſchiſme des dix Tribus, ou elle étoit nouvelle. Dans le premier cas, eſt-il vraiſemblable que les Hébreux voiſins, comme ils l'étoient du temps de *Moyſe*, euſſent reconnu pour ſon ouvrage des Livres ſuppoſés, où ſe trouvoient conſignés leur hiſtoire, pleine de faits ignominieux pour la Nation, leurs généalogies, leur culte, leur légiſlation ?

Dans le ſecond cas ; déterminé à changer la Police & la Religion dans le nouveau Royaume d'Iſraël, le perfide & ruſé *Jéroboam* eût-il manqué de faire ouvrir les yeux aux dix Tribus, ſur la fabrication récente d'une production, qui mettoit le plus grands obſtacles à ſes deſſeins ?

En quelqu'autre temps qu'on veuille mettre la corruption prétendue de ces ſaints Livres, la reſſemblance parfaite, pour tout ce qui eſt eſſentiel entre l'exemplaire Juif & le Samaritain, les défend réciproquement d'un ſi injurieux ſoupçon. La verſion des Septante leur prête un nouveau ſecours, par ſa conformité avec l'une & avec l'autre. Voyez l'article *Moyſe*, paragraphe 1er.

PERSÉCUTION.

Doit-on punir les Impies dogmatiſans ?

M. de V. s'éleve fortement, dans ſon article *Perſécution*, contre ces hommes dont *l'orgueil bleſſé*, & *le fanatiſme en fureur* irritent le Prince ou le Magiſtrat, & le portent à punir des innocens, qui n'ont d'autre crime que de ne pas penſer comme eux. Mais quels ſont les hommes, qui ont voulu faire punir les penſées des autres, lorſque ces penſées n'ont pas été dépoſées dans la converſation, ou dans des écrits publics ? Il y a tel ouvrage qui peut être un crime auſſi dangereux pour la Société que le vol & l'aſſaſſinat ; telles ſont les productions, où l'on enſeigne le matérialiſme, c'eſt-à-dire un Athéiſme radouci. Car ſi l'homme n'eſt que matiere, & ſi ſon ame meurt avec ſon corps, il n'y a aucun rapport entre Dieu & lui, & il eſt alors indifférent que l'Etre ſuprême exiſte ou n'exiſte pas.

Il eſt donc queſtion de ſavoir, s'il eſt permis de réprimer par le feu, le glaive ou le gibet, les Auteurs de ces ſortes d'ouvrages, qui troublent la Société, en détruiſant les principes d'une morale qui ſont les fondemens de cette Société. Il me ſemble qu'il n'y aura qu'une réponſe à ce ſujet ; & ſi le glaive, le feu, & le gibet paroiſſent une punition très-violente, qu'on prenne des moyens auſſi efficaces, quoique moins effrayans, pour les empêcher de dogmatiſer. Qu'on les enferme & qu'on les dérobe aux yeux de ce monde, qu'ils voudroient bouleverſer par leurs écrits.

Un moyen peut être encore plus ſûr, de leur impoſer ſilence, ſeroit de les donner en ſpectacle au Peuple. Ce moyen ſeroit d'autant plus juſte, qu'il auroit une ſorte de rapport avec celui que les Impies employent communément contre la Religion. Ils l'attaquent par le ridicule ; il ſeroit donc aſſez naturel de les punir par l'ignominie. Dailleurs, il y a peut-être de leur part plus de vanité que de malice, & plus d'envie de faire du bruit que du mal. Ce ſont des Charlatans préſomptueux, qui parleroient pour la Religion, s'ils croyoient attrouper la multitude. Ils ne veulent que

faire parler d'eux, delà le nom de nouveaux *Héroſtrates*, qu'on leur a ſi juſtement donné.

L'Auteur de l'article *Athéiſme* dans l'*Encyclopédie*, penſe comme nous ſur le droit & l'obligation de réprimer les Athées, les Matérialiſtes, & même ceux qui, ſans nier l'exiſtence d'une Divinité, rendent cette exiſtence inutile, en niant ſa providence, &c. « L'Athéiſme, dit-il, publiquement profeſſé, eſt puniſſable, ſuivant le droit naturel. On ne peut que déſaprouver hautement quantité de procédures barbares, & d'exécutions inhumaines, que le ſimple ſoupçon ou le prétexte d'Athéiſme ont occaſionnées. Mais d'un autre côté, l'homme le plus tolérant ne diſconviendra pas, que le Magiſtrat n'ait droit de réprimer ceux qui oſent profeſſer l'Athéiſme, & même de les faire périr, s'il ne peut autrement en délivrer la Société. »

En effet, les Partiſans de la tolérance la plus étendue, ont toujours excepté les Athées déclarés. « Si le Magiſtrat, continue l'Auteur de l'article *Encyclopédique*, peut punir ceux qui font du tort à une ſeule perſonne, il a ſans doute autant de droit de punir ceux qui en font à une Société, en niant qu'il y ait un Dieu, ou qu'il ſe mêle de la conduite du genre-humain, pour récompenſer ceux qui travaillent au bien commun, & pour châtier ceux qui l'attaquent. »

Ecoutons encore M. *Rouſſeau* de Geneve. *Il faut honorer la Divinité & ne la venger jamais*, dit *Monteſquieu*; « il a raiſon. Cependant les ridicules outrageants, les impiétés groſſieres, les blaſphêmes entre la Religion ſont puniſſables; pourquoi? Parce qu'alors on n'attaque pas ſeulement la Religion, mais ceux qui la profeſſent, on les inſulte, on les outrage dans leur culte, on marque un mépris révoltant pour ce qu'ils reſpectent, & par conſéquent pour eux. De tels outrages doivent être punis par les Loix, parce qu'ils retombent ſur les hommes, & que les hommes ont droit de s'en reſſentir. » Ainſi en ajoutant ces raiſons de M. *Rouſſeau* à celles que nous avons déduites ci-devant, il réſulte que tous les motifs ſe réuniront pour porter les hommes en place à réprimer l'Incrédulité.

PHILOSOPHE.

Examen du portrait que M. de V. fait du Philoſophe.

Le Philoſophe tel que le peint M. de V. eſt un homme admirable. Il enſeigne la morale & il la pratique, mais comment le prouve-t-il ! Par l'exemple de *Confucius* ; mais pour un Philoſophe ſage & modéré, tel que celui-là, combien en trouve-t-on de libertins, de cabaleurs, de ſéditieux & de mauvais ſujets.

Voici quelques exemples, ſur leſquels M. de V. auroit pu dire un mot dans ſon article *Philoſophe*. Sous *Veſpaſien*, *Helvidius* le Stoïcien, & *Démétrius* le Cynique ſoulevoient le Peuple contre le Prince, qui fut obligé de faire mourir le premier & d'exiler l'autre. Sous *Domitien*, *Appollonius* de Tyane, Philoſophe Pythagoricien ou Stoïcien, ſuſcitoit de tout ſon pouvoir, des ennemis à l'Empereur. Sous *Marc-Aurele*, les Philoſophes animoient le Gouvernement à perſécuter les Chrétiens ; & ce fut alors que *Creſcent* fit périr ſaint *Juſtin*. Ces gens-là, (les Philoſophes,) dit M. de *Tillemont*, faiſoient gloire de ne reſpecter pas même les dignités les plus éminentes, mais de crier & d'aboyer contre tout le monde.

Etoit-ce encore des eſprits bien pacifiques que *Critias* & *Alcibiade*, deux des premiers diſciples de *Socrate ?* L'un, dit *Xénophon*, étoit le plus avare & le plus violent ; l'autre le plus entreprenant & le plus impétueux de tous les hommes.

On feroit aſſurément un très-gros Livre des querelles, des friponneries, des violences de ceux qui prirent en divers temps le nom de Philoſophe. On n'oublieroit ni *Diogene*, qui mordoit quand on n'avoit rien à lui donner ; ni *Séneque*, qui écrivit une ſatyre contre ſon Prince, & qui de plus fut concuſſionnaire & uſurier ; ni ces Philoſophes dont parle *Tatien*, leſquels ſe haïſſoient les uns les autres, ſe déchiroient mutuellement, s'arrachoient les poſtes de faveur, &c. Nous ne parlons point du libertinage des mœurs, qui feroit un chapitre très-ſcandaleux.

Si M. de V. prend uniquement pour Philoſophes les Athées, les Déiſtes, les Epicuriens, les Spinoſiſtes, les Matérialiſtes, &c. Prouvera-t-il que tous ces Impies ont eu de la modération, de la tranquillité, des inclinations vertueuſes ? D'abord il faudroit retrancher du catalogue un *Timon* le Pyrrhonien, qui calomnioit les gens ſans ſcrupule ; un *Lucien*, qui étendoit ſes ſatyres juſqu'aux Dieux ; un *Toland*, qui ne faiſoit que tracaſſer dans les diſputes ; un *Vanini*, qui ſoulevoit les eſprits par des paradoxes, & qui d'ailleurs étoit un ſcélérat par les mœurs, &c.

D'ailleurs n'eſt-ce pas être un mal honnête homme & un mauvais Citoyen, que de répandre une doctrine qui détruit la Religion, les Loix, la ſubordination ? Quand *Diagoras* nia l'exiſtence de la Divinité, ne le regarda-t-on pas comme une peſte publique ? En Angleterre même, n'a-t-on pas recherché & pourſuivi comme des Séditieux, ce *Toland* ſans probité, comme dit *Collins*, & ce *Wolſton*, qui inondoit le Public de papiers contre JESUS-CHRIST, &c ? Et combien de querelles les ſyſtêmes d'*Épicure*, de *Spinoſa*, & de tous nos Incrédules modernes n'ont-ils point cauſées ? Enfin, quand il ſe ſeroit trouvé quelques Impies irréprochables dans leur conduite, bons Sujets, bons Citoyens, qu'eſt-ce que cela prouveroit ? Le Chriſtianiſme n'a-t-il pas produit un nombre infiniment plus grand d'hommes plus vertueux, plus tranquilles, plus utiles à la Société, que ne peuvent l'être les Philoſophes même les plus ſages ? Les Incrédules ſont encore une poignée de gens ; il faudroit ſuppoſer leur Nation auſſi répandue, auſſi nombreuſe, que l'eſt celle des Chrétiens. On eſtimeroit alors au juſte qu'elle ſeroit la face du monde avec une doctrine, qui ne laiſſe ni crainte, ni eſpérance, ni vrais principes ſur le bien & le mal. Le réſultat de cet examen ne ſeroit certainement pas à l'avantage de la Philoſophie.

Nous n'incidenteront pas ſur les autres points de l'article *Philoſophe*. On y fait une belle apologie de *Bayle*, pour laquelle nous renvoyons à ſon Article. On peut voir ſur les autres objets, les articles *Incrédulité*, *Eſprits forts*, &c.

PIERRE,

PIERRE.

Examen de cet Article.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que M. de V. a déclamé contre les Papes. Qu'on liſe les premieres éditions de ſa *Henriade*, on y trouvera les premiers fruits de ſa colere contre les Pontifes Romains ; qu'on ouvre ſes *Annales de l'Empire*, on y verra ce qui ſuit ſur le Pape *Pie V*, canoniſé il y a environ quarante ans. » *Pie* V. (*Ghiſleri* Dominicain) 1566. On lui repro» cha d'avoir donné trop de dignités à *Jacques Buon*» *compagno*, ſon bâtard, en faveur duquel il ne dé» membra pourtant pas l'état Eccléſiaſtique, comme ſes » Prédéceſſeurs. »

Conſultés tous les Hiſtoriens, & ils dépoſeront tous contre le calomniateur. Vous trouverez par-tout l'éloge des vertus de ce Pontife ; de ſa tempérance, de ſes travaux, de ſon zele, de ſon aſſiduité à la priere. Il procuroit aux pauvres des ſecours abondans, leur lavoit les pieds, embraſſoit les Lépreux, les exhortoit à la patience. Il chériſſoit les Sçavans, & les élevoit aux dignités ; mais ce n'étoit qu'autant qu'ils joignoient la piété à la ſcience. Un tel Pape pouvoit-il avoir des batards ?

Après un menſonge ſi noir & ſi affreux, il eſt inutile de répondre aux blaſphêmes calomnieux, dont cet article *Pierre* eſt rempli. L'Auteur ne veut pas que ſaint *Pierre* ait été à Rome ; mais il eſt certain par toute l'antiquité qu'il eſt venu dans cette Ville, & qu'il y a ſouffert le martyre. Ceſt un point qu'une infinité de controverſiſtes ont traité, & ſur lequel on ne revient plus. Il eſt très-faux qu'on n'ait aucune preuve des voyages du Prince des Apôtres ; on a toute la Tradition. « Nous avons, dit l'Auteur, une lettre ſous ſon » nom, dans laquelle il dit qu'il eſt à Babylone ; des » Canoniſtes judicieux ont prététendu que par Babylone » on devoit entendre Rome. Ainſi ſuppoſé qu'il l'eût » dattée de Rome, on auroit pu conclure que la lettre » auroit été écrite à Babylone. On a tiré long-temps » de pareilles conſéquences, & c'eſt ainſi que le

» monde à été gouverné. » Ne diroit-on pas en liſant cette plaiſanterie, qu'on n'a d'autre raiſon de croire que ſaint *Pierre* a été à Rome, que la lettre datée de Babylone; mais encore une fois tous les anciens Peres ſont d'accord, qu'il gouverna quelque temps l'Égliſe de Rome & qu'il la conſacra par ſon martyre.

Il eſt certain par l'Écriture que ſaint *Pierre* étoit le premier des Apôtres. Saint *Matthieu* le marque préciſément dans le chap. 10. de ſon Évangile. Voici, dit-il, *le nom des douze Apôtres; le premier eſt Simon, appellé Pierre.* Tous les Apôtres étoient égaux en puiſſance, comme ſaint *Cyprien* & ſaint *Jérôme* le diſent; mais il en faut excepter la primauté qui appartenoit à ſaint *Pierre.*

Cette primauté dans l'Égliſe a paſſé à l'Évêque de la Ville de Rome, dont l'Égliſe étoit fondée par ſaint *Pierre.* Tous les anciens l'ont reconnue pour la premiere Egliſe du monde, & les Grecs ne lui conteſtent pas ce rang d'honneur. Car quoiqu'ils aient voulu égaler l'Égliſe & l'Évêque de Conſtantinople à l'Évêque & à l'Égliſe de Rome, dans les privileges & prérogatives, ils reconnoiſſent néanmoins la primauté de l'Évêque de Rome.

Quant à la perſonne de Pierre, dit M. de V., *il faut avouer que* Paul *n'eſt pas le ſeul qui ait été ſcandaliſé de ſa conduite. On lui a ſouvent réſiſté en face, à lui & à ſes Succeſſeurs.* Mais premierement pluſieurs Sçavans ont prétendu que le *Céphas* auquel ſaint *Paul* réſiſta, n'étoit pas ſaint *Pierre*, mais un des ſoixante-douze diſciples, & ce ſentiment eſt encore ſoutenu aujourd'hui par quelques Théologiens. Saint *Clément d'Alexandrie*, *Dorothée*, quelques perſonnes du temps de ſaint *Jérôme*, l'Auteur de la chronique d'Alexandrie, & quelques autres Commentateurs plus récens, ont été de ce ſentiment. En ſecond lieu, quand ce *Céphas* auroit été ſaint *Pierre*, ce n'eſt pas une raiſon pour l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* d'inſulter à la mémoire de ce ſaint Apôtre.

Cet Écrivain téméraire l'outrage à l'occaſion d'*Ananias*, Juif des premiers convertis. Cet *Ananias* eut la hardieſſe de *mentir au Saint-Eſprit*, & de vouloir tromper ſaint *Pierre*, ſur le prix & la vente d'un champ.

Il fut puni de mort avec ſa femme *Saphire* qui avoit eu part à ſon crime. C'étoit Dieu lui-même qui les puniſſoit par le miniſtere de ſaint *Pierre*, & qui dans la premiere prédication de ſa loi, vouloit donner cet exemple de terreur à ceux qui ſeroient tentés de la tranſgreſſer. Eſt-ce à une chétive Créature à demander compte au Créateur ?

Quant aux injures & aux médiſances que l'Auteur s'eſt permis à l'égard de certains Papes, qui ont déſhonoré le Siege de Rome, on ne prétend pas les juſtifier. Mais il eſt un ſtyle modéré & ſage, qui garde le reſpect dû aux Puiſſances, ſans altérer celui qu'on doit à la vérité. On ne veut point anéantir certains faits ; mais il ne faut pas les citer à tout propos & hors de propos. Si on en fait mention, on doit en parler en hiſtorien & non en ſatyrique ; on doit raconter ſimplement les faits, & ſe garder de les agraver par des circonſtances exagérées & par des réflexions mordantes. Un attention qu'un Chrétien & un Catholique doivent ſur-tout avoir, c'eſt de n'imputer le blâme qu'aux perſonnes & non au ſaint Siege, & à l'Égliſe ; on doit y voir la foibleſſe de l'homme & non celle de la Providence, comme ſi Dieu avoit abandonné ſon ouvrage. Enfin, pour être parfaitement équitable, il faut en racontant les travers & les crimes préſenter les traits de zele & de vertu. Si M. de V. avoit ſuivi ces regles, ſon article *Pierre*, au lieu d'être une invective atroce, auroit été un tableau édifiant. On auroit vu des Papes Martyrs, Confeſſeurs, & en aſſez grand nombre, au lieu de quatre ou cinq empoiſonneurs & meurtriers, dont on a exagéré les forfaits, & dont les crimes ſont couverts par les vertus des autres.

PRÊTRES, *voyez* MINISTRES DE L'ÉGLISE.

PIÉTISTES.

Apologie de la dévotion.

La dévotion a pour fondement eſſentiel la fidélité aux préceptes de la loi naturelle, aux devoirs de ſa Religion & de ſon état. Equité, probité, charité, amour de la Patrie, ſoumiſſion au Souverain, zele pour le bien de la Société, tout y eſt renfermé. Un Dévot eſt eſſentiellement Citoyen parfait. Mais quoique la Religion propoſe des devoirs extérieurs envers Dieu & envers les hommes, elle conſiſte ſur-tout dans le cœur. L'amour qui nous unit au Souverain Etre qui nous fait accomplir toutes ſes loix, méditer ſes bienfaits, contempler ſes perfections, deſirer & attendre ſes promeſſes, voilà, ce qu'il y a de plus grand dans la Religion. Tel étoit déja l'eſprit de la loi ancienne. *Moyſe*, *David*, *Iſaïe*, *Jérémie*, *Daniel*, *Judith*, *Eſther*, &c. déja nous préſentent une noble image des vrais adorateurs, dont la piété ſolide & profonde, conſiſtoit dans un cœur pénitent, intérieur, réfléchi, plus que dans les pratiques du culte; & telle eſt la piété Chrétienne. Quel Philoſophe oſeroit refuſer ſon ſuffrage à des ſentimens ſi conformes à la raiſon, & même ſi élevés au deſſus de la plus pure raiſon? On dira ſans doute, qu'un portrait ſi beau eſt imaginaire: non il eſt exactement vrai. Pour en juger, n'examinons ni les cenſures injurieuſes du ſiecle, ni la conduite de pluſieurs qui uſurpent le nom de Dévots, mais ſeulement l'eſprit, les regles de la piété. L'Évangile en eſt la ſource primitive & immuable.

Si tout ce qui propoſe aux hommes la Religion dans ſa perfection, eſt l'objet des railleries de M. de V., il peut railler les plus grands génies, qui depuis dix-huit ſiecles ont paru dans le monde. La piété ſolide n'eſt point l'invention de quelques Docteurs ignorants, ou de quelques Religieuſes déſœuvrées, & d'un cerveau foible; elle date de la naiſſance de l'Égliſe: elle eſt exprimée dans les écrits des Docteurs des premiers ſiecles. En prouvant avec une vaſte & profonde érudition les dogmes de la Religion Chrétienne, ils

nous ont transmis des regles de morale aussi relevées, que celles, dont on voudroit railler aujourd'hui l'illusion prétendue. Dès le second siècle, saint *Clément* dans son *Pédagogue* & son *Gnostique*, nous a fait un portrait d'un parfait Chrétien, que l'Auteur prendroit pour le pinceau d'une imagination dérangée, s'il étoit dans un Livre mystique de nos jours. Tant il est vrai que le fond de la Religion Chrétienne a toujours été la vie intérieure & unie à Dieu ! Il n'est pas étonnant qu'un Philosophe qui n'est versé que dans la Littérature, ignore ce genre d'écrits. Jamais il n'en a examiné la solidité & l'antiquité. Mais il ne faut pas discuter des matieres qu'on ignore, défigurer un sentiment, & le proposer sous une face ridicule, afin de le combattre.

PRADES.

Histoire de sa These.

La These que l'Abbé de *Prades* soutint le dix-huit Novembre 1751, a trop fait de bruit pour que nous ne lui donnions pas une place dans cet Ouvrage. Cet Auteur né à Castel-Sarrasin, dans le Diocese de Montauban, fit ses premieres études en Province. Il passa ensuite à Paris, où il demeura dans plusieurs Séminaires, entr'autres dans celui de saint *Sulpice*. Sa réputation n'y étoit pas brillante; il n'aimoit pas la Théologie scolastique, ni l'argumentation, paroissant plus propre aux fleurs des Belles-Lettres, qu'aux fruits des sciences sacrées.

L'Abbé de *Prades* avoit soutenu sa Sorbonnique & sa mineure sans se distinguer. Enfin, sa These le tira de la foule, mais ce fut d'une maniere bien funeste pour la Religion. Cette singuliere These étoit pleine de propositions dangereuses, sur l'essence de l'ame, qu'on rapprochoit de la matiere; sur les notions du bien & du mal moral qu'on confondoit; sur l'origine de la Société & de la Loi naturelle; sur la Religion surnaturelle; sur les marques de la véritable révélation; sur la certitude des faits historiques; sur la chronologie, & l'économie mosaïque; sur la nature des

miracles ; enfin, ſur la déférence due aux Peres de l'Egliſe. On y trouvoit un parallele indécent des guériſons d'*Eſculape*, & de celles de JESUS-CHRIST ſéparées des Prophéties.

Le Parlement ſévit contre cette Theſe, la Faculté de Théologie avoit déja nommé des Députés pour l'examiner ; elle condamna la Theſe & ſon Auteur dès le 27 Janvier 1752. Les dix propoſitions furent jugées plus ou moins répréhenſibles, & condamnées comme telles, *In globo* ; condamnation qui n'auroit pas été la ſeule peine de l'Abbé de *Prades*, s'il étoit reſté en France. Au commencement de l'orage élévé contre lui, il s'étoit retiré à Berlin, où le Roi de Pruſſe l'accueillit avec bonté. Un Canonicat de Breſlau fut le fruit de ſa retraite.

L'Abbé de *Prades* fit d'abord une apologie en trois parties, qui marquoit beaucoup d'emportement & d'obſtination. Il y attaqua Janſéniſtes & Moliniſtes, & il montra ſinon une bonne Théologie, du moins toute l'amertume, qu'on reproche aux Théologiens hétérodoxes.

Dès que ſa bile fut ſoulagée, il rougit de ſes excès, & ſongea à ſe réconcilier avec l'Égliſe. L'Évêque de Breſlau fut le principal moteur dont ſe ſervit la Providence pour ménager cette réconciliation. Le Prélat zélé rendit à Sa Sainteté quelques converſations édifiantes, qu'il avoit eues avec l'Abbé de *Prades*. Il fit valoir les ſentimens dont toutes ſes lettres étoient remplies ; ſa ſoumiſſion aveugle au ſaint Siege, dont il avoit ignoré la cenſure avant qu'il fît paroître ſon Apologie ; ſon courage à défendre la Religion Catholique, en préſence de ſes ennemis ; le bonheur qu'il avoit eu de la ſervir en différentes occaſions, & les grands biens qu'il pourroit lui faire encore, s'il parvenoit à rentrer en grace avec Rome.

Benoît XIV, qui ne connoiſſoit l'Abbé de *Prades* que par ſa condamnation, & pour avoir reçu de lui une lettre à laquelle il n'avoit pas jugé à propos de répondre, fut charmé de tout ce que mandoit l'Évêque de Breſlau. Il écrivit au Cardinal de *Tencin* pour le faire relever de ſes cenſures. Le Cardinal, Proviſeur de Sorbonne, diſpoſa cette Faculté à bien traiter l'Errant. On demanda de lui une rétraction ; & il la donna telle qu'elle lui fut envoyée de Rome.

Il s'y avoue coupable envers Dieu, envers l'Église Romaine, envers la Faculté, envers le Public, dont il a été le ſcandale ; envers lui-même, puiſqu'il s'égaroit, & qu'il n'a pas aſſez d'une vie pour pleurer ſa conduite paſſée, & remercier JESUS-CHRIST de la grace que lui accorde ſon Vicaire en terre. La rétraction étoit du ſix Avril 1754, & il en envoya trois Exemplaires, l'un à la Faculté, l'autre à l'Évêque de Montauban ; le troiſieme à l'Archevêque de Paris. Le fruit de cette démarche fut le rétabliſſement dans ſes dégrés, qui lui fût accordé à la recommandation du Pape. *Bénoît* XIV. ſe montra dans cette querelle, ce qu'il a toujours paru, doux, humain, compatiſſant, en un mot le véritable Pere des fideles. Le *Pécheur qui ſe répent véritablement*, écrivoit-il au Cardinal de *Tencin*, *doit être reçu à bras ouverts.*

PROPHÉTIES.

§. I.

Notions préliminaires.

Les Prophéties ont toujours été le ſceau divin, qui caractériſe le dépôt des promeſſes, & le rendent authentique. Il n'y a qu'un Dieu qui puiſſe voir tous les ſiecles, & prédire infailliblement les événemens, qui dépendent du libre arbitre de l'homme. Ainſi, s'il y a chez un Peuple une ſuite de prédictions de l'avenir, antérieure aux événemens, & ſi ces événemens ſont arrivés préciſément comme l'ont dit les Prophetes, il eſt évident que Dieu a parlé à ce Peuple, & par ce Peuple, à tous les hommes.

Ces hommes célebres, ſéparés des humains par une vie ſolitaire & auſtere, étoient conſacrés à la méditation de la loi, à la priere & aux exercices de la piété. Dans le temps de déſordre & de l'idolâtrie, ces hommes pleins de zele, malgré les menaces & les perſécutions des méchans, ſe diſoient envoyés de Dieu : ils promettoient, ou menaçoient. Leurs paroles étoient conſervées précieuſement, & les Juifs nous les ont

tranſmiſes. Ils ajoutoient en preuve de leurs diſcours des miracles éclatans ; ils annonçoient des événemens de toute eſpece, proches ou éloignés. L'accompliſſement qui arrivoit pendant la vie du Prophete, prouvoit ſa miſſion, & confirmoit ſes oracles pour l'avenir. Les monumens publics atteſtoient ce qui étoit accompli, on en inſtruiſoit les enfans. Ceux-ci, joignant au paſſé ce qui arrivoit de leurs jours, laiſſoient à leurs deſcendans un profond reſpect pour les Prophetes qui l'avoient prédit, & une eſpérance que tout le reſte s'accompliroit de même. Leurs Livres étoient regardés comme divins. La preuve en étoit ſimple & ſûre. On croyoit à l'avenir, parce qu'on voyoit le préſent, & qu'on ſavoit le paſſé. Les Prophetes ſe diſoient inſpirés d'en haut, ils ne diſoient que ce que le Seigneur leur faiſoit connoître & leur ordonnoit de dire.

La lecture des Prophéties comparées avec l'hiſtoire des Juifs, des Peuples voiſins, & du monde entier, leur aſſure le dernier trait de divinité. Car on voit dans les Prophetes, les révolutions des Villes & des Empires annoncées dans toutes leurs circonſtances. Les temps y ſont marqués par les dates préciſes ; les lieux y ſont déſignés ſouvent par leurs noms, comme les perſonnes qui doivent agir.

§. II.

Détail précis des Prophéties générales.

Nathan prédit à *David* les fléaux divers, dont le Seigneur va châtier ſon crime, comme *Samuel* avoit annoncé au grand-Prêtre *Héli*, la punition de ſes enfans, & à *Saül* la perte de ſa couronne, & ſon tranſport à *David*. Un autre prédit à *Salomon* & à ſon fils la diviſion de ſon Royaume, & aſſure à *Jéroboam* le ſceptre d'Iſraël.

Phacée, Roi d'Iſraël, & *Raſin*, Roi de Syrie, s'uniſſent pour détruire le Royaume de Juda. Ils aſſiegent Jéruſalem, *Achas* en eſt effrayé. *Iſaïe* annonce que le projet de ce Roi échouera, & qu'ils ſeront tous la proie du Roi d'Aſſyrie. En effet, ils levent le ſiege,

& peu de temps aprés Damas & Samarie tombent entre les mains de *Téglatphalaſar*. *Sennachéric*, ſous le regne d'*Ezéchias* vient avec une armée formidable aſſiéger Jéruſalem. *Iſaïe* avoit marqué ſa route, ſes campemens, la défaite de ce Monarque, avant qu'il eût ſongé de ſortir d'Aſſyrie. Jéruſalem inveſtie eſt aux abois, ſans vivres & ſans garniſon. Le Prophete aſſure *Ezéchias*, qu'il n'a rien à craindre & que les aſſiégeans ſeront bientôt exterminés. La nuit ſuivante, cent quatre-vingt-cinq mille hommes périſſent. Le Roi s'enfuit & eſt tué à ſon retour, comme *Iſaïe* l'avoit prédit. Cet événement public attira au Temple des offrandes, & à *Ezéchias* des félicitations des Rois ſes voiſins.

Ezéchias montre ſes tréſors aux Ambaſſadeurs de Babylone. Dieu irrité du mouvement d'orgueil auquel il s'abandonnoit, lui fit dire par *Iſaïe*, que toutes ces richeſſes ſeroient un jour tranſportées à Babylone; & *Nabuchodonoſor* l'exécuta à la lettre. Cette prédiction étant accomplie, pouvoit-on douter du retour de la captivité annoncée par le même Prophete, en nommant *Cyrus* pour Libérateur?

Iſaïe prédit auſſi l'entiere deſtruction de Babylone. Il nomme le deſtructeur de cette Ville ſi forte; pluſieurs ſiecles auparavant, il en publie le ſiege, & la maniere dont elle ſera priſe; la lâcheté & la fuite de la Garniſon, la frayeur du Roi, ſa mort, l'extinction de ſa famille & la cruauté qu'on exercera contre les habitans. Il déclare que cette Ville ne ſera jamais rebâtie, qu'elle demeurera comme une cloaque, & une retraite affreuſe d'oiſeau funeſtes & d'animaux carnaciers; qu'elle ſera ſemblable à Sodome & Gomorrhe. En effet, ſes murs abandonnés devinrent un parc de bêtes, les murailles tombées firent changer le cours de l'Euphrate; il n'y reſta qu'une fange infecte. Tous les Auteurs profanes nous la dépeignent encore telle; & à peine en voit-on quelque trace.

Joachim monte ſur le trône; *Jérémie* déclare, à lui ainſi qu'à la Reine, qu'ils ſeront emmenés captifs; que le même ſort attend *Sédécias*, malgré les aſſurances des faux Prophetes; que *Sédécias* ſera plus malheureux que *Joachim*. En effet, on tua ſes enfans devant lui, & enſuite on lui creva les yeux.

Ezéchiel, ch. 30. annonce l'extinction de la Famille d'Égypte. *Il n'y aura plus*, dit le Seigneur, *à l'avenir, de Prince qui ſoit du pays d'Egypte.* En effet, la Royauté fut envahie par *Nabuchodonoſor*: l'Égypte devint Province des Perſes; enſuite des Macédoniens, des Romains, des Sarafins, enfin, des Turcs.

Jérémie & *Ezéchiel* marquent & fixent les ſeptante ans de la captivité des Juifs, & leur retour à Jéruſalem, après quoi, diſent-ils, le Seigneur punira à ſon tour le Royaume de Babylone & le donnera à *Cyrus*. Voyez dans *Ezéchiel* le détail du ſiege de Jéruſalem, par *Nabuchodonoſor*, & ſa conquête de l'Égypte.

Daniel paroît raconter plutôt des faits, qu'annoncer des prédictions. Il voit dans la ſtatue de *Nabuchodonoſor* ſi variée dans ſa compoſition, & ſa chûte, & les diverſes Monarchies qui doivent ſe ſuccéder les unes aux autres; les Babyloniens, les Medes, les Perſes, les Grecs, les Romains; & enſuite l'Empire éternel du Meſſie, rempliſſant toute la terre. Il voit dans le Belier, le Roi des Perſes & des Medes; dans le Bouc, celui des Grecs, *Alexandre* & la rapidité de ſes conquêtes. Il voit *Xercès* le quatrieme ſucceſſeur de *Cyrus*, aſſembler toutes ſes forces contre la Grece; les perſécutions d'*Antiochus* contre les Juifs; ſes profanations dans le Temple, & les vengeances que Dieu en tirera. Dans ſes Prophéties & mille autres, les faits ſont ſi détaillés qu'elles ont paru des hiſtoires compoſées après les événemens; mais leurs dates, leurs monumens montrent l'antiquité, & la certitude, & la divinité.

§. III.

Objections des Incrédules.

Ire. OBJECTION.

« Ce qu'on appelle Prophetes, n'étoient que des » rêveurs & des gens d'imagination, qui en débitant » mille fauſſetés, diſoient le vrai par hazard. C'étoient » des diſeurs d'avantures, ſelon que la bile, le fana» tiſme & l'enthouſiaſme les remuoient. »

REPONSE. On ne répond point aux injures. Si les Prophéties ſont vraies, quelque part qui ait eu l'imagination, elle ne ſuffiſoit pas pour percer dans l'avenir. Par exemple, *Iſaïe* deux cens ans avant *Cyrus*, voit ce héros triomphant de Babylone, & renvoyant les Juifs dans leur Patrie. *Daniel* voit les victoires d'*Alexandre*, & les impiétés d'*Antiochus*. La bile, l'enthouſiaſme, vont-ils juſques-là ? Quant à l'obſcurité des Prophéties, *Porphire* & *Julien* les trouvoient ſi claires, qu'ils prétendoient qu'elles avoient été faites après l'événement. Mais toute Prophétie doit être claire & obſcure ; claire dans l'objet, pour les eſprits droits ; voilée dans les termes & les circonſtances, pour les méchans. Dieu parle & ſe manifeſte comme il lui plaît. Eſt-ce par humeur que *Jérémie*, annonçant des malheurs à ſon Peuple, y joint les promeſſes & les aſſurances de leur délivrance future ? Enfin, qu'on nous montre une ſeule prédiction qui ſoit fauſſe.

IIe. OBJECTION.

« Ces Prophéties prétendues n'étoient que des con-
» jectures hardies. »

REPONSE. Les conjectures ne ſont fondées que ſur des vraiſemblances ; & ces vraiſemblances n'inſtruiſent ni de l'époque ni de l'événement, ni d'aucun détail. On conjecture, par exemple, ce que ſera un enfant ſur ſon caractere, la ruine d'un Royaume à cauſe du violement des loix, & des fondemens qui l'ont établi : mais les Prophetes annoncent, donnent les détails les mieux circonſtanciés.

IIIe. OBJECTION.

« Ces Prophéties ſont auſſi équivoques que les oracles
» des Payens. Si elles ſe ſont accomplies, elles ne le
» ſont, de même, que les prédictions faites par le
» démon. »

REPONSE. Les termes, dont ſe ſervent les Prophetes ſont naturels, ſimples & bien différens des oracles faux du Pagniſme. Quelquefois ces Prophéties ſont mêlées d'obſcurité, dans ce qu'il n'eſt pas néceſſaire de ſavoir, ou à cauſe de la majeſté de l'objet dont elles parlent.

Par exemple; le double état de JESUS-CHRIST, Meſſie; ſon regne ſpirituel; imparfait ici bas & parfait dans le Ciel; étant compris dans la Prophétie, ce double ſens exige quelque attention. D'autres fois les Prophetes parlent ſans liaiſon bien ſenſible, d'un Roi & auſſi-tôt du Meſſie & de l'Égliſe future. Enfin de quelque maniere qu'elles ſoient exprimées, elles ne peuvent venir que de Dieu. Leur principe, leur fin, leur objet eſt Dieu, & la Religion. Tout événement, qui dépend de la détermination future, des cauſes libres ne peut être connu, ni prédit par les mauvais eſprits; & il doit toujours avoir dans l'annonce, un côté obſcur trop circonſtancié; on pourroit le voir d'avance & le détourner; par exemple, *Michée* dit: que le Meſſie naîtra à Bethléem. S'il eût raconté tout ce que firent les Mages, ce que les Juifs conſultés répondirent, *Hérode* auroit vu trop clair, & n'auroit pas rempli lui-même une autre Prophétie, ſur le maſſacre des enfans de *Rachel*. Les événemens prédits ſont comme les objets de la nature, toujours aſſez clairement préſentés, quoi qu'inconnus, par quelques endroits.

IVe. OBJECTION.

« Les Juifs toujours ſuperſtitieux attribuoient tout à » Dieu, s'enſuit-il que les Prophetes en fuſſent inſpirés?»

REPONSE. S'ils n'étoient pas éclairés d'en haut, d'où leur venoit donc tant de lumieres? Comment perçoient-ils dans le cahos de l'avenir? Certes leur révélation ne pouvoit venir que de Dieu, qu'ils adoroient, au nom de qui ils parloient, & qui ſe faiſoit ſentir à eux, ſoit en ſonge, & en extaſe; ſoit par un langage intérieur & extérieur; car ils ſe montroient comme ſes envoyés & ſes organes.

V^e. OBJECTION.

« Qui donnoit à ces Prophetes leurs proviſions pour » être des Prophetes en titres & publiquement regardés » comme tels? »

REPONSE. Un homme de probité, de ſcience, de vertu a-t-il beſoin de patentes. On le connoît par

les ſentimens, les œuvres & la réputation qui le ſuit. Les titres des Prophéties étoient leur vie pure, leur langage ſublime & pathétique, & par-deſſus tout l'accompliſſement des prédictions. Voilà ce qui les diſtinguoient des Prophetes ſeducteurs & intéreſſés. C'eſt la marque que le Seigneur donne lui-même pour les diſcerner. Voyez aux articles *Jacob*, *Daniel*, *Agée*, *Malachie*, les principales Prophéties qui regardent la venue du Meſſie.

PROVERBES.

Ce Livre eſt de Salomon.

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* ôte ce Livre à *Salomon* & il en donne de ſingulieres raiſons. Ce Prince auroit-il dit, *Que la terreur du Roi eſt comme le rugiſſement du Lion.* C'eſt *ainſi*, dit-il, *que parle un Sujet ou un Eſclave ;* mais pourquoi un Roi qui veut des Sujets ſoumis, ne pourra-t-il pas parler de même. *Salomon*, ajoute-t-il, auroit-il tant parlé de la femme impudique : & pourquoi non ? S'il a compoſé ce Livre dans un temps où il n'étoit pas abandonné à l'impudicité ; & d'ailleurs l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* devroit ſavoir, qu'on peut parler d'une façon & agir de l'autre, étaler une belle morale & n'avoir point de mœurs ; faire parade d'une généroſité ſans borne, & ſacrifier tout à un vil intérêt ; mais, dit-il, il eſt parlé de verres dans ce Livre, & je doute qu'on eut des verres à boire du temps de *Salomon* ; mais ce doute inſpiré peut-être par l'ignorance, doit-il détruire toute les raiſons que nous avons d'attribuer les Proverbes à ce Prince. Les voici.

Son nom eſt à la tête de tout l'Ouvrage, *Paraboles de Salomon, fils de David.* Au Chapitre 27. il eſt remarqué que les Paraboles ſuivantes ſont encore de *Salomon* ; mais qu'elles ont été recueillies par des perſonnes que le Roi *Ezéchias* avoit choiſies. Le trentieme chapitre commence par ces mots, *Paroles d'Agur, fils de Jaché.* Enfin le dernier chapitre eſt intitulé, *Paroles du Roi Lamuel.* Ces titres ont fait croire à quelques

Savans que les vingt-quatre premiers chapitres peuvent être l'original de *Salomon* ; que les cinq ſuivans ſont des extraits ou un recueil de quelques-unes de ſes Paraboles, fait du temps du Roi *Ezéchias*, ou par ſon ordre, & que les deux derniers chapitres ont été ajoutés, & ſont de deux Auteurs différens, mais inconnus ; car il n'eſt parlé en aucun autre endroit de cet *Agur*, fils de *Jaché*, ni du Roi *Lamuel*, que quelques-uns prétendent être *Ezéchias*. Quoiqu'il en ſoit, il paroît que les deux derniers chapitres, ſont une addition ajoutée après coup, & d'un ſtyle différent du reſte.

PYRRHONISME.

Fauſſeté & impiété de la doctrine de Bayle, *& de l'Auteur du* Dictionnaire Philoſophique, *ſur le Pyrrhoniſme.*

Le Pyrrhoniſme conſiſte à n'admettre aucune vérité comme certaine ; à cambattre tous les premiers principes des ſciences ; à répandre des nuages ſur la Phyſique, ſur la Morale, ſur les Dogmes, &c. Les effets naturels de ce ſyſtême ſont l'indifférence pour toute ſorte de bien ; le ton de raillerie à l'égard des objets qui méritent le plus de reſpect ; l'eſprit de contradiction en matiere de devoirs & d'obligations, &c. Si *Bayle* avoit été Philoſophe & Chrétien, il auroit dû s'élever contre une doctrine auſſi fauſſe que pernicieuſe ; mais il a pris une route toute contraire. Cet Auteur eſt plus Pyrrhonien qu'*Arcéſilas*, *Pyrrhon* & tous les Chefs de la Secte. Le Recueil de ſes Œuvres porte par-tout l'empreinte de cette façon de penſer. Nous n'en citerons qu'un petit nombre de traits. La réfutation ſuivie du Pyrrhoniſme de *Bayle* a exercé d'habiles gens, dont on peut conſulter les Ouvrages.

Bayle ne s'aviſe pas de préconiſer ouvertement le Pyrrhoniſme ; ce langage ſeroit trop révoltant. Il ſe contente d'en inſinuer par-tout les principes, d'en developper les rapports & les conſéquences ; de faire valoir les argumens que les Pyrrhoniens emploient, &

de n'y oppoſer que des raiſons très-foibles, très-inſuffiſantes & quelquefois très-ridicules. Voici un exemple de ce dernier cas : *On a ſujet de ſe tranquilliſer*, dit-il, *ſur cet article du Pyrrhoniſme.* * *Il n'y a jamais eu, & il n'y aura jamais qu'un petit nombre de gens qui ſoient capables d'être trompés par les raiſons des Pyrrhoniens. La grace de Dieu dans les fideles ; la force de l'éducation dans les autres hommes, & ſi vous voulez même, l'ignorance & le penchant naturel à décider, ſont un bouclier impénétrable aux traits des ſceptiques*

N'admire-t-on pas ici la bonté des remedes, que le Philoſophe de Rotterdam indique contre le Pyrrhoniſme ? Trois de ces remedes, ſavoir l'ignorance, les préjugés de l'éducation, le penchant à décider, ou la préſomption ſont des vices. Un homme ſage doit s'en préſerver ou s'en délivrer. Suppoſons qu'il jouiſſe de cet avantage ; qu'il ſoit venu à bout de n'être l'eſclave ni de l'ignorance, ni des préjugés, ni de la préſomption, quelle ſera ſa reſſource contre le Pyrrhoniſme ? *La grace de Dieu*, nous dit *Bayle*. Or, ceci eſt aſſurément très-ſingulier. Voilà le don de Dieu, le bienfait par excellence qui ſert de ſupplément à l'ignorance, aux préjugés, à la préſomption. Le bon effet que ces vices auroient pu produire eſt confié, en leur abſence aux opérations de la grace. Il faut bien qu'elle ſe charge de cette fonction ; qu'elle répare le défaut cauſé par l'extirpation de ces vices ; qu'elle ſoit à leur place, un bouclier impénétrable aux traits des Sceptiques. Avoit-on jamais oui parler d'une Théologie pareille ?

Mais enfin cet homme dégagé de l'ignorance, des préjugés, de la préſomption, profitera-t-il, à point nommé, du moment de la grace, pour ne pas tomber dans le Pyrrhoniſme ? D'abord *Bayle* réduit ce don de Dieu aux fideles. S'il eſt donc queſtion d'un Payen où d'un Hérétique, qui cherche la vérité ; ni l'un ni l'autre n'ayant la grace, n'aura les ſecours néceſſaires pour éviter le Pyrrhoniſme. Mais le Fidele même, le Chrétien orthodoxe, ſuppoſé qu'il vienne à être tenté ſur ſa foi, ou à en examiner les preuves, aura-

* M. de V. emploie les mêmes raiſons, pour prouver qu'il ne faut pas s'allarmer des progrès du Déiſme.

t-il une regle ſûre, pour diſtinguer la lumiere & l'impreſſion de la grace ? Ne pourra-t-il pas craindre l'illuſion, le fanatiſme, ou plus naturellement encore, l'influence des vices dont il a prétendu ſe dégager, c'eſt-à-dire, de l'ignorance, des préjugés, de la préſomption ?

Que ſera-ce encore, ſi cet homme, ſoit qu'on le ſuppoſe payen, ou hérétique, ou fidele, eſt inſtruit des argumens de la Théologie ? *Bayle* nous dit, que ſi *Arcéſilas* revenoit dans le monde, & s'il avoit à combattre nos Théologiens, il ſeroit mille fois plus terrible qu'il ne l'étoit aux Dogmatiſtes de l'ancienne Grece ; que la Théologie Chrétienne lui fourniroit des argumens inſolubles. Suppoſons les mêmes connoiſſances dans cet homme qui cherchera aujourd'hui la vérité. Suppoſons-le exempt d'ignorance, de préjugés, de préſomption, & de plus très-verſé dans la doctrine des Théologiens. Si cette doctrine lui fournit des argumens inſolubles, comment reconnoîtra-t-il les impreſſions ſecretes de la grace ? Ou plutôt comment accordera-t-il la fidélité qui eſt due à ces impreſſions, avec les argumens inſolubles dont il aura la tête remplie ? On ne peut donc conclure autre choſe, ſinon que ce même homme aboutira au Pyrrhoniſme, & qu'il y demeurera très-attaché. Or il eſt fort poſſible, quoi qu'en diſe *Bayle*, qu'il ſe trouve un grand nombre de perſonnes dont les unes ſoient ou s'imaginent être dans cette hypotheſe, & dont les autres ſuivent le mouvement de leurs paſſions pour s'y mettre.

Si ces gens-là, au reſte, avoient beſoin de conſeil pour s'engager ou pour ſe confirmer dans le Pyrrhoniſme, les Œuvres de *Bayle* & le *Dictionnaire Philoſophique* ſeroient juſtement les Livres qu'il faudroit leur mettre entre les mains. Ils y apprendroient bientôt à ſe mocquer de tous les principes de vérité.

Nous venons de voir le bel uſage que *Bayle* fait de la grace de Dieu, en lui confiant la fonction de remplacer les effets de l'ignorance, des préjugés, de la préſomption : voici préſentement le combat qu'il imagine entre la raiſon & la foi. Deux Abbés, ſelon lui, diſputoient un jour ſur nos Myſteres. L'un ne ſavoit que ſa routine ; l'autre étoit bon Philoſophe, c'eſt-à-dire, excellent

excellent Pyrrhonien. Ce dernier nia que la vérité fût reconnoiſſable à quelques marques. Sa preuve fut, que l'évidence même ne pouvoit la caractériſer, puiſqu'en Théologie on rejette comme fauſſes pluſieurs notions qui ſont de la derniere évidence. Les exemples qu'il cita, furent certains axiomes prétendus, qu'on a expliqués mille fois ; mais que les Incrédules tachent toujours de faire contraſter avec les dogmes & la morale du Chriſtianiſme. Nous n'inſiſterons que ſur celui dont l'Abbé *Pyrrhonien* fit uſage pour attaquer en ennemi couvert, le premier de nos Myſteres, le dogme de la Trinité. *Les choſes*, dit-il, *qui ne ſont pas différentes d'une troiſieme, ne different point entre elles : c'eſt la baſe de tous nos raiſonnemens, & cette maxime néanmoins eſt démentie par le Myſtere de la Trinité.*

Voilà une objection très-ancienne, & très-ſouvent réſolue par les Théologiens. Les uns prétendent que l'axiome en queſtion n'a lieu que pour expliquer la nature & les rapports des choſes finies, & qu'il n'eſt pas également propre pour juger de l'Être infini. Les autres croient, que cet axiome ſe concilie aiſément avec l'expoſition du Myſtere de la Trinité, puiſqu'on peut très-bien dire que le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit, qui ne ſont pas différent de la ſubſtance divine, ne different point non plus entr'eux, conſidérés quant à cette ſubſtance. Ce qui n'empêchera pas que le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit ne ſoient trois Perſonnes diſtinctes.

L'une ou l'autre de ces réponſes peut ſatisfaire des eſprits raiſonnables ; mais quand il y reſteroit encore quelque difficulté, au moins ne ſuffiroit-elle pas pour autoriſer un Pyrrhonien, à ſoutenir que l'axiome propoſé combat évidemment le Myſtere, & qu'ainſi l'évidence eſt en contraſte avec la foi. Qui dit évidence, ne laiſſe aucun lieu, ni à l'explication, ni à la diſpute.

Si l'on diſoit, par exemple, qu'en Dieu, il y a une nature qui eſt trois natures, ou trois perſonnes qui ſont une ſeule perſonne, la contradiction ſeroit évidente, parce qu'on affirmeroit & qu'on nieroit le même attribut du même ſujet pris dans le même ſens ; car on diroit que la nature divine eſt une & n'eſt pas une, puiſqu'elle eſt trois natures, & que les Per-

ſonnes divines ſont trois & ne ſont pas trois, puiſqu'elles ſont une ſeule perſonne.

Voilà, encore une fois, ce qui accableroit, ce qui détruiroit la raiſon; mais tel n'eſt pas le langage de notre foi : elle nous apprend ſimplement qu'en Dieu il y a trois perſonnes, & une ſeule nature. Nous ne concevons pas ce Myſtere; nous avouons qu'il ſurpaſſe toutes nos penſées, qu'il ne nous eſt pas donné de ſonder cette profondeur de l'Etre divin; mais nous connoiſſons en même temps, que notre raiſon n'en eſt point bleſſée; que les principes de vérité, qui lui ſervent de flambeau, ne s'éteignent pas vis-à-vis de ce dogme. Il en eſt de même des autres Myſteres, tels que l'Incarnation, l'Euchariſtie, le Péché Originel &c., contre leſquels l'Abbé *Pyrrhonien* de *Bayle*, étale auſſi des prétendues évidences, qui ſe réfutent pourtant, ou qui s'expliquent très-bien. C'eſt une preuve certaine que le terme d'évidence eſt prodigué là mal à propos.

Au reſte, il falloit véritablement que l'autre Abbé qui prenoit part à cette converſation, *ne ſçut que ſa routine*, puiſque ſon zele ſe bornoit à répondre par des invectives. Toutes les fois qu'un Pyrrhonien trouvera des Antagoniſtes de cette eſpece; il pourra triompher à ſon aiſe. S'il rencontre parmi les fideles des gens aſſez crédules pour s'être laiſſé perſuader, par la lecture de *Bayle*, que le Pyrrhoniſme eſt une bonne voie pour parvenir à la foi Chrétienne, ce ſera pour lors que ce Pyrrhonien fera toutes les conquêtes qu'il voudra.

On ſera ſans doute tenté de nous demander s'il eſt poſſible qu'un homme tel que *Bayle*, qui entendoit les termes dont il ſe ſervoit, ait regardé le Pyrrhoniſme, le doute général & réfléchi ſur toutes ſortes de matieres, comme une heureuſe diſpoſition à la foi? Eh quoi! Ajoutera-t-on, pour parvenir au Chriſtianiſme, il faut ſe laiſſer convaincre par les motifs qui rendent cette Religion évidemment croyable; motifs dont les principaux ſont la voix des miracles, l'accompliſſement des Prophéties, l'établiſſement de l'Égliſe, les caracteres de divinité qui brillent dans ſon Inſtituteur, l'excellence de la Morale Évangélique, &c. N'eſt-il

pas évident que la conſidération de ces motifs & leur influence ſur l'eſprit humain, ſuppoſent de l'attention; de la bonne foi, de la détermination à reconnoître le vrai & à rejetter le faux? Mais comment ſe perſuader que telles ſoient ou puiſſent être les diſpoſitions d'un Pyrrhonien, qui fait ſon capital de diſputer ſurtout, de ne convenir de rien, de chercher des obſcurités juſqu'au ſein de la lumiere, de forger des hypotheſes pour éteindre l'évidence? N'eſt-il pas néceſſaire qu'il arrive de deux choſes l'une; ou que cet homme ceſſe d'être Pyrrhonien, avant que d'entrer dans la route qui mene au Chriſtianiſme; ce qui eſt contraire à la préſente hypotheſe; ou qu'il entre dans cette route comme un enthouſiaſte & un fanatique, c'eſt-à-dire, comme quelqu'un qui agit ſans raiſon, ſans réflexion, qui ſe laiſſe conduire par l'imagination ou par l'inſtinct: ce qui ne mérite ni d'être propoſé pour exemple, ni d'avoir l'approbation des hommes raiſonnables. Comment d'ailleurs accorder cet enthouſiaſme & ce fanatiſme avec le caractere d'un Pyrrhonien?

Tout ceci n'empêche point *Bayle* de nous dire, que le Pyrrhoniſme eſt le parti le moins contraire au Chriſtianiſme! *Quand un homme*, ajoute-t-il, *ſera bien convaincu qu'il n'a rien de bon à ſe promettre de ſes diſcuſſions Philoſophiques, il ſe ſentira plus diſpoſé à invoquer Dieu, & à lui demander la perſuaſion des vérités que l'on doit croire*, &c. Ce langage ſéducteur, répandu dans tous les volumes du Philoſophe de Rotterdam, pour faire illuſion aux ſimples, eſt totalement dénué de ſens & de Logique. Car puiſqu'on ſuppoſe un Pyrrhonien parfait, n'eſt-il pas manifeſte que cet homme fera profeſſion de douter de tous les points dont on nous parle ici. Au lieu d'être diſpoſé à invoquer Dieu, pour obtenir la perſuaſion des vérités de l'Évangile, il mettra en problême, s'il y a un Dieu, s'il faut l'invoquer, ſi l'invocation peut nous obtenir des graces, ſi la Religion Chrétienne mérite qu'on faſſe des vœux pour la connoître, ſi les dogmes & la morale qu'elle enſeigne ſont des vérités. &c. &c. Cette invocation, ces vœux ſont très-bons pour quelqu'un qui eſt perſuadé que Dieu, le ſouverain maître de tout, exige des hommages; qu'il a révélé la maniere dont ont doit les lui rendre; que

cette maniere eſt compriſe dans le détail des vérités Evangéliques ; & qu'enfin pour embraſſer ces vérités avec toute la perfection des ſentimens qui eſt digne de Dieu, il faut implorer le ſecours de ſa grace. Si *Bayle* a imaginé un homme dans cette ſituation, pourquoi le fait-il Pyrrhonien ? Et s'il le fait Pyrrhonien, pourquoi lui parle-t-il des choſes, dont un eſprit de cette trempe diſpute ou ſe mocque perpétuellement.

QUERELLES PHILOSOPHIQUES.

Modération des Philoſophes, prouvée par la diſpute de Rouſſeau *avec M.* Hume.

Jamais l'humeur contentieuſe & maligne de nos Charlatans de Philoſophie ne s'eſt montrée avec plus d'éclat, que dans le ridicule procès de *Jean-Jacques Rouſſeau* avec *David-Hume*. Pour faire ſentir tout l'odieux de cette querelle, il faut reprendre les choſes d'un peu loin. Vers le milieu du ſiecle, on vit éclorre des Philoſophes, c'eſt-à-dire, une ſociété d'Écrivains qui avoient coutume de s'appeller ainſi ; on les admira, parce qu'ils s'admiroient réciproquement.

Las de leur obſcurité, ils tenterent tout pour en ſortir. Ils s'en prirent à la raiſon, aux loix & aux mœurs. Ils furent promptement célebres, mais leurs ſuccès ne furent pas de longue durée. Cet inſtinct irréſiſtible qui nous montre encore la vérité, quand nous ne ſommes plus capables de la ſuivre, parloit à tous les cœurs ; par-tout on plaida la cauſe de la Religion. Heureuſement ſes triſtes détracteurs n'étoient ni amuſans, ni raiſonnables. Syſtématiques ſans invention, Philoſophes ſans Logique, ils vouloient encore être éloquens en écrivant contre la vertu. Ils eurent cependant des Diſciples qui embraſſerent leurs opinions ſans les comprendre. On les crut ingénieux, parce qu'ils parurent extraordinaires ; on leur trouva de la chaleur, parce qu'ils déclamoient continuellement. Ennivrés de ces petits ſuccès, ils firent des *Poëtiques* dont on ſe moqua, des *Romans* qu'on ne lut point, des *Comédies* qui tomberent, on en fit une ſur eux qui réuſſit. Le Parlement leur impoſa ſilence ; la Sorbonne les flétrit ; la police les menaça. Cependant comme ils

ſe vantoient toujours d'être perſécutés, ils auroient pu vivre encore aſſez honorablement, s'il ne ſe fût trouvé un homme tout prêt à ſe revêtir de l'admiration publique & à la leur enlever; elle cherchoit un objet. *Rouſſeau* parut; nourri dans cette Secte qui s'en faiſoit honneur, ſon eſprit trop ardent en avoit reçu l'amour des paradoxes, & un orgueil effréné; mais il avoit du ſentiment, du génie, une ame élevée, une éloquence vive & ſublime. Il vit que le moment lui étoit favorable; il oſa mettre au jour ſes propres penſées. Il avoit trop d'eſprit, pour ne pas ſentir que dès que l'on a corrompu juſqu'à un certain point ſes Lecteurs, comme il n'y a plus rien de beau ni de bon à leur dire, ce n'eſt guere la peine de leur parler.

Jean Jacques Rouſſeau s'appliqua d'abord à faire aimer la vertu. Il proſcrivit le luxe & la corruption ſuite du luxe. Il joignit quelquefois la profondeur du raiſonnement à la hauteur des idées, aux charmes du ſtyle. Les cœurs qui s'étoient flétris & reſſerrés, ſe rouvrirent à ſa voix. En liſant ſes écrits, celui qui n'étoit que ſenſible, devint ſouvent plus juſte & plus éclairé. Celui qui n'étoit que juſte acquit des lumieres & de la ſenſibilité. Heureux s'il s'étoit borné à la morale, ſans toucher au dogme!

Pour mieux réuſſir dans le projet qu'il avoit de mener à la vertu par la Philoſophie, il décria les autres Philoſophes comme des empoiſonneurs. Il s'éleva contre les plaiſirs du théatre, que les prétendus Prédicateurs de la ſageſſe fréquentoient ou cultivoient. Dès lors les Philoſophes lui jurerent une haine éternelle. *Jean-Jacques* donna ſon *Emile*, compilation monſtrueuſe de tout ce qu'on a dit contre notre Religion. Ce Livre devoit donner, ce ſemble, des Protecteurs à *Jean-Jacques*, parmi les Philoſophes; mais le malheureux ayant été proſcrit par des Magiſtrats reſpectables qui le pourſuivoient en gémiſſant, les Philoſophes ſes ennemis découvrirent alors toute leur averſion pour lui. Le ſage Philoſophe de *Ferney* donna le ſignal par quelques plaiſanteries, où la bile dominoit plus que l'eſprit. Il ſe joignit à ſes perſécuteurs de Geneve; il travailla ſourdement à le faire exclure de la Patrie, où on lui refuſa effectivement un aſyle. Ces procédés philoſophiques

vinrent aux oreilles de *Jean-Jacques*. En écrivant ſes *Lettres de la Montagne*, il donna honnêtement quelques coups d'épingle à M. de V. Il ſe plaignoit de ce que ſes Compatriotes ayant permis l'impreſſion de la *Pucelle* & de pluſieurs autres rapſodies infames, n'avoient pas eu la même indulgence pour l'Auteur d'*Emile*, beaucoup moins coupable. Il faiſoit ſentir ſur-tout, que l'Auteur du *Traité de la Tolerance* auroit dû être plus tolérant.

M. de V. fut piqué juſqu'au vif par ces petites égratignures, & il attendit avec impatience le moment de faire jouer toute ſon artillerie. Il ſe préſenta bientôt, *Jean-Jacques* fut obligé de quitter la Suiſſe pour l'Angleterre où il ſe brouilla avec M. *Hume*. Ce célebre Ecrivain publia un Mémoire qui donnoit à *Jean-Jacques* un air d'ingratitude auprès de quelques perſonnes. Le Philoſophe de *Ferney* ſaiſit cette inſtant pour l'accabler. Il publie brochures ſur brochures; il fouille dans la vie de *Jean-Jacques*; il lui reproche des opprobres connus ou ſecrets; il ſe permet les perſonnalités les plus révoltantes; ſans pitié pour les malheurs, & les infirmités de *Jean-Jacques*, il cherche dans les ténebres de quoi couvrir un Philoſophe, autrefois ſon ami, de l'humiliation la plus durable. Les Polichinelles philoſophes s'eſcriment ſous les drappeaux du Chef de la Secte, ſe joignent à lui. Ce *Jean-Jacques* qu'ils avoient vanté comme un *Génie*, comme le Philoſophe le plus ſage, le plus vertueux, & l'*homme le plus éloquent* de ſon ſiecle, quand il étoit leur ami, c'eſt-à-dire, leur admirateur & leur Panégyriſte, n'eſt plus aujourd'hui qu'un *Maître fou*, un *Charlatan mépriſable*, un *Diogene manqué*, *un Critique inſolent*, qui reçoit l'aumône en ſecret, & qui refuſe des penſions en public. Voilà les beaux exemples que nous donne la Philoſophie, malheur aux hommes qui en profiteront! Voyez *ROUSSEAU*.

RAISON.

Son uſage dans les matieres de la Religion.

I.

Les Impies crient ſans ceſſe, que la foi rend la raiſon inutile; mais cette aſſertion eſt bien fauſſe. On n'interdit point à l'homme l'uſage de ſa raiſon; on ne lui en défend que l'abus. Qu'il uſe bien de ce flambeau donné aux aveugles mortels, & il le conduira à la foi.

La raiſon doit céder à la foi dans les matieres de Religion, comme dans les Sciences les ſens doivent céder à la raiſon.

II.

Il faut diſtinguer dans la foi ſes objets & ſes motifs. L'uſage de la raiſon eſt interdit à l'égard de ſon objet propre & ſpécial, à l'égard des dogmes qui ne peuvent être connus que par la révélation. Mais quant aux vérités fondamentales du Chriſtianiſme, comme l'exiſtence de Dieu, la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, elles appartiennent à la raiſon comme à la foi; parce que les lumieres naturelles fourniſſent des preuves évidentes de ces vérités. Or, dès qu'on admettra ces dogmes fondamentaux, & les conſéquences qui en découlent, comme la néceſſité d'être juſte, l'eſpérance d'une vie future, on n'aura pas de peine à recevoir les dogmes, dont la croyance paroît la plus difficile.

L'uſage de la raiſon ſeroit tout au moins inutile à l'égard des objets de la foi; puiſque ces objets ſont au-deſſus de la raiſon. Mais plus celle-ci ſera droite & éclairée, plus l'examen des motifs de la foi ſera utile: pourvu que les paſſions n'apportent point d'obſtacle, car il n'y a point d'évidence qu'elles ne peuvent obſcurcir.

Plus on aura d'abondance d'eſprit, avec la foi, plus la foi ſera facile. Ce n'eſt pas l'eſprit qui eſt à craindre pour elle; c'eſt la mauvaiſe foi du libertinage.

III.

Quand on examine la Religion Chrétienne, on trouve que malgré l'obſcurité de ſes Myſteres, elle eſt infiniment plus croyable que les différens ſyſtêmes, entre leſquels ſe partagent les Incrédules. Qu'ils impoſent ſilence à leurs paſſions; que la raiſon ſeule prononce, de quel côté ſe trouvera le plus grand poids de perſuaſion? Ce ſera ſans doute du côté de la Religion. N'eſt-il pas, par exemple, beaucoup plus raiſonnable de dire que l'homme eſt un compoſé de corps & d'ame, & que cette ame ſpirituelle de ſa nature ne peut finir que par le même effort de la toute Puiſſance qui l'a crée, que de prétendre que l'homme n'eſt qu'une portion de matiere figurée au hazard, une marionnette qui penſe, raiſonne, diſcute, combine, prévoit, deſire, ſe détermine, choiſit?

IV.

Que la raiſon eſt obſcure ſans la foi! Elle peut bien ſuffire pour enſeigner l'exiſtence de Dieu & d'un ſeul Dieu. Cependant dans combien d'erreurs les Philoſophes anciens ne ſont-ils point ſur la Diviſité? Eh! qu'il eſt difficile à l'homme qui ne veut être que Déiſte, qu'il ne finiſſe pas par l'Athéiſme.

Delà l'utilité & même la néceſſité de la révélation, de cette lumiere qui nous conduit dans les foibles tâtonnemens de notre raiſon. Les Philoſophes modernes lui doivent une grande partie de leur ſupériorité ſur les anciens dans la Métaphyſique. Les Déiſtes de nos jours ſont donc des ingrats; ils veulent tarir la ſource de nos plus belles & de nos plus importantes connoiſſances.

RELIGIEUX.

Les Religieux ſont-ils inutiles à la Société ?

Comme nous n'avons qu'éfleuré cette matiere dans l'article *Moines*, nous croyons devoir y revenir. Nous avouons d'abord que tout homme eſt redevable à la Société. Mais il eſt différentes maniere de remplir ce devoir. Le Laboureur tire le grain de la terre ; l'Ouvrier donne ſes peines & ſon induſtrie ; le Soldat défend la Patrie. D'autres fonctions ſont plus nobles, & plus utiles encore, quoique moins pénibles. Un Juge qui décide avec équité ; un Philoſophe qui forme l'eſprit ; un Théologien qui développe le vrai culte, ne ſont-ils pas préférables à ceux qui ne donnent que des travaux manuels ? Si l'on s'obſtine à ne regarder comme vraiment utiles que ceux-ci, il faut donc retrancher les Philoſophes, & les Sçavans attachés ſimplement à la Littérature & aux Sciences. La Société peut abſolument ſubſiſtet ſans eux.

Il n'en eſt pas de même des Miniſtres de la Religion. S'acquitter des devoirs publics du culte, éclairer les hommes, les former à la vertu & aux loix de la Patrie ; c'eſt être utile à la Société. Tels ſont la plupart des Religieux. L'Égliſe les a agrégés au nombre de ſes Miniſtres. Et quand même pluſieurs ſeroient deſtinés à une ſolitude profonde, pourquoi les blâmer ? Blâme-t-on un Sçavant, qui borné à former ſon eſprit, paſſe ſa vie dans ſon cabinet ſur les Langues, les originaux & les médailles ? On le reſpecte. Pourquoi condamner celui qui pénétré du néant & des dangers du monde, s'en ſépare pour vivre ſeul avec Dieu, pour former ſon cœur à la vertu ; pour donner à ſes Citoyens qu'il ne peut aider par ſes œuvres, des prieres vives & ſinceres ? Voilà l'eſprit de l'état Religieux ; & rien n'eſt plus conforme, je ne dis pas à l'Évangile, mais à la ſaine raiſon. La critique eſt donc injuſte.

Dire que les Moines s'imaginent plaire à Dieu par des extravagances & des ſupplices, ainſi qu'*Amadis* dans ſa Roche, ou *Dom-Guichotte* dans la Montagne noire,

ce n'eſt pas raiſonner. Pourquoi critiquer les mortifications ? Dieu n'en avoit-il pas preſcrit aux Juifs ? Les *Rechabites*, les *Nazaréens*, les *Thérapeutes*, ne nous offrent ils pas le modele d'une vie dure & auſtere ? S'abſtenir comme les *Manichéens*, de certaines choſes en haine du Créateur, c'eſt un crime. Renoncer aux biens, aux honneurs & aux plaiſirs, s'affliger volontairement par un eſprit de Religion, c'eſt un culte agréable à Dieu ; non pas qu'il ſe réjouiſſe de nos larmes, mais ces larmes renferment ce qu'il y a de plus grand dans la pénitence & dans la vertu. Le regret de nos fautes, le deſir de les expier, le détachement des Créatures ; c'eſt le fond & l'eſſence des mortifications Évangéliques ; ce qui afflige la nature, n'en eſt que l'écorce ; elles tendent moins à humilier le corps, qu'à élever le cœur. Quoi de plus raiſonnable !

Ce que les Impies appellent le *Monachiſme* n'eſt donc que le renoncement ſincere aux biens & aux plaiſirs de la vie préſente, pour ne s'attacher qu'au Créateur, pour obſerver ſes loix les plus parfaites, pour ne s'occuper que du ſiecle à venir.

Cet état de perfection ſuppoſe la charité la plus pure & la plus vive, pour les hommes, & toutes les œuvres utiles qui peuvent être compatibles avec ce renoncement. Rien donc n'y eſt contraire à la Société ; ſans être occupé dans des affaires civiles ou tumultueuſes ; on peut la ſervir très-utilement.

Le *Monachiſme*, quoique ſi mépriſé par une fauſſe Philoſophie, n'étant donc dans ſon véritable eſprit, que le renoncement au monde, pour pratiquer dans la retraite une vertu plus ſûre & plus parfaite, porté ſur les mêmes principes que la Religion. Il eſt inconſéquent (comme on le fait tous les jours) de vouloir reſpecter l'Évangile, & de critiquer l'état Religieux, qui n'en eſt qu'une fidele image. On peut blâmer quelques Membres ; mais condamner l'état même, c'eſt ne raiſonner ni en Catholique, ni même en Chrétien, puiſque c'eſt attaquer les oracles formels de JESUS-CHRIST.

Au reſte, ſi le *Monachiſme* eſt né en Orient, comme on nous le répete ſans ceſſe ; c'eſt que la Religion Chrétienne y a pris naiſſance. Ce n'eſt ni la chaleur du climat, ni le goût de la ſpéculation qui en a été le

principe. Le mépris des faux biens du monde, la crainte de ſes ſcandales, le deſir des lumieres de la foi, des dons de la grace, l'impreſſion des vérités éternelles; voilà ce qui a peuplé les premieres ſolitudes. Cette Philoſophie céleſte, ſans offrir l'attrait des ſciences, de la gloire, des biens & des plaiſirs, a été bientôt répandue par toute la terre. Non-ſeulement les Pays chauds de l'Orient, mais les Gaules, l'Angleterre, l'Allemagne, les Pays du Nord ont eté ſucceſſivement remplis de Monaſteres, à meſure que la Religion Chrétienne y a été établie. (*Voyez l'Article ſuivant.*)

RELIGIEUSES.

Lettre de la Sœur des Anges, *Religieuſe de l'Annonciade, à M. de V., ſon Neveu.*

Que vous tenez mal votre parole, mon cher Neveu! Vous m'aviez promis de reſpecter la Religion & ceux qui la pratiquent, & ce ſont tous les jours de nouveaux outrages de votre part. Que voulez-vous à ces Religieuſes, que vous vilipendez dans toutes vos brochures, & que vous peignez comme des eſclaves malheureuſes? Vous qui vous piquez d'être humain, pourquoi inſultez-vous à leur infortune? Si elles ſupportent le joug avec réſignation, on doit les admirer; ſi c'eſt avec impatience, il faut les plaindre, & non pas les inſulter. Vous parlez ſans ceſſe de faire du bien & vous faites du mal; vous voulez ſoulager des infortunés & vous aggravez le fardeau des malheureux. Il ne reſtoit à des pauvres Religieuſes après l'entier abandon des eſpérances du ſiecle, que l'idée qu'on reſpectoit leur état, & qu'on partageoit leurs peines, & vous Philoſophe ſenſible, vous conſolateur des hommes, vous chantre de la vertu, vous leur enlevés cette foible conſolation.

Pourquoi voulez-vous ouvrir les Cloîtres? Vous n'auriez pas aujourd'hui quatre-vingt mille livres de rente, ſi aucune de vos Parentes n'y étoient entrées. Nos Villes ſont remplies de vieilles filles, & vous vous plaignez ſans ceſſe du mal que font les Couvens. Com-

mencez à sacrifier une partie de votre fortune, à faire établir les célibataires du siecle, & puis vous parlerez de rendre utile les célibataires de la Religion. Mais je vous connois, mon cher Neveu, vous êtes bien éloigné de proposer ce projet & de le faire valoir à vos dépens. Il s'agit bien moins de l'intérêt de la population, dont vous vous souciez fort peu, que de celui de votre commerce Typographique qui vous tient fort à cœur. Il faut plaire aux gens du monde, & vous cherchez des ridicules hors du monde.

Ne craignez rien, mon ami, pour l'extinction de l'espece humaine; elle n'abonde que trop, sur-tout en Poëtes obscenes, & en Philosophes téméraires. Soyez reconnoissant au moins une fois en votre vie; & convenez que si vous ne devez pas beaucoup aux Religieuses, vous avez d'assez grandes obligations aux Religieux. Les *Jésuites* vous ont inspiré le goût des Belles-Lettres & de la vertu, & si vous n'avez profité que de la partie la moins importante de leurs leçons, ce n'est pas leur faute. Comment auriez-vous composé votre *Histoire générale*, sans le secours de ces sçavans Solitaires, dont vous enviez tant les richesses & si peu les vertus? Mais il y a plus; les mains laborieuses de ces vertueux Cénobites n'ont-elles pas défriché & fertilisé les Cantons les plus stériles, & peut-être celui que vous habitez? Leurs domaines ne sont-ils pas encore la portion de l'État la plus peuplée & la mieux cultivée? Leurs maisons ne sont-elles pas la ressource de tant d'autres, qu'elles soulagent du poids d'une trop nombreuse famille? Beaucoup de familles illustres n'ont-elles pas été relevées dans leur chûte par elles, & soutenues dans une splendeur utile au service du Roi & au bien du Royaume?

Quand on a de la raison & de l'humanité, peut-on être jaloux des biens Ecclésiastiques? Ne sont-ils pas le patrimoine de ces Communautés, où la plus pure charité s'exerce avec une générosité si héroïque? N'en a-t-on pas donné une partie à ces Hôpitaux, où l'indigence est secourue par un Sexe délicat, *qui sacrifie la beauté & la jeunesse, & souvent la haute naissance, pour soulager ce ramas des miseres humaines, si humiliantes pour notre orgueil & si révoltantes pour notre délicatesse*?

Les biens Eccléſiaſtiques ne ſont-ils pas encore le partage de ces Colleges, de ces Séminaires, de ces Ecoles néceſſaires plus que jamais à l'éducation de la jeuneſſe ?

Qu'il eſt mal adroit de ſe plaindre ſans ceſſe que l'Égliſe dépeuple l'État ! Il y a ſoixante ans que chaque maiſon Religieuſe (quoique le nombre en fut bien plus grand alors) comptoit au moins le double de ſujets plus qu'aujourd'hui. Le Royaume n'en avoit pas moins plus d'un million d'hommes qu'il n'en poſſede. Avouez, que ce n'eſt pas le Clergé ſéculier ou régulier, qui nuit à la population. Adouciſſez donc l'acreté de vos déclamations contre les Religieux & ſur-tout contre les Religieuſes. Tandis que vous vomiſſez votre bile contre nous, il y a peut-être trois milles Solitaires vertueux, qui levent des mains pures au Ciel, pour détourner les fléaux prêts à fondre ſur vous. « Donnez-lui, diſent-ils au Pere des miſéricordes, la » paix, la ſanté, & le bonheur ; que ſon cœur ſe » tourne vers vous ; qu'après vous avoir blaſphémé, » il s'occupe à vous ſervir, à vous louer ; qu'ayant » vécu en démon il reconnoiſſe ſes erreurs, ſes égare- » mens, & qu'il finiſſe comme un Ange. » Je me joint à ces bonnes ames, mon cher Neveu, & c'eſt dans ces ſentimens que je ſuis tout à vous, &c. &c.

RELIGION.

Penſées ſur la Religion.

L'Auteur du Livre des *Mœurs* établit pour maxime, *que le Sage doit ſe faire une loi de ne donner jamais d'atteinte au culte dans lequel il eſt né*, & de le reſpecter du moins par ſon ſilence. Cependant il attaque la Religion Chrétienne, & même avec aſſez peu de ménagement. Beaucoup d'autres Écrivains Incrédules poſent comme lui cette maxime en principe, dans le temps même qu'ils la violent. Ils font comme le Pédent de la Comédie, qui parloit beaucoup pour engager à ſe taire. Ils inſultent la Religion de leur pays, en diſant qu'il faut laiſſer chacun tranquille dans ſa Religion.

Ces hommes inconſidérés ne ſongent pas qu'il y auroit beaucoup à perdre pour eux-mêmes, s'ils réuſſiſſoient à briſer ce frein de la mechanceté humaine. Les Incrédules ſont ceux qui exagerent le plus cette méchanceté. Ils ſe plaiſent à avilir les hommes, pour rabaiſſer le Créateur des hommes. Mais ſi nous avons tant de mal à craindre de nos ſemblables; pourquoi anéantirions-nous cette Religion, qui non-ſeulement ordonne d'aimer nos ennemis & de leur faire du bien, mais qui défend encore de les haïr & de leur nuire. Que les Impies la ménagent donc comme leur protectrice; par intérêt ſi ce n'eſt par reconnoiſſance; enfin par rapport à cette vie s'ils n'en croient point d'autre.

II.

Quand les Apologiſtes de la Religion diſent, que la ſource la plus ordinaire de l'incrédulité eſt dans l'intérêt que les libertins ont que la Religion ſoit fauſſe, les Incrédules crient à l'injuſtice. Mais leurs chefs ſavent bien que ce n'en eſt point une, parce qu'ils connoiſſent mieux que perſonne leur proſélites. Je les ai ſouvent vu rougir à la fois de leurs conquêtes & & s'en repentir. Dans le même homme ils avoient ſéduit un ſot, & rompu la chaîne d'un ſcélérat.

Citons le témoignage & les aveux d'un Philoſophe célebre, M. d'*Alembert*. Voici comme il s'exprime dans celui des écrits qu'il a intitulé: de *l'abus de la critique en matiere de Religion*. « On ne ſauroit, dit-il, » ſe diſſimuler que les principes du Chriſtianiſme ſont » aujourd'hui indécemment attaqués dans un grand » nombre d'écrits. Il eſt vrai que la maniere, dont ils » le ſont pour l'ordinaire, eſt très-capable de raſſurer » ceux que ces attaques pourroient allarmer. Le deſir » de n'avoir plus de frein dans ſes paſſions, la vanité de » ne pas penſer comme la multitude, ont fait plutôt » encore que l'illuſion des Sophiſmes, un grand » nombre d'Incrédules, qui ſelon l'expreſſion de *Mon*» *taigne*, tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent. »

M. d'*Alembert* ajoute plus bas. « Quand on ſe » contentera de dire à un Athée, qu'il n'eſt pas d'A» thée de bonne foi, & que l'Athéïſme a ſa ſource

» dans le libertinage du cœur, on aura ſans doute » raiſon en général. » M. d'*Alembert* remarque enſuite, & ſon obſervation eſt également juſte & importante, qu'il faut être d'autant plus réſervé à accuſer d'impiété des Écrivains célebres, qu'on fournit par là une autorité au vulgaire des Incrédules. « L'autorité, » ajoute-t-il, eſt le grand argument de la multitude; » & l'incrédulité, diſoit un homme d'eſprit, eſt une » eſpece de foi pour la plupart des Impies. »

Ce mot eſt en effet très-digne d'un homme d'eſprit, parce qu'il eſt également juſte & ingénieux.

III.

C'eſt un malheur & un crime de n'avoir point de Religion; mais c'eſt une folie de s'en vanter. Le comble de la folie & du crime, c'eſt de répandre l'irréligion par ſes diſcours & par ſes écrits; c'eſt ſelon l'expreſſion de M. *Rouſſeau* de Geneve, cette fureur de faire des Proſélites qui ſemble animer les Incrédules. (Lettre à M. d'*Alembert*, page 5e.)

La probité d'un Incrédule, du moins d'un Matérialiſte, d'un Athée, a beſoin d'être bien connue pour être crue.

On peut dire des Incrédules, bien plus encore qu'on ne l'a dit des Princes, *qu'ils ont un cœur à prouver.*

Les cœurs, les bons cœurs, ſeuls dignes de ce nom, ſont très-rares; mais ils le ſeroient bien davantage encore, ſi la grace n'en formoit pas dans ceux à qui la nature en a refuſé. Par elle, le riche avare, avide & dur, devient ſenſible à la miſere du pauvre, & répand ſes richeſſes dans leur ſein. Par elle, l'homme naturellement borné à lui-même, reſſerré en lui-même, s'étend & s'ouvre à tous les autres hommes. Adorateur d'un Dieu, leur pere & le ſien, il les regarde comme ſes freres. Ce qu'on appelle ordinairement un Philoſophe, eſt à peine capable d'amitié. La Religion ne défend point ces ſentimens à un Chrétien, mais elle l'épure & l'ennoblit par la charité. Alors, ce qui eſt permis ne prenant rien ſur ce qui eſt commandé, les amitiés particulieres ne nuiſent pas à la charité générale.

IV.

Les progrès de la Religion ont toujours étonné les Incrédules. Ils ont osé dire que *Constantin* en fut le principal mobile & que ce Prince n'avoit embrassé le Christianisme, que par politique & par intérêt. Mais en avançant ce paradoxe, on n'a pas senti que si par-là on enlevoit à la Religion Chrétienne le préjugé que forme en sa faveur la conversion de ce Prince, on lui fournissoit une de ses plus fortes preuves; en convenant de la promptitude de son établissement. En effet, la conversion politique de *Constantin* supposeroit toujours, que de son temps les Chrétiens faisoient déja le plus grand nombre dans l'Empire, & que par conséquent les progrès du Christianisme avoient été extrêmement rapides, malgré tous les obstacles réunis.

De toutes les preuves de la vérité du Christianisme, la plus frappante peut-être; c'est qu'il ait été embrassé dès sa naissance par des Savans & des Philosophes. D'un côté, de pareils hommes n'ont pas cru sans preuves. De l'autre, les faits sur lesquels ces preuves sont fondées, étoient pour eux des faits tout récens, & dont par conséquent il leur étoit bien aisé de constater le vrai ou le faux. Comment donc auroient-ils pu s'y tromper? Il ne seroit pas téméraire de croire ces faits sur leur seule parole. C'est ce qui a fait dire à saint *Augustin* comment peut il y avoir encore des Incrédules depuis que les Philosophes ont cru. *Cur ergo Philosophis credentibus, in fidelis non credet?*

Des hommes vulgaires m'attestent un fait; je suis d'autant plus réservé à le croire, que ce fait est plus extraordinaire. Mais si ce sont des hommes éclairés qui me l'attestent, je le crois d'autant plus aisément qu'il est plus merveilleux, parce qu'alors ils auront été eux-mêmes plus difficiles à le croire. C'est un de ces cas où l'objection se tourne en preuve.

V.

Si c'étoit des gens d'esprit, qui eussent prêché la Religion Chrétienne, & des simples qui l'eussent crue, peut-être

peut-être n'y auroit-il eu en cela rien d'étonnant ; mais ç'a été tout le contraire. Les ſimples ont prêché ; & les gens d'eſprit on cru.

Douze pauvres pécheurs ſont les Apôtres d'un autre pauvre comme eux, &, qui plus eſt, mort d'une mort deshonorante, & comme criminel.

Saint *Chriſoſtôme* les repréſente au ſortir du Cénacle, ſe partageant entr'eux l'Univers ; & leur adreſſant la parole, « ſans doute, leur dit-il, que votre maître, en » vous envoyant, vous a fourni des moyens proportionnés » à l'exécution d'un projet ſi extraordinaire ? Point du » tout ; nous n'en connoiſſons pas d'autres que la » confiance ſans bornes que nous avons en ſa parole : » il nous a dit, *allez, enſeignez toutes les Nations ;* » nous lui obéiſſons. Nous allons enſeigner l'Univers ; » c'eſt à lui de faire le reſte. »

Si le Prédicateur d'une nouvelle Religion prêche des dogmes qui révoltent l'eſprit, & une morale qui révolte le cœur, il faudra des miracles pour qu'il réuſſiſſe ; c'eſt le cas de JESUS-CHRIST. Si au contraire il prêchoit des dogmes déja reçus, ou qui du moins ne choquaſſent point la raiſon, & une morale qui flattât les paſſions, il faudroit des miracles, pour qu'il ne réuſſit pas ; c'eſt le cas de *Mahomet*.

Les Apôtres, à l'exception de ſaint *Paul*, étoient mépriſés par les autres Juifs, & la Nation entiere l'étoit beaucoup par toutes les autres Nations. Ainſi le plus grand obſtacle à l'établiſſement du Chriſtianiſme, étoit peut-être ſon origine. Pour les Juifs, c'étoit de venir de Galilée, & pour les Payens de venir de Judée.

On ſait que l'Empereur *Julien* affectoit d'appeller les Chrétiens *Galiléens* ; cependant ce ſont ces Galiléens qui ont perſuadé d'abord un nombre de Juifs, très-grand en ſoi, quoique petit en comparaiſon du reſte du nombre de la Nation ; enſuite un nombre infini de Romains & de Grecs.

« Douze hommes, dit M. *Boſſuet*, douze hommes » d'une nation & d'une profeſſion mépriſée annoncent » un Dieu crucifié ; & non-ſeulement ils font croire » en lui, mais ils le font imiter. » Là, pourſuit l'éloquent Prélat, » là périſſent & s'évanouiſſent toutes les » Idoles, & celles qu'on adoroit ſur des Autels, &

» celles qu'on ſervoit dans ſon cœur. Celles-ci avoient » élevé les autres. »

D'une part, rien de plus éclatant que les miracles de JESUS-CHRIST ; de l'autre, rien de plus crédule que les Juifs. Comment donc, parmi eux, le plus grand nombre n'a-t-il pas cru ? Cela s'explique fort aiſément. JESUS-CHRIST ne portoit pas les caracteres qu'il vouloit trouver dans leur Meſſie. Mais le petit nombre qui a cru, a fait croire les Nations. Cela ſeroit inexplicable ſans les miracles, & à peine ſuffiſent-ils pour l'expliquer. Mais la puiſſance qui les opéroit, agiſſoit encore ſur les cœurs, & c'étoit-là ſes plus grands prodiges. Il n'appartient qu'à la vérité de perſuader avec tant de force, & Dieu ſeul peut inſpirer tant d'amour pour la vérité.

V I.

Une infinité de Chrétiens périſſent par le martyre, & les autres ſe vouent à la continence. Cependant leur nombre croiſſoit de jour en jour, & le Chriſtianiſme s'établiſſoit par la virginité & par la mort. C'étoit pour lui un germe de fécondité & de vie.

Si le Fanatiſme, dit l'Auteur des *Penſées Philoſophiques*, *a eu ſes Martyrs*, *comme la vraie Religion*; *comptons les morts & croyons.* J'y conſens, & je répete après lui : *comptons les morts & croyons*, mais j'ajouterai : comptons auſſi les hommes vertueux ; vertueux, dis-je, non-ſeulement de la vertu Chrétienne mépriſée par les Incrédules, mais encore de celle qu'ils vantent, la vertu de *Titus*, & *de Marc-Aurele* ; la vertu généreuſe, bienfaiſante ; comptons ces hommes à l'aſpect deſquels les Payens s'écrioient ; *voyez comme ils s'aiment les uns les autres.* Enfin, comptons les hommes éclairés, les grands eſprits, depuis la naiſſance du Chriſtianiſme juſqu'à nos jours. Mettons d'un côté les Incrédules les plus fameux, & de l'autre les génies les plus beaux & les plus élevés, & cependant les plus dociles, & les plus fideles ; dans les premiers ſiecles de l'Égliſe, les *Baſile*, les *Chryſoſtôme*, les *Jérôme*, les *Auguſtin*, &c. dans ce ſiecle, les *Bourdaloue*, les *Boſſuet*, les *Paſcal*, les *Malebranche*, &c. Encore une fois, comptons-les, & croyons.

Dieu n'a pas voulu que la vérité de la Religion Chrétienne fût si évidente, qu'on ne pût y opposer aucune difficulté. On y en oppose donc, & ses Apologistes ne les ont pas dissimulées. Elles sont de deux sortes ; les unes pourroient être appellées savantes ; les autres Philosophiques. Mais si ces difficultés sont la vraie & unique source de l'incrédulité, si ces objections sont les preuves des Incrédules, étoient-elles ignorées des grands hommes, que nous venons de nommer ? Qui connoissoit mieux les difficultés savantes, qu'un *Jérôme* & un *Bossuet* ; les difficultés Philosophiques, qu'un *Augustin*, un *Pascal*, & un *Malebranche* ? Qu'on me cite ; je ne dis pas leurs supérieurs, mais leurs égaux, parmi les Incrédules les plus célebres par leur érudition & par la Philosophie. Je le répète donc encore : *comptons & croyons.*

RÉSURRECTION ;

Ascension de JESUS-CHRIST, *& exécution de ses promesses.*

Qui croire, ou les Apôtres, qui disent avoir vû, touché, écouté plusieurs fois pendant quarante jours JESUS ressuscité, & qui en preuve de tout cela, font des miracles, en communiquent le don, le persuadent à l'Univers, & donnent leur sang pour certifier cette Résurrection & Ascension, ou les Juifs, qui disent que ce sont les Disciples qui ont furtivement enlevé son corps mort, qu'ils ont dit ressuscité ; les uns ou les autres sont-ils des imposteurs ?

Si les Gardes étoient endormis, peuvent-ils dire qu'on l'a enlevé ? Comment au bruit de l'enlevement ne se sont-ils point éveillés ? Comment au lieu d'être punis de leur négligence, ont-ils encore reçu de l'argent ? Ces Gardes se plaignent-ils d'avoir été forcés ? Certes ils n'ont quitté leur poste le troisiéme jour que par la frayeur de l'éclat de JESUS ressuscitant. Les précautions contre la violence ou le vol des Disciples étoient trop bien prises. On n'a fait aucune perquisition contre les Apôtres ; ils prêchent JESUS ressuscité ; toute la Sy-

nagogue ne dit mot ; aucune procédure contre ces violateurs des ſceaux publics, contre ces ſacrileges qui font un uſage ſi impie de leur manœuvre. On ſe contente de les faire taire, on craint que des informations ne conſtatent encore davantage la réſurrection de JESUS.

Pourquoi le reſſuſcité ne ſe montra-t-il pas à tout Jéruſalem, dit l'Incrédule ?

Mais pourquoi s'il y a un Dieu, dit l'Athée, ne brille-t-il pas à nos yeux ? C'eſt ainſi que le Déiſte raiſonne ſur la Réſurrection de JESUS-CHRIST, mais à qui JESUS auroit-il du apparoître ? Combien de temps ? Combien de fois ? S'il avoit apparu aux Juifs, pourquoi ne ſe ſeroit-il pas montré aux Gentils, à tout l'Univers, dans tous les temps ? Pourquoi pas maintenant ? Plaintes inſenſées ! L'Incrédulité ne ſeroit jamais contente. Elle auroit dit encore ou que le CHRIST n'étoit pas mort ou que c'étoit un fantôme. Les Juifs ſe rendirent-ils à la deſcente viſible du Saint-Eſprit ſur les Apôtres ? Enfin, la Réſurrection, l'Aſcenſion du Sauveur, ne devoient être crues, que ſur le témoignage éprouvé des Diſciples. Or ce témoignage rendu eſt auſſi certain que la vue même publique de JESUS reſſuſcitant & montant au Ciel : car voici les caracteres de leur témoignage.

Les Apôtres ont vu JESUS reſſuſcité ; ils l'ont touché, entendu parler, vu manger, marcher, ils l'ont examiné, éprouvé en toutes manieres. Ils ont été d'abord défians, incrédules, mais ils ont été enfin forcés à convenir de ſa Réſurrection. Ces témoins ont été en grand nombre, de tout ſexe & condition. L'épreuve a été longue, diverſifiée & circonſtanciée : ils ont été déſintéreſſés dans ce point, ennemis même de JESUS-CHRIST. Tous enſemble ils en ont été ſi convaincus, qu'ils ont fait des miracles confirmatifs, & qu'ils ſont morts dans les tourmens pour le ſoutenir, & cela ſans ſe dédire, ni ſe contredire. Trouvera-t-on jamais pour aucun fait un témoignage ſi ſolidement appuyé ? Entrons dans le détail.

1°. Malgré les annonces de la Réſurrection du Sauveur, ils n'y comprennent rien. On va le troiſieme jour avec des parfums pour embaumer ſon corps ; les femmes

ne le trouvent plus dans le tombeau ; elles vont dire aux Apôtres, qu'on a enlevé le corps & qu'elles ne ſavent où on l'a mis. Deux Apôtres y courent. Ils voient la pierre levée, le linceul de côté & le ſuaire plié, & rien autre choſe. Cependant ils ne concluent encore aucune réſurrection ; malgré le rapport des Anges & des femmes à qui le Sauveur a parlé ; ils ne croient point, & tout leur paroît un rêve & un ſonge.

2°. Deux Diſciples auſſi peu touchés de ces nouvelles, retournent à leur premiere profeſſion ſans aucune eſpérance. En chemin, JESUS ſe joint à eux ; il ſe fait connoître ; ils rapportent aux autres, qu'ils ont vu le Seigneur : néanmoins, *nec illis crediderunt*. Les Apôtres ne ſe rendent qu'aux preuves multipliées. JESUS paroît donc au milieu d'eux, il raſſure leur frayeur : *c'eſt moi*, leur dit-il ; *regardez mes mains & mes pieds, touchez les ; voyez un eſprit n'a ni chair ni os*, comme j'en ai. Ils ne croient pas encore. Il ajoute : *avez vous ici quelque choſe à manger ?* Il mange devant eux du miel, & d'un poiſſon roti, & prenant les reſtes, il le leur donne, en diſant : ce que vous voyez eſt l'accompliſſement de ce que je vous diſois vivant avec vous ; il leur ouvrit l'eſprit, afin qu'ils compriſſent le ſens des Ecritures.

3°. *Thomas* n'eſt point à cette entrevue. Ses freres lui aſſurent qu'ils ont vu le Seigneur ; il n'en croit rien, il ne s'en rapporte qu'à lui-même. Les autres n'avoient que vu, mais il veut toucher, mettre ſes doigts & ſes mains dans les trous des plaies de ſon corps. Il fit toutes ces épreuves, avant que de croire & de ſe rendre. J'omets les autres apparitions ſur la mer de Tibériade, ſur la montagne de Galilée où JESUS ſe fit voir, & parla à plus de cinq cens perſonnes aſſemblées, & dans la derniere entrevue il s'éleva à leur yeux dans le Ciel. Certes, les Apôtres pendant quarante jours s'aſſurent de ſa Réſurrection par les inſtructions qu'il leur donne ſur les Myſteres, ſur les cérémonies de ſon Culte, ſur le plan de ſon Egliſe. Quel nombre de témoins ! Qu'ils ſont ſur leurs gardes ! Ils ont pris plus de précautions que nous n'en euſſions exigé. Peut-on ſe méfier de leur témoignage ?

4°. Il eſt d'autant plus certain, que les Apôtres étoient très-intéreſſés à ne pas croire cette Réſurrection ; car

avec un Peuple tel que les Juifs prévenus pour leur Temple, pour leur Culte, & pour leurs Pontifes, à quoi s'exposoient-ils de prêcher un fait qui tendoit à tout bouleverser & à donner pour Messie celui qui ne l'étoit pas, s'il n'étoit pas véritablement ressuscité ? Ils avoient pu suivre JESUS par ambition pendant sa vie ; mais si leurs projets ont échoué à la Croix, si leur Maître est toujours mort, quelle honte d'avoir été dupes ? Ils doivent se cacher ou convenir de leur mépriſe. Au lieu de se taire, ils publient sa gloire ; ils citent tous les témoins, les lieux, les circonstances de ses apparitions & de son Ascension. Personne ne les dément, ne les décele. S'ils sont fourbes, peuvent-ils avoir tant de complices, sans religion, sans foi, sans remords & sans trahison ?

5°. Cependant leur vertu, leur zele, étonne l'Univers. On les voit charitables, humbles, doux, patiens, généreux, intrépides. En prêchant, ils bravent les périls, ils essuyent les tourmens ; ils renversent les Idoles, ils ne pensent qu'à glorifier Dieu ; qu'à lui procurer de vrais adorateurs ; ils n'aspirent qu'au Ciel. Tant de beaux traits sont-ils dans des Imposteurs & des Scélérats, tels qu'ils seroient, s'ils n'eussent été assurés de la Résurrection & de l'Ascension du Sauveur ?

6°. Mais voici un témoin de ces deux Mysteres, pris d'entre les ennemis les plus déclarés, *Saul* plein de fureur contre les Disciples de JESUS ; il les cherche, il les persécute à toute outrance, JESUS se montre à lui en plein jour, le terrasse, le change en Apôtre même. Sans autre Maître, le voilà instruit de tout l'Évangile & en état de prêcher, & de confondre les Juifs & les Gentils. On sait ses succès. Il a fallu un coup de foudre pour le persuader, mais il l'est, & c'est un témoin qu'on ne peut recuser.

Tous ces témoins ont vu l'accompliſſement des promesses qui leur avoient été faites. Ils ont opéré les miracles annoncés ; ils ont parlé les langues ; ils ont chassé les démons, guéri les malades ; leurs Disciples, les ont renouvellés, en confessant comme eux JESUS ressuscité & glorieux. Ils sont morts dans ce témoignage au milieu des tortures ; ce témoignage est donc assuré. Qui ne se rend pas à ce poids de preuves est impénétrable à toute vérité.

OBJ. « Doit-on plus de croyance à la Réſurrection, » à l'Aſcenſion de Jésus, qu'on ne doit à l'apparition » de *Romulus*, au Sénateur *Proclus*, qui le vit enſuite » s'élever au Ciel ? »

REP. Que le Fondateur de Rome ait été aſſaſſiné ou écraſé de la foudre, n'importe. On eſt ſûr de ſa mort, & le Peuple crut ſon apothéoſe ; mais quelle comparaiſon entre une apparition d'un moment & des entrevues fréquentes, longues & réitérées ? *Proclus* vouloit cacher par cette fable le meurtre. Il parle ſeul, il n'a ni témoins, ni preuves. Il fit comme *Numérius-Atticus*, qui pour conſoler l'Impératrice *Livie*, aſſura avec ſerment, avoir vû monter au Ciel l'ame d'*Auguſte*.

OBJ. « Mais *Proclus* prophétiſa en même temps que » le Peuple Romain ſeroit le maître de toute la terre, » & Rome la capitale du monde ? »

REP. La Prophétie étoit plus ancienne & répétée cent fois par les Orateurs. Le ſoupçon étoit fondé ſur le caractere d'un Peuple ſobre, ambitieux & guerrier.

7°. JESUS a communiqué aux Apôtre le Saint-Eſprit, le don des langues & des miracles. Saint *Luc* dans ſes Actes en décrit l'hiſtoire & les preuves. Cette deſcente du Saint-Eſprit eſt annoncée par un grand vent & par des langues de feu qui ſe fixent ſur chacun. Voilà les Diſciples changés, pleins de lumieres & de zele ; ils publient les merveilles du Seigneur. Tout le monde accourt. Les Peuples divers les entendent avec étonnement. Voilà le fait. Or, qui a été leur maître ? Qui a pu dans une langue les former toutes en même temps avec la dignité & l'énergie propres à toucher tant d'auditeurs ? Ici l'artifice, l'illuſion ſont-ils poſſibles ? Tous ces Peuples ont-ils pû être trompés, devenir ſourds ou viſionnaires ? Tant d'étrangers ſe ſont-ils entendus avec les Apôtres, qu'ils ne connoiſſent pas. Leur nombre, leur religion rendent le complot impoſſible. Soupçonnera-t-on les Apôtres d'avoir appris toutes langues ? En quel temps, ou de qui ? Quand JESUS-CHRIST auroit employé toute ſa vie à les former, ils étoient trop groſſiers, trop ignorans. D'ailleurs peut-on leur apprendre à ſe faire entendre à toutes les Nations par un ſeul & unique langage.

Si ces faits ſont inventés, à quoi s'expoſe-t-on ? *Luc*

devant tant de Juifs & de Gentils ? Cependant ils ont été crus, nul ne les a disputés ; ils sont donc vrais ? Il y a plus : c'est que ce don des langues, communiqué aux fideles, a été admiré de tous les Payens, à Rome, en Grece, en Asie. Les Apôtres avoient donc prêché dans les langues de chaque Peuple, Latin aux Romains, Grec aux Corinthiens, &c. &c ? Ainsi chaque Peuple étoit témoin de ce don des langues.

3°. Le fait des miracles opérés par les Apôtres est aussi incontestable. (*Act.* ch. 3.) Le Perclus de naissance est âgé de quarante ans. On le porte tous les jours à la porte du Temple la plus fréquentée. Il est connu devant tous, & en un moment il est guéri. Il saute de joie au milieu de la foule qui le reconnoit. *Luc* a-t-il été démenti par quelqu'un ? Pouvoit-il tromper sur la mort d'*Ananie* & de *Saphire* ? Pouvoit-on croire que l'ombre de *Pierre* guérissoit les malades exposés dans les rues, à moins que cela ne fût publiquement certain ? A-t-on pu douter ou contester la guérison du Paralitique *Enée*, étendu sur son lit depuis huit ans, & opéré par le seul nom de JESUS-CHRIST : la résurrection de *Tabithe* à Joppé ; l'aveuglement de *Barjesu* à Paphos, qui convertit le Proconsul Romain ; le rétablissement de l'Homme perclus, fait par saint *Luc* à Listres, miracle si notoire que les habitans prennent les Apôtres pour des Dieux ; celui du jeune homme tombé du troisieme étage & brisé, & cela devant les témoins de Troade ; celui que fit saint *Paul* devant les Insulaires de Malte, &c.

La fondation de tant d'Églises assure, & les miracles qui ont autorisé les Apôtres à les établir, & la conviction générale de la vérité & de la notoriété de ces miracles. Saint *Paul* y rappelle toujours les fideles, ou fervens, ou chancelans, comme au fondement inébranlable de leur foi. Ce don des Langues, des Miracles, des Prophéties communiqué aux fideles, étoit si public, si commun, que saint *Paul* fit des reglemens pour l'usage & pour le fruit qu'on en devoit faire. Auroit-il pû en imposer jusqu'à ce point, si on n'avoit rien vû ni entendu d'extraordinaire ? Il reste donc établi que les promesses de JESUS-CHRIST aux Apôtres ont été parfaitement accomplies, & que ces promesses confirment la réalité de sa Résurrection & de son Ascension.

RÉVÉLATION.

§. I.

Néceſſité d'une Révélation.

I. L'homme, ce Roi de la nature, naît ſujet à l'ignorance, aux paſſions, aux miſeres & à la mort. Que d'erreurs & d'écarts dans le brillant de ſa raiſon ! Que de baſſeſſes & de révoltes dans la grandeur de ſa deſtinée ? Son ame immortelle eſt aſſervie aux ſens & ſubjuguée par les Créatures ! D'où viennent ces contrariétés, cette double loi, cette oppoſition au bien ? De l'aveu des Payens mêmes, l'homme ainſi dépravé n'eſt pas ſorti tel des mains de ſon Créateur. Quelle eſt l'origine de ce déreglement ? La révélation ſeule peut dénouer cette égnime.

II. La Religion naturelle nous donne, il eſt vrai, certains principes ; mais nous fournit-elle des motifs efficaces pour combattre nos contradictions & pour remplir nos devoirs ? Offre-t-elle des remedes à nos maux, des reſſources à nos chûtes, des objets à nos deſirs & à nos beſoins ? Quelle récompenſe aſſure-t-elle à la vertu ? Quelle punition au vice ? Les plus ſages Philoſophes eurent quelques notions de Dieu, de l'homme & de ſes devoirs. Mais dans ce peu de lumieres, que de ténebres & d'extravagances ! Leur ſcience n'aboutit qu'à les rendre vains, ſuperſtitieux, idolâtres. L'homme a donc beſoin d'un nouveau flambeau qui éclaire & dirige mieux ſa raiſon. Juſqu'ici elle a été inſuffiſante ; & les hommes n'ont fait que l'obſcurcir par leurs erreurs & leurs vices.

III. L'homme, fait pour la Religion, doit à Dieu un culte reglé & convenable. Or au milieu de tant de Religions, ſi oppoſées, qui ſe diſent établies ſur la raiſon, qui le fixera ſur celle qu'il doit ſuivre ? De plus, il faut un culte public, pour la Société ; que dira la raiſon ſur ce détail ? Il faut donc que Dieu daigne nous inſtruire tous ; car il ne peut être indifférent ſur toute ſorte de culte. Sa ſageſſe qui a tout reglé dans l'Univers n'a pu l'abandonner au caprice de chaque tête.

Son culte intéreſſe ſa gloire, & il eſt le premier devoir de la Créature. En voulant être honoré, il ne peut agréer qu'un culte digne de lui. Il a donc déterminé les louanges, les rits & les victimes qu'il lui plairoient: & comment les diſcerner ſans ſa révélation ?

Qu'on ne diſe pas, que comme un Roi, ne s'amuſe pas à regarder des fourmis, Dieu à plus forte raiſon ſe ſoucie peu de nos hommages. La différence eſt infinie. Un Roi n'eſt, ni le créateur de la fourmi, ni le maître de la nature. Son eſprit & ſon attention ſont bornés. Dieu eſt l'intelligence infinie; rien ne l'occupe, ni le diſtrait. Le Soleil éclaire, échauffe la boue, ſans s'abaiſſer. La petiteſſe du ſujet fait voir la grandeur & la bonté du Maître. En un mot, ſi Dieu ne connoît rien; il eſt ſans intelligence; s'il voit, & qu'il ſe contente de tout; il eſt ſans diſcernement, ſans ſageſſe; s'il ne récompenſe pas plus celui qui l'honore, que celui qui l'outrage; il eſt ſans juſtice; il n'eſt point Dieu. Ainſi tout homme qui raiſonne eſt convaincu, qu'il a des loix, des devoirs, & des inclinations contraires à ces devoirs; que ces contrariétés de bien & de mal, de grandeur & de miſeres, ne peuvent venir ni de lui, ni de Dieu, mais de quelque punition extraordinaire qu'il ne peut connoître dans ſa ſource que par une nouvelle lumiere d'en haut. Sans cette révélation, l'homme eſt un criminel ſans cauſe, un ingrat ſans culte, un malade ſans remedes, & un myſtere incompréhenſible: c'eſt un inſenſé qui marche dans les ténebres, & qui meurt dans le déſeſpoir. Mais la révélation eſt un fait, & on ne diſpute point contre les faits.

§. II.

Exiſtence de la Révélation.

La certitude de la révélation ne peut ſe tirer que de l'évidence des faits qui la prouvent. Je ne doute point, qu'il y ait eu un *Céſar*, un *Mahomet*. L'hiſtoire le dit; & quand une foule de témoins me certifient une choſe, quelques anciens & éloignés qu'ils ſoient, dès qu'ils parlent de bonne foi, le bon ſens croit leur témoignage; mais où trouver ces témoins véridiques de la révélation ?

J'ouvre les Hiſtoires ; je fouille chez les Nations les plus connues ; mais je ne découvre par-tout qu'ignorance, erreur & ſuperſtition. En Grece, en Egypte, à Rome, j'y vois la divinité multipliée par mille fables, ſous mille images ridicules ; j'y vois des hommes déifiés, des bêtes adorées, & des crimes autoriſés. Je ne trouve nulle part aucun veſtige du commerce de Dieu avec ſes Créatures. Tout y eſt bizarre, indécent, cruel & extravagant.

Dans le cours des ſiecles, je ne rencontre qu'un Peuple fort ancien, & iſolé du reſte des Nations, qui a une loi & des lumieres particulieres. Conformément à la Religion primordiale, il n'adore qu'un ſeul Dieu, Créateur du ciel & de la terre. Ses livres ſont les plus anciens qui ſoient au monde ; & dans les faſtes, dans le culte eſſentiel de ce Peuple, dans ſes loix politiques & religieuſes, tout paroît ſi naturel, ſi ſuivi, ſi divin, que s'il y a une révélation, elle ne put ſe trouver d'abord que chez les Juifs, & enſuite chez les Chrétiens qui leur ont ſuccédé, & qui ſeuls prétendent la poſſéder. Examinons donc s'il eſt vrai, que par eux Dieu ait parlé aux hommes ; s'il leur a fait connoître ſa volonté ſuprême ; s'il a fait avec la terre une alliance ; ſi cette alliance eſt tracée ſur des actes authentiques.

Or je prétends, 1°. Que Dieu a commencé & préparé cette alliance par les Juifs dans l'Ancien Teſtament. 2°. Qu'il l'a conſommé dans le Nouveau chez les Chrétiens ; & que c'eſt *Moyſe* & JESUS-CHRIST (Voyez ces deux articles) qui nous ont communiqué cette révélation ſi néceſſaire pour remédier aux beſoins du genre humain.

ROUSSEAU.

Caractere de ſes Ouvrages.

Cet Auteur débuta par ſoutenir une opinion outrée ſur les Sciences. Il employa toute la profondeur de l'érudition, toutes les reſſources de l'éloquence & du génie, pour en montrer les dangers & les ſuites funeſtes, relativement aux mœurs.

La Religion ne s'intéreſſe pas aux diſputes littéraires, elle n'entre que fort peu dans celle-ci; mais M. *Rouſſeau* l'a mêlée dans ſes autres Ouvrages & d'abord dans ſon Diſcours *ſur l'origine des conditions.* Cet Ouvrage célebre eſt plus capable qu'aucun autre d'humilier la Philoſophie humaine; elle prétend ſeule inſtruire l'Univers, diſſiper ſes ténebres, chaſſer les préjugés & la ſuperſtition, réformer, épurer la Religion, faire briller par-tout un nouveau jour, en un mot, apprendre à penſer; & voilà qu'elle finit par mettre l'homme à niveau de la brute. On ne peut diſputer à M. *Rouſſeau* tous les avantages & les talens de cette Philoſophie, le raiſonnement, le calcul, l'érudition, l'éloquence, le feu, la modération même, & un deſir d'annoncer le vrai. Mais qu'eſt-ce que ces avantages, lorſqu'on ne s'en ſert que pour attaquer la Religion?

M. *Rouſſeau* veut égaler l'homme à la bête. Il borne l'homme métaphyſique & moral aux beſoins phyſiques & aux pures ſenſations. Semblable à l'animal quant aux idées n'en differe que du plus au moins. En ſortant du cercle étroit des fonctions de l'animal, il eſt ſorti pour ainſi dire de ſon être. Les maiſons, les habits, la réunion des familles, les ſentimens d'eſtime, les liens de la ſociété, l'agriculture & les arts ſont autant de traits de la dégradation de l'homme. Les loix en affermiſſant cet état ont conſommé le malheur du genre humain.

Ce ſyſtême de délire n'avoit pas beſoin, ce ſemble, d'être réfuté. Il faut abandonner à lui-même, & à ſes vaines idées l'Écrivain miſantrope, qui prétend que la deſtination de l'homme eſt de vivre ſeul dans les forêts, nud, déſarmé, ſans liens ni de mariage, ni de famille,

plus ſolitaire & plus farouche que les Ours qui du moins habitent avec leurs femelles dans des tanieres.

On a donc abandonné les idées de M. *Rouſſeau*, comme les rêves d'un Solitaire malade & ſouffrant ; heureux s'il n'avoit pas donné dans des écarts plus grands !

Emile eſt la conſommation de l'impiété de M. *Rouſſeau*. Parmi une foule des vérités exprimées avec force, que d'idées dangereuſes n'y trouve-t-on pas ! On y fait à la vérité un éloge ſublime de l'Évangile ; mais les miracles, les prophéties qui établiſſent l'authenticité de ce Livre divin ſont attaqués ſans ménagement. M. *Rouſſeau* n'écoutant que la voix téméraire de ſa raiſon, peſe tout à la balance de la Philoſophie, & détruit peut-être ſans le vouloir, les plus ſolides fondemens de la vertu.

On ſait quel ſort a eu *Emile*. Le Parlement de Paris condamna l'Auteur & le Livre. M. *Rouſſeau* ſe tourne vers ſa Patrie ; & ſes Citoyens auſſi indignés que les Etrangers lui ferment leurs portes. Proſcrit, errant, il trouve un aſyle en Suiſſe, d'où il croit foudroyer ſes ennemis. C'eſt delà que ſont parties ſes *Lettres de la Montagne*, où toutes ſes erreurs ſont reproduites, où ſa doctrine ſur les miracles ſe montre avec la parure de l'éloquence la plus vive & la plus naturelle, & l'art le plus doux & le plus inſidieux. Il tâche d'intéreſſer les cœurs, autant que de convaincre l'eſprit, & il n'y réuſſit que trop. On pleure ſur ſon aveuglement, on plaint ſes malheurs & en étant touché pour l'Auteur, on pardonneroit peut-être à l'Ouvrage, ſi les attentats contre la Religion pouvoient ſe pardonner.

Il faut louer la vertu même dans nos ennemis. M. *Rouſſeau* eſt charitable, généreux, bienfaiſant. Sa main a pluſieurs fois ſéché les pleurs des malheureux ; ſa bourſe s'eſt ouverte à leurs beſoins ; ſon cœur à leurs chagrins. Il n'a pas fait comme d'autres écrivains, un trafic honteux de ſa plume & de ſes talens. Il n'a point trompé le Public par des Editions frauduleuſes ; il n'a point vendu le même Manuſcrit à différens Libraires. Ses Ouvrages auroient pu l'enrichir ; ſes protecteurs lui auroient procuré des places conſidé-

rables, & il a voulu demeurer dans ſa médiocrité, ſe contentant du pur néceſſaire, ſobre, tempérant, juſte, couchant ſur la dure, rempliſſant tous les devoirs d'un Philoſophe, autant qu'on peut les remplir, quand on n'eſt pas Chrétien. Plaiſe à ce Dieu qui lui a dicté un ſi bel éloge de la morale Evangélique, lui inſpirer plus de foi pour ſes dogmes, & ouvrir ſes oreilles à la voix de la grace, & ſes yeux à la lumiere de la vérité.

SAINT-FOIX.

Réflexions de cet Auteur ſur la nouvelle Philoſophie.

On a accuſé cet Auteur d'incrédulité, & nous ne l'ignorons point. Les *Lettres Turques* qu'on lui attribue, ont donné de violents ſoupçons ſur ſa Religion. Ne cherchons point à l'excuſer, mais en ſuppoſant qu'il ait été incrédule, les réflexions qu'il fait ſur la nouvelle Philoſophie n'en auront que plus de force. Voici comment il apoſtrophe ces nouveaux Charlatans de ſageſſe, qui dreſſent des tréteaux, pour prêcher ce qu'il ne faudroit pas même dire à l'oreille.

« Petits Aigles, qui planez ſi dédaigneuſement au-» deſſus de vos chétifs compatriotes, nouveaux phé-» nomènes dans la littérature, je prends la liberté de » vous conſidérer dans votre apogée, & je crois m'ap-» percevoir que les rayons de votre gloire ne ſont » compoſés que de paradoxes, d'idées ſingulieres, de » traits contre les femmes, contre votre nation, & » d'un vernis d'irreligion . . .

« Il parut il y a environ quarante ans, deux petits » Ouvrages, les *Dialogues des Dieux*, & les *Lettres* » *Galantes & Philoſophiques*. Le but de l'Auteur étoit » d'affoiblir, de confondre & de brouiller toutes les » idées, tous les principes de morale qui guident or-» dinairement les hommes. »

« Il tachoit d'établir que la fauſſeté, l'avarice, la » pareſſe & l'ingratitude ne ſont point des vices; que » la pudeur & la chaſteté ne ſont pas des vertus; » qu'un Mari loin de s'oppoſer aux galanteries de ſa

» femme, peut en tirer vanité ; qu'un fils ne doit à » ſes parens aucune reconnoiſſance, ni de la vie qu'il » en a reçue, ni de l'éducation qu'ils lui ont donnée, » & qu'on n'eſt obligé ni d'aimer, ni de ſervir, ni de » défendre la Patrie. Ne ſeroit-il pas plaiſant qu'en » blutant, rechaſſant & commentant deux Ouvrages, » (je me ſers du terme) ſi mépriſables de toutes » façons, ne ſeroit-il pas plaiſant, dis-je, qu'on s'ima- » ginât que la Philoſophie des mœurs fait depuis quel- » ques années de grands progrès parmi nous ? »

« C'eſt pour être utile que Dieu vous a donné » des talens ; c'eſt pour vous mettre en occaſion d'être » bienfaiſant, qu'il vous a donné des richeſſes : il me » ſemble que cette vieille morale de l'Évangile vaut » bien celle de la nouvelle Philoſophie. » *Eſſais ſur Paris.* Tome IV. page 92, 93 & 94.

On voit par ce morceau que ſi M. de *Saint-Foix* a été infecté des principes de la nouvelle Philoſophie, il s'en eſt ſagement repenti. Plût à Dieu que ſon exemple pût toucher ceux qui l'avoient égaré, ou qui s'étoient égaré avec lui !

SAINTS PERES.

Injuſtice des Philoſophes modernes, lorſqu'ils rendent compte des ſentimens de Saints Peres.

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* a outragé les Saints Peres, dans pluſieurs endroits de ſon abominable Ouvrage. Nous n'entreprendrons pas ici de les venger. Ils exiſtent depuis des ſiecles ; ils exiſteront autant que la Religion, & le *Dictionnaire Philoſophique* ne ſera vraiſemblablement qu'une brochure de quelques jours. *Bayle* non moins téméraire, n'épargna ni les *Auguſtin*, ni les *Baſile*, ni les *Chriſoſtome*, ni les *Tertulien*, ni les les *Lactance*, ni les *Arnobe*. Il fit plus ; il leur imputa des ſentimens qu'ils n'avoient jamais eus. Nous nous bornerons à un exemple tiré du *Journal de Trévoux*, mois de Mai 1755.

Le Philoſophe *Anaxagore* abandonna ſes terres à la merci des beſtiaux ; pour s'appliquer uniquement à

l'Aſtronomie & à la Phyſique. Ce fait donne occaſion à *Bayle* de critiquer ſaint *Jean Chriſoſtôme* : avec quel ſuccès ? Nous en faiſons juge le Lecteur. *Je ſuis ſurpris*, dit notre Ariſtarque, *que ſaint Chriſoſtôme ait blamé ce noble déſintéreſſement, & qu'il l'ait traité de folie & de bétiſe. N'eſt-ce pas rendre la pareille aux Gentils, qui traitent de foux & de ſtupides tous les Chrétiens qui renoncent à leurs patrimoines, pour ſe retirer dans des ſolitudes ? C'eſt ainſi qu'on trouve du bien ou du mal par-tout, ſelon qu'on eſt rempli de préjugés.*

Remarquons, avant tout, que ſaint *Chriſoſtôme* ne parle point du Philoſophe *Anaxagore*. Enſuite écoutons-le dans ſa ſeptieme Homélie ſur les *Actes des Apôtres*. *Les premiers fideles*, dit-il, *diſtribuoient leurs biens aux pauvres, ſelon les beſoins d'un chacun : ce qui n'étoit pas une choſe vaine, comme l'action des Philoſophes, dont les uns quittent leurs terres, les autres jettent beaucoup d'or à la mer. Or ceci*, ajoute le ſaint Docteur, *n'étoit pas un mépris des richeſſes, mais une* folie *&* une ſotiſe. *D'ailleurs, le démon a toujours pris à tâche de calomnier les créatures de Dieu, comme s'il n'étoit pas poſſible de faire de bons uſages de l'argent.* On voit que la penſée du ſaint Evêque eſt très-belle. Les Philoſophes abandonnent leurs terres & leur or ſans motif raiſonnable, bien loin d'être portés à cette action par des raiſons auſſi ſublimes que celles des Chrétiens, qui ſe retirent dans les déſerts. Le renoncement des Philoſophes n'étoit pas non plus comparable, pour le mérite & pour la généroſité aux diſtributions que les premiers fideles faiſoient de leurs biens, ſoulageant les pauvres, & ne permettant pas qu'aucun d'eux manquât du néceſſaire. Saint *Chriſoſtôme* ajoute en même temps un mot contre les Manichéens de ſon temps, qui *calomnient* les créatures de Dieu ; l'or, l'argent, les poſſeſſions ; calomnie qui ne pouvoit être qu'un effet des artifices du démon. Demandons préſentement ſi le préjugé fait parler le ſaint Docteur, ou s'il a voulu rendre la pareille aux Gentils, qui ſe mocquoient de la Philoſophie toute céleſte des Chrétiens ! (Voyez le N°. VI. de l'Article *RELIGION.*)

Bayle, M. de V., le Marquis d'*Argens* ont intenté un procès à ſaint *Auguſtin*, qu'ils regardent comme le Patriarche

Patriarche de l'Intolérance. Ils l'accuſent d'avoir ſoutenu qu'il falloit détruire, exterminer les Hérétiques ; c'eſt une calomnie. Ce grand Docteur a eu un zele ardent pour ramener les errans au ſein de l'Égliſe. Il a conſacré ſes ſoins, ſes travaux à ce grand ouvrage ; mais il n'a employé que des voies de charité & de douceur. En voici une preuve bien déciſive. Les Donatiſtes & les Circoncellions rempliſſoient l'Afrique de troubles, de ravages & de meurtres. Après avoir tenté tous les moyens poſſibles pour arrêter ces déſordres, les Empereurs furent enfin forcés de publier des Edits ſanglans contre ces furieux. Saint *Auguſtin* craignant qu'on n'exécutât ces Edits dans toute leur rigueur, écrivit au Comte *Marcellin*, « nous pourrions, lui dit-il, diſſimuler leur mort, puiſque nous ne les avons ni accuſés, ni préſentés devant vous ; mais nous ſerions » fâchés que les ſouffrances des ſerviteurs de Dieu fuſſent » vengées par la loi du Talion. » Il écrivit au Proconſul *Apringius*, qui devoit juger ces criminels ; & en lui faiſant la même priere. « Si j'avois, dit-il, » affaire à un Juge qui ne fût pas Chrétien, je ne lui » parlerois pas ainſi, mais je n'abandonnerai pas pour » cela la cauſe de l'Égliſe ; & s'il vouloit bien m'é» couter, je lui repréſenterois que les ſouffrances des » Catholiques devroient être des exemples de patience, » qu'il ne faut pas ternir par le ſang de leurs ennemis. » Ces traits éclatans de modération peignent-ils l'ame d'un perſécuteur ?

Saint *Jérome* n'a pas été plus épargné. On l'accuſe de n'avoir pas été retenu par les liens les plus ſacrés de la Société, & d'avoir exhalé ſa fureur & ſa bile contre *Ruffin*, parce qu'il avoit embraſſé les opinions d'*Origene*. Voici le récit ſincere du fait. *Ruffin* ayant fait une traduction infidelle d'*Origene*, y joignit une Préface, où déſignant ſaint *Jérome*, il inſinuoit qu'il n'avoit entrepris cet Ouvrage qu'à ſa priere. Saint *Jérome* fut obligé de ſe juſtifier ; ſon ſilence l'auroit fait paſſer pour un Partiſan des erreurs d'*Origene*. Il écrivit à *Ruffin*, & ſe plaignit doucement de cette Préface, où feignant de le louer il l'accuſoit en effet d'*Origéniſme*. Il le prie de ne plus agir ainſi. Quoi de

plus équitable ! Et peut-on ſur un procédé ſi doux fonder des reproches amers & injurieux.

SALOMON, voy. *CANTIQUE DES CANTIQUES, ECCLÉSIASTE ET PROVERBES.*

SENSATIONS, *SONGES*, voyez *AME*, *BETES*, *MATERIALISME.*

SCEPTICISME.

Des Athées Sceptiques.

S. I.

Le vrai Scepticiſme ne ſuppoſe pas eſſentiellement un cœur livré à toutes ſortes de vices. Le vrai Sceptique eſt au moins dans le doute s'il lui eſt plus avantageux que non de ſuivre l'impreſſion de ſes paſſions. Par conſéquent ſon ſyſtême ne l'invite pas plus, par lui-même, à s'y abandonner, qu'à ne s'y abandonner pas. Les Sceptiques de cette eſpece ſont-ils rares ou communs, je ne l'examine point; & je ſuppoſe que cherchant la vérité, ſans avoir pû la découvrir, ils ont plus beſoin de lumieres que de conſeils, d'être éclairés que réformés. C'eſt dans cette ſuppoſition que j'enviſage les Athées de la ſeconde claſſe, ou les Athées Sceptiques. Le vrai Sceptique a compté & péſé les raiſons, nous dit l'Auteur du Livre des *Mœurs*. L'Athée Sceptique ſera donc un Philoſophe qui a compté & peſé les raiſons pour & contre l'exiſtence de Dieu, ſans que les motifs de le croire aient pû l'emporter ſur ceux de ne la croire pas. En admettant des Athées Sceptiques, on ſuppoſe donc qu'un eſprit attentif & capable d'apprécier les raiſons, n'a rien apperçu dans la nature, dans la contingence, les proportions, la régularité des êtres matériels & penſans, dans les modifications contradictoirement oppoſées des eſprits & des corps, n'a rien apperçu, dis-je, dans ces différens objets de nos connoiſſances, qui prévalût d'avantage en faveur d'une cauſe intelligente, créatrice, préexiſtente à ces effets, qu'en faveur de l'éternité de la matiere modifiée par le hazard. Je ne craindrai pas de

l'avouer ; ce Scepticiſme me paroît plus inconcevable que l'Athéiſme même proprement dit. Car, qu'un Athée me diſe ? L'exiſtence de Dieu n'eſt pas démontrée ; donc il n'y a point de Dieu. Je conviendrai peut-être avec lui, que nous n'avons point de démonſtration qui ſoit fondée ſur l'idée ſeule de l'Être infini ; quoique nous en ayons, qui par l'examen & les propriétés des êtres finis, nous conduiſent évidemment à affirmer l'exiſtence d'un Être qui exiſte par lui même, avec toutes les perfections poſſibles. Mais, pour l'Athée Sceptique j'avoue que ſon équilibre, fondé ſur les poids égal des motifs qui établiſſent & qui détruiſent l'exiſtence de Dieu, eſt pour moi un myſtere plus impénétrable, que tous ceux qui étonnent le plus la raiſon. Si cependant l'Athée Sceptique ſoutient que cette incertitude eſt réelle ; que les motifs, qui nous paroiſſent ſi prépondérans, ne ſont qu'une légere impreſſion ſur ſon eſprit ; tandis que ceux que nous trouvons ſi foibles, ſont pour lui en raiſon égale avec les premiers, nous entreprendrions en vain de prouver le contraire. On ne pourroit y parvenir qu'en démontrant la mauvaiſe foi du Sceptique ; démonſtration auſſi impoſſible, qu'il l'eſt au Sceptique lui-même de ne nous laiſſer aucun doute ſur ſa bonne foi. Sceptiques, il ne nous reſte donc qu'à vous plaindre, ſi vous n'appercevez pas ce qui frappe ſi ſenſiblement tous les autres êtres intelligens. Qu'entreprendrions-nous de plus ? Vous ne pouvez lire dans le Livre de la Nature ouvert devant vous : quel langage plus éloquent pourrions-nous vous faire entendre. Mais ſi vous en impoſez par un doute ſimulé : l'Être que vous affectez de ne pas reconnoître, malgré ſa voix qui ſe fait entendre au fond de votre cœur, ſera votre Juge ; & votre conſcience exécute déja d'avance ſes arrêts, en devenant elle-même votre accuſateur & votre bourreau.

Raiſonnons cependant un moment avec vous ſur vos principes mêmes. Nous le ferons moins dans l'eſpérance de vous convaincre de mauvaiſe foi ; que pour établir les juſtes raiſons que vous nous donnez de vous en ſoupçonner. Vous doutez que l'Univers ſoit l'œuvre d'un premier Être intelligent. Et ſurquoi ce doute eſt-il fondé ? Je vous entends ; ſur la poſſibilité d'une

combinaiſon fortuite des parties de la matiere, d'où il réſulteroit l'enſemble que le Théiſte attribue à l'opération créatrice d'une cauſe intelligente. Vous convenez donc avec lui que le monde eſt l'effet de quelque cauſe; & tout le travail de votre eſprit a pour but de connoître la cauſe la plus analogue à cet effet. Or pour que votre eſprit puiſſe reſter dans l'équilibre par rapport aux cauſes productrices de cet Univers, il faut que cet effet ſoit renfermé dans ces cauſes, avec une égalité parfaite; enſorte que l'on puiſſe également conclure l'exiſtence de l'effet, de l'exiſtence de l'une ou de l'autre cauſe. Partant de ce principe, je veux bien ſuppoſer un inſtant avec vous, qu'un jet fortuit d'Atômes infinis pourra donner ſur un nombre infini de combinaiſons, les proportions qui regnent dans l'enſemble & les parties de cet Univers; mais ces proportions n'étant pas un effet eſſentiel du jet de ces Atômes, puiſque je puis concevoir un nombre, au moins indéfini, de jets de ces Atômes, ſans les proportions données fortuitement, & même ſans aucune proportion quelconque, vous ne pourrez conclure qu'une ſeule fois, ſur un nombre, au moins indéfini de jets, *que les proportions qui regnent dans l'enſemble & dans les parties de cet Univers ſont l'effet du hazard.* Changez de cauſe, & au lieu d'une puiſſance aveugle, mettez un Etre intelligent qui diſpoſe les parties de la matiere pour une fin donnée; de ce principe d'action & de combinaiſon, vous en conclurez au moins un plus grand nombre de fois un réſultat de proportions, ſans même connoître, en lui-même, l'effet de la cauſe intelligente. Or, par l'inverſe, ſi une cauſe intelligente me donne à conclure les proportions des moyens avec la fin, plus de fois que ne me le donne un agent aveugle, donc les proportions des moyens avec la fin me donnent plus de concluſions, en faveur d'une cauſe intelligente, qu'en faveur d'une cauſe aveugle. Or le Scepticiſme le plus outré ne peut nier les proportions des parties avec l'enſemble de cet Univers: donc le Scepticiſme le plus outré doit conclure de ces proportions, l'exiſtence d'une cauſe intelligente, plus de fois que l'exiſtence d'une cauſe aveugle: donc il n'y a plus de balance dans les motifs de croire, ou de ne croire pas: donc l'Athéiſme

Sceptique, n'exiſte que dans un être ou ſans réflexion, & ſans principes, ou de mauvaiſe foi.

Je ne m'arrêterai pas à ce qu'ajoute l'Auteur déja cité, que l'Athée Sceptique décideroit volontiers la queſtion de l'exiſtence de Dieu *à croix ou pile*. Cette indifférence ne fait rien à la choſe. C'eſt un affaire de ſentiment & non de ſyſtême. Elle ſuppoſe ſeulement que l'Athée Sceptique ne doit pas chercher avec beaucoup d'ardeur la vérité, puiſque l'une ou l'autre contradictoire lui eſt égale. Je ne penſe cependant pas, à raiſon des réſultats, que l'Athée Sceptique puiſſe être dans une indifférence réelle ſur la déciſion *à croix ou pile*, que l'exiſtence de Dieu ſoit univerſellement reconnue ou rejettée parmi les hommes. Tout Athée a un intérêt actuel à exiſter & à être heureux. Il a par conſéquent un intérêt actuel à tout ce qui peut être ou favorable, ou contraire à ſon bonheur préſent. Rien ni ſeroit plus oppoſé que la perſuaſion générale qu'il n'y a point de Dieu. Chaque individu auroit par cette perſuaſion main-levée, pour ſe ſaiſir à ſon détriment, dès qu'il le pourroient ſans riſque, de tout ce qui pourroit paroître avantageux à leur être actuel. Il ne peut donc pas être indifférent ſur l'événement de *croix ou pile*. Mais ſi l'Athée Sceptique a des mœurs, & s'il lui coute quelque effort pour en avoir, de quel intérêt ne lui eſt-il pas qu'il exiſte un Être rémunérateur de ſa vertu ?

Revenons. La raiſon humaine aura toujours peine à concevoir, qu'un eſprit attentif au rapport des effets & des cauſes dans la combinaiſon de cet Univers, ne ſoit pas entraîné à pancher du côté d'un premier principe intelligent, plus que du côté d'une cauſe aveugle. Le raiſonnement ſimple que j'ai fait plus haut me paroît prouver invinciblement à tout homme qui admet quelques principes de raiſonnement, que le poids des motifs n'eſt pas égal de part & d'autre. La concluſion qui d'un effet combiné en juſtes proportions, en infére l'exiſtence d'une cauſe intelligente, eſt, au moins comme le nombre indéfini eſt à l'unité; tandis que la concluſion, qui du même effet en infere une cauſe fortuite n'eſt, au plus, que comme l'unité eſt à un nombre indéfini. Que ſeroit-ce ſi à ce raiſonnement

nous ajoutions toutes les preuves Métaphyſiques, Phyſiques & morales de l'exiſtence d'un premier Être intelligent, créateur, infini. Nous en toucherons quelques unes. Puiſſent-elles décider les Athées Sceptiques, comme elles doivent rappeller à des idées plus juſtes les vrais Athées.

S. II.

Sur les vrais Athées.

Les vrais Athées ſont ceux qui diſent nettement qu'il n'y a point de Dieu, & qui le penſent. Mais pour le croire, (car nous ſuppoſons avoir à faire ici à des Philoſophes, c'eſt-à-dire, à des êtres qui penſent, qui raiſonnent, qui ont des principes, qui tirent des conſéquences, &c.) Mais, dis-je, pour le croire, il faut qu'ils aient ou une démonſtration directe & poſitive de cette non-exiſtence, c'eſt à dire, une démonſtration tirée de l'idée de l'être en général, & de l'Être qu'on appelle Dieu en particulier; ou une démonſtration indirecte & négative; c'eſt-à-dire, une démonſtration tirée de l'implicance d'un Être intelligent, créateur, infini en perfections, avec l'exiſtence de tout ce qui eſt reconnu comme exiſtant, comme la matiere, la combinaiſon de ſes parties, la penſée & le rapport des penſées avec leurs objets, &c. Or les Athées ne peuvent nous fournir aucune démonſtration de l'une ou de l'autre eſpece, contre l'exiſtence de Dieu; & tant qu'ils ne les fourniront pas, nous ſerons en droit de nier que leur Athéiſme ſoit raiſonné.

Le plus fort argument d'un Athée conſiſte à nous dire fiérement: démontrez-moi l'exiſtence de Dieu; ſinon je ſuis en droit de la rejetter. Que penſeroit-il ſi nous lui répondions? L'Univers ſoutient avec le Théiſte l'exiſtence de Dieu! Si l'Athée a des prétentions contraires; c'eſt à lui à les faire valoir. Il ne ſeroit pas ſatisfait, & n'eſtimeroit pas notre croyance bien fondée ſur cette univerſalité de témoignages dépourvus de motifs. Que devons-nous penſer de ſon opinion deſtituée de preuves comme d'autorités? Mais il ſait que c'eſt ſur le nombre des raiſons, & non

ſur le nombre des voix, que nous appuyons notre croyance. Avant que de les rapporter, voyons ce que l'Athée devroit nous démontrer, & ce qu'il ne démontrera jamais.

Pour appuyer ſon ſentiment, le Théiſte poſe ces trois principes.

1°. L'Être qui ne renferme aucune implicance entre ſes facultés ſuppoſées & l'exiſtence, peut exiſter.

2°. Cette poſſibilité d'exiſter pour un être fini dans quelqu'une de ſes manieres d'être, ne peut paſſer à l'exiſtence que dans un temps fini.

3°. Cette poſſibilité d'exiſter pour un Être infini dans toutes ſes manieres d'Être, ne peut paſſer à l'exiſtence dans un temps fini; puiſqu'alors il ceſſeroit d'être infini dans toutes ſes manieres d'Être.

L'idée de Dieu ou du premier Être dont le Théiſte reconnoît, & dont l'Athée nie l'exiſtence, eſt l'idée d'un Être infini dans toutes ſes manieres d'Être : donc, s'il n'y a point d'implicance entre les facultés ou les perfections ſuppoſées à cet Être, il faudra conclure par le premier principe qu'il peut exiſter; & s'il peut exiſter, il faudra conclure par le troiſieme principe qu'il exiſte.

L'objet des Athées doit donc être de démontrer une implicance évidente entre les idées dont ſe forme celle de l'Être infini, & l'idée d'exiſtence; ſoit qu'on conſidere l'enſemble de ſes idées, ſoit qu'on les conſidere en détail. Tant que l'Athée ne démontrera pas cette répugnance, l'idée de l'exiſtence pourra être attachée aux idées dont ſe forme celle de l'Être infini, que nous appellons Dieu; & dès que cette exiſtence ſera conçue comme poſſible, on ſera forcé de la concevoir comme ne pouvant ne pas être. C'eſt, ſi je ne me trompe, le fond de la démonſtration de l'exiſtence de Dieu que nous devons à *Léibnitz*. DIEU EST POSSIBLE : DONC IL EST.

Or l'Athée parviendra-t-il jamais à démontrer qu'il y a quelque implicance entre l'idée de perfection, & l'idée de perfection infinie, ou de perfection ſans aucun mêlange d'imperfection? L'idée abſtractive de perfection n'emporte pas eſſentiellement avec ſoi l'idée de limites quelconques; elle ne ſe borne à aucun degré,

au delà duquel la perfection ceſſe d'être perfection ; mais ſi l'idée abſtractive de perfection ne fixe aucun degré qui la limite, il n'eſt aucun degré de perfection qui répugne avec l'idée de perfection ; par conſéquent, en allant de degrés en degrés juſqu'à l'idée de perfection infinie, il n'y en aura aucun qui répugne avec l'idée abſtractive de perfection.

Il ne démontrera pas avec plus de ſuccès l'implicance entre quelques-unes des idées, ou des perfections infinies, dont ſe forme l'idée de Dieu. Car toutes les idées dont ſe forme celle de Dieu, repréſentent autant de perfections conçues ſans aucun mêlange d'imperfections ; elles ne peuvent donc pas repugner entre elles ; puiſque l'une ne ſeroit incompatible avec l'autre, qu'à raiſon de quelque imperfection. L'idée de perfection infinie renferme donc eſſentiellement en elle l'idée de toute perfection également infinie, ou de perfection pure, comme s'exprime l'École, c'eſt-à-dire, ſans aucun mêlange d'imperfection.

L'Athée entreprendra-t-il de démontrer l'implicance entre l'idée de perfection infinie, & l'idée d'exiſtence ? Il n'y réuſſiroit pas. L'exiſtence en général n'eſt que l'idée abſtractive de l'Être : or l'idée de l'Etre n'exclut eſſentiellement aucune perfection, comme l'idée de perfection n'exclut eſſentiellement aucun degré de perfection. Mais ſi l'idée de l'Être n'exclut aucune perfection, il n'eſt aucune perfection infinie en degré, qui répugne avec l'idée de l'Être, ou avec l'idée de l'exiſtence.

L'Athée ne peut donc démontrer aucune implicance : 1°. Entre l'idée de perfection & l'idée d'infinité. 2°. Entre l'idée d'une perfection infinie ou pure, c'eſt-à-dire, ſans aucun mêlange d'imperfection, & l'idée d'une autre perfection infinie ou pure, également exempte de toute imperfection. 3°. Entre l'idée de perfections infinies & l'idée de l'Être : donc il ne peut montrer aucune implicance entre les idées dont le Théiſte ſe forme l'idée de Dieu, & l'idée d'exiſtence. Donc l'Être de Dieu reſteroit, au moins poſſible, pour celui qui douteroit s'il exiſte : donc il eſt.

Auſſi eſt-ce par cette idée ſublime de l'*Etre* qu'il a plû à la Divinité de ſe faire connoître aux hommes :

Je ſuis celui qui eſt, dit le Seigneur à *Moyſe : Ego ſum qui ſum.* (Exod. cap. 3. v. 14.) Expreſſion admirable, & vraiment ſublime, qui ne nous laiſſeroit rien à deſirer de connoître dans la nature de Dieu, s'il ne falloit par l'entendement de Dieu même pour approfondir & comprendre tout ce qu'elle renferme !

Ce n'eſt donc point par les idées métaphyſiques dont le Théiſte ſe forme l'idée de Dieu, que l'Athée parviendra jamais à démontrer que l'exiſtence de cet Être eſt métaphyſiquement impoſſible. Sera-t-il plus heureux à démontrer par les êtres qui exiſtent, & que le Théiſte regarde comme les productions de Dieu, aucune implicance entre l'Être infiniment parfait & l'exiſtence ? Non. Bien loin que l'exiſtence des êtres que reconnoît l'Athée, répugne avec l'exiſtence de l'Être infiniment parfait, tout ce qui exiſte reclame l'exiſtence de ce premier Être. Toutes les parties du monde matériel ſont autant d'agens ou des moyens qui concourent à une fin commune par des reſſorts combinés en proportions exactes & régulieres avec une fin. Or ſi ces effets conſtans répugnent avec quelque cauſe reproductrice, ce ſera dans l'hypothèſe d'un être aveugle qui les ait ordonnés, ou dans l'hypothèſe d'un arrangement fortuit, plutôt que dans l'hypothèſe d'un Etre intelligent qui ait préſidé à la combinaiſon des moyens pour avoir un réſultat conſtant & reglé.

Qu'on y faſſe attention, les Athées nous ont preſque toujours donné le change, & pluſieurs s'y ſont laiſſé ſurprendre. Ils ont moins prouvé l'impoſſibilité de l'exiſtence de Dieu, qu'ils n'ont travaillé à montrer la poſſibilité que tout ce qui eſt exiſtât, ſans recourir à un Être créateur, intelligent. C'eſt cependant cette impoſſibilité qu'il falloit démontrer. Quand j'en viendrois par abondance de droit, à accorder à l'Athée, que de la combinaiſon fortuite des parties éternelles & infinies de la matiere, miſes de toute éternité en mouvement par leur propre détermination, il en pourroit réſulter un monde matériel, tel que cet Univers, l'Athéiſme ne ſeroit pas encore victorieux. Il reſteroit toujours à me démontrer l'implicance de cet effet avec une cauſe intelligente, créatrice. Tant que cette implicance ne ſera pas démontrée, l'agent intelligent,

créateur, reſtera poſſible ; & de ſa poſſibilité ſeule il en faudra conclure néceſſairement ſon exiſtence.

Et que l'Athée ne ſe récrie point ſur ce raiſonnement ; *Dieu ne répugne point : donc il eſt.* Sa maniere de procéder eſt la même. *Il eſt poſſible, ou il ne répugne point que cet Univers ſoit l'effet du haſard : donc le haſard en eſt la cauſe.* Voilà le raiſonnement de l'Athée. Or s'il croit ſon raiſonnement victorieux ; pourquoi celui de ſes adverſaires lui paroîtroit-il dépourvu de force ? Il eſt vrai que cette façon d'argumenter eſt vicieuſe, lorſqu'il s'agit d'une cauſe ou d'un effet qui ſoient finis dans quelqu'une de leurs manieres d'être ; parce que ſuivant le ſecond principe poſé au commencement de cet article, la poſſibilité d'exiſter pour un être fini dans quelqu'une de ſes manieres d'être, ne peut paſſer à l'exiſtence que dans un temps fini : or s'il ne peut paſſer à l'exiſtence que dans un temps fini, il y a donc quelque inſtant dans l'infinité du temps, où on concluroit fauſſement ſon exiſtence de ſa poſſiblité. Et c'eſt ce qu'on doit dire du *haſard*, dont chaque combinaiſon en particulier étant finie & ſucceſſive ne peut dès lors paſſer à l'exiſtence, que dans un temps fini, puiſqu'elle peut être conçue poſtérieure, au moins d'un inſtant, à une autre combinaiſon poſſible. D'ailleurs l'idée de *haſard* exclut l'idée de néceſſité ; & les premiers principes du raiſonnement nous apprennent, qu'on ne peut argumenter de la poſſibilité à l'exiſtence, qu'en faveur des ſubſtances, ou des modes qui renferment dans leur idée la néceſſité d'être. Or cette néceſſité d'être (& c'eſt ce qui fait la force de notre raiſonnement contre l'Athée,) eſt renfermée eſſentiellement dans l'Être infini, en toutes ſes manieres d'Êtres ; parce qu'un tel Être ne peut-être ſuppoſé avoir été un inſtant ſans exiſter ; puiſqu'il ne ſeroit plus infini dans toutes ſes manieres d'Être, ſon exiſtence étant finie par la derniere ſuppoſition, contradictoire par-là à la premiere. D'où nous concluons que cet Être infini en toutes ſes manieres d'Être exiſte, s'il ne répugne pas, or il ne répugne pas, comme nous l'avons prouvé par l'impoſſibilité où eſt l'Athée de le démontrer : donc il eſt.

Que l'Athée paſſe du monde ſenſible au monde intel-

lectuel, y trouvera-t-il quelques veſtiges d'implicance entre l'exiſtence de cet Être, & l'exiſtence d'un premier Être créateur, intelligent ? C'eſt bien ici qu'on pourroit appliquer ce raiſonnement frappant, quoique ſimple, du Prophete contre l'Impie qui nie la Providence : *Qui plantavit aurem non audiet ? Aut qui finxit oculum, non conſiderat ?* (Pſ. 93. v. 9.) Athée, Matérialiſte, tu penſes ; & le *haſard* qui t'a donné l'être, ne penſe pas ! Tu compare des idées ; & le *haſard* à qui tu dois cette faculté, n'en jouit pas ! Tu choiſis, tu veux ; & le *haſard* qui t'en a rendu capable, eſt lui-même incapable de choix & dépourvu de volonté ! Voilà ſans doute ce qui répugne ! Un effet en contradiction avec ſa cauſe, & plus parfait qu'elle dans la maniere d'être qu'il ne tient que d'elle ! Mais ce qui répugne bien plus encore à la raiſon, c'eſt une implicance quelconque entre l'exiſtence de ces facultés en toi, & l'exiſtence de ces mêmes facultés de penſer, de comparer, de choiſir dans l'Être de qui tu les tiens : ou plutôt ce ſeroit l'implicance de ton être avec un Être infini, créateur, intelligent, dont émaneroient comme d'une ſource féconde toutes les puiſſances de ton ame ? Mais ſi tu ne peux pas te démontrer à toi-même cette répugnance : cet Être infiniment parfait reſtera poſſible pour l'inſtant de ton doute ; & cet inſtant pour peu que tu en profites pour raiſonner, te ſuffira pour te convaincre de l'exiſtence de Dieu, & que ton Scepticiſme eſt l'effet de la corruption de tes mœurs.

SERVET.

Hiſtoire de ſa vie & de ſa mort.

Michel Servet naquit à Villa-Nueva en Aragon en 1509, ou en 1511, à Tudelle dans le Royaume de Navarre. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, il s'appliqua ſans relâche à des études ſérieuſes. Ses progrès furent ſi rapides, qu'à l'âge de quatorze ans, il entendoit le Latin, le Grec & avoit quelque teinture de l'Hébreu, de la Philoſophie, des Mathématiques, & de la Théologie Scholaſtique. Son Pere l'envoya étudier en Droit à Toulouſe, où il commença à s'élever des doutes dans ſon eſprit ſur le Myſtere de la Trinité. Ces doutes ſe fortifierent en Italie, où il alla à la ſuite du Confeſſeur de *Charles-Quint*. Il ſe rendit delà en Allemagne & y perdit ſon Maître, & le ſeul ſoutien de ſa foi chancellante.

Servet, devenu indépendant par cette mort, réſolut de s'ériger en réformateur de la Religion. Il ſe rendit à Bâle en 1530, & il conféra de ſes ſentimens avec *Œcolampade*. Ce Théologien avoit alors quarante-huit ans, & *Servet* étoit tout au plus dans ſa vingt-deuxieme année. Le premier touchant à la vieilleſſe & chargé d'occupations, ne dédaigna point néanmoins de ſe prêter aux deſirs d'un étranger à peine ſorti de l'enfance. Mais l'Écolier, en jeune étourdi, ſe permit les expreſſions les plus révoltantes en public & en particulier contre celui qui l'inſtruiſoit & contre le Myſtere qu'il défendoit. La préſomption de la jeuneſſe & la vanité Eſpagnole ne ſuffiſent point pour expliquer cette conduite. Il faut y ajouter un eſprit aigre, une humeur chicaneuſe & un orgueil peu commun. C'étoit le caractere de *Servet*.

De Bâle, *Servet* alla à Strasbourg, pour conférer auſſi avec *Bucer* & *Capiton*. Il irrita tellement le prepremier de ces Théologiens, qui étoit aſſez modéré, qu'il dit en chaire, qu'*il méritoit qu'on le mit en pieces & qu'on lui arrachât les entrailles*. En partant de Bâle, il laiſſa un manuſcrit entre les mains d'un Libraire. C'étoit un Ouvrage où il attaquoit la Trinité. L'Impri-

meur n'oſant le mettre ſous preſſe l'envoya à *Haguenau*, où *Servet* ſe rendit pour accélérer l'édition. L'Ouvrage parut en 1531, & l'année ſuivante il en publia un ſecond ſur la même matiere. Le premier étoit intitulé : *De Trinitatis erroribus libri ſeptem* ; in-8°. ſans lieu d'impreſſion. Cet Ouvrage eſt ſi rare, * qu'on n'en connoît qu'une douzaine d'exemplaires dans toute l'Europe. La raiſon de cette rareté, vient de ce que tous les gens de bien s'empreſſerent d'anéantir cette horreur, qui d'ailleurs eſt trés-peu recommandable pour le ſtyle.

Il y a ſi peu de bon ſens (dit *Richard Simon*, dans ſa *Bibliotheque critique*, Tome I. page 32.) dans tout cet Ouvrage impie, que s'il étoit devenu commun, on n'auroit que du mépris, & pour le Livre & pour l'Auteur. Il y eſt ſi embarraſſé, ſi obſcur, ſi entortillé ſur les matieres qu'il traite, qu'on voit bien qu'il ne les entendoit guere. Le dogme de la Trinité y eſt combattu d'une maniere choquante. Il appelle les trois Perſonnes une *pure imagination*, *une chimere*, *des Dieux métaphyſiques*.

Son grand but eſt de montrer que les noms de JESUS & de CHRIST, & celui de *Fils de Dieu*, ne déſignent qu'un homme ; & il tâche de le prouver par pluſieurs paſſages de l'Écriture Sainte. Il explique pluſieurs autres paſſages conformément à ſon ſyſtême, & il répond aux objections des Orthodoxes. On peut aiſément entendre cette partie de ſon Livre ; mais lorſqu'il explique ſes penſées ſur la perſonne de JESUS-CHRIST ; ce qu'il dit paroît inintelligible.

Le ſecond Ouvrage de *Servet* eſt intitulé : *Dialogorum de Trinitate Libri duo*, in-8°, 1532. Il rétracte dans ſon Avertiſſement tout ce que renfermoit ſon premier Ouvrage. Ce n'eſt pas qu'il croie que ce qu'il a dit contre la doctrine de la Trinité ſoit faux ; mais parce que ſon Livre eſt imparfait, & la production d'un enfant. L'Anti-Trinitaire ſe conduiſit en homme qui vouloit avoir des Diſciples. Il envoya ſes Ouvrages en Italie,

* Cet Ouvrage & le ſuivant ont été contrefaits depuis quelque temps en Allemagne, conſultez ſur cette contrefaction la *Bibliographie inſtructive*, Tome I. N°. 754.

& ils s'y répandirent en tant d'endroits, que *Mélanchton* ſe crut obligé d'écrire en 1539, une Lettre au Sénat de Veniſe, pour le prier de préſerver les Etats de la République des erreurs abominables de *Servet*. Son ſecond Ouvrage n'étoit ni mieux écrit, ni plus clair, ni plus méthodique que le premier, & il n'eſt pas moins rare. Sa préſomption & ſa vanité y paroiſſent à découvert. Il croyoit être en droit d'écrire contre la Trinité avec autant de liberté, que les prétendus Réformateurs écrivoient contre l'Égliſe; & il ſe trompoit.

Servet, ſe voyant ſans reſſource en Allemagne, & en horreur à la plupart des Egliſes réformées, ſe détermina à paſſer en France, pour ſe perfectionner dans la Médecine. Il étudia ſous *Sylvius* & *Fernel*, célebres Profeſſeurs, & reçut le bonnet de Docteur. Il fit paroître en 1535, à Lyon *in-fol.* une édition de *Ptolomée*, qui eſt très-rare. Elle eſt marquée au coin de ſes autres Ouvrages. On y voit un homme qui a des idées confuſes ſur les matieres qu'il traite. Un paſſage de la deſcription de la Judée, qui ſe trouvoit dans la premiere édition à la tête de la douzieme Carte, forma un chef d'accuſation contre lui, dans le procès qui lui fut intenté à Geneve. Voici ce paſſage tel qu'il a été traduit par M. de la *Chapelle*, dans le Tome II. de la *Bibliotheque raiſonnée*.

« Les Livres de la Bible, & *Joſephe*, qui les a » ſuivis, appellent cette terre Canaan, & la diſent » abondante, en diverſes richeſſes, fertile en fruits, » bien arroſée, pleine de baume, & placée au milieu » du monde; ce qui fait qu'elle n'eſt ni incommodée » d'un trop grand froid, ni brûlée par les chaleurs. A » raiſon d'un climat ſi heureux, les Iſraélites, autrement nommés les *Hébreux*, crurent que c'étoit le » Pays *découlant de miel & de lait* que Dieu avoit » autrefois promis à leurs Peres, *Abraham*, *Iſaac*, » & *Jacob*. C'eſt pourquoi, quarante ans après leur » ſortie du pays d'Égypte, ils s'en emparerent, ſous » la conduite du vaillant Chef *Joſué*. Sachez pourtant, » ami Lecteur, que c'eſt à tort & par pure vanterie, » qu'on a attribué à ce pays une ſi grande bonté; car » l'expérience des marchands & des voyageurs le découvrent inculte, ſtérile, & deſtitué de toute douceur. »

Son humeur contentieuſe lui ſuſcita une vive querelle en 1536, avec les Médecins de Paris. Il fit ſon apologie, qui fut ſupprimée par Arrêt du Parlement. Les chagrins, que ce procès lui cauſa, & ſa méſintelligence avec ſes confreres, le dégouterent du ſéjour de la Capitale. Il alla à Lyon, où il demeura quelque temps chez les *Frellons*, Libraires célebres, en qualité de Correcteur d'Imprimerie. Il fit enſuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il n'y fit que paroître. Il alla s'établir à Charlieu, où il exerça la Médecine, pendant trois ans. Ses inſolences & ſes bizarreries l'obligerent de quitter cette Ville. Il trouva à Lyon *Pierre Palmier*, Archevêque de Vienne, qu'il avoit connu à Paris. Ce Prélat aimoit les Savans & les encourageoit par ſes bienfaits; il le preſſa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de ſon Palais. Ce fut pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, que *Servet* donna la ſeconde édition de ſon *Ptolomée*, & la lui dédia. Il auroit pu mener une vie douce & tranquille à Vienne, s'il ſe fût borné à la médecine, & à ſes occupations littéraires; mais toujours rempli de ſes premieres idées contre la Religion, il ne laiſſoit échapper aucune occaſion d'établir ſon malheureux ſyſtême.

Notre Médecin Anti-Trinitaire, faiſoit de fréquens voyages à Lyon; & en 1542, il prit ſoin de l'édition d'une Bible *in-fol.* imprimée par *Hugues de la Porte*. Cette Bible a pour titre: *Biblia ſacra ex ſantis Pagnini tranſlatione*, à Lyon 1542. On voit dans la Préface, que le Médecin commentateur s'étoit fait un ſyſtême particulier ſur les Prophéties. Il prétendoit qu'elles ont leur ſens propre & direct dans l'hiſtoire du temps, où elles ont été prononcées. Elles ne regardent JESUS-CHRIST, ſuivant lui, qu'autant que les faits hiſtoriques, qui y ſont marqués, figuroient les actions du Sauveur; & même ces Prophéties ne peuvent s'appliquer à JESUS-CHRIST que dans un ſens ſublime & relevé.

Le Meſſie n'entre qu'en ſecond dans toutes ſes notes. Il prétend toujours contre l'explication des Ecritures, que c'étoient les actions des Rois ou des Prophetes qui figuroient JESUS-CHRIST, & non point la parole même des Prophéties. Nous nous bornerons à quelques exemples. Voici comme il met à la torture quelques paſſages très-

clairs, pour leur faire dire ce qu'ils ne disent point. On connoît ces paroles du Pseaume 90. verset 1er. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite.* *Servet* veut prouver que cet oracle regarde *Salomon* & non JESUS-CHRIST. C'est dommage que cet illustre commentateur n'ait pas vécu du temps des Pharisiens. Il leur auroit fourni une réponse à la difficulté, par laquelle le Sauveur les confondit, & qui étoit fondée précisément sur ces paroles. Il leur auroit appris & à JESUS-CHRIST lui-même, qu'il s'agit de *Salomon* dans ce passage, & que le Messie n'y entre que comme représenté par *Salomon*.

Se seroit-on encore jamais douté que ces paroles du même Pseaume : *Tu es Sacrificateur éternellement, selon l'ordre de Melchisédech*, pussent s'entendre de *Salomon ?* Mais notre Espagnol nous apprend doctement, que ce Prince a quelquefois fait les fonctions de Sacrificateur. Il explique le Chapitre LIII. d'*Isaïe*, de *Cyrus*, en reconnoissant qu'il peut être relatif à JESUS-CHRIST, dans un sens sublime.

Quelquefois il s'oublie entiérement, sans respect pour ce que la révélation a de plus évident. Il applique à l'histoire des Juifs des Prophéties qui portent uniquement sur le Messie, sans dire qu'elles aient le moindre rapport à JESUS-CHRIST. Telle est l'explication qu'il donne du fameux oracle des soixante & dix semaines de *Daniel*. Elles ne regardent que *Cyrus*, ses Successeurs & *Antiochus*.

Jean Frellon, Imprimeur de *Servet*, étoit ami de *Calvin*. Ce fut par son moyen qu'il entra en commerce de Lettres avec ce fameux Réformateur. *Servet* avoit examiné ses Ouvrages ; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les Réformés en faisoient, il consulta l'Auteur moins pour l'avantage de s'instruire que pour le plaisir de l'embarrasser. Il envoya de Lyon trois questions à *Calvin*, qui rouloient sur la Divinité de JESUS-CHRIST, sur la Régénération, & sur la nécessité du Baptême.

Le Patriarche des Calvinistes lui répondit d'une maniere assez honnête. *Servet* réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. *Calvin* repliqua, avec vivacité, en feignant que l'intérêt de la vérité, l'orgueil de son adversaire

adverſaire, & la nature des erreurs qu'il défendoit ; lui arrachoient malgré lui des expreſſions un peu dures. « Je ne ſaurois, lui diſoit-il, ce que vous voulez dire, ſi » je n'étois accoutumé à vos rêveries : pardonnez la force » des termes, la nature de la choſe me les arrache. Je ne » vous hais ni ne vous mépriſe ; & je n'ai point deſſein de » vous pouſſer avec trop d'apprêté. Mais il faudroit que je » fuſſe de fer, pour ne pas être ému, quand je vous » vois inſulter à la ſainte doctrine avec tant de hauteur »

Le commerce de lettres des deux diſputans ne conſiſta preſque plus qu'en injures & en invectives. *Servet* voulant humilier *Calvin*, qui écrivoit ſecrettement contre lui, lui envoya un manuſcrit où il relevoit impitoyablement les bévues & les erreurs de ſon *Inſtitution Chrétienne*. *Calvin* fut tellement irrité, qu'on oſât attaquer ſa production favorite, qu'il écrivit à ſes amis *Farel* & *Viret* que ſi cet hérétique tomboit entre ſes mains, il feroit enſorte qu'il perdroit la vie. L'occaſion s'en préſenta bientôt.

Servet, aheurté à ſes malheureux principes, commença un troiſieme Ouvrage contre la Trinité & contre d'autres dogmes du Chriſtianiſme. Le Livre parut au commencement de 1553, ſous ce titre : *Chriſtianiſmi Reſtitutio*, & il eſt devenu ſi rare qu'on n'en connoît que deux ou trois exemplaires dans le monde. *Frellon* en fit tenir un exemplaire à *Calvin* qui fut extrêmement choqué de la maniere mépriſante dont *Servet* parloit de ſa perſonne & de ſes ouvrages. Il médita dès-lors le moyen de ſatisfaire ſon reſſentiment. Il y avoit a Geneve un *Guillaume Trie*, proſélite Calviniſte, & Lyonois. Il étoit en commerce de Lettres avec un de ſes parens appellé *Antoine Arneys* établi à Lyon. *Calvin* lui fit écrire une Lettre, pour dénoncer *Servet*, qu'on peignoit comme un monſtre, & qu'on déſignoit ſur-tout comme auteur du nouveau Livre contre la Trinité. On en envoya en même temps, le titre, l'indice & les quatre premieres feuilles.

Arneys communiqua la Lettre de ſon parent, qui faiſoit un crime aux Catholiques Romains de ce qu'ils ſouffroient au milieu d'eux un Anti-Trinitaire, & les feuilles qui l'accompagnoient à *Matthieu Ory*. C'étoit

le nom de l'Inquiſiteur que le Cardinal de *Tournon*, Archevêque & Gouverneur de Lyon, avoit fait venir de Rome, pour veiller ſur les hérétiques. *Ory* ayant examiné les pieces avec *Bénoît Buatier*, Vicaire-Général du Cardinal, avertirent ce Prélat des erreurs du Médecin Navarrois. Le Cardinal de *Tournon* qui étoit alors dans un château au-deſſous de Vienne, écrivit au Lieutenant-Général de Dauphiné de faire les perquiſitions néceſſaires.

Comme on ne put cependant trouver d'indices aſſez forts pour faire arrêter *Servet*, *Arneys* eut ordre d'écrire à *Trie*, pour lui demander le Traité *De Chriſtianiſmi reſtitutione*. *Calvin* fit réponſe ſous le nom de ſon confident, & envoya plus de pieces qu'il n'en falloit pour convaincre le dogmatiſant Eſpagnol.

On commença le 6 Mars 1553, les procédures contre lui, & après les diverſes perquiſitions, il fut conclu que *Michel de Villeneuve*, Médecin, (c'eſt ainſi qu'il eſt appellé dans toutes les pieces du procès,) & *Balthazar Arnolet* ſon Imprimeur, ſeroient arrêtés pour répondre de leur foi. Sur les ſix heures du ſoir *Arnolet* fut conduit dans les priſons de l'Archevêché, & dans le même temps le Vice-Baillif ou Juge de la Ville ſe tranſporta chez M. de *Maugiron*, Lieutenant-Général de Dauphiné, où étoit *Michel de Villeneuve*, *ſervant ledit Seigneur dans ſa maladie*. Il ſe ſervit d'un ſtratagême pour le faire entrer en priſon. Il lui dit qu'il y avoit au Palais Delphinal pluſieurs priſonniers malades & bleſſés, & qu'il le prioit de vouloir bien venir les viſiter avec lui. *Servet* le ſuivit ſans ſe douter de rien. Pendant qu'il faiſoit ſa viſite, le Vice-Baillif envoya prier le Grand-Vicaire de venir le joindre. Dès qu'il fut arrivé, ils déclarent au Médecin qu'ils le conſtituoient priſonnier, pour répondre aux informations faites contre lui. Ils ordonnerent cependant au Geolier de le traiter honnêtement & par eſtime pour ſon habilité dans la Médecine, & par égard pour ceux qui s'intéreſſoit à ſon ſort. On lui permit de voir quelques-uns de ſes amis, & d'avoir ſon domeſtique.

Servet, voyant ſa vie entre les mains d'un Inquiſiteur, ſongea à la mettre en ſûreté, & il exécuta ſon deſſein après le ſecond interrogatoire. Il y avoit dans la priſon un jardin avec une plate-forme, qui regardoit ſur

la cour du Palais où l'on rend la juſtice. Au-deſſus de la plate-forme étoit un toit, d'où l'on pouvoit deſcendre au coin d'une muraille, & delà ſe jetter dans la cour. Quoique le jardin fut ſoigneuſement fermé, on en permettoit quelquefois l'entrée à des priſonniers au-deſſus du commun, ſoit pour ſe promener ou pour d'autres néceſſités; *Servet* y étoit entré la veille, & avoit tout bien examiné. Le 7 Avril, il ſe leva à quatre heures du matin & demanda la clef au Geolier, qui alloit faire travailler à ſes vignes. Celui-ci le voyant en bonnet de nuit & en robe de chambre ne ſoupçonna pas, qu'il fut tout habillé ni qu'il eut ſon chapeau caché ſous ſa robe. Il lui donna la clef, & ſortit quelque temps après avec ſes ouvriers. Lorſque *Servet* les crut aſſez éloignés, il laiſſa au pied d'un arbre ſon bonnet de velour noir, & ſa robe de chambre fourrée, ſauta de la terraſſe ſur le toit, & parvint juſque dans la cour ſans ſe faire le moindre mal. Il gagna promptement la porte du Pont du Rhône, peu éloignée de la priſon, & paſſa dans le Lyonnois. On ne s'apperçut de ſon évaſion, que plus de deux heures après. On fit de grandes perquiſitions pour le découvrir; on écrivit même aux Magiſtrats de Lyon & des autres Villages, où l'on préſuma que *Servet* auroit pu ſe retirer; mais toutes les recherches furent inutiles.

On a cru que le Vice-Baillif, intime ami de *Servet*, favoriſa ſon évaſion; mais on n'en a point de preuves certaines. Le Geolier ne fut pas non plus complice de ſa fuite. On continua néanmoins le procès commencé, & le 17 Juin il fut condamné à être brûlé vif à petit feu. Le même jour la ſentence fut exécutée en effigie. On mit la figure du Médecin dans un tombereau avec cinq balles de ſes Livres, & l'on ne fit qu'un bucher de l'effigie de l'Auteur & des exemplaires de ſes Ouvrages.

Servet n'avoit jamais été dans la diſpoſition de riſquer ſa vie pour ſes ſentimens. Il chercha dans ſon premier & dans ſon ſecond interrogatoire à donner le change à ſes Juges. Il s'y prit avec tant d'artifice, qu'ils n'auroient guere pu le condamner à quelque grande peine, ſur les pieces qu'ils avoient en main. Il ſe diſtinguoit de *Servetus* comme un homme qui lui étoit

inconnu, & il déſavouoit tout ce qui avoit été imprimé ſous le nom de ce *Servetus*. Les Lettres à *Calvin* étoient un violent prejugé ; mais il l'affoibliſſoit, en diſant qu'il n'avoit ſoutenu les propoſitions controverſées dans ſes Épitres que par voie de diſpute, & qu'il étoit prêt à ſe ſoumettre à toutes les déciſions de l'Égliſe. Il eſt vrai que cette ſoumiſſion ne devoit guere paroître ſincere. Outre les erreurs de *Servet* ſur la Trinité & ſur le Baptême, il y avoit dans ſon Livre des choſes contre l'autorité du Pape, la Meſſe, le Sacrement de l'Autel, & d'autres erreurs qui ſeules auroient ſuffi alors pour le faire brûler. La ſentence des Juges Eccléſiaſtiques ne fut prononcée que le 23 Décembre 1553, c'eſt-à-dire, ſix mois après celle du Vice-Baillif. Elle le déclaroit hérétique, confiſquoit ſes biens & ordonnoit que ſes Livres ſeroient brûlés. M. l'Abbé d'*Artigny*, qui a inſtruit le Public de toute cette procédure a orné le ſecond volume de ſes *Mémoires* de cette ſentence ; ainſi que d'un grand nombre de pieces, qui répandent beaucoup de jour ſur cette partie de l'hiſtoire de *Servet*.

Le bûcher ſe préſentant ſans ceſſe devant les yeux de ce malheureux Anti-Trinitaire, il erra pendant trois ou quatre mois en Suiſſe & en Italie. Enfin, la Providence qui vouloit effrayer par ſon ſupplice, les téméraires, qui tentent de renverſer ſes Autels, permit qu'il ſe retirât à Geneve. *Calvin* bilieux & ardent, autant qu'un Théologien Hétérodoxe peut l'être, & opiniâtre dans ſes haines ainſi que dans ſes erreurs, apprit que *Servet* étoit dans la Ville. Ce nom réveilla tous ſes reſſentimens. Il engagea le premier Syndic à le faire mettre en priſon ; il fut arrêté le 13 Août. On trouva ſur lui quatre-vingt-dix-ſept pieces d'or, une chaîne du même métal qui péſoit environ vingt écus, & ſix bagues d'or.

Il falloit que quelqu'un pourſuivit ce malheureux pour le mettre en juſtice. *Calvin* n'oſant faire ce perſonnage lui-même, & cherchant à venger ſes injures particulieres, ſans compromettre ſa réputation, ſe ſervit du miniſtere d'un étudiant nommé *Nicolas de la Fontaine*. Le 14 Août *Servet* comparut pour la premiere fois, & la *Fontaine* demanda qu'il répondît ſur trente-huit Articles, qui devoient ſervir à ſa condamnation.

La plupart regardoient la doctrine. Il y en avoit un touchant les injures que *Servet* avoit dites à *Calvin* dans ſes Livres ; le priſonnier répondit qu'il n'avoit uſé que du droit de repréſaille. La *Fontaine* produiſit auſſi contre lui un Manuſcrit & un Livre imprimé ; *Servet* reconnut être l'Auteur de l'un & de l'autre ; mais il aſſura que le Manuſcrit n'avoit point été imprimé, & qu'il s'étoit contenté de l'envoyer à *Calvin*, environ ſix ans auparavant, pour ſavoir ce qu'il en penſoit. Enfin après divers intérogatoires & l'exhibition de ſes autres Livres, *Calvin* diſputa le 21 Août avec *Servet* ſur le véritable ſens des mots de *Perſonne* & d'*Hypoſtaſe* ; & cette diſpute ne ſervit pas à calmer ſon ennemi. Les Juges lui accorderent cependant de l'encre & du papier, comme il l'avoit demandé, & il s'en ſervit le lendemain pour préſenter une Requête aux Syndics de Geneve.

Le but de cette Requête étoit 1°. de montrer l'abus des Loix pénales contre les Hérétiques. Il expoſoit 2°. que les erreurs qu'on lui attribuoit n'avoient pas été enfantées dans le territoire de Geneve, & que depuis qu'il y étoit, il n'avoit pas été ni perturbateur ni ſéditieux. Il demandoit 3°. un Procureur qui ſuppléât à ſon ignorance des coutumes & de la façon de procéder du pays. *Voyez les pieces originales ci-après.*

Cette Requête paroiſſoient très-juſte en certains points ; il n'obtint cependant rien. Il ne s'agit point d'examiner les raiſons & les faits qu'il allegue contre les loix pénales. Mais *Servet* avoit raiſon de ſe plaindre, de ce qu'on l'avoit empriſonné à Geneve. Il n'étoit point ſujet de la République, il n'avoit point été ſurpris en faiſant rien de contraire aux loix, & par conſéquent les Magiſtrats de Geneve n'avoient aucun droit ſur lui. Ce qu'il avoit fait ailleurs n'étoit pas de leur reſſort, & ils ne pouvoient ſans injuſtice retenir un étranger, qui paſſoit par leur Ville & qui s'y étoit tenu tranquille. D'ailleurs, quoi de plus juſte & de plus équitable que d'accorder à un tel priſonnier un Avocat pour défendre ſa cauſe.

Le 23 Août il parut trente-huit nouveaux Articles, ſur leſquels le Procureur-Général demanda, que le Priſonnier fût interrogé & qu'il répondît affirmative-

ment, ou négativement. Ces Articles étoient précédés d'un préambule, qui tendoit à prouver que *Servet* méritoit la mort. Le Procureur-Général remontre aux Juges que *Servet* varioit dans ſes réponſes ; qu'elles étoient pleines de menſonges, & qu'il ſe moquoit de Dieu & de ſa parole, en alléguant, corrompant, & détournant fauſſement les paſſages de la Sainte Ecriture, *pour couvrir ſes blaſphêmes & éviter punition.* On cite contre lui les loix des Empereurs, qui ont condamné les Hérétiques à la mort. On dit qu'il eſt dans le ſentiment des Anabaptiſtes, qui ôtent le droit du glaive au Magiſtrat. Enfin le Procureur-Général conclud, que puiſque le Priſonnier fait *ſi bien mentir*, on ne doit point lui donner un Procureur comme il le demande ; que cela eſt défendu par le Droit, & qu'on ne l'a jamais accordé à de pareils Séducteurs. *Servet* déclara le même jour qu'il perſiſteroit dans ſa croyance, à moins que l'on ne lui démontrât la fauſſeté de ſa doctrine. Mais comment éclairer un opiniâtre & un enthouſiaſte ! C'étoit dire qu'il ne vouloit pas ſe retracter.

Le 31 Août, les Syndics & le Conſeil de Geneve reçurent une Lettre du Vice-Baillif de Vienne & du Procureur du Roi de la même Ville, datée du 26, par laquelle ils les remercioient de leur avoir fait ſavoir, que *Servet* avoit été arrêté & empriſonné à Geneve. Ils les prioient de leur renvoyer le Priſonnier, afin qu'on exécutât la ſentence rendue contre lui. Leur Lettre, accompagnée d'une copie de cette ſentence, fut portée par le Viguier ou Capitaine du Palais Royal de Vienne. Le même jour *Servet* ayant comparu de nouveau, on fit entrer ce Capitaine, on demanda au Priſonnier s'il le connoiſſoit ; il répondit qu'oui, & qu'il avoit été deux jours ſous ſa garde. On lui demanda enſuite s'il aimoit mieux demeurer à Geneve entre les mains de MM. du Conſeil, ou retourner à Vienne avec le Geolier qui l'étoit venu chercher. *Servet* ſe jetta à terre fondant en larmes, & dit qu'il ſouhaitoit être jugé par les Magiſtrats de Geneve.

Ce commerce de Juges d'une Ville Calviniſte avec ceux d'une Ville Catholique, dans un temps où ce commerce faiſoit horreur, prouve quel étoit le but des Magiſtrats de Geneve & de celui qui les faiſoit agir.

Pourquoi donner avis à Vienne, qu'on tenoit *Servet*, ſi on n'avoit pas intention de le livrer ? Les Juges de Vienne avoient-ils fait quelque requiſition ? N'y avoit-il pas de la cruauté, à propoſer au Priſonnier d'opter entre demeurer à Geneve, ou d'être livré à la Juſtice de Vienne ? Quelle queſtion de demander à un homme, s'il veut aller être brûlé à petit feu ! N'étoit-ce pas le mettre dans la néceſſité de ſe ſoumettre à une Juriſdiction, qui n'avoit naturellement aucun droit ſur lui ? C'étoit vraiſemblablement le but qu'on ſe propoſa, pour légitimer des procédures, qui dans leur origine étoient très-iniques.

Le premier Septembre, *Servet* refuſa par généroſité de nommer les Créanciers qu'il avoit en France, pour ne pas enrichir ſes ennemis & expoſer ſes amis. Il reparut de nouveau devant ſes Juges à diverſes repriſes, & le 15 Septembre il repréſenta une nouvelle Requête, dans laquelle il expoſoit tout ce qu'il ſouffroit dans la priſon, & demandoit ſur-tout que ſa cauſe fût renvoyée au Conſeil des Deux Cents. On croit que cette idée lui fut ſuggérée par les ennemis de *Calvin*, qui contribuerent, autant & plus que lui, à la perte de *Servet*. Ce malheureux ſe croyant appuyé ne garda aucune meſure ni avec *Calvin*, ni avec ſes Juges. Se flattant de triompher du Réformateur, par le crédit du parti qui lui étoit oppoſé, il fut la victime de ſa préſomption. C'eſt le nœud de la conduite qu'il tint à Geneve, ſi différente de celle qu'il avoit tenue à Vienne. Il fut auſſi roide & auſſi inflexible avec les Juges Génevois, qu'il avoit été ſouple & pliant avec les Magiſtrats Dauphinois. La faute capitale que ſes faux amis lui firent commettre ; fut de l'engager à braver la Juſtice & ſes Juges, dans la confiance qu'il n'y avoit rien à craindre pour ſa vie. Il ne voulut point retracter ſes blaſphêmes contre la Trinité, qu'il appelloit avec une impiété horrible ; un *Cerbere à trois têtes*. Il perſiſta dans ſon abominable ſyſtême *Dieu eſt tout*. Il dit de groſſes injures à *Calvin*. Le 22 Septembre il préſenta une Requête pour demander qu'il fût puni comme calomniateur ; & il revint bientôt à la charge par des plaintes non moins graves. Le Réformateur ſe voyant dans la néceſſité de ſe perdre lui-même, ou de s'oppoſer à tout

ce qui pouvoit favoriſer *Servet*, ne balança point, & pourſuivit ſon ennemi avec le dernier acharnement.

Comme le procès de ce Médecin étoit de la derniere importance, les Magiſtrats de Geneve conſulterent les Cantons Suiſſes Proteſtans. Ils leur envoyerent le *Chriſtianiſmi reſtitutio*, avec les écrits de *Calvin*, & les réponſes du Priſonnier; & ils demanderent en même temps le ſentiment de leurs Théologiens ſur cette affaire intéreſſante. Toutes les réponſes tendoient à exhorter MM. de Geneve à reprimer *Servet* & à empêcher ſes erreurs de ſe répandre.

Enfin le jour de ſa condamnation arriva le 26 Octobre. On prononça la ſentence, qui le condamnoit au bûcher. Dès que le Navarrois l'eut entendue, il parut tout interdit & ſans mouvement, puis il pouſſa de grands ſoupirs, & il cria à la maniere des Eſpagnols, *miſéricorde*, *miſéricorde*.

Deux heures avant ſa mort, il demanda à parler à *Calvin*. Ce Théologien ſe rendit dans la priſon accompagné de deux Magiſtrats; *Servet* lui demanda pardon. C'étoit une baſſeſſe dont il auroit pu ſe diſpenſer, ſur-tout ſi la Religion ne lui inſpira pas cette démarche, comme on n'en peut douter. *Calvin* lui répondit, qu'il n'avoit jamais penſé à venger ſes injures perſonnelles. Qu'il y avoit ſeize ans qu'il tâchoit de le faire revenir de ſes erreurs; que dans cette vue il lui avoit écrit avec beaucoup de douceur; & qu'il n'avoit ceſſé de lui donner des marques de ſon affection, que lorſqu'il avoit vu qu'il ſe déchainoit contre lui, parce qu'il l'avoit repris avec quelque liberté. Il exhorta *Servet* à demander pardon à Dieu, de ce qu'il avoit entrepris de détruire les trois hypoſtaſes de ſon eſſence, & de l'avoir appellé un *Cerbere à trois têtes*, s'il y avoit une diſtinction réelle entre le Pere, le Fils, & le Saint-Eſprit, &c. Ses exhortations étant inutiles, *Calvin* ſe retira, non ſans quelque plaiſir de voir ſon obſtination. On prétend même qu'il ſourit, lorſqu'il le vit paſſer pour aller au bûcher.

Farel accompagna *Servet* au ſupplice, & il eut bien de la peine à lui faire dire, qu'il ſouhaitoit que le Peuple pria Dieu pour lui. C'eſt ainſi que ce malheureux expira au milieu des flammes le 25 Octobre 1553.

ſans parler, & ſans donner aucune marque de repentir. Remarquons que cet Hérétique fut brûlé, à la pourſuite d'un autre Hérétique, qui auroit péri comme lui, s'il avoit oſé paſſer en France.

« *Calvin* & les Miniſtres Proteſtans, (dit M. l'Abbé » *Pluquet*, *Mémoires pour ſervir aux égaremens de* » *l'Eſprit humain*, Tome I. p. 332.) qui avoient établi » pour baſe de la Réforme, que l'Ecriture étoit ſeule » la regle de notre foi, que chaque particulier étoit le » Juge du ſens de l'Écriture, *Calvin*, dis-je, & les Mi- » niſtres Proteſtans faiſoient brûler *Servet* qui voyoit » dans l'Écriture un ſens différent qu'ils y voyoient; » ils firent brûler *Servet*, qui ſe trompoit groſſiere- » ment ſur un dogme fondamental, mais qui pou- » voit ſans crime ne pas déférer au jugement des Mi- » niſtres & de *Calvin*, puiſqu'aucun d'eux ni leurs con- » ſiſtoires n'étoient infaillibles, & que ce n'eſt point » à eux que Dieu a dit, *qui vous écoute m'écoute.* »

» *Calvin* oſa faire l'apologie de ſa conduite envers » *Servet*, & entreprit de prouver qu'il falloit faire » mourir les Hérétiques. »

» *Lelio Socin* & *Caſtalion*, écrivirent contre *Calvin*, » & furent refutés à leur tour par *Théodoſe de Beze.* »

» Et cependant les Réformateurs, les Miniſtres ſe » ſont déchaînés contre les rigueurs qu'on exerçoit » contre eux dans les Etats Catholiques, où l'on ne » puniſſoit les Proteſtans, que parce qu'ils étoient con- » damnés par une autorité infaillible, par l'Égliſe. Voilà » à quoi ne font pas aſſez d'attention ceux qui pré- » tendent excuſer *Calvin*, ſous prétexte qu'il n'avoit fait » qu'obéir aux préjugés de ſon ſiecle ſur le ſupplice » des Hérétiques. D'ailleurs, il eſt certain que *Calvin* » auroit traité *Bolſec* comme *Servet*, s'il avoit oſé. Ce- » pendant *Bolſec* ne penſoit ſur la Prédeſtination, que » comme penſoient beaucoup de Théologiens Luthé- » riens. Ce n'étoit donc point la nature des erreurs de » *Servet*, qui avoit allumé le zele de *Calvin*. *Bayle* » eſt beaucoup plus équitable ſur cet Article, que ſon » continuateur. »

M. l'Abbé *Pluquet* renvoyé le Lecteur à la Note F, de l'Article *Beze*, du *Dictionnaire critique de Bayle*. Cette remarque roule ſur le Livre *De puniendis*

Hæreticis. Comme elle eſt curieuſe, nous croyons devoir la rapporter ici.

« On ne peut nier que la crainte du dernier ſupplice » n'ait beaucoup de force pour faire taire ceux qui au- » roient des doutes à propoſer contre la Religion domi- » nante, & pour maintenir l'unité de communion exté- » rieure ; mais il en va du dogme qui autoriſe cette » pratique, comme de l'invention des bombes & des » carcaſſes, & de toutes ſortes de machines de guerre. » Ceux qui s'en ſervent les premiers en retirent de » grands avantages ; & pendant qu'ils ſont les plus » forts cela va le mieux du monde : mais quand ils ſont » les plus foibles, on les accable de leurs propres in- » ventions. Si le parti de *Beze* avoit été le plus fort » par-tout le monde, & s'il avoit été aſſuré de ſe mainte- » nir toujours dans ſa ſupériorité, le dogme *De puniendis Hæreticis* auroit rendu de grands ſervices, & eut » reprimé le zele ou l'humeur bouillante des Novateurs ; » mais comme à un quart de lieu de Geneve, on étoit » ſous le caprice du plus fort, & qu'on ne ſavoit pas » ſi Dieu permettroit que la ſecte de *Socin* devint ſu- » périeure, il y avoit beaucoup d'imprudence à ſoute- » nir que les Magiſtrats doivent infliger la peine de » mort aux Hérétiques. Le profit préſent ne nous doit » pas ſi fort éblouir qu'il nous empêche de ſonger aux » ſuites ..... Je ne parle pas des autres raiſons qui » peuvent combattre ce dogme ; je ne m'arrête qu'à » celle de l'utilité alléguée par l'Hiſtorien de *Théodore* » de *Beze*. Cette utilité eſt bien peu de choſe, en com- » paraiſon du mal que le Livre *De puniendis Hæreticis* » produit tous les jours ; car dès que les Proteſtans » ſe veulent plaindre des perſécutions qu'ils ſouffrent, » on leur allegue le droit que *Calvin* & *Beze* ont re- » connu dans les Magiſtrats. Juſqu'ici, on n'a vu per- » ſonne, qui n'ait échoué pitoyablement à cette objec- » tion *ad hominem*. »

C'eſt en effet une des plus étranges contradictions, que de ſe plaindre d'être perſécuté pour cauſe de Religion, & de prétendre être en droit de perſécuter les autres. Il eſt vrai que *Servet* doit être diſtingué des autres Hérétiques. Les Calviniſtes ne détruiſent que quelques points de la Religion, au lieu que l'enthouſiaſte

Eſpagnol renverſoit le Chriſtianiſme de fond en comble. Car ſi JESUS-CHRIST n'eſt pas Dieu, comme il vouloit le prouver, le Mahométiſme eſt préférable à la Religion Chrétienne, ainſi qu'*Abbadie* l'a démontré dans ſon *Traité de la Divinité de* JESUS-CHRIST. Adorons donc les deſſeins de Dieu dans le ſupplice de *Servet*. Il permet quelquefois que les méchans prévalent contre d'autres méchans, pour inſtruire les gens de bien.

D'ailleurs la lecture des Ouvrages de *Servet*, découvre en lui indépendamment de ſes erreurs, un caractere abominable. Je ne parlerai que de ſes invectives contre ceux qui admettent le Dogme de la Trinité, elles ſont au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Ni la groſſiereté de ſon ſiecle, ni la perſuaſion, où il étoit qu'on repréſentoit fauſſement la Divinité, ne peuvent excuſer un langage auſſi odieux, & auſſi outrageant contre un Myſtere, reſpecté par toute l'Égliſe Chrétienne. Il n'eſt pas plus modéré quand il parle du Pape. Selon lui, le Pontife Romain eſt l'*Antechriſt*, *la bête à qui le Dragon a donné ſa puiſſance*; Rome eſt la *Babylone*, le ſiege ancien de *Satan*, où la bête ſuit encore les mêmes pratiques idolâtres qu'autrefois. Il oſe dire que les pratiques des Mahométans ſont préférables à celles de Rome; & ſous prétexte que la Trinité eſt une invention des Papes, il s'épuiſe en injures les plus violentes & les plus atroces. Que penſer d'un homme, qui vivoit à Vienne dans une Religion dont il fait un ſi affreux portrait, qui peut-être participoit à ſes adorables Myſteres, & qui dans les interrogatoires qu'il ſubit, proteſtoit qu'il ſe ſoumettoit aux déciſions de l'Égliſe? C'étoit certainement, ou un ſcélérat hypocrite, ou un fou orgueilleux, dévoré de l'envie de ſe faire valoir par la ſingularité de ſes idées. Quant à la folie, il eſt difficile de ne pas la reconnoître en lui, quand on a lu ſes Ouvrages. C'eſt un fatras d'impiétés obſcures & d'égnimes inexplicables, qui ne pouvoient guere ſortir que d'un cerveau dérangé.

Le Chevalier *Lubiéniski* a rapporté dans ſon Hiſtoire des *Anti-Trinitaires* de Pologne un ſermon prononcé par *Servet*, lorſqu'il étoit ſur le point de mourir. Mais M. *Simon*, dans ſa *Réponſe à quelques Théologiens de Hollande*, a prétendu que ce diſcours étoit une piece ſuppoſée.

Les Savans ne ſont pas d'accord non plus ſur les talens de *Servet*. M. l'Abbé d'*Artigni* en fait un portrait très-avantageux, & ajoute, que s'il eut fait un bon uſage de ſes talens, on ne pourroit ſans injuſtice lui refuſer une place diſtinguée parmi les enfans devenus célebres par leurs études. M. *Simon* ne paroît pas avoir une ſi haute idée du ſavoir de *Servet*. Il paroît manifeſtement, (dit-il, dans le Livre déja cité) par les Livres de cet Auteur, « qu'il avoit bien de la peine » à écrire en Latin; & ce qu'il y cite de Grec & » d'Hébreu eſt ſi peu de choſe, qu'on n'en peut pas » conclure, qu'il ait été habile dans ces deux langues. » Auſſi eut-il honte lui-même d'avoir fait de ſi pitoyables » Livres ſur la Trinité. Il les retracte dans la Préface » qui eſt à la tête de ſes Dialogues touchant la Tri- » nité. » Il eſt certain, & nous l'avons déja aſſez fait ſentir, qu'il écrivoit d'une maniere barbare, & que s'il avoit quelques connoiſſances, cette gloire étoit bien affoiblie par la bizarrerie de ſon eſprit. On a cependant voulu lui faire honneur de la découverte de la circulation du ſang, mais telle eſt l'importance de cette découverte, que quiconque a écrit anciennement quelque choſe qui y ait du rapport, a trouvé des érudits fanatiques, qui ont voulu abſolument la lui attribuer.

SPIRITUALITÉ DE L'AME.

Preuves de cette vérité.

Le Matérialiſte ne combat la ſpiritualité de l'ame, que parce qu'elle ne s'accorde pas avec la corruption de ſes mœurs. Il n'a aucune preuve contre cette vérité; il n'allégue que des doutes. Qui ſait, dit-il, ſi la penſée n'eſt point une des propriétés inconnues de la matiére. Voilà toute ſa ſcience.

I. On ne connoît les choſes que par les idées qu'on en a. Or l'idée de la matiere ne m'offre qu'un compoſé de parties, qui eſt diviſible & figuré, qu'une ſubſtance longue, large & profonde. Or la penſée ne ſouffre ni parties, ni figures, ni couleurs, ni ſuperficies, ni côtés, ni mouvement.

II. L'ame penſe. La penſée ne peut ſortir de la matiere, ni comme eſſence, puiſque tout être matériel ne penſe pas; ni comme propriété, puiſqu'on n'en conçoit point d'autres, que les diverſes combinaiſons de ſes parties; tout être matériel eſt borné à un lieu : la penſée les franchit tous.

III. Nous avons des idées abſtraites, purement intellectuelles, comme les idées de l'être, de l'ordre, du poſſible, du bien & du mal. Ces idées pures excluent toute image ſenſible; donc elles ſuppoſent néceſſairement un principe ſimple & purement ſpirituel.

IV. Nous avons une conſcience, témoin inévitable, & juge incorruptible de nos actions. De-là, les remords, les troubles, & la frayeur ſur le crime, operé même en ſecret; delà un retour de ſatisfaction ſur le bien qu'on a fait. Il y a donc en nous une loi connue & un jugement forcé. Tout jugement ſuppoſe une connoiſſance de la loi & de la rélation de nos œuvres à cette regle; & tout cela ne peut être que dans une intelligence, dans un eſprit.

V. Je ſens que mon ame eſt libre. Je veux ou ne veux pas. Je choiſis, je délibere, je me determine à mon gré. On ne peut violenter que mon corps; or tout être matériel eſt incapable de reflexion, de délibération & de choix. Il n'a que l'indifférence paſſive. L'ame eſt donc ſpirituelle, c'eſt-a-dire, une ſubſtance ſimple, un être réel, independant & ſupérieur à la matiere. Répondons aux chicanes.

Connoît-on aſſez la matiere pour en exclure la faculté de penſer ?

Reponse. Oui, la matiere, ſelon ſon eſſence & ſon idée, eſt une ſubſtance ſolide, diviſible, capable de mouvement & de figures; on n'y conçoit que cela, & la penſée, le deſir, le doute rejettent tout cela. Otez à la matiere ces propriétés aſſignées, vous n'en concevez plus: ôtez-les à l'eſprit, il n'en eſt que plus pur. Mais l'Incrédule connoît-il lui-même aſſez la matiere, pour prononcer que la penſée peut être une de ſes propriétés ? Eſt-il néceſſaire de pénétrer dans le fond de la nature pour en juger ? Les idées qu'on en a, & les épreuves qu'on fait, ne ſuffiſent-elles pas pour prononcer ? L'or n'eſt pas l'eau, par exemple; par des ſuppoſitions aveugles on confondroit, on renverſeroit tout.

L'ame peut-être un atôme ſubtil, inviſible, mais toujours materiel.

REPONSE. On en diroit autant de Dieu. Un atôme matériel a une ſurface, des côtés, des parties, des figures; ce que n'a point une idée, un deſir. Un atôme penſant auroit donc autant de penſées que de parties, & juſqu'à l'infini : il faudra encore que les parties ſe replient ſur elles-mêmes comme les penſées : cela eſt impoſible ! Une partie ne peut devenir l'autre, ni ſe répéter. Enfin, l'atôme penſeroit ou par le repos ou par le mouvement; ni l'un ni l'autre ne peut former un raiſonnement, un vouloir.

On conçoit bien l'union de deux parties de la matiere, mais non l'union d'un eſprit à une portion de matiere dont-il dépendroit.

REPONSE. Cette union eſt cependant viſible : mais elle ſuppoſe la volonté abſolue du Créateur qui a fixé cet état, en voulant que l'ame ait des perceptions & des ſentimens, à l'occaſion des mouvemens du corps, & que le corps reçoive ſes mouvemens, ou de l'empire de l'ame, ou à l'occaſion des ſenſations de l'ame. Vraiment, il eſt bien plus incompréhenſible de ſuppoſer une matiere qui penſe & delibere.

Nos idées ne ſont que des tableaux materiels, ſemblables à ceux qui ſont tracés au fond de l'œil.

REPONSE. 1°. Sans l'ame qui anime l'œil, qui reçoit les traces venues des objets, l'œil raſſembleroit à une pierre polie qui ne voit rien. 2°. Nous avons des idées indépendantes de toute ſenſation. 3°. Ces images matérielles ne ſeroient que des êtres ſéparés & paſſifs comme les grains des ſables; ils ne formeroient ni idées ni jugemens.

Les animaux penſant, raiſonnent avec une ame matérielle : pourquoi l'homme matériel ne raiſonneroit-il pas ?

REPONSE. Les bêtes n'ont qu'un inſtinct & des ſenſations. Leur différence d'avec l'homme eſt infinie. 1°. Ils ne connoiſſent, ni Dieu, ni le vrai, ni le bien, ni le mal moral. 2°. Ils n'ont rien inventé de nouveau. Ils font bien ce qu'ils font; mais ils y ſont fixes : ils le font ſans réflexion. Ceux qui paroiſſent le moins ſont les plus induſtrieux, comme l'araignée & l'abeille. Ils ne

ſuivent que la loi que le Créateur leur a donnée. Ils font tout convenablement, ſans connoître la convenance. Tout montre en eux la ſageſſe de Dieu; rien n'indique leur intelligence. On plie les animaux par des ſignes & des coups; mais on ne peut les inſtruire par principes; & il faut toujours monter les cordes de l'inſtrument ſur le même ton.

TOLAND.

Notice raiſonnée de ſes Ouvrages, & idée de ſon caractere.

Jean Toland, né en 1670, dans un Village nommé Redeaſtle, en Irlande, paſſa long-temps pour le fils d'un Prêtre Catholique; & la prétendue illégitimité de ſa naiſſance fut une ſource d'injures pour ſes ennemis. L'Auteur de ſa vie a voulu détruire ce reproche par une atteſtation de trois Franciſcains, Irlandois, datée de Prague en Bohême du 2. Janvier 1708. Ils déclarent qu'il deſcendoit d'une noble & ancienne famille d'Irlande. On a attaqué cette atteſtation & on l'a défendue: temps perdu de part & d'autre. Qu'importe que *Toland* ait été batard ou légitime? Ce ſont ſes mœurs & ſa conduite qu'il faut étudier, & s'il manqua de probité & de vertu, fut-il né d'un Prince, les atteſtations des Cordéliers ne ſcauroient rétablir ſa mémoire.

Ses parens étoient Catholiques Romains. Il nous apprend lui-même, que *dès le berceau il avoit été élevé dans la ſuperſtition & l'idolâtrie la plus groſſiere; mais que graces à Dieu ſa raiſon aidée de quelque autres perſonnes, avoit été l'heureux inſtrument de ſa converſion; car il n'avoit pas encore ſeize ans, qu'il étoit déja auſſi zelé contre le Papiſme, qu'il l'a toujours été depuis.* Il n'avoit pas certainement de quoi ſe féliciter; car ayant ſecoué le frein, que l'autorité de l'Égliſe met à la liberté de penſer, il ne chercha plus qu'à ſe ſignaler par ſa hardieſſe. Après avoir étudié dans les Univerſités de Glaskow & d'Edimbourg, il paſſa à Leyde en 1690. Le jeune *Toland* étoit déja rongé du deſir de ſe diſtinguer à quelque prix que ce fut; défaut dont M. *Locke*, qui le protégeoit, s'apperçut aiſément. Il étudia deux ans l'hiſ-

toire Eccléſiaſtique ſous le ſavant Fréderic *Spanheim*, & retourna enſuite en Angleterre, très diſpoſé à faire la guerre.

Son premier coup d'eſſai contre la Religion eut pour objet les Eccléſiaſtiques, qu'il attaqua dans une Satyre violente intitulée : *La Tribu de Levi.* On lui oppoſa d'abord un Poëme Anglois ſous le titre de *Rapſache Vapulans*, où ſon cœur & ſon eſprit ſont peints avec les couleurs les plus noires, & peut-être les plus vraies. Le genre ſatyrique ne lui ayant pas réuſſi, il ſe tourna du côté du genre impie ; & il publia à Londres in-8°. en 1696, un Ouvrage infame, où il entreprit de prouver qu'il n'y a point de myſtere dans la Religion Chrétienne.

Le titre de ce livre eſt : *La Religion Chretienne ſans myſteres, ou traité dans lequel on fait voir, qu'il n'y a rien dans l'Évangile de contraire à la raiſon ni qui ſurpaſſe ſes lumieres, & qu'il n'y a point de dogme du Chriſtianiſme qui puiſſe être appellé proprement myſtere.* Toland ſoutint, que le nom de *myſtere* ſe prend toujours dans le nouveau Teſtament pour une choſe intelligible en elle-même ; mais que l'on ne peut connoître que par une révélation particuliere. Pour prouver cette Theſe, il examine tous les paſſages, où le terme de myſtere ſe trouve ; & il prétend montrer, qu'il ſe prend pour l'*Évangile* ou la Réligion Chrétienne en général, conſidérée comme une diſpenſation entierement cachée aux Gentils, & fort imparfaitement connue aux Juifs, dans ſon établiſſement.

Il s'efforce de montrer, en ſecond lieu, que certaines vérités particulieres, revelées occaſionnellement aux Apôtres ſont nommées des *myſteres manifeſtés*, c'eſt-à-dire, des ſecrets dévoilés. Il veut prouver en troiſieme lieu, que le terme de *myſtere* ſe prend pour toutes choſes couvertes du voile des paraboles ou de tours énigmatiques.

Il remarque encore, que comme dans la nature nous ne donnons le nom de *myſtere*, ni aux choſes qui nous ſont pleinement inconnues, ni à celles dont nous ne pouvons nous faire une idée complette, on doit parler de la même façon de la Religion ; puiſque toutes les vérités revelées de la Religion Chrétienne peuvent être rendues auſſi claires & auſſi comprehenſibles, que les choſes

choſes naturelles, qui entrent dans la ſphere de notre intelligence.

On voit que les raiſons de M. *Toland* n'ont pas autant de clarté, qu'il voudroit en donner à nos myſteres. Les Libraires de Londres ayant envoyé des Exemplaires de ſon Livre en Irlande, il n'y fit pas moins de bruit qu'en Angleterre. Les clameurs augmenterent par l'arrivée de l'Auteur en 1697, & ſur-tout par ſes propos hardis. « Pour parler librement & ſans réſerve, (écrivoit M. *Molineux*, célebre Mathématicien d'Irlande, » à M. *Locke*) il me ſemble, que depuis ſon arrivée » dans cette Ville, ſa conduite n'a pas été prudente. » Il a excité contre lui les cris de tous les partis; non » pas tant encore par la différence de ſes ſentiments, » que par ſes diſcours à contre-temps, & par affectation » à les répandre & à les ſoutenir. Les caffés & la table » ne ſont pas les endroits propres à s'entretenir ſérieuſement ſur les vérités les plus importantes. Et quand il » ſe mêle une teinture de vanité dans toute la converſation d'un homme, cela dégoûte bien des gens, qui » eſtimeroient autrement ſes talens & ſon érudition. »

L'Auteur & le Livre furent denoncés au Magiſtrat, & on l'excita vivement à punir un jeune étourdi, qui venoit ériger en Irlande une Ecole d'impiété. La Chambre des Communes de ce Royaume ordonna le 9. Septembre, que *le Livre intitulé* : La Religion Chrétienne ſans myſteres, *contenant pluſieurs doctrines hérétiques, contraires à la Foi, & à l'Égliſe établie en Irlande, ſeroit brulé publiquement par la main du Bourreau, & que l'Auteur* Jean Toland *ſeroit mis ſous la garde du Sergent d'armes, & pourſuivi en juſtice par le Procureur Général, pour avoir compoſé, & fait imprimer ledit Livre : comme auſſi que l'on préſenteroit une adreſſe aux Regents, pour qu'ils défendiſſent qu'on n'en apportât plus d'exemplaires dans le Royaume, & qu'on débitât ceux qui y étoient déja.*

L'Auteur ſe voyant pourſuivi vivement ſe ſauva en Angleterre avec précipitation. « M. *Toland* (écrivoit » M. *Molineux* à M. *Locke*) eſt enfin contraint d'aban» donner le Royaume. Ce pauvre homme par ſa conduite » imprudente, a excité contre lui un ſoulevement ſi » univerſel, qu'il étoit même dangereux d'être connu » pour lui avoir parlé une ſeule fois. Ceci a fait, que

» toutes les perſonnes qui ont quelque réputation à gar-
» der, évitoient ſa rencontre, de ſorte que ſur la fin il
» a manqué de pain, à ce qu'on m'a dit, & que per-
» ſonne ne vouloit le recevoir à ſa table. La petite
» bourſe, qu'il avoit apportée ici étant épuiſée, j'ai ap-
» pris auſſi qu'il s'étoit vu réduit à emprunter du tiers
» & du quart juſqu'à une piece de trente ſols, & qu'il
» n'a pu payer ni ſa perruque, ni ſes habits, ni ſa cham-
» bre. Enfin pour comble de malheurs, le Parlement eſt
» tombé ſur ſon Livre, l'a condamné, qu'il ſeroit brûlé par
» la main du Bourreau, que l'Auteur ſeroit mis ſous la
» garde du Sergent d'Armes, & pourſuivi par le Pro-
» cureur-Général. Sur quoi il s'eſt ſauvé d'ici, & per-
» ſonne ne ſçait de quel côté il a pris ſa route. »

Dès que *Toland* fut arrivé à Londres, il publia ſa juſtification ſous ce titre : *Apologie de M.* Toland, *contenue dans une Lettre écrite par lui-même, à un Membre de la Chambre des Communes d'Irlande, la veille du jour que ſon Livre fut condamné au feu, avec une Préface qui explique le ſujet qui la lui a faite écrire.* Cette Apologie fut comme ſont toutes celles de ce genre. Les torts de l'Auteur incrédule n'en firent que plus d'éclat. Les opinions commençant à ſe répandre, la convocation du Clergé en demanda la condamnation dans un Mémoire préſenté aux Évêques en 1700. « Pour témoigner du zele dans
» ces matieres de Religion (dit *Burnet*, dans ſes *Mémoi-*
» *res hiſtoriques de la Grande Bretagne*, Tom. V, p. 57
» & ſuivantes, la Chambre baſſe réſolut de procéder
» contre les mauvais Livres. Elle commença par le
» *Chriſtianiſme ſans myſteres*, Ouvrage d'un certain *To-*
» *land*, homme d'un eſprit hardi & inconſidéré, qui ſe
» donnoit pour Socinien, mais que l'on croyoit ſans
» aucune Religion. On tira quelques propoſitions de ce
» Livre ; mais on le fit avec ſi peu de jugement, qu'on
» omit les plus mauvaiſes ; & que celles qu'on choiſit,
» quoique très condamnables dans les vues de l'Auteur,
» étoient néanmoins ſuſceptibles d'un bon ſens. Cette
» cenſure fut envoyée aux Évêques, » qui ne croyant pas que la Chambre baſſe eut le don de faire juger les Livres, laiſſa entiérement tomber cette affaire.

Les perſécutions ne corrigerent pas M. *Toland* ; il mit au jour en 1699 un Poëme, intitulé : *Clitor* ou la *force de*

l'Éloquence. Cet Ouvrage respire l'irréligion. Il courut quelque temps en Manuscrit. L'Auteur veut y prouver tout le pouvoir de l'Éloquence, même en matiere de Religion. « Je ne prétends pas m'arrêter là, dit-il; » tous les Imposteurs sacrés de toutes les Religions se» ront opposés à mes traits : soit qu'ils tachent leur or» gueil sous un habit noir, soit qu'ils déguisent leur » fourberie sous des capuchons; en un mot, sous quel» que déguisement qu'ils se mettent pour mener le » Peuple par le nez en partageant ses dépouilles. »

En 1701, il passa à la Cour de Berlin, où il vit quelquefois la Reine. Cette Princesse l'engagea dans une dispute avec le savant *Beausobre* sur l'autenticité des Livres du nouveau Testament; & cette Conférence ne tourna pas à sa gloire. Aussi lorsqu'il retourna à Berlin en 1707, il fut reçu avec la froideur qu'il méritoit.

Toland étoit de ces hommes qui sacrifient tout à l'intérêt présent, & qui sont toujours prêts à écrire contre eux-mêmes, si la situation de leur fortune paroit l'exiger. Il avoit plu à la Cour par quelques mauvais Livres; il voulut y plaire d'avantage, en se donnant pour un homme irréprochable. Il publia en 1702. *in*-8°, *Vindicius Liberius; ou Apologie de M. Toland contre la Chambre basse de la Convocation & autres : où l'on trouve, outre ses Lettres à l'Orateur, l'éclaircissement de quelques endroits du Livre*, intitulé : Le Christianisme sans mystere; *d'autres y sont rectifiés; avec un exposé clair & complet des principes de l'Auteur en matiere de politique & de Religion, & la justification des Whigs & des Républicains contre les fausses idées qu'en donnent leurs adversaires.* *Toland* reconnoît que ses Livres contenoient quelques propositions téméraires; mais il prie de les lui pardonner en faveur de la sincérité de sa Religion, & de son attachement pour les Rois. Après cela doit-on être étonné, que le plus illustre de nos *Arétins* modernes, après avoir attaqué toute sa vie la Divinité & les Monarques qui en sont les images, dise à ses ennemis : « Je leur dé» clare que je veux vivre & mourir dans le sein de l'É» glise Catholique, Apostolique & Romaine, sans at» taquer personne; sans nuire à personne, sans soutenir » la moindre opinion qui puisse offenser personne. Je » déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble

» dans la Société ; & ſi jamais on a imprimé ſous mon » nom une page qui puiſſe ſcandaliſer ſeulement le Sa- » criſtain de leur Paroiſſe, je ſuis prêt de la déchirer » devant eux. »

Toland, après diverſes courſes en Allemagne commencées en 1707, & qui augmenterent ſa vanité & diminuerent ſa bourſe, régagna avec aſſez de peine la Hollande, où il demeura juſqu'en 1710. Il avoit publié l'année précédente à la Haye deux Diſſertations latines, intitulées : *Adeiſidæmon & origines Judaicæ*. Il veut prouver dans ſes *Origines Judaïques* que le paſſage de *Strabon* au ſujet de la Nation Iſraélite eſt très-important. Il ſemble préférer ce que l'Auteur Payen dit des Juifs & de leur Religion au témoignage des Juifs mêmes. Il tourne en ridicule M. *Huet*, qui dans ſa *Démonſtration Évangélique* avoit cru retrouver quelques-uns des grands Perſonnages de l'ancien Teſtament dans les Divinités Payennes ; *Moyſe*, par exemple, dans *Bacchus*, *Typhon*, *Silene* & *Adonis*. L'Auteur de la *Philoſophie de l'Hiſtoire*, qui a fait tant d'incurſions impies chez les Anglois, n'a pas oublié les railleries de M. *Toland*, & leur a prêté même une nouvelle force dans ſon dangereux Ouvrage. « Voilà, » (dit-il, après avoir rapporté quelques-unes des preu- » ves du ſavant Prélat) ce que *Huet* appelloit ſa Dé- » monſtration. Elle n'eſt pas à la vérité Géometrique. » Il eſt à croire qu'il en rougit les dernieres années de » ſa vie, & qu'il ſe ſouvenoit de ſa Démonſtration, quand » il fit ſon Traité de la foibleſſe de l'eſprit humain, & de » l'incertitude de ſes connoiſſances. » (*Nouveaux mélanges*, Tom. I. pag. 132.)

L'Illuſtre Évêque rougit ſi peu de ſa Démonſtration, qu'il fut très piqué de l'attaque que *Toland* oſoit lui porter. Il ſe défendit très vivement dans une lettre publiée d'abord par les Journaliſtes de Trevoux, & qui reparut enſuite avec quelques changements dans la collection de M. l'Abbé *Tilladet*.

Une des productions de *Toland*, qui méritoit le plus l'animadverſion des gens de bien, eſt ſon *Nazarenus*. Il parut en 1718, *in*-8°. ſous ce titre : *Nazarénus, ou le Chriſtianiſme Judaïque, Payen & Mahométan ; contenant l'Hiſtoire de l'ancien Evangile de S. Barnabé, & de l'Evangile moderne des Mahométans attribué à cet Apôtre*,

qui avoit été inconnue aux Chrétiens juſqu'à préſent. On y explique par occaſion le plan original du Chriſtianiſme, par l'Hiſtoire des Nazaréens ; dont on peut ſe ſervir avec ſuccès pour terminer pluſieurs diſputes touchant la Religion Chrétienne, Religion divine, mais qui a été fort corrompue. On y a joint une Rélation d'un Manuſcrit Irlandois des quatre Évangiles, & un Abrégé de l'ancien Chriſtianiſme d'Irlande, comme auſſi l'exiſtence des Keldées (Ordre de Religieux Laïques) *contre les deux derniers Évêques de Worceſter.*

Voici quel étoit, ſuivant M. *Toland*, le plan original du Chriſtianiſme. Les Juifs, quoi qu'aſſociés avec les Gentils convertis, qu'ils reconnoiſſoient pour freres, continuerent néanmoins à obſerver toujours la Loi ; & les Gentils, qui embraſſant le Judaiſme, ne reconnurent qu'un ſeul Dieu, ne furent pas obligés cependant d'obſerver la Loi. Mais les uns & les autres furent unis & ne formerent qu'un ſeul corps, principalement pour cette partie du Chriſtianiſme, qui, plus parfaite que toutes les purifications préparatoires des Philoſophes, preſcrit la ſanctification, & le renouvellement de l'homme intérieur. C'eſt en cela ſeul que le Juif & le Gentil, le Grec & le Barbare, l'Eſclave & l'homme libre, ſont *tous un en Chriſt*, quoiqu'ils différent à d'autres égards.

L'art inſidieux de propoſer des queſtions dangéreuſes & d'y répondre foiblement, eſt encore un larcin que l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* & de la *Philoſophie de l'Hiſtoire* a fait aux Anglois, *Toland* lui en avoit donné le premier l'exemple. On trouve à la fin de ſon Livre deux Problêmes hiſtoriques ſur les Juifs & ſur leur Religion, où ſans qu'il affirme rien, on voit bien ce qu'il penſoit.

Il demande dans le premier Problême. « Si l'on peut » démontrer, ſans avoir recours aux miracles, par la » nature du gouvernement ou de la Religion des Juifs, » que ce peuple diſperſé dans toutes les parties du mon» de, a pu ſe conſerver depuis près de 1700 ans, » quoiqu'il n'ait point été protegé par aucun Potentat, » & qu'il ait été expoſé à la haine & au mépris de tou» tes les Nations. »

Ce Problême paroit d'autant plus important à *Toland* qu'il y a long-temps que les Religions des Égyptiens,

des Babiloniens, des Grecs & des Romains, ont été entiérement abolies. Mais ſi l'Auteur avoit un peu raiſonné conſéquemment, il ſe ſeroit apperçu que la cauſe de la conſervation du Peuple Juif, n'eſt plus problématique, & que l'exception que lui ſeul fait parmi toutes les Nations, indique aſſez que c'eſt l'effet d'une influence particuliere de la Providence, qui fournit en même temps une preuve de la Divinité de l'origine de la Religion Judaïque & de la Chrétienne.

Toland demande dans le ſecond Problême : « Si l'on » peut expliquer par la nature du Gouvernement ou de » la Religion des Juifs, ſans avoir recours aux miracles, » d'où vient que ce Peuple avoit un ſi grand penchant à » l'Idolâtrie, & à épouſer des femmes des Nations voi- » ſines, pendant qu'il fut en poſſeſſion de la Paleſtine ? » Et d'où vient que ce même Peuple depuis ſa diſperſion, » a une horreur extrême pour l'Idolâtrie, & évite ſoi- » gneuſement d'être confondu avec les Nations, parmi » leſquelles il habite. » Je ne vois pas la fin de ce prétendu Problême, (dit M. de *Chaufepié*, Dictionnaire critique, Article *Toland*.) Je ne ſache perſonne qui ait trouvé quelque choſe de miraculeux dans le penchant que les Iſraélites eurent autrefois à l'Idolâtrie. A l'égard de l'éloignement qu'ils ont eu depuis pour ce crime, il n'eſt pas difficile d'en rendre raiſon. Outre l'expérience des châtimens que leurs Peres avoient éprouvé, on peut dire encore, qu'il y a en cela une direction de la Providence, qu'il veut conſerver ce Peuple dans l'état de ſeparation où il ſe trouve.

Qu'on juge encore des intentions de *Toland* par ce qu'il diſoit d'un Livre qu'il avoit deſſein de publier, intitulé : La *République de Moyſe*. « Ceux, dit-il, qui » croient, que la Loi fut révélée à *Moyſe* ſur le Mont » Sinaï, me ſauront bon gré de ce que je fais voir, » qu'elle eſt plus excellente & plus parfaite, & par con- » ſéquent plus digne de Dieu, qu'on ne la repréſente » dans tous les ſyſtêmes de Théologie ſans exception, » où l'on ſe plaint de ſes défauts & de ſes imperfections ; » & ceux qui ſuppoſent avec *Strabon* & *Diodore* de Si- » cile, que cette Loi eſt une pure invention de *Moyſe*, » dont il fit Dieu auteur, pour la rendre plus vénérable, » ſeront obligés de reconnoître que *Moyſe* étoit infini-

» ment plus habile que *Zaleucus*, *Charondas*, *Solon*, » *Licurgue*, *Romulus*, *Numa*, & qu'aucun autre Légif» lateur. » On ſent aiſément ce que cette alternative veut dire, & où *Toland* en vouloit venir.

Le *Nazarenus* de cet Impie trouva des adverſaires dignes de le combattre. M. *Thomas Mangey* ſe ſignala par ſes *Remarques ſur le* Nazarenus, *où l'on fait voir la fauſſeté de l'Évangile Mahométan de* M. Toland, *& qu'il a mal expoſé les ſentimens des Mahométans par rapport au Chriſtianiſme. On y éclaircit auſſi l'Hiſtoire des anciens Nazaréens ; on montre qu'elle a été la conduite des premiers Chrétiens par rapport à la Loi des Juifs, & on la juſtifie.* A *Londres* 1718. *in*-8°. M. *Paterſon* lui oppoſa un Ouvrage non moins fort dans ſon *Anti-Nazarenus, ou Réponſe à* M. Toland : *Traité dans lequel on prouve l'origine & l'autorité divine des ſaintes Écritures, contre les Athées, les Juifs, les Payens, les Mahométans, les Papiſtes, Spinoſa, & autres ennemis modernes des Livres ſacrés.* Les Papiſtes ſont de trop dans cette liſte ; mais l'animoſité de l'Auteur contr'eux n'empêche pas que ſon Livre, ainſi que le précédent, ne ſoient très-ſolides. Nos Apologiſtes François de la Religion Chrétienne auroient pu y faire une abondante moiſſon.

La méthode qu'ont nos Auteurs Anti-Chrétiens d'aujourd'hui, d'attaquer la partie de la Religion qu'on ne croit pas, pour mieux détruire celle que l'on croit, n'étoit pas inconnue à M. *Toland*. Il crut faire tort à l'Égliſe Romaine, en ſe mocquant de quelques ſottiſes, dont elle rit la premiere. Il publia une brochure en 1718, ſous ce titre : *La Déſtinée de Rome, ou la probabilité de la prompte & finale de la déſtruction du Pape, tirée en partie de pluſieurs raiſons naturelles & obſervations politiques, & en partie de la fameuſe Prophétie de St. Malachie, Archevêque d'Armagh, dans le VIII ſiécle ; piéce curieuſe, contenant les caractéres emblématiques de tous les Papes depuis ſon temps, juſqu'à leur entiére déſtruction, & que l'on donne ici non ſeulement complette, mais que l'on met dans un plus grand jour qu'on ne l'avoit fait encore, dans une Lettre à un Théologien de l'Égliſe du premier né.* Les plus judicieux critiques Catholiques Romains regardent cette Prophétie de St. *Malachie* comme une piéce ſuppoſée des plus abſurdes & des plus impertinentes, & le

Pere *Meneſtrier*, Jéſuite, en a fourni des preuves convainquantes.

Toland, eut encore cette reſſemblance avec le Chef de nos Mécréans à la mode; c'eſt que l'âge, loin de le corriger, ne fit que l'enfoncer d'avantage dans ſes abominables principes. Il leva entiérement le maſque dans ſon *Pantheiſticon*, *ſive formula celebrandæ ſodalitatis Socraticæ* 1720, *in*-8°. *Coſmopoli*, c'eſt-à-dire, à Londres.

Ce Formulaire d'une Société de Diſciples de *Socrate* eſt en forme de Dialogue entre le Préſident & les Membres de la Société. Le Préſident recommande l'amour de la vérité, de la liberté & de la ſanté, & les encourage à être de bonne humeur, ſobres, tempérans, & dégagés de ſuperſtitions. Dans leurs réponſes ils témoignent être prêts à ſuivre ſes préceptes. Il leur lit des paſſages de *Ciceron* & de *Sénéque*, & quelquefois il chante des Vers tirés des anciens Poëtes, & convenables à leurs maximes. Les Odes d'*Horace* ſont leurs Hymnes. A l'égard de la Religion de ces Philoſophes libertins, leur nom la fait aſſez connoître. Ce ſont des *Panthéiſtes*, des gens qui ne reconnoiſſent d'autre Divinité que l'Univers. Cette Piéce ſinguliere eſt compoſée d'Antiennes, de Leçons, de Litanies, &c. Le but de l'Auteur étoit à la fois de tourner en ridicule les Liturgies Chrétiennes & de répandre ſon libertinage. Il ſemble qu'il ſentit lui-même qu'il s'étoit trop livré à ſon imagination déréglée; car il la fit imprimer ſecrétement à ſes dépens, & n'en fit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires. Il en portoit toujours quelques-uns avec lui, & il les vendoit myſtérieuſement. Ses affaires étoient alors en déſordre; on le ſavoit, & la plupart n'en achettoient que pour lui faire l'aumône, & pour que ce ſecours le mena plus loin, il n'en donnoit guere au deſſous de la guinée.

Le Docteur *Hare*, dit dans ſon *Ecriture défendue in* 8°. 1721, que « cet Athée non content de ce qu'il a oſé » faire imprimer dans cette Piéce impie, a ajouté, à » ce que l'on m'a aſſuré, dans quelques exemplaires, » une priere écrite en ces termes ou en d'autres équiva- » lens: *Omnipotens & ſempiterne Bacche, qui hominum* » *corda donis tuis recreas, concede propitius ut qui heſter-* » *nis poculis ægroti facti ſunt, hodiernis curentur & per* » *pocula poculorum.* »

L'Auteur de la vie de *Toland* assure qu'il n'a jamais écrit une telle priere. « Je ne nommerai pas dit-il, la » personne qu'on m'a dit en être l'Auteur, par respect » pour sa profession, quoique je m'imagine qu'il n'a eu » dessein que de tourner en ridicule la Société des Phi- » losophes *Ponthéistes* de M. *Toland*, qu'il a pris tous » pour des yvrognes; au lieu que c'étoient des gens » graves, sobres, & tempérans. Dans le fond il faut » avouer, que s'il y a plus d'esprit & de plaisanterie, il » y a aussi une profanation plus déclarée dans cette » priere, que dans aucun endroit du *Phanteisticon.* » Mais ne peut-il pas se faire que *Toland*, qui se mêloit souvent de plaisanter & qui le faisoit souvent assez mal, eût inventé lui-même cette espéce d'*Oremus*, pour amuser ceux qui le nourrissoient. Quand on a lu les autres Ouvrages de cet impie, on n'est guere tenté de douter que les plus mauvaises Pieces puissent sortir de sa plume.

Cette impiété téméraire qui le caractérisoit est très-marquée dans un Ouvrage qu'il donna la même année que le *Phantéisticon.* Ce Livre parut à Londres en 1720, *in*-8°, sous le titre de : *Tetradymus, ou les quatre Jumeaux, contenant.*

I. HODEGUS, *où l'on prouve que la colomne de nuée & de feu, qui guidoit les Israélites dans le Désert, n'étoit point miraculeuse, mais que c'étoit (ainsi que cela est fidelement rapporté dans l'Exode,) un signal, également en usage parmi d'autres Nations, & non seulement utile, mais nécessaire dans ces déserts.*

II. *CLIDOPHORUS, où le Porte-clefs, ou la Philosophie Exotérique & Erotérique, c'est-à-dire, la Doctrine publique & secrette des Anciens, par l'exemple desquels on justifie la prudence de ne dire ce que l'on pense en matiere de Religion, qu'en temps & lieu convenable en se réservant d'ailleurs de parler comme le vulgaire*

III. *HYPATIE, ou Histoire de la plus vertueuse, la plus savante, & la plus accomplie Dame, que le Clergé d'Alexandrie mit en pièces, pour assouvir l'orgueil, la jalousie, & la cruauté de Cyrille, leur Archevêque, communement nommé Saint, titre dont il est indigne.*

IV. *MANGONAUTES, ou défense du* Nazarénus, *au très-Révérend* Jean, *Evêque de Londres, contre son Chape-*

lain le Docteur Mangey, *ſon Dédicateur* Paterſon, *& le Révérend Docteur* Brett (*que j'aurois dû nommer le premier*) *ci-devant de l'Égliſe de Londres.*

M. de la *Chapelle* parla de ces Diſſertations de *Toland*, dans le Tome IV. de la *Bibliothéque Angloiſe*. Il démaſqua l'ennemi du Chriſtianiſme de la maniére la plus propre à faire connoître l'indignité de ſon caractere. Le Journaliſte fait voir que *Toland* ſe moque de la Religion. Je me borne à un ſeul trait. *Toland* témoigne beaucoup de colere dans ſa quatrieme Diſſertation, contre ceux qui l'accuſent d'impiété. C'eſt une eſpece de charlatanérie en uſage parmi les Incrédules, & que les Diſciples François du Déiſte Anglois n'ont pas manqué de ſuivre. Il rend raiſon de ſa Foi à l'Évêque de Londres. Voici entr'autres choſes ce qu'il dit.

Je m'explique plus particuliérement, & je déclare ſolemnellement à votre Grandeur, que la Religion que je préfére infiniment à toutes les autres eſt celle qui a été enſeignée par JESUS-CHRIST, *& par ſes Apôtres, mais non corrompue, comme elle l'a été depuis par les rétranchemens, additions, ou autres altérations, que des Particuliers ou des Sociétés y ont fait . . . . . Cette Religion en ſortant des mains de ſes Fondateurs n'étoit pas moins ſimple & pure, qu'utile & pleine d'inſtruction, & comme elle devoit être l'affaire d'un chacun, elle étoit également intelligible à tout le monde. Car* CHRIST *n'inſtitua pas une Religion pour les Savans & une autre pour le peuple, comme le veulent dire les défenſeurs de la Tradition, s'ils s'entendent eux-mêmes. Il paroît par l'Hiſtoire que le Vulgaire écoutoit* JESUS *avec plaiſir qu'il n'étoit pas ſeulement ſuivi par pluſieurs perſonnes de notre ſexe; mais qu'auſſi les femmes ne faiſoient pas la moins conſidérable partie des proſélites de St. Paul. Ceci ſuppoſe que ces femmes bien diſpoſées & dégagées de préjugés comprirent facilement l'évidence de la Religion Chrétienne.*

» Qui pourroit s'imaginer qu'il n'y a en tout cela » qu'une cruelle Satyre contre la Religion de JESUS-» CHRIST ! Ce n'eſt pourtant autre choſe, dit M. de la » *Chappelle*, & pour en convaincre mes Lecteurs; ils » me permettront de coudre deux ou trois endroits de » ces Diſſertations; que l'Auteur a eu ſes raiſons de pla-» cer ſéparement, mais qu'il ne doit pas être déſavoué

» de rapprocher, lorſqu'il eſt viſible qu'ils tendent tous au » même but. Après avoir prétendu prouver par pluſieurs » exemple, qu'autrefois les gens ſages ne diſoient pas » à tout le monde ce qu'ils penſoient en matiere de » Religion, il ajoute, que cela ſe pratique encore aujourd'hui, quoique plus rarement. »

Le Journaliſte rapporte enſuite les paſſages de *Toland*, dont le réſultat revient parfaitement à ceci « Ici M. *Toland* » ne fait que préférer la Religion Chrétienne, à toutes » les autres; là, les gens ſages ont une Religion à part, » qui eſt le même dans tous les temps, & dans tous les » lieux. D'un côté JESUS-CHRIST a enſeigné en paraboles, & de l'autre, les Paraboles ne conviennent » ni à l'inſtruction des ignorans, ni à celle des Savans. » Dans un endroit JESUS-CHRIST & ſes Apôtres n'ont » découvert la vérité qu'aux Sages; ailleurs la Religion » Chrétienne eſt pour le vulgaire. Tantôt cette Religion » eſt ſi obſcure, que les premieres notions même n'en » peuvent être conues, & bientôt après, M. *Toland* » qui la connoît, nous aſſure, qu'elle eſt ſimple, qu'elle » eſt pure, utile, propre à l'inſtruction, l'affaire de » chacun, & intelligible à tout le monde. Dans ſa quatrieme Diſſertation, la Doctrine de l'Évangile eſt louée » par l'impreſſion qu'elle fit ſur les femmes, qui furent » les premieres à ſe rendre aux prédications de St. *Paul*; » & dans la deuxiéme on remarque, que les femmes » ſont toujours les premieres qu'on empaume, quand on » veut établir ſa ſuperſtition. »

Telles ſont les contradictions, pleines de malignité & de mauvaiſe foi, d'un des Coriphées de l'Incrédulité. Je me trompe pourtant, en l'accuſant de mauvaiſe foi; lui & ſes ſemblables ſont bien hypocrites, quelquefois d'intention, mais de côté ou d'autre, le ſecret du cœur tranſpire, & tous leurs déguiſémens ne peuvent les dérober à des yeux clairvoyans.

La ſanté de *Toland* commençant à ſe déranger, il appelle un Médecin qui fit ſi bien, que le Malade eut un vomiſſement & un dévoiement continuel. Il fit un effort pour retourner à Putney: ſolitude dans laquelle il paſſa les dernieres années de ſa vie. Il ſe trouva mieux, & eut quelque eſpérance de ſe rétablir. Il profita de ce bon intervalle, pour compoſer une Diſſertation ſur l'incertitude

de la Médecine, & ſur le danger qu'on court, en confiant ſa vie à ceux qui la pratiquent, tandis qu'il nous eſt aiſé de nous guérir en uſant des remedes qui nous conviennent, & que l'expérience & l'attention ſur nous-mêmes peuvent nous faire connoître. Cette Brochure n'arrêta pas le cours du mal, & il fut enlevé au monde, qu'il corrompoit, le 11 Mars 1722.

L'Auteur de ſa vie dit, « que pendant toute ſa mala-» die, il témoigna une patience philoſophique; qu'il vit » approcher la mort ſans en témoigner la moindre » crainte, & qu'au moment qu'il alloit expirer, il prit » congé des aſſiſtans, en leur diſant, *qu'il alloit* » *dormir.*

On trouve dans une autre Lettre écrite vers ce temps-là. « Le Pauvre *Toland* eſt mort; il a été enterré de ce » moment le 13 de ce mois dans le Cimitiére de Put-» ney. J'ai appris qu'il démeuroit depuis plus de quatre » ans chez un Charpentier de ce Village, où il vivoit » fort rétiré. Il étoit attaqué depuis long-temps d'un » violent rhumatiſme qui s'étoit changé en jauniſſe, ac-» compagnée de fiévre, qui l'emporta le Dimanche 11 » du courant ſur les trois heures du matin, dans la » cinquante-troiſiéme année de ſon âge. Pendant toute » ſa maladie, il a marqué une patience philoſophique » & une entiére réſignation à la volonté de Dieu; ſen-» tant parfaitement qu'il approchoit de ſa fin; car, » comme il me parut un peu plus gai la veille de ſa » mort; je lui dis que j'eſpérois qu'il étoit mieux, à » quoi il me répondit ſur le champ, *Monſieur je n'eſpére* » *qu'en Dieu.* Quelques minutes avant que d'expirer, » ayant régardé fort attentivement quelques amis qui » étoient dans la chambre, on lui demenda s'il avoit be-» ſoin de quelque choſe; & quoi il répondit avec la plus » grande fermeté: *je n'ai béſoin que de la mort.*»

Toland ſe fit une Epitaphe quelques jours avant ſa mort. Elle n'eſt certainement pas modeſte. Il s'y peint comme l'Apôtre de la vérité, le défenſeur de la liberté, préferant toujours l'honnête à l'utile; inſenſible aux maux & aux ménaces; n'étant ni le Sectateur, ni le courtiſan de perſonne. Jamais un auſſi petit homme ne s'eſt fait de plus grandes idées de lui-même. Dans les affaires d'état, dit un homme d'eſprit, la mouche de la

fable & lui, c'étoit la même choſe; & quant à la Religion, ce n'eſt pas outrer ſon caractere que de dire, qu'il auroit été un des plus zelés Déiſtes s'il avoit eu le bonheur de vivre parmi les Athées.

« Ses diſgraces (dit l'Auteur du *Fruholders* Journal » 21 Mars 1721) doivent être attribuées à ſa vanité. Il » affectoit d'être ſingulier en tout : maniere de ſe diſtinguer fort aiſée. Il rejettoit un ſentiment, parce qu'un » Auteur célébre l'embraſſoit. Avec une teinture de » toutes les langues, il n'étoit habile dans aucune. » Son ſtyle étoit bas, confus & déſagréable; il mettoit des titres bizarres à ſes Ouvrages à l'imitation des » anciens Philoſophes; & il aimoit à y parler de lui-» même avec une extrême complaiſance. Il ſe plaiſoit à » tracaſſer en diſputant; & il étoit groſſier, déciſif, en » ayant toujours tort. Il doit principalement ſa réputation aux critiques que les Savans ont fait de ſes Écrits. » Dans les diſputes qu'ils avoient entr'eux, une de leurs » injures ordinaires étoit d'accuſer leurs adverſaires d'avoir des ſentimens approchant de ceux de *Toland*; ce » qui étoit regardé comme la choſe la plus honteuſe, & » une marque infaillible d'erreur. Jamais perſonne qui » a autant écrit contre la Religion que lui, n'a fait ſi peu » de mal. C'eſt encore un problême de ſavoir, ſi les » gens de bien ont eu plus de compaſſion pour lui, que » les Incrédules même de mépris.

THÉOLOGIENS, Voyez *MINISTRES*, *ABBADIE*, *BOSSUET*, &c.

TOLÉRANCE.

§. I.

Idée des Écrits de M. de V. sur la Tolérance.

I. M. de V. prêche sans cesse la Tolérance, & il n'y a point d'homme aussi intolérant; c'est ce que prouve invinciblement son acharnement contre la Religion Chrétienne. Il ne peut la supporter; est-ce là être tolérant? Je ne répéterai point ce qu'on trouve dans tous les Livres sur la Tolérance Ecclésiastique & Civile; mais il est certain que ce n'est point en vomissant des blasphèmes contre la Religion dominante, en la calomniant, en la défigurant, qu'on doit prêcher la Tolérance. Cette méthode inconnue jusqu'à nos jours, est un des fruits de la nouvelle Philosophie. Les *Leibnitz*, les *Pelisson*, les *Papin*, qui ont écrit sur ce sujet, ne s'en sont point servis. Une cause aussi importante doit être traitée avec plus de circonspection & de douceur, & il ne faut pas être emporté en prêchant l'indulgence.

Les Écrits sur la Tolérance sont infectés d'une horrible profanation de quantité de passages de l'Écriture Sainte, des Peres, des Auteurs Ecclésiastiques, &c. On y étale sans discernement les objections des ennemis de la Révélation & de l'Église Catholique, pour faire illusion aux Lecteurs, qui ne connoissent pas les réponses péremptoires qu'on a faites à ces objections.

III. On s'efforce en marchant sur les pas de *Dodwel*, de diminuer le nombre des Martyrs du Christianisme. On sait que l'Auteur & ses Partisans n'ambitionnent pas; que leurs noms en allongent la liste; mais ils devroient au moins laisser les choses, telles qu'elles sont. Quelques efforts qu'ils fassent, pourra-t-on jamais croire que les *Néron* & les *Dioclétien* aient été les Propagateurs du Christianisme?

IV. M. de V. veut persuader que les Juifs, les Grecs & les Romains ont été très-tolérans; & pour le prouver, il cite quelques faits, qu'il altere & qu'il défigure par des gloses contraire aux Textes. Mais il garde un

silence artificieux sur un nombre infiniment plus grand d'autres faits, qui détruiroient totalement le système qu'il veut établir. (*Voyez les Paragraphes suivans.*)

V. M. de V. vante la Tolérance des Turcs, des Persans, des Chinois, des Japonois. Eh! Monsieur, vous n'avez qu'un moyen de nous convaincre; mais ce moyen est infaillible. Allez faire chez ces Peuples ce que vous faites ici; allez inonder la Turquie, la Perse, la Chine, le Japon, de libelles monstrueux contre la Religion de ces Etats, & si on vous laisse tranquille, nous croirons alors ce que vous voulez nous faire croire aujourd'hui; mais vous éprouverez que vous avez été dans l'erreur. Voilà ce que nous avons de plus certain sur la tolérance des Turcs, des Persans, des Chinois & des Japonois. Ne nous en demandez pas davantage.

VI. Je ne dirai rien des histoires douteuses, fausses, indécentes, qu'on débite dans les Ecrits, sur la Tolérance, & des conséquences qu'on en tire. Il est manifeste qu'on cherche moins à faire tolérer les hommes, auxquels on prend un très-foible intérêt, qu'à satisfaire sa haine contre la Religion.

S. II.

Les Juifs étoient-ils Tolérans.

Quand on soutient la vérité, il n'est possible de ne pas la défendre avec zele. Elle est une, elle est sainte, elle est jalouse. On ne peut s'unir avec ceux qui l'attaquent. Nous le voyons dans les Juifs. La loi les obligeoit à lapider celui qui auroit osé publiquement les détourner du culte du vrai Dieu: ils furent prêts à déclarer la guerre aux deux Tribus, qui éleverent au-delà du Jourdain un autel, pour être un monument d'union; parce qu'ils crurent qu'on l'élevoit pour y offrir des Sacrifices. Le schisme de Samarie occasionna les guerres les plus cruelles, & *Joseph* rapporte que cinq cents mille hommes périrent dans une seule bataille. La division du culte fut la cause de ces fureurs, autant que la division du Royaume. S'ils ont vécu en paix sous l'Empire des Perses & des Grecs, c'est

qu'on leur a toujours laiſſé le libre exercice de la Religion. Dès qu'Antioche voulut le leur ôter, il y eut des Martyrs ; & bientôt ſuivirent les guerres des Machabées. Ne vit-on pas ſous *Caligula* la Nation preſque entiere diſpoſée à ſe laiſſer égorger plutôt qu'à ſouffrir qu'on plaçât dans le Temple de Jéruſalem la ſtatue de ce Prince extravagant ? Comment M. de V. a-t-il pu oublier ces faits, & prétendu prouver, la Tolérance & la douceur par l'exemple des Juifs ? S'il n'y a pas eu de guerres de ſectes, c'eſt qu'on ne vit jamais (hors le ſchiſme de Samarie) de ſectes oppoſées à la loi. Celles des Phariſiens & des Eſſéniens ne parurent que ſur la fin de la Synagogue. Loin de combattre la loi, ils prétendoient l'obſerver avec plus d'exactitude. C'étoient des ſectes de ferveur, ſi on peut ainſi parler, & non de révolte. Les Saducéens nioient des dogmes eſſentiels ; mais ils ne formerent jamais un corps. Semblables aux Matérialiſtes de nos jours, qui répandus par-tout ne ſe montrent nulle part & n'ont aucun intérêt à s'unir, ils ſe bornoient à jouir de leur ſyſtême, qui devenoit celui des riches & des grands. En un mot, les Juifs ſuivirent toujours ſur la Tolérance le plan & les maximes Catholiques, parce que comme eux ils avoient le dépôt de la vérité.

§. III.

La Tolérance étoit-elle établie dans le Paganiſme?

Le Paganiſme avoit ſes dogmes auſſi bien que ſa morale, & ſes fêtes pouvoient également exciter des troubles. Auſſi les Payens entroient en fureur dès qu'on attaquoient leurs ſuperſtitions. Les Chrétiens indiſcrets, qui ſouvent, malgré les Evêques, inſultoient les faux Dieux & briſoient les Idoles, allumoient le feu de la perſécution. Toute la Ville d'Épheſe ne fut-elle pas en allarmes, parce qu'on dit que ſaint *Paul* détruiſoit le culte du fameux Temple de *Diane* ? *Cambyſes* vit élever une ſédition générale en Egypte, lorſqu'il tua le Taureau *Apis*, qui étoit ſi pompeuſement adoré. On pourroit

pourroit citer une infinité d'autres traits ; mais en ſuppoſant la modération des Payens, les cauſes qu'en allegue M. de V. ſont imaginaires ; voici la véritable.

Le Paganiſme étoit une Religion commode, qui ne gênoit en rien les paſſions, une Religion de volupté & de plaiſirs. Il ſuffiſoit d'être Citoyen ; du reſte on avoit libre carriere. Cette Religion (ſi toutefois on peut donner ce nom à un amas d'abſurdités) s'allioit avec toutes les nouveautés & toutes les ſuperſtitions de la terre. Rome en ſubjugant les Nations fit goûter ſon Empire, en adoptant leurs Dieux. Delà de nouveaux Temples, de nouvelles fêtes ; c'étoit un Dieu ajouté à mille. Ces Dieux vaincus qui s'accoutumoient d'abord à Rome, ſembloient y accoutumer les Peuples, & cette méthode fut un trait de prudence du Sénat. Cette adoption ridicule de toutes les Divinités eſt une opprobre. Il n'y aura point de guerres, il eſt vrai, parmi tant de Peuples différens, toujours diſpoſés à adopter leurs Idoles mutuelles ; mais il y aura une extravagance perpétuelle, & un déplorable échange de ſonges & d'illuſions. Voilà le principe de la Tolérance des Payens. M. de V. en fera-t-il encore l'eloge ?

§. IV.

Pourquoi les Déiſtes ſont-ils Tolérans ?

La Tolérance des Déiſtes n'a rien de ſurprenant. 1°. Le Déiſme eſt de nouvelle datte : on avoit attaqué tous les Myſteres de la Religion Chrétienne ; mais rien n'avoit encore effacé le reſpect profond pour les oracles d'un Dieu incarné. Les diſputes, loin de détruire ce reſpect, ſembloient le prouver ; c'eſt parce qu'on adoroit ces oracles comme la vérité même, que les Peuples s'y attachoient avec une exactitude, qui (mal dirigée) les en détournoit. Un des motifs principaux des guerres ſanglantes des Huſſites, étoit la communion ſous les deux eſpeces. Ce Fanatiſme prouvoit au moins leur attachement à la foi Chrétienne, puiſqu'un ſeul point excita tant de ravages ; Le Déiſme n'a commencé qu'au ſeizieme ſiecle ; encore même ne s'eſt-il pas d'abord

produit ſous cette idée odieuſe. C'eſt le Socianiſme qui lui a applani les voies. On auroit d'abord eu horreur d'un Philoſophe, qui auroit oſé nier JESUS-CHRIST. *Socin*, ſans le nier, ſans paroître abroger les Myſteres, enlevoit cependant la clef de la Religion, en renouvellant avec l'Arianiſme une foule d'autres erreurs. Il étoit évident que la Religion qu'il changeoit en Philoſophie, alloit aboutir bientôt à une Religion purement naturelle; & par un nouveau progrès inſéparable de l'erreur, ce Déiſme étant ſans principe, devoit néceſſairement dégénérer en ſecte Philoſophique. Delà, le vrai Déiſme, enſuite le Matérialiſme, l'Athéiſme. Voilà le berceau & l'hiſtoire abrégée de ce monſtre moderne. Son objet eſt de rétablir ſur les ruines du Chriſtianiſme la Philoſophie des prétendus ſages de la Grece & de Rome.

2°. Les Déiſtes ne ſont pas une ſecte connue, & unie par les principes & par le culte. Ce ſont des gens iſolés, qui penſent ſeuls, qui forment ſeuls dans leurs cœurs leur Religion prétendue : on ne les connoît pas, il ne ſe connoiſſent pas entr'eux: dans une ſemblable obſcurité, ne point former de brigues, ce n'eſt pas une modération.

3°. Les Déiſtes ſont indifférens à tous les cultes. Ils s'en acquittent comme d'une cérémonie de bienſéance & de ſociété. Sans être Chrétiens, on les voit au Temple; & d'un pas auſſi tranquille, ils iroient à Iſpahan dans la Moſquée. Obſervateurs ſinguliers de la loi naturelle, ils ne trouvent point de duplicité à ſuivre un culte qu'ils mépriſent, & à cacher en quelque ſorte le Dieu qu'ils adorent. Dès lors, ſans doute, ils n'excitent point de tumulte; il ne peut naître que de l'attachement à un culte proſcrit, ou du refus de ſe conformer à un culte établi. Les Déiſtes ſont aſſez complaiſans pour feindre; delà leur tranquillité; mais en cela ſont-ils vrais Philoſophes ?

S. V.

Les Calviniſtes ont-ils à ſe plaindre de la maniere dont on les traite en France ?

Pour répondre à cette queſtion, nous n'avons qu'à conſulter M. de V. Il nous a fait part de toutes les déclamations des Proteſtans dans ſon Traité de la *Tolérance*, & il les a fait valoir avec tous les charmes de ſon éloquence & de ſon imagination. Mais voici comme il y répond dans ſes *Nouveaux Mêlanges*, page 39 & ſuivantes. « Je comptois ces choſes, il y a quelques jours, à M. de *Boucacous*, Languedocien très-chaud & Huguenot très-zélé. *Cavaliſque* ! me dit-il ; on nous traite donc en France comme les Turcs ; on leur refuſe des Moſquées, & on ne nous accorde point des Temples ? Pour des Moſquées, lui dis-je, les Turcs ne nous en on point encore demandé ; & j'oſe me flatter qu'ils en obtiendront quand ils voudront, parce qu'ils ſont nos bons alliés ; mais je doute fort qu'on rétabliſſe vos Temples, malgré toute la politeſſe dont nous nous piquons ; la raiſon en eſt, que vous êtes un peu nos ennemis. Vos ennemis ! S'écria M. de *Boucacous*, nous qui ſommes les plus ardens ſerviteurs du Roi ! Vous êtes fort ardens, lui repliquai-je, & ſi ardens que vous avez fait neuf guerres civiles. C'eſt que vous nous cuiſiez en place publique ; on ſe laſſe à la longue d'être brûlé ; il n'y a patience de Saint qui puiſſe y tenir : qu'on nous laiſſe en repos, & je vous jure que nous ſerons des ſujets très-fideles.

» C'eſt préciſément, ce qu'on fait, lui dis-je ; on ferme les yeux ſur vous ; on vous laiſſe faire votre commerce ; vous avez une liberté aſſez honnête. Voilà une plaiſante liberté ! Dit M. de *Boucacous*, nous ne pouvons nous aſſembler en pleine campagne quatre ou cinq mille ſeulement, avec des Pſeaumes à quatre parties, que ſur le champ il ne vienne un Régiment de Dragons, qui nous fait rentrer chacun chez nous. Eſt-ce là vivre ? Eſt-ce là être libre ?

» Alors, je lui parlai ainſi ; il n'y aucun pays dans » le monde, où l'on puiſſe s'attrouper ſans l'ordre du » Souverain ; tout attroupement eſt contre les loix. Ser- » vez Dieu à votre mode dans vos maiſons ; n'étour- » diſſez perſonne par des hurlemens que vous appellez » muſique. Penſez-vous que Dieu ſoit bien content de » vous quand vous chantez ſes Commandemens, ſur » l'air de : *Réveillez-vous belle endormie.*

» Enfin nous ſommes la Religion dominante chez » nous ; il ne vous eſt pas permis de vous attrouper » en Angleterre ; pourquoi voudriez-vous avoir cette » liberté en France ? Faites ce qu'il vous plaira dans » vos maiſons, & j'ai parole de M. le Gouverneur, » & de M. l'Intendant qu'en étant ſages, vous ſerez » tranquilles ; l'imprudence ſeule fit & fera les perſé- » cutions. »

TOUSSAINT.

Caractere de l'Auteur & de ſon Ouvrage des Mœurs.

C'eſt à cet Auteur pariſien, Avocat au Parlement de cette Ville & Membre de l'Académie de Berlin, que nous devons les *Mœurs*. Cet Ouvrage parut en 1748, & fut condamné au feu par le premier Tribunal du Royaume. Il eſt écrit purement & avec eſprit ; il y paroît d'abord un air de vérité & de ſageſſe, mais ſous ces beaux dehors, il enſeigne l'erreur & le vice.

Obſervons d'abord les vérités utiles, telles que l'exiſtence & les perfections de Dieu ; l'immortalité de l'ame ; l'horreur du ſuicide, de l'adultere, de la vengeance, de l'injuſtice ; l'amour de l'équité & de l'humanité. L'Auteur admet ces premiers devoirs de l'homme ; mais il altere les autres vertus, qui doivent animer ſon cœur. 1°. Il veut que les notions ſur la piété aient été écloſes dans les cerveaux Philoſophes, au lieu d'en faire honneur à la Religion Chrétienne, qui eſt la véritable ſource de nos lumieres. 2°. Pour donner une idée de l'amour de Dieu, il en fait un parallele indécent avec l'amour profane. 3°. Il donne une fauſſe idée du culte, que l'on doit à l'Être ſu-

prême, & tombe impitoyablement ſur la Religion Chrétienne, dans laquelle il ne voit que le Rigoriſme ou le Fanatiſme. 4°. Il établit de faux principes ſur les paſſions & ſur l'amour de nous-mêmes. « Les Mora-» liſtes, dit-il, page 39, déclament d'ordinaire avec » force contre les paſſions & ne ſe laſſent point de » vanter la raiſon. Je ne craindrai point d'avancer, » qu'au contraire ce ſont nos paſſions qui ſont inno-» centes, & notre raiſon qui eſt coupable.» Il ajoute quelques pages après, que *tout ſentiment, qui naît en nous de la crainte des ſouffrances ou de l'amour du plaiſir, eſt légitime & conforme à notre inſtinct.* De tels principes peuvent mener loin. 5°. L'amour ſenſuel eſt érigé en vertu. « Qu'on aime véritablement, dit-il, » page 277, & l'amour ne fera jamais commettre de » fautes, qui bleſſent la conſcience & l'honneur. Car » quiconque eſt capable d'aimer eſt vertueux. J'oſe-» rois même dire que quiconque eſt vertueux eſt auſſi » capable d'aimer .... Je ne crains rien pour les » mœurs de la part de l'amour, il ne peut que les per-» fectionner.» C'eſt apparemment d'après ces admirables principes, qu'il approuve les mariages clandeſtins, ou plutôt le concubinage proſcrit par toutes les Loix. 6°. Il anéantit l'amour filial. « Il n'eſt pas, dit-il, » d'une obligation générale qu'il ne puiſſe être ſuſ-» ceptible de diſpenſe. On ne peut aimer qu'autant » qu'il eſt néceſſaire d'aimer ſes ennemis mêmes, un » pere dont on n'éprouve que des témoignages de haine. » Toute la diſtinction qu'on lui doit c'eſt de le traiter » en ennemi reſpectable. » 7°. Il condamne l'uſage du ſerment en Juſtice; il dit que c'eſt outrager gratuitement les hommes que d'exiger d'eux des ſermens. « C'eſt » les ſuppoſer tout à la fois & capables de mentir, & » aſſez ſuperſtitieux pour mettre de la différence entre un » menſonge & un parjure. » 8°. Cet eſprit réformateur qui voudroit anéantir le ſerment, condamne en même temps le droit de mort, que la Patrie exerce ſur les ſcélérats. Il prétend que la loi naturelle ne ſouffre point, qu'*on réprime les méchans par des méchancetés, & qu'on puniſſe les homicides par le meurtre.* 9°. Une idée encore plus ſinguliere eſt celle de vouloir qu'on décide les conteſ-

tations en Juſtice par le plus petit nombre des voix & non par la pluralité ; *parce*, dit-il, *qu'il eſt plus raiſonnable de ſuppoſer qu'il y ait cinq Conſeillers prudens ſur vingt-cinq, que de préſumer qu'il y en ait vingt.* Il appuye ce ſophiſme palpable ſur une loi de l'Exode, qu'il n'a pas plus entendu que ſa propre idée.

Malgré ces paradoxes & pluſieurs autres, le Public fit l'accueil le plus favorable au nouveau Moraliſte. Les gens du monde reçurent avec plaiſir un Livre où tous les devoirs ſont renfermés dans les loix de la nature. L'Ouvrage d'ailleurs ſe fait lire avec plaiſir, par un mêlange heureux de raiſonnemens, de tableaux & de conſeils, qui ſe donnent mutuellement de force. Nous lui donnons cet éloge avec d'autant plus de plaiſir, que l'Auteur ayant ſenti enfin le poiſon de ſon Livre, l'a réfuté dans un volume *in*-12, imprimé à Bruxelles en 1764. C'eſt à la vérité ſe raviſer un peu tard, mais une rétractation eſt toujours bonne à prendre, pourvu qu'elle ſoit ſincere. Nous avons lieu de croire que celle de M. *Touſſaint* eſt de ce genre. Il regne dans ſon Livre à travers les ſophiſmes & les erreurs que nous avons relevé, un caractere de galant homme qui intéreſſe. C'eſt ſans doute celui de l'Auteur ; & nous nous en félicitons avec lui, s'il continue de perfectionner un ſi heureux naturel par les ſublimes vertus de la Religion.

VANINI.

§. I.

Ses travers & ſes vices. Erreurs de Bayle *à ſon ſujet.*

Lucilio Vanini, Docteur en Droit Civil & Canonique, né à Taurofane dans le Royaume de Naples en 1585, fut brûlé à Toulouſe en 1619. Ses avantures ſont aſſez détaillées dans les *Dictionnaires*. Développons ſon caractere. C'étoit un homme plein de feu, d'une vivacité réjouiſſante dans la converſation, d'une mémoire heureuſe ; mais ſon imagination ardente le jetta dans beaucoup d'écarts. Plein de

vanité, brûlant de l'ambition de s'élever au-deſſus des grands hommes qui l'avoient précédé, il n'avoit ni aſſez de jugement, ni aſſez de talent, pour remplir une idée ſi préſomptueuſe. *Cardan*, *Ponponace*, *Averroés*, *Ariſtote* étoient ſes Auteurs favoris. Il les regardoit comme les *Dieux des Philoſophes*, & *les Souverains Pontifes des Sages.* C'eſt dans leurs Ouvrages qu'il puiſa, dit-on, les ſemences de l'Athéiſme & les principes pernicieux & obſcurs qu'il s'aviſa d'enſeigner. Son eſprit étoit un cahos, mêlé de tous les décombres de la vieille Philoſophie. *Brucker* prétend (dans ſon *Hiſtoire critique de la Philoſophie*, Tome IV, partie IV.) que *Vanini* ne ſavoit pas trop lui-même ce qu'il croyoit. Il mêla confuſément, dit-il, le vrai & le faux, le bon & le mauvais, diſputant pour & contre, à tort & à travers. Tout ce qu'il écrivit contre la ſaine Philoſophie & la Religion lui paroît plutôt l'effet d'un deſſein formé d'élever un ſyſtême d'impiété & d'Athéiſme, que la production d'une tête ſans cervelle.

La même bizarrerie qui regne dans ſes Écrits, ſe montre dans toute ſa conduite. Dans le voyage qu'il fit en Angleterre en 1614, cet homme brûlé comme un Apôtre de l'Athéiſme, s'attira la perſécution des Proteſtans par ſon attachement à la Religion Catholique. On le mit en priſon, où il demeura quarante-neuf jours, *bien préparé*, (dit-il, dans ſes *Dialogues*) *à recevoir la couronne du Martyre, pour laquelle il ſoupiroit avec toute l'ardeur imaginable.*

Dès qu'il eut été élevé au Sacerdoce, il prêcha avec beaucoup de feu. Si on ajoute foi à ce qu'il dit de ſes Sermons, (*Dialogues*, page 234.) c'étoient des diſcours faits avec ſoin & pleins de ſuc. Un jour qu'il prêchoit ſur cette queſtion importante, *pourquoi Dieu a crée l'homme?* Il la réſolut par la fameuſe échelle d'*Averroés*, en vertu de laquelle il doit y avoir une eſpece de gradation du dernier des êtres juſqu'au premier de tous. Voici cette échelle telle qu'il la propoſe; elle eſt digne des Scholaſtiques du treizieme ſiecle.

« I. La premiere matiere, qui eſt la puiſſance ſeule,
» l'Acte pur, c'eſt-à-dire Dieu.

» II. Près de Dieu, il y a les ſubſtances immaté-
» rielles.

» III. Près de la matiere, il y a la forme de la » corporéité.

» IV. Entre ces deux, il y a deux ames brutes, » l'une *végétative*, & l'autre *ſenſitive*.

» V. Au-deſſus d'elles on trouve l'entendement » moindre que les intelligences; car exiſtant dans la » matiere, il eſt matériel, & ſéparable de la matiere, » diſtinct d'elle par ſon eſſence, & confondu avec elle » en tant qu'il l'informe & qu'il l'anime. »

Son inconſtance & ſa légereté le conduiſirent dans un grand nombre de pays de l'Europe. Il changeoit de nom à meſure qu'il changeoit de contrée. Il fut *Pompeio* en Gaſcogne, *Julio Céſare* en Hollande, *Vanino* à Paris, *Tauriſano* à Lyon, *Lucilio* à Touloufe. Son goût pour les voyages fut plutôt la ſource de ſes différentes courſes, que l'envie de faire des proſélytes. Cependant le Pere *Merſenne* aſſure (dans ſon *Commentaire ſur la Geneſe*) qu'il avoua devant le Parlement aſſemblé qu'il avoit conçu à Naples l'étrange deſſein, d'aller répandre l'Athéiſme dans le monde, avec douze compagnons de ſon libertinage, & que la France lui étoit échue par le ſort. Mais ce fait n'eſt guere vraiſemblable. Il eſt difficile de concevoir que *Vanini*, cherchant à ſe juſtifier, eut fait un pareil aveu devant une Cour Souveraine, qui pouvoit aggraver ſon ſuplice. D'ailleurs, le Préſident *Grammond*, qui étoit ſur les lieux, n'en dit rien dans la Relation du procès & de l'exécution de ce miſérable, quoiqu'il rapporte avec fidélité tout ce qui peut le rendre odieux.

Vanini voulut fixer ſon inconſtance, en ſe faiſant Religieux dans un Couvent de Guienne, mais un crime digne du feu le fit chaſſer de ſon Monaſtere. Il eſt ſurprenant que *Bayle* ait parlé d'une maniere ſi déciſive de la pureté des mœurs de cet Impie. « Le deteſtable *Vanini*, dit-il, (*Penſées diverſes*, Tome Ier. » page 356.) avoit toujours été aſſez reglé dans ſes » mœurs, & quiconque eut entrepris de lui faire un » procès criminel ſur toute autre choſe que ſur ſes » dogmes auroit couru grand riſque d'être convaincu » de calomnie. » Mais où ſont les preuves de ce qu'avance M. *Bayle?* Il n'en avoit aucune. Il vouloit ſeulement montrer par quelque exemple célebre que l'A-

théiſme eſt compatible avec la vertu. Il ne pouvoit pas plus mal rencontrer, qu'en citant *Vanini*. Ses Dialogues prouvent, qu'il étoit initié dans les Myſteres les plus abominables de la lubricité. Le trente-neuvieme de la *procréation du mâle & de la femelle* eſt tout ce qu'on peut concevoir de plus infame. Pluſieurs des Dialogues ſuivans ſont ſur le même ton. Il y parle de ſa maîtreſſe *Iſabelle*. Il agite dans la quarante-huitieme les queſtions les plus obſcenes; & on y reconnoit un homme, qui ne s'en eſt pas tenu à la ſpéculation. Il les finit en diſant avec l'*Amynte* du *Taſſe*.

Le temps paſſé loin des amours,
Eſt un temps perdu pour toujours.

M. *Bayle* n'a pas mieux réuſſi, en faiſant de *Vanini* un martyr de l'Athéiſme. « Quand je conſidere, dit-il, » (*Penſées diverſes*, Tome I. page 375 & ſuivantes) » que l'Athéiſme a eu des Martyrs, je ne doute plus » que les Athées ne ſe faſſent une idée d'honêteté, » qui a plus de force ſur leur eſprit que l'utile & l'a- » gréable. Car d'où vient que *Vanini* s'eſt indiſcrete- » ment amuſé à dogmatiſer devant des perſonnes qui » le pouvoient déférer à la Juſtice? S'il ne cherchoit » que ſon utilité particuliere, il devoit ſe contenter » de jouir d'une parfaite ſécurité de conſcience, ſans » ſe ſoucier d'avoir des Diſciples. Il faut donc qu'il » ait eu envie d'en avoir, & cela ou afin de ſe rendre » Chef de parti, ou afin de délivrer les hommes d'un » joug, qui, à ſon avis, les empêchoit de ſe divertir » tout à leur aiſe.... Mais d'où vient qu'il n'a pas » trompé ſes Juges, & qu'il a mieux aimé mourir » dans les plus rudes tourmens, que de donner une » rétractation, qui dans ſes principes ne pouvoit lui » faire aucun tort dans l'autre monde? Pourquoi ne » pas faire ſemblant d'être déſabuſé de ſes impiétés, » puiſqu'il ne croyoit pas que l'hypocriſie eût été dé- » fendue de Dieu?.... Après avoir dogmatiſé mal » à propos, il eut à tout le moins juré, qu'il étoit revenu » de ſes erreurs, & qu'il ſigneroit de ſon ſang tous » les Articles de notre créance. Au lieu de cela, il ſe » fit un ridicule point d'honneur de ſe roidir contre les

» tourmens. Ce qui fait voir, qu'avec une opiniâtreté » de cette nature, il étoit capable de mourir pour l'A» théiſme, quoiqu'il eût été très-perſuadé de l'exiſ» tence de Dieu. »

Voilà bien des paroles perdues. M. *Bayle* raiſonne ſouvent beaucoup ſur des fauſſes ſuppoſitions. *Vanini* a été ſi peu un Martyr de l'Athéiſme, qu'il fit tout ce que le critique s'imaginoit qu'il n'avoit point fait. Il ſe retracta, il jura qu'il étoit orthodoxe. (*Voyez à la fin de cet Ouvrage la Relation de ſon ſupplice, extrait du IIIe. Livre de l'Hiſtoire du Préſident de* Grammond.) Interrogé ſur ce qu'il penſoit ſur l'exiſtence de Dieu, il répondit qu'il adoroit avec l'Égliſe un Dieu en trois perſonnes. Enfin bien loin d'avoir cette conſtance, dont *Bayle* lui fait gratuitement honneur, il ne négligea rien pour éviter la mort.

§. II.

Ses Ouvrages.

La premiere production de *Vanini* eſt ſon fameux *Amphithéatre*. Il fut imprimé à Lyon en 1615, in-8°. ſous ce titre : *Amphitheatrum æternæ Providentiæ Divino magicum, Chriſtiano-Phyſicum, nec non Aſtrologo-Catholicum, Adverſus Veteres Philoſophos, Atheos, Epicureos, Peripateticos, Stoïcos, Autore Julio Cæſare Vanino*, &c. Ce Livre eſt revêtu de deux approbations fort avantageuſes. Les Cenſeurs y trouvoient des *raiſonnemens très-ſubtils & très-forts contre les Athées ſuivant la doctrine des plus ſublimes Maîtres de Théologie*. Tous les Auteurs n'en ont pas jugé de même. Le plus grand nombre a cru que ſon but étoit de donner gain de cauſe aux Athées par la foibleſſe de ſes réponſes. Son impiété leur a paru d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus cachée. Quelques Critiques penſent au contraire, que l'idée qu'on avoit que *Vanini* étoit Athée a fait appercevoir cette doctrine révoltante dans ſon *Amphitheatrum*. Je doute, (dit M. de *Chaufepié*) qu'on y découvrît l'Athéiſme, ſi l'on n'avoit aucun autre Ouvrage de cet Incrédule. En liſant ce Livre, j'y ai trouvé à la vérité beaucoup

de ſcholaſtique, des idées bizarres, hazardées, obſcures, mais en même temps des principes abſolument incompatibles avec ceux des Athées. Sa notion de Dieu n'a aucun caractere d'Athéiſme. « Dieu eſt ſon principe & ſa fin, Pere de l'un & de l'autre, & n'ayant » beſoin ni de l'un, ni de l'autre; éternel ſans être » dans le temps, préſent par-tout, ſans être en aucun » lieu. Il n'y a pour lui ni paſſé ni futur, il eſt par- » tout, & hors de tout; gouvernant tout, &c. »

On ne peut trouver du venin dans cette définition qu'en ſuppoſant que *Vanini* étoit Athée. Ce qu'il dit de notre ignorance ſur la nature de Dieu eſt conforme à ce que les Philoſophes & les Théologiens les plus ſages en ont penſé. Cela eſt ſi vrai que M. *Saurin* ne trouve *Vanini* repréhenſible, qu'en ſuppoſant ſon Athéiſme. « Cet homme, dit-il, ſe prit d'une » façon bien ſinguliere à prouver, qu'il n'y a point » de Dieu, ce fut d'en donner l'idée. Il crut que le » définir, c'étoit le réfuter; & que le meilleur moyen » de faire voir qu'il n'y a point de Dieu, c'étoit de » dire ce que Dieu eſt. » (*Sermons* Tome I. page 183.)

Quelles que fuſſent les vues ſecretes de *Vanini*, il faut avouer qu'on trouve moins dans ſon Ouvrage l'Athéiſme, que les vaines ſubtilités d'un eſprit paradoxal.

L'impiété ſe découvre bien plus facilement dans ſes Dialogues, publiés ſous ce titre: *De Admirandis Naturæ, Reginæ deæque mortalium, Arcanis Dialogorum Libri IV. Lutetiæ Pariſiorum* Perrier, 1616. *in*-8°. Quand on les a lus, on ne peut guere douter de l'Athéiſme de l'Auteur. Ils ſont pleins d'idées auſſi extravagantes qu'impies, qu'il débite ſous le nom d'un Athée, mais qui ne doivent pas moins être imputées à celui qui le faiſoit parler.

Dans le Dialogue cinquante, ſaint *Paul*, JESUS-CHRIST, *Elie*, *Moyſe*, les Martyrs ſont ſucceſſivement l'objet de ſes railleries indécentes & téméraires. Il attribue, dans le cinquante-deuxieme, l'origine & la décadence des Religions aux Aſtres. C'eſt par leur vertu que ſe font les miracles. Il ſoutient dans le cinquante-troiſieme, que le pouvoir de prédire l'avenir vient de ce que l'on eſt né ſous la conſtellation, qui donne la faculté de prophétiſer. Il adopte la penſée de *Pompo-*

nace, qu'il ſe peut qu'un nouveau Légiſlateur reçoive des Aſtres la puiſſance de reſſuſciter les morts. Le Ciel eſt, à ſes yeux un animal éternel & divin. Il inſinue, qu'il ne convient point à un Philoſophe de ſoutenir que le monde à eu un commencement. On ne doit, ſelon lui, les vertus & les vices qu'à la naiſſance, à l'éducation, à l'influence des aſtres, à l'intempérie de l'air, & aux alimens dont on ſe nourrit. Ce Livre infâme eſt une dériſion continuelle des vérités les plus importantes. L'impiété & l'audace y ſont à découvert. Comment donc un tel Ouvrage trouva-t-il des Approbateurs ? *Garaſſe* prétend qu'il ſubſtitua cet *Avorton d'Athéiſme* aux cahiers que les Cenſeurs avoient approuvés. Quoiqu'il en ſoit, le poiſon fut bientôt découvert, & le Livre proſcrit par l'autorité Publique.

Les Apologiſtes de *Vanini* veulent qu'il ait été condamné ſur la dépoſition du ſeul *Francon ;* mais le Pere *Garaſſe*, (dans ſa *Doctrine curieuſe*, page 144,) prouve qu'il y eut d'autres témoins. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'il ne paroît point, qu'on ait allégué ſes Ouvrages en preuve contre lui, ni le crime qu'on aſſure qu'il avoit commis dans un Couvent. Il eſt vrai que ce crime pouvoit être ignoré ; mais ſes Livres, étoient entre les mains de tout le monde. Il fallut donc, que les dépoſitions fuſſent extrêmement fortes, & les blaſphêmes, proférés par cet Impie, de l'horreur la plus révoltante. Le *Mercure François* de l'année 1619, rapporte « qu'il ſoutenoit que nos corps » étoient ſans ame, & que mourant tout étoit mort » pour nous, ainſi que les bêtes brutales. Que la » Vierge, (ô blaſphémateur exécrable,) avoit eu con» noiſſance charnelle comme les autres femmes ; & » d'autres mots bien plus ſcandaleux du tout indignes » d'écrire, ni de reciter. Par ſon éloquence il gliſ» ſoit tellement ſa pernicieuſe opinion dans l'entende» ment de ſes auditeurs particuliers, qu'il commen» cerent à balancer dans la croyance de cette fauſſe » doctrine. »

On voit par cette citation, que *Vanini* avoit fait des Proſélytes ; & ces Proſélytes furent vraiſemblablement appellés en témoignage. La crainte que la témérité atroce de ce Profeſſeur d'Irréligion n'eût des imi-

tateurs, obligea ſans doute le Parlement de Toulouſe à s'armer de toute ſa ſévérité, & à le condamner avec la derniere rigueur. Il eſt des cas, où il ne ſuffit pas d'anathématiſer l'impiété ; il faut encore proſcrire la perſonne de l'Impie ; & c'eſt ainſi ſans doute que jugea le Sénat de Toulouſe.

VERTU.

Quels ſont les motifs qui peuvent nous porter à la véritable vertu ; inſuffiſance de ceux qu'offre la Philoſophie.

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* tâche d'affoiblir, dans cet article, l'idée qu'on a des vertus Chrétiennes, & par conſéquent de la morale. Il veut qu'on reduiſe la vertu à la bienfaiſance envers le Prochain ; mais quel ſera le fondément de cette vertu ? Quelle en ſera la récompenſe ? Si les principes Chrétiens, quoique appuyés de ſi puiſſans motifs, ne l'emportent pas toujours ſur les paſſions, que ſera-ce des principes Philoſophiques ? Pour être le bienfaiteur des hommes, il faut être l'adorateur d'un Dieu, il faut avoir une Religion, & l'Auteur de l'article *Vertu* en a-t'il une ?

On a dit que les Payens avoient une morale, mais que le Paganiſme n'en avoit point ; & on peut le dire à plus forte raiſon des Philoſophes. Le Paganiſme connoiſſoit au moins une autre vie, & la Philoſophie la rejette. Elle ne peut donc tout au plus que propoſer de bonnes régles, donner de bons préceptes ou plûtôt de bon conſeils ; mais elle ne ſauroit offrir que de foibles motifs. Or en fait de morale les motifs ſont l'eſſentiel. (Voyez l'article *Enfer.*)

La Loi la plus évidemment juſte tire encore plus de force des peines & des récompenſes, qui y ſont attachées que de l'évidence de ſa juſtice. Il faut donc la croyance d'un Etre tout puiſſant, vengeur du vice & rémunérateur de la vertu. Le plus grand bien qu'on peut faire à une Nation qui n'auroit pas cette croyance, ce ſeroit de la lui donner. Quel crime donc & qu'elle inhumanité de vouloir la détruire, où elle eſt établie !

La morale Chrétienne mérite ſur-tout d'être reſpectée, elle condamne & attaque juſque dans ſa ſource; c'eſt-à-dire, dans les penſées & dans les deſirs des hommes, tout ce qui produit des malheurs ſur la terre, les déſordres de l'ambition, les fureurs de la vengeance, l'eſprit d'intérêt, les diſſolutions de l'incontinence. Quelles vertus oppoſe-t'elle à ces vices? La modéſtie, la douceur, la paix, le déſintéreſſement, l'amour du travail, la tempérance: vertus d'autant plus propres à faire le bonheur de ceux qui les poſſédent, que par elles ils contribuent à celui des autres.

Une Religion qui enſeigne une telle morale ne mérite-t-elle pas, par cela ſeul, d'être infiniment aimée & reſpectée & ſoigneuſément conſervée?

« La morale Chrétienne, dit l'Incrédule, eſt belle; » mais elle eſt ſévére. »

Reponse. C'eſt ſa ſévérité qui fait en partie ſa beauté. Elle eſt principe de foi ou d'incrédulité, ſuivant la différente diſpoſition des cœurs; preuve de la Religion dans les cœurs purs & vertueux à qui elle la fait aimer; objection contre la Religion dans les cœurs vicieux & corrompus à qui elle la fait haïr. Un Incrédule diſoit du Chriſtianiſme. *Je lui paſſe ſes Dogmes en faveur de ſa morale*, mais cette morale le ramena bientôt aux Dogmes, parce qu'il joignoit une belle ame à beaucoup d'eſprit.

Il en ſeroit de même de la plupart des Incrédules, ſi en déſirant le don de la Foi & en le demandant à Dieu, ils n'y mettoient aucun obſtacle. Mais quel eſt l'impie qui n'y en met point? Vous doutez ſi la Religion eſt vraie ou fauſſe? Obſervez ſes préceptes comme ſi elle étoit vraie, & ne vivez point comme ſi elle étoit fauſſe. Conformez-y vos actions, & bientôt les actions ſeront ſuivies de la croyance. Vous croirez ſi vous avez intérêt de croire. L'incrédulité pourroit-elle tenir contre la force de cet intérêt, réunie à celle des preuves.

Nos Philoſophes devroient ſentir (& ils le ſentent, ſans doute, & n'en ſont que plus coupables) que tout eſt perdu pour les mœurs, & par conſéquent pour la ſociété qui ne ſubſiſte que par les mœurs, ſi leurs leçons trouvent des dupes. Les hommes, avec les paſſions qui les portent au mal, ont-ils beſoin de principes qui le

leur permetent ? Ces principes ſont donc auſſi pernicieux que faux, & ceux qui écrivent pour les établir auſſi mauvais Citoyens que mauvais Philoſophes ; auſſi aveugles en politique qu'en morale.

VOLTAIRE.

Idee de ſa vie & de ſes Ouvrages.

Ce trop célébre Incrédule vit le jour à Paris d'un Pere reſpectable, auſſi connu par ſon eſprit que par ſes mœurs. Cet homme vertueux eut à gémir de bonne heure ſur les égaréments de ſon fils. L'impiété éclata en lui auſſi-tôt que le génie, & ſon génie fut prématuré. A peine ſavoit-il bégayer des vers, qu'il ſe ſignala par des petits Poëmes obſcènes & impies.

Le Collége de LOUIS-LE-GRAND, cette Ecole de l'eſprit & du cœur, fut pour lui l'écueil le plus funeſte. Ce n'eſt pas que ſes Profeſſeurs ne lui donnaſſent de bonnes leçons, & des exemples encore meilleurs ; mais plus flatté de l'applaudiſſement des jeunes Libertins du Collége, que touché des rémontrances de ſes Maîtres, il lacha la bride à ſon orgueil & à ſa témérité. Tout le monde ſait que le Pere le *Jay*, ſon Profeſſeur de Rhétorique, lui prédit dès lors qu'il ſeroit *l'étendard de l'Incrédulité*.

Cette Prophétie ne s'eſt malheureuſement, que trop accomplie. Au ſortir du Collége le jeune *Arrouet* (car il n'avoit point encore pris alors le titre de *V.*) ſe lia avec les plus fameux Incrédules de Paris. Il fut des petits ſoupers du Temple, & le poiſon de l'impiété ne fit que s'exalter de jour en jour en lui par ſes converſations avec l'Abbé de *Chaulieu*, & avec les Compagnons de table de ce Poëte Epicurien.

M. de *V.* médita dès-lors ſon Epitre à *Uranie*, qu'il attribua, quelque temps après la mort de l'Abbé de *Chaulieu*, à ce Précepteur de Déiſme ; mais il ne perſuada perſonne. Cette Épitre ſi célébre par le coloris du ſtyle, & par l'harmonie de la verſification, l'eſt encore d'avantage par les blaſphêmes & par la liberté Cynique qui y dominent.

Œdipe la premiere piéce de M. de *V.* avoit déja montré ſa façon de penſer. Les hommes Religieux y trouverent pluſieurs choſes repréhenſibles, entr'autres ces vers ſi captieux.

Les Prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Pluſieurs vers de la Henriade parurent frappés au même coin; & lorſque le jeune Poéte montra ſon Ouvrage au célébre & malheureux *Rouſſeau*, ce grand homme, choqué du ton de déclamation de ſatyre & de hardieſſe que le jeune Auteur y prenoit, lui conſeilla d'imiter plutôt *Virgile* que *Juvénal*, & de reſpecter ce qui étoit reſpectable.

On imagine bien que M. de *V.* ne changea pas ſa façon de penſer à Londres, où il ſe rétira en 1726, pour oublier quelques mécontentemens & quelques outrages, qu'il avoit eſſuyés en France. C'eſt dans ce centre de l'irreligion qu'il écrivit ſes fameuſes *Lettres Philoſophiques*, comdamnées au feu par le Parlement de Paris. Cet Ouvrage paroit entierement dicté par la haine du Chriſtianiſme; mais par une haine auſſi aveugle que furieuſe; auſſi injuſte qu'opiniatre. Les infidélités hiſtoriques, les Paralogiſmes, les Antihéſes, les Epigrammes en font toute la force. L'Auteur attaque preſque ſans ceſſe directement ou obliquement la Religion, mais toujours avec un acharnement inoui; c'eſt un Vautour attaché à ſa proye.

Loue-t-il quelques ſectes, ce ſont celles qui ſimpatiſent avec le Tolérantiſme, ou avec le Deiſme. Plus elles ſemblent ſéparées du reſte des Chrétiens, plus il affecte d'aplaudir à leurs mœurs & à leurs uſages, quelques ſinguliers qu'ils ſoient. Il y a un art très-dangereux dans ces éloges: & le panégyrique de quelques Membres ſéparés eſt preſque toujours la ſatyre du corps entier. Ainſi l'encens prodigué au Fanatiſme des Quakers, eſt une inſulte refléchie ſur les autres Chrétiens.

Croiroit-on que le Paganiſme même eſt toujours mieux traité que le Chriſtianiſme? Mais cela devoit être, & M. de *V.* étoit bien digne d'aimer la Religion, qui adoroit des Dieux corrompus & qui ne propoſoit pour croyance que des fables corruptrices.

Les

Les Anecdotes hiſtoriques, qu'on trouve dans ces *Lettres*, n'y ſont placées ordinairement qu'autant qu'elles fourniſſent des traits odieux contre notre Religion. Les obſervations, même les plus philoſophiques, ſont ſemées de réfléxions critiques ſur nos dogmes. Si l'Auteur traduit quelques morceaux des écrivains Anglois, il choiſit toujours ceux qui ſont les plus favorables à l'indépendance & à l'incrédulité, & l'eſtime qu'il en fait eſt toujours proportionnée à l'excés de leur licence.

Mais le plus grand édifice, que M. de *V.* ait élevé à l'Irreligion, c'eſt ſans contrédit ſon *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale*, ſi juſtement proſcrit par l'Aſſemblée de Clergé de 1765. Un homme d'eſprit dit très-bien qu'on pourroit intituler cet Ouvrage : *Syſtême d'Hiſtoire univerſelle, dans lequel l'Auteur arrange les faits, ſuivant ſon imagination, pour prouver que la Religion eſt une Chimere atroce., l'homme un animal ſot & malfaiſant, jouet éternel d'une deſtinée aveugle : Production propre à former des honnêtes gens & des hommes vertueux.*

Quel eſt en effet le réſultat de cette Hiſtoire, que quelques Entouſiaſtes ont oſé mettre au-deſſus du ſublime diſcours de *Boſſuet ?* Cette propoſition ; *quiconque ne craint point un Dieu ne ſait ce que c'eſt que de troubler l'Univers.* Le fataliſme y triomphe ; on y voit une liſte magnifique de tous les Scélérats, qui ont vécu dans la proſpérité & qui ſont morts tranquilles. On leur oppoſe une foule de bons Rois & de gens de bien, qui ont péri d'infortune & de miſere. S'il eſt queſtion d'une guerre entrepriſe par un Souverain, l'Auteur ne manque pas de faire obſerver que le plus juſte des combattans a été le plus malheureux.

Ce tableau des infortunes qu'éprouvent les gens de bien dans ce monde ſeroit une preuve pour un homme ſage, qu'il y a une autre vie, où tout doit être compenſé. Mais notre judicieux Hiſtorien n'a garde d'y croire : l'ame des bêtes, qu'il ne connoit point du tout, lui fournit des preuves ſans réplique de la matérialité de la ſienne propre. Tous les hommes ne ſont que de pures machines, qu'un être capricieux anéantit, après qu'elles ont joué leur rolle. Un enfant & un petit chien ſe reſſemblent à merveille, & entre Archiméde & une Taupe, il n'y a de différence, que la fineſſe des organes.

L'ame étant détruite, la révélation ne peut tenir long-temps, & c'eſt contr'elle que le grand Hiſtorien a tourné ſes principales batteries. Il ramaſſe les fables anciennes & modernes, les contes des Indiens, les abſurdités du Mahométiſme, & après avoir donné un air de raiſon à toutes ces folies, il les place gravement à côté de la Religion Chrétienne, à laquelle il prête toutes ſortes d'abſurdités.

Les preuves de fait ne l'embarraſſent point; l'Auteur les nie toutes ou les ridiculiſe. Les titres les plus authentiques, les Hiſtoires les plus anciennes, les monumens échappés à la ruine des temps, tout diſparoit à ſes yeux éblouis. Cette Religion qui a triomphé de la fureur des *Céſars* & de la haine des Philoſophes, s'eſt établie comme toutes les autres ſectes, ſans contradiction. Le vertueux *Neron*, le ſage *Dioclétien*, leurs miniſtres & leurs bourreaux en ont favoriſé les progrès. Voilà ſans contredit de belles découvertes; & c'étoit à un Poéte qu'il étoit réſervé de les faire.

Le même eſprit regne dans le *Dictionnaire Philoſophique*; mais il y paroit plus à découvert. Il ne faut pas ſe gêner quand on eſt vieux, & certainement on ne ſe plaindra pas, que M. de *V.* ait enchaîné ſa plume dans ſa vieilleſſe. Voyez le *Dictionnaire* que nous venons de citer; voyez la *Pucelle*; voyez *Candide*. L'homme le plus familiariſé avec la licence, ne peut les lire ſans indignation. Les ridicules outrageans, les impiétés groſſiéres, les ordures révoltantes en ſaliſſent chaque ligne. L'Auteur oublie à tout moment le reſpect dû à la Divinité, à la Religion, à la vertu, aux mœurs & à la décence, nous oſerons dire au goût; car rien ne lui eſt plus oppoſé que ce ſtyle bas, qui exprime des mœurs encore plus viles, ce ramas d'incidens puérils, d'avantures ſans vraiſemblance, de plaiſantéries forcées, dont certains lecteurs du bon ton ne ſe feroient pas honneur.

C'eſt ainſi que M. de *V.* ſe venge dans cette retraite forcée, qu'il nous peint comme un Paradis, de la privation des plaiſirs de Paris, de Berlin & de la Cour. Il a beau affiſher ſon mépris pour les grandeurs; il les regrette, il les pleure. Il ne tenoit qu'à lui de vivre heureux auprès du Roi de Pruſſe; mais il ſe permet des familiarités indécentes avec le Monarque, il outrage ſes

Favoris. Il veut déplacer le Préſident de ſon Académie ; il écrit des ſatyres atroces, & il eſt obligé de diſparoître.

Quel ſera ſon aſyle ? Ira-t-il en Lorraine ; mais le Prince bienfaiſant, qui fait le bonheur de ce Pays, veut s'aſſurer de ſa Religion, & quelles aſſurances peut-il lui donner. Enfin après avoir erré de pays en pays, il ſe fixe au bord d'un lac ; on le fête, on le careſſe ; on veille à ſa ſanté, & il écrit contre le ſeul homme qu'on y reſpecte. Faut-il d'autre réfutation de tous les Écrits de M. de *V.* ? Non. Comparons ſa conduite avec ſes Ouvrages ; & en connoiſſant l'eſprit qui les a dictés, nous verrons l'impreſſion qu'ils doivent faire ſur les ames éclairées & ſur les cœurs bien faits.

Nous finirons cet article par le parallele du bon eſprit & du bel eſprit, dans lequel on verra que M. de *V.* a les travers du ſecond, ſans avoir les qualités du premier. « Le bon eſprit ſait ménager les hommes ; il ſe » prête à leur humeur ; il ſupporte leurs défauts ; il » plait, on lui pardonne ſa ſupériorité. Le bel eſprit au » contraire, plein de lui-même, immole à ſon amour » propre celui des autres ; il ſe fait une foule d'enne- » mis. Le bon eſprit ſoumis à l'ordre, s'attire une conſi- » dération générale. Le bel eſprit ſe croit tout permis ; » il ſe fait mépriſer du plus grand nombre. Le bon eſ- » prit, toujours ſage, même dans ſes ſaillies, cher- » che moins à briller qu'à ſe rendre utile. Le bel eſprit » mandie les applaudiſſemens, court après les graces, » tombe dans le ridicule. L'un ne connoit point les airs ; » il ſe tient avec décence dans ſon état. L'autre meſure » les airs qu'il ſe donne, aux talens qu'il ſe croit, & » ils ſont inombrables. Celui-là penſe avec juſteſſe & » parle avec préciſion ; celui-ci charge ſon diſcours de » fleurs, aux dépens des idées. Le bon eſprit s'occupe » du ſolide & s'amuſe des agrémens. Le bel eſprit s'oc- » cupe des agrémens & s'ennuie du ſolide. L'un ne » prend que le ſel de la plaiſanterie & puiſe dans la » critique des réflexions qu'il réſerve pour lui. L'autre » ſe livre à la malignité de la cenſure, & ſe déchaîne » ſouvent contre des défauts, dont il eſt lui-même pé- » tri. Le bon eſprit conçoit l'inſtabilité du bonheur ; il » eſt préparé contre les diſgraces ; il les ſupporte avec » fermeté. Celui qui n'eſt que bel eſprit, eſt ſouvent

» confondu par la plus légere humiliation, & il ſe trouve » ſans reſſource dans l'infortune. L'un a pour objet » principal, d'exceller dans ſa profeſſion, & fait ſes » plaiſirs de ſes devoirs. L'autre ſacrifie preſque toujours » les devoirs de ſon état aux objets qui l'amuſent. Enfin » le bon eſprit garde en tout un juſte milieu & fuit les » extrêmités; tandis que le bel eſprit franchit toutes les » bornes & donne preſque toujours dans l'extrême. » (Ceci eſt tiré du Tome IV. des *Mémoires* de l'Académie de Nancy.)

SUPPLÉMENT

Au Dictionnaire Anti-Philoſophique, ou Pieces originales concernant les Philoſophes.

MONTESQUIEU.

Extrait de ce que l'Eſprit des Loix renferme de plus favorable à la Religion, par M. l'Abbé Trublet, *tiré du* Journal Chrétien, *Août mil ſept cents cinquante-huit.*

PARMI la multiplicité des matiéres traitées dans l'Eſprit des Loix on y trouve bien des choſes réprehenſibles; mais l'on y en voit auſſi beaucoup qui méritent les plus grands éloges à l'Auteur, ou qui du moins ſont très dignes de l'attention du Lecteur. En combien d'endroits M. de *Monteſquieu*, n'a-t-il pas, non-ſeulement énoncé, mais prouvé les grandes vérités de l'exiſtence d'un Être ſuprême, de l'immortalité de l'ame, de la liberté, de la diſtinction du juſte & de l'injuſte, indépendamment des Loix humaines? Combien de traits victorieux lancés contre *Spinoſa*, *Hobbès*, *Bayle*, *&c.* Si donc, ſelon l'expreſſion de S. *Paul*, * il a fait *nauffrage dans la Foi*, tout n'a pas péri dans ce *nauffrage*; & ce qui s'en eſt ſauvé, eſt du plus grand prix & de la plus grande importance. Il ſera donc infiniment utile de le recueillir dans cet Ouvrage fait pour prémunir les foibles, contre l'Eſprit d'Irreligion ſemée dans pluſieurs Livres modernes.

Un homme échappé du nauffrage avec une partie de ſes richeſſes, s'en eſt quelquefois heureuſement ſervi pour rétablir ſa fortune. Puiſſent de même ceux des In-

* Primâ ad Timotth. cap. 1. Verſ. 19.

crédules, en qui une ſaine Philoſophie & un cœur droit ont conſervé les vérités fondamentales de la Religion, s'en ſervir pour parvenir, ou plutôt pour revenir à toutes les vérités qu'elle nous commande de croire? Je dis *pour y revenir*; car il les ont crues; & s'ils examinoient bien comment & pourquoi ils ont ceſſé de les croire, la plupart ne trouveroient pas leur incrédulité auſſi philoſophique, auſſi exempte de tout motif de paſſion, qu'ils le diſent, ou peut-être même qu'ils le penſent. Oui, pour cet heureux retour à une foi entiere, pour croire en JESUS-CHRIST lorſqu'on croit en Dieu, il ne faudroit que ſuivre avec juſteſſe la chaîne des conſéquences; & c'eſt un des ſens du grand principe, que la raiſon mene à la foi. Mais écoutons M. de *Monteſquieu* & ne perdons pas un mot de tout ce qu'un eſprit ſi libre de tout ce qu'on appelle préjugé, a répandu dans ſon Livre de favorable à la Religion, ou du moins aux premieres vérités ſur leſquelles elle eſt fondée.

1°. Le début de l'Ouvrage nous préſente un de ces morceaux, & dès la ſeconde page (*a*) on y lit. « Ceux » qui ont dit *qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde*, (*b*) ont dit une » grande abſurdité; car qu'elle plus grande abſurdité, » qu'une fatalité aveugle qui auroit produit des êtres » intelligens?

» Il y a donc une raiſon primitive; & les Loix ſont » les rapports qui ſe trouvent entr'elle & les différens » êtres, & les rapports de ces divers êtres entr'eux.

« Dieu a du rapport avec l'Univers, comme Créateur, » & comme Conſervateur. Les loix ſelon leſquelles il » a créé, ſont celles ſelon leſquelles il conſerve. Il agit » ſelon ces réglés, parce qu'il les connoît; il les con» noît, parcequ'il les a faites; il les a faites, parce » qu'elles ont du rapport avec ſa ſageſſe & ſa puiſ» ſance. »

Page 3. M. de *Monteſquieu* confirme & éclaircit de la maniére la plus lumineuſe, ce qu'il venoit d'établir.

« Les êtres particuliers intelligens peuvent avoir des » loix qu'ils ont faites; mais ils en ont auſſi qu'ils n'ont

(*a*) Ce qui eſt ici en italique, y eſt auſſi dans le Livre même.
(*b*) Nous citons ſelon l'édition de 1757, 4 vol. *in*-12. que nous avons ſous les yeux.

» pas faites. Avant qu'il y eût des êtres intelligens, ils » étoient poſſibles ; ils avoient donc des rapports de » juſtice poſſibles. Dire qu'il n'y a rien de juſte ni d'in- » juſte, que ce qu'ordonnent ou défendent les loix po- » ſitives ; c'eſt dire qu'avant qu'on eût tracé le cercle, » tous les rayons n'étoient pas égaux.

» Il faut donc avouer des rapports d'équité antérieurs » à la loi poſitive qui les établit ; comme, par exem- » ple, que ſuppoſé qu'il y eut des Sociétés d'hommes, » il ſeroit juſte de ſe conformer à leurs loix ; que s'il y » avoit des êtres intelligens qui euſſent reçu quelque » bienfait d'un autre être, ils devroient en avoir de la » reconnoiſſance ; que ſi un être intelligent avoit créé un » être intelligent, le créé devroit reſter dans la dépen- » dance qu'il a eue dès ſon origine : qu'un être intelli- » gent qui a fait du mal à un autre être intelligent, mé- » rite de recevoir le même mal ; & ainſi du reſte.

» Mais il s'en faut bien que le monde intelligent ſoit » auſſi bien gouverné que le monde phyſique. Car quoi- » que celui-là ait auſſi des loix, qui par leur nature » ſont invariables, il ne les ſuit pas conſtamment, » comme le monde phyſique ſuit les ſiennes. La raiſon » en eſt, que les êtres particuliers intelligens ſont bor- » nés par leur nature, & par conſéquent ſujets à l'er- » reur ; & d'un autre côté, il eſt de leur nature qu'ils » agiſſent par eux-mêmes. Ils ne ſuivent donc pas conſ- » tamment leurs loix primitives ; & celles mêmes qu'ils » ſe donnent, ils ne les ſuivent pas toujours. »

Que de vérités expoſées, démontrées, ou du moins ſuppoſées dans ce qu'on vient de lire ! La création ; la diſtinction eſſentielle & antérieure à toute loi poſitive, du juſte & de l'injuſte ; le libre-arbitre, ſource du mal moral, & ſi ſouvent du mal phyſique, &c.

Mais voici la Religion bien expreſſement reconnue, avec les motifs qui ont engagé Dieu, ſi l'on peut s'exprimer ainſi à la révéler aux hommes.

» L'homme, *dit M. de Monteſquieu*, (page 6.) » l'homme, comme être phyſique, eſt, ainſi que les » autres corps, gouverné par des loix invariables. Com- » me être intelligent, il viole ſans ceſſe les loix que » Dieu a établies, & change celles qu'il établit lui- » même. Il faut qu'il ſe conduiſe ; & cependant il eſt un

» être borné ; il eſt ſujet à l'ignorance & à l'erreur ; » comme toutes les intelligences finies ; les foibles con- » noiſſances qu'il a, il les perd encore. Comme créa- » ture ſenſible, il devient ſujet à mille paſſions. Un tel » être pouvoit à tous les inſtans oublier ſon Créateur ; » Dieu la rappellé à lui par les loix de la Religion. Un » tel être pouvoit à tous les inſtans s'oublier ſui-même ; » les Philoſophes l'ont averti par les loix de la morale. » Fait pour vivre dans la ſociété, il pouvoit oublier » les autres ; les Légiſlateurs l'ont rendu à ſes devoirs » par les loix poſitives & civiles. »

Voilà les faits. Voilà ce que Dieu a fait pour les hommes, & ce que les hommes, ont fait pour eux-mêmes. Voilà en un mot les œuvres de la raiſon & les ſecours de la Religion.

« Cette loi, (*pourſuit notre Auteur, pag.* 7) qui » en imprimant dans nous-mêmes l'idée d'un Créateur, » nous porte vers lui, eſt la premiere des *loix naturelles* » par ſon importance, & non pas dans l'ordre de ces » loix. L'homme dans l'état de nature auroit plutôt la » faculté de connoître, qu'il n'auroit des connoiſſances. »

Il n'y a rien à rédire à cette Métaphyſique. On peut penſer que les ſenſations, tant intérieures & qui naiſſent de notre propre fond, qu'extérieures & qui ſont cauſées ou occaſionnées par les objets du dehors, on peut, dis-je, penſer que les ſenſations préviennent les idées ; mais celles-ci naiſſent naturellement des premieres, & avec plus ou moins de promptitude & de juſteſſe, ſelon qu'on a plus ou moins d'eſprit, & l'eſprit de réflexion, l'eſprit qui tire des conſéquences. En ce ſens les idées ſont auſſi naturelles que les ſenſations, & ſe peuvent dire *innées*. On naît non-ſeulement avec la faculté paſſive de les recevoir, mais encore avec la faculté active de les produire, de les former, de les aſſembler & combiner. Les idées ſont proprement les perceptions que l'ame éprouve, lorſqu'elle ſe réplie ſur ſes ſenſations. « Par une » recherche exacte, *dit très-bien M. Hume.* * On ra- » mene à cette origine les idées même qui d'abord en » paroiſſent les plus éloignées. Telle eſt l'idée de Dieu,

* Eſſais Philoſophiques ſur l'Entendement humain, Tome I, page 39.

» c'eſt-à-dire, d'un Etre dont l'intelligence, la ſageſſe, » & la bonté ſont infinies ; elle nous vient en réfléchiſ- » ſant ſur les opérations de notre ame, & en donnant » une étendue illimitée aux qualités de ſageſſe & de » bienfaiſance que nous remarquons en nous. »

L'Eſſai d'où j'ai tiré ce qu'on vient de lire, eſt ſuivi d'une *Digreſſion ſur le ſens du mot inné*. La matiére y eſt très-bien éclaircie, & en peu de mots. M. *Hume* obſerve judicieuſement que les Philoſophes qui ont rejetté les idées innées, n'ont probablement voulu dire autre choſe, ſinon que chaque idée eſt la ſuite d'une ſenſation, d'un ſentiment, & comme s'explique M. *Hume*, ou plutôt ſon Traducteur, d'une *impreſſion ;* que ſi par *inné*, on entend naturel, il eſt inconteſtable que toutes les idées & toutes les perceptions de l'ame lui étant naturelles, ſont *innées*, en ce ſens ; que ſi par *inné* on entend ce qui eſt contemporain & même antérieur à notre naiſſance, on peut nier de pluſieurs idées qu'elles ſoient *innées*, mais non de toutes ; car dès que l'homme ſent il penſe, & par conſéquent, a des idées plus ou moins claires & diſtinctes. M. *Hume* conclut de ces différens ſens qu'on peut attacher au terme d'*inné*, *qu'il n'y a rien de plus frivole que cette diſpute*, & « pour parler plus franchement encore, *pourſuit-il*, » j'eſtime que dans ce ſujet, M. *Locke* a été trompé » par les Philoſophes de l'Ecole, qui à l'aide des ter- » mes indéfinis, avoient le ſecret de donner aux diſpu- » tes une longueur faſtidieuſe, ſans jamais toucher au » point controverſé. Delà l'ambiguité & la circonlocu- » tion qui ſe trouvent dans tous les raiſonnemens de ce » grand homme ſur cette matiére. »

Il paroit que M. *Hume* a emprunté tout ceci du Comte *Shartbury*. On peut voir ſes *Caractériſtics*. On peut encore conſulter le *Fragment ſur la connoiſſance de l'Eſprit humain* de M. de *Fontenelle* au Tome IX. de ſes Œuvres, page 305. La queſtion de l'origine des idées y eſt traitée avec la netteté & la préciſion ordinaire à cet illuſtre Auteur.

II. Un des endroits que j'ai lû avec le plus de plaiſir, eſt celui où M. de *Monteſquieu* parle de l'établiſſement du *Paraguay*. « On a voulu, *dit-il*, en faire un crime à » la *Société*..... Mais il ſera toujours beau de gouverner » les hommes en les rendant heureux.

» Il eſt glorieux pour elle, *pourſuit l'illuſtre Auteur*, » d'avoir été la premiere qui ait montré, dans ces contrées, l'idée de la Religion jointe à celle de l'humanité. » En réparant les dévaſtations des Eſpagnols, elle a » commencé à guérir une des grandes playes qu'ait encore reçues le genre humain....

« Le zele de cette Société pour la Religion (*continue* » *M. de Monteſquieu*,) lui a fait entreprendre de grandes » choſes; & elle y a réuſſi; elle a rétiré des bois des » peuples diſperſés; elle leur a donné une ſubſiſtance » aſſurée, elle les a vêtu, &c. Ceux qui voudront faire » des inſtitutions pareilles, établiront la communauté » des biens de la République de *Platon*, ce reſpect » qu'il demandoit pour les Dieux, cette ſéparation d'a» vec les étrangers pour la conſervation des mœurs, » & la Cité faiſant le commerce & non pas les Citoyens, » donneront nos arts ſans notre luxe, & nos beſoins » ſans nos deſirs.

» Ils proſcriront l'argent, dont l'effet eſt de groſſir » la fortune des hommes au-delà des bornes que la » nature y avoit miſes; d'apprendre à conſerver inu» tilement ce qu'on avoit amaſſé, de même; de mul» tiplier à l'infini les deſirs, & de ſuppléer à la » nature, qui nous avoit donné des moyens très» bornés d'irriter nos paſſions, & de nous corrompre » les uns les autres. »

III. Un des plus beaux endroits de l'*Eſprit des Loix*, c'eſt le Chapitre ſecond du Livre XXIV. Tome III. intitulé: *Paradoxe de Bayle*. Nous le citerons preſque en entier.

« M. *Bayle*, dit M. *de Monteſquieu* a prétendu prouver » qu'il valoit mieux être Athée qu'Idolâtre; c'eſt-à-dire, » en d'autres termes, qu'il eſt moins dangereux de n'avoir » point du tout de Religion, que d'en avoir une mauvaiſe. » J'aimerois mieux, dit-il, que l'on dit de moi que » je n'exiſte pas, que ſi l'on diſoit que je ſuis un mé» chant homme. Ce n'eſt là qu'un ſophiſme, fondé » ſur ce qu'il n'eſt d'aucune utilité au genre humain, » que l'on croie qu'un certain homme exiſte, au lieu » qu'il eſt très-utile que l'on croie que Dieu eſt. De » l'idée qu'il n'eſt pas, ſuit l'idée de notre indépen» dance; ou, ſi nous ne pouvons pas avoir cette idée, » celle de notre révolte. Dire que la Religion n'eſt

» pas un motif réprimant, parce qu'elle ne réprime » pas toujours, c'eſt dire que les Loix civiles ne » ſont pas un motif reprimant non plus. C'eſt » mal raiſonner contre la Religion, de raſſembler dans » un grand Ouvrage une énumération des maux qu'elle » a produits, * ſi l'on ne fait de même celle des » biens qu'elle a fait. Si je voulois raconter tous les » maux qu'on produit les Loix civiles, la Monarchie, » le Gouvernement Républicain, je dirois des choſes » effroyables. Quand il ſeroit inutile que les Sujets » euſſent une Religion, il ne le ſeroit pas que les » Princes en euſſent, & qu'ils blanchiſſent d'écume » le ſeul frein que ceux qui ne craignent pas les loix hu- » maines puiſſent avoir.

» Un Prince qui aime la Religion & qui la craint, » eſt un Lion qui cede à la main qui le flatte, ou à » la voix qui l'appaiſe. Celui qui craint la Religion & » qui la hait, eſt comme les bêtes ſauvages qui mordent » la chaîne qui les empêche de ſe jetter ſur ceux qui » paſſent. Celui qui n'a point du tout de Religion, » eſt cet Animal terrible, qui ne ſent ſa liberté que » lorſqu'il déchire & qu'il dévore.

» La queſtion n'eſt pas de ſavoir, s'il vaudroit » mieux qu'un crtain homme, ou qu'un certain peuple » n'eût point de Religion, que d'abuſer de celle qu'il a; » mais de ſavoir quel eſt le moindre mal, que l'on » abuſe quelquefois de la Religion, ou qu'il n'y en » ait point du tout parmi les hommes.

» Pour diminuer l'horreur de l'Athéiſme, on charge » trop l'Idolâtrie. Il n'eſt pas vrai que, quand les » Anciens élevoient des autels à quelque vice, cela » ſignifiât qu'ils aimaſſent ce vice; cela ſignifioit au » contraire qu'ils le haiſſoient. . . . . .

» Il y avoit des Divinités à qui on demandoit de » ne pas inſpirer le crime, & d'autres à qui on deman- » doit de le détourner. »

Avant M. de *Monteſquieu*, pluſieurs Écrivains avoient combattu ce Paradoxe de *Bayle*; mais aucun l'a-t-il jamais fait avec autant de force, de netteté & de préciſion. Mais continuons.

IV. Dans le troiſieme Chapitre du même Livre XXIV,

* Il falloit dire, tout au plus occaſionnés.

il établit que le Chriſtianiſme eſt oppoſé au Gouvernement deſpotique, & très-favorable au Gouvernement Monarchique modéré. « La douceur, dit-il, étant ſi » recommandée dans l'Évangile, elle s'oppoſe à la co» lere deſpotique avec laquelle le Prince feroit juſtice, » & exerceroit ſes cruautés. . . . . .

» Pendant que les Princes Mahométans donnent ſans » ceſſe la mort ou la reçoivent, la Religion, chez les » Chrétiens, rend les Princes moins timides, & par » conſéquent moins cruels. Le Prince compte ſur ſes » Sujets, & les Sujets ſur le Prince. Choſe admirable ! » La Religion Chrétienne, qui ne ſemble avoir d'ob» jet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre » bonheur dans celle-ci.

» C'eſt la Religion Chrétienne, qui malgré la gran» deur de l'Empire & le vice du climat, a empêché » le deſpotime de s'établir en Ethiopie, & a porté au » milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe & ſes Loix.

» Que l'on ſe mette devant les yeux les maſſacres » continuels des Rois, & des Chefs Grecs & Romains, » & de l'autre la deſtruction des Peuples & des Villes » par ces mêmes Chefs ; *Thimur* & *Gengiskhan*, » qui ont dévaſté l'Aſie ; & nous verrons que nous » devons au Chriſtianiſme, & dans le Gouvernement, » un certain droit politique, & dans la guerre un cer» tain droit de gens, que la nature humaine ne ſauroit » aſſez reconoître. »

Le Chapitre VI. du même Livre XXIV. a donc pour titre : *Autre Paradoxe de* Bayle.

V. Mais voici M. de *Monteſquieu* combattant encore *Bayle*, le combattant malgré l'eſtime qui ne peut lui refuſer, parce qu'à l'amour & à la défenſe de la vérité il faut joindre l'équité, (elle eſt une ſuite de cet amour,) & ne l'en combattant qu'avec plus de force.

« M. *Bayle*, dit M. de *Monteſquieu*, après avoir in» ſulté toutes les Religions, flétrit la Religion Chrétienne. » Il oſe avancer que de véritables Chrétiens ne forme» roient pas un Etat qui peut ſubſiſter. Pourquoi non ? Ce » ſeroient des Citoyens infiniment éclairés ſur leurs » devoirs, & qui auroient un très-grand zele pour » les remplir ; ils ſentiroient très-bien les droits de la » défenſe naturelle ; plus ils croiroient devoir à la Re-

» ligion, plus ils penſeroient devoir à la Patrie. Les » principes du Chriſtianiſme bien gravés dans le cœur, » ſeroient infiniment plus fort que ce faux honneur » des Monarchies, ces vertus humaines des Républiques, » & cette crainte ſervile des Etats deſpotiques.

» Il eſt étonnant, pourſuit M. de *Monteſquieu*, qu'on » puiſſe imputer à M. *Bayle* d'avoir méconnu l'eſprit » de ſa propre Religion. »

Voici encore un trait que l'Auteur lance contre le même Ecrivain, mais ſans le nommer. « Dans un » Pays, *dit-il*, où l'on a le malheur d'avoir une » Religion que Dieu n'a pas donnée; il eſt toujours » néceſſaire qu'elle s'accorde avec la morale; parce que » la Religion, même fauſſe, eſt le meilleur garant que » les hommes puiſſent avoir de la probité des hommes. »

J'oſe conjurer ceux qui parlent & qui écrivent contre la Religion, de bien péſer ces dernieres paroles d'un génie ſupérieur qu'ils font profeſſion d'admirer.

VI. Dans le Chapitre dixieme de ce même Livre XXIV, où l'Auteur donne quelques louanges aux mœurs de l'Empereur *Julien*, il ajoute en parentheſe, ce correctif, « un ſuffrage ainſi arraché ne me rendra point » complice de ſon Apoſtaſie. »

VII. Dans le Chapitre treizieme, intitulé: *Des crimes inexpiables* (ſelon les Payens) on trouve un portrait admirable de la Religion Chrétienne, & un bel éloge de ſa doctrine ſur le péché & ſur la pénitence. Ce morceau ſeroit digne du plus beau Livre de piété. Nous n'en priverons donc pas nos Lecteurs. « La Re- » ligion Payenne, dit M. de *Monteſquieu*, qui ne dé- » fendoit que quelques crimes groſſiers, qui arrêtoit la » main & abandonnoit le cœur, pouvoit avoir des » crimes inexpiables. Mais une Religion qui enveloppe » toutes les paſſions; qui n'eſt pas plus jalouſe des ac- » tions que des deſirs des penſées; qui ne nous tient » point attaché par quelques chaînes, mais par un » nombre innombrable de fils; qui laiſſe derriere elle » la juſtice humaine, & commence une autre juſtice; » qui eſt faite pour mener ſans ceſſe du repentir à l'a- » mour, & de l'amour au repentir; qui met entre le » ſage & le criminel un grand médiateur: entre le » juſte & le médiateur un grand Juge; une telle Reli-

» gion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais » quoiqu'elle donne des craintes & des eſpérances à » tous, elle fait aſſez ſentir que s'il n'y a point de » crime qui par ſa nature ſoit inexpiable, toute une » vie peut l'être; qu'il ſeroit très-dangereux de tour- » menter ſans ceſſe la miſéricorde par des nouveaux » crimes & de nouvelles expiations; qu'inquiets ſur les » anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, » nous devons craindre d'en contracter de nouvelles, » de combler la meſure, & d'aller juſqu'au terme où la » bonté Paternelle finit. »

VIII. A l'occaſion du dogme de l'immortalité de l'ame, de celui de la réſurrection des corps, & des abus criminels que ces dogmes *mal pris* ont occaſionnés chez quelques Nations Payennes, par exemple, d'*engager les femmes, les eſclaves, les ſujets, les amis, à ſe tuer pour aller ſervir dans l'autre monde l'objet de leur reſpect ou de leur amour*, M. de *Monteſquieu* dit que de ces vérités, quelques Peuples *ont tiré cette conſéquence, qu'après la mort un même individu auroit les mêmes beſoins, les mêmes ſentimens, les mêmes paſſions.*

« Ce n'eſt dont pas aſſez, continue-t-il, pour une » Religion d'établir un dogme, il faut encore qu'elle le » dirige. C'eſt ce qu'à fait admirablement bien la Reli- » gion Chrétienne, à l'égard des dogmes dont nous » parlons; elle nous fait eſpérer un état que nous » croyons, non pas un état que nous ſentions, ou que » nous connoiſſions. Tout juſqu'à la réſurrection des » corps, nous mene à des idées ſpirituelles. »

IX. M. de *Monteſquieu* ayant dit Chap. XXV, qu'*il y a ſouvent beaucoup d'inconvénient à tranſporter une Religion d'un Pays dans un autre*, prévient par une Note la fauſſe application qu'on pourroit faire de ce principe au Chriſtianiſme. « On ne parle point ici, dit-il, » de la Religion Chrétienne, parce que comme on a dit » au Livre XXIV, Chap. I. à la fin, la Religion Chré- » tienne eſt le premier bien.

X. Tous les Lecteurs de l'*Eſprit des Loix* ont retenu ce beau mot, ce mot également ingénieux & ſolide du Chapitre I. du Livre XXV, intitulé : *du Sentiment pour la Religion.*

« L'homme pieux & l'Athée parlent toujours de

» Religion ; l'un parle de ce qu'il aime, & l'autre » de ce qu'il craint. »

Ces deux lignes font tout le Chapitre, ſans doute pour que le trait, ainſi détaché ſe fît mieux ſentir. Mais quel eſt l'Ouvrage dont le plus long Chapitre pût offrir deux lignes de pareille force, un auſſi grand ſens renfermé dans auſſi peu de paroles ?

XI. Dans le Chapitre VII, M. de *Monteſquieu*, cite avec complaiſance le Paſſage de *Platon*. « Ceux-là ſont » impies envers les Dieux qui nient leur exiſtence, » ou qui l'accordent ; mais ſoutiennent qu'ils ne ſe » mêlent point des choſes d'ici bas ; ou enfin qui » penſent qu'on les appaiſe aiſément par des ſacrifices ; » trois opinions également pernicieuſes.

» *Platon* dit là, ajoute M. de *Monteſquieu*, tout ce » que la lumiere naturelle a jamais dit de plus ſenſé » en matiere de Religion. »

Cela eſt en effet ſi *ſenſé*, qu'on le prêche tous les jours dans nos Chaires. On y dit aux Chrétiens : *Il eſt un Dieu ; il vous voit ; devant lui tous les ſacrifices ne ſont rien ſans celui du cœur ; l'extérieur ſans l'intérieur. On ne trompe pas long temps les hommes, lors même qu'on ſe trompe ſoi-même. Comment donc tromperoit-on Dieu ? Il ne pardonne qu'au Pécheur converti, & il n'y a de converſion que par le changement du cœur. Tout peut changer dans un Pécheur, ſans qu'il ceſſe de l'être, ſi le cœur ne change pas.*

XII. Après tout ce que nous venons de citer du Livre de l'*Eſprit des Loix*, il faut avouer que l'Auteur, répondant aux critiques qu'on faiſoit de ſon Livre, il avoit quelque droit de commencer ainſi ſa défenſe.

« Quoique *l'Eſprit des Loix* ſoit un Ouvrage de » pure politique & de pure juriſprudence, l'Auteur a » eu ſouvent occaſion d'y parler de la Religion Chré- » tienne : il l'a fait de maniere à en faire ſentir » toute la grandeur ; &, s'il n'a pas eu pour objet » de travailler à la faire croire, il a cherché à la » faire aimer. »

On peut dire du moins qu'il n'a donné aucun prétexte à l'imputation du Spinoſiſme & d'Athéiſme. Or c'eſt déja beaucoup.

Eſt-ce donc, me dira-t-on, *qu'il y a des vrais Spinoſiſtes, de vrais Athées ?* Je ſouhaite qu'il n'y en ait point ; & en effet, j'ai beaucoup de peine à croire qu'il y en ait parmi les eſprits d'un certain ordre ; mais je ne répondrois pas qu'il n'y en eût parmi quelques eſprits médiocres ; & cela en vertu de la maxime, qu'il eſt plus commode de nier tout. C'eſt ſur-tout dans les eſprits médiocres que cette maxime ſe vérifie. S'ils vont juſqu'à ſentir les difficultés auſquelles toute opinon, & même preſque toute vérité eſt expoſée, & qu'ils s'efforcent de les réſoudre, non-ſeulement ils n'en peuvent venir à bout, ce qui arrive ſouvent auſſi aux plus forts génies, mais ils s'y embrouillent & s'y perdent. Comme ils ſont foibles, cela les fatigue ; comme ils ſont vains, cela les pique. Or, je le répete, il eſt plus aiſé, plus court, & moins humiliant de nier tout ? Rien, ſi on les en croit, ne marque plus de lumiere & de force ; il n'appartient, ſelon eux, qu'à des petits eſprits & à des cœurs foibles de n'oſer, comme ils diſent aller juſqu'au bout, & de s'effrayer de l'Athéiſme.

Mais s'ils ne s'en effrayent pas eux-mêmes, c'eſt qu'ils n'oſent le regarder en face. S'ils ſe jettent dans l'abyme, c'eſt que déja preſque aveugles, ils ferment les yeux pour ne le point voir.

L'illuſtre M. *Nicole* avoit ſans doute en vue cette eſpece d'Athées, lors qu'il diſoit dans une de ſes Lettres, * « il faut que vous ſachiez que la grande héréſie du » monde, n'eſt plus le Calviniſme, ou le Luthérianiſme, que c'eſt l'Athéiſme, & qu'il y a de toutes » ſortes d'Athées, de bonne foi, de mauvaiſe foi, de » déterminés, de vacilans, de tentés. »

Immédiatement auparavant ce qu'on vient de lire, M. *Nicole*, avoit dit que *le monde eſt plein de ces gens-là.*

Ce Paſſage, dans un Auteur qui n'exagere jamais, m'étonna beaucoup la premiere fois que je le lus ; mais depuis je n'en ai que trop reconnu l'exacte vérité.

« C'eſt être trop dur, *continue M. Nicole*, que de » dire qu'il ne faut point avoir égard à une ſi mé» chante diſpoſition. Tout homme vivant étant ſuſcep» tible de la grace de Dieu, il ne faut ni déſeſpé-

* *Lettres à une Dame.* Lettre XXV.

» rer du ſalut d'aucun, ni le priver des moyens exté-
» rieurs qui y peuvent contribuer. Les raiſons ſpécu-
» latives peuvent peu ſur l'eſprit de ces gens-là,
» elles n'y font qu'une impreſſion ſombre. »

C'eſt qu'une raiſon lumineuſe n'éclaire qu'à proportion de la lumiere qu'on avoit déja.

Auſſi, convaincu que M. *Nicole*, du grand nombre d'une ſorte d'Athées dans la ſeconde claſſe des eſprits, j'ai cru devoir expoſer, ou du moins indiquer les preuves phyſiques & morales de l'exiſtence de Dieu. [C'eſt la premiere vérité de la Religion Chrétienne; elle en eſt le fondement. Or peut-on établir avec trop de ſolidité le fondement d'un vaſte & grand édifice, & le rendre trop ſupérieur aux efforts qu'on fait pour l'ébranler.

J'ai beaucoup réfléchi ſur les différentes méthodes qu'on a employées pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne; elles ont toutes leurs avantages; mais celle d'*Abadie* qui commence ſon Livre par l'exiſtence de Dieu, pour le terminer par la Divinité de JESUS-CHRIST, cette méthode, dis-je, m'a toujours paru la plus naturelle & la plus propre à opérer une conviction ferme. Avant que de prouver le Chriſtianiſme, il faut avoir détruit l'Athéiſme. J'avoue que cela eſt aiſé; mais il faut le faire.

C'eſt principalement dans cette vue que j'ai cité dans cet extrait tant de beaux morceaux de l'*Eſprit des Loix*, & que j'ai entrepris ce petit Ouvrage.

LETTRE

Du R. P. Routh, Jéſuite, à Monſeigneur GUALTERIO, *Nonce de Sa Sainteté à Paris.*

MONSEIGNEUR,

J'Ai, j'oſe le dire, autant ſouffert du regret de ne pouvoir exécuter plutôt vos ordres, que du dérangement continuel où Votre Excellence ſait qu'a été ma ſanté depuis le jour de la mort du Préſident de *Monteſquieu*, juſqu'à ce moment, & je profite avec empreſſement des premiers inſtans de ma convaleſcence pour réparer le malheur de ce délai involontaire.

Le Préſident de *Monteſquieu* n'a pas attendu les derniers jours de ſa vie, pour donner de ſa Religion les preuves les moins équivoques. Ceux qui l'ont vû de près dans ſes Terres en Guyenne, où il a paſſé une grande partie de ſes dernières années, y ont été édifiés de ſa bonté, de ſa charité compatiſſante pour ſes Vaſſaux, de ſon zéle pour que le Culte public y fût exercé avec la plus grande décence, de ſes égards diſtingués pour les Eccléſiaſtiques, qui avoient quelque rapport à lui, de ſon attention à les appuyer dans les fonctions de leur Miniſtére. En mettant il y a plus de trente ans ſon fils unique au Collége des Jéſuites de Paris, il dit au Pere *Caſtel*, qui ſe trouva chargé de cet Eleve, qu'il le plaçoit dans cette Maiſon, afin qu'il y eut une éducation bien Chrétienne, ayant eu le malheur lui-même d'avoir été élevé bien différemment par d'autres Maîtres que ceux de la Société. Mais ce qui caractériſe mieux ſes vrais, & ſes derniers ſentimens, c'eſt que dans le temps même que les traits ſcabreux répandus dans ſon livre de l'*Eſprit des Loix* lui attiroient le plus d'applaudiſſement de la part de tous les eſprits prétendus forts d'Europe, il fit éclater ſon zéle pour la Religion par une démarche

bien propre à démentir leur eſtime pour lui. Mr. de *Marans*, Maître des Requêtes, & ſon proche parent, étant tombé dangereuſement malade, il vola chez lui, le preſſa vivement de ſe confeſſer ; & comme le Malade réſiſtoit à ſes remontrances, il employa à le déterminer, par les principes les plus ſolides, tant d'art & d'inſinuation, que l'ayant enfin perſuadé, il courut à minuit d'une extrêmité de Paris à l'autre, pour lui chercher un Confeſſeur au Collége des Jéſuites, & le lui amena ſur le champ. La Confeſſion étant finie, il ne conſentit qu'avec peine, après bien des inſtances, & par ménagement pour le goût du Malade, qu'on différât juſqu'au jour à lui adminiſtrer le ſaint Viatique. Monſeigneur l'Archevêque de Paris m'a fait l'honneur de me dire, qu'il avoit été fort content des ſentimens de ſoumiſſion, & de docilité Chrétienne, que lui avoit marqué le Préſident de *Monteſquieu* au ſujet de l'examen, que faiſoit de ſes Ouvrages la Faculté de Théologie de Paris, & de la Cenſure qu'elle en préparoit. Le Grand Maître du Collége de Navarre, alors Syndic de la Faculté de Théologie, qui eut ſur ce ſujet pluſieurs entretiens avec le Préſident, lui a rendu, & lui rend encore le même témoignage. Je pourrois encore ajouter ici bien d'autres détails propres à dévoiler le fond de ſon ame, ſi le récit en étoit néceſſaire, pour remplir l'objet, que ſe propoſe Votre Excellence.

C'eſt en conſéquence de ces ſalutaires diſpoſitions, qu'auſſi-tôt qu'il connut le danger, où le mettoit ſa derniére maladie, il envoya ſon Secretaire avec ſon Caroſſe au Collége des Jéſuites prier le Pere *Caſtel*, qui avoit toujours été ſon ami, de venir le voir, & de lui amener un Confeſſeur. Le Pere *Caſtel* me propoſa cette bonne œuvre : je n'eus garde de m'y refuſer, & le Préſident, de qui j'avois l'honneur d'être connu, parut content du choix. Comme il me permit de publier tous les traits propres à juſtifier ſa foi, je n'en diſſimulerai aucun.

Les ſoupçons que ſes Ouvrages avoient fait naître ſur ſa Religion me déterminerent à m'aſſurer d'abord en détail de ſes ſentimens ſur tous les grands Myſteres que l'Egliſe Catholique propoſe à la créance des Fideles, ſur ſa ſoumiſſion à toutes les déciſions de l'Egliſe tant ancien-

nes que récentes, & je puis dire avec la plus exacte vérité, qu'il me ſatisfit ſur tous ces objets avec une ſimplicité, & une candeur qui m'édifiérent, & me touchérent tout à la fois. Je lui demandai s'il s'étoit trouvé quelque temps de ſa vie dans un état d'incrédulité : Il m'aſſura que non, qu'il lui étoit paſſé par l'imagination des nuages, des doutes comme il pourroit arriver à tout homme, mais qu'il n'avoit jamais rien eu d'arrêté, ou de fixe dans l'eſprit contre les objets de la foi.

Cette réponſe amena une autre queſtion ſur le principe qui l'avoit porté à hazarder dans ſes Ouvrages des idées qui répandoient ſur ſa créance de légitimes ſoupçons ; il me répondit que c'étoit le goût du neuf, & du ſingulier, le déſir de paſſer pour un génie ſupérieur aux préjugés, & aux maximes communes, l'envie de plaire & de mériter les applaudiſſemens de ces Perſonnes, qui donnent le ton à l'eſtime publique, & qui n'accordent jamais plus ſûrement la leur, que quand on ſemble les autoriſer à ſecouer le joug de toute dépendance, & de toute contrainte ; ſi je ne rends pas ici exactement les termes dont il ſe ſervit, je n'ajoute certainement rien au ſens de ſes expreſſions. L'état du Malade me força de le diſpoſer le plus promptement qu'il fût poſſible à recevoir ſes derniers Sacremens. Il étoit au huitiéme jour d'une fiévre maligne, dont le danger, comme il arrive dans les maladies de cette eſpéce, avoit échappé les premiers jours à la vigilance de ceux qu'il avoit appellé à ſon ſecours ; elle avoit abouti à une fluxion de poitrine, & à une inflammation d'entrailles qui pouvoient l'emporter d'un moment à l'autre. Les redoublemens qui venoient tous les ſoirs, étoient accompagnés du délire ; & quoiqu'il eut joui de la raiſon la plus entiére, & de la préſence d'eſprit la plus parfaite pendant tout le temps de notre entretien, elle pouvoit l'abandonner, quand on s'y attendroit le moins. D'ailleurs je m'apperçus que quelque attention, que j'euſſe eu à le ſoulager, notre converſation l'avoit fort agité & fatigué ; ſa vivacité naturelle lui faiſoit mettre une eſpéce de chaleur dans ſa maniére de s'énoncer, & malgré mes inſtances réitérées, il avoit beaucoup plus parlé, & avec plus d'émotion que je n'aurois voulu. Il avoit commencé de lui-même quelque détail ſur les corrections, qu'il avoit

projetté de faire dans ſes Ecrits. Je crus devoir l'arrêter dans cet expoſé, voyant que les forces lui manquoient, & me borner à exiger de lui pour l'édification publique :

1°. Que ſi Dieu lui rendoit la ſanté, il fit publiquement aux Pâques prochaines ſes dévotions à ſa Paroiſſe.

2°. Qu'il me promît devant Dieu de ſe ſoumettre avec docilité à ce que je croirois en conſcience, après la plus mûre délibération, devoir exiger de lui lorſque ſes forces le lui permettroient, pour l'édification publique, & la réparation des impreſſions que ſes Ecrits pourroient avoir fait ſur les eſprits, au préjudice de ſa Religion, de ſa ſoumiſſion, & de ſon attachement à toutes les vérités de la foi profeſſée par l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, dans laquelle il avoit toujours vécu, & dans laquelle il vouloit mourir.

3°. Qu'il déclarât ſes diſpoſitions à M. le Curé de St. Sulpice, ou au Prêtre qui viendroit lui adminiſtrer le Viatique, & qu'il me permit de faire part au Public de ſes derniers ſentimens. Il s'aſſujettit à ces conditions avec toute la bonne volonté imaginable : En conſéquence M. de *Marans*, ce Parent de M. de *Monteſquieu*, dont j'ai déja parlé, & le Comte d'*Eſtillac*, fils de M. de *Marans*, allerent à la Paroiſſe, avec un Billet de Confeſſion que je leur donnai, demander les Sacremens pour le Préſident. M. le Curé de St. Sulpice, qui vint pour les lui adminiſtrer, s'approcha d'abord du Malade, pour lui parler, & commença une phraſe que M. de *Monteſquieu* ne lui laiſſa point achever ; il l'interrompit en lui diſant à haute voix ; *Monſieur, j'ai pris avec le Reuerend Pere des arrangemens dont je me flatte que vous ſerez content.* Comme je m'apperçus que l'embarras de ſa poitrine ne lui permettroit guére de continuer, je pris la parole, & je rendis tout haut compte au Curé des réſolutions que M. de *Monteſquieu* avoit formées, & des promeſſes qu'il m'avoit faites. Ce ſage Paſteur lui en marqua ſa ſatisfaction ; & après les exhortations & les priéres ordinaires, lui adminiſtra l'Extrême-Onction & le Viatique. Le Préſident les reçut avec un air de componction & de dévotion bien édifiant, & en répondant les mains jointes devant la poitrine aux priéres de l'Egliſe.

Outre le Pere *Caſtel* & moi, cette cérémonie eut

pour témoin le Curé de St. Sulpice & deux de ſes Eccléſiaſtiques, M. le Comte d'*Eſtillac*, la Comteſſe d'*Eſtillac* ſa femme, un Medecin, le Secretaire du Préſident, quelques perſonnes que je ne connois point, & nombre de Domeſtiques.

Pour remplir les engagemens que j'avois pris avec le Préſident, je racontai les jours ſuivans, ce qui s'étoit paſſé dans ces momens, à la plupart de ceux qui venoient chez lui. Les Perſonnes du plus haut rang y abordoient en foule pour ſavoir de ſes nouvelles, & marquer l'intérêt qu'elles prenoient à ſa ſituation; j'eus même occaſion d'en rendre compte à Mgr. le Cardinal de la *Rochefoucault*, à Mgr. l'Archevêque de Paris, & à pluſieurs Evêques & Eccléſiaſtiques conſtitués en dignités, dans un temps où le Préſident vivoit encore. J'étois bien déterminé à veiller ſur les retours de raiſon & de force, que le cours de la maladie pourroit encore ramener, & à les ſaiſir pour engager M. de *Monteſquieu*, s'il étoit poſſible, à confirmer par de nouveaux traits ſes premiéres déclarations, & à leur donner encore un nouvel éclat; mais malgré une aſſiduité, qui a notablement altéré ma ſanté, la multitude des gens, dont il fut continuellement obſedé, tant qu'il lui reſta quelque connoiſſance, me permit à peine de profiter de quelque courts intervalles, pour lui ſuggerer les actes de vertu, dont l'exercice devient ſi néceſſaire, quand on eſt au moment de paroître devant Dieu.

Voilà, Monſeigneur, au juſte le détail d'un événement, qui a dû aſſurer à M. le Préſident de *Monteſquieu* les miſéricordes du Seigneur, & édifier l'Egliſe. Je ſuis, &c.

CONDAMNATION

De pluſieurs Livres contre la Religion ; tirée des Actes de l'Aſſemblée générale du Clergé de France de 1765.

TEL eſt le rapport admirable établi par la Providence, entre la Religion & la Société, que le bonheur des Etats dépend néceſſairement de l'obſervation des Loix divines : l'eſprit de ſubordination & d'obéiſſance qui fait les enfans de Dieu, fait auſſi les Sujets fidéles, & la même liberté de penſer, qui enfante les ſyſtêmes irréligieux, ébranle les fondemens du Trône & de l'autorité.

L'Hiſtoire de tous les ſiecles dépoſe en faveur de cette vérité, & le nôtre n'en fait tous les jours qu'une trop funeſte expérience. Le même eſprit qui a oſé interroger le Ciel, & lui demander compte de ſes voies, de ſes Jugemens & de ſes Oracles, a bientôt interrogé les Maîtres de la Terre, ſoumis à l'examen les titres de leur pouvoir, diſcuté leurs droits & les principes de l'obéiſſance qui leur eſt dûe.

Une multitude d'Ecrivains téméraires (1) ont foulé aux pieds les Loix divines & humaines ; les vérités les plus ſaintes ont été obſcurcies, & les principes de la Monarchie ébranlés ; rien n'a été reſpecté, ni dans l'ordre civil, ni dans l'ordre ſpirituel ; les faits les plus authentiques ont été révoqués en doute ; les Inſtitutions les plus ſages décréditées ; les maximes les plus pures combattues : on a prétendu ne voir par-tout que des maux à réparer, des changemens à faire, des abus à

(1) *Subintroierunt. ... quidam homines (qui olim præſcripti ſunt in hoc judicium) impii, Dei noſtri gratiam transferentes in luxuriam & ſolum dominatorem & dominum noſtrum Jeſum Chriſtum negantes.* Epiſt. S. Jud. c. 1. v. 4.

Hi carnem quidem maculant, dominationem autem ſpernunt, majeſtatem autem blaſphemant. Ibidem, v. 8.

Hi autem quæcunque quidem ignorant, blaſphemant. Ibidem, verſ. 10.

Evanuerunt in cogitationibus ſuis & obſcuratum eſt, inſipiens cor eorum. Ad Roman. cap. 1.

réformer. On a osé envier au Peuple cette religieuse simplicité qui assuroit sa foi & son bonheur ; en feignant de l'éclairer, on a cherché à le séduire ; on a altéré sa tranquillité en flattant ses passions, & sous le vain prétexte de détruire ses préjugés. On s'est efforcé d'effacer de son esprit toute impression de Religion, de piété, de crainte & d'amour pour son Dieu, de confiance & de soumission pour ses Pasteurs, de respect, de fidélité & d'obéissance pour son Souverain ; en un mot, tout sentiment honnête & vertueux.

Au milieu de cette multitude d'ennemis, la Cité sainte n'a point manqué de défenseurs. Des Evêques ont prémuni les Peuples par des instructions salutaires contre la séduction qui les menaçoit. Des Théologiens habiles ont confondu, dans leurs Ouvrages, les sophismes de l'impiété & de l'indépendance ; la Faculté de Théologie de Paris a flétri par une Censure détaillée, quelques-unes de ces productions impies ; les droits du Sanctuaire & ceux du Trône ont été vengés ; le mal n'est donc pas sans remede ; mais il est assez pressant pour allarmer les deux Puissances ; & on ne peut se dissimuler que les maximes anciennes s'affoiblissent ; que les liens de l'obéissance se relâchent ; que la majesté de l'Être suprême & celle des Rois sont outragées ; que le zele Religieux & celui de la Patrie s'éteignent presque dans tous les cœurs, & que dans l'ordre de la foi, dans celui des mœurs, dans l'ordre même de l'Etat, l'esprit du siecle semble le menacer d'une révolution qui annonce de toutes parts une ruine & une destruction totale.

C'est donc comme Pasteurs & comme Citoyens, comme Évêques de l'Eglise de Dieu & comme membres d'un État, dont nous avons l'honneur de former le premier ordre, que nous nous croyons obligés d'élever la voix contre cette multitude d'Ouvrages impies, qu'on ne craint pas de répandre publiquement depuis quelques années, & nous ne croirions pas moins manquer au serment que nous avons fait entre les mains de notre Souverain, qu'à celui que nous avons prononcé aux pieds des Autels, si nous n'employons pas tous les moyens qui sont en notre pouvoir, pour nous opposer à ces productions criminelles & aux malheurs qu'elles nous annoncent.

Mais conſidérant que parmi tant d'Ouvrages enfantés par l'eſprit de menſonge, il y en a pluſieurs qui produiſent des effets plus funeſtes, ſoit parce que le charme de la nouveauté, ou la ſéduction du ſtyle, ou la triſte célébrité de leurs Auteurs leur ont donné plus d'éclat, ſoit parce qu'ils renferment des principes plus pervers & des traits d'une impiété plus ſcandaleuſe, & qu'ils ſont par-là même dignes d'une flétriſſure particuliere.

Conſidérant de plus que ces Ouvrages ne contiennent pas ſeulement des propoſitions condamnables, mais que le fonds en eſt mauvais, & qu'ils n'ont pour objet dans toutes leurs parties que d'attaquer la Religion Chrétienne, les principes des mœurs & ceux qui ſervent de fondement à la conſtitution des Etats.

Nous Archevêques & Evêques députés du Clergé de France, & aſſemblés à Paris dans le Couvent des Grands-Auguſtins, inſtruits & animés par les exemples des hommes reſpectables qui nous ont précédés dans l'Epiſcopat, après un mur examen & le ſaint nom de Dieu invoqué, nous avons condamné & condamnons tous les Ouvrages qui ont été faits dans ces derniers temps contre la Religion Chrétienne, la regle des mœurs, & les principes de l'obéiſſance qui eſt dûe au Souverain, & en particulier les Livres intitulés : L'ANALYSE DE BAYLE, LE LIVRE DE L'ESPRIT, LE DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE, ÉMILE ET LES OUVRAGES FAITS POUR SA DEFENSE, LE CONTRAT SOCIAL, LES LETTRES DE LA MONTAGNE, L'ESSAI SUR L'HISTOIRE GENERALE, LE DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE, LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE, LE DESPOTISME ORIENTAL.....comme contenant des principes reſpectivement faux, injurieux à Dieu & à ſes auguſtes attributs, favoriſant l'Athéiſme, pleins du poiſon du Matérialiſme, anéantiſſant la regle des mœurs, introduiſant la confuſion des vices & des vertus, capables d'altérer la paix des familles, d'éteindre les ſentimens qui les uniſſent, autoriſant toutes les paſſions & les déſordres de toute eſpece, deſtructifs de la révélation, tendant à inſpirer du mépris pour les Livres ſaints, à renverſer leur autorité, à dépouiller l'Egliſe du pouvoir qu'elle a reçu de JESUS-CHRIST, & à décrier ſes Miniſtres, propres à révolter les Sujets contre leur Souverain, à

fomenter les ſéditions & les troubles, ſcandaleux, téméraires, impies, blaſphématoires, & auſſi offenſans pour la Majeſté divine, que nuiſibles au bien des Empires & des Sociétés.

Et en conſéquence nous défendons, ſous les peines de droit, à tous les Fidéles confié à nos ſoins, de lire ou de retenir leſdits livres & autres de cette nature, les exhortant à ſe ſouvenir que cette défenſe eſt moins une précaution ſalutaire, qu'un avertiſſement néceſſaire ſur un devoir eſſentiel de leur vocation; que celui qui aime le péril y périra; & que c'eſt déja ſe rendre coupable de péché, que de ſe permettre même, par un ſimple motif de curioſité, des lectures capables d'éteindre la foi, de corrompre les mœurs, & d'altérer la tranquillité de l'Etat.

MANDEMENT

DE MONSEIGNEUR

L'ARCHEVÉQUE DE PARIS,

Portant condamnation d'un Livre qui a pour titre, DE L'ESPRIT.

> .... *Unde animi conſtet natura videndum,*
> *Quâ fiant ratione, & quâ vi quaque geranture*
> *In terris.*
>
> Lucret. de rerum naturâ, *Lib. I.*

CHRISTOPHE DE BEAUMONT, par la Miſéricorde divine, & par la grace du Saint Siége Apoſtolique, Archevêque de Paris, Duc de Saint Cloud, Pair de France, Commandeur de l'Ordre du Saint-Eſprit, &c. A tous les Fidéles de notre Diocèſe : SALUT ET BENEDICTION.

Il étoit donc réſervé à nos jours, MES TRE'S-CHERS FRERES, d'être *obſcurcis par les vapeurs ſorties de l'abyme*, (*a*) Ces vapeurs peſtilentes ſont la fauſſe Philoſophie du ſiecle, la Doctrine abſurde du Matérialiſme, la haine de toute Religion, tant naturelle que révélée, les Sophiſmes contre la diſtinction du Bien & du Mal, du Juſte & de l'Injuſte, les maximes de la plus honteuſe Morale, les diſcuſſions téméraires ſur les droits & ſur la conduite des Souverains, tout l'orgueil de l'Eſprit, toute la corruption du Cœur, tout le déchaînement des paſſions *contre le Seigneur & contre ſon Chriſt.* (*Pſal. II.* 2.)

Oui, M. T. C. F., ce ſont-là les noires *vapeurs* de l'Enfer; ce ſont les œuvres du Prince des ténebres,

(*a*) Aſcendit fumus Putei, & obſcuratus eſt ſol & aër. *Apocal. IX.* 2.

& nous avons la douleur d'en voir les traces trop marquées dans un Livre extrêmement répandu parmi les brebis confiées à nos soins. Le grand éloignement où nous sommes de notre Diocèse ne nous a pas permis d'élever la voix aussi-tôt que ce pernicieux Ouvrage, intitulé de *l'Esprit*, a vu le jour. Nous ne l'avons connu qu'après l'éclat scandaleux qu'il a fait dans la Capitale & dans les principales Villes du Royaume. Alors nos entrailles pastorales se sont émues, & nous avons desiré les larmes de *Jérémie*, (*a*) pour satisfaire à la Majesté Divine outragée par un si grand attentat.

Mais notre douleur seroit insuffisante, si elle demeuroit concentrée dans nous-mêmes. Nous devons la partager avec vous, M. T. C. F., & vous prémunir en même temps contre la séduction. Comme le mal est pressant, & que les remedes ne pourroient être différés sans danger, nous n'entreprendrons pas de former un plan d'instruction détaillée. Nous nous contenterons d'articuler les points principaux qui rendent le Livre de l'*Esprit* extrêmement répréhensible, & nous nous hâterons de prononcer l'anathême qu'il a si justement mérité.

Saint *Augustin* observe que l'Ennemi de notre salut est en même temps & un Lion furieux qui attaque à force ouverte, & un Serpent tortueux qui cherche à tendre des embûches. (*b*) Tels sont aussi ses émissaires. *Celse* combattoit ouvertement le Christianisme, *Hobbes* déguisoit son abominable système. Dans le Livre de l'*Esprit* on emploie tour à tour la hardiesse & l'artifice contre la Religion sainte que nous professons. Tantôt on paroît vouloir subjuguer de force l'Empire de JESUS-CHRIST, & établir sur ses ruines les Passions, les Loix purement humaines, la Philosophie profane : Tantôt on procede avec plus de circonspection, on témoigne de l'estime pour l'Évangile, on affecte d'en reconnoître la douceur & la beauté, on déclare qu'il est capable d'*élever l'ame à la sainteté*, &c. (*De l'Esprit, in-4°. page 232.*) langage insidieux, M. T. C. F.! Au fonds cet Ouvrage ne respire que la haine du Christia-

(*a*) Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis fontem lacrymarum ? *Jerem. IX.* 1.

(*b*) Diabolus biformis est, Leo in impetu, Draco in insidiis. *Aug. in Psal. LXIX.*

niſme, que le deſſein formé d'éteindre dans tous les eſprits la lumiere Divine dont JESUS-CHRIST même eſt l'Auteur.

Ecoutez-nous donc quelques momens, ô vous, M. T. C. F., qui n'avez point porté vos regards vers ces vanités & ces menſonges; & ſi quelqu'un parmi vous s'eſt laiſſé ſurprendre, qu'il nous écoute auſſi, & qu'il apprenne à condamner ces folles curioſités. *Audite, dilectiſſima viſcera Corporis Chriſti .... qui non reſpicitis in vanitates & inſanias mendaces; & qui reſpicitis, audite ne reſpiciatis.* (Aug. in Pſal. LXXII.)

L'Auteur du Livre qui arme aujourd'hui notre zele, eſt un Partiſan déclaré de la *Philoſophie* du ſiecle. Il ſe plaint ſouvent, & avec toute la vivacité d'un intérêt perſonnel, de ce qu'il appelle des *déclamations contre les Philoſophes.* (*Page* 180.) Il accuſe les *Dévots* de haïr la Philoſophie, & à ce titre il les taxe de *bigotterie* & de *Fanatiſme*, (*Page* 560. 561. 563. 564.) Il ne doute point que les Philoſophes d'aujourd'hui ne ſoient des *hommes de génie*; il les défend, les flatte, les comble d'éloges. Il s'éleve avec force contre ceux qui retardent *les progrès* de la Philoſophie, &c.

Mais enfin, M. T. C. F., quelle eſt donc cette Philoſophie dont on nous vante ſi fort les avantages? Apprenez une bonne fois à la bien connoître. Ce n'eſt qu'une incrédulité palliée, qu'une impiété parée du plus beau nom. La Philoſophie, en elle-même, eſt utile, parce qu'elle développe à l'homme ſes facultés naturelles & leurs uſages. Les Philoſophes de l'antiquité s'appliquerent à tirer de la raiſon & de l'expérience des regles de conduite. Leurs vues & leurs efforts purent être louables; mais il falloit d'autres lumieres pour diſſiper les ténebres dont l'homme eſt environné. Le Chriſtianiſme a répandu le grand jour; & ſi l'on ne peut pas dire qu'il a détruit la Philoſophie, au moins faut-il reconnoître que c'eſt à lui de la gouverner, de la perfectionner, de la préſerver des écarts, d'ennoblir ſes découvertes, &c. *Les Philoſophes*, dit ſi bien *Clément d'Alexandrie*, *ne ſont aujourd'hui que des enfans, ſi* JESUS-CHRIST *ne les rend des hommes.* (*a*) *Il n'y a*

(*a*) Parvuli ſunt etiam Philoſophi, niſi à Chriſto viri fiant. *Clem. Alex. Stromat. Lib. I.*

de Philoſophie vraiment ſûre & utile, ajoute S. *Juſtin*, *que celle qu'on apprend à l'école de* JESUS-CHRIST, (*a*) & le grand *Auguſtin*, ſi long-temps partagé entre les diverſes Sectes Philoſophiques, ne nous repréſente-t-il pas la Philoſophie comme une montagne aride d'où l'on découvre le ſéjour de la paix, ſans jamais découvrir le chemin par où l'on y arrive ; au lieu que la doctrine Evangélique montre la voie qui conduit à cette bienheureuſe Patrie ?

Or, M. T. C. F. ſi les Saints Docteurs ont eu ces idées de la Philoſophie, priſe dans ſon ſens naturel, & dégagée des artifices de ceux qui veulent en abuſer, qu'auroient-ils penſé de la fauſſe Philoſophie de nos jours, de cette hardieſſe à rejetter tous les myſteres, à condamner toutes les vérités reçues de la multitude, à mépriſer toutes les pratiques de la Religion ? Quel cas auroient-ils fait de ces Sages prétendus, dont l'orgueil eſt l'appanage, de ces hommes vraiment & foncièrement frivoles, qui ne ſavent que s'eſtimer eux-mêmes, décrier les autres, attaquer l'Égliſe & ſes ſaints uſages, détruire toute vérité conſolante, & ne rien ſubſtituer à la place ? *Défiez-vous*, diſoit *Clément d'*Alexandrie, *de ces Philoſophes pleins d'arrogance & de vanité.* (*b*) Ils traitent les vrais Fideles, comme ſaint *Auguſtin* dit que les Gentils traitoient les premiers Chrétiens. *Ils ne manquent pas d'uſer de railleries & d'injures*, ils appellent ceux qui ont la ſimplicité de la foi, *des ignorants*, *des idiots*, *des lâches*, *des eſprits bornés*. Mais voici, M. T. C. F, l'oracle du grand Apôtre ; c'eſt la regle infaillible que nous devons ſuivre ; c'eſt le bouclier impénétrable que nous

(*a*) Hanc ſolam (Chriſti) Philoſophiam reperiebam quæ quidem tuta & utilis foret. *Juſtin. Dial. cum. Tryph.*

Aliud eſt de ſylveſtri cacumine videre patriam pacis, & iter ad eam non invenire.. aliud tenere viam illam ducentem. *Aug. Lib. Conf. 7. cap. 21.*

(*b*) Suſpectam reddit Philoſophiam arrogantia & glorioſa de ſe perſuaſio. *Clem. Alex. Stromat. Lib. II.*

Ubicumque invenerint Chriſtianum ſolent inſultare, exagitare, irridere, vocare hebetem, inſulſum, nullius cordis, nullius peritiæ. *Aug. in Pſal. XXXIV.*

O Timothee ! depoſitum cuſtodi, devitans profanas vocum novitates, & oppoſitiones falſi nominis ſcientiæ 1. *Tim. VI.* 20.

devons oppoſer à la fauſſe Philoſophie, à la ſcience qui nous détourne du ſalut, à tous les ſyſtêmes imaginés par les ennemis de Dieu & de ſon culte. *O Timothée*, s'écrioit le divin *Paul* ! *gardez le dépôt qui vous a été confié, fuyez les profanes nouveautés de paroles, & toute doctrine contraire qui porte le nom de ſcience.*

Ainſi quand l'Auteur du Livre de l'*Eſprit* nous promet d'étendre nos lumieres, de nous développer les principes de la morale, de nous délivrer des préjugés & des erreurs qui nous environnent, de nous faire connoître les reſſorts d'une bonne légiſlation, de nous ouvrir la route du bonheur, de nous rendre utile à la ſociété, &c. Voyons ſi ces inſtructions conviennent avec le dépôt dont la conſervation doit nous être infiniment chere; ſi tout le plan de cette ſcience prétendue rentre dans celui de l'Évangile. Mais que peut-on imaginer qui y ſoit plus contraire !

Il ſuffit, pour vous en convaincre, de vous rappeller que ce pernicieux Ouvrage (de l'*Eſprit*) n'annonce & ne reſpire qu'une indifférence extrême à l'égard de toute Religion. Combien de fois n'y parle-t-on pas des Religions en général, & par conſéquent de celle qui eſt l'unique vraie, comme de pures *opinions* ! Quelle attention n'y apporte-t-on pas à exalter la ſageſſe prétendue de ceux qui paſſent pour Athées ou pour Matérialiſtes ! Quel ſoin n'y prend-on pas de faire entendre au Lecteur que l'*eſpoir ou la crainte des peines ou des plaiſirs temporels, ſont auſſi propres à former des hommes vertueux, que les peines & les plaiſirs éternels !* (*Page* 58. 60. 109. *Page* 133. Ibid.)

Mais ne vous trompons-nous pas, M. T. C. F, & de pareils traits ne prouvent-ils que de l'indifférence pour la Religion ? Ne renferment-ils pas plutôt des principes formellement oppoſés à toute eſpece de culte; & ſi l'on rapproche de ces divers textes, ceux où l'Auteur ſe déclare pour la tolérance univerſelle, ceux où il invective ſans diſtinction & ſans réſerve contre tous les Intolérans, ceux où il manifeſte un fonds d'animoſité contre les Miniſtres de l'Égliſe, ceux où il s'égaye en rapportant de petits faits très-inſultans pour la Religion, ceux où il renverſe, autant qu'il eſt en lui, toute la morale de l'Évangile, pourra-t-on s'empêcher

de reconnoître que ce Livre *s'éleve avec hauteur contre toute la ſcience de Dieu* ? (2. *Cor. X.* 5.)

Au reſte, M. T. C. F., tout ce qu'il dit en faveur de la tolérance abſolue des Religions, & contre l'intolérance des Catholiques, eſt une pure illuſion. Jamais il ne donne les vraies notions ſur la tolérance, jamais il n'en aſſigne les droits & les bornes, jamais il ne diſtingue la tolérance Eccléſiaſtique de la tolérance Civile. Il répete de temps en temps, que la Religion de JESUS-CHRIST eſt toute de charité & de condeſcendance. Qui en doute, M. T. C. F. ? Mais cela empêche-t-il que cette ſainte Religion ne ſoit l'unique vraie, l'unique néceſſaire, qu'elle ne ſe ſoit élevée ſur les débris de l'Idolâtrie, & de toutes les fauſſes Religion du monde, qu'elle n'ait condamné depuis dix-huit ſiecles un nombre infini d'héréſies? Cela empêche-t-il que ſaint *Paul* n'ait *livré à Satan, Alexandre & Hymenée,* (*I. Tim.* 1. 20.) parce qu'ils blaſphémoient contre la vérité, qu'il n'ait ordonné à *Tite*, d'*éviter les Hérétiques après deux monitions.* (*Tit. III.* 20.) que ſaint *Jean* n'ait défendu de *ſaluer.* (2. *Joan. X.* 11.) ceux qui ne demeurent pas fermes dans la doctrine de JESUS-CHRIST, que cet Homme-Dieu lui-même ne faſſe des reproches à deux des Anges de l'Apocalypſe, (*Apocal. II.* 14. 20.) parce qu'ils ſouffroient dans leur troupeau des hommes de mauvaiſe doctrine & des ſéducteurs.

Il eſt bien ſurprenant, M. T. C. F., que les Incrédules d'aujourd'hui, jaloux, comme ils le ſont, du titre de Philoſophes, s'attachent à une doctrine auſſi monſtrueuſe que l'eſt le Matérialiſme. Cent fois on a développé l'horreur & l'abſurdité de ce ſyſtême. On a démontré la ſpiritualité de notre ame par le ſentiment que nous avons de la penſée, par la faculté qui eſt en nous de produire des jugemens, des raiſonnemens, des deſirs, des doutes, des réſolutions, par la vivacité avec laquelle nous comparons nos idées, nos ſenſations, nos réminiſcences, par l'avantage de pouvoir nous élever à la connoiſſance de Dieu, de la vertu, de la loi, du mérite, & en général, de tous les objets purement intellectuels, par le libre arbitre inſéparablement attaché à notre nature. Et cet amour néceſſaire de l'exiſtence, cette

cette ardeur dominante que nous éprouvons pour la gloire, ce cri violent de toutes nos facultés vers la poſſeſſion d'un bonheur ſans bornes & ſans viciſſitudes, ne ſont-ce pas autant de gages d'une vie future, autant de témoignages ſenſibles & ſubſiſtans de l'immortalité de l'ame ? Argumens infaillibles par eux-mêmes, & qui ſe préſenterent à l'intelligence humaine, juſqu'au milieu des ténebres de l'Idolâtrie. Quelle force n'acquierent-ils point par les lumieres de la révélation! Quelle joie ne répandent-ils point dans les cœurs que la grace a détachés du monde.

Cependant, le Livre de l'*Eſprit* (*pag.* 5. 32. & *pag.* 2.) vient nous enlever cette puiſſante reſſource & cette douce conſolation. Il commence par mettre en problême la ſpiritualité de l'ame; il ſemble n'admettre entre l'homme & la bête que des différences accidentelles dans le phyſique & dans la conformation des organes; imagination qui étoit déja venue, il y a plus de quinze ſiecles, au grand adverſaire de la Religion Chrétienne, à l'impie *Celſe*. Il diſoit que l'homme & l'abeille ne différoient pas eſſentiellement, & qu'on pouvoit en juger par leurs travaux reſpectifs. A quoi *Origene* répondoit que l'homme opere par la raiſon, & la bête par l'inſtinct : (*Origen. Lib. IV. contr. Celſ.*) ce qui ſignifie que l'homme a dans lui-même le ſentiment de ſon action purement ſpirituelle, & qu'on ne peut aſſurer la même choſe de la bête, dont la nature nous eſt inconnue.

L'Auteur du Livre de l'*Eſprit*, paſſe bientôt du pur problême aux aſſertions poſitives : il parle toujours de l'ame comme d'un être, qui n'a que la *ſenſibilité phyſique* ; (*page* 293. 328. 371.) il n'admet dans cette puiſſance, que de la force & du mouvement; il la ſoumet comme le corps à des *attractions* & à des *inerties* ; il fait voir qu'il ne la croit capable ni d'aimer Dieu, ni de le poſſéder, puiſqu'il avance cette étrange propoſition ; *que l'homme n'étant, par ſa nature, ſenſible qu'aux plaiſirs des ſens, ces plaiſirs, par conſéquent ſont l'unique objet de ſes deſirs.* (*page* 326.) Quelle doctrine, M. T. C. F. ! Elle anéantit, tout à la fois, & la ſpiritualité de l'ame, & ſon immortalité ; elle rabaiſſe l'homme à l'état des animaux ; elle borne toutes ſes vues aux

biens de cette vie. Et quels biens encore ! Ce ne seront ni les beautés de la vertu, ni les richesses de la science, ni les délices de l'amitié, ni la gloire de servir la Patrie, &c. Tout se bornera aux *plaisirs des sens*, à la satisfaction des desirs terrestres.

Nous ne demanderons pas, M. T. C. F., si ce langage est celui du Christianisme. Tout l'Évangile de JESUS-CHRIST, tous les Livres des Saints Apôtres, tous les Ouvrages des Docteurs de la Religion, toutes les leçons des Pasteurs de l'Église, condamnent un principe si révoltant. On pourroit demander si, dans aucune Ecole Payenne, on a jamais enseigné nuement & publiquement, que *les plaisirs des sens sont l'unique objet des desirs de l'homme*; si *Epicure* lui-même ne s'est pas proposé les plaisirs de l'esprit. *Epicure*, disoit un Ancien, *soutient hautement qu'on ne peut vivre agréablement, si l'on ne vit avec sagesse, avec honnêteté, avec justice.* (*a*) Nous ne croyons pas que personne attribue aux plaisirs des sens, le privilege d'être toujours accompagnés de la *sagesse*, de l'*honnêteté*, de la *justice*; & delà il faut conclure que le plus décrié d'entre les Philosophes avoit des idées supérieures à celles qui se trouvent répandues dans le Livre de l'*Esprit*. (*page* 36, 37, 44. *&c.*)

Nous ne vous montrerons pas en détail, M. T. C. F., que ce funeste Ouvrage dépouille absolument l'homme de toute liberté. C'est l'effet & la preuve du Matérialisme que l'Auteur enseigne. Mais ce qui exigeroit de notre part des observations fort étendues, c'est le système qu'il tâche d'établir touchant les loix, la vertu, la justice, la probité.

Cet Ecrivain nous parle beaucoup de Législation, sans se ressouvenir que le fond de toute Législation vraiement salutaire au Public & aux Particuliers, est dans ce divin Livre qui contient le Testament de JESUS-CHRIST, l'expression de ses volontés, le corps de ses Loix, & le gage de ses promesses. Ouvrez l'Évangile, M. T. C. F., & les Ecrits des Apôtres, vous y trouverez tout ce qui est nécessaire aux Princes & aux

(*a*) Clamat Epicurus non posse jucundè vivi, nisi sapienter, honestè, justèque vivatur. *Cic. de finib. bon. & mal. L. I. n.* 18.

Sujets, aux Prêtres & aux Laïcs, aux Peres & aux Enfans, aux Vieillards & aux Jeunes Gens, aux Riches, & aux Pauvres, aux Juges, aux Commençans, aux Soldats, aux Vierges, aux Veuves, aux Eſclaves; & ce qui eſt bien remarquable, aux Philoſophes même & aux Savans : car il eſt écrit que, *pour n'avoir pas voulu glorifier Dieu qu'ils connoiſſoient, les Philoſophes ſe ſont égarés dans leurs vains raiſonnemens; que leur cœur inſenſé a été rempli de ténebres, & qu'ils ont fait des actions indignes de l'homme.* (*a*)

Ce n'eſt pas, M. T. C. F., que les Loix humaines, la Politique, la Juriſprudence ne puiſſent & ne doivent auſſi concourir au gouvernement des hommes; mais ces moyens doivent toujours être ſubordonnés à la Religion : ces moyens ſont, ſans la Religion, pleins d'artifices, d'inutilités, de dangers même à mille égards. Otez la Religion, tout le pouvoir des Légiſlateurs humains ſe borne à l'extérieur; & c'eſt auſſi ce que prétend l'Auteur de l'*Eſprit*.

Mais les principes de ſon Livre vont plus loin : ils ſont les mêmes que ceux de *Hobbes*; ils tendent à détruire tous les fondemens de la juſtice & de la probité; à effacer toutes les notions qu'on a eues juſqu'ici de la vertu & des devoirs qu'elle impoſe. Selon ce dangereux Moraliſte, *la ſenſibilité Phyſique, & l'intérêt perſonnel ont été les auteurs de toute juſtice : l'intérêt eſt l'unique Juge de la probité, & du mérite des hommes : ſi l'on perd l'intérêt de vue, on n'a nulle idée nette de la probité : l'Univers moral eſt ſoumis à la Loi de l'intérêt, comme l'Univers Phyſique l'eſt aux Loix du mouvement : avant la formation des Sociétés, il n'y avoit aucune Loi... ni par conſéquent aucune injuſtice : la vertu eſt le deſir du bonheur général : la Juſtice conſiſte dans l'obſervation exacte des conventions que l'intérêt commun a fait faire*, &c. (*page* 276. 48. 55. 127. 53. 279. 134. & 278.)

Ainſi, M. T. C. F., il ne ſubſiſtera aucune diſtinction

(*a*) Quia cùm cognoviſſent Deum; non ſicut Deum glorificaverunt... ſed evanuerunt in cogitationibus ſuis, & obſcuratum eſt cor inſipiens eorum... ut faciant ea quæ non conveniunt. *Rom. I.* 21. 28.

primordiale, & fondée ſur la Loi même éternelle de Dieu, entre le Juſte & l'Injuſte; il n'y aura aucune obligation naturelle de pratiquer certains devoirs, & d'éviter certaines fautes. Toute la légiſlation, par rapport aux hommes, dépendra de leur union en ſociété, & de la volonté des premiers Chefs, qui les auront raſſemblés. Quand on ſe rendra coupable de quelque injuſtice, on pourra être ſoumis aux peines portées par les Légiſlateurs; mais du reſte nul cri de la conſcience, nulle crainte de tomber entre les mains de l'Arbitre Suprême de toutes choſes. Qu'il ſe trouve des motifs d'honnêteté, de charité, de magnanimité pour entreprendre des actions vertueuſes, ce ſeront autant de moyens inutiles dans les principes du Livre de l'*Eſprit*, il ne s'agira que de ſavoir ſi l'intérêt perſonnel ou public ſe rencontre dans ſes entrepriſes; cet intérêt ſera le mobile de tout, le juge unique du mérite, la cauſe abſolue, & le reſſort total de ces actions.

Que penſez-vous, M. T. C. F., d'un ſyſtême qui anéantit tous les devoirs naturels de l'homme, qui ſupprime toute influence de la Loi Divine ſur nos cœurs, qui combat les notions communes du bien & du mal, qui ouvre la porte à tous les crimes, en étouffant la voie de la conſcience, qui affermit contre les Loix, même témporelles, tous ceux qui auront la force de les contredire, ou l'adreſſe de les éluder? N'écoutez point de pareilles leçons, M. T. C. F., fuyez-les comme une doctrine empeſtée: croyez-en plutôt le grand *Chryſoſtême* ſur l'exiſtence & la nature de la Loi naturelle. « Cette Loi, » *dit-il*, a été donnée à l'homme au moment même de » de ſa création. Mais qu'eſt-ce que cette Loi? Jugez-en » par la conſcience, qui eſt auſſi un préſent du Seigneur, » & à laquelle il appartient de diſcerner le bien & le » mal. Car nous n'avons pas beſoin d'apprendre que » la fornication eſt un mal & que la continence eſt un » bien. Nous ſavons cela naturellement; *& il n'eſt pas* » *de même du meurtre & du vol.* Auſſi le Légiſlateur » donnant ſon corps de Loix dans la ſuite, y mit ſimplement, *Vous ne tuerez point*, ſans ajouter que le » meurtre eſt un mal; car cela étoit ſuffiſamment connu par » le témoignage de la conſcience. Au lieu que, quand il » fut queſtion des Commandemens ſur leſquels la conſ-

» cience ne donnoit aucunes inſtructions ; de ce Com-
» mandement, par exemple, qui a pour objet la ſancti-
» fication du Sabbat, le Seigneur ajouta la raiſon du
» précepte, raiſon tirée du repos où le Créateur étoit
» entré, après la formation de tous les Etres. Ce com-
» mandement n'étoit pas une des Loix primitives & na-
» turelles ; & la conſcience n'en réclamoit pas l'ac-
» compliſſement : au lieu que les préceptes qui défendent
» *le meurtre*, *le vol*, *la fornication*, ſont néceſſaires,
» & tiennent à notre nature. C'eſt pour cela que le
» Seigneur ne dit point les motifs de ces prohibitions,
» & qu'il ſe contente des prohibitions mêmes. » (*a*)

Tout ceci eſt extrêmement lumineux, M. T. C. F., & la ſuite du Texte de ce ſaint Docteur eſt encore admirable, parce qu'elle explique nettement la force & les droits de la conſcience, parce qu'elle juſtifie toute cette Doctrine, par les exemples d'*Adam* & de *Cain*, qui furent condamnés au Tribunal de leur conſcience, avant que de l'être au Tribunal du Seigneur. Mais ſaint *Chryſoſtôme* ne ſe contente pas d'établir ces vérités,

(*a*) Ab initio Deus hominem formans, legem ipſi naturalem indidit, & quid tandem eſt Lex naturalis ? Conſcientiam nobis expreſſit, & à naturâ inditam eſſe voluit bonorum & contrariorum ſcientiam. Non enim opus habemus diſcere quod malum ſit fornicatio, & bonum continentia, ſed ab initio hoc ſcimus. Et ut diſcas nos ab initio hoc ſcire, Legiſlator leges poſteà ferens, ac dicens, *non occides*, non intulit, malum enim eſt cædes ; ſed ſimpliciter *non occides*, inquit. Prohibuit enim peccatum dumtaxat, non docuit. Quare igitur qui dixit *non occides*, non addidit, quia malum cædes ? Quoniam priùs conſcientia nos hoc docuit ; & tanquàm ſcientibus & intelligentibus ità loquitur. Cùm igitur de alio loquitur mandato, non nobis per conſcientiam noto, non tantùm prohibet, ſed & cauſam apponit. De Sabbato itaque legem ferens, ac dicens, ſeptimâ die non facies opus, ſubjunxit cauſam quoque ceſſationis : qualem verò ? *Quia in die ſeptimo requievit Deus ab omnibus operibus ſuis, quæ caperat facere* .... Quare igitur, dic mihi, in Sabbato quidem cauſam adjecit, in cæde verò nihil tale fecit ? Quoniam hoc quidem mandatum non de primariis erat, nec per conſcientiam nobis exquiſitis, ſed particulare quoddam & temporaneum .... Neceſſaria verò, & vitam noſtram continentia illa ſunt, *non occides*, *non furaberis*, *non mœchaberis*, & ideò nullatenùs hic cauſam ponit, nec doctrinam adducit, ſed ſolâ opus eſſe putat prohibitione. *Chryſoſt. ad Pop. Antioch. Homil. XII.*

par l'autorité & les faits des Saintes Ecritures ; il raisonne contre les Gentils, & il les force par les lumieres seules du bons sens à reconnoître l'existence d'une Loi naturelle. « Cette Loi, *disent-ils*, n'est point gravée dans » les consciences, & Dieu ne l'a point communiquée » à notre nature. Mais si cela est, *reprend ce saint Doc-* » *teur*, qu'est-ce qui a dont déterminé les Législateurs » des Nations à faire des Loix sur les Mariages, sur » l'Homicide, sur les Testamens, sur les Dépôts, sur » les Droits & la sûreté des Citoyens, & sur une infi- » nité d'autres sujets ? Ces Législateurs auront pû être » guidés par leurs peres, ceux-ci par leurs ancêtres, & » ces derniers par d'autres encore plus anciens ; mais » enfin qui aura donc été le Maître & le Guide du » premier Instituteur des Loix ? N'est-ce pas la cons- » cience, n'est-ce pas la Loi naturelle que Dieu a » mise dans l'homme, en lui donnant l'existence & la » vie ? » (a) Voilà, M. T. C. F., une Doctrine vraiement solide, instructive, forte de principes, abondante en conséquences. On ne parle point ici d'intérêt personnel, de passions, de plaisirs, d'amour-propre, de conventions entre les hommes, d'*état de Guerre*, par lequel l'homme aura commencé, lorsqu'il n'étoit encore dirigé par aucunes Loix. Rien, en un mot, dans les Livres sacrés, & dans les Ouvrages des Saints Peres, ne ressemble aux Leçons que nous donne le Livre de l'*Esprit*.

Quelles armes encore les saints monumens du Christianisme ne nous fourniroient-ils point contre les pernicieuses regles de Morale, que le même Ouvrage publie ? Nous l'avons déja insinué, M. T. C. F. ; dans le Livre de l'*Esprit*, la base des mœurs est le *plaisir*, (*Page 361 & suiv.*) sans en excepter même le plus sensuel, le plus honteux, le plus indigne de l'homme,

(a) Quid tandem est quod dicunt ; non est nobis per se Lex in conscientiâ posita, nec eam naturæ Deus inseruit ? Undè igitur, undè, inquam, de nuptiis, de cædibus, de testamentis, de depositis, de proximis non opprimendis, de infinitis aliis leges apud eos scripserunt Legislatores ? Hi quippè præsentes sorte à majoribus natu didicerunt, & illi à prioribus, & rursùm à Superioribus isti. Qui verò ab initio & primi apud eos leges tulerunt, à quo didicerunt ? An non utique à conscientiâ ? .... à lege, quam hominem fingens Deus ab initio ipsi posuit. *Chrysost. ad Pop. Antioch. Homil. XII.*

L'Auteur propoſe l'amour profane comme le grand reſſort des vertus ; il remet, à cette occaſion, ſous les yeux de ſon Lecteur, les pratiques licentieuſes de quelque peuples idolâtres ; il ne rougit point de raſſembler quantité d'Anecdotes obſcènes, d'Images indécentes, de Maximes ſcandaleuſes. O déteſtable Philoſophie du dix-huitieme ſiecle ; c'eſt donc là le terme ; diſons plutôt le précipice où tu conduis les hommes ! Quoi, M. T. C. F., ces paſſions que JESUS-CHRIST & les Saints Apôtres nous ont ordonné de combattre, de réprimer, de mortifier, on vient nous les repréſenter comme l'ame de toutes les grandes & héroïques actions ? Ce fruit malheureux du péché, ce germe de corruption, qui fait gémir les plus grands Saints, on nous le vante comme le mobile général du gouvernement des hommes ? Ce n'eſt pas encore aſſez, on condamne en quelque ſorte la raiſon à ſe taire, en préſence des paſſions ; à leur céder l'Empire au moins durant la plus grande partie de nos jours.

Car voici, M. T. C. F., les propoſitions ſurprenantes qu'on trouve dans le Livre de l'*Eſprit*. *Que la raiſon nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux : mais qu'on en abandonne les détails à ſes goûts & à ſes paſſions. Qui conſulteroit ſur tout la raiſon, ſeroit ſans ceſſe occupé à calculer ce qu'il doit faire, & ne feroit jamais rien.* (*Page* 618.) Et quand il s'agit d'inſtructions élémentaires, d'éducation de la jeuneſſe, l'Auteur trouve de grands avantages à ne *point s'oppoſer aux paſſions* (*Page* 337.) de ce premier âge. Il appelle des *Pédans*, *des Déclamateurs*, *des Gens ſans eſprit*, (*Page* 164.) ceux *qui recommandent ſans ceſſe la modération des deſirs.* (*Page* 373.) Il prétend que *celui qui, pour être vertueux, auroit toujours ſes penchans à vaincre, ſeroit néceſſairement un malhonnête homme* ; & au lieu de ſe ſouvenir des égards qui ſont dûs à un ſexe dont la pudeur fait le plus bel ornement, il ſemble l'invites à franchir toutes les barrieres, il lui en fournit des exemples, il l'arme de prétextes, il fait l'apologie des excès en ce genre. Que de choſes, M. T. C. F., nous ſommes obligés de ſupprimer, pour épargner à vos oreilles des détails dangereux, des termes capables de bleſſer l'honnêteté publique.

Nous devons nous taire également ſur les endroits où ce Livre effraye la Patrie & allarme les Citoyens. Eh! falloit-il donc, en traitant *de la puiſſance des paſſions*, (*Page* 298. *& ſuiv. & page* 223.) faire paroître ſur la ſcene, des hommes *bravant le Ciel*, & armés contre leurs Souverains ? Falloit-il chercher dans l'Antiquité, des traits qui ne méritent qu'un éternel oubli, des forfaits dont les Auteurs ne furent que des furieux ou des impies ? Mais, voilà, M. T. C. F., ce qu'opere encore l'orgueilleuſe Philoſophie du ſiecle. Elle accoutume ceux qui s'y livrent à diſcuter les droits des Puiſſances, après avoir combattu ceux de la Divinité. Les mêmes Ecrivains, qui nient l'immortalité de l'ame, la vie future, les principes des mœurs, entreprennent auſſi de rompre les nœuds qui attachent les Sujets à leurs Maîtres. On n'attaque pas, il eſt vrai, à découvert, l'autorité dont on dépend immédiatement; on cherche des objets de critique dans les Régions éloignées; on paroît borner ſes obſervations, ou plutôt ſes invectives, aux gouvernemens qui paſſent, ou qu'on donne pour deſpotiques. Mais dans ces diſcuſſions téméraires, on ne manifeſte toujours que trop les ſentimens d'indépendance & même de révolte, dont on s'eſt laiſſé prévenir contre tout ce qui porte les caracteres du Pouvoir Suprême. Bientôt on pouſſe l'audace juſqu'à donner des idées favorables de ceux qui ſe ſont ſignalés par d'énormes attentats; on ne craint pas de les repréſenter comme des hommes rares, comme des puiſſans génies: & quelles impreſſions de pareilles images ne peuvent-elles point faire ſur des Lecteurs trop crédules ou déja paſſionnés !

Le Livre de l'*Eſprit*, mérite de grands reproches ſur l'article que nous ne faiſons qu'indiquer ici. On y trouve une doctrine bien oppoſée à celle du grand Apôtre, qui nous apprend qu'*il n'y a point de Puiſſance qui ne vienne de Dieu*; que *c'eſt lui qui a établi toutes celles qui ſont ſur la terre*; qu'ainſi *celui qui s'oppoſe aux Puiſſances, réſiſte à l'ordre de Dieu, & attire la condamnation ſur lui-même* .... qu'*il eſt donc néceſſaire de s'y ſoumettre, non ſeulement par la crainte du châtiment, mais auſſi par un devoir de conſcience.* (Rom. XIII. 2. 5.)

Telles ſont les véritables regles, M. T. C. F.; nous ne pouvons trop vous en recommander l'eſtime & la pratique; mais pour demeurer dans les termes de cette humble & chrétienne ſubordination, il faut bien concevoir que la paix & le bonheur des Etats en dépendent, que la ſûreté même des Particuliers y eſt attachée; que JESUS-CHRIST le modele de toutes les vertus, a donné l'exemple de la ſoumiſſion la plus parfaite à l'égard de toutes les Puiſſances; que les Apôtres & les Martyrs ont obéi aux commandemens les plus injuſtes & aux perſécuteurs les plus cruels; qu'il n'appartient jamais aux Sujets de juger leurs Maîtres, & que les écarts, en ce genre, ſont de véritables uſurpations de l'autorité même de Dieu, qui ſeul peut demander compte aux Princes de leur adminiſtration.

Gardez-vous auſſi, M. T. C. F., en réfléchiſſant ſur ce qui touche la Patrie & le Gouvernement, d'adopter un principe très-pernicieux du Livre de l'*Eſprit*. *Qu'importe*, dit-il, *au Public la probité d'un Particulier? Cette probité ne lui eſt de preſque aucune utilité.* (Pag. 81.) Eh! M. T. C. F., chaque Particulier n'eſt-il pas Membre de la Société, & par conſéquent du Public? Si chaque Particulier eſt ſans probité, le Public peut-il être ſans vice, & ſi chaque Particulier eſt homme de bien, le Public peut-il n'être pas vertueux? Quand JESUS-CHRIST & ſes Saints Diſciples ont recommandé les vertus, & la plus grande de toutes qui eſt la charité, n'ont-ils pas prétendu établir les fondemens de la félicité Publique; & quand ſaint *Auguſtin* aſſure, que *ce qui fait la juſtice de quelque Société que ce ſoit; c'eſt uniquement d'obéir à Dieu*, (*a*) n'entend-il pas que, ſi tous les Particuliers pratiquent cette ſainte *obéiſſance*, toute la *Société* ſera cenſée fidéle aux volontés de Dieu, & poſſéder par ce moyen *la Juſtice*?

C'en eſt aſſez, M. T. C. F., ſur ce Livre trop fameux *de l'Eſprit*. Nous vous répétons que la préſente Inſtruction n'en eſt ni l'analyſe détaillée, ni l'examen ſuivi: beaucoup moins en eſt-ce la réfutation complette. Il ſe trouve, dans ce déplorable Ouvrage, quantité

(*a*) Ea juſta eſt ſocietas hominum quæ ſervit tibi. *Aug. Confeſſ. Lib. III. cap. 9.*

d'autres traits qui mériteroient les attentions rigoureuſes de notre zele. Ce ſont des expreſſions peu vraies & peu décentes ſur quelques paſſages de l'Écriture, des Peres & des Conciles : ce ſont des imputations hazardées ou malignes ſur les Profeſſions Saintes & les engagemens Monaſtiques : ce ſont des éloges donnés à certains Livres, à certains ſentimens, au moins très-ſuſpects en matiere de Religion : ce ſont des attentions pleines d'artifice pour diſtinguer la fonction du Philoſophe de celle du Théologien ; attentions dont le but eſt de pouvoir attaquer le Chriſtianiſme en paroiſſant ſe renfermer dans les bornes de la pure Philoſophie. Mille autres choſes, tout-à-fait répréhenſibles, pourroient donner lieu à un grand Ouvrage Théologique, dont nous ne pouvons enviſager que ſous un coup d'œil général, le plan, l'étendue & l'utilité.

Nous terminerons cette Inſtruction ſommaire par quelques obſervations qui ſe rapportent à la matiere préſente, & qui contiennent des regles de conduite.

D'abord, M. T. C. F., nous vous conjurons de jetter vos regards ſur la face de l'Égliſe, & de remarquer les efforts que fait l'Eſprit d'irreligion, pour y éteindre la connoiſſance & l'amour de JESUS-CHRIST. De toutes parts les Livres, les diſcours, les exemples tendent à établir l'empire de l'incrédulité. Cette Capitale que vous habitez, ou que vous fréquentez, eſt devenue comme le centre des opinions perverſes, des maximes antichrétiennes, des ſophiſmes impies, des entrepriſes manifeſtes contre l'Évangile. C'eſt-là que régne cette fiere & profane Philoſophie, dont nous vous avons dévoilé quelques traits. Elle s'inſinue en mille manieres différentes ; elle répand ſon poiſon dans les Livres de Morale, dans les Recherches ſur la Nature, dans les Syſtêmes de Politique, dans les Brochures d'amuſement, dans les Relations de Voyages, dans les Pieces de Théatre, &c. Elle infecte les Sociétés publiques & particulieres, la jeuneſſe & l'âge mûr, l'opulence & la médiocrité, les profeſſions graves & les arts d'agrément. Delà, comme d'une ſource auſſi abondante que pernicieuſe, ſortent des Ruiſſeaux empeſtés, qui ſe diſtribuent dans les Villes du ſecond ordre, qui pénétrent juſques dans les Bourgades, & qui portent la contagion par-tout.

Ainſi, M. T. C. F., l'incrédulité, déguiſée ſous le nom de Philoſophie, devient un mal comme épidémique; & voulez-vous en connoître la cauſe? Saint *Chryſoſtôme* vous l'expliquera. *Elle réſide*, dit-il, *dans la corruption des mœurs & dans la vanité.* (*a*) On ne devient point incrédule, quand on a toujours été réglé dans ſa conduite, & quand on penſe de ſoi-même avec modeſtie. Profitez-donc de cet avis du ſaint Docteur, pour n'eſtimer, ni ne craindre ces prétendus eſprits-forts, qui tâchent d'envahir l'héritage de JESUS-CHRIST. Comptez que la plupart d'entr'eux ont été, ou ſont encore des Enfans Prodigues, c'eſt-à-dire, des hommes livrés à leurs paſſions; que la dépravation du cœur a commencé leur Apoſtaſie; que l'habitude des vices l'a ſoutenue, & que la vanité y a mis le comble.

Ces hommes impérieux ſe vantent aujourd'hui du nombre de leurs Partiſans; & l'on croiroit, à les entendre, que cette foule qui ſe met à leur ſuite, eſt une preuve & un caractere de vérité, comme ſi, M. T. C. F., il étoit difficile d'entraîner beaucoup de monde dans un parti, qui ouvre la porte à tous les déſordres, qui abolit toutes les Loix gênantes du Chriſtianiſme, qui laiſſe toutes les profeſſions & tous les âges, dans la liberté entiere de contenter leurs deſirs! Quand JESUS-CHRIST *vainquit le monde par les opprobres de ſa Croix*, (*b*) ce fut un miracle: mais quand les ennemis d'une Loi auſſi ſévere que l'eſt l'Évangile, trouvent des Sectateurs dans toutes les conditions, ce n'eſt que l'effet tout naturel du libertinage, de la curioſité, de la vanité, de l'amour-propre.

Cependant M. T. C. F., ne vous contentez pas de connoître les progrès & les cauſes de l'incrédulité: oppoſez à ce torrent impétueux beaucoup d'attention, pour vous en garantir vous-mêmes; beaucoup de zèle, pour en préſerver vos familles; beaucoup de bons exemples, pour réparer les ſcandales ſi multipliés en ce genre; beaucoup de prieres pour calmer la colere du Seigneur. Du reſte, M. T. C. F., ne craignez point

(*a*) Illud maximè cauſa incredulitatis eſt vita, nempe corrupta, & gloriæ amor. *Chryſoſt. in Matth. Homil.* 72.

(*b*) Chriſtus vicit mundum irrisâ Cruce. *Auguſt. in Pſal. LXIII.*

que la Bergerie Evangélique ſe dépeuple entiérement. *Non*, dit ſaint Auguſtin, l'*Égliſe ne ſera point vaincue*; *elle ne ſuccombera point ſous les plus violentes tentations, juſqu'à ce que vienne la fin du monde. Il y en a qui croient*, dit ailleurs le même ſaint Docteur, *que la Religion de* JESUS-CHRIST *ne ſubſiſtera qu'un certain temps, après quoi elle diſparoîtra de deſſus la terre*: mais c'eſt une illuſion: *l'Égliſe de Dieu égalera ici bas la durée du Soleil; elle eſt le corps de* JESUS-CHRIST, *elle ſera conſervée durant tous le cours des ſiecles.* (*a*)

Enfin, M. T. C. F., n'oubliez point en la préſence de JESUS-CHRIST l'Auteur du Livre qui nous donne occaſion de vous parler. Si le devoir de notre Miniſtere nous oblige d'élever la voix contre ſon pernicieux Ouvrage, ſa perſonne nous eſt toujours très-chere, & nous nous intéreſſons très-particuliérement à ſon ſalut. Il a fait même, en ſe rétractant, une démarche dont nous devons lui tenir compte; démarche néanmoins qui auroit pû & dû être encore plus marquée & plus ſatisfaiſante. Deſirons ardemment qu'il y ajoute tous les caracteres & toutes les œuvres d'une ſincere & édifiante converſion. Le Livre dont il eſt l'Auteur, le rend très-coupable aux yeux de Dieu & des hommes. En le publiant, il a mis dans le monde le germe d'une ſéduction dont il n'eſt pas même en ſon pouvoir d'arrêter le cours. Les ſuites d'un Ouvrage qui bleſſe la Religion & les Mœurs, ſont comme éternelles: c'eſt une odeur de mort qui infecte toute la poſtérité: c'eſt une plante maudite qui étouffe d'âge en âge le bon grain ſemé dans le champ du Pere de Famille. Mais, M. T. C. F., les grandes miſéricordes du Seigneur éclatent dans les grandes fautes. L'Auteur du Livre de l'*Eſprit* rentrant en lui-même, & donnant

(*a*) Non vincetur Eccleſia, non eradicabitur, nec cedet quibuſlibet tentationibus, donec veniat hujus ſæculi finis. *Aug. Pſal. LX.*

Hæc Prophetia propter eos præmiſſa eſt qui putant Religionem nominis Chriſtiani uſque ad certum tempus in hoc ſæculo victuram, & poſteà non futuram. Permanebit ergò cum ſole quandiu ſol oritur, & occidit: hoc eſt, quandiù temporà iſta volvuntur, non deerit Eccleſia Dei, id eſt Chriſti Corpus in terris. *Idem, in Pſal. LXXI.*

des marques publique d'une foi humble & ſoumiſe, conſtante & zélée, remplira de joie les vrais Fideles, confondra les Incrédules opiniâtres, déſabuſera ceux qui auroient eu le malheur de ſe laiſſer ſéduire. Demandons cette grace à celui qui eſt la lumiere du monde, la voie par où il faut marcher, la vérité qu'il faut croire, la vie qu'il faut poſſéder. Il ne nous reſte plus, M. T. C. F., qu'à vous apprendre ce que la ſollicitude paſtorale nous oblige de ſtatuer ſur le Livre de l'*Eſprit*.

A CES CAUSES. Vu le Livre qui a pour titre, *DE L'ESPRIT*.

.... Unde animi conſtet natura videndum,
Quâ fiant ratione, & quâ vi quaque geranteur
In terris.

Lucret. de rerum naturâ, *Lib. I.*

Après avoir pris l'avis de pluſieurs perſonnes diſtinguées par leur piété & par leur ſavoir, le Saint Nom de Dieu invoqué, nous condamnons ledit Livre, comme contenant une Doctrine abominable, propre à renverſer la Loi naturelle, & à détruire les fondemens de la Religion Chrétienne; comme adoptant pour principe la Doctrine déteſtable du Matérialiſme; détruiſant la liberté de l'homme; anéantiſſant les notions primitives de vertu & de juſtice; établiſſant des maximes totalement oppoſées à la Morale Evangélique; ſubſtituant à la ſaine Doctrine des Mœurs, l'intérêt, les paſſions, le plaiſir; tendant à troubler la paix des Etats, à révolter les Sujets contre l'autorité & contre la perſonne même de leur Souverain; favoriſant les Athées, les Déiſtes, toutes les eſpeces d'Incrédules, & renouvellant preſque tous leurs monſtrueux ſyſtêmes; comme contenant un très-grand nombre de propoſitions reſpectivement fauſſes, ſcandaleuſes, pleines de haine contre l'Égliſe & ſes Miniſtres, dérogeantes au reſpect dû à l'Écriture Sainte & aux Peres de l'Égliſe, impies, blaſphématoires, erronées & hérétiques.

En conſéquence, Nous défendons très-expreſſément à toute perſonnes de notre Diocèſe, de lire ou retenir ledit Livre, ſous les peines de droit, nous réſervant

& à nos Vicaires-Généraux, le pouvoir d'abſoudre ceux & celles qui contreviendront à cette défenſe : & ſera notre préſent Mandement, lu au Prône des Meſſes Paroiſſiales des Egliſes de la Ville, Fauxbourgs & Diocèſe de Paris, publié & affiché par-tout où beſoin ſera.

DONNÉ à la Roque en Périgord, le vingt-deux Novembre mil ſept cens cinquante-huit.

Signé, † CHRISTOPHE, Arch. de Paris.

PAR MONSEIGNEUR,

DE LA TOUCHE.

ARRÊT DU PARLEMENT,

Du 6 Février 1759, qui condamne pluſieurs Livres à être lacérés & brûlés par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice.

CE jour, la Cour, toutes les Chambres aſſemblées, après le compte rendu par les Commiſſaires du travail par eux fait en exécution de l'Arrêt du 23 Janvier dernier. Vû de nouveau les Livres imprimés : Le premier, *De l'Eſprit. Undè animi conſtet natura videndum, &c. Lucret.* De rerum natura, Lib. I. *in quarto. A Paris*, chez Durand, Libraire, rue du Foin, 1758. Le ſecond, *Encyclopédie*, ou *Dictionnaire raiſonné des Sciences, des Arts & des Métiers*, par une Société de Gens de Lettres, mis en ordre & publié par M. *Diderot*, de l'Accademie Royale des Sciences & des Belles Lettres de Pruſſe; & quant à la Partie Mathématique, par M. *Dalembert*, de l'Académie Royale des Sciences de Paris. *Tantum ſeries juncturaque pollet*, Horat. *A Paris*, chez Briaſſon, David l'aîné, le Breton & Durand, Libraires, en ſept Volumes *in-fol.* imprimés ès années, ſçavoir, le premier en 1751, le deuxiéme auſſi en 1751, le troiſiéme en 1753, le quatriéme en 1754, le cinquiéme en 1755, le ſixiéme en 1756, & le ſeptiéme en 1757. Le troiſiéme, *Le Pyrrhoniſme du Sage*, à Berlin en 1754, brochure *in-12* de 106 pages. Le quatriéme, *La Philoſophie du bon ſens*, ou *Réflexions Philoſophiques ſur l'incertitude des connoiſſances humaines*, nouvelle Edition, corrigée & augmentée conſidérablement par l'Auteur, avec un Examen critique des Remarques de M. l'Abbé d'*Olivet*, de l'Académie Françoiſe, trois Volumes *in-16*, à la Haye, chez Pierre Paupié 1755. Le cinquiéme, *La Religion naturelle*, Poëme en quatre Parties dedié au Roi de Pruſſe, par M. V*** à Geneve 1756, brochure *in-12.* contenant 24 pages. Le ſixieme, *Lettres Semi-philoſophiques du Chevalier de*** au Comte de***.* Quirites, hoc puto, non juſtum eſt, &c. Perſ. ſect. 4. *in-12.* en trois

Parties, à Amſterdam 1757. Le ſeptiéme, *Etrennes des Eſprits forts*, hic piſcis non eſt omnium. A Londres, chez Porphire à Saint Thomas 1757, brochure *in*-12 de 85 pages, contenant les Penſées philoſophiques; & une Epître philoſophique en vers à un Philoſophe. Le huitiéme, *Lettre au R. P. Berthier ſur le Matérialiſme*, ferro diverberat umbras, *Virg. Æneid. Lib.* 6. A Geneve 1759; brochure *in*-12. contenant 77 pages. Vu auſſi les Requêtes preſentées à la Cour; la premiere, par Claude Helvetius, contenant que plus il reflechit ſur le malheur qu'il a eu de compoſer ſon Livre: intitulé *De l'Eſprit*, plus il craindra toujours de ne s'être pas ſuffiſamment expliqué par ſes précédentes rétractations & déclarations; qu'en conſéquence il ſe croit obligé de chercher à diſſiper autant qu'il eſt en lui juſqu'à l'apparence des doutes, ſur la ſincérité de ſa douleur & de ſon repentir; A ces cauſes, il auroit requis qu'il plût à la Cour lui donner acte de ce qu'il déſavoue, déteſte & retracte formellement & préciſément toutes les erreurs dont ſon Livre eſt rempli, lui donner pareillement acte de ce qu'il fait & fera toujours profeſſion des vérités contraires auſdites erreurs, ſe ſoumettant en tout au Jugement qui ſera prononcé par la Cour, la ſuppliant très humblement de vouloir bien conſidérer que ſa faute a eu pour principe l'égarement de ſon eſprit plutôt que celui de ſon cœur, ladite Requête ſignée de Helvetius & de Formé Procureur. La ſeconde par Jean Pierre Tercier, Ecuyer, contenant qu'ayant appris que le ſieur Helvetius avoit préſenté une Requête à la Cour au ſujet de ſon Livre intitulé *De l'Eſprit*, que le Suppliant auroit eu le malheur de laiſſer paſſer & d'approuver par une inadvertance qu'il ne ſe pardonnera jamais, il ſe croit également obligé d'expoſer à la Cour ſes véritables ſentimens, ſa douleur & ſon repentir: A ces cauſes, il auroit requis qu'il plût à la Cour lui donner acte de ce qu'il déſavoue & déteſte toutes les erreurs dont ce Livre ſe trouve rempli, & rétracte formellement l'approbation qu'il a miſe au bas dudit Livre, déclarant qu'il fera toute ſa vie profeſſion des vérités oppoſées auxdites erreurs, que c'eſt par inadvertance qu'il a approuvé ledit Livre & a été l'occaſion de ſon impreſſion; qu'il ſupplie très-humblement la Cour d'uſer d'indulgence à ſon égard, déclarant en outre qu'il

qu'il eſt ſi répentant de ſa faute, que déſormais il n'entend plus ſe charger d'examiner ou d'approuver aucun Livre ; ladite Requête ſignée de Tercier & de Reguard, Procureur : Concluſions du Procureur-Général du Roi : Oui le rapport de Me. François-Benigne Du Trouſſet, Conſeiller, la matiere miſe en délibération.

La Cour ordonne que les Livres intitulés *De l'Eſprit*, *le Pyrrhoniſme du Sage*, *la Philoſophie du bon ſens*, *la Religion naturelle*, *Lettres Semi philoſophiques*, *Etrennes des Eſprits forts*, & *Lettre au R. P. Berthier ſur le Matérialiſme*, ſeront lacerés & brûlés en la Cour du Palais, au pied du grand eſcalier d'icelui, par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice ; fait défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de compoſer, approuver, imprimer, ou faire imprimer & diſtribuer aucuns Livres, Ecrits & Brochures ſous quelque dénomination que ce ſoit, contre la Religion, l'Etat & les bonnes mœurs, à peine d'être pourſuivis extraordinairement & punis ſuivant la rigueur des Ordonnances ; ordonne qu'à la requête du Procureur-Général du Roi, il ſera informé pardevant le Conſeiller-Rapporteur, pour les Témoins qui ſeroient en cette Ville, & pardevant les Lieutenans Criminels des Bailliages & Sénéchauſſées du Reſſort & autres Juges des cas Royaux à la pourſuite des Subſtituts du Procureur-Général du Roi ; pour les témoins qui ſe trouveroient eſdits Lieux, contre les Auteurs, Imprimeurs & diſtributeurs deſdits Livres ayant pour titre : *le Pyrrhoniſme du Sage*, *la Philoſophie du bon ſens*, *la Religion naturelle*, *Lettres Semi-philoſophiques*, *Etrennes des Eſprits-forts & Lettre au R. P. Berthier* : enjoint à tous ceux qui en ont des Exemplaires, enſemble de celui intitulé, *De l'Eſprit*, de les remettre inceſſamment au Greffe de la Cour pour y être ſupprimés ; fait très-expreſſes inhibitions & défenſes à Durand, Libraire, & à tous autres de réimprimer, vendre & débiter leſdits Livres, & à tout Colporteurs & Diſtributeurs, de les colporter ou diſtribuer, le tout à peine d'être pourſuivis extraordinairement & punis ſuivant la rigueur des Ordonnances. Et ayant égard aux requêtes deſdits Helvetius & Tercier, & uſant d'indulgence à leur égard, donne acte audit Helvetius de ce qu'il déſavouë, déteſte & retracte formellement & pré-

ciſément toutes les erreurs dont ſon Livre eſt rempli, lui donne pareillement acte de ce qu'il fait & fera toujours profeſſion des vérités contraires auxdites erreurs, ſe ſoumettant en tout au Jugement qui ſera prononcé par la Cour, la ſuppliant très-humblement de vouloir bien conſidérer que ſa faute a eu pour principe l'égarement de ſon eſprit plutôt que celui de ſon cœur; & audit Tercier, de ce qu'il deſavoue & déteſte toutes les erreurs dont ledit Livre (*De l'Eſprit*) ſe trouve rempli, & retracte formellement l'approbation qu'il a miſe au bas dudit Livre, déclarant qu'il fait & fera toute ſa vie profeſſion des vérités oppoſées auxdites erreurs, que c'eſt par inadvertance qu'il a approuvé ledit Livre & a été l'occaſion de ſon impreſſion, qu'il ſupplie très-humblement la Cour d'uſer d'indulgence à ſon égard, déclarant en outre qu'il eſt ſi répentant de ſa faute, que déſormais il n'entend plus ſe charger d'examiner ou d'approuver aucuns Livres: ordonne que les ſept Volumes du Livre intitulé: *Encyclopedie*, ou *Dictionnaire raiſonné des Sciences, des Arts & des Métiers*, ſeront mis entre les mains de Louis-François Gueret, François-Bruneau Tandeau, Archidiacre de l'Egliſe de Paris, Jean Bruté, Curé de St. Benoît, Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris; de Nicolas Lherminier, Anſelme-Joſeph Doutremont, Louis-Adrien Lepaige, anciens Avocats en la Cour; & de Martin Tingry, Profeſſeur de Philoſophie au Collége du Pleſſis, Adrien-Nicolas Rolland, Profeſſeur de Philoſophie au Collége de Beauvais, Pierre-Nicolas Bonamy, Membre de l'Académie des Inſcriptions, que la Cour a choiſis, pour donner leur avis ſur leſdits ſept Volumes, & leur avis rapporté & communiqué au Procureur-Général du Roi, être par lui pris telles concluſions que de raiſon, & par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra; & cependant fait défenſes à Durand, Briaſſon, David, le Breton, & à tous autres Imprimeurs ou Libraires, & à toutes perſonnes de vendre & débiter aucun Exemplaire deſdits ſept Volumes, ſous telles peines qu'il appartiendra, juſqu'à ce qu'autrement par la Cour en ait été ordonné: ordonne en outre que le préſent Arrêt ſera imprimé & affiché, &c.

ARREST DU CONSEIL.

LE Roi ayant accordé le 21 Janvier 1746, des Lettres de Privilége pour un Ouvrage qui devoit être imprimé ſous le titre : d'*Encyclopédie* ou *Dictionnaire raiſonné des Sciences, Arts & Métiers, par une Société de gens de Lettres*, les Auteurs dudit Dictionnaire en auroient fait paroître les deux premiers volumes, dont S. M. auroit ordonné la ſuppreſſion par ſon Arrêt du 7. Février 1752, pour les cauſes contenues audit Arrêt; mais en conſidération de l'utilité dont l'Ouvrage pouvoit être à quelques égards, S. M. n'auroit pas jugé à propos de révoquer pour lors le Privilége, & ſe ſeroit contentée de donner des ordres plus ſévéres pour l'examen des volumes ſuivans : Nonobſtant ces précautions, S. M. auroit été informée que les Auteurs dudit Ouvrage, abuſant de l'indulgence qu'on avoit eue pour eux, ont donné cinq nouveaux volumes qui n'ont pas moins cauſé de ſcandale que les premiers, & qui ont même déja excité le zéle du miniſtére public de ſon Parlement. S. M. auroit jugé qu'après ces abus réitérés, il n'étoit pas poſſible de laiſſer ſubſiſter ledit Privilége : Que l'avantage qu'on peut retirer d'un Ouvrage de ce genre, pour le progrès des Sciences & des Arts, ne peut jamais balancer le tort irréparable qui en réſulte pour les mœurs & la Religion : Que d'ailleurs quelques nouvelles meſures qu'on prît pour empêcher qu'il ne ſe gliſſât dans les derniers volumes des traits auſſi répréhenſibles que dans les premiers, il y auroit toujours un inconvénient inévitable à permettre de continuer l'Ouvrage, puiſque ce ſeroit aſſurer le débit non-ſeulement des nouveaux volumes, mais auſſi de ceux qui ont déja paru : Que ladite Encyclopédie étant devenue un Dictionnaire complet & un Traité général de toutes les Sciences, ſeroit bien plus recherchée du Public & bien plus ſouvent conſultée, & que par-là on répandroit encore davantage & on accréditeroit en quelque ſorte les pernicieuſes maximes dont les volumes déja diſtribués ſont remplis. A quoi voulant pourvoir, le Roi étant en ſon Conſeil, de l'avis de M. le Chancelier, a revoqué & revoque les

Lettres de privilége obtenues le 21. Janvier 1746 ; pour le Livre intitulé : *Encyclopédie* ou *Dictionnaire raiſonné des Sciences, Arts & Métiers, par une Société de gens de Lettres:* Fait défenſes à tous Libraires & autres, de vendre, débiter ou autrement diſtribuer les volumes qui ont déja paru, & d'en imprimer de nouveaux, à peine de punition exemplaire. Enjoint S. M. au Sr. Bertin, Maître des Requêtes ordinaire de ſon Hôtel, Lieutenant général de Police, de tenir la main à l'exécution du préſent Arrêt, lequel ſera imprimé, publié & affiché par-tout où il appartiendra. Fait au Conſeil d'Etat du Roi, S. M. y étant, tenu à Verſailles le 8. Mars 1759.

Signé, PHELYPEAUX.

ARREST DU PARLEMENT,

Contre le Précis de l'Eccléſiaſte & du Cantique des Cantiques.

CE jour, la Cour, toutes les Chambres aſſemblées, les Gens du Roi ſont entrés, & Me. Omer Joli de Fleuri, Avocat dudit Seigneur Roi, portant la parole, ils ont dit; Qu'il venoit de leur tomber entre les mains un imprimé contenant vingt-quatre pages d'impreſſion, intitulé : *Précis de l'Eccléſiaſte & du Cantique des Cantiques, imprimé à Geneve, chez les Freres Cramer*; Que cet Ouvrage leur paroiſſoit d'autant plus condamnable, qu'en annonçant le Précis de Livres Saints, il n'en étoit cependant qu'une traduction infidéle & licentieuſe, qu'il étoit évident que cette traduction avoit été compoſée dans un eſprit oppoſé à celui de Religion, d'après lequel on devoit enviſager cette partie de l'Ecriture; que l'Auteur affectoit d'y ſemer des doutes capables d'allarmer les ames foibles, & que par le ſtyle même dont il ſe ſervoit, il cherchoit à répandre le ridicule le plus indécent & le plus ſcandaleux ſur un Livre reçu par l'Egliſe & reſpecté dans tous les temps; qu'ils avoient pris ſur cet Imprimé des Concluſions par écrit qu'ils laiſſent à la Cour avec ledit Imprimé. Et ſe ſont retirés.

Eux retirés, Vû la Brochure imprimée de vingt-quatre pages *in*-8°. ayant pour titre : *Précis de l'Eccléſiaſte & du Cantique des Cantiques, par M. de Voltaire, à Geneve, chez les Freres Cramer* 1759., enſemble les Concluſions du Procureur-Général du Roi, oui le rapport de Me. Joſeph-Marie Terray, Conſeiller, la matiere miſe en délibération : La Cour ordonne que ledit Imprimé ſera laceré & brulé au pied du grand Eſcalier du Palais, par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice, comme contraire à la Religion & aux bonnes mœurs, & qu'à la requête du Procureur-Général du Roi il ſera informé pardevant le Conſeiller Rapporteur que la Cour commet contre les Auteurs & Imprimeurs de ladite Brochure; pour ce fait & ladite information communiquée au Procureur-Géné-

ral du Roi, être par lui requis & par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra ; comme auſſi ordonne que le préſent Arrêt ſera imprimé, lû, publié & affiché par-tout où beſoin ſera. Fait en Parlement toutes les Chambres aſſemblées, le 3. Septembre 1759.

Signé, YSABEAU.

ARREST DU PARLEMENT,

Qui condamne Emile, *ou de l'Éducation, par* Jean-Jacques Rouſſeau, *à être lacéré & brûlé par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice.*

CE jour, les Gens du Roi ſont entrés, & Me. Omer-Joly de Fleury, Avocat dudit Seigneur Roi, portant la parole, ont dit,

Qu'ils déferoient à la Cour un imprimé en quatre volumes *in-octavo*, intitulé, *Emile, ou de l'Education, par J. J. Rouſſeau, Citoyen de Geneve*, dit imprimé, *à la Haye en M. DCC. LXII.*

Que cet Ouvrage ne paroît compoſé que dans la vûe de ramener tout à la Religion naturelle, & que l'Auteur s'occupe dans le plan de l'Education qu'il prétend donner à ſon Eleve, à développer ce ſyſtême criminel.

Qu'il ne prétend inſtruire cet Eleve que d'après la nature qui eſt ſon unique guide, pour former en lui l'homme moral; qu'il regarde toutes les Religions comme également bonnes, & comme pouvant toutes avoir leurs raiſons dans le climat, dans le Gouvernement, dans le génie du Peuple, ou dans quelqu'autre cauſe locale qui rend l'une préférable à l'autre, ſelon les temps & les lieux.

Qu'il borne l'homme aux connoiſſances que l'inſtinct porte à chercher, flatte les paſſions comme les principaux inſtrumens de notre conſervation, avance qu'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu, parce qu'il admet une ignorance invincible de la Divinité qui peut excuſer l'homme; que ſelon ſes principes, la ſeule raiſon eſt juge

dans le choix d'une Religion, laiſſant à ſa diſpoſition la nature du culte que l'homme doit rendre à l'Etre ſuprême que cet Auteur croit honorer, en parlant avec impiété du culte extérieur qu'il a établi dans la Religion, ou que l'Egliſe a preſcrit ſous la direction de l'Eſprit-Saint qui la gouverne.

Que conſéquemment à ce ſyſtême; de n'admettre que la Religion naturelle, quelle qu'elle ſoit chez les differens Peuples, il oſe eſſayer de détruire la vérité de l'Ecriture-Sainte & des Prophéties; la certitude des miracles énoncés dans les Livres Saints, l'infaillibilité de la révélation, l'autorité de l'Egliſe, & que ramenant tout à cette Religion naturelle, dans laquelle il n'admet qu'un culte & des loix arbitraires, il entreprend de juſtifier non-ſeulement toutes les Religions, prétendant qu'on s'y ſauve indiſtinctement, mais même l'infidélité & la réſiſtance de tout homme à qui l'on voudroit prouver la Divinité de JESUS-CHRIST & l'exiſtence de la Religion Chrétienne, qui ſeule a Dieu pour Auteur, & à l'égard de laquelle il porte le blaſphême juſques à la donner pour ridicule, pour contradictoire, & à inſpirer une indifference ſacrilége pour ſes myſtéres & pour ſes dogmes qu'il voudroit pouvoir anéantir.

Que tels ſont les principes impies & déteſtables que ſe propoſe d'établir dans ſon Ouvrage cet Ecrivain qui ſoumet la Religion à l'examen de la raiſon, qui n'établit qu'une foi purement humaine, & qui n'admet de vérités & de dogmes en matiere de Religion, qu'autant qu'il plait à l'eſprit livré à ſes propres lumieres, ou plutôt à ſes égaremens, de les recevoir ou de les rejetter.

Qu'à ces impietés il ajoute des détails indécens, des explications qui bleſſent la bienſéance & la pudeur, des propoſitions qui tendent à donner un caractére faux & odieux à l'autorité ſouveraine, à détruire le principe de l'obéiſſance qui lui eſt dûe, & à affoiblir le reſpect & l'amour des Peuples pour leurs Rois.

Qu'ils croient que ces traits ſuffiſent pour donner à la Cour une idée de l'Ouvrage qu'ils lui dénoncent; que les maximes qui y ſont répandues formens par leur réunion un ſyſtême chimérique, auſſi impraticable dans ſon exécution, qu'abſurde & condamnable dans ſon projet. Que ſeroient d'ailleurs des Sujets élevés dans de pareilles

maximes, ſinon des hommes préoccupés du ſcepticiſme & de la tolérance, abandonnés à leurs paſſions, livrés aux plaiſirs des ſens, concentrés en eux-mêmes par l'amour propre, qui ne connoîtroient d'autre voix que celle de la nature, & qui au noble deſir de la ſolide gloire, ſubſtitueroient la pernicieuſe manie de la ſingularité ? Quelles régles pour les mœurs ! Quels hommes pour la Religion & pour l'Etat, que des enfans élevés dans des principes qui font également horreur au Chrétien & au Citoyen !

Que l'Auteur de ce Livre n'ayant point craint de ſe nommer lui-même, ne ſçauroit être trop promptement pourſuivi ; qu'il eſt important puiſqu'il s'eſt fait connoître, que la Juſtice ſe mette à portée de faire un exemple tant ſur l'Auteur que ſur ceux qu'on pourra découvrir avoir concouru ſoit à l'impreſſion, ſoit à la diſtribution d'un pareil Ouvrage digne comme eux de toute ſa ſévérité.

Que c'eſt l'objet des Concluſions par écrit qu'ils laiſſent à la Cour avec un exemplaire du Livre ; & ſe ſont les Gens du Roi retirés. Eux retirés :

Vû le Livre en quatre Tomes *in*-8°. intitulé : *Emile, ou de l'Education, par J. J. Rouſſeau, Citoyen de Geneve.* Sanabilibus ægrotamus malis ; ipſaque nos in rectum, natura genitos, ſi emendari velimus juvat. Senec. de Ira. Lib. XI. cap. XIII. tom. 1. 2. 3. & 4. *A la Haye, chez Jean Neaulme, Libraire, avec Privilége de Noſſeigneurs les Etats de Hollande & Weſtfriſe.* Concluſions du Procureur-Général du Roi ; oui le Rapport de M^e. Pierre-François Lenoir, Conſeiller ; la matiere miſe en délibération ;

La Cour ordonne que ledit Livre imprimé, ſera laceré & brûlé en la Cour du Palais, au pied du grand eſcalier d'icelui, par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice ; enjoint à tous ceux qui en ont des Exemplaires, de les apporter au Greffe de la Cour, pour y être ſupprimés ; fait très-expreſſes inhibitions & défenſes à tous Libraires d'imprimer, vendre & débiter ledit Livre, & à tous Colporteurs, Diſtributeurs ou autre de le colporter ou diſtribuer, à peine d'être pourſuivis extraordinairement, & punis ſuivant la rigueur des Ordonnances. Ordonne qu'à la Requête du Procureur-Général du Roi, il ſera informé par-

devant le Conſeiller-Raporteur, pour les Témoins qui ſe trouveront à Paris, & pardevant les Lieutenans Criminels des Bailliages & Sénéchauſſées du Reſſort, pour les Témoins qui ſeront hors de ladite Ville, contre les Auteurs, Imprimeurs ou diſtributeurs dudit Livre; pour les informations faites, rapportées & communiquées au Procureur-Général du Roi, être par lui requis & par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra; & cependant ordonne que le nommé J. J. Rouſſeau, dénommé au Frontiſpice dudit Livre, ſera pris & appréhendé au corps, & amené ès Priſons de la Conciergerie du Palais, pour être oui & interrogé pardevant ledit Conſeiller-Raporteur, ſur les faits dudit Livre, & répondre aux Concluſions que le Procureur-Général entend prendre contre lui; & où ledit J. J. Rouſſeau ne pourroit être pris & appréhendé, après perquiſition faite de ſa Perſonne, aſſigné à quinzaine, ſes biens ſaiſis & annotés, & à iceux Commiſſaires établis, juſqu'à ce qu'il ait obéi ſuivant l'Ordonnance; & à cet effet ordonne qu'un Exemplaire dudit Livre ſera dépoſé au Greffe de la Cour, pour ſervir à l'inſtruction du Procès. Ordonne en outre que le préſent Arrêt ſera imprimé, publié & affiché par-tout où beſoin ſera. Fait en Parlement, le 9. *Juin* 1762.

Signé, DUFRANC.

ARREST

DU PARLEMENT DE PARIS,

Qui condamne les jeunes Criminels d'Abbeville.

VU par la Cour, la Grand Chambre aſſemblée, le Procès criminel fait par Lieutenant-Criminel de la Sénéchauſſée de Ponthieu à Abbeville, à la requête du Subſtitut du Procureur-Général du Roi audit Siege, Demandeur & Accuſateur, contre Jean-François *Lefebvre*, Chevalier Sieur de la Barre, & Charles-François Marcel Moiſnel, défendeurs & accuſés, Priſonniers ès priſons de la Conciergerie du Palais à Paris; & encore contre Gaillard d'Eſtalonde, Jean-François Douville de Maillefer, & Pierre-François Demaiſniel de Saveuſe, auſſi défendeurs & accuſés, abſens & contumax; leſdits Jean-François Lefebvre Chevalier de la Barre, & Charles-François-Marcel Moiſnel, appellans de la Sentence contr'eux rendue ſur ledit Procès le 28 Février 1766, par laquelle la contumace auroit été déclarée valablement inſtruite contre Gaillard d'Eſtalonde, accuſé & contumax, & en adjugeant le profit d'icelle, il auroit été déclaré duement atteint & convaincu d'avoir par impiété & de propos délibéré, paſſé le jour de la Fête Dieu derniere, à vingt-cinq pas du St. Sacrement que l'on portoit à la Proceſſion des Religieux de St. Pierre de ladite Ville, ſans ôter ſon chapeau qu'il avoit ſur ſa tête, & ſans ſe mettre à genoux; d'avoir voulu acheter au ſieur Beauvarlet un Crucifix de plâtre qui étoit dans ſa chambre, & d'avoir dit que c'étoit pour le briſer & fouler aux pieds; d'avoir proféré les blaſphêmes énormes & exécrables contre Dieu, mentionnés au Procès; d'avoir chanté publiquement & différentes fois deux chanſons impies & remplies de blaſphêmes les plus énormes, les plus abominables & exécrables contre Dieu, la ſainte Euchariſtie, la ſainte Vierge, les Saints & Saintes mentionnés au Procès; d'avoir enfin un des jours de l'été dernier, donné des

coups de canne au Crucifix qui étoit alors placé ſur le Pont neuf de ladite Ville ; pour réparation de quoi condamné à faire amende-honorable devant le Crucifix placé ſur ledit Pont, & devant la principale porte de l'Egliſe Royale & Collégiale de St. Vulfranc de ladite Ville, où il ſeroit mené & conduit par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice, dans un Tombereau, & là, étant à genoux, nue tête & nuds pieds, ayant la corde au col, écriteaux devant & derriére portant ces mots : *Impie, Blaſphémateur & Sacrilége exécrable & abominable*, & tenant en ſes mains une torche de cire jaune ardente du poids de deux livres, dire & déclarer à haute & intelligible voix, *que méchamment & par impiété, il a paſſé de propos déliberé devant le St. Sacrement ſans ôter ſon chapeau, & ſans ſe mettre à genoux ; a proféré les blaſphêmes contre Dieu mentionnés au Procès ; a chanté les deux chanſons remplies de blaſphêmes exécrables & abominables contre Dieu, la ſainte Euchariſtie, la ſainte Vierge, les Saints & les Saintes, mentionnés au Procès ; & a donné des coups de canne ſur le Crucifix qui étoit placé ſur le Pont neuf de ladite Ville : dont il ſe répent, demande pardon à Dieu, au Roi & à Juſtice ;* & audit dernier lieu avoir la langue coupée, & le poing coupé ſur un poteau qui ſera planté devant ladite porte de ladite Egliſe ; ce fait, conduit dans ledit tombereau dans la place publique & principal Marché de ladite Ville, pour y être attaché avec une chaîne de fer à un poteau qui y ſera à cet effet planté, & brûlé vif, ſon corps réduit en cendres, & icelles jettées au vent, tous ſes biens acquis & confiſqués au profit du Roi, ou à qui il appartiendroit, ſur iceux préalablement pris la ſomme de deux cens livres d'amende envers ledit Seigneur Roi, au cas que confiſcation n'eût lieu à ſon profit ; & ſeroit ladite Sentence, en ce qui regardoit ledit Gaillard d'Eſtalonde, accuſé, contumax, exécutée par effigie en un tableau qui ſeroit attaché par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice à un poteau qui ſeroit à cet effet planté ſur ladite Place : en ce qui touchoit Jean-François Lefebvre Chevalier de la Barre, il auroit été déclaré dûement atteint & convaincu d'avoir par impiété & de propos délibéré, paſſé le jour de la Fête Dieu derniere à vingt-cinq pas du Saint Sacrement que l'on portoit à la Proceſſion des Religieux de

St. Pierre de ladite Ville, ſans ôter ſon chapeau qu'il avoit ſur la tête, & ſans ſe mettre à genoux; d'avoir proféré les blaſphêmes énormes & exécrables contre Dieu, la ſainte Euchariſtie, la ſainte Vierge, la Religion & les Commandemens de Dieu & de l'Egliſe, mentionnés au Procès; d'avoir chanté les deux chanſons impies & remplies de blaſphêmes les plus énormes, les plus exécrables & abominables contre Dieu, la ſainte Euchariſtie, la ſainte Vierge & les Saints & Saintes, mentionnés au Procès; d'avoir rendu des marques de reſpect & d'adoration aux Livres infâmes & impurs qui étoient placés ſur une planche dans ſa chambre, en faiſant des genuflexions, en paſſant devant, & diſant, qu'on devoit faire des genuflexions lorſque l'on paſſoit devant le Tabernacle; d'avoir profané le ſigne de la Croix, en faiſant ce ſigne, en ſe mettant à genoux & prononçant les termes impurs mentionnés au Procès; d'avoir profané le Myſtére de la conſécration du vin, l'ayant tourné en dériſion, en prononçant à voix à demi baſſe & à différentes repriſes, deſſus un verre de vin qu'il tenoit à la main, les termes impurs mentionnés au Procès, & bû enſuite le vin; d'avoir profané les Bénédictions en uſage dans l'Egliſe & chez les Chrétiens, en faiſant des croix & des bénédictions avec la main ſur différentes choſes, en prononçant les termes impurs mentionnés au Procès; d'avoir enfin propoſé au nommé Perignot qui ſervoit la Meſſe, & étant auprès de lui au bas de l'Autel, de bénir les burettes en prononçant les paroles impures mentionnées au Procès; pour réparation de quoi condamné à faire amende honorable devant la principale porte de l'Egliſe Royale & Collégiale de St. Vulfranc de ladite Ville d'Abbéville, où il ſeroit mené & conduit par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice dans un Tombereau, & là, étant à genoux, nue tête & nuds pieds, ayant la corde au col, écriteaux devant & derriére portant ces mots: *Impie, Blaſphémateur & Sacrilége exécrable & abominable*, & tenant en ſes mains une torche de cire jaune ardente du poids de deux livres, dire & déclarer à haute & intelligible voix, *que méchamment, & par impiété, il a paſſé de propos délibéré devant le St. Sacrement, ſans ôter ſon chapeau & ſans ſe mettre à genoux, & proféré les blaſphêmes con-*

tre Dieu, la ſainte Euchariſtie, la ſainte Vierge & la Religion & les Commandemens de Dieu & de l'Egliſe mentionnés au Procès; & chanté les deux chanſons remplies de blaſphêmes exécrables & abominables contre Dieu, la ſainte Euchariſtie, la ſainte Vierge & les Saints & Saintes mentionnés au Procès; & a rendu des marques de reſpect & d'adoration à des Livres infâmes, & profané le ſigne de la Croix, le Myſtére de la conſécration du vin & les bénédictions en uſage dans l'Egliſe & chez les Chrétiens, dont il ſe repent & demande pardon à Dieu, au Roi & à Juſtice; & audit lieu avoir la langue coupée; ce fait, conduit dans ledit tombereau dans la Place publique & principal Marché de ladite Ville, pour, ſur un échafaud qui y ſeroit à cet effet dreſſé, avoir la tête tranchée, & être ſon corps mort & ſa tête jettés au feu dans un bucher ardent, pour y être réduits en cendres, & les cendres jettées au vent; & avant l'exécution ſeroit ledit Lefebvre de la Barre appliqué à la queſtion ordinaire & extraordinaire, pour avoir par ſa bouche la vérité d'aucuns faits réſultans du Procès & la révélation de ſes complices, tous ſes biens acquis & confiſqués au Roi, ou à qui il appartiendroit, ſur iceux préalablement pris la ſomme de deux cens livres d'amende envers ledit Seigneur Roi, au cas que confiſcation n'eût lieu à ſon profit; auroit été ſurſis à faire droit ſur les accuſations intentées contre Charles-François-Marcel Moiſnel; & avant d'adjuger le profit de la contumace contre Pierre-François Douville de Maillefer, & Pierre-François Demaiſniel de Saveuſe, accuſés, contumax, il auroit pareillement été ſurſis à faire droit ſur les accuſations contr'eux intentées, juſqu'après l'entiére exécution de ladite Sentence contre ledit Lefebvre de la Barre, & ordonné que le Requiſitoire du Subſtitut du Procureur-Général du Roi audit Siége, du 7 Octobre dernier, & le Procès-verbal de ſaiſie de Livres faite en la chambre dudit Lefbvre de la Barre, en conſéquence de l'Ordonnance étant au bas dudit Requiſitoire, demeureroient joints au Procès; ce faiſant, que le Dictionnaire Philoſophique portatif, faiſant partie deſdits Livres qui ont été dépoſés au Greffe de ladite Senéchauſſée, ſeroit jetté par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice dans le même bucher où ſeroit jetté le

corps dudit Lefebvre de la Barre & en même-temps. Ouis & interrogés en la Cour leſdits Jean-François Lefebvre de la Barre & Charles-François Marcel Moiſnel ſur leurſdites Cauſes d'appel, cas à eux impoſés & faits réſultans du Procès. Oui le rapport de Mᵉ. Claude Pellot, Conſeiller : Tout conſidéré.

La Cour, la Grand'Chambre aſſemblée, dit qu'il a été bien jugé par le Lieutenant-Criminel d'Abbeville, mal & ſans griefs appellé par ledit Lefebvre de la Barre & l'amendera ; ordonne en conſéquence que le Dictionnaire Philoſophique portatif, qui a été apporté au Greffe Criminel de la Cour, ſera, avec les autres livres, raporté au Greffe Criminel de ladite Sénéchauſſée d'Abbeville ; faiſant droit ſur l'appel interjetté par ledit Charles François-Marcel Moiſnel de la même Sentence, a mis & met l'appellation au néant; ordonne que ladite Sentence ſortira ſon plein & entier effet à l'égard dudit Charles-François Marcel Moiſnel, le condamne en l'amende ordinaire ; ordonne pareillement que le préſent Arrêt ſera imprimé, publié & affiché par-tout où beſoin ſera, notamment en la Ville d'Abbeville: & pour faire mettre le préſent Arrêt à exécution, renvoye leſdits Jean-François Lefebvre de la Barre & Charles-François Marcel Moiſnel, Priſonniers, pardevant ledit Lieutenant Criminel de la Sénéchauſſée de Ponthieu à Abbeville. Fait en Parlement, la Grand'Chambre aſſemblée, le 4 Juin 1766. Collationné, Massieu,

Signé, RICHARD.

N°. I.

REQUETTE DE SERVET,

Au Conſeil de Geneve.

A MES TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS,

MESSEIGNEURS LES SYNDICS ET CONSEIL DE GENEVE.

SUPPLIE humblement *Michel Servetus* accuſé, mettant en faict, * que c'eſt une novelle invention, ignorée des Apoſtres & Diſciples & de l'Egliſe ancienne, de faire partie criminelle pour la Doctrine de l'Écriture, ou pour queſtions procédantes d'icelle. Cela ſe montre premiérement aux Actes des Apoſtres, Chapitre XVIII. & XIX. ou tiels accuſateurs ſont déboutés & renvoyés aux Egliſes, quand ni à aultre crime que queſtions de la Religion. Parreillement du temps de l'Empereur *Conſtantin* le Grand, où il y avoyt grandes héréſies des Arriens, & accuſations criminelles, tant du coſté de *Athanaſius*, que du coſté de *Arrius*, ledict Empereur, par ſon conſeil, & conſeil de toutes les Egliſes, arreſta que ſuyvant la ancienne Doctrine, telles accuſations n'aviont point de lieu, voyre quand on ſeroyt un hérétique comme eſtoyt *Arrius*. Mais que toutes leurs queſtions ſeriont decidées par les Egliſes, & que éſtila que ſeroyt convençu, ou condamné par icelles, ſi ne ſe vouloyt pas reduire par répentance, ſeroyt banni laquelle punition à eſté de tout temps obſervée en l'ancienne Egliſe contre les Hérétiques, comme ſe prouve par mille aultres hiſtoires & authorité des Docteurs. Pourquoy, Meſſieigneurs, ſuyvant la doctrine des Apoſtres & Diſciples, qui ne permirent oncques tieles accuſations, &

* Nous ſuivons l'ortographe de ces Piéces originales.

ſuyvant la Doctrine de l'ancienne Égliſe en laquelle telles accuſations ne eſtiont poynt admiſes, requiert le dict ſuppliant eſtre mis au déhors de la accuſation criminelle.

Secondement, Meſſeigneurs, vous ſuplie conſiderer, que n'a point offanſé en voſtre terre, ni ailleurs, n'a poynt eſté ſedicieux ni perturbateur. Car les queſtions que lui traite, ſont difficiles & ſeulement dirigées à gens ſçavans; & que de tout le temps que a eſté en Allemagne, na jamais parlé de ces queſtions que à *Oecolampadius*, *Bucerus*, & *Capito*; auſſi en France nen ha jamais parlé à Home. En oultre que les Anabaptiſtes ſédicieux oultre les Magiſtrats, & que voliont faire les choſes communes, il les a toujours reprouvés & reprouve. Dont il conclut, que pour avoir ſans ſedicion aulcune miſes en avant certaines queſtions des anciens Docteurs de l'Égliſe, que pour ſela ne doyt aulcunement eſtre detenu en acuſation criminelle.

Tierſemant, Meſſeigneurs, pour ce qu'il eſt eſtranger, & ne ſçait les coſtumes de ce pays, ni comme il fault parler, & proceder en jugement, vous ſupplie humblement luy donner un Procureur, lequiel parle pour luy. Ce feſant farez bien & noſtre Seigneur proſperera voſtre Republique, fait en voſtre Cité de Geneve le 22 d'Aoſt 1553.

MICHEL SERVETUS *de Ville-Neufve en ſa cauſe propre.*

PROCÈS

Fait & formé par-devant nos très-redoubtés Seigneurs, Syndiques, Juges des Cauſes Criminelles de ceſte Cité, à la pourſuite & inſtance du Seigneur, Lieutenant de ceſte Cité, ès dites cauſes inſtant.

CONTRE

MICHEL SERVET *de Villeneufve au Royaume d'Arragon en Eſpagne.*

LEquel premiérement a eſté atteint d'avoir, il y a environ vingt & trois à vingt & quatre ans, fait imprimer un Livre à Agnon, en Allemagne contre la Saincte & individue Trinité, contenant pluſieurs & grands blaſphêmes contre icelle, grandement ſcandaleux ès Égliſes deſdites Allemagnes; lequel Livre il a ſpontanément confeſſé avoir fait imprimer, non obſtant les remonſtrances & corrections a lui faictes de ſes fauſſes opinions, par les ſçavans Docteurs Evangeliques des dictes Allemagnes.

ITEM, & lequel Livre eſt eſté, par les Docteurs d'icelles Égliſes d'Allemagnes, comme plein d'héréſies, réprouvé, & ledit *Servet* rendu fugitif des dites Allemagnes, a cauſe dudit Livre.

ITEM, & nonobſtant cela le dit *Servet* a perſévéré en ſes fauſſes erreurs, infectant d'icelles pluſieurs a ſon poſſible.

ITEM, & non content de cela, pour mieux divulger, & eſpancher ſondit venin & héréſie, depuis peu de temps en ça, il a faict imprimer un autre Livre à cachette dans Vienne en Dauphiné, rempli des dites héréſies, horribles & exécrables blaſphêmes, contre la Sainte Trinité, contre le fils de Dieu, contre le Bapteſme des petits enfans, & autres pluſieurs Saincts paſſages & fondemens de la Religion Chreſtienne.

ITEM, a ſpontanément confeſſé qu'en iceluy Livre il appelle ceux qui croyent en la Trinité, *Trinitaires* & *Atheiſtes*.

ITEM, & qu'il appelle icelle Trinité un C..... & Monſtre à tr-s t-tes.

ITEM, & contre le vray fondement de la Religion Chreſtienne, & blaſphemant deteſtablement contre le Fils de Dieu; a dit JESUS-CHRIST n'eſtre Fils de Dieu de toute éternité; sins tant ſeulement depuis ſon Incarnation.

ITEM, & contre ce que dit l'Eſcriture JESUS-CHRIST eſtre Fils de *David* ſelon la chair, il le nie malheureuſement, diſant iceluy éſtre crée de la ſubſtance de Dieu le Pere, ayant reçeu trois élémens d'icelui, & un tant ſeulement de la Vierge, en quoy mechammenr il prétend abolir la vraye & entiere humanité de Noſtre Seigneur JESUS-CHRIST, la ſouveraine conſolation du pauvre Genre Humain.

ITEM, & que le Baptéſme des petits Enfans n'eſt qu'une invention diabolique & ſorcellerie.

ITEM, & pluſieurs autres poincts & articles, & exécrables blaſphêmes, deſquels ledit Livre eſt tout farci, grandement ſcandaleux, & contre l'honneur & Majeſté de Dieu, du Fils de Dieu & du Sainct Eſprit: qui eſt un cruel & horrible meurtriſſement, perdition & ruine de pluſieurs povres ames, eſtant par ſa deſſus dicte deloyable & deteſtable Doctrine trahies: choſe épouvantable a réciter.

ITEM, & lequel *Servet* remply de malice inſtitula iceluy ſon Livre ainſi dreſſé contre Dieu & ſa Saincte Doctrine Evangelique: CHRISTIANISMI RESTITUTIO, qui eſt-à-dire, *RESTITUTION DU CHRISTIANISME*; & ce pour mieux ſéduire & tromper les povres ignorans, & pour plus commodement infecter de ſon malheureux & meſchant venin les Lecteurs de ſon dit Livre, ſous l'ombre de bonne Doctrine.

ITEM, & contre le deſſus dit Livre, aſſaillant par lettres meſmes noſtre foy, & mettant peine icelle infecter de ſa poiſon a volontairement confeſſé & reconnu avoir eſcriptes lettres a un des Miniſtres de ceſte Cité, dans leſquelles entre autre pluſieurs horribles & énormes blaſphêmes contre noſtre Saincte Religion Evangelique, il dit noſtre Evangile eſtre ſans Foy & ſans Dieu, & que pour un Dieu nous avons un C.... re à tr-st-tes.

ITEM, & a davantage volontairement confeſſé qu'au

deſſus dit lieu de Vienne, a cauſe d'icelay meſchant & abominable Livre & opinions, il fuſt faict priſonnier, deſquelles priſons perfidement il rompit & eſchappa.

ITEM, & n'eſt ſeulement dreſſé ledit Servet en ſa Doctrine contre la vraye Religion Chreſtienne, mais arrogant innovateur d'héréſies contre la Papiſtique & autre; & que a Vienne meſme il eſt eſté bruſlé en effigie, & de ſes dits livres cinq balles bruſlées.

ITEM, & nonobſtant tout cela, eſtant icy es priſons de ceſte Cité detenu n'a laiſſé de perſiſter malicieuſement en ſes dictes meſchantes & deteſtables erreurs, les meſchans ſouſtenir avec injures & calomnies contre nous vrais Chreſtiens & fideles ténémentiers de la pure immaculée Religion Chreſtienne les appellant Trinitaires, Athéiſtes & Sociens, nonobſtant les remonſtrances a luy deja des longtemps en Allemagne, comme eſt dit faites, & au mepris des reprehenſions, empriſonnemens & corrections à lui tant ailleurs qu'icy faictes. Comme plus amplement & au long eſt contenu en ſon Procès.

SENTENCE.

Nous Syndiques, Juges des cauſes criminelles de ceſte Cité, ayant veu le Procès faict & formé par devant nous, a l'inſtance de noſtre Lieutenant es dites Cauſes inſtant, contre toy, Michel *Servet*, de Villeneufve au Royaume d'Arragon en Eſpagne, par lequel & tes volontaires confeſſions en nos mains faictes, & par pluſieurs fois réitérées, & des Livres devant nos produits, Nous conſte & appert toy *Servet* avoir des longtemps mis en avant Doctrine fauſſe & pleinement héréticale, & icelle, mettant arriere toutes remonſtrances & corrections, avoir d'une malicieuſe & perverſe obſtination, perſévérément ſemée, & devulgée juſques à l'impreſſion de Livres publics, contre Dieu le Pere, le Fils, le Sainct-Eſprit, bref contre les vrais fondemens de la Religion Chreſtienne, & pour cela taſché de faire ſchiſme & trouble en l'Egliſe de Dieu, dont maintes ames ont peu eſtre ruinées & perdues. Choſe horrible & épouvantable ſcandaleuſe & infectante, & n'avoir eu honte ny herreur de te dreſſer totalement contre la Ma-

jeſté divine & Saincte Trinité ; ains avoir mis peine, & eſtre employé obſtinément à infecter le monde de tes héréſies, & puante poiſon héréticale, cas & crime d'héréſie grief & déteſtable, & meritant grieve punition corporelle. A ces cauſes, & autres juſtes a ce Nous mouvantes, deſirans de purger l'Égliſe de Dieu de tel enfectement, & rétrancher d'icelle tel nombre pourri ; ayant eu bonne participation de Conſeil avec nos Citoyens, & ayant invoqué le nom de Dieu pour faire droit jugement, ſeans pour Tribunal au lieu de nos Majeurs, ayans Dieu & ſes Saincles Eſcriptions devant nos yeux, au nom du Pere, du Fils, & du St. Eſprit ; par ceſte noſtre définitive Sentence, laquelle donnons icy par eſcript, toy Michel *Servet* condamnons à devoir eſtre lié & mené au lieu de Champel, & la delvoir eſtre a un pilotis attaché, & bruſlé tout vif avec un Livre, tans eſcript de ta main qu'imprimé, juſques a ce que ton corps ſoit reduit en cendre, & ainſi finiras tes jours, pour donner exemple aux aultres, qui tel cas voudroyent commettre. Et a vous noſtre Lieutenant, commandons noſtre preſente Sentence faictes mettre a éxécution.

CONFÉRENCE

De M. de BEAUSOBRE *avec* TOLAND, *écrite par lui-même.*

SOn Exc. Mr. le Comte de *Dohna* m'ayant ordonné de la part du Roi, de faire un voyage, pour une affaire qui concernoit l'Egliſe Françoiſe, j'allai à Charlottembourg, Maiſon de la feue Reine, prendre congé de Sa Majeſté, & recevoir ſes ordres. Dès que cette Princeſſe, qui étoit au jeu, m'eut apperçu; elle me fit dire, par feue Mlle. de *Polnitz*, qu'elle vouloit me parler; que je n'attendrois pas long-temps, & que le jeu ſeroit bientôt fini.

Il étoit ſix ou ſept heures du ſoir, lorſque Sa Majeſté ſe leva & s'adreſſant à moi : *Voici*, dit-elle, un *Etranger, qui n'eſt pas de notre ſentiment ſur le ſujet de la Religion. Il en veut aux fondements de nore foi, & tâche de nous rendre l'Écriture douteuſe.* Nous avons beſoin de vous pour nous défendre. Je ne ſaurois dire ce que je répondis à la Reine, mais Mr. *Toland*, dont je ne connoiſſois ni la perſonne, ni les Ecrits, s'avança auſſitôt, & d'un air, qui montroit un peu de ſuffiſance, entâma la queſtion de l'autorité des Livres du nouveau Teſtament. Je lui répondis d'abord avec une grande modération; mais en lui faiſant entendre, que c'étoit *fier contre fier*, & en l'avertiſſant de ſe ſouvenir que l'eſprit fort étoit ſouvent l'eſprit foible.

Je lui demandai enſuite : pourquoi il prétendoit me mettre ſur la défenſive; ajoutant que puiſqu'il faiſoit l'eſprit fort, il lui ſiéroit mieux de prendre ce parti; qu'il ſavoit mon ſyſtême, ce qui lui donneroit un grand avantage; qu'il étoit juſte qu'il m'apprit le ſien; afin que nous puiſſions les mettre en paralléle, & voir ſi ſa Religion étoit ſujette à moins de difficultés que la mienne.

Mr. *Toland* n'eut garde de s'expliquer ſur la queſtion, que je lui faiſois. Il me dit qu'il étoit Chrétien, comme

moi ; mais qu'en homme raiſonnable il ne pouvoit l'être que par connoiſſance ; & qu'il ne diſſimuloit pas, qu'il avoit de grands ſcrupules ſur l'autorité des Livres du N. Teſtament.

Nous commençames alors d'entrer en matiére, & je demandai à M^r. *Toland* : ſi ſes doutes rouloient ſur l'autenticité de tous les Livres du N. Teſtament, ou s'il ne s'agiſſoit que d'une partie. J'ajoutai, qu'on avoit douté de la ſeconde Epitre de St. *Pierre*, de celle de St. *Jude*, &c. & que ſi ſes difficultés tomboient ſur ces Livres là, il n'avoit qu'à les propoſer ; mais ſi elles s'étendoient à tous les Livres du N. Teſtament en général, il falloit qu'il eut fait des découvertes dans l'antiquité, qui m'étoient inconnues, qu'il me feroit plaiſir de me les communiquer.

M^r. *Toland* prit le parti de n'attaquer l'autorité d'aucun Livre en particulier ; mais de les attaquer tous, ſous prétexte, que les Anciens ayant admis dans le Canon des Livres douteux ; c'étoit une preuve que ce Canon avoit été fait pour autoriſer les opinions qui avoient prévalu, plutôt que par un juſte diſcernement. Je lui repliquai qu'aucun des Livres, dont quelques Anciens avoient douté, n'étoit néceſſaire pour fonder aucun Article de la foi Chrétienne, qui ſubſiſtoit indépendamment de ces Livres : Que les doutes de ces Anciens ne prouvoient point, que les Livres ne fuſſent authentiques dans le fond : Que quand je lui abandonnerois l'autorité de certains Ecrits, les autres ne perdoient rien de la leurs : Que les Ouvrages étrangers mêlés parmi ceux de *Juſtin* Martyr, par exemple, ne rendoient point douteux, ni ſon *Dialogue*, ni ſes *Apologies* : Que les quatre *Evangiles*, les *Actes des Apôtres*, les XIII. *Epîtres de St. Paul*, la I. *de St. Pierre*, & la I. *de St. Jean*, avoient eu dès le commencement une autorité univerſelle ; perſonne n'ayant jamais revoqué en doute, que ces Livres ne fuſſent des Auteurs, dont ils portent les noms.

M^r. *Toland* incidenta ſur l'Evangile ſelon St. *Matthieu*, prétendant que nous n'avions pas l'Original ; & que la Verſion en avoit été alterée, puiſqu'elle n'étoit pas conforme à l'Original Hébreu, conſervé par les Nazaréens. Que le nôtre ſoit Original, ou Verſion, lui repondis-je, il m'importe fort peu ; je ſai ce que je dois

penſer là-deſſus, & il me ſuffit que le prétendu Original, & la prétendue Verſion ayent été d'accord ſur les miracles, & ſur la Réſurrection de JESUS-CHRIST. (a) N'admettez notre Evangile que ſur ces Articles-là; & nous examinerons enſuite, lequel à été altéré, ou du Grec ou de l'Hébreu.

La grande queſtion roula ſur les Apocryphes. M^r. *Toland* me demandoit, à quels caractéres les Anciens avoient pu reconnoître, parmi une multitude d'Ecrits, que portoient le nom des Apôtres; ceux qui étoient ſuppoſés, & ceux qui étoient véritables. Je lui dis qu'il avoit plus mauvaiſe opinion des Anciens, qu'il ne devoit: qu'il paroiſſoit par divers endroits d'*Euſebe*, (b) qu'ils n'étoient pas auſſi méchans Critiques, qu'il vouloit les croire, qu'ils avoient jugé les Apocryphes par le ſtile des Livres, par la Doctrine qui y étoit contenue, par le temps où ils avoient paru. Et inſiſtant ſur cela, j'avançai que je ne croyois pas que M^r. *Toland* pût me produire un Apocryphe plus Ancien, que la ruine de Jéruſalem; au lieu que tous les Livres du N. Teſtament, qui n'ont jamais été conteſtés, étoient plus anciens que cette époque, ſi on en excepte l'Evangile ſelon St. *Jean*; que l'Hiſtoire Eccléſiaſtique faiſoit foi de ce que je diſois, & que s'il en doutoit, c'étoit à lui de trouver dans ces Livres des caracteres critiques, qui fiſſent voir le contraire. Cela n'étoit pas facile, & M^r. *Toland* ne l'entreprit pas. Croyez-vous, Monſieur lui dis-je, que les Epîtres de St. *Paul* ſoient de lui? Oui me répondit-il; & croyez vous Monſieur, ajoutai je, que St. *Paul* ait prêché une Doctrine contraire à celle des autres Apôtre? Monſieur *Toland* héſita un peu ſur les Apôtres; mais il avança que St. *Paul* n'avoit pas prêché la même Doctrine que JESUS-CHRIST, & allégua pour ſes témoins les Nazaréens, qui anathématiſoient St. *Paul*; mais, Monſieur, lui dis-je encore une fois, leur diſpute rouloit-elle ſur la Réſurrection de JESUS-CHRIST? C'eſt là ce point où je ſouhaite que nous nous arrêtions. Montrez-moi dans quelque temps que ce ſoit, des Dif-

(a) L'hiſt. de la Réſurrection eſt dans l'Evangile des Nazaréens.

(b) Euſ. Hiſt. Eccl. L. III. c. 25.

ciples de JESUS-CHRIST, qui ayent nié ce fait-là. Je penſe que c'eſt celui qui vous a fait le plus de peine. Je ne juge pas de vous; mais je me ſuis apperçu, que les gens qui attaquent la Religion Chretienne, craignent un peu la Réſurrection.

Cette raillerie interrompit le ſerieux de la diſpute. Nous le réprimes d'abord, & je me mis en devoir de prouver l'antiquité de Livres ſacrés. Voici comment je raiſonnai. L'Evangile ſelon St. *Luc*, en quelque temps qu'il ait été écrit, l'a été avant les Actes. Cela paroît par la préface des Actes mêmes. Or il faut que les Actes ayent été écrits avant la ruine de Jéruſalem; puiſque l'Auteur finit ſon Hiſtoire à la premiere priſon de St. *Paul* à Rome; qui arriva vers l'an 59 ou 60. On ne ſauroit rendre de raiſon ſatisfaiſante, pourquoi St. Luc à fini ſon Hiſtoire dans cet endroit là, ſi ce n'eſt qu'il l'a écrite avant la mort de St. *Paul*, & par conſéquent pluſieurs années avant la ruine de Jéruſalem.

J'alleguai, en ſecond lieu, que ſi les prédictions de la ruine de Jéruſalem, qui ſe trouvent dans les Evangiles, avoient été écrites depuis l'événement, elles n'auroient jamais été conçues en des termes, qui ſemblent annoncer en même temps, & la venue de JESUS-CHRIST & la deſtruction de cette Ville. Il eſt viſible, que ce ſont ces prédictions, qui firent croire, que ce dernier avénement de JESUS-CHRIST étoit proche. Ce fut même une des objections, que l'on fit bientôt aux Chrétiens que JESUS-CHRIST ne venoit point, comme il ſembloit l'avoir promis; c'eſt ce que l'on voit par le Ch. III. de la II Épitre de St. *Pierre*. Or ſi ces prédictions, qui étoient le fondement de cette objection, avoient été écrites depuis l'événement. Il eſt hors de toute vraiſemblance, que les Auteurs Chrétiens y euſſent donné lieu par leur récit.

Comme je m'avançois au-delà de ce que M^r. *Toland* pouvoit exiger de moi, je lui demandai qu'il me marquât quelque trace de ſuperſtition, dans les Livres du N. Teſtament, qui n'ont jamais été conteſtés. Comme on en trouvoit d'évidentes dans les faux *Denys* l'Aréopagite.

M^r. *Toland* voulut me faire alors entendre, que des Livres pouvoient être très anciens, & ne laiſſer pas que

de contenir bien de fables : Que des Auteurs hardis & legers ramaſſent des bruits, des contes populaires, les écrivent, & les font paſſer à la faveur de la ſuperſtition, & de la crédulité des Peuples. Comme Mr. *Toland* me découvroit à plein tout le fond de ſon incrédulité & que l'état de la queſtion n'étoit plus le même, je ne crus pas devoir m'engager à la preuve des faits rapportés dans le N. Teſtament. Cependant je lui fis ſentir combien ſon raiſonnement étoit vicieux. Des Hiſtoriens légers, des Impoſteurs, ont écrit des fables ; donc les faits rapportés dans les Evangiles ſont fabuleux. J'ajoutai que je n'avois qu'à raiſonner comme lui pour tirer une conſéquence toute oppoſée. Des Hiſtoriens fidéles ont écrit des vérités ; donc les faits rapportés dans le N. Teſtament ſont véritables. Il repliqua que je le faiſois raiſonner mal, & que tout ce qu'il prétendoit conclure, c'eſt que quantité d'anciens Livres étant pleins de Miracles fabuleux, il falloit, pour ceux qui ſe trouvoient dans les Evangiles, montrer qu'ils n'étoient pas de cette ſorte.

Cette diſcuſion ne peuvant être l'ouvrage d'une converſation, qui avoit déja duré quelque temps, je renvoyai Mr. *Toland* aux excellens Livres que l'on a fait, pour juſtifier le témoignage des Ecrivains ſacrés. Puis-je lui demandai, s'il croyoit un Dieu ? Il parut s'offenſer de cette queſtion ; & comme il ſe recrioit là-deſſus, je lui dis qu'il s'agiſſoit au moins de ſavoir, ſi nous avions les mêmes idées de la Divinité ; que pour moi, je croyois un Dieu ſage & libre, diſtinct très-réellement de la ſubſtance de l'Univers ; que je croyois de même une providence libre, cauſe d'un arrangement fait avec prudence & avec choix. Que ſi nous convenions de principes, il n'avoit qu'à me faire voir que les faits, rapportés dans le N. Teſtament, impliquoient contradiction, ou répugnoient aux perfections de Dieu, qu'en ce cas, je ſerois obligé de les traiter de fables ; puiſque tout ce qui répugne à la nature des choſes mêmes, ou aux perfections divines, ne peut être vrai ; que c'étoit là le premier caractére, par lequel nous pouvions juger des fables ; Qu'il y en avoit un ſecond, qui étoit celui des Hiſtoriens qui nous rapportent les faits, mais que je ne croyois pas qu'il pût trouver dans les Apôtres de

JESUS-CHRIST, témoins des faits qu'ils ont prêché, & en particulier de la Réſurrection du Seigneur, aucun des défauts qui peuvent invalider un témoignage, & que je me chargerois bien d'y trouver au contraire tout ce qui peut juſtifier leur attention & leur capacité dans l'examen, & leur bonne foi dans le récit.

M^r. *Toland* en voulois à la Réſurrection de JESUS-CHRIST, & m'alléguoit les variétés, qui ſe trouvent dans quelques circonſtances de la narration des Evangeliſtes. Je lui repondis ce qu'on a coutume de répondre; ajoutant que je voulois bien l'avertir d'un trait, qui ſembloit être échappé à ſa diligence, c'eſt cet mot de St. *Matthieu*; (XXVIII. 17.) *cependant il y en eut encore quelques-uns qui douterent.* Mais que je l'avertiſſois en même temps, que ce mot étoit une preuve parlante de la bonne foi de St. *Matthieu*, & que jamais un impoſteur n'auroit fait une pareille réflexion. Je ne ſaurois me rappeller à quelle occaſion je lui alleguai la fameuſe Lettre de *Pline* à *Trajan*, touchant les Chrétiens. Il faut que j'en tiraſſe quelque conſéquence embarraſſante; puiſque mon Adverſaire s'aviſa de me répondre, que c'étoit une Lettre ſuppoſée. Je le preſſai un peu vivement là deſſus, il s'étoit retiré dans un poſte, où il lui étoit impoſſible de ſe défendre. Je lui demandai d'une maniére un peu inſultante les preuves de cette ſuppoſition; il n'en avoit point d'autres que les vers des *Sibylles*, & divers Livres évidemment faux ou ſuſpects; mais comme cette réponſe étoit vague, & que je lui répétois d'un ton ferme, qu'il falloit trouver dans la Lettre même des caracteres de fauſſeté pareils à ceux qui ſe trouvoient dans les Livres ſibyllins, la converſation qui commençoit à devenir piquante, finit là, Sa Majeſté l'ayant interrompue. Voilà ce que j'ai pu me rappeller de cet entrétien, qui dura deux heures. C'eſt la ſeule fois de ma vie que j'aye vu M^r. *Toland*. Je n'ai pas marqué le jour, mais j'ai marqué le commencement d'Octobre 1701. Un autre auroit mieux défendu la cauſe des Auteurs ſacrés; mais je l'aurois peut-être défendue plus mal, ſi je ne m'étois trouvé dans une conjoncture où j'examinois actuellement la matiére des Apocryphes du N. Teſtament.

EXTRAIT

De l'Hiſtoire du Préſident de GRAMOND, *au ſujet de l'exécution de* VANINI.

PReſque dans le même temps au mois de Février 1619, * fut condamné à mort par arrêt du parlement de Toulouſe, *Lucilio Vanini*, qui a paſſé pour Héréſiarque dans l'eſprit de bien de Gens; mais que j'ai toujours regardé comme un Athée. Car il me ſemble, qu'un homme qui nie l'exiſtence de Dieu, mérite plutôt ce dernier nom que le premier. Ce Malheureux faiſoit le Médecin; mais en effet il étoit le ſéducteur de la jeuneſſe, preſque toujours imprudente & inconſidérée. Il ſe moquoit de tout ce qui eſt ſacré & Religieux. Il avoit en exécration l'Incarnation de notre Seigneur; il ne connoiſſoit point de Dieu; il attribuoit tout au hazard. Il adoroit la Nature comme une bonne mere, & comme la cauſe de tous les êtres. C'étoit-là ſon erreur principale, à laquelle toutes les autres ſe rapportoient, & il avoit la hardieſſe de l'enſeigner avec opiniâtreté, dans un lieu auſſi ſaint que Toulouſe. Il attaqua d'abord les jeunes gens, & ſe fit un grand nombre de Sectateurs parmi ceux qui ne faiſoient que ſortir du Collége, & qui par leur grande jeuneſſe étoient plus ſuſceptibles de nouvelles opinions..... S'étant retiré en France, à cauſe d'un crime dont il avoit été accuſé en Italie, il vint enfin à Toulouſe..... Ayant été accuſé de corrompre la jeuneſſe par ſes nouveaux dogmes, il fut mis en priſon. Il ſe porta d'abord pour Chatholique, & contrefit l'Orthodoxe; ce qui différa la peine qu'il avoit méritée. Il étoit même ſur le point d'être élargi, à cauſe de l'ambiguité des preuves, lorſque *Francon*, homme de naiſſance; & de grande probité, (comme cette

* On ne place ici cet Extrait, que parce que l'Arrêt contre *Vanini* a échappé à nos recherches. Nous nous ſervons de la traduction de M. *Durand*; car le Préſident de *Gramond* a écrit en Latin.

ſeule circonſtance le prouve ſuffiſamment) dépoſa que *Vanini* lui avoit ſouvent nié l'exiſtence de Dieu, s'étoit moqué en ſa préſence des Myſtéres de la Religion Chrétienne. On confronta le témoin & l'accuſé, & celui-là ſoutint ce qu'il avoit avancé. *Vanini* fut conduit à l'Audience, & étant ſur la Sellette, on l'interrogea ſur ce qu'il penſoit de l'exiſtence de Dieu, il répondit *qu'il adoroit avec l'Egliſe un Dieu en trois perſonnes, & que la nature démontroit évidemment* l'exiſtence d'une Divinité. Ayant par haſard apperçu une paille à terre, il la ramaſſa & étendant la main, il parla à ces Juges en ces termes : *cette paille me force à croire qu'il y a un Dieu* : Délà ayant paſſé à la Providence ; il ajouta, *le grain jetté en terre ſemble d'abord détruit, & commence à blanchir ; il devint verd, ſort de terre, & croit inſenſiblement ; les roſées l'aident à s'élever ; la pluye lui donne encore plus de force ; il ſe garnit d'épics, dont les pointes éloignent les Oiſeaux ; le tuyau s'éleve & ſe couvre de feuilles ; il jaunit & monte plus haut ; peu après il commence à baiſſer, juſqu'à ce qu'il meure. On le bat dans l'aire, & la paille ayant été ſeparée du grain ; celui-ci ſert à la nourriture des hommes ; celle là eſt donnée aux animaux, créés pour l'uſage du genre humain.* Il concluoit de tout cela que Dieu eſt l'Auteur de toutes choſes. Pour répondre à l'objection qu'on auroit pu faire, que *la nature étoit la cauſe de ces productions*, il reprenoit ſon grain de blé, & remontoit de cauſe en cauſe à la premiere, raiſonnant de cette maniére : *ſi la nature a produit ce grain qui eſt-ce qui a produit l'autre grain, qui la précédé immédiatement ? Si ce grain eſt auſſi produit par la nature, qu'on remonte à un autre, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé au premier, qui néceſſairement aura été créé*, puiſqu'on ne ſauroit trouver d'autre cauſe de ſa production. Il prouva enſuite fort au long, que la nature eſt incapable de créer quelque choſe, d'où il conclut que Dieu étoit l'Auteur & le Créateur de tous les Etres. *Vanini* diſoit tout cela par vanité ou par crainte ; plutôt que par une perſuaſion intérieure. Cependant comme les preuves étoient convaincantes contre lui, il fut condamné à mourir par arrêt du Parlement, après qu'on eut mis ſix mois entiers à inſtruire ſon procès. Je le vis dans le tombereau continue *Gramond*, lorſqu'on le menoit au ſupplice, ſe mor

quant d'un Cordelier, qu'on lui avoit donné pour le conſoler, & le faire revenir de ſon obſtination..... *Vanini* farouche & opiniâtre refuſa les conſolations du Cordelier qui l'accompagnoit, & inſulta à notre Sauveur par ces paroles: *il ſua de crainte & de foibleſſe, en allant à la mort, & moi je meurs intrépide.* Ce ſcélérat n'avoit pas raiſon de dire qu'il mouroit ſans frayeur, je le vis tout abattu, & faiſant très-mauvais uſage de la Philoſophie, dont il ſe vantoit de faire profeſſion. Etant prêt de mourir, il avoit l'aſpect horrible, & tout-à-fait farouche, l'eſprit inquiet & témoignant dans toutes ces paroles l'anxiété où il ſe trouvoit, quoique de temps en temps il s'écriât, qu'il mouroit en Philoſophe. On ne ſçauroit nier, qu'il ne ſoit mort comme une bête. Avant qu'on ne mit le feu au bucher, on lui ordonna de préſenter la langue pour être coupée. Il le refuſa, & le Bourreau ne peut pas l'avoir qu'avec des tenailles, dont il ſe ſervit & pour la ſaiſir & pour la couper. On n'a jamais entendu un cri plus effroyable. Vous l'auriez pris pour le mugiſſement d'un bœuf, ſon corps fut conſumé par le feu & ſes cendres jettées au vent... Je l'ai vu en priſon, je le vis au ſuplice, & je l'avois connu avant qu'il fût arrêté. Livré en eſclave à ſes voluptés, il avoit mené une vie déréglée; dans la priſon il fut Catholique; il alla à la mort dénué de courage.... Lorſqu'on ſe ſaiſit de ſes meubles, on trouva un gros Crapaud, vivant, renfermé dans un vaſe de criſtal rempli d'eau; ſur cela on l'accuſa de ſortilége; mais il répondit, que cet animal conſumé au feu, étoit un remede certain contre les maladies contagieuſes & mortelles. Il s'approchoit ſouvent des Sacremens pendant ſa priſon, & cachoit adroitement ſes principes. Lorſqu'il vit qu'il n'y avoit point d'eſpérance, il leva le maſque, & mourut comme il avoit vécu.

FIN.

TABLE

Des Articles qui ſont contenus dans ce Volume.

PRÉFACE. *Page* v.

ARREST *du Parlement contre le Dictionnaire Philoſophique.* 21.

ARBADIE & HOUTEVILLE. *Apologie de ſes Ecrivains. pag.* 1.

ABRAHAM. *Examen de l'Article* Abraham. 6.

AGGE'E. *Sa Prophétie ſur le Meſſie.* 9.

AME. *Examen de l'Article* Ame. 10.

AMITIE'. *Portraits de cette vertu.* 11.

AMOUR. *Cette paſſion eſt elle bornée au Phyſique.* 16.

ANGES. *Détails ſur les Anges.* 17.

ANTROPOPHAGES. *Quels Peuples étoient coupables de cette horreur.* 19.

APIS. *La ſuperſtition vaut elle moins que l'Irreligion* 22.

APOCALYPSE. *Apologie de ce ſaint Livre.* 22.

APOLLONE DE TYANE. §. I. *Sa vie.* 24.

§. II. *Fauſſeté des prodiges qu'on lui attribue.* 27.

ATHE'ES. *Reflexions ſur l'exiſtence de Dieu & ſur ceux qui la nient.* 31.

BAPTEME. *Examen de cet Article.* 36.

BAUMELLE (LA) *Caractére des Ouvrages de cet Auteur* 37.

BAYLE. *Sa vie & ſon Caractere.* 39.

BETES. *Danger de la Doctrine qui égale l'homme à la Bête.* 43.

TOUT EST BIEN. *Refutation de ce Syſteme.* 44.

BOSSUET. *Apologie des mœurs, de la Doctrine & des Ouvrages de ce grand homme.* 47.

CANTIQUE DES CANTIQUES. *Ce Livre eſt de* Salomon. 51.

CELIBAT. *Sainteté de cette Loi ; elle n'eſt pas nuiſible à la Société.* 52.
CERTITUDE. *Certaines propoſitions de fait ſont auſſi évidentes que les propoſitions ſpéculatives.* 55.
CHINE. *Examen de l'Antiquité de ce Peuple.* 56.
CHRISTIANISME. §. I. *Examen de cet Article.* 58.
§. II. *Objections des Incrédules.* 66.
CIEL. *On ne nie l'exiſtence du Ciel que parce qu'on craint l'Enfer.* 71.
CIRCONCISION. *Les Juifs tenoient-ils cette cérémonie des Egyptiens.* 74.
CLARKE. *Cet Auteur eſt-il mort dans l'Arianiſme.* 76.
CONFESSION. *Examen de cet Article.* 78.
CONSTANTIN. *Portrait fidéle de ce Prince.* 80.
CORPS. *Il n'eſt point le principe de nos penſées.* 84.
CROIX. *Apparition de la Croix à* Conſtantin. 86.
DANIEL. *Sa Prophétie ſur le Meſſie.* 88.
DES-BARREAUX. *Aveu remarquable de* Bayle *au ſujet des eſprits forts.* 90.
DESCARTES. *Il eſt le Fondateur de la bonne Métaphyſique.* 92.
DID ***. *Caractere de cet Auteur & de ſes Ouvrages.* 94.
DOGMES. *Ils ſont obſcurs & non pas abſurdes.* 96.
ECCLESIASTE ET ECCLESIASTIQUE. 98.
EGALITE'. *La Religion ſeule nous éclaire ſur l'inégalité des Conditions.* 99.
ENCYCLOPEDIE. *Hiſtoire & Jugement de cet Ouvrage.* 101.
ENFER. §. I. *Néceſſité de croire à l'Enfer.* 105.
§. II. *Objections des Incredules contre l'Enfer.* 107.
ESPRITS FORTS. *La vanité eſt la ſource de leurs écrits.* 110.
ETATS. *Quel eſt le meilleur Gouvernement ?* 111.
EVANGILE. *Examen de l'Hiſtoire du nouveau Teſtament.* 115.
FANATISME. *Il produit plus de vertus que l'Irreligion* 118.
FOI. §. I. *Quoique la Foi ſoit un don de Dieu, les Incrédules ne ſont pas moins blamables de ne pas croire.* 119.
FOI. §. II. *Sûreté que l'on trouve dans la croyance de la Religion oppoſée aux dangers inſéparables de l'Incredulité.* 122.
GENE'SE. *Réflexions ſur cet Article.* 124.

GRACE. *Réflexions ſur les diſputes touchant la Grace.* 127.
GUERRE. *Les Orateurs Chrétiens ſe ſont-ils élevés contre ce fléau ?* 130.
HELVET ***. *Caractére de ſon Livre de l'Eſprit* 132.
HUET. *Ce Prélat étoit-il incrédule ?* 133.
JACOB. *Prophétie de ce Patriarche ſur la venue du Meſſie.* 134.
JAMBLIQUE. *Abſurdité de ſon Parallèle de Pythagore & de Plotin avec* JESUS-CHRIST 136.
IDOLATRIE. *Définition de ce mot ; il y a eu beaucoup d'Idolâtres.* 138.
JEPHTE', *ou des Sacrifices du Sang Humain.* 140.
JESUS-CHRIST. §. I. *En quel temps y eut-il au monde un* JESUS-CHRIST *& des Chretiens.* 142.
§. II. *Preuves que* JESUS-CHRIST *eſt le Meſſie, par la réunion des Prophéties de tous les ſiecles.* 144.
OBJECTIONS. *Des Incrédules.* 147.
JESUS. *Fils de Panderas. Particularités curieuſes.* 152.
IMMATERIALITE' DE L'AME. *Les anciens Philoſophes la croyoient-ils ?* 154.
IMMORTALITE' DE L'AME. *Preuves morales de cette vérité.* 156.
INCRE'DULES. §. I. *De quelle façon il faut les refuter.* 161.
§. II. *Réflexions ſur la même matiére.* 164.
INCREDULITE'. *Quels ſont les principes qui la produiſent.* 167.
JOSEPHE. *Authenticité du paſſage de cet Hiſtorien, touchant* JESUS-CHRIST. 170.
JULIEN. *Caractére de ce Prince.* 173.
LIBERTE'. *Tous les hommes ſont intéreſſés à la reconnoître.* 177.
LIBERTE' DE PENSER. *Quelles bornes doit-on lui donner.* 178.
LICENCE DU STYLE. *Combien elle eſt oppoſée à la vraie Philoſophie.* 181.
LOI NATURELLE. *Dieu l'a gravée dans tous les cœurs.* 183.
LUXE. *Danger du Luxe.* 185.
MAHOMET. *Fauſſeté & impiété du Parallèle de* JESUS-CHRIST *& de Mahomet.* 187.
MALACHIE. *Sa Prophétie ſur la venue du Meſſie.* 190.

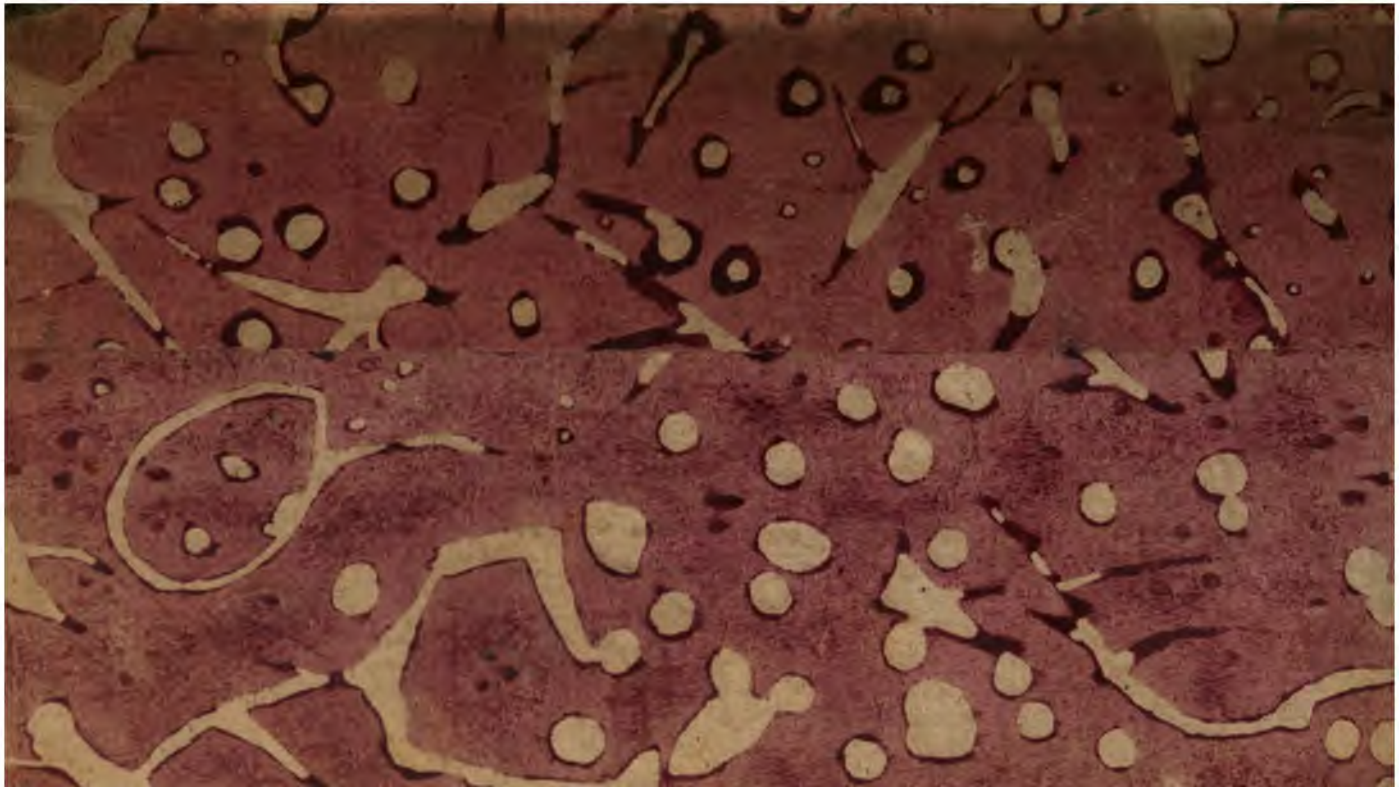
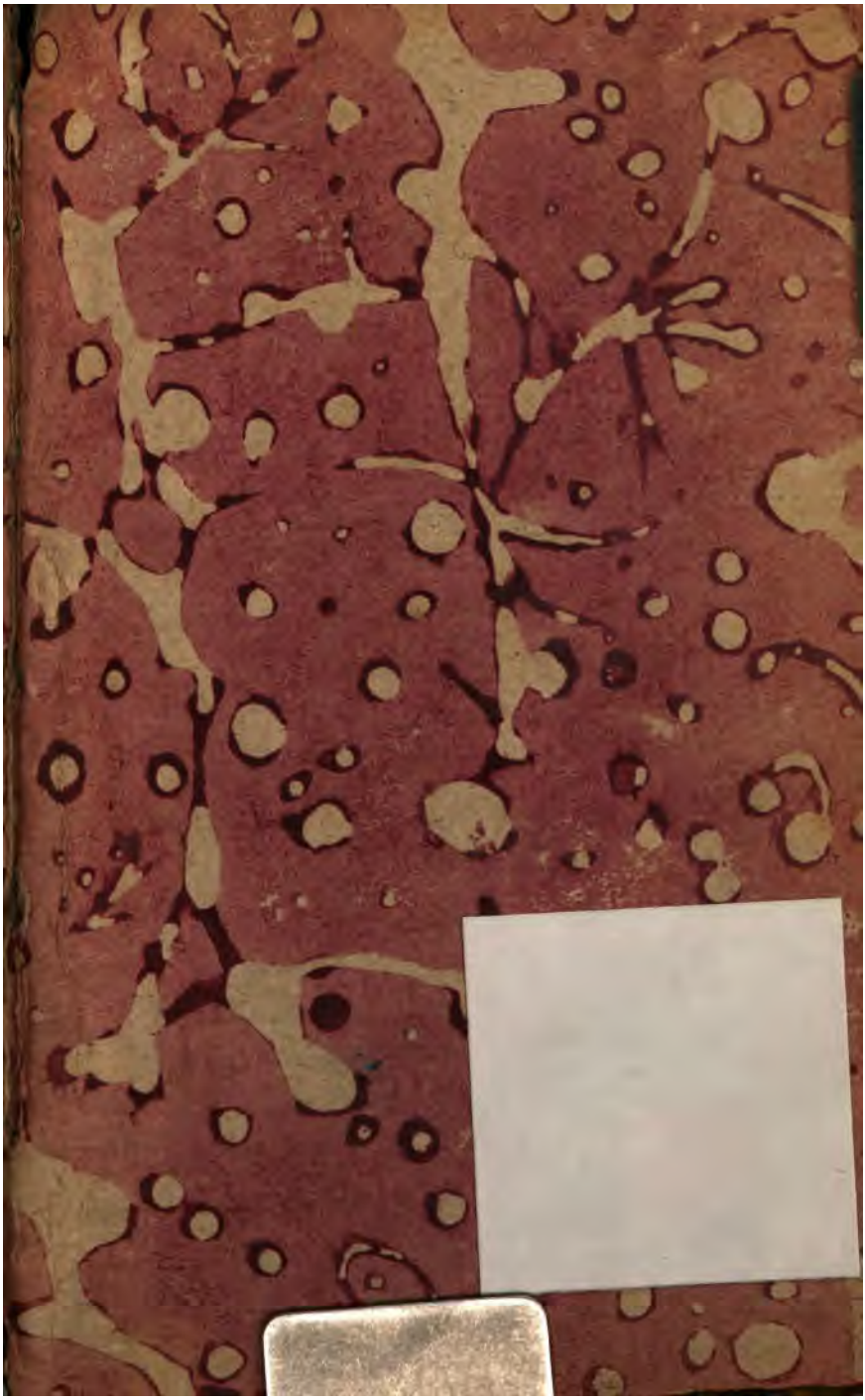
MARTYRS. *L'Opinion du petit nombre des Martyrs n'eſt pas fondée.* 190.
MATERIALISME. *Auteurs qui le réfutent.* 195.
ME'CHANT. *L'homme eſt-il méchant ?* 196.
MER ROUGE. *Réponſe aux difficultés des incrédules ſur le paſſage de la Mer Rouge par les Iſraélites.* 197.
MESSIE. §. I. *Réflexions générales ſur les Prophéties qui regardent le Meſſie.* 199.
§. II. PROPHE'TIES *concernant les circonſtances de la vie & de la mort du Meſſie.* 200.
§. III. JESUS-CHRIST *a porté les caractéres du Meſſie ; il a conſommé la révélation & l'alliance nouvelle.* 206.
METEMPSYCOSE. *Examen de ce Syſtéme.* 208.
LA METTRIE. §. I. *Idée de ſon caractére & de ſon Eſprit.* 210.
§. II. *Témoignage des Philoſophes contre cet Auteur.* 212.
MINISTRES DE L'EGLISE. *Leur Apologie.* 215.
MIRACLES. §. I. *Notions préliminaires ; Examen des Miracles de* MOYSE. 216.
§. II. *Examen des Miracles de* JESUS-CHRIST. 220.
§. III. *Objections des Incrédules.* 223.
MOINES. *leur Apologie.* 228.
MONTESQUIEU. *Caractére de ſes Ouvrages.* 230.
MOYSE. §. I. *Examen de la premiére Révélation faite à* MOYSE. 232.
§. II. *Examen des faits que* MOYSE *raconte, ils ſont conformes à la raiſon & à la nature.* 236.
§. III. *Examen de la morale de* MOYSE. *Elle eſt conforme à la Religion naturelle & prouve la Révélation.* 240.
PASCAL. *Apologie de cet Auteur.* 243.
PAUL. *Réponſe à quelques queſtions de M. de V.* 247
PAYENS. *Du ſalut des Payens.* 250.
PENTATEUQUE. *Ce Livre eſt de* Moyſe. 251.
PERSE'CUTION. *Doit-on punir les Impies Dogmatiſans.* 253.
PHILOSOPHE. *Examen du portrait que M. de V. fait du Philoſophe.* 255.
PIERRE. *Examen de cet Article.* 257.
PIETISTES. *Apologie de la dévotion.* 260.

PRADES. *Hiſtoire de ſa Theſe.* 261.
PRÊTRES, Voyez Miniſtres.
PROPHETIES. §. I. *Notions Préliminaires.* 263.
§. II *Détail précis des Prophéties générales.* 264.
§. III. *Objections des Incrédules.* 266.
PROVERBES. *Ce Livre eſt de* Salomon. 269.
PYRRHONISME. *Fauſſeté & impiété de la Doctrine de* Bayle *& de l'Auteur du* Dictionnaire Philoſophique *ſur le Pyrrhoniſme.* 270.
QUERELLES PHILOSOPHIQUES. *Modération des Philoſophes, prouvée par la diſpute de* Rouſſeau *avec M.* Hume. 276.
RAISON. *Son uſage dans les Matiéres de la Religion.* 279.
RELIGIEUX. *Les Religieux ſont-ils inutiles à la ſociété?* 281.
RELIGIEUSES. *Lettre de la Sœur des Anges, Religieuſe de l'Annonciade à M. de* V., *ſon Neveu.* 283.
RELIGION *Penſées ſur la Religion.* 285.
RE'SURRECTION, *Aſcenſion de* JESUS-CHRIST *& exécution de ſes Promeſſes.* 291.
REVELATION. §. I *Néceſſité d'une Révélation.* 297.
§. II. *Exiſtence de la Révélation.* 298.
ROUSSEAU. *Caractere de ſes Ouvrages.* 300.
SAINT-FOIX. *Réflexions de cet Auteur ſur la nouvelle Philoſophie.* 302.
SAINTS PERES. *Injuſtice des Philoſophes modernes, lorſqu'ils rendent compte des ſentimens des ſaints Peres.* 303.
SCEPTICISME. §. I. *Des Athées ſceptiques.* 306.
§. II. *Sur les vrais Athées.* 310.
SERVET. *Hiſtoire de ſa vie & de ſa mort.* 316.
SPIRITUALITE' DE L'AME. *Preuves de cette vérité,* 332.
THEOLOGIENS. Voyez Miniſtres, Abbadie, Boſſuet, &c.
TOLAND. *Notice raiſonnée de ſes Ouvrages, & idées de ſon Caractére.* 335.
TOLE'RANCE. §. I. *Idée des Écrits de M. de* V. *ſur la Tolérance.* 350.
§. II. *Les Juifs étoient-ils Tolérans.* 351.
§. III. *La Tolérance étoit-elle établie dans le Paganiſme.* 352.
§. *IV. Pourquoi les Deiſtes ſont-ils Tolérans?* 353.
TOUSSAINT. *Caractere de l'Auteur & de ſes Ouvrages des Mœurs.* 356.

VANINI. §. I. *Ses travers & ſes vices. Erreurs de* Bayle *à ſon ſujet.* 358.
§. II. *Ses Ouvrages.* 362.
VERTU. *Quels ſont les motifs qui peuvent nous porter à la véritable vertu ; inſuffiſance de ceux qu'offre la Philoſophie.* 365.
VOLTAIRE. *Idée de ſa vie & de ſes Ouvrages.* 367

SUPPLÉMENT.

EXTRAIT *de l'Eſprit des Loix de* Monteſquieu. 373.
LETTRE DU P. ROUTH *à M.* Gualtério, *ſur la mort de M. de* Monteſquieu. 386.
CONDAMNATION *de pluſieurs Livres, par MM. de l'aſſemblée du Clergé en* 1765. 391.
MANDEMENT *de Mgr. l'Archevêque de Paris contre le Livre de* l'Eſprit. 395.
ARREST *du Parlement contre pluſieurs Livres.* 415.
ARREST *du Conſeil contre l'Encyclopédie.* 419.
ARREST *du Parlement contre le Précis de l'Eccléſiaſte & du Cantique des Cantiques par* Voltaire. 421.
ARREST *du Parlement contre l'Émile de* Rouſſeau. 422.
ARREST *du Parlement contre les jeunes Criminels d'Abbeville.* 426.
REQUETTE *de* Servet *au Conſeil de Geneve.* 431.
PROCÈS *& Sentence contre* Servet. 433.
CONFERENCE *de* Toland *avec M. de Beauſobre.* 437.
EXTRAIT *de l'Hiſtoire du Préſident de Gramond au ſujet de l'Exécution de* Vanini. 443.

Fin de la Table.

501198